Institut National des Langues et Civilisations Orientales

École doctorale N°265

Langues, littératures et sociétés du monde

Histoire, Sociétés et Territoires du Monde (HSTM) / EA 4511

THÈSE

présentée par :

Benjamin VOLFF

soutenue le : 12 décembre 2013

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'INALCO**

Discipline : Histoire, sociétés et civilisations

La perception du pouvoir en Éthiopie à travers les biographies amhariques du *ras* Mäk^{w}ännən (1852-1906)

Thèse dirigée par :

Monsieur Robert **ZIAVOULA** — Professeur des universités, INALCO

Madame Delombera **NEGGA** — Maître de conférences, INALCO

RAPPORTEURS :

Monsieur Alain **GASCON** — Professeur émérite, Institut français de géopolitique Université Paris 8

Monsieur Alessandro **TRIULZI** — Professeur, Università di Napoli « L'Orientale »

MEMBRES DU JURY :

Monsieur Shiferaw **BEKELE** — Professeur des universités, Addis Ababa University

Monsieur Alain **GASCON** — Professeur émérite, Institut français de géopolitique Université Paris 8

Madame Delombera **NEGGA** — Maître de conférences, INALCO

Madame Faranirina **RAJAONAH** — Professeure des universités, Paris 7

Monsieur Alessandro **TRIULZI** — Professeur des universités, Università di Napoli « L'Orientale »

Monsieur Robert **ZIAVOULA** — Professeur des universités, INALCO

Remerciements

Mes remerciements s'adressent à Hélène d'Almeida-Topor et à Bertrand Hirsch pour m'avoir orienté au commencement de ce projet.

À Addis Abäba, mes recherches ont été rendues possibles par Shiferaw Bekele du département d'histoire de l'université et par Éloi Ficquet du CFEE.

À l'INALCO, j'exprime ma gratitude à Alain Rouaud pour m'avoir formé et guidé, à Alain Gascon pour son soutien sans faille et la confiance dont il m'a honoré, à Delombera Negga, en qualité de codirectice de recherches pour son aide persévérante, ses conseils précieux, son éclairage indispensable sur mes traductions, à Robert Ziavoula pour m'avoir appris à prendre un recul méthologique et pour son appui en tant que directeur de recherches. Sans ces spécialistes de la langue, de la culture et de la civilisation éthiopienne et africaine, ce travail de doctorat n'aurait pas vu le jour.

Je remercie Cécile Corniquel de l'École doctorale et Nathalie Kouamé du laboratoire HSTM.

Au cours de ce périple, j'ai croisé beaucoup de personnes, en Éthiopie et en France, la plupart sont des amis. À tous je suis reconnaissant pour s'être intéressés à mes travaux : Ursula Baumgardt pour ses encouragements constants, Dawit Demisse pour notre obstiné travail de traduction, Hayat Omar pour son aide dans la compréhension de l'amharique, Yäshimäbet Maze qui a été ma collabratrice à Addis Abäba et Harär, Catherine von Raesfeldt, Valentino Verri, René Révoltier pour le long prêt de la *Chronique de Ménélik II*, Pierre Guidi, Minale Sisay, Serge Dewel, Yosef Alemu, Aziza Abubakar, Elias Mayer, Carolina de Rossis. Jean-François Feuillette a aussi grandement contribué à l'aboutissement du mémoire. Michaela Unterbarnscheidt a porté un regard attentif à l'ensemble.

Au lycée Clément Ader d'Athis-Mons, à Christine Pageron et Corinne Cuevas, proviseur et proviseur-adjoint, qui ont régulièrement mis en œuvre ce qui était possible pour permettre à mon projet de se réaliser, je dis merci. Je pense également à mes collègues et à mes élèves qui ont manifesté leur curiosité.

Enfin, je remercie mes proches pour leur patience et leur disponibilité pendant l'accomplissement de ce travail en particulier Élisabeth Peyrette et je souhaite dédier les fruits de ce labeur à notre fille Clémence.

Avertissement

Conversion des dates du calendrier éthiopien

Le calendrier éthiopien comporte douze mois de 30 jours et un treizième mois de 5 jours (6 jours lors d'une année bissextile). La nouvelle année correspond au 11 septembre (12 septembre pour une année bissextile) et s'achève donc l'année suivante le 10 septembre (le 11 septembre pour une année bissextile éthiopienne qui survient tous les 4 ans). Les dates annuelles du calendrier grégorien occidental comportent 7 à 8 ans de plus en fonction des concordances temporelles. Seule une date précise est convertible exactement (jour/mois/année). Une date qui ne comporte que le mois et l'année ne pourra être convertie qu'avec une approximation de deux mois ; une date qui ne comporte que l'année ne pourra être convertie qu'avec une approximation de deux ans (voir TUBIANA, Joseph, 1988, *Ethioconcord: a computerized concordance of the Ethiopian and Gregorian calendars*, Rotterdam : XXVII-XLI). Les années éthiopiennes sont suivies de la mention *amätä məhərät*, « an de grâce ». Chaque année est honorée du nom d'un des Évangélistes, selon l'ordre suivant : Jean, Matthieu, Marc, Luc (année éthiopienne bissextile).

Exemples :

Le 1er *tahəsas* de l'an de grâce 1844 = 10 décembre 1851

Le 1er *gənbot* de l'an de grâce 1844 = 8 mai 1852

Le 13 *mäskäräm* de l'an de grâce 1845 = 22 septembre 1852

Mois de *gənbot* de l'an de grâce 1844 = avril ou mai 1852

An de grâce 1844 = 1851 ou 1852

Dates de publications des ouvrages amhariques

Les dates mentionnées pour les ouvrages en amharique sont celles du calendrier éthiopien, l'année comportant la mention « *a.m.* » abréviation pour *amätä məhərät* (ዓመተ ፡ ምሕረት ።) « an de grâce ». Entre parenthèses sont précisées leurs équivalences dans le calendrier occidental.

Exemple :
HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.* (1996-97), *Yäləʾul ras Mäkʷännən tarik*, Addis Abäba.

Dates de rédaction, dates de publication

La présentation des ouvrages et articles d'auteurs est chronologique selon la date de publication de l'édition consultée. La date de publication de la source consultée suit le nom et le prénom de l'auteur, après une virgule. Entre crochets [ ] est précisée la date de rédaction si elle est connue ou de première édition. Exemple :

HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.* (1996-97) [19 *mäggabit* 1938 *a.m.* (27 mars 1946)], *Yäləʾul ras Mäkʷännən tarik*, Addis Abäba.

Notes infrapaginales : ordre chronologique des références

Lorsqu'il est nécessaire de hiérarchiser une succession de références indiquées dans une même note infrapaginale, l'ordre de présentation est chronologique. Dans ce cas, la date de référence de la source est celle de la rédaction si elle est connue ou de la première publication, indiquée entre crochets [ ]. Cette présentation permet de situer les informations dans leur évolution chronologique, dans le cas, par exemple, d'un point de vue admis en son temps et remis en cause par la suite.

Exemple : HƏRUY WÄLDÄ-SƏLLASE, 1999 *a.m* [1927-28 *a.m.*] : 41 ; GUÈBRÈ-SELLASSIÉ, 1930 : 56 ; TÄKLÄ ṢADƏQ MÄK^{W}ƏRIYA, 2000 *a.m.* [1936 *a.m.*] : 86 ; ZEWDE GABRE-SELLASSIE, 1975 : 298 ; BAIRU TAFLA, 1977 : planche hors-texte.

Nous n'employons pas l'abréviation latine *op.cit*. La source (Auteur, date : page) est citée en note infrapaginale à chaque fois qu'il est nécessaire de s'y référer : ceci évite de perdre la référence au fil de la lecture.

Notes infrapaginales des citations en amharique

La source à laquelle renvoie une note pour un texte amharique cité pour la première fois, est écrite en amharique suivie de sa transcription phonologique. Pour les suivantes, seule la transcription phonologique est indiquée. Exemple :

ኃይለ ፡ ጊዮርጊስ ፡ በለጠ ። ፤፤፤ ዓ ፡ ም [፤፤፤ ዓ ፡ ም] ፡ ፤፤ ። HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.* [1938 *a.m.*] : 17.

Orthographe des mots et nom propres éthiopiens dans les citations

L'orthographe des mots et noms propres dans le syllabaire *gəʾəz* reprend celui des auteurs, aussi variable soit-il. Par exemple, pour un nom : ፊትአውራሪ *fitʾawərari* pour ፊታውራሪ *fitawərari* (Haylä-Giyorgis Bällätä, page 50) ; pour une même personne ቈለጐ (Q^{W}äläĉ ; Haylä-Giyorgis, page 71) ou ቆለጐ (Qoläĉ ; page 75) ; pour un toponyme ኮምቦልሻ (Kombolša ; Haylä-Giyorgis, page 45) pour ኮምቦልቻ (Kombolča), ባብሌ (Babəlle, page 26) pour ባቢሌ (Babille, page 24).

Transcription des noms propres éthiopiens en langues occidentales

Dans les citations en langue européenne, les transcriptions qui ne suivent pas les règles phonologiques ne sont pas transformées, mais précisées entre crochets en cas d'incompréhension possible. Par exemple, les différentes transcriptions de Mäk^{W}ännən [መኰንን ።] comportent notamment Makonnen (la plus courante), Maconnen (chez Berkeley), Mokanen (chez Louis-Lande), etc.

Les noms d'auteurs n'ont pas été modifiés, par exemple : Mers'e Hazen Wolde Qirqos pour Märsəʾe Hazän Wäldä-Qirqos.

Transcription phonologique

Caractères amhariques	1er ordre	2e ordre	5e ordre	6e ordre	**ሀ/ሐ/ኀ** + 4e ordre	**ኦ/ዐ** + 4e ordre
Transcription phonologique	ä	u	e	ə	ha	ʾa
Équivalent dans la prononciation française	entre e et a	ou	é	e muet	h de hache	a d'arbre

Caractères amhariques	**ቀ**	**ቸ**	**ኘ**	**ኩ**	**ኹ**	**ወ** +1er ordre	**ዠ**	**የ** +1er ordre	**ጀ**	**ጠ**	**ጨ**	**ጰ**	**ጸ/ፀ**
Transcription phonologique	q	č	ñ	k^wä	k^wə	wä	ž	yä	ǧ	ṭ	ĉ	ṗ	ṣ
Équivalent dans la prononciation française	q explosif	tch	gn	entre kwe et kwo	kwe avec e muet	we	j	ye	dj	t exposif	tch explosif	p explosif	ts

Introduction

En Éthiopie, l'évocation de mes recherches sur le *ras* Mäk^{w}ännən (1852-1906) a parfois suscité des réactions de désintérêt ou de rejet : « il suffit de savoir que c'est le père de Haylä-Səllase », « juste un aristocrate qui s'est enrichi et n'a rien fait pour l'Éthiopie ». Par ailleurs, tout semble déjà avoir été écrit sur le personnage, qui a bénéficié d'une résonnance médiatique en Europe assez singulière pour un homme d'État africain de la fin du XIXe siècle. En effet, à l'époque où la presse occidentale et la plupart des écrits de voyageurs en Éthiopie donnaient une image positive de Mäk^{w}ännən et de l'Éthiopie, le discours dominant de la France sur l'Afrique était celui de la deuxième puissance coloniale mondiale et de l'un des principaux accapareurs de territoires sur ce continent. Vers la même période, la France engageait par exemple en 1895 des effectifs militaires importants pour mener à bien la conquête de Madagascar, ayant recours aux massacres et aux travaux forcés.[1] L'idéologie républicaine des droits de l'homme n'était pas valable pour les peuples africains à qui la dignité d'être humain accompli était contestée.[2] Le continent africain était surtout appréhendé comme une terre abondante en matières premières, ou comme base pour les projets économiques mondiaux de l'Europe.[3]

Certes, l'intérêt particulier que suscitait l'Éthiopie est apparu au XIVe siècle, avec le mythe propagé par la pseudo-lettre du Prêtre Jean à l'empereur byzantin et l'image progressivement stratifiée d'une société chrétienne existant dans l'isolement car environnée par l'islam, plus proche de l'Orient que de l'Afrique, capable à la fois de mobiliser ses masses pour défendre son Église et son empereur, d'ériger des obélisques et des châteaux, de produire une culture écrite. L'écho du pays en Europe commence à se modifier au XIXe siècle avec les enquêtes de terrain plus approfondies, menées par les missionnaires protestants et catholiques[4], les commerçants, les explorateurs, les géographes, les linguistes. La perception occidentale du *ras* Mäk^{w}ännən est en grande partie l'héritière de stéréotypes qui circulent encore aujourd'hui : en bref, un dignitaire d'empire[5], raffiné et orientalisé, vaillant mais

---

[1] ELLIS, Stephen, 1998, *L'insurrection des menalamba : une révolte à Madagascar (1895-1898)*, Paris : 101-118 ; 209-210. Sur les modalités du travail forcé dans les colonies françaises, voir aussi Almeida-Topor (d'), Hélène, 1993, *L'Afrique au XXe siècle*, Paris : 41-43 ; MBARKOUTOU, Mahamat Henri, 2008, « Crimes et imposition de l'ordre colonial français dans le Diamaré (Nord-Cameroun) », in *Histoire africaine en Afrique*, Mandé, I., Rajaonah, F. (eds), Paris : 65-84.

[2] FERRO, Marc, 2003, « Le colonialisme, envers de la colonisation », in FERRO, M. (dir.), *Le livre noir du colonialisme*, Paris, Robert Laffont : 11 ; M'BOKOLO, Elikia, « Afrique centrale : le temps des massacres », *ibidem* : 448.

[3] ELLIS, 1998 : 208-212.

[4] CRUMMEY, Donald, 1972, *Priests and Politicians,* Oxford : 156-158.

[5] Sur l'application des notions d'empire/empereur au cas éthiopien voir note *infrapaginale 7* et *Première partie : I. 2*. Cependant la définition d'empire qui est formulée par Quincy Wright en 1965, bien que maniant par endroit un vocabulaire aujourd'hui réfuté, nous apparaît tout à fait pertinente : "The term *empire* has been applied to states characterized (a) by their large magnitude in area, population, and power, including several nations, peoples or states of different race or culture ; (b) by their origin in the conquest of several of these peoples by a dominant tribe or nation which continues to dominate over the others and to treat them as

magnanime, profondément empli de sa culture chrétienne tout en étant ouvert sur les nouveautés. L'historiographie contemporaine ne trouve que peu d'entrées pour modifier une figure que le système érigé par son fils Haylä-Səllase a voulu rendre inattaquable. Les paroles iconoclastes sont éparses[6] et ne parviennent pas à perturber la trame serrée des signaux favorables que ceux qui ont écrit sur Mäkʷännən ont tissée. Nous pourrons au fur et à mesure de notre lecture des sources, nuancer et équilibrer cette vision.

Le *ras* Makʷännən Wäldä-Mikaʾel père de Täfäri (en 1930, l'empereur Haylä-Səllase), est un officier prééminent du règne de l'empereur Menilek II (r. 1889-1913). Makʷännən est *ras* depuis 1890, hiérarchiquement l'autorité politique et militaire la plus importante avant celle de roi (*nəgus* / ንጉሥ ።) ou de l'empereur (en amharique roi des rois[7], *nəgusä nägäst* / ንጉሠ ፡ ነገሥት ።). Cette promotion intervient après que Mənilək lui a confié l'administration de la province orientale de Harär en janvier 1887 ainsi que la conduite d'une mission diplomatique en Italie d'août à décembre 1889. Le gouvernorat du Harärge est une périphérie sensible dans le processus d'expansion territoriale enclenché par Mənilək depuis les années 1880, la province étant en contact — les frontières ne commenceront à être délimitées qu'à partir de 1897 — avec les puissances coloniales européennes qui occupent pas à pas le littoral de la mer Rouge, la France depuis 1862, l'Italie depuis 1865 et la Grande-Bretagne depuis 1884. Makʷännən, tant par son action diplomatique que militaire, est parmi les officiers les plus efficaces de Mənilək pour faire barrage aux entreprises de domination européenne. En 1896, à la bataille d'Adwa, Makʷännən à la tête d'une vaste armée — selon les estimations entre 30 000 et 35 000 hommes sous son commandement — met en déroute les bataillons de conquête italo-érythréens. Cette victoire survient alors que partout ailleurs, le continent africain était remodelé par la cartographie coloniale. À travers cet événement célébré notamment par les anticolonialistes et les adversaires de l'Italie, l'Éthiopie acquiert un statut privilégié aux yeux des gouvernements occidentaux. Mäkʷännən et Mənilək sont désormais plébiscités par les chancelleries européennes et sont admis comme des égaux

---

inferior with the consequence that unity is maintained by compulsion rather than consent ; (c) by their political structure vesting supreme authority in a single head (the *emperor*) from whose grant all local authority is derived ; and frequently (d) by a theory of potential universality under a common religion, ideology […]. " (GOULD, Julius ; KOLB, William L. [eds], 1965, *A Dictionary of the Social Sciences*, New York : 236.)

[6] Par exemple, Alain GASCON, 1995, *La grande Éthiopie : une utopie africaine*, page 117, sur les expropriations ; Tim CARMICHAEL, 2007, article « Mäkʷännən » de l'*Encyclopaedia Aethiopica*, sur les nombreux raids contre les *Somali* : 686.

[7] Le terme « empereur » est très connoté car associé à l'Occident et au christianisme depuis l'empire romain. L'accession au rang de *nəgusä-nägäst* est une compétion entre grands dignitaires qui confère au détenteur du titre les caractéristiques d'un « *primus inter patres* » (GASCON, A., 2006, *Sur les hautes terres comme au ciel*, Paris, Publications de la Sorbonne : 79.) C'est à dessein que nous employons la titulature d'origine latine car notre recherche s'interroge sur la tendance de l'historiographie européenne à la mise en singularité de l'Afrique et à en faire un objet scientifique tout en altérité, lui réservant une place distincte dans l'humanité. La notion d'empereur est sujette à variations en Occident, entre le statut impérial dans le Saint Empire romain germanique et l'autocratie russe, par exemple. Par ses caractéristiques, en tant qu'autorité supérieure reconnue par l'Église ayant la prépondérance sur les autres formes de gouvernements éthiopiens (royaumes et provinces), le *nəgusä-nägäst* exerce un pouvoir de type impérial (voir aussi *Première partie : I.2*).

politiques des gouvernements européens.[8] Or si les textes occidentaux contemporains de Mäk^{w}ännən sont abondants (environ une trentaine de relations d'une rencontre avec lui par des écrivains occidentaux, des dizaines d'articles de presse le concernant), les sources amhariques en rapport avec lui sont rares : des mentions plus ou moins brèves dans les autobiographies de Täklä-Hawaryat, *Histoire de ma vie* (*Yä-həywäte tarik*, ***ፊታውራሪ ፡ ተክለ ፡ ሐዋርያት ፡ ተክለ ፡ ማርያም ፡ የሕይወቴ ፡ ታሪክ ።***) et de *ras* Əmmru Haylä-Səllase, *Ce que j'ai vu et ce dont je me souviens* (*Kayyähut kämmastawwəsäw*, ***ልዑል ፡ ራስ ፡ እምሩ ፡ ኃይለ ፡ ሥላሴ ፡ ካየሁት ፡ ከማስታውሰው ።***), et surtout deux biographies amhariques, écrite l'une en 1945-46 par Haylä-Giyorgis Bälläṭä qui a côtoyé Mäk^{w}ännən à Harär, puis celle de Däməsse Wärq-ʾAgäññähu, un lettré qui gravite dans l'entourage de Haylä-Səllase et qui a écrit son œuvre en 1960, peut-être à l'occasion de l'inauguration de la statue équestre du *ras* sur une place de Harä[9]r, comme pourrait le laisser supposer la photographie du monument sur la couverture du livre.[10] D'ailleurs, S. Pierre Pétridès, le biographe francophone de Mäk^{w}ännən, relate également l'inauguration du monument commémoratif par Haylä-Səllase.[11] Or, la longueur des textes et la difficulté de la langue ont déterminé le choix de resserrer nos recherches sur les deux biographies amhariques et d'y analyser la perception du pouvoir que le texte reflète à travers Mäk^{w}ännən. La biographie de Haylä-Giyorgis, intitulée «*Yälə'ul ras Mäk^{w}ännən tarik* (***የልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ። ታሪክ ።***), « Histoire du prince *ras* Mäk^{w}ännən », est proche du style ecclésiastique, celle de Däməsse Wärq-ʾAgäññähu, *Yäməsraq bärräññа* (***የምሥራቅ ፡ በረኛ ።***), « Le gardien de l'Orient », comporte de nombreuses circonlocutions. Si l'objectif des auteurs est le même, c'est-à-dire faire la louange du pouvoir, leurs approches sont différentes. Haylä-Giyorgis favorise sa propre connaissance des faits, Däməsse Wärq-ʾAgäññähu prend les événements pour soutenir son discours laudatif sur le gouvernement impérial. Les deux documents recèlent un intérêt historique parce qu'ils n'ont jamais été traduits en français d'une part, et d'autre part, parce qu'ils témoignent d'une perception du pouvoir en Éthiopie à une époque où, la structure fortement hiérarchisée de la société offrait peu d'alternative entre se soumettre au gouvernement et le révérer.

---

[8] *L'Illustration*, 14 mars 1896 : 215.

[9] Voir document 1.

[10] « **በሐረር ፡ ከተማ ፡ የቆመ ፡ የልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ መታሰቢያ ፡ (ሐውልት)** » ። **ደምሴ ፡ ወርቅ ፡ አገኘሁ ፡ ፲፱፻፺፫ ፡ ዓ.ም ፡ የምሥራቅ ፡ በረኛ ። አዲስ ፡ አበባ ፡ ፩ኛ ፡ ገጽ ።** « Le monument commémoratif érigé pour le prince *ras* Mäk^{w}ännən dans la ville de Harär (statue) », Dämsse Wärq-ʾAgäññähu, 1953 *a.m* (1960-61), *Yäməsraq Bärräññа*, Addis Abäba, page de couverture. Les limites temporelles imparties à un doctorat ne permettent pas d'affiner la biographie des auteurs, mais cette recherche est du plus grand intérêt dans le cadre des recherches qui restent à mener sur l'écriture biographique en Éthiopie.

[11] PÉTRIDÈS, Pierre S., *Le héros d'Adoua*, Paris, 1963 : 302-307.

Document 1 : La statue équestre du *ras* Mäk^{w}ännən à Harär, inaugurée en 1960

L'analyse des sources est dans un premier temps l'occasion de resituer l'Éthiopie dans son contexte africain, tant les sémitisants ont pendant longtemps voulu qu'elle dérive vers la péninsule arabique et l'Asie.[12] Quelles sont les caractéristiques africaines du pouvoir éthiopien, le mode de gouvernement monarchique est-il une singularité des hauts-plateaux ou est-il possible d'établir des correspondances avec les royaumes alentours, du Gibe, du Sinnar, du Buganda, de la côte kenyane ? La perception du pouvoir d'un seul homme dans cet Est africain est-il marqué par une cohérence, dans son rapport au sacré, dans son système de délégation, dans ses limites ? Finalement, nous nous interrogeons sur l'exceptionnalité politique éthiopienne : tient-elle du mythe ou les structures politiques sont-elles à part dans les modes de gouvernements monarchiques compris entre le Nil et la mer Rouge ?

[12] CRUMMEY, 1972, page 1: "*Ethiopian is unique in the black world. Decidedly African, she also belongs to the Middle East*."

Les biographies du *ras* Mäk^{w}ännən nous informent sur l'homme politique, sur le personnage privé, sur le système qu'il sert, sur la société dont il est issu, sur les valeurs qu'il colporte. En cela, ces biographies sont des documents qui vont bien au-delà de la démarche qui consiste à relater la vie de l'homme, elles fournissent des éléments précis, connus ou inédits sur cette période charnière de construction de l'Éthiopie en tant qu'État qui s'impose internationalement face aux ambitions conquérantes européennes, qui double sa superficie et parvient à donner au territoire sa physionomie actuelle. En dehors des discours officiels sur la bataille d'Adwa, sur l'intégration forcée des périphéries et sur le joug imposé aux musulmans, *oromo* et aux non-*amhara*, ces textes nous fournissent un point de vue sur l'exercice du pouvoir, plus ou moins libre, plus ou moins affranchi du consensus de l'unification nationale, en montrant parfois la radicalité de son imposition aux peuples qui s'y opposent. En outre, ces textes agrègent autour des différentes figures de Mäk^{w}ännən — l'homme d'État, le gouverneur, le diplomate, le soldat, le mari et père, le croyant — des valeurs sociales qui témoignent d'une vision du monde. La perception du pouvoir que projettent ces biographies par le prisme de Mäk^{w}ännən n'est-elle que la justification de l'autorité d'un seul homme ? Au contraire, nos sources sont-elles révélatrices d'une construction du pouvoir plus complexe qui ne peut être seulement réduite à une relation dominant-dominé ? Les traits saillants de cette image de la puissance politique n'appartiennent-ils qu'à la seule culture éthiopienne ? Le pouvoir en Éthiopie est-il la célébration d'un ordre sociopolitique accepté comme voulu par Dieu ou laisse-t-il une marge de liberté, d'initiative, de créativité au gouvernant et à l'homme en général ? L'exercice du gouvernement en Éthiopie peut-il exister sans transcendance ? Mäk^{w}ännən est-il le modèle de l'homme providentiel ? L'historiographie éthiopienne se contente-t-elle de revêtir un agent dévoué du système impérial des attributs du prince chrétien, parce qu'il est à l'origine de l'accomplissement le plus abouti de cette logique politique, à travers son fils Haylä-Səllase ?

Aborder le pouvoir à travers une personnalité et le genre biographique est une démarche qui expose à la critique scientifique. Or, s'intéresser aux mécanismes du pouvoir, à travers un homme politique marqué par l'intérêt qui lui a été porté par les observateurs, étudier son mode de gouvernement, ce n'est pas adhérer au système de pensée, mais c'est s'efforcer de le comprendre, de le mettre à distance, et d'y chercher ce qui est transversal aux sociétés humaines. Peut-être cet universalisme réside-t-il dans la quête du gouvernement idéal, celui que les grandes religions monothéistes réservent pour une autre vie ou une terre renouvelée par Dieu. Est-il possible de s'approcher d'un idéal de gouvernement ou faut-il forcément y voir une propagande générée par le pouvoir lui-même ? L'évolution des sociétés n'est-elle que le fruit de forces et contre-forces comme l'économie ou les courants politiques, sans que l'individu, et en particulier celui qui a les moyens d'agir comme le *ras* Mäk^{w}ännən, puisse transformer, améliorer, inverser le cours des événements ? La prise en compte de l'homme, en tant que porteur d'une culture et qui donne du sens à son environnement géographique en le modifiant et en y inscrivant ses valeurs, n'est-elle plus qu'une histoire que la mondialisation rend caduque, les sociétés désormais entraînées par

les flux mondiaux oscillant entre uniformisation et parcellisation, étant incapables de bâtir un projet politique sur la longue durée ? Faut-il, pour adopter une ligne qui tend à être normalisée par la science, évacuer l'impact de l'individu et se conformer à une vision janséniste de l'histoire, au risque sinon, d'être considéré comme un hagiographe ? L'histoire du pouvoir à travers le filtre culturel de la langue amharique, en échafaudant une vision pleine de la glaise de l'identité éthiopienne, propose peut-être un projet de gouvernement, autour de l'individu, certes inégalitaire et autoritaire, mais qui a du sens pour ceux qui le vivent. Est-il encore si souvent donné aujourd'hui de se reconnaître une identité dans la pratique du pouvoir ?

En outre, ainsi que l'a mis en relief Bairu Tafla, le concept de pouvoir est une abstraction qui semble ne prendre sens que déterminée par son champ d'application : politique, économique, psychologique, etc.[13] Cependant, plutôt que de l'aborder comme une création de l'esprit, une idée neutre et malléable attribuée dans notre cas à Mäk^{w}ännən, nous nous efforçons de définir le pouvoir comme les possibilités et les limites d'action de l'homme ainsi que les interactions que son action entraîne. Ainsi défini, le pouvoir remonte à sa source, tant dans la langue française qu'en amharique. En français, le pouvoir est conçu comme la capacité d'agir, désignant dès le XIIe siècle la puissance politique puis l'acte par lequel il est donné à quelqu'un le droit d'agir.[14] Dans son dictionnaire de langue amharique, Dästa Täklä-Wäld, donne une définition du pouvoir (**ኀይል ። *hayl***) par les éléments qui lui sont associés, comme la force la capacité d'agir avec énergie : « **ብርታት ፡ ጕልበት ፡ ጕብዝና ፡ ጥናት ፡ ጥንካሬ ፡ ችሎታ ።** » (force, puissance, énergie, vigueur, capacité à être fort).[15]

En dehors des problématiques du pouvoir en général, nos recherches ont soulevé d'autres questions à considérer. Les recherches biographiques sur les auteurs sont lacunaires, le croisement de nos sources avec d'autres textes amhariques, à identifier, à localiser, puis à traduire, pourrait renforcer l'apport biographique notamment en ce qui concerne les nombreuses personnalités qui émergent au fil du texte de Haylä-Giyorgis Bälläṭä. Des enquêtes orales auraient aussi tout leur intérêt pour enrichir, confirmer ou rectifier le flux d'informations que nos deux sources produisent. Ainsi, la biographie contemporaine du *ras* Mäk^{w}ännən, selon les critères scientifiques des sciences humaines, reste à faire.

---

[13] BAIRU TAFLA, 1981, « La notion de pouvoir dans l'Afrique traditionnelle : le cas de l'Éthiopie », in *Le Concept de pouvoir en Afrique*, Paris, UNESCO : 171-173.

[14] REY, Alain, 2012, *Dictionnaire historique de la langue française : tome 2*, Paris : 2752.

[15] **ደስታ ፡ ተክለ ፡ ወልድ ። ፤፲፱፻፷፪ ዓ ፡ ም ። *ዐዲስ ፡ ያማርኛ ፡ መዝገበ ፡ ቃላት* ። ዐዲስ ፡ አበባ ፤ ፳፻፳፱ ።** DÄSTA TÄKLÄ-WÄLD, 1962 *a.m.* (1970), *Addis yamarəññа mäzgäbä qalat*, Addis-Abäba : 529.

Première partie : Le pouvoir monarchique en Afrique de l'Est: méthodologie appliquée au champ de recherche éthiopien

I. L'historiographie du pouvoir monarchique en Afrique de l'Est : terrains défrichés et méthodes moissonnées

Le pouvoir monarchique en Afrique a longtemps intéressé les anthropologues et historiens occidentaux qui y cherchaient à la fois un mode de conception du pouvoir qu'ils s'efforcèrent de distinguer dans sa singularité, et des caractéristiques universelles aux gouvernements royaux. La passerelle conceptuelle entre l'Europe et l'Afrique était traditionnellement l'Égypte pharaonique. Quel que soit l'enduit idéologique des recherches et conclusions produites, elles ont le mérite de mettre à jour des dynamiques transversales et d'observer paradoxalement que, chacune des entités politiques étudiée, même si elle ne peut être réduite qu'à sa propre culture, exprime une identité qui s'est développée sur un territoire particulier.

1. Appréhender l'expression du pouvoir c'est d'abord s'intéresser à la société

L'étude du pouvoir tel qu'il s'est exercé en Afrique avant les ondes de choc de la colonisation et les déstructurations qui en découlèrent, fut d'abord l'objet des travaux d'administrateurs coloniaux, d'historiens des colonies :

« La recherche de l'authenticité d'un discours sur l'Afrique procédait d'un sentiment d'urgence devant l'imminence de la disparition d'un monde, entrevu par les explorateurs et en train de se transformer sous l'action coloniale. […] Cette collecte traduisait la perception des sociétés africaines affectées par le temps et répondait à un souci de conservation face aux bouleversements apportées par la colonisation. […] Face à cette urgence de la mise en récit d'une société en voie de disparition, il semblait temps de récuser les discours "fantaisistes". »[16]

Dans les années 1950-60, le champ scientifique des études sur l'Afrique s'étoffa et reçut le renfort d'autres sciences sociales en pleine croissance, telles les *behavioral sciences* américaines à perspective comparatiste, l'étude ethnologique des techniques et le structuralisme.[17] Les autorités coloniales furent d'abord soucieuses de comprendre les sociétés qu'elles cherchaient à contrôler, ceci afin de rendre leur administration plus efficace. Par la suite, elles cherchèrent à préserver la connaissance des formes sociales préexistant aux conquêtes européennes,[18] en recueillant notamment les sources auprès d'informateurs oraux. Certes, les récits d'épopées étaient tordues par le conteur afin d'épouser la rigidité du tuteur planté par l'ordre colonial et de satisfaire le discours « civilisateur » dominant,[19] mais elles n'en contenaient pas moins des faits historiques de

[16] SUREMAIN (de), Marie-Albane, 2000-2001, *L'Afrique en revues : le discours africaniste français des sciences coloniales aux sciences sociales,* Thèse, Paris : 39.
[17] SUREMAIN, 2000-2001 : 425-427 ; 504-509.
[18] SUREMAIN, 2000-2001 : 34.
[19] KOUROUBARY, Amadou, 1959, « Histoire de l'Imam Samori », *Bulletin de l'I.F.A.N ,* XXI, série B, n°3-4 : 571.

tout premier ordre. C'est bien là un des paradoxes de la chape coloniale, qui agit à la fois comme une entreprise d'exploitation, de déracinement, de nivellement mais aussi comme la première étape d'un accaparement culturel de l'Afrique par l'Europe, processus qui progressivement devait la valoriser comme objet d'étude. Concernant les sciences sociales, la tutelle européenne a été une période d'ajustement des outils scientifiques qui concernent l'Afrique. Ainsi, la conjonction des constructions historiques, celle entamée par les Européens après la prise de possession coloniale du continent, tant l'histoire réappropriée par les historiens africains après les indépendances, a produit la connaissance actuelle que nous avons de l'Afrique, savoir de terrain questionnés en permanence comme témoins identitaires :

« [L'entrée en mondialisation] peut se laisser lire, d'une part, à partir des contacts établis par les différentes colonisations comme moment de génération, de partage, de violence et de production des identités […] »[20]

Dans les années 1950, les recherches en sciences sociales, comme celles de Lloyd Ashton Fallers sur la structure et la diffusion de l'autorité au Buganda — dans l'actuelle Ouganda [Fallers : 1964] — mirent en évidence la complexité du pouvoir africain et de ses ressorts en établissant les éléments scientifiques qui démontaient les stéréotypes sur la royauté africaine ou sur les rapports de l'individu au pouvoir.[21]

Les stéréotypes qui parcouraient les écrits occidentaux sur le pouvoir en Afrique étaient majoritairement péjoratifs, comme ceux qui servaient la justification de la conquête au nom de l'établissement de la liberté et la mise à bas du despotisme. Ce mépris pour les institutions politiques africaines, *a fortiori* si ses représentants s'opposaient à l'instauration de l'autorité européenne, est clairement exprimé dans cette allocution du général Trentinian, après la capture de l'Almamy Samori Touré en 1898:

« Samory,
Tu as été le plus cruel des hommes qui se soient vus au Soudan [actuel Mali]. Tu n'as pas cessé pendant plus de vingt ans de massacrer les pauvres Noirs. Tu as agi comme une bête féroce. Toi et ceux qui sont les instruments de tous tes crimes, vous devriez périr de la mort la plus terrible. Mais les braves Français qui t'ont fait prisonnier, t'ayant promis la vie, ainsi qu'à tous les tiens, le gouvernement français dans sa parfaite loyauté a décidé que vous auriez la vie sauve et que vous seriez déportés sur une terre d'Afrique si lointaine qu'on y ignorera ton nom et tes forfaits. »[22]

Avant, pendant et après les colonisations, lorsque les Occidentaux se sont emparés de l'histoire africaine, même mus par un attrait sincère pour ses sociétés, la démarche était toujours alourdie par le transfert d'une fantasmagorie qui touche à l'essence même de l'humanité. En effet, pour affirmer son existence, croître et se maintenir en sécurité, tout

[20] Robert ZIAVOULA, texte-cadre du colloque « Afrique : idéologie et territorialité », 26 octobre 2012, HSTM/INALCO.
[21] FALLERS, Lloyd Ashton, 1964, *The King's Men: Leadership and Status in Buganda on the Eve of Independence*, Oxford.
[22] ALMEIDA-TOPOR (D'), Hélène, 1993, *L'Afrique au XXe siècle*, Paris : 17.

groupe humain a besoin de se définir par rapport à un autre groupe qui incarne les éléments qui distinguent les autres.[23] Les traits de cette différentiation identitaire peuvent être réels, exagérés ou imaginés. La tendance à l'autoprotection des sociétés déclenche une mise à distance et en singularité de ceux qui lui sont extérieurs par leur espace géographique, par leur aspect, leur vie sociale ; il est dès lors rassurant de pouvoir contrôler cette image des autres par une réduction de leur altérité sous la forme de quelques stéréotypes englobant, processus de « singulier pluriel » qu'évoque Jean-Loup Amselle lorsqu'il affirme l'importance d'aborder les sociétés à travers l'individu sans la limiter au collectif, afin d'éviter l'enfermement dans une catégorie.[24] Ainsi, lorsque dans les années 1950, l'anthropologue Percival Hadfield cherchait à tracer les caractéristiques communes de ce qui est communément appelé pour l'Afrique « *divine kingship* », n'enfermait-il pas son sujet dans un discours trop simplificateur ? Aussi structurée et riche d'informations soit-elle, sa présentation des monarchies sacrées et divinisées africaines cherche surtout à les rattacher à l'Égypte et à en exposer l'altérité —superstitions qui entourent le roi, soumission de ses sujets, violence de sa mise à mort — et semble davantage venir grossir le flot des paroles sur l'Afrique telle que les Européens la voudraient, et non pas telle qu'elle pourrait être. En effet, P. Hadfield tisse un lien entre différentes expressions africaines du pouvoir comme étant le plus souvent des avatars de l'Égypte pharaonique et insiste finalement sur sa dimension « monstrueuse », dans le sens où il apparaît comme en dehors des normes, implicitement, occidentales. L'exposition de la monarchie africaine comme la soumission complète d'un peuple à son roi qui l'écraserait de sa sacralité[25] [Hadfield, 1979 : 11-13] sert d'abord à mettre en opposition des États occidentaux où le pouvoir démocratique rend le gouvernement accessible et contrôlé, et des royautés africaines au sein desquelles l'autorité ne connaîtrait pas de contrepoids.

Un autre biais que prennent les chercheurs pour s'intéresser à l'exercice du pouvoir et à sa représentation consiste à se détacher de la verticalité et à le considérer à travers le corps social :

"*One can not, however, examine the political institutions alone. These developed within a specific social and cultural framework and were inextricably interwoven within this framework. To some extent, boundaries of the political system were dictated by the social system. To an equally great degree, however, the social system adapted so as to allow the political system to function*."[26]

Cependant, même lorsqu'elle tend à situer le regard au cœur des groupes humains, l'approche occidentale ou occidentalisée ne se défait pas de ses scories et apporte avec elle les stéréotypes. Certes, ceux-ci appartiennent aussi au registre mélioratif et nourrissent alors

[23] JAHODA, Marie, 1964, "Stereotype", *in* GOULD, Julius ; KOLB, William, L. (eds.), *A Dictionnary of the Social Sciences*, New York: 694.

[24] AMSELLE, Jean-Loup, 1993, "Anthropology and Historicity", in MUDIMBE V. Y.; JEWSIEWIKI, B. (eds.), *History Making in Africa,* History and Theory, Beiheft 32, U.S.A, Weysleyan University : 27:

[25] HADFIELD, Percival, 1979 [1949], *Traits of Divine Kingship in Africa*, Westport, Connecticut : 11-13:

[26] MCKAY, William Francis, 1975, *A Precolonial History of the Southern Kenya Coast*, Ph.D, Boston University : 11.

le désir d'évasion d'Européens se sentant brimés par la société consumériste et industrialisée ou s'obstinant à trouver en Afrique un modèle de société restée intacte et non altérée par les progrès technologiques. Lloyd Ashton Fallers reprend quelques idées reçues élogieuses à l'égard des *Baganda* de l'actuel Ouganda, décrits comme des gentlemen, à la fois par leur propre culture, et aussi par les raffinements supplémentaires induits par le contact avec les Britanniques :

"'Politeness' was to be expected, since the first British travelers appeared as persons of authority, and to such Baganda had been taught from earliest infancy to pay respect. Nor is it surprising that those accustomed to watch their patron's every mood in quick anticipation of his wants should seem 'tactful' in their dealings with Europeans. […] Western education has quickened the tempo of social intercourse and courtesy is often sensitive and delightful. The Ganda gentleman, like his eighteenth-century English counterpart, is never rude except intentionally!"[27]

Dans cette réflexion de l'anthropologue américain, la mise en parallèle du « savoir-vivre » *baganda* avec l'éducation du gentleman anglais du XVIIIe siècle, est l'aveu de la nostalgie d'un monde réel et imaginaire, perçu comme disparu par l'auteur ; au contraire, la société africaine qu'il dépeint aurait gardé intact les qualités humaines que l'opulence consumériste aurait effacé en Europe. Les extraits cités plus haut, l'un sur les exactions prêtées à Samory, l'autre, sur la courtoisie des *Baganda*, nous semblent éclairants par deux aspects. D'une part, ils touchent tous les deux au pouvoir, soit à travers celui qui incarnait la tête d'un empire, soit par l'attitude du corps social envers l'autorité. D'autre part, ces passages expriment dans le premier cas le stéréotype du despote sanguinaire, dans le second celui de l'hospitalité respectueuse de l'Africain envers l'homme blanc. Cependant, l'Africain n'apparait pas égal à l'Européen, car excessif dans la cruauté ou l'empressement.

Ainsi, quelles sont les formes de pouvoirs qui se rencontrent en Afrique de l'Est, dans l'aire qui englobe l'Éthiopie et les entités territoriales voisines ? Comment sélectionner les cultures monarchiques voisines et quelles justifications donner à ces choix ? Quelle est la portée d'une courte étude comparative et quelle sont ses limites ?

2. L'Afrique de l'Est : des sociétés en état d' « a-territorialité » ?

Un des stéréotypes concernant l'Afrique est qu'il s'agit d'une société sans États avant la colonisation, ou si les États ont existé, leur forme est tellement mouvante, leur limites tellement perméables – nous n'osons même pas parler de frontières – que nous sommes à nouveau plongés dans un continent où toutes les normes sont en dehors du canon occidental de la rationalité politique et de ses bornes frontalières. Cependant les délimitations fermes et inscrites sur le sol entre États européens et entre États américains ne datent que de la moitié du XIXe siècle ; avant, les gouvernements et les sociétés ont enfanté des entités polymorphes aux superficies variables : royaumes, confédération (germanique), empire (napoléonien). En présentation d'un colloque sur la territorialité en Afrique, Robert

[27] FALLERS, 1964 : 297.

Ziavoula[28] a insisté sur le fait que plus que les frontières, parfois invisibles dans l'espace ou matérialisées par des éléments du paysage dont la fonction est autre (une route, une termitière), c'est le sens que les sociétés donnent au territoire, porteur de valeurs, de symboles et d'identité, qui construit l'entité politique. Et si l'État n'était qu'une addition de territorialités en lien entre elles, et qui sont parvenues à construire des réseaux, pas forcément égalitaires mais qui parviennent à un équilibre au sein d'une structure hiérarchisée ? Les sociétés dites « sans État », c'est-à-dire non soumises à un pouvoir central, n'en sont pas moins une forme organisée de mise en valeur de ou des espaces :

"*Modern Westerners […] see absence of state as chaos. Africans who live in stateless societies […] seek and find order in other institutions. […]One of these is the maintenance of justice and of cultural integrity […]*."[29]

Marquées sur le sol, matérialisées dans le paysage, ou au contraire existantes uniquement parce que connues par la mémoire collective, les frontières ont d'abord la fonction de protéger ceux qui sont à l'intérieur et d'effrayer ceux qui se trouvent à l'extérieur, ce qui nécessite une force politique suffisante pour rendre le processus opérationnel. La nation *somali*, le grand voisin du sud et de l'est de l'Éthiopie, ne peut pas répondre, de par sa nature, aux exigences d'une étude comparative du pouvoir monarchique en Afrique de l'Est. La société « acéphale » *somali* fonctionne en effet, à partir de l'individu et de ses arborescences relationnelles, sans se soumettre à une autorité autre que celle du groupe solidaire, les représentants de la coutume étant chargé de veiller, avec souplesse, au respect du pacte qui lie les individus entre eux.[30] Marc Fontrier écrit à propos de la perception du politique dans l'espace *somali* :

« Ainsi est-ce l'histoire coloniale qui, bien malgré eux, inflige à ce peuple ombrageux des concepts nouveaux dont sa tradition s'était bien gardée d'imaginer jusqu'à l'existence, au premier chef le concept d'État. »[31]

Au contraire, dans l'empire éthiopien, le pacte est imposé d'en haut. C'est pourquoi en nous plaçant dans une optique comparatiste, la dynamique éthiopienne d'une tendance à la « pyramidalisation » et à la centralisation, appelle à se tourner vers des États subsahariens qui ont expérimenté des formes diverses de gouvernements articulés autour de l'autorité réelle ou théorique d'un seul, représentant à la fois la « nation », le contrat de la nation avec la terre — celle-ci devenant dès lors territoire[32] — et les forces religieuses chargées d'un pouvoir organisationnel.

---

[28] « Idéologie de la Territorialité en Afrique : Crises et Mutations », journée d'étude du laboratoire Histoire, Sociétés et Territoires du Monde (HSTM, EA 4511), sous la direction de Robert Ziavoula, 7 mai 2013, INALCO.
[29] BOHANNAN, "Stateless Societies", *in* COLLINS, Robert O. (ed.), *Problems in African History*, New-Jersey : 171.
[30] FONTRIER, Marc, 2012, *L'État démantelé : 1991-1995. Annales de Somalie,* Paris : 19-20.
[31] FONTRIER, 2012 : 13.
[32] « La notion de territoire […] met en valeur plusieurs variétés d'usage : espace contrôlé, borné ou délimité, espace approprié disposant d'un attribut de possession ou d'identification ou encore espace socialisé, etc. » (ZIAVOULA, Edmond Robert, 2005, *Le Congo, enjeu territorial et développement local,* Paris : 17).

À l'ouest de la Corne de l'Afrique, au Soudan, la royauté musulmane *Funğ*, qui établit le sultanat du Sinnar à partir du XVIe siècle, dut céder progressivement son emprise territoriale sur le Nil, notamment face à la dynastie *Majhadib*. Cette dernière, sous la direction politique et religieuse de Hamad ibn Muhammad al-Majdhub (1693-1776) fonda autour de la ville d'Al-Damir, une monarchie théocratique qui dura jusqu'à la conquête égyptienne commandée par Mohammed Ali Pacha en 1821.[33] Au sud-ouest de l'Éthiopie, les peuples qui sont rassemblés dans les États actuels du Kenya et de l'Ouganda étaient organisés en royautés conquérantes et centralisées. Le diwanat *swahili* Vumba, articulé en cités marchandes, localisé au sud de l'actuel littoral kenyan, a été étudié dans la thèse de doctorat de William Francis McKay. Système politique qui attribue le pouvoir à un seul dirigeant pourvu de pouvoirs magico-religieux, le *diwan* (roi), converge vers notre sujet.[34] Quant au royaume de Buganda, sa nature et son fonctionnement justifient tout à fait que ce territoire non limitrophe de l'Éthiopie soit intégré dans une démarche épistémologique : forte hiérarchisation sociale, idéologie conquérante, forme de sacralité du *kabaka*, le roi.[35]

Il serait provocateur, en particulier dans le contexte ethno-fédéral actuel de la République d'Éthiopie, dont l'article 39 de la constitution proclame le droit des peuples à l'autodétermination jusqu'à la sécession[36], d'affirmer que l'Éthiopie n'est pas un, mais plusieurs États. Cependant, la diversité des peuples qui ont été rassemblés lors de l'édification finale de l'empire sous la conduite de l'empereur Mənilək, et ceci en dépit des effets normalisateurs produits par l'administration d'Addis Abäba, permet une juxtaposition et un mélange de langues et de cultures différentes, toutes rassemblées au sein de la « plus grande Éthiopie », dont l'idéologie fédératrice a été très finement analysée par Donald N. Levine :

"*Although the book does depict lines of internal differentiation and external influence that led to enormous diversity among the peoples of Ethiopia, its argument focused on the foundations of unity and patterns of unification. This emphasis was made […] for scientific reasons, because the notion of Ethiopia as a congeries of discrete ethnic entities is simply counterfactual […]*."[37]

Nous nous intéressons donc à l'espace politique éthiopien selon les frontières que les actions politiques et les armées de Mənilək II ont achevé de tracer : « En indiquant

[33] HOLT, Peter Malcolm, 1961, *A Modern History of the Sudan: From the Funj Sultanate to the Present Day*, London : 31.
[34] MCKAY, 1975 : 66-67 ; 110-113.
[35] FALLERS, 1964 : 279-281 ; 287.
[36] "*Article 39. Rights of Nations, Nationalities, and Peoples.*
Every Nation, Nationality and People in Ethiopia has an unconditional right to self-determination, including the right to secession."
(Constitution du 8 décembre 1994. Source : www.servat.unibe.ch/icl/et00000_.html#A027_)
[37] LEVINE, Donald N., 1974 [Second Edition: 2000], *Greater Ethiopia: The Evolution of a Multiethnic Society*, Chicago & London : xiii.

aujourd'hui les limites de mon Empire, je tâcherai, si Dieu veut bien m'accorder la vie et la force, de rétablir les anciennes frontières de l'Éthiopie […].»[38]

Si nous nous efforçons de confronter des systèmes politiques proches avec des clés d'accès communes (le pouvoir et sa structure, le rôle du religieux), il faut en faire émerger ce qui est propre à l'Éthiopie mais aussi transférable aux espaces de la Corne de l'Afrique, plus vaste que celle conçue par Fernand Maurette en 1938[39]. En Éthiopie, au Buganda, au Soudan, au Kenya ont crû et prospéré — puis décliné pour certaines — des entités territoriales structurées verticalement dont l'ossature a permis plus ou moins efficacement la diffusion de l'autorité, du principe de sujétion et l'acceptation des prélèvements en argent ou en nature afin d'entretenir le pouvoir en place et sa force de cohésion territoriale. La complexité et la vigueur du réseau de domination du plus petit nombre (le roi, l'aristocratie, le clergé, les guerriers) sur le plus grand nombre (les cultivateurs, les éleveurs, les marchands, les intellectuels, les artistes) autorisent à attribuer à ces ensembles le nom d'État, ainsi que le rappelle l'historien Achille Mbembe, à propos de l'Afrique précoloniale :

« En effet, l'idée communément répandue est qu'en Afrique subsaharienne, l'État n'aura été qu'une simple structure imposée par la violence à des sociétés qui lui étaient, non seulement extérieures, mais aussi hostiles. […] [S]ans compter que des traditions de l'État existaient en certaines parties du continent avant la conquête européenne […] »[40]

Si l'État-nation aux frontières intangibles, tel que conçu progressivement par les Européens au XIXe siècle, n'est pas l'expression politique qui soit la plus adaptée au contexte d'interactions denses entre les différents peuples africains dans l'Est — produites notamment par les relations agriculteurs/éleveurs et par les variations importantes d'écosystèmes, par la nécessité des se déplacer le long des corridors géographiques pour la recherche de subsistance et les échanges — comme le souligne Achille Mbembe, l'État africain a existé avant l'Européen. Si l'État est-africain n'avait pas existé, la « réappropriation par les Africains » (Mbembe) du concept imposé par les colonisateurs ou pris en modèle sur les Occidentaux, n'aurait pas été possible, comme l'échec de la grande Somalie voulue par Siyaad Barre le démontre.[41] Qu'il soit un empire qui prend comme assise l'aristocratie ou le clergé, qu'il soit incarné par un roi qui concentre le pouvoir et a écarté les contrepoids, qu'il tire sa légitimité de son essence religieuse ou magique, l'État en Afrique de l'Est est une construction qui structure la société autour d'un gouvernement et n'agit pas comme un simple conglomérat de populations plus ou moins liées entre elles par un contrat. Si nous

[38] Lettre circulaire de Mənilək à la Grande-Bretagne, à la France, à l'Allemagne, à l'Italie et à la Russie du 10 avril 1891.
[39] GASCON, Alain, 2006, *Sur les hautes terres comme au ciel : identités et territoires en Éthiopie,* Paris : 25.
[40] MBEMBE, Achille, 2005 (deuxième édition), *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris: 64-65.
[41] "The general situation now vividly recalled the descriptions of Burton and other nineteenth-century Europan explorers: a land of clan (and clan segment) republics where the would-be traveller needed to secure the protection of each group whose territory he sought to traverse. ", LEWIS, I.M., 2002, *A Modern History of the Somali*, Oxford : 263.

pensons, pour fixer un cadre qui corresponde à notre étendue chronologique, à l'État éthiopien tel que Mənilək l'a délimité avec les puissances européennes frontalières à la fin du XIXe siècle, c'est en considérant davantage les liaisons internes de cette territorialité politique que sa fixation en entité géographique intangible. En effet, l'idée d'État dans cette étude doit être appréhendée comme unité sociopolitique installée sur un territoire approprié, à la superficie plus ou moins extensible et rétractible en fonction des gains et pertes territoriales. La terre, les groupes humains et les ressources économiques sont sous le contrôle d'une autorité qui parvient à maîtriser réellement ou théoriquement l'étendue spatiale revendiquée. Christopher Clapham rappelle la variabilité territoriale de l'Éthiopie au cours de siècles :

"*There is nothing inevitable or historically fixed about the creation of the Ethiopian state, whether in the territorial form that it assumed between 1952 et 1991, or in that which it possessed during the first half of the twentieth century and again after 1991; on the contrary, a long view back into the Ethiopian past reminds us of the historically very variable territoriality of that state, and of the great variety of alternative political arrangements that have coexisted with it*."[42]

Ainsi, pour l'empire éthiopien, nous pouvons rejoindre la définition que John Spencer Trimingham a élaborée pour caractériser le concept d'empire, en mettant en valeur la structure :[43]

- un réseau de relations que le gouvernement tisse avec les groupes sociaux. Dans le cas de l'Éthiopie, les groupes sociaux sont principalement de trois ordres : l'aristocratie, le clergé, les paysans, ce qui n'exclut pas ceux qui gravitent autour, les artisans, commerçants, soldats, intellectuels, artistes…
- les liens tissés entre le souverain et les différentes strates sociales sont des liaisons hiérarchisées qui permettent des prélèvements : levées de troupes, tributs, impôts
- l'empereur doit appointer des agents pour les prélèvements
- la cohésion de l'ensemble impérial est tenue par l'influence spirituelle de l'empereur, qui est une figure supra-politique qui dépasse les clivages religieux et culturels.

L'application pour le cas éthiopien de la notion d'empire se justifie encore par ses dynamiques. À l'origine, l'*imperium* est une délégation des représentants du peuple de Rome au magistrat chargé de faire la guerre et le titre d'*imperator* est décerné au général victorieux.[44] De plus, l'organisation administrative de l'empire éthiopien qui implique de nommer des officiers dépendants directement du *nəgus* tout en s'appuyant indirectement sur des notables locaux aboutit à une superstructure complexe au nom de l'unification impériale :

---

[42] CLAPHAM, Christopher, 2002, "Rewriting Ethiopian History", in *Annales d'Éthiopie*, volume XVIII, Addis Abeba : 41.
[43] TRIMINGHAM, J. Spencer, 1968, "West Sudan States", *in* COLLINS, Robert O., eds., *Problems in African History*, New-Jersey : 237.
[44] MOURRE, Michel, 1996, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire : nouvelle édition, d-h*, Paris : 1902-1903.

"*Two features emerge in many modern accounts: the development of a complex and often overextended bureaucracy, and the goal of political and economic unification but not cultural or ethnic homogeneity (as distinct from the projects of cultural integration associated with nation-building)*."[45]

De quel État éthiopien parlons-nous ? De celui qui est arrimé à l'Afrique, ou de l'Éthiopie des orientalistes, qui y scrutent la moindre parcelle sémitisée, et cherchent sans cesse à justifier l'originalité éthiopienne (écriture, christianisme, concept d'empire) par des apports judaïques, arabes, méditerranéens et moyen-orientaux.[46] L'idée d'une Éthiopie moins africaine que le reste des pays africains perdure, approche privilégiée du fait d'un legs culturel commun avec l'Arabie du sud[47], perceptible dans la langue et l'épigraphie de la période aksumite. Les traductions françaises par Jules Perruchon des chroniques écrites en *gəʿəz* (la langue savante normalisée depuis le début de l'ère chrétienne) paraissaient dans le *Journal Asiatique* à la fin du XIXe siècle. La langue du pouvoir officiel jusqu'en 1991 et de l'administration fédérale aujourd'hui est l'amharique, dont l'usage courant en dehors des lettres, serait établi dans la société à partir du XIII-XIVe siècle. Malgré son noyau majoritairement sémitique, son origine exogène est débattue, et les chercheurs en linguistique s'efforcent aussi de démontrer que l'amharique n'est pas une langue importée d'Asie via le sud de la péninsule arabique, mais que son foyer serait bien les terres d'Éthiopie. Quoiqu'il en soit, sa proximité avec les langues de la Corne de l'Afrique (*agäw, oromo, somali*) dans la structure et le vocabulaire, sont les indices de son identité africaine et de son imprégnation permanente : l'amharique n'est pas figé en un objet d'étude pour orientaliste.[48] En 1900, le voyageur Herbert Vivian faisait le tableau d'une société éthiopienne bibliquement inaltérée, semblable à un voyage dans les âges antiques :

"*That is the way in which Ethiopia brings home to us the daily life of Bible Kings and Patriarchs. We are not left to grope among ruins, but we rub shoulders every hour with men and women whose manners and thoughts, cares and pleasures have remained practically unaltered by the lapse of time. […] The religion of Abyssinia is probably the most ancient form of Christianity extant […]*."[49]

Dans l'Antiquité, le terme « Éthiopie » était employé pour désigner l'Afrique, une Afrique aux contours flous car encore peu connue des Européens jusqu'au XIXe siècle. Les Africains de la diaspora eux-mêmes, ceux des Antilles, des Caraïbes, des Amériques, d'Europe, assimilèrent le continent africain à la terre promise, au berceau des origines, au havre du retour, faisant se superposer à partir de la culture biblique, l'image de l'Éthiopie à celle de l'Afrique. Deux événements au retentissement international ont dissipé les brumes qui flottaient sur les contours réels de l'Éthiopie aux yeux des mouvements panafricanistes pour lui donner sa substance : la bataille d'Adwa contre les Italiens en 1896 (voir *deuxième partie,*

[45] CALHOUN, Craig (ed.), 2002, "Imperialism and empire", in *Dictionary of the Social Sciences*, Oxford : 224-225.
[46] LEVINE, 2000 : 18.
[47] BAIRU TAFLA, 1981 : 175.
[48] GIRMA AWGICHEW DEMEKE, 2009, *The Origin of Amharic*, Addis Ababa : 63-79.
[49] VIVIAN, Herbert, 1901, *Abyssinia*, London : VIII.

I.2.f.) qui a marqué une résistance victorieuse des Africains à une tentative de domination européenne, ainsi que le couronnement impérial de Haylä-Səllase en 1930. La couverture médiatique et le faste international de la cérémonie en firent un événement mondial. L'Afrique, en tout cas celle en qui se reconnaissent les rastafariens et les panafricanistes, agrégea désormais son identité sur une terre, l'Éthiopie, et dans un corps, Haylä-Səllase.[50] Relocaliser l'Éthiopie en Afrique, c'est briser la barrière posée par les Européens, qui sépare traditionnellement les études éthiopiennes de celles sur l'Afrique.[51] Si l'Éthiopie est un espace africain, alors elle partage avec les autres sociétés des traits communs et des structures politiques qui se répondent en miroir. Depuis 1963, Addis Abäba est le siège de l'Union Africaine (ex-OUA), manifestation d'une identité qui dépasse les frontières et cherche à rassembler toutes les nations du continent.

En Afrique de l'Est, les États sont donc construits autour de l'autorité qu'incarne le souverain. Le roi est un homme qui n'agit pas seul et qui doit aussi composer avec les membres de sa famille, qui aspirent aussi à tirer avantage de la place prééminente à laquelle est parvenu celui qui détient désormais le pouvoir mais reste issu du même sang.

3. Le roi et les princes

Le pouvoir en Afrique de l'Est comme ailleurs, ne peut jamais être l'affaire d'un homme seul. Que le souverain s'appuie sur des ministres, que son pouvoir soit contrebalancé par un conseil, ou qu'il doive le partager avec sa famille, le roi ne s'abîme jamais dans la solitude du trône. En effet, quelle qu'en soit la forme, le gouvernement ne peut s'effectuer seul, considérant l'étendue géographique du territoire sur lequel il a autorité.[52] Soit par contrainte, soit pour des raisons d'efficacité, le roi ne peut pas gouverner sans déléguer et partager, même dans le cas du *kabaka* du Buganda, dont l'autorité n'endure aucune opposition :

"*The* Kabaka*, the ruler, administered his domain through a complex hierarchy of appointed chiefs, who were both administrators and judges […] and a capital in which the Kabaka lived in a vast royal enclosure surrounded by the town-houses of his chiefs […]*."[53]

Les membres de sa famille, tenus par les liens du sang, devraient être les plus à même de seconder, soutenir, conseiller leur parent dans la tâche du gouvernement. Or, il apparaît qu'au contraire, dès lors que l'individu accède au pouvoir central, il tend à écarter les autres membres de sa famille, qui deviennent susceptibles d'être des rivaux et de vouloir le supplanter. Loin des stéréotypes sur la solidarité de la famille africaine, les liens familiaux éclatent, amenant au mieux l'emprisonnement des concurrents potentiels ou avérés, ainsi

[50] BONACCI, Julia, 2008, *Exodus! L'histoire du retour des Rastafariens en Éthiopie*, Paris : 130-131 ; 251-255.
[51] JAMES, Wendy, 2002, "Epilogue", *in* DONHAM, Donald L. ; JAMES, Wendy (eds.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia*, Oxford : 249.
[52] LEWIS, Herbert , 1965 [2001], *Jimma Abba Jifar, an Oromo Monarchy: Ethiopia, 1830-1932* : 12.
[53] FALLERS, Lloyd Ashton, 1959, "Despotism, Status Culture and Social Mobility in an African Kingdom", in *Comparative Studies in Society and History : An International Quarterly*, V.II, N. 1 : 14.

que le décrit Taddesse Tamrat à propos de la prison royale de l'Éthiopie médiévale, au nord de Däse :

"*Normally too, the eldest son appears to have had priority of succession over his younger brothers. But although this was generally the outcome, it was only reached after serious dynastic conflicts among the princes, and their respective supporters. For all its unique importance in the constitution of medieval Ethiopia, the well-known institution of the Royal Prison of Mount Gishän [Gəšän] was only effective in excluding the distant relatives of a deceased monarch from taking active part in the struggle for his succession*. "[54]

Le traitement des princes peut être bien plus violent, les condamnant à avoir les yeux crevés ou à être exécutés.[55] La radicalité de cette mise à l'écart des princes s'explique par l'accès privilégié aux richesses et à la sécurité que permet une position à la tête du gouvernement :

« Le pouvoir politique, en particulier celui du souverain, représente un enjeu considérable. Son détenteur dispose d'une richesse en terres, en femmes, en serviteurs le plus souvent sans commune mesure avec celle de qui que ce soit. Il a de plus accès à des moyens rituels qui sont censés affecter le cours des choses. Dans des contextes écologiques où les sociétés sont affligées de disettes fréquentes, si ce n'est régulières, où la mortinatalité menace toute descendance, les rois sont, plus que les autres, protégés des aléas naturels et démographiques. »[56]

L'enjeu de la prise du pouvoir suprême apparaît donc comme beaucoup plus qu'une position de commandement et d'enrichissement : c'est un gain de vie, l'assurance d'une protection contre le sort et ses aléas, une protection supplémentaire contre la mort. En Afrique de l'Est, cette place privilégiée au sein de la société conduit à la fréquente mise à distance ou à l'élimination physique de ceux qui appartiennent au lignage royal, tels ces « Princes du tambour », héritiers légitimes du trône en Buganda :

"*Among princes, particular distinction attaches to being a* mulangira ow'engoma*, a 'prince of the drum', a son or grandson of a Kabaka. […] There remains, however, even in the case of very distant princes, a residue of royal eligibility which is recognized in the great reluctance of kings to appoint princes to important chieftainships. Princes of the drum were closely guarded, and even sometimes killed, in order to guard against usurpation, for there was no rule of seniority among siblings and each was therefore a possible focus for revolt*."[57]

La défiance du souverain à l'encontre des princes est d'autant plus forte que son pouvoir est concentré entre ses mains.[58] Cependant, l'attitude inverse se retrouve aussi, comme dans le cas des monarchies *oromo* du Gibe, au sud-ouest de l'actuel Šäwa. Si le roi ne se sent pas obligé d'associer sa famille à l'exercice du pouvoir, il l'intègre cependant dans une large mesure au gouvernement du royaume, sans exclure la sanction en cas de déloyauté :

---

[54] TADESSE TAMRAT, 1972, *Church and State in Ethiopia: 1270-1527,* Oxford : 275-276.

[55] TARDITS, Claude, 1987, « Introduction », in *Princes et serviteurs du royaume, Cinq études de monarchies africaines*, Paris : 11.

[56] TARDITS, 1987 : 11.

[57] FALLERS, 1964 : 68-69.

[58] FALLERS, 1959 : 17.

"*The king was the head of a great extended family. His mother, his brothers and sisters, his wives, children, and in-laws constituted his trusted aids, his supporters, his advisors, and, sometimes, his potential rivals. If they proved faithful to the king, their position and wealth were great. If they were treacherous they were exiled. They did not have automatic rights to any offices. The king was not politically bound to the members of his own family and descent group. […] Brothers who were not to inherit the throne were generally given provinces to rule, and remained men of importance and wealth. A brother who presented a threat to the ruling king or heir, however, might be exiled to another kingdom*."[59]

En Éthiopie comme au Buganda le pouvoir dépouille l'individu vêtu des vêtements royaux des liens familiaux. Les membres de sa propre famille sont d'abord des suspects, hormis s'ils manifestent avec conviction leur loyauté. Or, par sa mère Tänaññä-Wärq, qui est à la fois la fille du roi du Šäwa Sahəlä-Səllase et la sœur du père de Mənilək, le *nəgus* Haylä-Mäläkot, Mäk^{w}ännən est cousin de l'empereur et candidat plausible à la couronne impérial. Les Italiens lorsqu'ils tentèrent d'envahir l'Éthiopie, essayèrent même de le soudoyer en l'assurant de leur soutien militaire pour l'accession au trône.[60] Cependant Mäk^{w}ännən n'a pas été victime d'ostracisme, bien au contraire.

4. La sacralité du pouvoir

Les royaumes d'Afrique de l'Est sont-ils parcourus des courants similaires, qui charrient à la fois sacralité et pouvoir ? Si le pouvoir draine certainement à la source du sacré une des justifications de son emprise sur la société, un tour d'horizon comparatif entre les États éthiopien, ceux du Buganda, du Gibe, du Käfa, du Vumba, ou chez d'autres peuples de l'actuelle province du Nyanza à l'ouest du Kenya, met en lumière les degrés différents de sacralité et le rôle variable que celle-ci tient dans la construction et le maintient du pouvoir. Herbert S. Lewis en introduction à son travail sur la monarchie *oromo* du Gibe rappelle que la puissance de l'autorité royale n'est pas dépendante de l'importance de son aura religieux :

"[I]t is clear that there is no correlation between divinity and despotism. The king of Shilluk was a prime example of divine kingship, but his political power has been seriously questioned, whereas the Kabaka of Buganda, whose supernatural aura was minimal, was one of the most despotic rulers in Africa."[61]

Si cette analyse est pertinente à montrer que la force avec laquelle est exercée le pouvoir n'est pas tributaire de son assise religieuse, elle tend aussi à singulariser l'Afrique subsaharienne comme l'espace où le pouvoir et les relations à Dieu / aux dieux, sont intrinsèques et indissolubles, l'autorité ne pouvant s'exercer sans référence à l'intangible et au surnaturel. Or, cette vision méta-structurelle des sociétés n'est pas une exclusivité de l'Afrique, la compartimentant comme territoire du sacré, en opposition à un Occident laïcisé et rationnalisé :

[59] LEWIS, 1965 : 76-77.
[60] ROUAUD, Alain, 1991, *Afä-Wärq : 1868-1847 : un intellectuel éthiopien témoin de son temps*, Paris : 71-72 ; BARATIERI, Oreste, 1898, Mémoires d'Afrique (1892-1996) : 97 ; 194.
[61] LEWIS, 1965 : 14-15.

« Dès qu'il s'affirme, l'État est volonté de permanence, recherche d'une transcendance. […] Quelle que soit sa forme juridique, quelle que soit la philosophie sociale qui prétend en fonder l'existence, l'État est, métaphysiquement, un défi lancé à la mort, une négation de l'éphémère, un pont jeté entre le passé et l'avenir. »[62]

Ainsi que l'énonce Luc de Heusch, lorsque le pouvoir existe sans référence explicite au divin, sa sacralité prend d'autres biais, tels que la solidarité dans la communion autour du gouvernement. Toute construction politique, qu'elle soit africaine ou non, puiserait donc dans la glaise du non-humain ou plutôt du « surhumain ». La société ainsi construite verticalement dans le cas de notre comparaison de monarchies, voudrait dresser un pilier vers le ciel, vers la divinité et ses promesses de sens qui éclairent la vie des hommes, au-delà des miasmes du quotidien, vers l'abolition de cette injustice qu'est la mort. La conviction que le recours au sacré assure une vie meilleure dans l'au-delà mais aussi ici bas est omniprésente dans la société chrétienne éthiopienne. Le support idéologique textuel de la monarchie éthiopienne depuis 1270 est une compilation de traditions coptes, arabes et juives ainsi qu'une création de textes éthiopiens originaux. Ce récit fondateur raconte le transfert de l'Arche d'Alliance donnée à Israël par Dieu, du royaume de Salomon vers celui de sa compagne d'une nuit, Makkədda, qui enfanta le premier empereur de la lignée dite salomonienne : Mənilək. Cette œuvre, intitulée *Kəbrä-nägäst* (*La Gloire des Rois*) fut rédigée au XIVe siècle et Robert Beylot en a fait une récente traduction et une analyse approfondie.[63] Le texte proclame l'Éthiopie comme nouvelle terre sainte pour un nouveau peuple élu, rassemblé autour de son empereur et de son patriarche, l'*abun*[64] (አቡን ። l'archevêque d'Éthiopie). Ainsi devenue le royaume du salut pour l'humanité, l'Éthiopie est en charge de répandre la foi chrétienne dont elle devient le champion choisi par Dieu et rendu visible aux yeux du monde par la possession du *tabot* à Aksum. Toutefois, dans une perspective historiographique, ce texte épique opère comme le ressort spirituel de l'action politique de la monarchie éthiopienne et justifie sa prise de contrôle sur un territoire le plus large possible.[65]

Cependant la sacralité du pouvoir dans l'Éthiopie chrétienne n'est pas immanente, mais est un don donné par Dieu à travers son clergé. La marque de cette bénédiction et la légitimation de l'acte de gouverner se font par le sacre et l'onction, sans laquelle l'acte de gouverner est invalidé :

---

[62] HEUSCH, 1987 : 217-218.

[63] BEYLOT, Robert, 2008, *La Gloire des Rois ou l'histoire de Salomon et de la reine de Saba*, Introduction, traduction et notes par R. BEYLOT, Belgique.

[64] Jusqu'à ce que l'église éthiopienne soit autocéphale en 1959, l'*abun* était nommé par le patriarcat copte d'Alexandrie parmi les moines égyptiens, selon la tradition qui consacra au IVe siècle Fəremnaṭos, le premier métropolite sous le nom d'*abunä* Sälama, lui-même étant d'origine syrienne.

[65] LEVINE, 2000 : 151.

"*So too does the decisive role of anointment : far from being a mere formality or a recognition of a right, it was believed to be the real instance of consecration, the moment the Emperor was invested with actual power. As only did the Emperor acquire his status as the elect of God* […]."[66]

Ainsi, en arguant de cette impossibilité de gouverner sans avoir été oint, nous pouvons reprendre la proposition de Shiferaw Bekele qui applique le concept de théocratie au système du pouvoir éthiopien.[67] La durabilité d'un règne sans onction est éphémère, car non sacré par *l'abun*, le *nəgusä nägäst* n'est pas reconnu par toute l'Église : or comment pourrait-il se conduire en défenseur d'une institution qui ne l'a pas admis comme tel ? Malgré sa puissance militaire, Täklä-Giyorgis II (r.1868-1871) couronné sans *abun*, ne gouverne que trois ans, ayant un soutien surtout régional et battu par un chef tigréen, le Kasa Mərča, couronné à son tour sous le nom de Yohannəs IV. L'association du sacré découlant du divin et du pouvoir n'est cependant pas une condition indispensable à l'efficacité de son exercice, comme il apparaît au Buganda ou à Ǧimma, l'État le plus important du Gibe. Le souverain du peuple *Baganda*, alors que son pouvoir souffre peu d'opposition[68], n'est quant à lui, pas auréolé de divinité :

"*[…] I think, that it is impossible to classify the Kabakas of Buganda as divine kings; nor had the Kabakas any all-important magic functions, although their strength was maintained by magic means* [comme sacrifier des hommes ou maintenir un feu allumé en permanence]"[69]

En réalité, à la fin du XIXe au Buganda, la religion traditionnelle allant en s'étiolant, ne jouait plus son rôle de contrepoids au pouvoir de plus en plus personnel du roi. Il s'est saisi, au contraire, de la rivalité entre l'Islam et le Christianisme, attisant les divisions, afin de renforcer sa puissance de monarque. Il n'empêche que le roi du Buganda est pourvu d'une forme de sacré, intouchable, ne pouvant être approché du commun[70] ; il s'agit dès lors d'une sacralité sans divinité. Le *kabaka* n'est pas l'incarnation des dieux (*lubale*) mais son reflet sur terre, et en tant que destinataire privilégié des messages des ancêtres via les spirites officiels, il est pourvu de pouvoirs surnaturels.[71]

Quant au roi *oromo* de Ǧimma :

"*The king (*moti*) of Jimma was not a typical African 'divine king'. He was not a high priest, nor did he stand in any particular relation to spiritual forces, except insofar as he was 'Protector of the Faith'—Islam. His person was not sacred or veiled […]*"[72]

Chez les Vumba de la côte sud-est du Kenya, des pouvoirs magiques sont attribués au Diwan, dont les qualités d'homme d'État lui permettent d'incarner tout autant les valeurs de la

[66] MESSAY KEBEDE, 1999, *Survival and Modernization*, New Jersey : 69.
[67] SHIFERAW BEKELE, 1990, "Reflections on the Power Elite of the Wärä She Mäsfenate (1786-1853)", in *Annales d'Éthiopie*, volume 15 : 166.
[68] FALLERS, 1964 : 275-276.
[69] FALLERS, 1964 : 279.
[70] FALLERS, 1964 : 275.
[71] RICHARDS, Audrey , 1968, "The Ganda", *in* COLLINS, Robert O. (eds.), *Problems in African History*, New-Jersey : 231.
[72] LEWIS, 1965 : 73.

magie que celles de l'Islam.[73] Chez les Luo et Gusii de l'actuel Nyanza au Kenya, les dirigeants étaient également porteurs de sacralité en tant que représentant des lignages fondateurs et des ancêtres.[74] Concernant le royaume de la région du Käfa, au sud de la rivière Goğäb, Werner Lange s'engage dans un démontage de la conception même de la royauté et de son aura de divinité ("*divine kingship*") pour démontrer dans une approche européo-centrée que le roi n'est pas considéré comme d'essence divine, mais simplement comme un haut personnage qui incarne l'expression de la volonté de contrôle des sociétés sur l'eau, le sol, et la fertilité agricole.[75]

Faut-il distinguer à l'instar de Messay Kebede la royauté par élection divine (l'empereur d'Éthiopie) et la royauté divine (un roi qui descendrait d'un dieu) et n'en donner aucun des attributs à la monarchie éthiopienne ?[76] Par sa filiation avec Salomon telle qu'elle est traditionnellement affirmée, l'empereur d'Éthiopie est de la même famille que Jésus, Dieu fait homme selon le christianisme, et en conséquence de parenté « divine »[77]. En outre, Messay Kebede affirme que l'empereur n'est ni investi de pouvoirs magiques, ni de fonctions religieuses. C'est négliger d'une part les pouvoirs surnaturels qui lui sont octroyés à la grâce de Dieu, de vaincre seul les ennemis lorsque son armée désemparée et découragée prend la fuite[78], de guérir par imposition des mains [témoignage de Dawit Demisse[79] sur les croyances populaires, avril 2011]. D'autre part, certains empereurs se sont impliqués dans les controverses religieuses et ont légiféré en matière de liturgie, tel Zärä-Ya'əqob imposant en 1449 le sabbat le samedi conformément à la doctrine prônée par Ewosṭatewos, ceci en plus du jour de célébration du dimanche.[80]

Le sacré colore donc le pouvoir à des degrés divers au sein de l'espace est-africain, le légitimant, n'en étant qu'une de ses émanations, ou au contraire son essence même, lui donnant un caractère d'inviolabilité, mais nulle part ailleurs qu'en Éthiopie, le lien avec Dieu n'est aussi indissoluble et la transcendance aussi consubstantiel de l'exercice de l'autorité. Dans l'empire des *nəgusä-nägäst*, le sacré fonde et donne sa raison d'agir au pouvoir.

---

[73] McKay, 1975 : 66, 110-113.
[74] Ochieng', William R., 1974, *An Outline History of Nyanza up to 1914*, Nairobi, Kenya : 48 ; 55.
[75] Lange, Werner, 1976, "Dialectics of Divine 'Kingship' in the Kafa Highlands", *Occasional Paper No. 15*, African Studies Center, Los Angeles : 3 ; 41.
[76] Messaye Kebede, 1999: 87-88.
[77] *L'Évangile de Matthieu* commence par « Livre des origines de Jésus, christ, fils de David, fils d'Abraham » et retrace la filiation de Jésus jusqu'à Salomon (*Bible*, 2001 : 1978); Gascon, 2006 : 10.
[78] Perruchon, Jules, 1889, « Histoire des Guerres d' ʾAmda Ṣyôn, Roi d'Éthiopie », *Journal Asiatique*, 8ème série, T. XIV, Paris : 452-457.
[79] Dawit Demisse est professeur d'amharique au lycée franco-éthiopien Gebre-Maryam et à l'Alliance française à Addis Abäba. Il est le co-auteur avec Simon Imbert-Vier de la grammaire : *Amharique pour francophones*, L'Harmattan, 1996.
[80] Derat, Marie-Laure, 2003, *Le domaine des rois éthiopiens (1270-1527)*, Paris : 170.

5. La délégation du pouvoir

Pour le souverain, déléguer des parcelles de son autorité est d'autant plus nécessaire que le territoire à gouverner est étendu.[81] Dans l'empire d'Éthiopie, l'expansion spatiale et la recherche d'accès à la mer, contraignent le *nəgusä nägäst* à déléguer son autorité à des dignitaires musulmans, chargés de contrôler les routes commerciales, de maintenir l'ordre dans la province et de collecter le tribut au nom de l'empereur.[82] Après une révolte des Musulmans du Yəfat entre 1329 et 1332 qui ébranla l'ordre imposé par Amdä-Ṣyon, le chroniqueur de la campagne militaire prête au sultan vaincu Gəmäldin, les propos suivants, qui rappellent que l'extension territoriale de l'empire contraint à déléguer le pouvoir sur ses ramifications périphériques :

"*At this time Gemāldin the king of the Moslems came to the king with many gifts and said, 'I pray you, O king, to return to your capital, since you have appointed me your (ruler), and I will do your will. […] I and all the Moslem peoples are your slaves*.'"[83]

En effet, le contexte géophysique et géoculturel particulier de l'Éthiopie[84] sont des facilitateurs pour tout administrateur local ou gouverneur qui souhaiterait s'affranchir de son lien de dépendance envers le pouvoir impérial et s'ériger comme autorité provinciale indépendante. Messay Kebede insiste, quant à lui, sur le manque d'administrateurs compétents en nombre suffisant :

"*Oddly enough, the role of geographical factors in the persistence of regionalism was negligible. Regionalism was due more to political requirement than to geographical necessity. […] Given the stage of social development and the absence of modern means of centralization, emperors were in no position to rule in a centralized fashion a country as large, diverse, and geographically fragmented as Ethiopia*."[85]

Alain Gascon mentionne également la dimension répulsive des basses terres à faible pluviosité pour les officiers originaires des hauts plateaux, insistant sur la partition de l'espace, en territoires hauts et tempérés, lieux du pouvoir impérial, en opposition aux plaines en dessous de mille mètres au climat aride et tropical.[86]

Quelle que soit la configuration géographique du royaume, le souverain ne dispose pas d'un personnel adéquat pour couvrir toute la sphère sur laquelle son autorité doit théoriquement s'étendre. Il a dès lors recours aux notables locaux pour l'appuyer, au risque que ceux-ci

---

[81] LEWIS, 1965 : 11-12.
[82] SEIFU METAFERIA, July 1974, "Sixteen Letters of Ras Mäkonnen and his Sons to Hajj Ahmad Aboññ of Harar", *Journal of Ethiopian Studies*, Vol. XII, No 2, Addis Ababa: 180.
[83] HUNTINGFORD, G.W.B., 1965, *The Glorious Victories of 'Āmda Şeyon*, *King of Ethiopia*, Oxford: 67. Voir aussi CONTI-ROSSINI, K., 1907, *Historia Regis Sarṣa Dengel (Malak Sagad)*, C.S.C.O., Scriptores Aethiopici, T. III Tomus III, Parisiis : 19.
[84] GASCON, 2006 : 10-11.
[85] MESSAY KEBEDE, 1999 : 95-96.
[86] GASCON, 2006 : 37. Pour la perception de la périphérie par le centre, voir *2ème partie, II. 2*.

manifestent régulièrement leur autonomie[87]. La dynamique du pouvoir est à double-sens : si le roi veut s'affranchir de sa dépendance à l'égard des pouvoirs régionaux et des grandes familles, il doit renforcer sa présence administrative directe en nommant des officiers qui ne relèvent que de son autorité et sans assise régionale. Cette stratégie de commandement a été particulièrement efficace au Buganda, à la fin du XIXe siècle, lorsque le *kabaka* a installé dans les provinces des hommes sortis de sa cour à la place des grands chefs de lignages.[88] L'autre habileté politique du *kabaka* est d'avoir attribué des charges aux contours flous à ses administrateurs et de donner ainsi une grande perméabilité à leur assise territoriale, ordonnant par exemple à un officier de l'ouest de venir opérer à l'est et inversement. La possibilité en cas de guerre de prélever le butin sur le pays conquis ou l'ennemi vaincu, sans limite, est un autre moyen de motiver la reconnaissance et la fidélité envers le souverain qui leur offre en proie un terroir à piller.[89]

En n'attribuant au contraire qu'une sphère d'opération limitée à un officier nommé, le roi évite qu'il ne développe trop son pouvoir par le prélèvement des impôts et la possibilité de recruter pour lui-même des soldats sur une large échelle.[90]

En Éthiopie, le système du *šum-šər* (ሹም ፡ ሽር ። « Nommer et révoquer ») permet de contrecarrer l'éclosion et la croissance de dynasties d'administrateurs provinciaux. Ce système n'est pas infaillible et de puissants princes ou dignitaires ont fortifié leur position géopolitique enracinée sur la prospérité d'une circonscription administrative, tels le *däğğazmač* Balča en sa riche province du Sidamo, de même que Gugsa Wäle du Wällo et le puissant *ras* Haylu du Goğğam : tous perdirent finalement leurs territoires au profit du gouvernement de Täfäri/Haylä-Səllase.[91] Mäk^{w}ännən, lui-même, pourtant considéré métaphoriquement comme le « fils » de Mənilək selon l'historien Həruy Wäldä-Səllase,[92] est contrôlé par son empereur qui nomme en parallèle à sa charge de gouverneur du Harärge, le *däğğazmač* Täsämma Nadäw comme son délégué, dans la même juridiction, selon l'historien Richard Caulk.[93] De même, les rois (*moti*) du Leqa-Näqämte après avoir fourni leur médiation afin d'obtenir que les territoires voisins se soumettent sans combattre les armées

---

[87] LEWIS, 1965 : 7-9.
[88] FALLERS, 1959 : 18-19.
[89] FALLERS, 1959 : 20-21.
[90] LEWIS, 1965 : 15-16.
[91] BAHRU ZEWDE, 2008 (2), "Economic Origins of the Absolutist State in Ethiopia (1916-1935)", in *Society, State and History: Selected Essays,* Addis Ababa : 114.
[92] FUSELLA, Luigi, 1987, « Le biografie del Blātengētā Ḫeruy Wålda-Sellāsē », *Rassegna di studi Etiopici*, volume XXXI, Roma: 25.
[93] CAULK, Richard, 2002, "*Between the Jaws of Hyenas": A Diplomatic History of Ethiopia (1876-1896)*", Ed. by BAHRU ZEWDE, Wiesbaden : 292. Richard Caulk ne cite pas ses sources. S'agit-il du *ras bitwäddäd* Täsämma Nadäw, régent de Iyasu ou du *däğğazmač* Täsämma Darge, fils du *ras* Darge et cousin de Mäk^{w}ännən. Dans la biographie du *ras* Mäk^{w}ännən, Haylä-Giyorgis écrit qu'il pleura amèrement sa mort prématurée (ማኅተመ ፡ ሥላሴ ፡ ወልደ ፡ መስቀል ፥ ፲፱፻፷፩ ዓ ፡ ም ፥ ቼ ፡ በለው ፥ አዲስ ፡ አበባ ፡ ፪፻፴፭ ። MAHTÄMA-SƏLLASE WÄLDÄ-MÄSQÄL, 1969, "A Study of the Ethiopian Culture of Horse-Names", *Journal of Ethiopian Studies*, v. VII, No. 2, Addis Ababa : 235 ; ኃይለ ፡ ጊዮርጊስ ፡ በለጠ ፥ ፲፱፻፹፱ ዓ ፡ ም ፥ የልዑል ፡ ራስ ፡ መኰንን ፡ ታሪክ ፥ አዲስ ፡ አበባ ፥ ፸፭ ። HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m*, *Yälə'ul ras Mäk^{w}ännən tarik*, Addis Abäba : 75).

conquérantes du *ras* Gobäna dans les années 1880, conservèrent une certaine autonomie dans le gouvernement de leur royaume. Le Leka-Näqämte acquit le statut de *madbet* (ማደቤት ። la pièce du palais où est fabriqué et servi le pain, un terroir d'où sont puisés des provisions pour nourrir le palais) jusqu'à ce que la conquête du Beni-Šangul et l'accroissement des prélèvements en or, ivoire, incite Mənilək à placer le territoire directement sous son autorité, en doublant le gouvernement du roi Kumsa Moroda par la nomination du *ras* Gobäna ainsi que par l'installation de garnisons sur ses frontières.[94]

Les périphéries sensibles, car frontalières de territoires inconquis ou étrangers, mais riches en ressources nécessaires à la puissance impériale (or, ivoire, bétail, esclaves[95], taxes douanières) sont donc particulièrement encadrées politiquement et reliées au gouvernement d'Addis Abäba. La délégation du pouvoir dans ce cas, préfigure le renforcement de la centralisation autour du Šäwa.

6. Les limites du pouvoir

Depuis les temps qui aboutirent à la superposition de la fertilité du pays irrigué par les crues du Nil avec la figure du pharaon, les sociétés monarchiques associent leur prospérité et leur sécurité au pouvoir royal et à sa continuation. De la longévité du règne dépend le maintien des forces de vie qui animent les hommes et l'environnement dans lequel ils évoluent. En conséquence, le dépérissement de la force vitale du roi signifie le déclin de l'organisme de la société.[96] De manière symbolique le roi ensemence les terres agricoles de son royaume et rend ainsi son peuple fertile. Ce pouvoir de donner la vie à la portion d'humanité qu'il a sous sa responsabilité et de la maintenir, lui est octroyé par sa relation particulière avec le divin. Il doit cependant être renouvelé périodiquement, soit par le rite, soit par le recours à une nouvelle jeunesse. Cette dynamique n'est pas propre aux monarchies d'Afrique de l'Est, mais réside au cœur même du psychisme des sociétés dans leur lutte permanente contre le déclin et la mort : des monarchies *merina* de Madagascar au XIXe siècle[97], à la Révolution française qui en 1793 mit fin par l'exécution de Louis XVI à un système politique qui semblait intangible, la fin d'u cycle gouvernemental inaugure une renaissance ; c'est aussi une partie du sens qu'il faut attribuer à le destitution de Haylä-Səllase le 12 septembre 1974, l'empereur ayant perdu sa capacité à assurer des moyens de subsistance et à protéger l'avenir du peuple éthiopien[98].

La première limite à puissance du roi est donc sa corporalité et sa vulnérabilité : le pouvoir du souverain est toujours soumis au pouvoir de la mort. Afin de ne pas interrompre le cours

---

[94] TRIULZI, Alessandro, 2002, "Neḳempte and Addis-Abeba: dilemnas of provincial rule", in DONHAM, Donald L. ; JAMES, Wendy (eds.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia*, Oxford: 54-57.
[95] GARRETSON, Peter, 2002, "Vicious cycles: ivory, slaves, and arms on the new Maji frontier", *in* DONHAM, D.; JAMES, W. (eds.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia*, Oxford : 211-212.
[96] HADFIELD, Percival, 1979, *Traits of Divine Kingship in Africa*, Westport : 7 ; TRIULZI, Alessandro, 1981, *Salt, Gold and Legitimacy. Prelude to the history of a no-man's land: Belā Shangul, Wallaggā, Ethiopia (ca. 1800-1898)*, Napoli: 46.
[97] DOMENICHINI, Jean-Pierre, 1985, *Les dieux au service des rois*, Paris : 54-55 ; 239-249.
[98] GASCON, 2006 : 161-171.

des forces qui gouvernent à travers le roi, les *Bertha* de l'actuel Beni-Šangul (altération de Bela Šangul, qui fait référence en langue *bertha* au « rocher de l'ancêtre »), contrecarraient la corruptibilité du corps du souverain en le figeant dans sa jeunesse par une mise à mort symbolique. Ce rituel est l'avatar d'une cérémonie plus ancienne au cours de laquelle était effectué le bilan du règne royal, et à l'issue de laquelle l'assemblée pouvait sanctionner par un verdict négatif le mauvais gouvernement du roi, en l'exécutant. Ce régicide, jadis pratiqué dans les royaumes *funǧ* du nord-est du Soudan et du Nil supérieur, est désormais remplacé au Beni-Šangul par la mise à mort d'un chien[99], substitut sacrificiel pour l'homme, comme le relate Alessandro Triulzi :

"*But we know from other sources that this ceremony was also aimed at sanctioning the yearly conduct of the* agur *[the king] in a sort of public trial which seems to have been an important institutional check against eventual abuses […] one is left with the tempting thought that the tradition of a ritual killing of a dog, as reported by Aḥmad Ya'qūb [l'informateur oral* bertha*], was part of an older ceremony of traditional regicide […] used as a check against abuses by the alien Mayu aristocracy*." [100]

Le sacrifice rituel trouve une correspondance universelle, celle du retour à la vie après la mort et de la perpétuation de l'éternelle jeunesse — à qui est associée la vigueur — en quête de l'immortalité. Du mythe grec de Perséphone au refus de la vieillesse dans le roman d'Aldous Huxley, *Brave New World* (1932), la perte de l'énergie vitale de la jeunesse annonce le déclin des sociétés humaines et des moyens de leur subsistance. Encore une fois, l'Afrique ne se singularise pas par une croyance qui l'immergerait dans les sources du recours au surnaturel en tant que tentative pour conjurer la fragile matérialité et la finitude des hommes. Les sociétés occidentales expriment cette angoisse et cette volonté de contrôler les éléments sur lesquels elles n'ont pas de prise — le temps, la mort — d'une façon équivalente, par des biais similaires tels que la religion ou la philosophie, ou différents comme la fuite dans la technologie.

En dehors de la nécessité de préserver la vie économique et sociale, l'assassinat collectif du roi par ses sujets est aussi une sanction en cas de mauvais gouvernement, et en cela contredit l'idée souvent projetée par les Européens, d'une royauté africaine qui ne tolèrerait pas d'opposition et ne supporterait pas de freins :

"*The yearly public trial of the ruler, always a member of these aristocracies, can then be seen as an internal check against the imposition of alien authority, or at least a deterrent against its abuses*."[101]

Dans l'Éthiopie impériale et chrétienne, l'autorité du *nəgusä nägäst* peut être légitimement contestée dans plusieurs cas, en accord avec le *Fətha nägäst* (La loi des rois), le code juridique du pays jusqu'à l'établissement d'un code pénal en 1930 :

[99] TRIULZI, 1981 : 47.
[100] *Idem*: 44.
[101] *Idem*: 54-55.

- Lorsque le souverain ne se conduit pas chrétiennement. Ce fut par exemple, au XIVe siècle, une cause de rappel à l'ordre des rois Amdä-Ṣyon et Säyfä-Ar'ad par les moines du couvent de Däbrä-Libanos, leur assénant une remontrance parce que les empereurs avaient, soit épousé la femme de leur père décédé ou soit étaient polygames[102] (non par concupiscence, mais par recherche de soutien politique en s'alliant aux familles puissantes). Le conflit dégénéra en la flagellation des moines puis en leur exil. Bien entendu, l'enjeu est politique et va au-delà du respect de la morale chrétienne, puisqu'il s'agit du rapport de force entre le temporel et le spirituel.[103]
- L'Église est un contre-pouvoir majeur, puisque le roi ne peut être que chrétien *täwahədo*, comme le stipule le premier paragraphe de la section consacrée aux rois dans le *Fətha nägäst* :

  « Le roi doit être désigné parmi vos frères [vos coreligionnaires]. Il n'est pas convenable de placer au-dessus de vous un étranger ou un hérétique, de peur qu'il ne multiplie les chevaux, les femmes, l'or et l'argent pour son propre compte. […] Et si le roi devenait hérétique, à cet instant-même il ne serait plus roi. »[104]

  En tant qu'incarnation de l'Alliance inscrite dans le *tabot*, l'empereur, à la fois ministre de Dieu et son serviteur, ne peut que défendre la foi d'Alexandrie. Tout écart déclenche une sanction sans appel, comme lorsque *ləǧ* Iyasu (1913-1916), l'héritier de Mənilək, fut déposé au motif majeur de sa promiscuité trop fréquente avec les notables musulmans[105].
- L'Église autorise le règne. Un régnant sans onction n'est pas estimé comme légitime. Ainsi en fut-il de Täklä-Giyorgis II (1869-1871) qui n'obtint jamais de sacre des mains du chef de l'Église éthiopienne l'*abun*, celui-ci n'ayant pas été remplacé depuis la mort du précédent, nommé *abunä* Sälama.
- Le roi des rois doit être capable de mener les hommes au combat pour défendre le pays et l'Église. Il doit avoir acquis sa pleine maturité pour cela. C'est une des raisons pour laquelle en 1563, le *däǧǧazmač* Hamälmal, refusa la désignation au trône impérial d'un enfant de 13 ans, le fils de son cousin l'empereur Minas, et se rebella contre lui.[106]

Hors ces exceptions, l'opposition à l'autorité est intolérable et le régicide est puni par le bûcher.[107] Cependant, les chroniques royales ne fournissent pas d'éléments qui permettent d'expliquer si les décès de rois furent tous dus à des causes naturelles ou ont pu être provoqués par l'empoisonnement, comme mentionné pour la mort du *bäǧərond*

---

[102] Ce qui est interdit par le *Fətha nägäst*.
[103] DERAT, 2003 : 144-149.
[104] PAULOS TZADUA, STRAUSS, Peter L. (translators), 1968, *The Fetha Nagast (The law of the Kings),* Addis Ababa : 271 (traduit de l'anglais).
[105] VITALIEN, 1919, *Pour l'indépendance de l'Ethiopie*, Paris : 53-60.
[106] CONTI-ROSSINI, 1907 : 5-6.
[107] PAULOS TZADUA, 1968 : 271-272 ; 295.

Amonewos[108], sous l'empereur gondarien Iyasu I (1682-1706). Pour ce dernier, au contraire, sa chronique relate clairement son meurtre : il fut assassiné d'un coup de fusil et d'épée, à l'instigation de son propre fils. Celui-ci fut son bref successeur sous le nom de règne Täklä-Haymanot I : il sera lui-même assassiné. Le meurtre commandité de son père, alors que celui-ci avait une santé déclinante, n'avait pas pour ambition de faire renaître la gloire royale, considérée par le peuple comme bienfaisante ; les factions politiques faisaient pression sur le fils, davantage influençable, pour qu'il prenne la place d'un souverain souvent autoritaire mais désormais affaibli.[109] Dans cette situation, comme dans celle des régicides rituels *funğ* et *šhilluk*, l'autorité est remise à un successeur évalué apte à restaurer l'état antérieur et dépositaire de la même force et habileté d'esprit que le roi, son prédécesseur : un processus permanent de répétition de la puissance originelle du chef, un gouvernement par les meilleurs, sans que l'élite dirigeante, les officiers perdent leur marge de manœuvre et leur rôle de contre-pouvoir.

Un survol des grandes caractéristiques du pouvoir en Afrique de l'Est et en Éthiopie a permis de mettre à jour des lignes transversales et des bifurcations. Premièrement, la constitution d'une société articulée et structurée autour du pouvoir d'un seul homme dans tous les pays mentionnés, montre l'existence de l'État monarchique sur des territoires plus ou moins vastes au cours du XIXe siècle : Buganda, nord-est du Soudan (Sinnar et région d'El-Damir), côte kenyane (Vumba de la région de Vanga) et intérieur du pays (Nyanza), Éthiopie (Tigray-Amhara, Gibe-Omo, Käfa, Beni-Šangul). Deuxièmement, la nature religieuse ou spirituelle du pouvoir est permanent, lié aux ancêtres (*Bertha*, *Luo* et *Gusii* du Nyanza), à l'islam (*Makk* du Sinnar, *Majhadib* du cours supérieur du Nil, rois de Ğimma), au christianisme (Éthiopie des hauts-plateaux). Troisièmement, les divergences de la portée du sacré, qui sont loin d'offrir un panel de monarchies divinisées comme le souhaiteraient parfois les Européens qui s'y intéressent. Cependant, ces monarques et dirigeants bénéficient d'un statut qui les protège des atteintes du commun des mortels : dérobé de leurs yeux pour éviter le mauvais sort, parfois intouchables, dans tous les cas entourés d'une garde rapprochée et à l'abri du besoin. La puissance économique du souverain fut cependant affaiblie lors de la situation de crise du *Zämänä-Mäsafənt* (1769-1855), pendant laquelle, l'empereur confiné à Gondär percevait moins de revenus que les grands dignitaires des provinces qui devraient normalement lui être soumis[110]. Quatrièmement, à chaque fois, le souverain n'exerce pas son autorité de façon absolue et sans contrepoids. Le roi est en effet obligé de déléguer, même dans l'État pressenti comme le plus autoritaire, celui du Buganda, d'associer les membres de sa famille (hauts-plateaux éthiopiens, Ğimma), et risque, en cas de mécontentement la déposition ou la mise à mort (Éthiopie, Sinnar, Beni-Šangul). Le pouvoir monarchique au XIXe siècle, selon un échantillonnage en Afrique de l'Est, relie le monarque aux forces fondatrices du royaume. Ce rôle de dépositaire des forces vives de la société lui confère une dimension exceptionnelle vis-à-vis des autres. Toutefois, le monarque reste à

[108] BASSET, René, 1882, *Études sur l'histoire de l'Éthiopie*, Paris : 164.
[109] BASSET, 1882 : 168-171.
[110] RÜPPELL, Eduard, 1840, *Reise in Abyssinien*, Frankfurt am Main : 174.

portée de main de ses sujets, ceux-ci pouvant, en agissant à travers leurs représentants (l'aristocratie), mettre un terme à son règne.

En conclusion à cette tentative comparatiste, dont l'objectif est de situer le pouvoir impérial éthiopien au sein des autres expressions politiques de type monarchique dans les États voisins d'Afrique de l'Est, il convient de se garder contre toute tendance à l'universalisme et à la recherche obstinée de points communs. Il semble évident, par l'approche anthropologique, que les sociétés qui évoluent dans le cadre d'une autorité attribuée à un personnage exclusif, cherchent sous cette forme politique une structuration identitaire qui sert la communauté tout entière. Le pouvoir monarchique est ainsi autant un système auquel le peuple se soumet, qu'un symbole d'identité, qui condense l'essence de ou des sociétés qui lui sont soumises : mythe fondateur du royaume, liaison avec les origines et les ancêtres, aura spirituelle dont la coloration répond aux impératifs concrets des conditions de survie des groupes humains. Le surnaturel dont les humains ceignent le roi, alors porteur de sacré ou de divinité, est une garantie pour la conquête de nouveaux territoires, l'appropriation de nouvelles terres agricoles ou nouveaux terrains de parcours pour les troupeaux, le prélèvement de nouveaux tributs, etc. Du rapport privilégié du souverain avec les forces qui échappent aux hommes, dépend la prospérité de la communauté humaine. Or, l'historiographie de l'Afrique a voulu rechercher les origines de son fonctionnement en dehors de sa culture propre, comme par exemple, faire remonter la forme de la royauté du Buganda jusqu'au royaume antique de Méroé, ou comme le fit Cheikh Anta Diop, relier le concept de monarchie en Afrique du sud du Sahara à l'Égypte pharaonique.[111] Quels que soient les transferts réels ou imaginés dans la conception et l'application du pouvoir monarchique dans les royaumes abordés, il est certain que chacun d'entre eux se distingue par une forte identité et par un développement autonome, dont l'Éthiopie, qui bâtit progressivement un empire chrétien de plus d'un million de kilomètres carrés en plein cœur d'espaces musulmans, doit émerger par sa particularité.

II. La place de l'historiographie éthiopienne en Afrique : une histoire venue d'en haut

1. Histoire et surnaturel

À propos des inexactitudes et faits imaginaires dans les chroniques et épopées sur les rois *bambara* de l'aire de l'actuel Mali, Lilyan Kesteloot écrit que le chroniqueur appartient à une société où « le merveilleux, l'extraordinaire, le surnaturel est quotidien ».[112] La chercheuse en littérature orale met en parallèle l'épopée *bambara* avec les chroniques françaises de Louis IX (roi de 1226-1270), mettant en relief le recours au surnaturel dans les deux cas. Cependant, l'épopée du roi Da Monzon et ses successeurs, est créée au XIXe siècle et que Lilyan Kesteloot, dans un souci didactique, lui attribue des caractéristiques communes au Moyen-Âge occidental, c'est l'enfermer dans un temps suspendu et immobile et expliquer

[111] POSNANSKY, Merrick, 1968, "Kingship, Archaeology, and Historical Myth", *in* COLLINS, Robert O., (eds.), *Problems in African History*, New-Jersey : 45-46 ; 55.
[112] KESTELOOT, Lilyan, 1993, *L'Épopée bambara de Ségou*, Tome 1, Paris : 16.

encore une fois, la société africaine en la plaçant en-dehors de la rationalité objective et scientifique. Aujourd'hui, l'irrationnel, la croyance au surnaturel n'ont pas non plus disparu des sociétés dites « industrialisées » ou « développées » d'Occident. Le besoin de merveilleux s'exprime encore dans les sociétés d'opulence (Europe de l'Ouest, Amérique du Nord, Japon, Chine) d'autres façons, comme le recours sans réflexion aux technologies de la communication qui rendraient tout possible sans aucun danger. Les approches érudites de l'Afrique depuis le XIXe siècle, ont longtemps porté un regard déformé par le prisme colonialiste, schématisant de façon raciste la conception africaine du monde comme un état de proto-logique articulée essentiellement à l'irrationnel et à l'émotionnel, en opposition à la rationalité revendiquée par l'Europe :

"*From this view emerges a theory of two types of mentality. One is rational, functioning according to principles of logic and inquiring into causal determinations and relations; the other, prelogical, seems completely dominated by collective representation and strictly depends upon the law of mystical participation*."[113]

Dans une synthèse sur l'historiographie éthiopienne, Bahru Zewde rappelle aussi les faiblesses des chroniques royales : chronologie aléatoire, exagération des faits et des comptablités, recours au surnaturel (ici le Dieu chrétien), parti pris en faveur d'un personnage, d'un groupe, d'une religion.[114]

Pour l'historienne de la littérature éthiopienne Wendy Belcher, le *Kəbrä nägäst* est le premier « roman » de la littérature éthiopienne[115], la narration du rapatriement de l'Arche d'Alliance en Éthiopie par Mənilək, précédant en tant qu'acte fondateur littéraire, la formation de la « nation ». Il est question d'une antériorité qui relèverait de la communauté identitaire et mentale, puisque la datation de *La Gloire des Rois* est estimée au XIIIe siècle[116], alors que les hagiographies pourraient remonter jusqu'au IVe siècle selon Bertrand Hirsch[117] et que les plus anciennes chroniques connues datent du XVIe siècle[118]. Comme le démontre méticuleusement Robert Beylot, le *Kəbrä-nägäst* est une œuvre autochtone construite sur des emprunts, notamment les légendes arabes, juives, et même indiennes. La qualité du texte réside dans sa capacité à donner de la cohérence à un ensemble très disparate qui moissonne autant dans la légende d'Alexandre le Grand que dans les traditions copte-arabes en provenance d'Égypte.[119] Par exemple, la reine de Saba (Makkədda), est touchée par une difformité avant sa rencontre avec le roi juif Salomon. Cette monstruosité au pied disparaît

---

[113] Citation d'Evans-Pritchard, dans MUDIMBE, V.Y., 1988, *The Invention of Africa: Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, Bloomington (Indiana) : 136.
[114] BAHRU ZEWDE, 1990, "Ethiopian Historiography: Retrospect and Prospect", *Silver Jubilee Anniversary of the Institute of Ethiopian Studies*, Addis Ababa : 89.
[115] Séminaire de l'American Comparative Literature Association (ACLA), "Mapping the Circulation of African Literature" dirigé par Wendy Belcher, Toronto, 4-7 avril 2013.
[116] BEYLOT, 2008 : 125-130.
[117] HIRSCH, Bertrand, 2003, « L'hagiographie et l'histoire: lectures d'un passage des *Actes* de Iyasus Mo'a», *in* HIRSCH, Bertrand, KROPP, Manfred (eds.), *Saints, Biographies and History in Africa, etc.*, Frankfurt am Main : 162.
[118] GIRMA AWGICHEW DEMEKE, 2009 : 73.
[119] BEYLOT, 2008 : 42-78 ; 86-87.

au contact du pavement du palais de Jérusalem, dont une des pièces de construction est un bois issu de l'arbre de vie du paradis, ramené jadis par Alexandre le Grand. C'est ce même bois qui sera employé pour construire la croix sur lequel Jésus sera crucifié. Ce mythe évoque la renonciation au paganisme [Le Coran, Sourate XXVII, « La Fourmi »], que l'extension éthiopienne du récit développe et achève par le don par Dieu de l'Arche d'Alliance aux dépens d'Israël, nommée « Notre Dame » ou « Ṣyon » et qui vole miraculeusement jusqu'en Éthiopie en compagnie de Mənilək. Le transfert du *tabot* vers les hauts-plateaux est un acte de naissance littéraire de l'identité chrétienne de l'Éthiopie, qui remplace pour Dieu le peuple juif jadis élu puis destitué. La légitimité du christianisme réside en Éthiopie, et ni Rome, ni Constantinople ne peuvent s'en prévaloir. En faisant du royaume d'Aksum un nouveau tabernacle, le lien manquant avec l'Ancien Testament est noué. En effet, par l'adoption de la foi chrétienne et en se plaçant sous l'autorité ecclésiastique du patriarcat d'Alexandrie, l'empire éthiopien s'est installé dans une situation de soumission et de redevabilité envers une Église extérieure ; en faisant rapatrier les Tables de la Loi sur le territoire éthiopien, cette contradiction est surmontée. L'Église *täwahədo* tout en reconnaissant le legs qui provient d'Alexandrie et du christianisme copte sur le plan temporel, s'affirme dépositaire de l'héritage spirituel. Nouvelle terre élue, en même temps qu'un espace à évangéliser, l'Éthiopie devient la première des Églises :

« Au sujet de la Gloire des rois, nous savons et nous connaissons qu'il est glorieux le roi d'Éthiopie. Il est le roi de Sion […] Et après lui, le roi de Rome […] »[120]

L'imaginaire puise dans le surnaturel pour justifier une situation politique concrète qui est l'accession au pouvoir d'une dynastie de l'Amhara en 1270. Le nouvel empereur, Yəkunno Amlak, fait remonter son ascendance à Salomon, mettant ainsi un terme politique à la royauté Zagwe *agäw* du Lasta. Dans le cas de *La Gloire des Rois*, le surnaturel est convoqué comme un appui à un ordre politique qui prend — ou reprend pour ceux qui créent le concept de dynastie salomonienne — sa place. Remontant jusqu'à Dieu via Salomon, l'œuvre rend son argumentaire inattaquable, car le transfert se situe au-delà de la volonté des mortels, présentant l'acquisition de l'Arche d'Alliance par les ancêtres de Yəkunno Amlak comme le dessein de Dieu pour l'Éthiopie, contre lequel aucun croyant sincère ne peut s'élever. Le mythe fondateur est un tremplin politique qui est conçu comme le déclencheur de l'adhésion de la société qui s'y reconnaît, parce qu'il comporte des éléments identitaires indiscutables, comme les sédiments judaïques du christianisme et le sens de l'unicité, largement exacerbé par les avancées de l'islam depuis le VIIe siècle dans l'Afrique de l'Est qui filtra les relations extérieures de l'Éthiopie avec le reste de la chrétienté :

"*Myths, like genealogies, are often fabricated to obtain social or political advantages to those who create them but only rarely are they created of nothing*."[121]

[120] BEYLOT, 2008 : 317.
[121] TRIULZI, 1981: 57.

Les chroniques éthiopiennes sont d'une autre veine. Certes, elles rejoignent parfois le genre hagiographique (*Vie de Lalibäla*), mais s'évertuent pour la plupart à donner du règne qu'elles dépeignent un récit détaillé, mettant en valeur certaines actions au détriment d'autres. La sélection historique des faits relatés concourt à un double objectif : d'une part, rendre le passé présent à travers une narration qui projette l'auditeur/lecteur au cœur des événements, et d'autre part, valoriser des faits parmi d'autres, les informations sélectionnées permettant de donner la tonalité dominante du règne (mystique, guerrier, administratif, apaisé ou troublé).[122] La première chronique connue est celle d'Amdä-Ṣyon (1314-1374) en campagne dans le Yəfat, dont une partie aurait pu être rédigée pendant le cours des événements[123]. Cependant, Bertrand Hirsch estime que les hagiographies pourraient être aussi anciennes que l'éclosion du christianisme dans le royaume d'Aksum au IVe siècle. Il n'est pas question ici de développer en détail les transformations de l'historiographie éthiopienne jusqu'à nos jours[124] mais plutôt d'en cerner les grands enjeux et les dynamiques qui se raccrochent à l'Afrique et à ses formes de pouvoir.

2. Les rois perdants : la critique du pouvoir

Jusqu'au XXe siècle, les écrits qui veulent enregistrer les faits, et participent ainsi à l'écriture de l'histoire, l'historiographie étant ainsi comprise comme le processus d'écriture de l'histoire[125], émanent des lettrés attachés à la cour du roi ou du prince (*ṣähafe təʾəzaz*). En conséquence, la relation des faits et des événements est biaisée, cherchant à satisfaire la demande du pouvoir. La démarche historique n'est pas autonome et à l'initiative du chroniqueur, mais s'inscrit dans une nécessité de justifier un règne, d'en garder les grands faits pour les générations suivantes, comme modèle. Le ton est donc laudatif puisqu'il s'agit de plaire aux souverains régnants. Les manuscrits écrits par les chroniqueurs sont, soit contemporaines du règne[126] [Märsəʾe Hazän Wäldä-Qirqos, introduction à l'édition amharique de la *Chronique du règne de Ménélik II* chronique de Gäbrä-Səllase, 1959 *a.m.* : 8], soit produits peu après sa mort (celle de l'empereur Tewodros rédigée par Wäldä-Maryam), et sont d'abord destinés à l'entourage royal, aux successeurs du souverain à titre d'exemple, à des membres de sa famille (la chronique de l'empereur Yohannəs éditée par Bairu Tafla en 1977). Cependant, les chroniques royales, à l'instar de l'épopée *bambara* de Ségou[127] ne sont pas dénuées de critiques, surtout lorsque son auteur cherche à dévaloriser les actions d'un précédent souverain, comme exemple à ne pas suivre ou afin de valoriser un règne en cours :

---

[122] JEWSIEWICKI, B.; MUDIMBE, V.Y., 1993, "Africans' Memories and Contemporary History of Africa", in MUDIMBE, V. Y. ; JEWSIEWIKI, B. (eds.), *History Making in Africa*, History and Theory, USA: 6.

[123] HUNTINGFORD, 1965 : 33.

[124] BAHRU ZEWDE, 1990 : 89-95 & 2008 (1) : 15-43.

[125] RITTER, Harry, 1986, "Historiography", in RITTER, Harry, *Dictionary of Concepts in History*, New-York : 188-189.

[126] መርስዔ ፡ ኀዘን ፡ ወልደ ፡ ቂርቆስ ፡ (ብላታ) ። ፲፱፻፶፱ ዓ ፡ ም ። «መቅድም» ፤ ታሪክ ፡ ዘመን ፡ ዘደግማዊ ፡ ምኒልክ ፡ ንጉሥ ፡ ነገሥት ፡ ዘኢትዮጵያ ፡ (ገብረ ፡ ሥላሴ) ፡ አዲስ ፡ አበባ ፡ ፰ ። Märse Hazän Wäldä-Qirqos, introduction à l'édition amharique de la *Chronique du règne de Ménélik II* rédigée par Gäbrä-Səllase, 1959 *a.m.:* 8.

[127] KESTELOOT, 1993 : 19.

« Dans la deuxième année de son règne, le roi rassembla toutes ses troupes et descendit dans le pays d'Adal, alors que plusieurs saints lui disaient : "ne va pas dans le pays d'Adal, ô notre Seigneur, car tu n'en tireras aucun profit." Il ne les écouta pas ; il se mit en route, arriva à Dakar et en détruisit toutes les maisons et les temples. Comme il s'en retournait, les Musulmans le poursuivirent ; ils étaient peu nombreux ; mais lorsqu'il engagea le combat, tous ses soldats reculèrent ; les uns furent tués sur place, d'autres purent s'enfuir, d'autres furent faits prisonniers. Quant au roi, Dieu le protégea avec les ailes de ses anges qui le ramenèrent sain et sauf dans son palais. Il y demeura triste et affligé, méditant de retourner dans le pays d'Adal pour se venger de ses ennemis : mais cette pensée ne se réalisa pas. »[128]

De même que dans le *Kəbrä nägäst*, Dieu retire à Salomon et Israël l'Arche d'Alliance parce qu'ils n'ont pas respecté ses commandements et n'ont pas accompli la justice[129], l'empereur Əskənder (r.1478-1494) fut abandonné par Dieu parce que ses soldats avaient commis des exactions en pillant les paysans. Le roi Susənyos (r.1607-1632) est défait lors d'une bataille contre les *Oromo* car « l'orgueil était entrée dans son cœur » et « qu'il pensait que la bravoure et la sagesse étaient acquises en lui et parce qu'il n'était plus humble devant Dieu »[130].

Aussi pleines de louanges soient-elles, les chroniques royales, comme dans d'autres traditions historiographiques africaines, n'en sont pas moins un outil de contestation du pouvoir et de sanction pour un souverain qui aurait failli lors de son mandat de monarque. Un des rôles premiers du roi est de défendre la religion, de protéger les humbles et d'entretenir la flamme de la gloire du royaume.

3. Les rois glorieux et besogneux

En amharique, la gloire se dit *kəbər* (ክብር ።), mot issu de la racine du verbe *gəʾəz käbrä*, qui signifie «être honoré, glorieux, illustre».[131] Les saints comme les rois sont auréolés de gloire, pas pour eux-mêmes, mais pour la gloire de Dieu. Pour un gouvernement terrestre, la gloire est dans le service rendu à Dieu. Ainsi une victoire d'Amdä-Ṣyon contre Yəfat est montrée comme rendue possible grâce à lui :

« C'est une chose impossible [donner un rendu de la bataille furieuse] et si nous en avons fait un récit, ce n'est pas par vanité, ni à cause des hommes, mais pour montrer la bonté de notre Dieu et faire connaître sa puissance. […] Revenons à notre récit. Lorsque Dieu eut anéanti les infidèles, il fut glorifié ainsi qu'il l'avait été lorsqu'il avait submergé dans la mer Pharaon et toute son armée. »[132]

L'orgueil doit donc consécutivement être absent du cœur du monarque, qui n'agit à l'égal de Salomon son ancêtre selon le mythe, que pour affirmer la puissance de Dieu.[133] À l'image du

---

[128] PERRUCHON, Jules, 1894, « Histoire d'Eskender, d''Amda-Ṣyon II et de Nâ'od », *Journal Asiatique*, Paris : 357-358.
[129] BEYLOT, 2008 : 236-238.
[130] BARU TAFLA, 1987, *Aṣma Giyorgis and his Work*, Wiesbaden : 321.
[131] KANE, T.L., 1990, *Amharic-English Dictionary*, Wiesbaden : 1417; LESLAU, W., 1987, *Comparative Dictionary of Geʿez* , Wiesbaden : 274.
[132] PERRUCHON, 1889 : 463-464.
[133] BEYLOT, 2008 : 317-318.

Christ il rend la justice de façon impartiale, protège le pauvre, la veuve et l'orphelin, n'agit pas par violence.[134] La chronique du roi Särṣä-Dəngəl (r.1563-1597), qui mena une campagne contre les Juifs *Betä-Əsraël* dans les montagnes du Səmen en 1586, cherche à prouver que cette guerre est juste (les *Betä-Əsraël* appelés de façon péjorative *Fälaša* sont restés fidèles à l'Ancien Testament en réaction contre l'imposition d'un pouvoir chrétien) et que le roi est suivi comme Jésus par une foule de laissés pour compte :

« Lorsqu'il accomplissait sa marche, les aveugles et les boiteux et de nombreux pauvres, qui ne pouvaient marcher, le suivaient, parce qu'ils ne pouvaient trouver dans la ville un homme aussi charitable que lui, qui avait pitié d'eux et soulageait leur misère ; […] ils continuèrent à marcher avec lui, car la corde de sa miséricorde clémente et secourable pour les affligés les entrainait. »[135]

Si nous réfléchissons à ce que nous connaissons des chroniques et de leur déroulement de scènes guerrières, il apparaît que, malgré les emphases et les tonalités panégyriques des textes, outre la prépondérance des épisodes martiaux, le souci principal des auteurs est peut-être de montrer que le souverain est légitime dans ses actions. Les chroniqueurs s'efforcent de rendre la réalité du règne, même répétitif et sanglant, plutôt que de forcer les actes jusqu'à nimber les événements d'une gloire qui serait indispensable à la qualité du souverain. La dimension administrative et coercitive est en effet une constante des chroniques : déplacement de provinces en provinces et nomination ou déposition de gouverneurs, mise au pas et punition des dignitaires désobéissants, fondation d'églises et dons au clergé, accomplissement du calendrier liturgique, jugements civils et des affaires religieuses, condamnations des hérésies. Si les conflits semblent inévitables, la vie du roi semble presque « banale » et souvent dépourvue de l'exaltation des combats épiques pour l'accomplissement du christianisme, mais réglée par une succession interrompue de tâches au sein desquelles les campagnes militaires fonctionneraient comme une nécessité de maintenir l'ordre. Avant d'être un grand pourfendeur d'envahisseur, les chroniques à notre disposition relatent d'abord que le roi est contraint à une série de chevauchées et de campagnes afin de faire régner l'ordre et tirer un tribut. Le roi des chroniques est souvent accaparé par un travail de police sur tout le territoire qui lui revient. Le tableau ci-dessous, montre à partir de quelques éléments issus de trois chroniques, quelles sont les catégories de responsabilités impériales qui prédominent :

[134] PAULOS TZADUA, 1968 : 273.
[135] CONTI-ROSSINI, 1907 : 116-117.

Titres des chroniques	**Zär'a Ya'əqob** (r.1434-1468), traduite par J. Perruchon : 3-103.	**Əskəndər** (r.1478-1494), traduite par J. Perruchon : 352-360.	**Iyasu Ier** (r.1682-1706), traduite par R. Basset : 140-171.
Lutte contre les musulmans, *les Fälaša* ou toute forme politique non-conforme au *täwahədo*	Répression de la révolte du *gärad* (gouverneur) musulman du Hadya, victoire contre Badlay du sultanat d'Adal	Le roi meurt en campagne contre les révoltés de la région d'Arho	Campagne contre les *Oromo* du Wällo, du Guduru, les Zigam
Mise au pas des séditions et révoltes des officiers des provinces	Destitue les officiers qui refusaient de laisser transférer les os du roi Dawit, réprime une révolte au Səmen	Les partisans de Zä-Səllus qui s'étaient accaparé le cercueil du roi pour contrôler sa succession, ont les yeux arrachés	Révolte de son fils, Täklä-Haymanot
Nomination et destitution de dignitaires	Nomme de nouveaux officiers en pays musulman et renforce la fonction du *bahər-nägaš*	Ne sont mentionnés que sous sa régence	Destitutions et nominations d'officiers délégués dans l'Amhara, *ras* Färis au Təgray, le souverain nomme l'*aqqabe-sä'at*
Fêtes religieuses, prescriptions liturgiques	Instaure la fête de la Vierge Marie, ce que refusent les moines d'Eṣṭifanos	Commémore la mort de son père à la Saint-Michel	Célèbre la fête de la Trinité à Däbrä-Bərhan-Səllase
Construction d'églises, de palais	Le roi fait édifier un palais à Däbrä-Bərhan, les monastères de Däbrä-Näg^{w}ädg^{w}ad et de Mäkänä- Gol	Fait achever l'église d'Atronsä-Maryam	Fait consacrer un sanctuaire à Täklä-Haymanot et l'église de Däbrä-Bərhan-Səllase, dote celle-ci de cloches importées des Indes hollandaises
Jugement des conflits religieux concernant le dogme et les hérésies	Le roi châtie avec zèle ceux qui sont accusés de sorcellerie, fait mutiler et lapider les moines qui s'opposent à ses réformes liturgiques, fait exécuter ses enfants accusés d'idolâtrie	Période de paix religieuse	Synodes qui condamnent les partisans de l'onction (*qəbat)*[136], ordonne aux moines de Däbrä-Libanos de se retirer sur une île pour étudier les livres saints
Intervention de Dieu et miracles	Apparition d'une lumière dans le ciel qui désigne l'emplacement de la capitale du souverain : Däbrä-Bərhan, le roi fait construire Betä-Qirqos et arrête ainsi l'épidémie de peste	Dieu protège le roi dans sa fuite après une défaite en Adal	Non

[136] ቅባት ። « onction », courant du christianisme éthiopien basé principalement au Goğğam, qui s'oppose à la doctrine traditionnelle en affirmant que le Christ est devenu divin par l'onction du Saint-Esprit. Cette position fut définitivement condamnée lors du concile de Boru Meda en 1878.

Entre ces catégories, chaque empereur est amené à travailler sur un problème plus conséquent : Zär'a Ya'əqob s'assure que les provinces frontalières soient pacifiées et impose un christianisme rigoureux à son peuple. Əskəndər ne parvient pas à mener de campagne militaire décisive mais jouit de la paix religieuse. Iyasu Ier est sans cesse par monts et par vaux pour combattre les *Oromo* et échoue à mater les dissidences religieuses. Le métier de roi s'exerce à temps complet et requiert beaucoup d'énergie et de temps pour maintenir ce que le pouvoir central considère comme l'ordre politique et l'orthodoxie religieuse. Ce que les historiographes des rois appellent la gloire équivaut donc à l'art de faire respecter l'autorité monarchique. L'autorité peut s'exercer de façon brutale, tel Zär'a Ya'əqob, qui influencé par des comploteurs, fit flageller ses fils et ses filles sous l'accusation de paganisme, ou Iyasu condamnant les magistrats convaincus de traitrise, à avoir les yeux crevés.[137]

4. Les historiens et le pouvoir : courants centripètes et courants centrifuges

Les intentions des chroniqueurs ne sont pas toujours claires, et certains récits historiques de règnes n'en dissimulent pas les travers (chronique de Tewodros par Wäldä-Maryam) ou relatent sans état d'âme les massacres perpétrés — certes logiquement exagérés — par les armées impériales : « La treizième année de son règne, […] le roi ravagea le pays des Chânkallâs Balas[138]: beaucoup furent tués par les troupes qui firent un butin considérable.[…] Iyâsou alla chez les Gâllâs[139] […] N'ayant trouvé personne à tuer, il revint à Gondar. »[140] Par exemple, la chronique de Iyasu, écrite par l'*azzaž* Hawarya-Krəstos qui fut témoin de son règne,[141] s'il ne peut guère être soupçonné de parti pris contre le roi, ne dissimule pas cependant la violence avec laquelle est appliquée l'autorité.

Or, si le pouvoir s'exerce avec brutalité, la frontière entre la justice et l'arbitraire devient ténue. Pour un courant historiographique, Haylä-Səllase est une figure qui incarne l'arbitraire du pouvoir personnel. Sa puissance a été consolidée par l'accumulation de capitaux, d'abord issus des rentes agricoles.[142] Toute contestation du pouvoir entraîne la répression, comme traditionnellement d'autres empereurs le firent avec plus ou moins de virulence[143], mais avec des moyens supérieurs en puissance à partir de la restauration de

---

[137] PERRUCHON, J., 1893, *Les chroniques de Zar'a Yâ'eqôb et de Ba'eda Mâryâm* : 5-6 ; BASSET, 1882 : 153.

[138] ሻንቅላ ። Noirs, Šankəlla Bala désigne un peuple assimilé à ceux qui ne sont pas originaires des hauts-plateaux..

[139] *Oromo* tels que nommés péjorativement par les Éthiopiens *amhara* des hauts-plateaux (GASCON, 1995 : 27 ; FICQUET, Éloi, KRUCZYNSKI, Arnaud et *alii*, 2007, «Les peuples d'Éthiopie », *in* PRUNIER, Gérard, *L'Éthiopie contemporaine*, Paris : 56).

[140] BASSET, 1882 : 154 ; 157.

[141] *Idem*, 153.

[142] BAHRU ZEWDE, 2008 (2) : "Economic Origins of the Absolutist State in Ethiopia (1916-1935)", in *Society, State and History: Selected Essays,* Addis Ababa : 103-115.

[143] MONDON-VIDAILHET, Casimir (trad.), 1982 [1905], *Chronique de Theodoros II*, roi des rois d'Éthiopie (1853-1868), rédigée par l'*aläqa* Wäldä-Maryam : 45-47 ; 64-65.

Haylä-Səllase e 1941, grâce à la technologie contemporaine.[144] Alain Gascon apporte son témoignage sur les manifestations d'élèves du secondaire dispersées sous la menace de la mitrailleuse à Ambo, alors que le régime impérial se craquèle.[145] Cependant, Bahru Zewde affirme que c'est sous le *därg*[146] (1974-1987), le comité révolutionnaire contrôlé par Mängəstu Haylä-Maryam à partir de février 1977, que l'État acquit une dimension centralisée jamais atteinte auparavant, et le pouvoir le paroxysme de sa puissance : "The state, which had considerable power even before the revolution, now came to assume leviathan proportions."[147] Le renouveau historiographique que déclencha la chute de Haylä-Səllase en 1974, a glané et rassemblé les expressions historiographiques qui avaient été jusque là écartées ou assourdies, comme l'histoire des peuples conquis par Mənilək. Jacques Bureau cite le témoignage d'un historien issu du Wälayətta (appelé aussi Wälamo par le pouvoir central, à l'ouest d'Addis Abäba), région rattachée à l'empire de Mənilək en décembre 1894: «Ils [les conquérants du Šäwa] disaient : "Lui, ce n'est pas un homme, c'est un Wollamo" ». [148] Puis, il relate comment son projet de révision de l'histoire du Wälayətta fut écarté par les instances décisionnelles au pouvoir du temps de l'empereur.[149] Pierre Guidi, historien qui travaille sur les campagnes de scolarisation, a notamment collecté des témoignages oraux sur la réappropriation culturelle que suscitèrent les étudiants mandatés par le *därg* dans cette périphérie jadis dominée, rendant ainsi aux *Wälayətta* des classes sociales modestes le sens de leur identité.[150] Les revendications *oromo* concernant leur part de pouvoir dans le processus politique ont commencé avec la réappropriation de leur histoire, dont un temps fort fut la publication en 1990 de *The Oromo of Ethiopia, A History 1570-1860*, issu des travaux de Mohammed Hassen, qui avait précédemment fait des recherches à partir des sources arabes sur les expropriations à grande échelle des cultivateurs et éleveurs du Harärge, lors de la conquête choane de 1887 (*The Relation between Harar and the Surrounding Oromo between 1800-1887*, PhD, 1973). Il n'est pas question ici de s'étendre sur le traitement historiographique des *Oromo*, qui a largement été passé au crible par Éloi Ficquet pour le Wällo, Alain Gascon pour le Məĉĉa, Alessandro Triulzi pour le Wälläga (Fiquet, 2001 / Gascon, 1995 / Triulzi, 1996). En outre, l'histoire dominante n'a pas que discriminé les *Oromo* ; elle les a aussi inclus et exclus en fonction des nécessités

[144] GEBRU TAREKE, 2009, *The Ethiopian Revolution: War in the Horn of Africa*, New Haven : 17.
[145] GASCON, 1995 : 34.
[146] Mot *gəʾəz* signifiant « comité » et désignant le rassemblement secret de soldats et de sous-officiers qui contrôlaient le gouvernement éthiopien, à travers le Provisional Military Administrative Council, organe visible du pouvoir.
[147] BAHRU ZEWDE, 2001, *A History of Modern Ethiopia, 1855-1991*, Oxford : 241.
[148] VANDEHEYM, 1896, « Une expédition avec le Négous Ménélik: vingt mois en Abyssinie », *Le Tour du monde*, Tome II, n° 12 : 134-135. Il dut quitter rapidement l'Éthiopie lorsque Mənilək apprit qu'il avait fait un article détaillé sur la conquête (*idem* : 141-142).
[149] BUREAU, Jacques, 1987, *Éthiopie : un drame impériale et rouge*, Paris : 96-97.
[150] Pierre Guidi, communication intitulée « Autour du moment révolutionnaire en Éthiopie : idéologies et pratiques du mouvement étudiant dans le Wälayta (1970-1977) », Séminaire du Centre d'Étude des Mondes Africains (Cémaf), Paris Centre Mahler, 14 février 2011.

gouvernementales.[151] La chronique du règne de Mənilək, n'est finalement imprimée en Éthiopie et en amharique qu'en 1967 (1959 *a.m.*). La traduction française, laquelle date de 1930, contient la mention explicite des exactions commises par les armées de l'empereur lors de la prise de Harär en 1887 :

« Campant à Errèr-tchéro-ouha, près de la rivière Ariérou, il [Mənilək] y resta deux jours, pendant lesquels il envoya ravager le pays. Ses troupes massacrèrent un grand nombre de Galla et ramenèrent un fort butin de vaches et de chameaux. »[152]

La publication en amharique contient une version atténuée, d'où les victimes *Oromo* des prédations, ont disparu :

« የረርጭሮ ፡ ውሀ ፡ አሬሩ ፡ ወንዝ ፡ ድንኳንዎን ፡ ተክለው ፡ ሁለት ፡ ቀን ፡ መቱት ። ብዙ ፡ ዲና ፡ አስገብረው ፡ ብዙ ፡ ላም ፡ ብዙ ፡ ግመል ፡ ይዘው ፡ ተመለሱ ። »[153]

Ayant installé son campement à Rärĉəro-Wəha, au bord du fleuve 'Areru, pendant deux jours il [Mənilək] frappa le pays. Faisant payer un tribut important, il fit capturer de nombreuses vaches et de nombreux chameaux qu'il ramena.

Ce souci de tronquer une partie des événements et de modifier l'histoire qu'avait déjà mis en exergue Jacques Bureau, apparaît critiquable d'un point de vue scientifique, mais tout l'intérêt de l'historiographie est d'être resituée dans son contexte et de fournir ainsi les clés de compréhension de la société qui sert de matrice à l'histoire. Ainsi, au moment où était publiée la chronique de Gäbrä-Səllase, l'association *oromo* d'Addis-Abäba entendait faire valoir ses droits face au gouvernement impérial. [154] Il n'est pas question de porter non plus un jugement sur l'approche historiographique éthiopienne, à l'aune de cet exemple. Quelle société peut se targuer de produire une histoire visant à l'impartialité ? Bientôt 150 ans après les fondations de l'école républicaine laïque en France, est-il possible d'affirmer que l'histoire enseignée par les programmes de l'Éducation nationale n'est pas pétrie d'une idéologie nationaliste et uniformisante, certes plus subtilement instillée qu'en 1880 ?

En définitive, l'historiographie éthiopienne a cherché sous le régime impérial à incorporer les peuples conquis et assimilés, les faisant disparaître sous la logique de ceux qui produisaient l'histoire et qui possédait une culture écrite qui permettait de se positionner en héraut de la nation. L'écrit laisse des marques et fixe l'histoire et n'a besoin pour exister que d'un émetteur et d'un récepteur, l'oral doit se transmettre lentement et se stratifier de

---

[151] Bahrey écrit en 1593 : « J'ai commencé à écrire l'histoire des Galla pour faire connaître le nombre de leurs tribus, leur empressement à tuer les hommes et la brutalité de leurs mœurs. » (Guidi, I., 1907, « Historia Gentis Galla », *in C. S. C. O.*, Tome III : 196). Aṣmä Giyorgis a mené une approche plus scientifique du sujet dès le début du XXe siècle (Bairu Tafla, 1987).

[152] GUÈBRÈ-SELLASSIÉ, 1930, *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie,* Traduction par Tèsfa Sellassié : 248.

[153] ገብረ ፡ ሥላሴ ፡ ፲፱፻፶፱ ዓ ፡ ም ፡ ታሪክ ፡ ዘመን ፡ ዘዳግማዊ ፡ ምኒልክ ፡ ንጉሥ ፡ ነገሥት ፡ ዘኢትዮጵያ ፡ አዲስ ፡ አበባ ፡ ፻፵፯ ። Gäbrä-Səllase, 1959 *a.m*, *Tarik zämän zädagmawi Mənilək, nəgus nägäst zä'iṭəyoṗəya*, Addis Abäba : 147.

[154] BUREAU, 1987 : 181-185.

générations en générations. L'écriture peut se conserver, être copiée et multipliée, être oubliée et fait ressurgir le texte au moment opportun (une recherche documentaire, par exemple). L'histoire orale est plus vulnérable, dépendante de la performance de celui qui la transmet, elle est aussi éphémère que la vie, et sans auditeur pour la recevoir, elle s'éteint. L'oral dure le moment de l'énonciation, l'écrit peut s'adresser à des inconnus qui le liront des siècles plus tard. Aussi, chaque chroniqueur ou rédacteur d'une histoire par le haut, a recouvert de sa plume trempée dans l'encre du pouvoir, l'histoire et la culture des peuples dominés :

"*While not necessary producing an account, a site of memory — which might be, for instance, a hero, an image, a place — recollection organizes individual and collective memory, accords variable importance to events […] In so doing, sites of memory construct a community, and dictate the categorical exclusion of those who do not participate in the recollection*. "[155]

Cette histoire par le haut avait pour objectif de justifier l'État et de le pacifier en éludant l'appesantissement sur les blessures mémorielles et traumatiques, lorsque le gouvernement pour sa survie ou sa prospérité, a usé de son pouvoir de façon inégalitaire. Ceux qui ont été massacrés pour la raison d'État sont évacués de l'histoire officielle au nom de la réconciliation nationale. Ainsi, Christopher Clapham explique que l'historiographie éthiopienne est d'abord une histoire de l'État, à travers l'évolution des structures politiques et les représentants du pouvoir.[156] En conséquence, elle s'intéressait d'abord à ceux qui l'incarnaient, et non à ceux qui le servaient, le portaient sur leurs épaules en le nourrissant. Histoire des élites politiques et religieuses était faite à destination des élites, elle ne s'attardait pas sur la masse indistincte des paysans qui se battaient pour que l'État continue :

"*Without the contributions of Ethiopia's southern peoples, whose sweat and blood go unrecorded in 'Ethiopianist' annals, the Battle of Adwa in 1896 might not have been won and Menilek II might not have gone on to build his empire*."[157]

De même, Bogumil Jewsiewicki critique l'approche de l'histoire par les intellectuels africains après les indépendances en général, qui s'en servent comme d'un outil de glorification de la nation, sans rendre compte de la réalité socio-économique des populations. Cette approche élitiste de l'histoire se montre incapable de produire un sens auquel le paysan puisse adhérer. Les débats historiographiques éthiopiens ont gagné en effervescence depuis la fin du *därg*. Le champ des recherches s'est élargi aux nationalités jadis privées d'expression : le discours se focalise sur la dialectique entre les partisans de la construction nationale par intégration et participation des peuples et ceux qui perçoivent l'État fédéral comme assujettissant les « ethnies »[158]. Shiferaw Bekele rappelle que l'histoire n'en est pas moins

[155] JEWSIEWICKI ; MUDIMBE, 1993 : 10.
[156] CLAPHAM, Christopher, 2002, "Rewriting Ethiopian History", in *Annales d'Éthiopie*, volume XVIII, Paris : 39-41
[157] JAMES, Wendy, 2002 : "Preface to first impression", *in* DONHAM, D. L. ; JAMES, W. (eds.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia*, Oxford : XIV.
[158] CARMICHAEL, Tim, 2001, *Approaching History: Addis-Abäba and Local Governance in Harär, c. 1900 to 1950*, PhD, Michigan State University : 2.

instrumentalisée pour servir la cause de l'ethno-fédéralisme et faire table rase de certaines périodes du passé.[159] Récemment, un panel de la *18th International Conference of Ethiopian Studies*, au mois de novembre 2012 proposait un bilan sur l'expérience fédérale : « Twenty years after » et suscitait une certaine affluence[160]. En réalité, chaque portion de l'histoire semble être un objet d'accaparement ou de rejet en fonction de la place des historiens dans les rapports sociaux et politiques. Célébrer la victoire d'Adwa à travers l'action de Mənilək ou à travers les figures de ses officiers *oromo* (*ras* Gobäna : Gascon, 2006 : 89-90) ne donnent pas le même élan à la reconstruction historique, et oriente soit, vers l'idéologie sous-jacente d'un fédéralisme centralisé et *amhara*, soit vers le projet d'une confédération à dominante *oromo*. D'ailleurs il faudrait aussi évoquer la blessure jamais refermée de la sécession érythréenne de 1993, qui au contraire, pour ses partisans, est une accession à l'indépendance. Cette partition de l'Éthiopie est la conséquence d'une conquête coloniale et de l'incapacité de Mənilək à soutenir un effort militaire durable si loin de sa base d'Addis Abäba. Les justifications historiques de l'exception érythréenne, qui serait inscrite depuis l'antique royaume d'Aksum dans le sol du *käMäräb Məllaš*, le territoire au-delà de la frontière qui a dévolue au fleuve Märäb, attribuent à l'État érythréen actuel des caractéristiques culturelles datant de l'annexion italienne de 1890 et montrées comme contenues dès les origines dans un espace en partie coupé de son extension éthiopienne par des frontières imposées par le pouvoir colonial italien.

Aujourd'hui, l'historiographie éthiopienne, même si elle n'est plus une histoire qui gravite autour des rois, reste encore sous l'influence du pouvoir. Alors que depuis l'ère de Gondär, les *Oromo* participent au pouvoir[161], il est disproportionné de prétendre que ce peuple — d'une grande diversité, aussi faudrait-il dire « ces peuples » — est encore en état de sujet colonisé que de prétendre que la civilisation éthiopienne s'est faite à parts égales sous la direction bienveillante des empereurs chrétiens *amhara* :

«[…][L]'irrédentisme choanais n'a point d'ennemis humains. […] [D]e même qu'il n'échappe pas aux gens du Choa que l'unité réalisée autour de leurs montagnes est l'œuvre de tous les Éthiopiens. »[162]

Berhanou Abebe reprend la thèse de la reconquête territoriale des espaces jadis chrétiens qui furent à nouveau rassemblés par les armées de Mənilək, d'où la qualification d' « irrédentisme » qu'il donne à la cause du processus. La réalité historique est plus complexe et la conquête des armées de Mənilək s'est heurtée, au Käfa, au Beni-Šangul, au Gibe, en Arsi etc. à des résistances déterminées que Mənilək n'a pu que réduire par le nombre supérieur de ses soldats et les armes achetées aux Européens. Gaki Šeročo, le roi du Käfa, en défendant son indépendance, a montré que son identité était ancrée dans son

[159] SHIFERAW BEKELE, 2008, "Introduction", in *Society, State and History, Selected Essays*, Addis Ababa : XXi-XXiV.
[160] Témoignage d'Alain Gascon.
[161] SHIFERAW BEKELE, 1990, "Reflections on the Power Elite of the Wärä She Mäsfenate (1786-1853)", in *Annales d'Éthiopie*, volume 15 : 165-166.
[162] BERHANOU ABBEBE, 1971, *Évolution de la propriété foncière au Choa (Éthiopie)*, *du règne de Ménélik à la constitution de 1931*, Paris : X.

royaume et qu'il ne voulait pas la partager avec une « éthiopianité » venue du Šäwa, dont il ne se sentait pas solidaire. Autre chemin tortueux de l'histoire, depuis Särṣä-Dəngəl, les *Oromo* sont enrôlés comme contingents militaires contre d'autres *Oromo*, et les armées de Mənilək, qui marchèrent vers le sud et l'ouest pour agrandir son royaume, étaient commandées par des officiers *oromo*. Il est donc très inexacte de réduire l'histoire éthiopienne à une relation entre dominants et dominés. La chape du jugement moral officiel réduit les espaces d'expression, de même qu'en France, toute approche de l'esclavage et de la colonisation par d'autres biais que l'exploitation économique et la maltraitance, est suspectée de pro-colonialisme.

En conclusion, l'enjeu d'une partie de l'historiographie éthiopienne aujourd'hui est moins de contester le pouvoir, que d'en approcher, afin de participer aussi aux actions qui transforment le pays. La figure fédérative du souverain qui culmine jusqu'en 1974 sous la forme d'un gouvernement centralisé et personnifié dans la figure impériale, a ses avatars, un dictateur jusqu'en 1991 et un premier ministre ensuite : mais pour chaque régime politique, la centralité du pouvoir garde sa force centripète.[163] S'approprier une part des moyens d'action politique, en défendant ou au contraire en critiquant les détendeurs du gouvernement, c'est revendiquer le droit de « tourner autour »[164] du centre de commandement politique et d'en saisir des parcelles. En brandissant une histoire scientifique ou reconstruite, les courants historiographiques revendiquent leur place dans l'État ; écrire ou réécrire l'histoire contribue à la construction de « l'État réel » (la société et la façon dont le pouvoir y circule), souvent en conflit avec « l'État institutionnel » (les structures imposées par l'empire, et par la république démocratique populaire puis fédérale).[165] En cela, comme dans les États africains devenus indépendants, l'historiographie sert de structure mentale à la communauté étatique en train de se bâtir.[166]

III. Les difficultés posées par l'analyse des deux sources principales : éléments littéraires et éléments historiques

Les deux sources à partir desquelles nous avons entrepris d'étudier la perception du pouvoir en Éthiopie sont deux ouvrages qui présentent la biographie du *ras* Mäk^{w}ännən. Le plus ancien, écrit dans la langue liturgique *gəʼəz*, comprend 149 pages et s'intitule tout simplement *የልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ ታሪክ ።* (*Yäləʼul ras Mäk^{w}ännən tarik, L'histoire du prince* ras *Mäk^{w}ännən*). Elle a été achevée en 1938 *amätä məhrät* (soit 1944-45 du calendrier occidental) par Haylä-Giyorgis Bälläṭä, un laïc spécialisé dans les arts et la science religieuse, officiant dans un monastère. Nous travaillons sur sa traduction en amharique, parue en 1989 *a.m.*, soit 1996-1997 du calendrier grégorien. Le second livre, de 95 pages

[163] SHIFERAW BEKELE, 1990 : 169.
[164] *Idem.*
[165] COQUERY-VIDROVITCH C. ; GOERG O. ; TENOUX H., 1998, « Introduction », in *Des historiens africains en Afrique : l'histoire d'hier et d'aujourd'hui : logiques du passé et dynamiques actuelles,* Paris : 11.
[166] CLAPHAM, 2002: 39.

s'intitule ***የምሥራቅ ፡ በረኛ*** ። (*Yä-Məsraq bärräññа*, *Le gardien de la porte de l'Orient*), a été écrit par Däməsse Wärq-Agäññähu et publié en 1953 *a.m.*, ce qui correspond à 1960-61. Chacune aborde la vie, les actions, l'influence, l'importance du ras Mäk^{W}ännən de façon différente.

1. Traduction et mise en contexte culturelle

J'ai traduit les deux textes de l'amharique au français. Étant considéré l'ampleur de la tâche, j'ai limité les traductions après repérage, aux chapitres qui incluaient une action directe de Mäk^{w}ännən ou relataient les détails de son existence, soit 30 chapitres sur 64 pour *Yälə'ul* ras *Mäk^{w}ännən tarik* (soit 48 pages) et 8 chapitres sur 17 pour *Yä-Məsraq bärräññа* (soit 30 pages).

a. Les critères de sélection des extraits de texte traduits

La première démarche a été de traduire la table des matières, qui pour chacune des œuvres est d'une grande précision, puis de sélectionner les chapitres dans lesquels la présence de Mäk^{w}ännən était évidente. Pour *Yälə'ul ras Mäk^{w}ännən tarik*, la structure du livre se présente en deux temps, puisque malgré son titre, la moitié du texte est consacrée à la succession de Mäk^{w}ännen et à l'accession au pouvoir de son fils Täfäri. Sur 64 chapitres, ce ne sont que les chapitres 1 à 34 qui se rapportent à la vie du père. Ces deux sections sont différenciées en parties une et deux : ces indications n'ont été introduites que par l'éditeur en 1965 *a.m.* (1972-73), afin de faciliter le repérage par le lecteur, l'auteur Haylä-Giyorgis Bälläṭä n'ayant pas prévu de table des matières lors de la rédaction du manuscrit :

« እንደዚሁ ፡ ደግሞ ፡ ለድርሰታቸው ፡ ክፍልና ፡ ምዕራፍ ፡ ሳያደርጉለት ፡ ማውጫ ፡ ሳያበጁለት ፡ በስድ ፡ ንባብ ፡ ጽፈው ፡ ትተውታል ። አሁን ፡ ግን ፡ ለአንባቢ ፡ ምቹ ፡ እንዲሆን ፡ በማሰብ ፡ ክፍሎችና ፡ ምዕራፎች ፡ እንዲኖሩት ፡ ተደረገ ። ማውጫ ፡ ተበጀለት ። [...]ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ እስክ ፡ አረፉበት ፡ ድረስ ፡ ያለው ፡ ታሪክ ፡ "ክፍል ፡ ቀዳማዊ ፡ "ተባለ ።
ከዚያ ፡ በኋላ ፡ በሐረር ፡ ላይ ፡ ስለሆነው ፡ ታሪክ ፡ የተጻፈውም ፡ ክፍል ፡ ዳግማዊ ፡ ተብሎ ፡ ተመድቡዋል ። »[167]

De même, il [Haylä-Giyorgis Bälläṭä] écrit d'un trait sans section ni chapitres, sans faire de table des matières. Mais aujourd'hui, pour la commodité du lecteur des sections et des chapitres ont été organisés. La table des matières a été ajoutée. […] Toute l'histoire du *ras* Mäk^{w}ännən jusqu'à sa mort est intitulée « première partie ». Après cette date, l'histoire des événements de Harär a été intitulée deuxième partie.

Ainsi se présente la table des matières (**ማውጫ**) ajoutée lors de la première édition du texte :

« ምዕራፍ 1	**የብሔረ አግዓዚት የኢትዮጵያን ነገሥታት ስሞች ልናስታውስ ስለሚገባ ፥**
ምዕራፍ 2	**ልዑል ራስ መኮንን ከቤተ መንግሥት ስለመወለዳቸውና በንጉሥ ቴዎድሮስ ዘመነ መንግሥት ስለሆነው ታሪክ**
ምዕራፍ 3	**ልዑል ራስ መኮንን በዳግማዊ ምኒልክ ቤት ስለ ማደጋቸውና በንጉሠ ነገሥት ዮሐንስ ዘመነ መንግሥት ስለተፈጸመው ታሪክ ፥**

[167] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 7.

ምዕራፍ 4 ዳግማዊ ምኒልክ በሐረር ምድር ዘመቻ ስለ ማድረጋቸውና ሐረርን በእጃቸው ስለማግባታቸው ፥ ባላምባራስ መኮንንን በሐረር ደጃዝማች ብለው እንደ ሾሙዋቸው ፥

ምዕራፍ 5 ደጃዝማች መኮንን አሚር አብዱላሂን እንደያዙትና ወ/ሮ የሺ እመቤት ወደ ሐረር እንደ መጡ

ምዕራፍ 6 ንጉሠ ነገሥት ዮሐንስ በላያቸው ላይ የኢጣሊያን ሰዎች መነሣታቸውን እንደ ሰሙና ዳግማዊ ምኒልክ ወደ ወሎ ወደ በጌምድር ሄደው በጐጃም በኩል እንደተመለሱ

ምዕራፍ 7 ደጃዝማች መኮንን ወደ ሸዋ እንደ ተጠሩና ከብዙ ሠራዊት ጋር እንደ ወጡ ንጉሠ ነገሥት ዮሐንስ ወደ ጐጃም እንደ መጡ ።

ምዕራፍ 8 ዳግማዊ ምኒልክ ደጃዝማች መኮንንን ወደ ሮምና ወደ ኢየሩሳሌም እንደ ላኳቸው ።

ምዕራፍ 9 ንጉሠ ነገሥት ዳግማዊ ምኒልክ በእንጦጦ እንደ ነገሡና ወደ ወሎና ወደ ትግራይ እንደ ሄዱ

ምዕራፍ 10 ደጃዝማች መኮንን ከሮምና ከኢየሩሳሌም እንደ ተመለሱና ምድረ ትግሬ ደርሰው በመቀሌ ከንጉሠ ነገሥቱ ከአጼ ምኒልክ ጋር እንደ ተገናኙ ፥ ዳግማቂ ምኒልክም የራስነት ማዕርግ እንደ ሾሟቸውና ወደ ሐረር እንደ ተመለሱ ።

ምዕራፍ 11 ራስ መኮንን በጎዳር ወር ወደ ሸዋ እንደወጡና ለዳግማዊ ምኒልክ የአሥራትን አወጣጥ ሥርዓት እንደ ነገሯቸው ወደ ሐረርም ተመልሰው ከዑጋዴን ምድር ግብርና እጅ መንሻ እንደ ተቀበሉ ።

ምዕራፍ 12 ልጅ እንደ ተወለደላቸውና በመወለዱም እሳቸው ባልተ ቤታቸውና ሠራዊታቸው ሁሉ ደስ እንደ አላቸው ።

ምዕራፍ 13 በመስከረም ወር የመንግሥትን ነገር ምክር ለማቃናት ወደ ሸዋ ምድር እንድወ ጡና ወደ ሐረር እንደ ተመለሱ ባልተቤታቸው ወ/ሮ የሺእመቤት ወደ ሸዋ እንደወጡና ዳግመኛ እንደ ተመለሱ ።

ምዕራፍ 14 ራስ መንገሻ ዮሐንስ ከዳግማዊ ምኪልክ ጋር ዕርቅ ለማድረግ ከትግራይ ስለመጡ ወደ ሸዋ እንደወጡና የባልተቤታቸውን የወ/ሮ የሺመቤትን ሞት መርዶ ሰምተው ወደ ሐረር እንደተመለሱ ።

ምዕራፍ 15 ዳግማዊ ምኪልክ በወላሞ በሰላም ምድር ዘመቻ እንዳደረጉና በደስታ ወደ ከተማቸው እንደተመለሱ በራስ መንገሻና በኢጣልያ ሰዎች መካከል በምድረ ኰዓቲት በተደረገው ጦርነት ምክንያት ራስ መኮንንን እንደ ጠሯቸው ፥ ራስ መኮንንም ከብዙ ሠራዊት ጋር ወደ ሸዋ እንደወጡ ።

ምዕራፍ 16 ራስ መኮንን ወደ ወሎ ምድር እንደ ደረሱና ከዳግማዊ ምኒልክ ጋር በዚያ እንደተገናኙ ፥ ወደ ፊትም እንደ ሄዱና በአላጌና በመቀሌ ጦርነት እንዳደረጉ

ምዕራፍ 17 ዳግማዊ ምኒልክ ወደ ትግራይ እንደ ሔዱና ምድረ አድዋ እንደደረሱ ፥ በአድዋ ከጣሊያኖች ጋር ጦርነት እንደአደረጉና ድል እንደመቱዋቸው ፥ ራስ መኮንንም በጦርነት ሳሉ በጣሊያን ጥይት እጃቸውን እንደተመቱና የኢጣሊያን ሰዎች እስከ መረብ ወንዝ እንደ አባረሯቸው

ምዕራፍ 18 ዳግማዊ ምኒልክ ከሠራዊታቸው ጋር ከዐድዋ እንደተመልሱና ወደ ከተማቸው እንደገቡ

ምዕራፍ 19 ራስ መኮንን ወደ ሐረር መድር እንደ ተመለሱና ሠራዊታቸውን ወደ ኡጋዴ እንደ ላኩዋቸው ፥

ምዕራፍ 20 ወደ ሸዋ እንደ ወጡ ፥ ሺወገሌ በሚባለው በዓረብ አገር ዘመቻ እንደ አደረጉና ሀገራቱንም በእጃቸው ከአስገቡ በኋላ ወደ ሸዋ ተመልሰው በዘጠነኛው ወር ምድረ ሐረር እንደገቡ ።

ምዕራፍ 21 ራስ መኮንን በጥቅምት ወር ወደ ሸዋ እንደ ወጡና ዳግማዊ ምኒልክ በትግራይ ሀገር ላይ እንደ ሾሟቸው ፥ ትግራይ ምድር በደረሱ ጊዜ ራስ መንገሻን በፍቅር እንደ ሳቧቸውና እስከ ደሴ ምድር እንደ አደረሷቸው

ምዕራፍ 22 ራስ መኮንን ወደ ትግራይ እንደ ተመለሱ ፤ በትግራይ ምድር ሳሉ ስለሠሩት ብዙ ሥራ

ምዕራፍ 23 ግራአዝማች ባንቲ ከከቢራ ጋር ጦርነት ለማድረግ ከሐረር ወደ ኡጋዴ እንደ ሔዱ ፥ በጅጅጋ እንደ ተዋጉና ድል እንደአደረጉት ፥ ራስ መኮንንም ይህን ሁሉ ሰምተው ደስ እንደ አላቸው ።

ምዕራፍ 24 ለራስ ወሌ የትግራይን ሀገር እንደሰጡዋቸውና ወደ ሽዋ እንደ ተመለሱ ፥ በሐምሌም ወር ወደ ሐረር እንደ ተመለሱ ።

ምዕራፍ 25 በኅዳር ወር ወደ ሽዋ ምድር እንደ ወጡና ያለ ፈቃዳቸው ሚስት እንዲያገቡ አስገድደዋቸው ሠርግ እንደ አደረጉላቸው ።

ምዕራፍ 26 በታኅሣሥ ወር ከባልተቤታቸው ጋር ወደ ሽዋ አንደ ወጡና በድብቅ ሊፈቷት ስለፈለጉ ባልተቤታቸውን ወደ እቴጌ ጣዩቱ እንደ መለሷት ፤ ዳግማዊ ምኒልክም ሊያዩዋቸው አንድልጃቸውን ተፈሪን እንደጠሩዋቸውና ባዩዋቸውም ጊዜ በብዙ በረከት እንደ መረቁዋቸው ።

ምዕራፍ 27 ራስ መኮንን በግንቦት ወር ከልጃቸው ከተፈሪ ጋር ወደ ሐረር እንደ ተመለሱና አልጋ ወራሹን ለማንገሥ ወደ እንግሊዝ አገር እንደ ሔዱ ፥ ከዚያም በመስከረም ወር እንደ ተመለሱና ሐረር እንደ ገቡ ።

ምዕራፍ 28 በሚያዝያ ወር አንበሳ ለማደን ወደ ጅጅጋ እንደ ገቡና ወደ ሐረር እንደ ተመለሱ ፤ ሠራዊታቸውንም ለመስቀል በዓል ሰልፍ ለማሳየት እንደ ጠሩዋቸው ፤

ምዕራፍ 29 በኅዳር ወር ወደ ሽዋ እንደ ወጡና የቀኝአዝማች ገነሜን ሞት መርዶ ከሰሙ በኋላ ጽኑዕ ሕመም እንደ ታመሙ ፤ ከበሽታቸው እንደ ዳኑ ።

ምዕራፍ 30 ራስ መኮንን በጥር ወር ከሽዋ ምድር እንደተነሡና በየካቲት ወር ወደ ሐረር እንደ ተመለሱ ፤ አንበጣ በመምጣቱ ምክንያት በየአውራጃው ረሀብ ስለሆነ ብዙ ማሽላ ከሩዝ ጋር በመርከብ ከግብፅ ምድር እንደ አመጡና ሕዝቡን እንደ መገቧቸው ፤ ፊት አውራሪ አባ ታቦርንም ደጃዝማችነት እንደ ሾሟቸው ፤

ምዕራፍ 31 በጥቅምት ወር ልጃቸው ተፈሪን ደጃዝማችነት እንደ ሾሟቸውና ለመኳንንቱ አደራ እንደ ሰጡዋቸው ፤

ምዕራፍ 32 በጥር ወር ወደ ሽዋ ለመውጣት ከሐረር እንደ ተነሡና በመንገድ ጽኑዕ ሕመም ታመው መጋቢት 13 ቀን በቁልቢ እንደ አረፉ ።

ምዕራፍ 33 ከቁልቢ ወደ ሐረር አውርደው በደብረ ኃይል እንደ ቀበሯቸውና ታላቅ ኀዘን እንደ ተደረገ ።

ምዕራፍ 34 ዳግማዊ ምኒልክ የራስ መኮንንን ዕረፍት እንደ ሰሙና ብዙ እንደ አዘኑ ከዚያም ልጃቸውን ደጃዝማች ተፈሪን ከሐረር እንደ ጠሯቸው ፥ ባዩዋቸው ጊዜ አቅፈው እንደ ሳሙዋቸውና በላያቸው ላይ እንደ አለቀሱ ። በፍልውሃም ድንኳን እንደ ተተከለና ብዙ ልቅሶና ኀዘን እንደተደረገ »[168]

Chapitre 1 : notre devoir est de nous remémorer les noms des rois d'Éthiopie, pays des Agə'azit [ceux qui parlaient *gə'əz*, du royaume d'Aksum].

Chapitre 2 : à propos de la naissance du *Lə'ul ras*[169] Mäk^{w}ännən dans la maison royale et sur l'histoire au temps du règne du roi Tewodros.

[168] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 143-146.

[169] ልዑል ፡ ራስ ። c'est-à-dire « sa grandeur le *ras* » ou « Prince *ras* ». Il s'agit d'une désignation entrée en usage au temps du fils de Mäk^{w}ännən, l'empereur Haylä-Səllase. À l'origine *lə'ul* a le sens de « Très haut » et concerne Dieu (Delombera Negga).

Chapitre 3 : comment le *Lə'ul ras* Mäkʷännən a grandi à la cour de Mənilək II et sur les événements historiques qui se sont accomplis au temps du gouvernement de l'empereur Yohannəs.

Chapitre 4 : sur la conduite de la campagne militaire de Mənilək II au territoire de Harär et de sa prise de contrôle ; la nomination du *balambaras* Mäkʷännən comme *däǧǧazmač*[170] de Harär

Chapitre 5 : la capture de l'émir Abdullahi par le *däǧǧazmač* Mäkʷännən et l'arrivée de Wäyzäro Yäši'əmäbet à Harär.

Chapitre 6 : comment l'empereur Yohannəs apprit la mobilisation des Italiens contre lui et la venue de Mənilək II au Wällo, au Bägemdər et son retour par le Goǧǧam.

Chapitre 7 : comment le *däǧǧazmač* Mäkʷännən fut appelé au Šäwa et s'y rendit avec de très nombreux soldats et comment l'empereur Yohannəs alla vers le Goǧǧam.

Chapitre 8 : comment Mənilək II envoya le *däǧǧazmač* Mäkʷännən à Rome et à Jérusalem.

Chapitre 9 : le couronnement de Mənilək II à Ənṭoṭṭo et sa venue au Wällo et au Təgray.

Chapitre 10 : le retour du *däǧǧazmač* Mäkʷännən de Rome et de Jérusalem et son arrivée dans la province du Təgray et sa rencontre avec *aṣe* [sa Majesté] l'empereur Mənilək à Mäqäle ; sa nomination par Mənilək II à la dignité de *ras* et son retour à Harär.

Chapitre 11 : la venue du *ras* Mäkʷännən au Šäwa au mois de *hədar* [10 novembre-9 décembre] pour faire son compte-rendu sur la répartition de la dîme à Mənilək II, son retour à Harär pour recevoir les impôts et les présents de l'Ogaden.

Chapitre 12 : comment lui est né un fils et comment lui, son épouse et toute son armée se réjouirent.

Chapite 13 : son départ pour le Šäwa au mois de *mäskäräm* [11 septembre-10 octobre] pour participer au conseil du gouvernement, son retour à Harär, le départ de son épouse *Wäyzäro* Yäši'əmäbet au Šäwa et à nouveau son retour.

Chapitre 14 : la venue du *ras* Mängäsha Yohannəs depuis le Təgray jusqu'au Šäwa pour se réconcilier avec Mənilək II, le retour [de Mäkwännən] à Harär ayant appris l'annonce de la mort de son épouse Wäyzäro Yäši'əmäbet.

Chapitre 15 : l'expédition de Mənilək II dans la province du Wällamo et son retour dans sa ville dans l'allégresse et son appel au *ras* Mäkʷännən à cause de la guerre entre le *ras* Mängäsha et les Italiens dans le territoire de Kwä'atit ; le départ du *ras* Mäkʷännən pour le Šäwa avec de nombreux soldats.

Chapitre 16 : l'arrivée du *ras* Mäkʷännən au Wällo et sa rencontre avec Mənilək II ; son départ en première ligne et son combat à Alage et Mäqäle.

Chapitre 17 : le départ de Mənilək II pour le Təgray et son arrivée à Adwa ; comment à Adwa il fit la guerre aux Italiens et fut victorieux ; comment pendant qu'il était au combat, le *ras* Mäkʷännən fut frappé d'une balle à la main et comment il repoussa les Italiens jusqu'au fleuve Märäb.

---

[170] **ባላምባራስ ፡** premier grade militaire, qui correspond à gardien d'*amba* (**አምባ**), une hauteur fortifiée ; **ደጃዝማች ፡** grade supérieur à celui de chef de l'avant-garde (**ፊታውራሪ ።** *fitawərari*) et précédant celui de *ras*. Ce titre correspond à gardien de la porte du roi.

Chapitre 18 : le retour de Mənilək II d'Adwa avec son armée et l'entrée dans sa ville.

Chapitre 19 : le retour du *ras* Mäk^{w}ännən dans la province de Harär et l'envoi de son armée dans l'Ogaden.

Chapitre 20 : son départ pour le Šäwa ; comment il conduisit une expédition dans un territoire arabe nommé Šiwägäle et après avoir fait entrer le petit pays sous son autorité, comment il retourna au Šäwa et rentra alors dans la province de Harär le neuvième mois [ግንቦት ፡ *gənbot*, du 9 mai au 7 juin].

Chapitre 21 : la venue du *ras* Mäk^{w}ännən au Šäwa au mois de *təqəmt* [11 octobre-9 novembre] et sa nomination par Mənilək II dans la province du Təgray ; une fois arrivé au Təgray, comment par l'estime, il conduisit le *ras* Mängäsha à Däse.

Chapitre 22 : le retour du *ras* Mäk^{w}ännən au Təgray ; comment lorsqu'il fut au Təgray, il accomplit de nombreuses tâches.

Chapitre 23 : comment le *grazmač* Banti depuis Harär alla faire la guerre contre les musulmans dans l'Ogaden ; comment il combattit et fut victorieux à Ǧəǧǧəga ; la joie du *ras* Mäk^{w}ännən lorsqu'il apprit tout cela.

Chapitre 24 : l'attribution de la province du Təgray au *ras* Wälle et son retour au Šäwa ; son retour au Harär au mois de *hamle* [8 juillet-6 août].

Chapitre 25 : au mois de *hədar* il partit pour la province du Šäwa et il fut contraint au mariage alors qu'il n'était pas d'accord pour épouser une femme.

Chapitre 26 : au mois de *tahəsas* [10 décembre-8 janvier] comment il partit avec sa femme au Šäwa et comment il ramena son épouse à *Ətege* [sa Majesté] Ṭayitu parce qu'il voulait s'en séparer discrètement ; comment Mənilək II fit appeler son fils unique Täfäri, quand celui-ci fut auprès de lui comment il lui donna plusieurs fois sa bénédiction.

Chapitre 27 : au mois de *gənbot* [9 mai-7 juin] le retour du *ras* Mäk^{w}ännən à Harär avec son fils Täfäri et son départ en Angleterre pour le couronnement du prince héritier ; et son retour de là au mois de *mäskäräm* et son entrée à Harär.

Chapitre 28 : comment au mois de *miyazya* [9 avril-8 mai] il alla à Ǧəǧǧəga pour chasser le lion puis son retour à Harär ; la convocation de ses soldats pour le défilé de la fête de la Croix.

Chapitre 29 : comment au mois de *hədar*, il se rendit au Šäwa, où après avoir appris la nouvelle de la mort du *qäññazmač* Gänäme il tomba malade ; comment il guérit de sa maladie

Chapitre 30 : comment le *ras* Mäk^{w}ännən au mois de *ṭər* [9 janvier-7 février] quitta le Šäwa et retourna à Harär au mois de *yäkkatit* [8 février-9 mars]; comment à cause des sauterelles qui étaient venues et parce qu'il y avait une famine dans la province, il fit venir beaucoup de sorgho avec du riz importés d'Égypte en bateau pour nourrir la population et comment il nomma *däǧǧazmač* le *fitawərari* Abba Tabor.

Chapitre 31 : la nomination au mois de *ṭəqəmt* de son fils Täfäri à la dignité de *däǧǧazmač* ; comment il le confia à la noblesse.

Chapitre 32 : son départ au mois de *ṭər* de Harär pour aller au Šäwa et comment en chemin il fut frappé par une maladie grave et mourut le 13 *mäggabit* [22 mars 1906] à Qulləbbi.

Chapitre 33 : comment il fut ramené de Qulləbbi à Harär pour être enterré à Däbrä-Hayl et qu'il fut pleuré par beaucoup

Chapitre 34 : comment Mənilək II apprit la mort du *ras* Mäkʷännən et comment il fut profondément attristé et qu'ensuite il fit venir l'enfant *däǧǧazmač* Täfäri du Harär ; à sa vue il l'embrassa en le prenant dans ses bras et versa des larmes sur lui ; comment une tente de deuil fut plantée à Fələwəha et comment il y eut beaucoup de lamentations et de peine.

Au sein de chaque chapitre, de nombreux passages sont une reprise du contexte historique, tout l'art de la biographie étant d'insérer le sujet dans l'environnement et de l'articuler à son époque. De nombreuses digressions sont conduites vers des événements historiques qui ne mettent pas forcément en scène Mäkʷännən. Il a donc été nécessaire de sélectionner quels extraits devaient être traduits plus finement afin d'en faire une transcription écrite en langue française. Par exemple, le chapitre 4 intitulé « Sur la conduite de la campagne militaire de Mənilək II au territoire de Harär et de sa prise de contrôle ; la nomination du *balambaras* Mäkʷännən comme *däǧǧazmač* de Harär » (pages 22-25), alors que le chapitre comporte 4 pages, c'est seulement au troisième paragraphe de la 3ème page, que Mäkʷännən fait son entrée dans l'action, après deux pages consacrées aux causes et au déroulement de conquête du Harärge par l'armée impériale :

« ዳግማዊ ፡ ምኒልክ ፡ ባላምባራስ ፡ መኮንንን ፡ አስከትለው ፡ ሐረር ፡ ወደ ፡ ምትባለው ፡ ጽንዕት ፡ ከተማ ፡ ገ ቡና ፡ […] ። »[171]

Mənilək II suivi du *balambaras* Mäkʷännən entra dans la ville fortifiée qui est appelée Harär […].

La table des matières de *Yäməsraq bärräññа* est dans sa formulation beaucoup plus serrée sur le personnage principal :

« ስለ ፡ ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ ልደትና ፡ አስተዳደግ ፤

ስለ ፡ ሐረርጌ ፡ መከፈት ፡

ስለ ፡ ወይዘሮ ፡ የሺመቤት ፡ ወደ ፡ ሐረር ፡ መምጣት ፡

ስለ ፡ ክቡር ፡ ደጃዝማች ፡ መኮንን ፡ ከሐረር ፡ ወደ ፡ አዲስ ፡ አበባ ፡ መምጣት ፡

ስለ ፡ ክቡር ፡ ደጃዝማች ፡ መኮንን ፡ የኢጣሊያ ፡ አገር ፡ ጉዞ ፤

ስለ ፡ ልጅ ፡ ተፈሪ ፡ (**አሁን ፡ ግ.ቀ.ኃ.ሥ.**) **ልደት ፡**

ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ ሕዝብን ፡ እንዴት ፡ እንደሚያስተዳድሩ ፡

[171] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 24.

ስለ ፡ ልዕልት ፡ የሺመቤት ፡ ዕረፍት ፡

ስለ ፡ ታላቁ ፡ የጦር ፡ አዝማች ፡ ስለ ፡ ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ የዐድዋ ፡ ጉዞ ፡

ስለ ፡ አላጌ ፤ ስለ ፡ መቀሌና ፡ ዐድዋ ፡ ጦርነት ፡ ከኢጣሊያ ፡ መጽሐፍ ፡ የተገኘ ፡ ዜና ፡

ስለ ፡ ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ የዐረብ ፡ ዘመቻ ፤

ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ በሐረርጌ ፡ ላይ ፡ የትግሬን ፡ ግዛት ፡ ስለ ፡ መሾማቸው ፡

ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ የራስ ፡ መኮንንን ፡ ድልድይ ፡ ስለ ፡ ማሠራታቸው ፡

ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ የእንግሊዝ ፡ አገር ፡ ጉዞ ፡

ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ ለልጃቸው ፡ ለልጅ ፡ ተፈሪ ፡ የደጃዝማችነት ፡ ማዕርግና ፡ ግዛት ፡ ስለ ፡ መስጠታቸው ፡

ስለ ፡ ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ ዕረፍት ፡

ስለ ፡ ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ ከውጭ ፡ አገር ፡ ታላላቅ ፡ ሰዎችና ፡ ጸሐፊዎች ፡ የተሰጠ ፡ አስተያየት ፡ »[172]

La naissance et l'éducation du *ras* Mäk^{w}ännən

L'ouverture du Harärge

La venue de *wäyzäro* Yäšimäbet à Harär

L'honorable *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən se rend de Harär à Addis Abäba

Le voyage de l'honorable *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən en Italie

La naissance du *Ləǧ* Täfäri (aujourd'hui Haylä-Səllase Ier)

Comment le prince *ras* Mäk^{w}ännən administrait les populations

Le repos éternel de la princesse Yäšimäbet

La progression vers Adwa du grand général, le prince *ras* Mäk^{w}ännən

Les informations qu'on trouve dans un document italien sur les batailles d'Alage, de Mäqäle et d'Adwa

L'expédition en pays arabe du prince *ras* Mäk^{w}ännən

La nomination du *ras* Mäk^{w}ännən au gouvernorat du Tigre [Təgray] en plus de celui du Hararge

Comment le *ras* Mäk^{w}ännən fit construire le pont qui porte son nom

Le voyage en Angleterre du *ras* Mäk^{w}ännen

[172] DÄMƏSSE WÄRQ-AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.*: 95.

L'attribution par le *ras* Mäk^{w}ännən de la charge de *däǧǧazmač* à son fils le *ras* Täfäri

Le repos éternel du *ras* Mäk^{w}ännən

L'opinion que donnent les personnes importantes et les écrivains à l'étranger sur le *ras* Mäk^{w}ännən

En réalité, les chapitres sont inégaux dans le développement d'informations qui se rapportent directement à Mäk^{w}ännən. Ainsi, le chapitre 8 intitulé « La progression vers Adwa du grand général, le prince *ras* Mäk^{w}ännən », sur 18 pages, n'en consacre que la moitié sur le rôle de Mäk^{w}ännen dans le conflit éthio-italien de 1895-96.[173] La traduction de la totalité du corpus ne peut être entreprise dans les limites nécessaires à un travail de doctorat, mais l'intérêt historique des deux œuvres implique que la totalité de leur texte soit traduite ultérieurement.

b. Les difficultés de la traduction

La traduction des deux biographies a été rendue plus difficile par trois caractéristiques principales des œuvres : la forme ancienne (mais pas archaïque) de la langue amharique employée, les références culturelles et historiques permanentes, les citations bibliques accommodées au récit.

Le style des deux auteurs est différent. Tous deux s'expriment en phrases longues, mais c'est l'auteur le plus récent, Däməsse Wärq-Agäññähu qui emploie le plus volontiers des phrases de 5 à 10 lignes peu ponctuées par les virgules (« ፡ » ou « ፣ », **ነጠላ ፡ ሰረገዘ ።** *näṭäla säräz*) et les points-virgules (« ፤ », **ድርብ ፡ ሰረገዘ ።** *dərb säräz*), ce qui ne met pas en évidence la séparation des éléments syntaxiques lors de la traduction. Les paragraphes chez Haylä-Giyorgis Bälläṭä sont davantage organisés par des virgules, qui rendent la lecture plus facile. De longs paragraphes sont souvent terminés par une phrase courte. Par exemple, une très longue phrase de 23 lignes détaille la bénédiction des moines du monastère de l'Union de l'Éthiopie à Jérusalem, à qui Mäk^{w}ännən fit don au nom de son gouvernement, d'une somme importante en 1889, afin que les religieux puissent devenir propriétaires du bâtiment qui abritait leur communauté. Ce passage est suivi d'une phrase beaucoup plus courte, qui amène brusquement la narration dans une direction tout autre, à savoir les invasions des Mahdistes soudanais dans l'Est éthiopien :

« በዚያም ፡ ዓመት ፡ በነሐሴ ፡ ወር ፡ የጐንደር ፡ ምድር ፡ ሦስት ፡ ጊዜ ፡ ጠፋች ። ወልደ ፡ አብወልደ ፡ ሚካኤል ፡ የተባሉትን ፡ ታላቁን ፡ መምህር ፡ ከብዙዎች ፡ ደቀ ፡ መዛሙርቶቻቸው ፡ ጋር ፡ እስላሞች ፡ ገደሉዋቸው ። »[174]

Cette année-ci, au mois de *nähase* [7 août-5 septembre], la région de G^{w}ändär fut ravagée trois fois. Les musulmans massacrèrent un grand maître nommé Wäldä-Abwäldä Mikael et beaucoup de ses disciples.

[173] DÄMƏSSE WÄRQ-AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.*: 49-71.
[174] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 33.

Par ailleurs, la mise en contexte du texte traduit concerne en premier lieu le vocabulaire spécifique. Par exemple, dans l'extrait de phrase suivante, le sens est bloqué par une mauvaise compréhension du mot **ሊጋባ ፡** (*ligaba*), qui désigne un officier de cours chargé de contrôler en dernier lieu l'accès à l'empereur. En tant qu'officier qui contrôle l'accès aux appartements privés de l'empereur, il lui échoit une lourde responsabilité. La racine est le verbe « entrer » (**ገባ ፡** *gäbba*) et une mauvaise lecture du texte pourrait conduire à une confusion avec **ሊገባ** (*ligäba*, *lə+yəgäba*, **ል+ ይገባ ፡** « pour qu'il entre »), ce qui altèrerait l'action de la phrase, dont la traduction est la suivante :

« **ሊጋባውም ፡ ለጃንሆይ ፡ ነግሮ ፡ እጅ ፡ አስነሣውና ፡ ወደ ፡ ጃንሆይ ፡ ቀርቦ ፡** »[175]

[…] [P]uis le *ligaba*[176] ayant dit à *Ǧanhoy* [équivaut à sa Majesté] qu'il [Awəʿalom, un espion érythréen qui trahit les Italiens] voulait lui faire sa révérence, il fut introduit […].»

Sans connaissance de ce terme spécifique à l'Éthiopie impériale et à l'administration du gouvernement, la phrase est intraduisible correctement.

Au fur et à mesure du développement des thèmes relatifs à la représentation du pouvoir dans les biographies, nous serons amenés à faire des incursions précises dans la culture éthiopienne de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, et à préciser l'environnement politique et social. Certes, une traduction peut se faire sans l'arrière-plan historique ; le texte est alors le produit de la technique de traduction sans que sa saveur puisse être mise en valeur. Nous avons montré avec l'exemple précédent que l'ignorance d'un mot peut conduire à une traduction erronée pour un chercheur non-amharophone. De même, l'importance de la connaissance des données historiques permet de révéler l'enjeu identitaire contenu dans un texte, étant donné l'époque à laquelle il appartient et la culture de son auteur. L'exemple choisi dans le texte de Haylä-Giyorgis Bälläṭä concerne un dithyrambe adressé à Mäk^{w}ännən, alors qu'il est au zénith de sa carrière politique, ayant combattu efficacement les Italiens, pacifié le Təgray et l'Ogaden :

« **መጽሐፍ ፡ "እሱዋ ፡ ቅጥር ፡ ብትሆን ፡ የውጅግራ ፡ ጉልላት ፡ እንሥራላት ፡** »[177]

Les Écritures (disent) : « Si c'était une fortification nous placerions à son sommet un fusil *Gras* en guise d'ornement. »

Cette courte phrase pose trois problèmes. Premièrement, l'auteur désigne le *ras* Mäk^{w}ännən par un pronom personnel féminin de la troisième personne du singulier *əss^{w}a* (**እሱዋ**) à la place du pronom personnel masculin *əssu* (**እሱ**). En effet, la comparaison est reprise du *Cantique des cantiques*, qui décrit métaphoriquement une figure féminine. En outre, la

[175] DÄMəSSE WÄRQ-AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.*: 65.

[176] *ማኅተመ ፡ ሥላሴ ፡ ወልደ ፡ መስቀል ፡ (ብላቴን ፡ ጌታ) ፡ ፤፱፻፷፯ ዓ.ም ፡*
ገዘረ ፡ ነገር ፡ አዲስ ፡ አበባ ፡ ፯፯ ፡ MAHəTÄMÄ-SəLLASE WÄLDÄ-MÄSQAL, 1962 *a.m.*: 66 : « La place du *ligaba* est dans l'antichambre des appartements royaux ».

[177] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 64.

féminisation est un moyen littéraire d'exprimer l'admiration. Deuxièmement, *g^{w}əlləlat/gulləlat* (ጉልላት ፡ ጉልላት) est du registre technique, puisque ce mot désigne le faîte du toit, ou l'ornementation qui est disposée au sommet d'une maison. Troisièmement, *wəǧəgra* (ውጅግራ) est le nom du fusil français réformé *Gras*, importé avec le soutien officieux du gouvernement de la République.[178] C'est par un article de Richard Pankhurst[179] et par un séjour d'étude à Harär (musée historique de la ville), qu'il est possible d'associer le nom à l'objet. L'image du *Cantique des cantiques* que l'auteur a plagié est le verset 9 du chapitre 8: « Si c'est une muraille on lui ajoute une tour d'argent » (*La Bible, Nouvelle Traduction*, édition 2009 : 1453).

Document 2 : Un fusil Gras (*wəǧəgra)* au musée historique de Harär

Enfin, dans l'édition de 1989 *a.m.* de *Yälə'ul ras Mäk^{w}ännən tarik*, les phrases reprises et adaptées des Écritures sont mentionnées entre parenthèses, avec l'abréviation officielle contenue dans la Bible *täwahədo* (መጽሐፍ ፡ ቅዱስ ፡ የኢትዮጵያ ፡ መጽሐፍ ፡ ቅዱስ ፡ ማኅበር ፡ አዲስ ፡ አበባ ፡ ፳፲ ዓ.ም ። *La Bible*, édition 2000, Association biblique d'Éthiopie). Cet ajout des traducteurs permet de situer les allusions des livres chrétiens qui sont familières à l'auteur. La citation « እንባቆም ። *Ənbaqom* 3 : 17 » fait référence à « *Habaqouq*, chapitre 3, verset 17» dans l'Ancien Testament, à propos de la grande famine de 1889. Le texte de Haylä-Giyorgis dit, en effet, page 32 : « […] [I]l ne se trouvait plus de vaches dans les enclos. (የከብት ፡ ዕልቂት ፡ ሆን ።)», ce que les traducteurs, eux-mêmes des religieux (Haylä-Giyorgis,

[178] MAEE, *Mémoires et documents* : vol.138 / fol. 437, 6 juin 1894.
[179] PANKHURST, Richard, 1971[1], "Linguistic and cultural data on the penetration of fire-arms into Ethiopia", *Journal of Ethiopian Studies,* v. IX, 1, Addis Ababa : 73.

«ምስጋና ፡ *məsgana* / remerciements », page 3) ont rapproché de « Les brebis manqueront dans les enclos et il n'y aura plus de bétail dans les étables. » (*La Bible*, nouvelle traduction, édition 2009 : 990)

Une référence à un apocryphe, መጽሐፈ ፡ ኩፋሌ ። (*Mäṣəhafä Kufale*), le *Livres des Jubilés*, ne se trouve pas dans la Traduction œcuménique de la Bible (Haylä-Giorgis : 65), de même que ዕዝራ ፡ ሱቱኤል ። (*ʿəsra Sutu'el*), pour lequel il n'existe pas d'équivalent dans la version œcuménique de la Bible, hormis « Esdras » (Haylä-Giorgis : 77). Pour la référence au *Livre des Jubilés*, il s'agit de la mention de la bénédiction d'Isaac par Abraham ; pour celle d'Esdras, la comparaison du gouvernement d'Éthiopie avec une femme lors du deuil à la mort de Mäk^{w}ännən.

c. La connaissance de l'environnement historique

Les biographies en amharique du *ras* Mäk^{w}ännən ont comme arrière-plan une période dense de l'histoire éthiopienne, qui fait se superposer plusieurs strates d'informations. Les deux auteurs se sont efforcés de tenir un récit qui suit avec plus ou moins d'exactitude la chronologie de la vie et de la carrière de Mäk^{w}ännən, de sa naissance à sa mort. Sur le plan politique, depuis les années 1880, le royaume puis l'empire de Mənilək est en expansion sur les périphéries du sud, de l'ouest et de l'est. Ces avancées territoriales sont présentes de façon explicite ou implicite dans le texte, par exemple à travers les révoltes *somali* (Haylä-Giyorgis, chapitre 23) ou la conquête du Beni-Šangul (Däməsse, chapitre 11). Cet aspect est davantage présent dans le travail de Haylä-Giyorgis. L'administration impériale, le nom et les titulatures des officiers sont des repères constants dans le déroulement de la narration et un travail de fond d'élaboration de notices biographiques sur les officiers présents dans le texte, serait une extension intéressante de notre recherche. En effet, malgré l'abondance de matériaux mis à jour à cette date (articles biographiques de Həruy Wäldä-Səllase, de Mahətämä-Səllase Wäldä-Mäsqal, de Bairu Tafla, de l'*Encyclopaedia Aethiopica*), les informations sur certains officiers sont rares. La galerie de personnages que présente Haylä-Giyorgis Bälläṭä est impressionnante. Nous donnons ainsi dans le tableau suivant une liste en ordre chronologique — dates fournies par l'auteur — des officiers et des dignitaires de l'Église qui participent à l'action, sous l'autorité de Mäk^{w}ännən :

Titulatures et noms	Dates	Rôles	Dignitaire révolté ?
qäññãzmač Gwäde	entre novembre 1888 et mars 1889	tué lors d'une révolte au Harärge	non
qäññazmač Wärq Alämmahu	entre novembre 1888 et mars 1889	assiégé lors d'une révolte au Harärge	non
qäññazmač Qoläĉ[180], *qäññazmač* Tägäne *balambaras* Assäggəd	août- décembre 1889	voyagent en Italie et à Jérusalem	non
mamhər Abba Wäldä-Mika'el	août-décembre 1889	confesseur de Mäk^{w}ännən, voyage en Italie et à Jérusalem	non
qäññazmač Gänäme	août-décembre 1889 1902 mort en août 1904	voyage en Italie et à Jérusalem administre Harär lors du voyage de Mäk^{w}ännən en Europe protecteur de Täfäri fait construire un mausolée	non
qäññazmač Däss Aläñ	fin de l'année 1890	mission de reconnaissance en Ogaden	non
grazmač Banti	1891 1898-1900 1900 1902	officier principal de Mäk^{w}ännən, chargé de nombreuses expédition en Ogaden fait une incursion jusqu'au fleuve Wabi Šäbäle remplace le *ras* à Harär lorsqu'il est gouverneur du Təgray combat les *Somali* à Ğəğğəga, gouverneur de Gara-Mulläta	non
qäññazmač Abba Nada	juillet 1892 mort en 1902	escorte Yäšimäbet lors de son séjour à Ğarso[181] chargé de veiller sur Täfäri	non
däğğazmač Mäšäša Wälde	août 1892	se rend à Kombolča pour le baptême de Täfäri	non
qäññazmač Yəlma	mars 1896	tue celui qui a blessé son père à la bataille d'Adwa	non
fitawərari Wäldä-Amanuel *fitawərari* Säyəd *däğğač* Mängäša *qäññazmač* Tägäne	novembre 1896	expédition de prélèvement de tribut en Ogaden	non

[180] Comme pour d'autres noms propres, l'orthographe varie légèrement en fonction des occurrences dans le texte de Haylä-Giyorgis. Ainsi Qolä (ቆለጭ ። page 32 de l'œuvre), est écrit Q^{w}äläĉ (ቍለጭ ። page 71), mais il s'agit de la même personne.

[181] Il s'agit d'Eğərsa Goro (ኤጅርሳ ፡ ጎሮ ።).

Titulatures et noms	Dates	Rôles	Dignitaire révolté ?
fitawərari Däss Aläñ	1896	refuse d'aider une troupe bloquée en Ogaden, emprisonné à Gursum	oui
däǧǧač Asfaw	1896	gouverneur du Bale : envoie un message de demande de secours des soldats bloqués par les *Somali*	non
fitawərari Gäbre	1896 1896-97 1899 1903	mission de secours en Ogaden gouverneur de l'Ogaden gouverneur délégué de Mäk^{w}ännən au Tämben chargé de mater la rébellion de Tädla Abba Gubän au Təgray à la tête d'une expédition de ravitaillement en Ogaden	non
däǧǧač Däməss	1898	lors de la conquête du Beni-Šangul en 1898 fait prisonnier Hoǧale	non
mamhər Akalä-Wäld	1899	soutient moralement Mäk^{w}ännən lors de sa convalescence en 1899 puis doit annuler un voyage vers Jérusalem	non
däǧǧač Abatä et *ato* Abbəre	1899	envoyés depuis Harär en renfort au Təgray pour soutenir l'administration de Mäk^{w}ännən	non
Tädla Abba Gubän	1899	chef tigréen révolté	oui
fitawərari Abba Näbro	1899	blessé lors d'une course poursuite contre le tigréen Tädla Abba Gubän	non
däǧǧač Hagos	février 1900	gouverneur de l'Agame, se soumet à Mäk^{w}ännən à Aksum, après avoir suivi le ras Mängäša dans la révolte	oui
däǧǧač Bərru	février 1900	a la garde de Harär alors que Banti combat en Ogaden et que Mäk^{w}ännən est encore en poste au Təgray	non
fitawərari Asfaw	1903 1905	enchainé puis s'enfuit au Ĉärĉär finalement exilé	oui
qäññazmač Wäldä Gäbr'el	mort en 1905	gouverneur du Ĉärĉär remplacé à sa mort par le *däǧǧazmač* Abba Tabor	non
qäññazmač Q^{w}äläĉ[182]	1904 1905	chargé de la protection de Täfäri accueille Mäk^{w}ännən lors de son retour à Harär	non
däǧǧazmač Abba Tabor	1905	gouverneur du Ĉärĉär	non
aläqa Gäbrä-Mika'el	mort 1905	supérieur de l'église Däbrä-Hayl Qəddus-Mika'el	non
däǧǧazmač Mäšäša Wärqe	1905 mars 1906	protège Harär en l'absence de Mäk^{w}ännən annonce officiellement la mort du *ras* à Mənilək	non

[182] Ce nom propre est également écrit Qoläĉ, page 32 de l'œuvre de Haylä-Giyorgis.

Däməsse Wärq-Agäññähu fournit certes dans son œuvre, moins de détails sur les acteurs et les lieux, mais reste précis dans la description des événements, comme lors de l'expédition de décembre 1897 vers le Beni-Šangul :

« ደጃዝማች ፡ ወልዴን ፡ (በኋላ ፡ ራስ) ፤ ደጃዝማች ፡ ኃይለ ፡ ማርያምን ፤ ደጃዝማች ፡ ደምሰው ፡ ነሲቡን ፡ (በኋላ ፡ ራስ ፡) ደጃዝማች ፡ ገብረ ፡ እግዚአብሔርን ፤ ደጃዝማች ፡ ጆቴን ፤ ሊቀ ፡ መኳስ ፡ አድነው ፡ ጐሹን ፡ አስከትለው ፡ ዘመቱ ። »[183]

Suivi du *däǧǧazmač* Wälde (qui sera plus tard *ras*), du *däǧǧazmač* Haylä-Maryam, du *däǧǧazmač* Däməssäw Näsibu (qui sera plus tard *ras*), du *däǧǧazmač* Gäbrä-Əgziabəher, du *däǧǧazmač* Ǧote, du *liqä-mäkʷas*[184] Adənäw-Gwäššu, il partit en campagne.

Chez les auteurs, nous trouvons la trace du *däǧǧazmač* Däməssäw Näsibu, qui est nommé Däməss par Haylä-Giyorgis, mais bien aussi **ደምሰው** par Gäbrä-Səllase[185]. Nous allons approfondir dans le chapitre suivant la façon dont les informations historiques que fournissent les deux auteurs se complètent, cependant aucun des deux auteurs ne nomme l'espace géographique concerné, c'est-à-dire Bela-Šangul pour la populations *bertha* locale et Beni-Šangul pour l'administration éthiopienne. Sans connexion avec l'environnement historique, l'épisode nommé « campagne militaire en pays arabe » (**በዐረብ ፡ ምድር ፡ ዘመቻ ።**) n'est pas identifiable. Il faut savoir que dans la culture éthiopienne de l'ère impériale, les Arabes ne sont ni les *Somali*, ni les *Adal* (*Afar*) de la dépression de l'Awaš, ni les Égyptiens, mais concernent les royaumes musulmans de l'espace perméable des Nil Bleu et Blanc, entre Soudan et Éthiopie, entre la boucle de l'Abbay au nord et le Sobat et ses affluents au sud. L'identification des acteurs est également nécessaire, tels le *däǧǧazmač* Däməssäw, gouverneur du Wälläga, ou Hoǧale, le *cheikh* mentionné comme en fuite et emprisonné : il s'agit d'une confusion entre Hoǧale al-Hasan qui guida l'armée de Mäkʷännən, et Abd al-Rahman Hoǧale (Tor el Guri), qui lui résista jusqu'au dernier instant[186].

2. Les sources : deux biographies entre histoire et littérature

Les deux œuvres traduites sont de longueurs équivalentes, 78 pages pour la partie qui traite de Mäkʷännən dans *Yäləʾul ras Mäkʷännən tarik* et 95 pages pour *Yä-məsraq bärräññа*. Chacune permet cependant une approche différente du sujet, leur auteur travaillant dans des conditions différentes, et ayant des objectifs qui peuvent sembler au premier abord similaires mais connaissent des variations.

[183] DÄMƏSSE WÄRQ-AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.*: 76-77.
[184] À l'origine, officier de haut rang paré des vêtements impériaux pendant les batailles, avec la charge de tromper l'ennemi sur la place de l'empereur au sein de l'armée.
[185] GÄBRÄ-SƏLLASE, 1959 : 285.
[186] TRIULZI, Alessandro, 1981, *Salt, Gold and Legitimacy: Prelude to the history of a no-man's land: Belā Shangul, Wallaggā, Ethiopia (ca. 1800-1898)*, Napoli : 176-178.

a. Les conditions de production des œuvres

Comme le précise Märsəʾe-Hazän Wäldä-Qirqos dans la préface de l'édition de 1965 *a.m.* (1972- 73) du livre de Haylä-Giyorgis Bälläṭä, celui-ci évolue dans un environnement socio-culturel traditionnel et religieux. Haylä-Giyorgis Bälläṭä est originaire du Mənğar, au Šäwa et reçoit une éducation dans les arts du chant et de la poésie au monastère de Mäkanä-Səllase. En 1901-02, il est nommé *däbtära*[187] à Harär, à l'église de Däbrä-Hayl Qəddus-Mikaʾel, dont les patrons laïcs sont la famille de Mäkʷännən, et qui revient en héritage à Täfäri en juin 1905[188]. En 1904-1905, Haylä-Giyorgis reçoit la promotion de *gra-geta,* c'est-à-dire chef de l'aile gauche du chœur des *däbtäroččˇ*, étant affecté au monastère de Ṭəmqätä-Bahər Mika'el dont l'église Däbrä-Hayl Qəddus-Mika'el dépend :

« የዚህ ታሪክ ደራሲ ግራ ጌታ ኃይለ ጊዮርጊስ በለጠ ናቸው በሸዋ ክፍል ሀገር በምንጃር ወረዳ ቀርሾ አጥር እግዚአብሔር አብ በተባለ ሥፍራ ተወለዱ ። በወጣትነታቸው ወደ አዲስ አበባ መጥተው በመካነ ሥላሴ ደብር ዜምና አቋቋም ቅኔ ተምረዋል ። ከዚያም በኋላ በ1894 ዓ.ም. ወደ ሐረር ወርደው በደብረ ኃይል ቅ/ሚካኤል [ቅዱስ ፡ ሚካኤል] ቤት ክርስቲያን ትክለኛ ሆነው በደብተርነት ሲያገለግሉ ኖረዋል ። ይኸውም ጥምቀተ ባሕር ሚካኤል የሚባለው ደብር ነው ። በ1897 ዓ.ም. ግራ ጌታ ተብለው በዚያው ደብር ተሾመ ። » [189]

L'auteur de cette histoire est le *gra-geta* Haylä-Giyorgis Bälläṭä [et il] est né à un endroit qui s'appelle Qärsho Aṭər Əgziabher ʾAb, dans la province du Shäwa, dans le district de Mənğar**.** Dans sa jeunesse, il entra au monastère de Mäkanä Səllase et y a appris le chant et l'art de la poésie religieuse. Après cela, en 1894 de l'an de grâce (1901-1902), il est descendu à Harär, étant affecté à l'église Däbrä-Hayl Qəddus-Mikael où il exerçait la fonction de *däbtära*. Et cette église est dans un monastère qui s'appelle Ṭəmqätä-Bahər Mikael. En 1897 de l'an de grâce (1904-1905), étant devenu *gra-geta*, il fut nommé dans ce monastère.

L'attachement de Haylä-Giyorgis à la famille de Mäkʷännən s'explique par le fait que la prospérité, la protection de son église et de son monastère sont de la responsabilité de Mäkʷännən, puis de son fils. Täfäri reçoit d'ailleurs l'enseignement des religieux au monastère de Ṭəmqätä-Bahər Mikaʾel avec Əmmru (futur *ras* Əmmru Haylä-Səllase)[190]. Il est aussi relaté que le 6 août 1905, Mäkʷännən y fait le jeûne de l'Assomption en compagnie de Täfäri.[191] Le 6 mars de la même année, à la mort de l'*aläqa* Gäbrä-Mika'el de l'église Däbrä-Hayl, il pourvoie l'établissement d'un nouveau supérieur, en nommant l'*aläqa* Mäšäša.[192] Et enfin, Mäkʷännən y est enterré en mars 1906, comme sa femme l'avait été en 1894.[193] Étant donné sa formation, Haylä-Giyorgis Bälläṭä construit son discours en l'étayant en

---

[187] Érudit dans les Écritures, le chant religieux, chargé des hymnes et des danses sacrées (DÄSTA TÄKLÄ-WÄLD, 1962 *a.m.:* 336).
[188] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 72.
[189] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 7 - « **መግለጫ ።** » introduction par Märsəʾe-Hazän.
[190] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 69.
[191] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 73.
[192] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 72.
[193] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 76.

permanence de références bibliques, et en insérant dans son texte des extraits des Écritures qu'il modifie en fonction de la narration :

« የአጻጻፉ ዘዴ የቀድሞዎቹን የካህናት ድርሰት የተከተለ ነው ። በቀድሞ ጊዜ ስለነገሥታት በካህናት ተጽፎ በቄየልን ድርስት ላይ እንደሚታየው አልፎ አልፎ የመጻሕፍትን ቃል በመጥቀስ ወይም ለአንዱ የተነገረውን ቃል ለሌላው አወራርሶ የቃል ሞገስ መስጠት የተለመደ ነው ። ግራ ጌታ ኃይለ ጊዮርጊስም በዚያው ዓይነት እንደተጠቀሙበት ድርሰታቸው ያስረዳል ። »[194]

Son style d'écriture suit celui de l'ancien clergé. On aperçoit dans ce qui a été écrit autrefois par le clergé à propos des rois et qui nous a été légué, les extraits cités de livres saints ou des louanges prononcées pour un personnage et attribuées à une autre personne. Cela explique le genre qu'a employé le *gra-geta* Haylä Giyorgis dans son œuvre.

Le procédé vise à montrer que l'histoire éthiopienne est une continuation de l'histoire sainte et que les actions de Mäk^{w}ännən et de ceux qui l'entourent prennent les hommes saints, ou le Christ, lui-même en modèle. Cette caractéristique archaïque du travail de l'auteur est renforcée par le choix d'écrire en *gəʾəz*, langue liturgique, des hagiographies et des chroniques royales jusqu'à celles de Tewodros par Wäldä-Maryam et Zänab. Le biographe se place donc dans la continuité des chroniqueurs et hagiographes, ses prédécesseurs. Haylä-Giyorgis achève le manuscrit de *Yäləʾul ras Mäk^{w}ännən tarik* et le remet à l'agence nationale d'imprimerie le 28 mars 1946 (19 *mäggabit* 1938, *amätä məhərät*). L'époque à laquelle l'auteur remet son manuscrit est chargée de symboles. Avec l'aide des Anglais, Haylä-Səllase a repris en main le gouvernement éthiopien après l'invasion italienne de 1935-41 et son exil à Bath. Son retour au pays n'a pas fait l'unanimité chez les *arbäññočč*, les résistants qui ont combattu sur place, lui reprochant son départ d'Éthiopie, perçu par certains comme une fuite. Les maquis éthiopiens ont en outre appris l'autonomie, ayant survécu par leurs propres moyens et remettent désormais en cause l'obéissance à un gouvernement central qui a montré son incapacité à défendre le pays. En 1943, au Təgray éclate la révolte des Wäyanne, qui refusent l'administration de Haylä-Səllase et rejettent son autorité. L'indépendance éthiopienne elle-même est sous caution, l'armée britannique ayant pris sous son administration militaire directe l'Érythrée et l'Ogaden, ainsi que sa pointe nord-orientale, l'Hawd jusqu'en 1954. Lorsque que Haylä-Giyorgis Bälläṭä propose son manuscrit à l'agence de publication officielle, le *nəgusä-nägäst* est en train de réimposer son pouvoir et de reprendre la direction de toute l'Éthiopie. Les circonstances sont donc intellectuellement favorables à la célébration du retour de l'homme politique qui a cherché à positionner l'Éthiopie comme un État capable de développer une certaine forme de modernisation (impôts, voies de communication, armée, administration, représentation internationale, éducation) tout en conservant son identité. La biographie que Haylä Giyorgis a créée sur le père, vient honorer le nouveau départ de son fils, Haylä-Səllase, ainsi que la renaissance de l'Éthiopie libérée. Le biographe assume donc pleinement son rôle de tisseur de lien entre le passé et le présent, évacuant ainsi les années sombres de l'occupation mussolinienne,

[194] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 7.

encourageant l'avenir à la clarté du passé.[195] C'est pourquoi le discours biographique consiste à redonner de l'éclat aux actions passées, les louant et les bonifiant à titre d'exemple. Or, malgré l'emphase élogieuse donnée aux actes de ceux qui appartiennent au pouvoir impérial et chrétien, l'histoire que Haylä-Giyorgis Bälläṭä a composée n'est pas sortie de son imagination. Arrivé à Harär en 1901-1902, alors que Mäkʷännən est en poste depuis 13 ans, il a été un témoin direct des événements jusqu'à la mort du *ras* en 1906. Il a été au contact privilégié du gouverneur et de son fils Täfäri qui fréquentent son établissement religieux, pour les célébrations du calendrier liturgique, et également pour l'enseignement traditionnel, qu'il a pu être lui-même amené à dispenser à Täfäri. Haylä-Giyorgis énumère les enfants qui assistent aussi aux cours, lorsque Täfäri a onze ans : Əmmru, Täfäri, Asfaw, Sahəlu, Mammite, Bälläṭä, Kidane-Maryam.[196] Lorsqu'il n'a pas été témoin direct des événements (la période de 1852 à 1901), il a mené des enquêtes, interrogeant les témoins encore vivants, vecteurs d'histoire orale :

« በየጊዜው ፡ የፈጸሙትን ፡ ተግባር ፡ ለመግለጽ ፡ ስለሆነ ፡ ርሳቸው ፡ ያልነበሩበትን ፡ ከሌሎች ፡ በመጠየቅ ፡ ር ሳቸው ፡ ያሉበትን ፡ ግን ፡ በዓይን ፡ አይቶ ፡ በማረጋገጥ ፡ ጽፈው ፡ ታሪኩን ፡ ለወዳጆቻቸው ፡ ሲያስነብቡት ፡ ኖረዋል ። »[197]

[P]our accomplir cette tâche, lorsqu'il n'a pas assisté aux événements, il a questionné les autres mais lorsqu'il l'a vu de ses propres yeux, il écrivait les faits dont il avait vérifié la véracité et que ses proches lisaient régulièrement.

Les renseignements qu'il a collecté émergent parfois du récit à la dérobée. Ainsi, l'historien précise qu'en 1892, à l'église sainte Marie de Kombolča [nommé Kombolša par Haylä-Giyorgis], Täfäri a été baptisé « en même temps qu'une petite fille ». Ce détail rapporté par un témoin — Haylä-Giyorgis ne se trouvait pas encore dans la région du Harär — a été inséré par l'auteur pour donner de l'exactitude à son récit.

Cependant, une énigme persiste. Pourquoi ce manuscrit connu des historiens comme Richard Caulk, qui y a recours pour la rédaction de *Between the Jaws of Hyenas*[198], est-il resté un document endormi, ou estimé sans valeur historique ? En effet, sa première édition intitulée dans l'original *gəʾəz* « *Zenahu lä-ləʾul ras Mäkʷännən* / ዜናሁ ፡ ለልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ። « La renommée du prince *ras* Mäkʷännən » date de 1965 *a.m.* (1972-73), soit 20 ans après le dépôt du manuscrit. Certes, le *gəʾəz* comme choix de langue, ne peut que limiter la réception de l'œuvre et la réserver à une élite cultivée, qui comprend cette langue qui est d'abord destinée à un usage religieux. L'édition que nous employons, communiquée par Shiferaw Bekele, est la traduction du *gəʾəz* vers l'amharique, réalisée à l'initiative de

[195] JEWSIEWICKI ; MUDIMBE, 1993 : 7 ; 9.
[196] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 69.
[197] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 7.
[198] CAULK, 2002 : 58.

membres de la famille impériale, les petits enfants de Mäkʷännən[199] et publiée après la chute du *därg* en 1989 *a.m.* (1996). Pour quels motifs une édition amharique n'a-t-elle pas été publiée du temps de l'empereur ? Le style souvent direct de l'auteur, l'exposition de certains faits sans les édulcorer ou les atténuer, a-t-elle contribué à retarder la parution du livre, alors que la censure de Haylä-Səllase se montrait plus pesante ?[200]

Au contraire, la deuxième biographie, *Yä-məsraq bärräññа*, de Däməsse Wärq-Agäññähu, est publiée à Addis Abäba en 1953 *a.m.* (1960/61), c'est-à-dire cinq ans après le jubilé du couronnement de l'empereur, et 12 ans avant la propre autobiographie de Haylä-Səllase[201], qui paraît en 1965 *a.m*. Le moment de la publication de l'ouvrage pourrait correspondre à la période qui suit la tentative de coup d'état par les frères Gərmane et Mängəstu Nəway (décembre 1960), et à la donation par l'empereur de l'ancien palais Gännätä-Ləʾul, acte de fondation de l'Université Haylä-Səllase Iᵉʳ. Cet acte est symbolique, puisque le palais est le lieu qui servit de quartier général à la garde impériale insurgée et fut la scène de l'assassinat de dignitaires du régime. La concordance entre la publication de la biographie et les conséquences du putsch tenu en échec sont une hypothèse qu'il faudrait pouvoir confirmer ou infirmer par des recherches ultérieures sur les conditions dans lesquelles Däməsse Wärq-Agäññähu a publié. Toujours est-il, que celui-ci procède moins à un déroulement serré d'informations que Haylä-Giyorgis. L'auteur y cherche davantage à briller, notamment à travers un style compliqué[202]. De nombreux aspects très concrets de la vie de Mäkʷännən sont évités (son intimité avec Yäšimäbet et Täfäri, les aspects brutaux de la guerre, les souffrances de l'absence ou de la mort), et en font une biographie beaucoup plus théorique et stylisée. Ce livre a pour objectif de plaire aux instances décisionnelles et il atteint son but : rédigé postérieurement à celui de Haylä-Giyorgis, il est pourtant publié 10 ans auparavant aux presses contrôlées par le gouvernement (éditions Bərhanna Sälam). Par ailleurs, ce document amène de nombreux compléments au texte du *däbtära*-biographe. Les deux biographies se complètent.

b. L'intérêt historique des deux biographies

Les deux livres sont les sources exploitées pour faire émerger la conception du pouvoir dans l'Éthiopie de Mənilək. Ils comportent des lacunes et des limites, mais sont des documents historiques, à la fois parce qu'ils contiennent des informations, dont certaines sont rares ou inédites, et également parce qu'ils donnent une perception des événements à un moment donné, une vision de l'histoire à partir d'un observatoire socioculturel. L'optique est réglée

[199] La page de remerciement aux traducteurs est signée par la princesse Tänaññä-Wärq, une des filles de Haylä-Səllase.

[200] BAHRU ZEWDE, 1996, *Ya Heywat Tarik* and Mahtama-Sellase's *Che Balaw*: Two perceptions of a Biographical Dictionary", *History in Africa: A Journal of Method*, vol. 23. Atlanta, Georgie : 396.

[201] ቀዳማዊ ፡ ኃይለ ፡ ሥላሴ ፡ ሕይወቴና ፡ የኢትዮጵያ ፡ እርምጃ ፡ ፩ኛ ፡ መጽሐፍ ፡ አዲስ ፡ አበባ ፡ ፲፱፻፷፭ ፡ ዓ ፡ ም ። (Qädamawi Haylä-Səllase, *həywätenna yäʾItəyoṗəya ʾərmäǧǧa*, Tome 1, Addis Abäba, 1965 *a.m*. Traduction anglaise par Edward ULLENDORFF, *The autobiography of Emperor Haile Sellassie I: "My Life and Ethiopia's Progress: 1892-1937"*, Oxford, 1976.

[202] Entretien avec Delombera Negga, 5 juillet 2013.

sur les normes d'une société où domine un groupe que nous pourrions qualifier d'aristocratique (la noblesse, *mäkwänənt*/ መኳንንት ።) et qui assure son emprise sur les moyens de production économiques et sur le discours intellectuel. Cette élite contrôle le système à travers un réseau de serviteurs (les administrateurs, les ministres) et avec la coopération du clergé qui l'appuie par une justification idéologique. Nous sommes conscients de ce qu'une telle présentation de la société éthiopienne à l'époque de production des textes étudiés, a de simplificateur. Or, nous devons garder à l'esprit que les deux biographies ne cherchent pas à faire une histoire sociale ou culturelle, mais bien à tenir un discours laudatif sur une figure prééminente du système politique, dont le gouvernement à l'époque de la conception des œuvres — deuxième moitié du XXe siècle — est une forme d'achèvement jamais atteint auparavant. C'est pourquoi, ce que les auteurs laissent filtrer de leurs discours, ce qu'ils révèlent du pouvoir dans les marges, en dehors de ce qu'ils énoncent d'intentionnel, accroît la charge historique de deux documents, qu'il serait aisé de disqualifier scientifiquement en tant qu'histoire manipulée. Dans le même ordre d'idées, la volonté de Haylä-Səllase est pleine de clarté lorsqu'il rédige sont autobiographie en exil à Bath en 1937, cependant ce document recèle plus que son énonciateur ne dit intentionnellement : c'est un document sur l'histoire du pouvoir. De même, les deux biographies ne sont pas que des narrations de la vie de Mäk^w^ännən. En effet, elles projettent aussi un idéal de gouvernement, un projet politique utopique. À l'opposé, inscrits dans le temps et l'espace, ces documents apportent également des sédiments à la compréhension d'une société qui n'existe plus sous cette forme et au sujet de laquelle l'historiographie pourtant consistante, reste majoritairement concentrée sur le monde politique et religieux, alors que le XXe siècle éthiopien offre davantage de matériaux pour l'histoire sociale.[203]

Une première lecture des deux biographies indique que les deux auteurs s'en tiennent tous les deux à un schéma chronologique classique dans l'organisation des informations, la régularité de la progression politique de Mäk^w^ännen s'y prêtant parfaitement. Les grandes clefs autour desquelles les œuvres sont articulées conjuguent éléments politiques et privés : sa naissance (1852) et son éducation, son appointement comme *däǧǧazmač* de Harär en 1887, son voyage en Italie de 1889, la naissance de Täfäri (1892) puis la mort de Yäšimäbet (1894), son commandement militaire lors de la guerre contre les Italiens (1895-96), sa nomination au gouvernorat du Təgray (1898-1900), sa participation à la cérémonie de couronnement d'Édouard VII d'Angleterre en 1902, sa mort en 1906.

Cependant, Haylä-Giyorgis commet une erreur de chronologie. Il place la visite au monastère éthiopien de Jérusalem au commencement du voyage de Mäk^w^ännən[204] et de l'ambassade qu'il dirige vers l'Italie d'août à décembre 1889[205] :

[203] CRUMMEY, Donald, 1990, "Society, State and Nationality in the Recent Historiography of Ethiopia", *The Journal of African History*, Vol.31, Nr. 1, Cambridge : 103-105.
[204] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 33.
[205] *L'Illustrazione italiana*, 25 agusto 1889 : 130 ; 8 dicembre 1889 : 389.

« ይህን ፡ ሁሉ ፡ በረከተ ፡ ከተቀበሉ ፡ በኋላ ፡ እጆቻቸውንና ፡ እግሮቻቸውን ፡ ስመውና ፡ እጅ ፡ ነሥተው ፡ ሔዱ ፡ ፡ ኢጣሊያ ፡ ምድር ፡ ገቡና ፡ በዚያ ፡ ተቀመጡ ። »[206]

Après avoir reçu toutes ces bénédictions, il embrassa leurs mains et leurs pieds [ceux des moines du monastère de Jérusalem], s'inclina respectueusement et partit. Il entra dans la terre d'Italie et il y séjourna.

Or, le pèlerinage en Terre sainte n'a lieu qu'au retour, au mois de décembre. De plus, Haylä-Giyorgis ne donne aucune description du voyage diplomatique de Mäk^{w}ännən en Italie, soit parce qu'il n'a pas accès aux sources d'informations d'origine européenne comme la presse, ou le témoignage imagé d'Afä-Wärq Gäbrä-Iyäsus, l'auteur acculturé en Italie du premier roman de langue amharique,[207] soit parce qu'il dédaigne mentionner la démonstration ostentatoire de la puissance italienne qui a été faite à l'ambassade afin de l'impressionner[208]. Pourtant, dans les relations diplomatiques éthiopiennes, un tel déplacement officiel d'une quarantaine de personnes, est inédit.[209] En tant que *däbtära*, Haylä-Giyorgis Bälläṭä montre beaucoup d'intérêt à citer les lieux saints et dans un discours direct d'une page, à faire pleuvoir sur le *däǧǧazmač* une pluie de bénédictions. De même, comme par désintérêt, Däməsse Wärq-ʾAggäññähu ne fait pas allusion à l'accueil officiel réservé à la mission choane. Autre épisode peu fréquent de l'histoire éthiopienne et même unique, la participation de Mäk^{w}ännən à la fête du couronnement d'un souverain européen (Edouard VII, 1902). Aucun des deux auteurs ne s'y attarde, ne donnant aucune information[210], chacun, comme pour le voyage italien, semblant pressé de faire rentrer Mäk^{w}ännən en Éthiopie. Une des limites que se sont donnés les deux auteurs dans leur processus de création est de rester centré sur l'identité éthiopienne de Mäk^{w}ännən sans exprimer l'intérêt du gouverneur de Harär pour l'Europe et la technologie occidentale. La ligne de conduite des deux auteurs est d'autant plus intéressante que l'appui technologique européen et américain a été indispensable à Haylä-Səllase pour donner l'élan à son projet modernisateur.

Nous pourrons, à l'occasion de l'analyse des détails des œuvres, préciser la part d'exactitudes des informations données, en les resituant dans le contexte. Toutefois, malgré les approximations, *Yäləʾul ras Mäk^{w}ännən tarik* est une source documentaire importante. La biographie contient des informations rares, comme la mention de la visite de Mäk^{w}ännən à

[206] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 33.
[207] FUSELLA, Luigi, 1963, « Il *Dāgmāwi Mēnilēk* di Afawårq Gabra Iyasus », *Rassegna di studi Etiopici,* Vol. XIX, Roma : 124-126 ; ROUAUD, Alain, 1991, *Afä-Wärq : 1868-1847 : un intellectuel éthiopien témoin de son temps*, Paris : 55.
[208] *L'Illustrazione italiana,* 15 settembre 1889 : 169-170.
[209] DEL BOCA, Angelo, 1976, *Gli Italiani in Africa Orientale: Dall Unita alla Marcia su Roma*, Roma : 343.
[210] PANKHURST, Richard, 1971, "The Visit of Ras Makonnen to Europe in 1902 and the 'Spy' Cartoon of him, *Ethiopian Observer*, vol. XIV, n°4, Adis Ababa : 295-297.

Djibouti en 1893, dont nous ne trouvons qu'une trace en filigrane dans les archives des Affaires étrangères françaises (site de La Courneuve)[211]:

« ከዚያም ላይላዩን አልፈው ወደ ጅቡቲ በሚያወርደው በዴልዴሳ መድገድ ደረሱ ። በጂቡቲ ከፈረንጆች ጋር ብዙ ቀን ተቀመጡ ሥራቸውንም ከጨረሱ በኋላ ወደ ሐረር ምድር ገቡ ። »[212]

En passant dans les hauteurs, il arriva sur la route de Deldesa qui descend à Djibouti. Il resta plusieurs jours avec les Européens, et après avoir accompli sa mission, il rentra à Harär.

La mise en esclavage de populations appelées « Noirs » lors de l'expédition vers le Beni-Šangul est un des exemples les plus saillants d'une histoire qui ne cherche pas à dissimuler :

« ያን ጊዜም የእኔንና ያንተን ብዙ ሠራዊት ይዘህ ከካም ነገድ ወደ ሆኑ ወደ ጥቁሮች አገር ወደ ዓረብ ምድር ሔድ አሉዋቸው ። ... በእጃቸውም አስገቡዋቸው ፥ ከሞት የተረፉትንም ማረኩዋቸው ። »[213]

À cette époque, [Mənilək] lui dit : « Prends un grand nombre de mes soldats et les tiens, en passant par le pays des Noirs où vit la tribu de Cham, va vers le pays des Arabes. » […] Il les soumit à son autorité, ceux qui avaient échappé à la mort, il les fit captifs. […] Puis, le *ras* Mäk^{w}ännən emmena les esclaves hommes et femmes prisonniers, rentra au Šäwa.

Au contraire, Däməsse ne traite pas de la question de l'esclavage, produisant son texte à une période culminante de la renommée internationale de l'empereur et de l'Éthiopie : voyages diplomatiques en Europe et en URSS, annexion de l'Érythrée, projet de mise en place de l'OUA à Addis Abäba, représentation à la conférence des non-alignés de Belgrade, participation à la pacification lors de la guerre civile congolaise. L'auteur a ainsi exclu de son propos la mémoire d'une pratique socio-économique qui était l'argument principal des opposants à l'entrée de l'Éthiopie à la SDN en 1923.

Ainsi, les deux biographes opèrent des choix en fonction de ce qui leur semble important de montrer et en accord avec leur bagage socio-culturel : « […] la réalité ne peut être perçue en dehors des catégories et des structures constituées qui la véhiculent, sans qu'il y ait hiatus entre la réalité et sa perception. »[214] La qualité du travail d'historien mené par les deux biographes réside aussi dans leur capacité à faire adhérer le lecteur à leur discours, en créant l'impression du réel et en rendant présent leur propre conception du passé. Faire de leur perception du passé un récit plus ou moins convaincant, nous fait traverser la frontière entre l'histoire scientifique et la part de création de chaque auteur.

---

[211] Ministère des Affaires étrangères (MAEE), *Mémoires et documents*, vol. 137, fol. 113, 6 juin 1893.

[212] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 46.

[213] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 58-59.

[214] MBODJ, Mohamed, 1998, « Épilogue », *in* COQUERY-VIDROVITCH, C. ; GOERG O. ; TENOUX, H., eds., *Des historiens africains en Afrique : l'histoire d'hier et d'aujourd'hui : logiques du passé et dynamiques actuelles,* Paris : 353.

c. La dimension littéraire des deux biographies

L'ambition esthétique guide aussi les biographes, Häylä-Giyorgis étant plus soucieux de correspondre à ce qu'il considère comme la norme littéraire classique, avec comme modèle la Bible, les hagiographies et les chroniques. Däməsse s'efforce de briller à travers des constructions de phrases complexes. Les œuvres n'ont pas été conçues comme une succession sèche d'informations, mais mettent en pratique des stratégies d'accroche du lecteur. Les angles d'attaque sont différents *: Yä-lə'ul ras Mäk^{w}ännən tarik* entre dans l'histoire par le sillon nationaliste *amhara* (qualification réductrice pour qualifier ceux qui détiennent le pouvoir de 1270 à 1974) et même choan, *Yä-məsraq bärräññə* se situe sur un plan plus consensuel, prenant de la hauteur par rapport aux relations dominant-dominés qui ont émaillé les annexions territoriales de l'empire de Mənilək et élaborant un discours qui cherche à rassembler. «[…] (L)'histoire est d'abord un outil, et comme pour tout outil, son usage est laissé à l'imagination et aux capacités de ses utilisateurs, au premier rang desquels se situe l'historien. »[215] En conséquence, l'histoire, en tant que science sociale et humaine, est contingente des circonstances de son élaboration, et même une reconstruction qui se voudrait objective du passé passe par le filtre des concepts (État, géopolitique, structures sociales) et des idéologies (marxisme, prédominance de l'économie ou du social[216] ou au contraire rôle prépondérant des acteurs). Qui plus est, une biographie, avec autant de prise de distance possible, même en la relativisant par le contexte politique (*The Life and Times of Menelik II*, par Harold G. Marcus, en 1975 ; *Haile Sellassie I : the Formative Years*, par le même historien, en 1987) et même en montrant les failles du personnage (*Ras Alula and the Scramble for Africa,* par Haggai Erlich en 1996), ne laisse qu'une marge minimum de détachement par rapport au pouvoir d'attractivité du sujet. Haggai Erlich relate avec humour comment il en est venu presque par hasard à mener une recherche biographique sur *ras* Alula (mort en 1897)[217]. Cette dynamique qui entraîne l'historien à bâtir un personnage qui va au-delà du personnage historique, puisqu'il en revitalise les faits et gestes, s'apparente à une création littéraire qui fait peser sur la démarche biographique une forme d'empathie quasi irréductible, à moins de choisir un sujet à détruire complètement, ce qui ne relèverait plus de l'histoire. Par leur construction et la précision des faits évoqués, nous avons montré que les deux biographies-sources sont de l'histoire, mais qu'elles ne s'affranchissent pas d'une mise en scène et de projections sur le personnage principal qui sont propre à la littérature.

Pour Haylä-Giyorgis, l'activité créatrice est mobilisée pour donner de la texture aux personnages et les incarner dans la chair. En cela, le *däbtära* s'engage dans une voie nouvelle qui le démarque de ses prédécesseurs, les moines et écrivains sous influence religieuse. Son statut de *däbtära* lui autorise même une certaine licence avec le sacré, sans jamais devenir profane. Dawit Demisse rapporte que le *däbtära* est aussi celui qui est

[215] MBODJ, 1998 : 353.
[216] CRUMMEY, 1990 : 109.
[217] ERLICH, Haggai, 1996, *Ras Alula and the Scramble for Africa : A Political Biography, Ethiopia and Eritrea, 1875-1897*, New Jersey : IX.

associé à la magie positive, qui avec des prières est capable de fournir de l'aide à ceux qui sont victimes d'une maladie ou du mauvais sort.[218] Il est certain, en dehors des croyances populaires, que la connaissance fine de la littérature traditionnelle de ce laïc spécialisé en liturgie et dans les arts de célébrer Dieu, en fait un personnage respecté, au savoir inquiétant car inaccessible au commun. Pour un analphabète l'habileté avec laquelle le *däbtära* lit et écrit le *gəʾəz* peut même sembler un pouvoir occulte. Aussi, l'auteur de la biographie la plus dense de Mäkʷännən, sait s'aventurer habillement dans la sphère intime de l'homme politique, à la manière d'un témoin privé ou d'un confesseur. En effet, Haylä-Giyorgis, lorsqu'il aborde l'intimité charnelle et affective de Mäkʷännən et de sa famille, ne l'expose jamais comme une immixtion dans un domaine qui serait normalement interdit au public, mais au contraire dévoile la vie de mari et père du *ras* afin d'en faire un exemple, qui se calque sur d'autres couples saints (Abraham et Sarah, par exemple). La description physique des personnages de Mäkʷännən et de son épouse Yäšimäbet, dans un chapitre consacré à leur mariage et à l'enfantement de Täfäri, est une construction originale qui reprend les techniques descriptives traditionnelles des hagiographies ou de rois à la sainteté exacerbée comme Lalibäla (r. vers 1185-1220). Dans le chapitre qui relate leur mariage et leur union, les comparaisons à consonances bibliques servent à incarner les personnages physiquement et symboliquement, en leur attribuant des valeurs morales :

« ይቺም ፡ ልጅ ፡ መልኳ ፡ እጅግ ፡ ውብ ፡ ነበር ፡ የፊቱዋ ፡ አቀማመጥ ፡ እንደ ፡ ጨረቃ ፤ ዓይኖቹዋም ፡ እንደ ፡ አጥቢያ ፡ ኮከብ ፥ አቋቋሟም ፡ እንደ ፡ ዘንባባ ፥ የፊቷም ፡ ቅላት ፡ እንደ ፡ ጽጌ ፡ ረዳ ፡ አበባ ፡ ከንፈሮቹዋም ፡ እንደ ፡ ፍሕሳ ፡ አበባ ፡ ቀያዮች ፡ ጉንጮቹዋም ፡ እንደ ፡ ሮማን ፡ አበባ ፥ ያማሩና ፡ የተዋቡ ፡ ነበሩ ። [...]
ራስ ፡ መኰንን ፡ እንደ ፡ ዳዊት ፡ ቁመታቸው ፡ አጭር ፡ ነበር ፥ ዓይኖቻቸውም ፡ እንደ ፡ ጳውሎስ ፡ የተኳሉ ፥ እንደ ፡ አሮንም ፡ ዕሪዛም ፡ ነበሩ ። »[219]

Cette fille [Yäšimäbet] était très belle : son visage était beau comme la lune, ses yeux étaient semblables aux étoiles de l'aube, son maintien était comme celui du palmier, son teint était celui de la rose et ses lèvres étaient rouges comme la fleur d'ibiscus et ses joues étaient belles et agréables à regarder telles des fleurs de grenadier. […] Quant à lui, *ras* Mäkʷännən, il était aussi petit de taille que Dawit, ses yeux étaient aussi beaux que ceux de Paul et il était barbu comme Aaron.

Le travail de Haylä-Giyorgis ici consiste en un assemblage d'images issues des *gädlat*[220] (hagiographies), dont les procédés stylistiques sont aussi puisés dans des textes sacrés comme le *Cantique des cantiques*. Sa description se démarque par l'effet cumulatif qui concerne Yäšimäbet et par l'application des moyens descriptifs de la sainteté à un homme politique et à sa femme. L'association de Mäkʷännən avec David annonce sa force, car malgré sa petite taille, il vainquit Goliath. De plus, par sa généalogie officielle, Mäkʷännən descend, tout comme Jésus-Christ, de Salomon, fils de David. Aaron est une référence en matière de dévouement à Dieu, puisque dans l'ancien Testament, il est le grand prêtre du

[218] Entretien à Addis Abäba, avril 2011.
[219] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 41.
[220] Pluriel *gəʾəz* de *gädəl* (**ግድል**), histoire consacrée à la vie d'un saint.

peuple hébreu. Sa figure est présente dans les hagiographies, « saint comme Aaron » se trouve par exemple dans celle de Iyasus Mo'a[221]. L'évocation du fruit du grenadier qui souligne la fraîcheur et l'aspect rosé ou carminé du teint, est emprunté au *Cantique des cantiques* (6 : 7), ou se trouve encore dans la vie de Lalibäla : « […] ses joues étaient rouges comme l'écorce de la grenade, ses yeux semblables à l'étoile du matin […] ».[222]

La comparaison avec les étoiles de l'aube (**አጥቢያ ፡ ኮከብ ።** / *'aṭbiya kokkäb*), est un procédé usité dans les hagiographies, par exemple concernant la naissance de saint Zä-Yohannəs qui vécut au XIVe siècle : « Elle mit au monde un enfant aux yeux semblables à l'étoile du matin […] »[223]. La luminosité est une technique littéraire de mise en valeur qui appelle la pureté du personnage et la façon dont la gloire de Dieu resplendit sur lui. Notamment, c'est lors de la naissance du saint que l'image du visage resplendissant de clarté est appliquée. Haylä-Giyorgis procède de même à la naissance de Täfäri :

« እስከዛሬ ድረስ እንዲህ ያለ ሕጻን አይተን አናውቅም ፊቱ እንደ ሙሴ ፊትያበራል እኮ ፥ »[224]

Jusqu'à aujourd'hui, on n'a jamais vu un bébé pareil ; en vérité, son visage resplendit comme celui de Moïse !

Nous pouvons par exemple, rapprocher cet extrait de celui du *gädəl* de Marḥa Krestos, de Däbrä-Libanos et qui vécut au XVe siècle :

« Ensuite elle fut enceinte et mis au monde un fils. Son aspect était merveilleux, sa face brillait comme le rayon du soleil. »[225]

L'éclat des yeux de Mäk^{w}ännən est souligné par le verbe **ተኳለ**/ *täk^{w}alä*, qui signifie mettre du khôl sur les paupières, afin de faire ressortir la luminosité du regard par contraste.[226] La clarté est encore un élément glorifiant dévolu à Mənilək qui est transfiguré tel le Christ qui resplendit de lumière devant ses apôtres, lorsque le *ras* Mängäša vient se soumettre à lui en 1899 :

« የፊታቸውም መልክ ተለወጠ ፥ ልብሳቸውም እንደበረዶ ነጭ ሆነ […] »[227]

L'apparence de son visage changea, ses vêtements devinrent blancs comme la neige.

---

[221] KUR, Stanislas (trad.), 1965, *Actes de Iyasus Mo'a, abbé du couvent de St-Etienne de Ḥayq*, C. S. C.O., Vol. 260, Scriptores Aethiopici, T. 50 : 34.
[222] PERRUCHON, 1892 : 79.
[223] SCHNEIDER, Madeleine (trad.), 1972, *Actes de Za-Yoḥannes de Kebrān*, C. S. C. O., vol. 333, Scriptores Aethiopici T. 65, Louvain : 6.
[224] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 44.
[225] KUR, Stanislas (trad.), 1972, *Actes de Marḥa Krestos*, C. S. C. O., vol. 331 : Scriptores Aethiopici, T. 63, Louvain : 6.
[226] Entretien avec Selamawit Mecca, de l'Université d'Addis Abäba, lors du séminaire « Mapping the Circulation of African Literature », Annual Meeting of the American Comparative Literature Association (ACLA), 5-6 avril 2013, Université de Toronto.
[227] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 60.

Le motif de la transfiguration est présent également dans la *Chronique* de Guèbrè-Sellasié, lorsque Mənilək en vêtement d'apparat apparaît dans toute sa splendeur, le soleil se reflétant sur lui, lors de la commémoration de la bataille d'Adwa en 1903.[228] Cependant, la lumière est aussi un outil littéraire qui peut être retourné contre son sujet comme l'exprime aussi Haylä-Giyorgis lorsqu'il décrit l'alliance de Tädla Abba Gubän, dignitaire du Təgray qui refuse l'autorité de Mäk^{w}ännən qui s'est interposé contre une peine que le dissident avait prononcé. Mäk^{w}ännən, en tant que nouveau gouverneur du Təgray rend la justice au nom de l'empereur et prononce un verdict en dernier appel : aussi avait-il cassé le jugement de Tädla Abba Gubän, qu'il avait estimé injuste :

« በ3ኛውቀን መቀሌ ከደረሱ በኋላ አባ ጉበን ደረሰና ከደጃች ገብረ መደኅንና ከልጅ መስፍን ጋር ድንገት በላያቸው ላይ አንጸባረቀ ። »[229]

Le troisième jour après leur arrivée à Mäqäle, Abba Gubän arriva avec le *däǧǧač* Gäbrä Mädhən et avec le *ləǧ* Mäsfən : immédiatement Abba Gubän les éblouit.

Le verbe que l'auteur emploie ici pour « éblouit » est « **አንጸባረቀ**/ *anṣäbarräqä* (*bärräqä* dans l'original *gəʾəz*)», soit « resplendir, faire des étincelles, éblouir les yeux ».[230] L'éclat lumineux dessert ici celui qui le porte : il est comparé à Satan, ex-porteur de lumière, qui séduit les autres et les conduit vers le mal, dans ce cas, la rébellion.

Du traitement de la vie privée de Mäk^{w}ännən dans *Yä-lə'ul ras Mäk^{w}ännən tarik* découlent des effets destinés à émouvoir le lecteur, à la manière d'un roman. Ainsi, l'auteur cherche à entretenir l'empathie pour ses personnages « bons » (Mäk^{w}ännən, sa famille, ses alliés) en maintenant l'attention et les sentiments en alerte. Cette approche narrative concerne aussi l'action, comme lors d'une mission de secours commandée par le *fitawərari* Gäbre en Ogaden pour libérer les troupes assiégées par les *Somali*.[231] Le recours à l'émotionnel est bien la caractéristique d'une écriture littéraire.

3. Les biographies contemporaines : un terrain de recherches en chantier

a. L'historiographie en langues occidentales du ras *Mäk^{w}ännən : matériaux pour une biographie*

Mäk^{w}ännən est une figure qui a été rapidement connue en Europe et qui a suscité l'intérêt de son vivant. Son nom est présent dans les écrits de commerçants et de voyageurs dès 1874 alors qu'il est encore à Ləققe. Le Français Pierre Arnoux parle de lui comme d'un page nommé « Ato Mokanen ».[232] Par la suite, l'explorateur Jules Borelli et Arthur Rimbaud, le

[228] GUÈBRÈ-SƏLLASSIÉ, 1931 : 505.
[229] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 62.
[230] KANE, T.L., 1990, *Amharic-English Dictionary*, Wiesbaden: 2253.
[231] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ: 57-58.
[232] LOUIS-LANDE, M.L., décembre 1878, « Un voyageur français dans l'Éthiopie méridionale », *La Revue des Deux Mondes*, T. 30, Paris: 896.

commerçant pour la maison de négoce Mazeran/Viannay/Bardey, côtoient Mäk^{w}ännən à Ənṭoṭṭo alors qu'il est *balambaras* (grade militaire qui correspond à gardien d'un *amba*, c'est-à-dire un haut-plateau fortifié) ou lorsqu'il est *däǧǧazmač* (commandant de la porte du roi) de Harär en 1887. Ils se plaignent, pour le premier de ses demandes pressantes d'armes et pour le deuxième, du fait qu'il n'honore pas ses dettes.[233] Jules Borelli porte au commencement un jugement sévère sur le nouveau gouverneur, alors qu'il est témoin de sa prise de poste et de l'installation des soldats *gondari* à Harär :

« C'est un des illustres Abyssins qui m'a le plus exploité, sans me donner aucune des choses nécessaires à la vie ou à l'accomplissement de mon voyage […] »[234]

Arthur Rimbaud déchaîne même sa plume, traitant le *däǧǧazmač* de petit singe (*ṭoṭa/* ጦጣ), car selon lui, il serait empressé à imiter les Européens.[235] Les premiers échos de l'officier dans les documents occidentaux sont donc plutôt défavorables, mais paradoxalement, du point de vue biographique, c'est une des périodes les plus intéressantes car elle recèle des zones d'ombre et révèle les contradictions du personnage. Hélas, les lacunes documentaires, quant à ce « premier » Mäk^{w}ännən, tant en langues occidentales qu'en amharique, ne permettent pas aujourd'hui une compréhension plus fine des types de relations que le jeune officier avaient engagées avec les Européens. D'autant plus que nos deux sources principales sont les écrits de deux personnalités très marquées et aux accès de racisme, cet état d'esprit ayant été attisé par leur impréparation à la rencontre de « l'altérité » éthiopienne ou aux vicissitudes économiques de leurs expéditions et projets.[236] Malgré ces tensions, les deux Français et le gouverneur se quittent en bons termes.[237] Cette tendance dépréciative s'inverse, et son image revêt désormais un rayonnement croissant. L'événement déclencheur de sa renommée grandissante est sa mission en Italie de 1889, au cours de laquelle il signa la convention additionnelle au traité de Wəĉale, qui en plus d'un emprunt permettant d'acheter des armes italiennes, entérinait sans que le diplomate éthiopien en ait connaissance, l'avancée en Éthiopie des armées d'occupation italiennes au sud du fleuve Märäb. L'intérêt réel de Mäk^{w}ännən pour certains aspects de la technologie moderne, et principalement les armes[238], le rendit réceptif à l'environnement occidental, ou du moins, à ce que le gouvernement italien, puis français et britannique (1902) lui en montrèrent. En arrière plan de chaque visite officielle, était campée la volonté d'imprimer dans l'esprit de l'ambassadeur éthiopien, l'idée que la nation qu'il visitait était la plus puissante de toutes, en ce contexte de nationalismes exacerbés qui précédait la Première Guerre mondiale. Le

[233] BORELLI, Jules, 1890*, Éthiopie méridionale, Journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama, septembre 1885 à novembre 1888*, Paris : 105, 123 ; RIMBAUD, Arthur, « Correspondance », *Œuvres complètes*, 1972, Paris, Pléiade : 560, 644.
[234] BORELLI, 1890 : 214.
[235] RIMBAUD, 1972 : 553.
[236] BORELLI, 1890 : 108; RIMBAUD, 1972 : 611.
[237] BORELLI, 1890 : 236; RIMBAUD, 1972 : 668.
[238] MAEE, *Correspondance politique et commerciale,* vol. 19, fol.172-173 : lors de son séjour diplomatique à Paris du 13 au 24 juillet 1902, il a notamment visité le musée de l'artillerie des Invalides, l'école d'application d'artillerie de Fontainebleau et la cartoucherie Gévelot d'Issy-les-Moulineaux.

journaliste italien qui fait un compte-rendu de la visite officielle de Mäk^{w}ännən à Rome, afin de montrer à quel point l'officier éthiopien est ébloui par ce qu'il voit, lui prête ces mots : « *Voglio figgermene il ricordo nella memoria*. (Je veux m'en enfoncer le souvenir dans la mémoire) ».[239] Nous touchons ici à la deuxième phase de la transformation de la perception de Mäk^{w}ännən, celle pendant laquelle sa figure est neutralisée, en estompant toutes les aspérités. Mäk^{w}ännən incarne désormais l'Africain apte à être le réceptacle de la civilisation européenne :

« C'est donc à l'occasion de l'ambassade de 1889 qu'est ébauchée par les Européens l'image d'un Éthiopien éclairé. […] Cette construction littéraire du personnage, […] rend Makonnen docile, apprivoisé. Les témoins européens neutralisent son altérité, par l'emploi du paradoxe. »[240]

Pour G.F.H. Berkeley, qui enquête sur les lieux de la bataille d'Adwa, la découverte du monde occidental en 1889 est un facteur déclencheur du changement de perception des Occidentaux par Mäk^{w}ännən, qui saisit l'ampleur du décalage technologique et l'urgence de réagir face aux ambitions coloniales européennes :

"*This young Dejatch, who had never before stayed beyond the high plain of Ethiopia, was suddenly brought into one of the great town-centers of the white men, and the experiences of that short visit have left an indelible mark on his character; he realizes the power of the white men, but does not altogether trust them*."[241]

La troisième phase de construction du personnage médiatique de Mäk^{w}ännən est sa participation à la guerre contre les Italiens et particulièrement son commandement en chef à Mäqäle et à Adwa. Lors de ces batailles, des faits héroïques lui sont attribués. En outre, son rôle de premier intermédiaire entre les Européens venus de la côte de la Mer Rouge et Mənilək contribuent à créer une certaine familiarité entre les envoyés européens et lui. Son style personnel renforce la charge positive de son image. Par exemple, il accueille en 1903 les officiers britanniques dans le cadre de la préparation de la quatrième expédition contre le *sayyid somali* Maxamed Cabdulle Xasan, en les régalant de mets fins et de champagne.[242] Lorsque la guerre éclate, dès les premiers faits d'armes qui l'impliquent, Mäk^{w}ännən est identifié dans la presse comme l'ex-ambassadeur : « Makonnen, notre vieil ami qui fut tant fêté en Italie », dit ainsi ironiquement un journaliste de *L'Illustrazione italiana*, du 15 décembre 1895 (numéro 50, page 370, ma traduction de l'Italien). Cette notoriété sera croissante et *L'Illustration* (le périodique français) lui consacre un article en 1902 à l'occasion de sa visite en France, insistant sur la réputation du *ras* : « Les Parisiens de leur côté, se montrent donc très curieux de connaître ce guerrier fameux, doublé, dit-on, d'un fin diplomate.»[243] L'hebdomadaire de presse fait sa nécrologie en termes élogieux en mars

[239] *L'Illustrazione Italiana*, 15 settembre 1889 : 169.
[240] VOLFF, Benjamin, 2009, « Le *ras* Makonnen sous l'œil occidental », *Pount, N°3,* Bièvres : 26-29.
[241] BERKELEY, G.F.H., 1902, G.F.H., 1902, *The Campaign of Adowa and the Rise of Menelik*, Westminster : 21.
[242] PÉTRIDÈS, 1963 : 259.
[243] « Le ras Makonnen », *L'Illustration*, 19 juillet 1902 : 56.

1906[244] et rappelle sa renommée lorsque son fils Täfäri accède au pouvoir aux côtés de l'impératrice Zäwditu[245] en 1916 : « Le dedjaz Tafari, gouverneur de la province de Harrar, fils du célèbre ras Makonen […] »[246]. Si nous concevons l'historiographie comme étant l'histoire en train de s'écrire[247], alors celle de Mäkʷännən a commencé à s'échafauder de son vivant. De façon non exhaustive, nous avons pu consulter les documents en langues occidentales le concernant :

- 33 mentions et narrations d'une rencontre avec lui, datant d'entre 1878 et 1907, imprimées ou manuscrites (correspondance de l'évêque catholique de Harär, Taurin Cahagne) en français, anglais, italien, allemand, russe. Témoignages émanant de diplomates, commerçants, missionnaires, scientifiques, explorateurs, chasseurs de lions et d'éléphants, écrivain, officiers italiens
- une dizaine d'articles de presse en français, en italien, en anglais qui lui sont contemporains

Hormis en Italie, où il est perçu de façon contrastée, le *ras* devient dans les textes qui s'y rapportent une icône qui incarne l'intelligence politique, la vaillance patriotique, le raffinement « oriental » et le sens chrétien de la justice. C'est tout le paradoxe de projeter sur un homme politique africain des valeurs estimées positives alors qu'à cette époque, l'Europe colonialiste trouve dans la dévalorisation des cultures africaines la justification de la « mission civilisatrice » qu'elle s'attribue.

Certes, Mäkʷännən n'est pas une figure inattaquable. Il lui a été reproché encore de ne s'intéresser aux Européens que pour servir ses intérêts propres, tel l'enrichissement[248] et de rester fondamentalement « barbare ». Au sujet du fait qu'il ne soit pas opposé aux amputations des parties génitales sur les soldats italiens vaincus, l'officier d'Amato le qualifie de « prince de ceux qui pratiquent l'éviration » et déclare qu'il valût mieux pour l'Italie qu'elle eût mille ennemis déclarés comme Mənilək qu'un seul ami comme Mäkʷännən.[249] Cependant, la plupart des textes qui le concernent sont élogieux et le célèbrent comme prince éclairé, surtout dans l'immédiat après Adwa, alors qu'il est le premier interlocuteur des délégations européennes (il signe avec James Rennell Rodd le traité frontalier pour le Somaliland en mai 1897). Plus tard, Jean d'Esme rappelle son nom dans un ouvrage de 1928, puis le personnage tombe dans l'oubli en Occident, et il n'est plus évoqué que comme père de Haylä-Səllase, jusqu'aux années 1960.

Trois ans après la publication de sa biographie éthiopienne par Däməsse Wärq-Aggäññähu, un texte historique particulier est publié, rédigé en langue française : *Le Héros d'Adoua, ras*

---

[244] « Un grand seigneur abyssin : le ras Makonnen », par L. Sauveroche, *L'Illustration*, 31 mars 1906 : 191.

[245] ዘዉዲቱ ። Fille de Mənilək, impératrice de 1916 à 1930, ancienne épouse de Gugsa Wäle du Bägemdər, elle ne put empêcher Täfäri , régent et héritier, de prendre progressivement en main le pouvoir réel.

[246] « La destitution du négus d'Abyssinie », *L'Illustration*, 25 novembre 1916 : 500.

[247] RITTER, H., 1986 : 188.

[248] LA JONQUIERE (DE), Clément, 1897 : 259 ; MAEE, *Mémoires et Documents*, 138, fol. 194-195, 28 novembre 1890.

[249] AMATO (d'), Nicolas, 1898, *Da Adua ad Addis Abeba* : 218.

Makonnen, prince d'Éthiopie par S. Pierre Pétridès (1963). Nous reviendrons dans le chapitre suivant sur le contenu de cet ouvrage, qui répond à une logique laudative, mais n'en recèle pas moins des informations organisées et constitue un catalogue bibliographique des écrits occidentaux sur Mäk^{w}ännən. En 1977, Richard Caulk traite de Mäk^{w}ännən par un article biographique très complet, qui s'appuie notamment sur les sources amhariques (Haylä-Giyorgis et Däməsse), donnant avril 1893 comme date du voyage du *ras* à Djibouti. Le même historien cite l'édition originale en *gəʾəz* de *Zenalu läləʾul ras Mäkwännən* dans son étude pointue de la diplomatie de Mənilək.[250] Le premier tome de la biographie de Haylä-Səllase par H.G. Marcus, contient cinq pages qui recadrent Täfäri dans son environnement familial et insistent sur l'influence de son père sur le rôle des missionnaires capucins français dans l'ouverture d'esprit du gouverneur,[251] qu'il a notamment étudié à partir des archives de la mission, à l'époque située à Toulouse et désormais rapatriées au Vatican. Le traitement historiographique officiel publié le plus récent est l'article de Tim Carmichael, dans le volume 3 de *l'Encyclopeadia Aethiopica* (2007 : 686-687). L'historien avait précédemment mené ses recherches de *PhD* sur la mise en place contestée d'un système légal de gouvernement à Harär par Täfäri[252]. Son article biographique mentionne en particulier les exactions du *ras* contre les *Somali*.

Mäk^{w}ännən est donc une figure historique qui suscite encore l'intérêt. Il représente une cible de choix pour les historiens qui remettent en cause l'impact de l'action individuelle dans le déroulement de l'histoire, et se focalisent davantage sur les structures socio-économiques, ou les conflits entre colons amhara et populations locales *oromo* [253] et *somali.* Figée par l'historiographie occidentale dans une posture très peu nuancée et avec peu de zones d'ombre, l'historiographie de Mäk^{w}ännən offre une prise à une nouvelle approche du personnage, à travers les sources orales s*omali* par exemple. Quant à notre analyse du sujet, elle se tient dans la force d'attraction du centre, puisque bâtie sur les sources amhariques, qui même mises en perspective, tiennent un discours qui entérine la domination d'une certaine vision de l'histoire, celle des élites.

b. Deux modèles de biographies élogieuses

S. Pierre Pétridès, d'origine grecque, est le rédacteur de la seule biographie en langue occidentale sur Mäk^{w}ännən. Il écrit dans un style surchargé mais agréable et dès l'avant-propos, son ambition panégyrique est clairement annoncée :

« En tout premier lieu, ses très respectueux remerciements [de l'auteur] iront à Sa Majesté Impériale, Hailé-Séllassié I ; c'est à Sa haute sollicitude et à Ses encouragements éclairés que ce livre

[250] CAULK, Richard, 1977, "Makonnen, Ras", in OFOSU-APPIAH, L.H. (dir), *The Encyclopaedia Africana: Dictionary of African Biography,* Volume one, New York : 101-102 ; CAULK, 2002 : 58.
[251] MARCUS, Harold G., 1995, *Haile Sellassie I: The Formative Years, 1892-1936*, New Jersey : 2-6.
[252] CARMICHAEL, 2001.
[253] MOHAMMED HASSEN, June 1980, "Menilek's Conquest of Harar, 1887, and its Effect on the Political Organization of the Surrouding Oromos up to 1900", in DONHAM D.L., JAMES, Wendy (eds.), *Working Papers on Society and History in Imperial Ethiopia: the Southern Periphery from 1880s to 1974*, Cambrige : 227-246.

doit sa genèse et son éclosion. Sa vénération à l'égard de ce Père qui Le prépara si lucidement à Ses destinées impériales, Son admiration pour le combattant qui, à Adoua, préserva l'indépendance de l'Éthiopie tout en réveillant la conscience de l'Afrique, sont des sentiments qui L'honorent autant qu'ils touchent nos cœurs. »[254]

La dédicace au *nəgus*, qui l'année de la parution de l'œuvre inaugurait le siège de l'Organisation de l'Union Africaine à Addis Abäba (« réveillant la conscience de l'Afrique » ou encore « le ras Makonnen, prince d'Éthiopie et grand d'Afrique », Pétridès, page 302), prend une tournure pleine de préciosité, par les majuscules qui sont attribuées à la désignation de Haylä-Səllase, normalement dévolues à Dieu dans le christianisme occidental. En tout état de cause, ces marques de respect ne rendent pas la troisième personne de politesse de la langue amharique (*ʾərsaččäw* / እርሳቸው), qui qualifie les personnages au statut important, tels les empereurs, les hauts dignitaires, ou Mäkʷännən dans les biographiques en amharique que nous employons comme sources. L'avant-propos révèle encore la proximité de l'auteur avec le milieu gouvernemental, en remerciant le fils de Haylä-Səllase, le prince héritier Asfaw-Wäsän et le ministre Aklilu Habtä-Wäld. Protégé du pouvoir, son travail ne prend aucun risque et le style aux nombreuses circonlocutions que l'auteur élabore, est tout autant au service des informations qu'il déroule, qu'il s'efforce de montrer leur poids dans la balance du bien (Mäkʷännən) et du mal (ceux qui sont contre lui). La construction manichéenne du récit énonce le postulat que Mäkʷännən, de par ses origines et son caractère, est appelé à une grande destinée, et que son ascension régulière culmine avec son rôle militaire à Adwa (« […] le chef-d'œuvre de la stratégie makonnienne »[255]), pour assurer sa gloire internationale (« Les années de triomphe » [256]). Les deux derniers chapitres achèvent de densifier la texture sainte que Pétridès donne à son héros. Son agonie ayant des éclats de souffrance qui rappellent en écho ceux du Christ au Golgotha, il retrouve finalement la délivrance avant de connaître une forme de résurrection à travers ceux qui célèbrent sa mémoire et ses vertus :

« Étendu sur son lit de souffrance, il semblait se reposer. Une expression de sérénité semblait planer sur ce faciès de chrétien qui vient de confier son âme à son Créateur, après avoir livré le bon combat […] »[257]

En effet, le dernier chapitre intitulé « Par-delà le tombeau » annonce la postérité de Mäkʷännən, et pour la rendre complètement possible en rappelant l'attachement sans faille des *Haräri* à leur gouverneur, le discours falsifie complètement l'histoire en écrivant que lors de la prise de Harär, les populations locales « se soumirent de bon cœur à son autorité ».[258] Jules Borelli, présent lors des événements, au contraire décrit en détail les exactions des soldats de Mənilək qui exproprient, pillent et réduisent en captivité, les prélèvements éthiopiens engendrant une disette monétaire, l'afflux de colons militaires transformant la

[254] PÉTRIDÈS, 1966 : 2.
[255] PÉTRIDÈS, 1966 : 164.
[256] PÉTRIDÈS, 1966 : 185-272.
[257] PÉTRIDÈS, 1966 : 278.
[258] PÉTRIDÈS, 1966 : 278.

ville en « cloaque »[259]. Arthur Rimbaud relate les taxations forcées.[260] L'historien Mohammed Hassen a interrogé l'histoire orale pour faire connaître la famine qui sévit alors chez les *Oromo* après l'attribution des terres et du bétail aux officiers et soldats.[261]

Pétridès manipule la vie de Mäk^{w}ännən afin qu'elle épouse l'idéologie du pouvoir. L'origine choane de la dynastie dite salomonienne, est valorisée de façon emphatique, afin de distinguer par ses qualités le peuple du Šäwa du reste des populations :

« […] [U]ne population dont la résistance physique, l'activité réfléchie, la persévérance et le penchant vers l'action à longue haleine, étonnent ceux qui connaissent l'Afrique, son inertie et son imprévoyance. […] [L]es hommes sont bâtis à l'image de leur pays : souples, élancés, résistants, macrobes[262] ; avec cela, rudes, patients, hardis dans l'action et circonspects dans la pensée, riches de paroles quand il s'agit de réclamer mais avares de mots quand il s'agit de promettre, jaloux de leur indépendance, attachés à leur terre, à leur famille, à leurs chefs par des liens dont ils respectent le mystère, par un amour qui n'a pas besoin de se définir pour être solide et durable. »[263]

Pour faire plier son discours aux exigences de la censure, il efface toute piste qui pourrait remettre en cause la perfection de son sujet, allant jusqu'à nier l'existence d'un fils naturel, Yəlma, frère aîné de Täfäri, ou à faire disparaître l'inimitié que Rimbaud a pu éprouver pour Mäk^{w}ännən.[264] L'écrivain modifie aussi les sources qu'il cite, lorsqu'il faut les édulcorer. Ainsi, supprime-t-il le mot « nègre » et modifie la coiffure du *ras*, dans la description qu'il reprend de l'explorateur du Bourg de Bozas, pour qui le mot « nègre » dans l'environnement culturel raciste de la fin du XIXe siècle était normalisé :

« Il se tient dans une petite pièce, sur un divan couvert de tapis et garni de coussins. Sa robe est noire, brodée d'or. Il est de taille moyenne, mince et bien prise. Sa chevelure frisée le coiffe en boule ; la barbe soignée se divise en deux pointes. Le front est légèrement bombé, le nez droit, les yeux vifs, les lèvres minces. Malgré la peau noire, rien dans les traits n'évoque le nègre.»[265]

Cité par S.P. Pétridès, cet extrait a perdu de son âpreté (les transformations sont indiquées en *italique*, les suppressions entre crochets) :

« *Le Ras* se tient dans une petite pièce, sur un divan couvert de tapis et garni de coussins. Sa robe est noire, brodée d'or. Il est de taille moyenne, mince, [et] bien prise. Sa chevelure *est* frisée [le coiffe en boule ; la barbe soignée se divise] en deux pointes. Le front est légèrement bombé, le nez droit, les yeux vifs, les lèvres minces. Malgré la peau [noire] *foncée*, rien dans ses traits n'évoque [le nègre] *l'africain*[266]. »[267]

---

[259] BORELLI, 1890 : 238-39 ; 242.
[260] RIMBAUD, 1972 : 572.
[261] HASSEN, 1980 : 236-37.
[262] Mot très peu usité pour désigner une personne qui a une longue vie.
[263] PETRIDES, 1966 : 20.
[264] PÉTRIDÈS, 1966 : 31 ; 98.
[265] BOURG de BOZAS (du), Robert, 1906, *Mission scientifique du Bourg de Bozas : de la Mer Rouge à l'Atlantique à travers l'Afrique tropicale*, Paris : 19.
[266] L'orthographe exacte est « Africain » avec une majuscule.

De même qu'il clame l'exceptionnalité de l'homme du Šäwa, Pétridès évacue ici le jugement de valeur raciste porté par l'explorateur et aristocrate français du Bourg de Bozas, qui ne pourrait être perçu que d'une façon insultante par les lecteurs éthiopiens. Il n'est d'ailleurs plus attribué à Mäk^{w}ännən aucun trait africain. Cependant, si dans cette biographie l'apologie du pouvoir à travers Mäk^{w}ännən prend des proportions emphatiques et correspond à une stratégie de placement de l'auteur à la cour qui semble vouloir se démarquer en tant qu'historiographe du roi, l'art de rendre un hommage biographique peut se faire sans avoir besoin de mettre en œuvre une démarche trop révérencieuse. Paru à Addis Abäba en 1998 *a.m.* (2005-06) pour sa deuxième édition, le premier tome d'une biographie consacrée à Täfäri et écrite par Zäwde Rätta (**ዘውዴ ፡ ረታ**) s'intitule sans effets oratoires : « *ተፈሪ ፡ መኰንን ፣ ረዥሙ ፡ የሥልጣን ፡ ጉዞ ፣ በምኒልክ ፣ በኢያሱና ፡ በዘውዲቱ ፡ ዘመን ፣ ፲፰፻፹፬-፲፱፻፳፪ ። La longue marche de Täfäri vers le pouvoir, à l'époque de Mənilək, de Iyasu et de Zäwditu, 1884-1922 a.m. (1892-1930). »* Ce choix de sujet s'impose à l'auteur par son parcours de diplomate proche de l'empereur mais le rend suspect, dans les remous historiographiques qui ont fait surface avec l'ethno-fédéralisme, de perpétuer une vision schématique et *amhara* du pouvoir. Le biographe a par exemple, pratiqué des enquêtes orales, interrogeant ici sur ses prétendues origines *gurage*, Mulu-Šäwa, une descendante de la mère de l'épouse de Mäk^{w}ännən :

« Le 20 *hamle* de l'an de grâce 1996 [27 juillet 2004], je lui ai rendue visite dans sa demeure à Addis Abäba Gullälle, où elle vit avec sa fille *wäyzäro* Yäšiʾəmäbet. *Wäyzäro* Mulu-Šäwa m'entretint de l'histoire de sa famille, et de son ancêtre *wäyzäro* Wälättä-Giyorgis[268], dont elle me certifia que le père et la mère, *ato* Yämərru et *wäyzäro* Yəbərähuləsh, étaient natifs du Mänz et du Tägulät. »[269]

L'écrivain a donné au récit une forme narrative enlevée. Il intègre ainsi des informations issues de la tradition orale :

« En 1884 [1892], alors qu'on apprit qu'elle concevait pour la neuvième fois, les devins, aussi bien des *šeh* [*cheikh*] que des monastères, firent une prédiction qui disait : " Le Seigneur permet que la venue au monde de ce nouveau-né se passe bien. Une fois qu'il aura vu le jour, il faudra qu'il soit séparé de sa mère et il grandisse avec une attention toute particulière." »[270]

Un récit biographique qui tout en rendant l'intérêt du sujet et en collant aux formes populaires de narration de l'histoire (intervention du miraculeux), évite l'excès. L'approche biographique de l'histoire est donc une habitude tant occidentale qu'éthiopienne et un survol révèle les difficultés du biographe à maintenir une distance de sécurité entre la recherche objective et un nécessaire attrait pour le sujet ; cependant la comparaison de

---

[267] PÉTRIDÈS, 1963 : 231.

[268] **ወለተ ፡ ጊዮርጊስ ።** Mère de Yäšimäbet, dont le père est le *šeh* Ali ou Abba Däfar, du Wärrä Illu, région musulmane du Wällo, au nord du Šäwa.

[269] **ዘውዴ ፡ ረታ ፥** 1998 **ዓ ፡ ም ፥ ተፈሪ ፡ መኰንን ፣ ረዥሙ ፡ የሥልጣን ፡ ጉዞ ፥ አዲስ ፡ አበባ ፡** 17 **።** ZÄWDE RÄTTA, 1998 *a.m*, *Täfäri Mäk^{w}ännən : räžžəmu yäsəlṭan guzo*, Addis Abäba : 17.

[270] ZÄWDE RÄTTA, 1998 *a.m.*: 18.

deux biographies éthiopiennes qui rendent hommage, l'une à Mäkʷännən, l'autre à Täfäri, permet de constater que l'exagération ne se situe pas dans ce cas dans la perception éthiopienne du sujet. La production biographique de Zäwde Rätta sur Haylä-Səllase, qui adopte une forme romancée et destinée à un large public, ouvre un domaine de recherches à investir pour les historiens et les traducteurs : celui du roman historique contemporain éthiopien en langue amharique[271], afin d'une part de le rendre accessible aux lecteurs occidentaux, et d'autre part, d'en faire ressortir ce qu'ils disent ou pas sur la société éthiopienne actuelle.

En conclusion de cette première partie, nous avons situé nos sources dans l'historiographie du pouvoir est-africain, mettant en évidence que les conceptions de gouvernements de type monarchique sont érigées sur des dynamiques similaires mais prennent des formes appropriées aux conditions socio-économiques locales. À chaque fois le pouvoir est relié aux forces religieuses qui le valident. Les sociétés ont toujours cherché à établir des garde-fous contre la puissance du souverain.

L'historiographie éthiopienne a longtemps été produite par les érudits gravitant autour du pouvoir et en cela, permet un accès privilégié à son étude. Il apparaît cependant que la tradition des chroniques n'est pas réductible à une histoire de rois évoluant au milieu des miracles, mais que l'apport du pouvoir monarchique dans la stabilité de la société y est exposé à travers les difficultés qu'il est amené à affronter. Encore aujourd'hui, la fabrication de l'histoire est un engagement marqué par une école de pensée ou des choix idéologiques : en conséquence, l'étude des acteurs historiques sous la forme biographique est une démarche qui peut susciter l'adhésion ou le rejet. Cependant, que l'historien veuille privilégier les forces sociales ou les macrostructures, au rôle des individus, il parvient toujours à attribuer une partie de l'action, du pouvoir d'agir, à une catégorie sociale. Ainsi, même ce qui s'apparente à une mise à bas des formes institutionnalisées de l'histoire éthiopienne, aboutit à leur remplacement par d'autres figures (les paysans, les peuples qui se proclament opprimés) dans la course pour le pouvoir. Finalement, s'il est matériellement bien plus difficile de mener des fouilles archéologiques et d'exhumer ainsi les expressions socioculturelles du passé, il est plus polémique de s'engager dans une recherche sur une catégorie documentaire très idéologiquement marquée. Toutefois, vouloir analyser le pouvoir à travers des biographies officialisées ce n'est pas adhérer à cette perception du pouvoir, mais en montrer l'intérêt et les contradictions.

En outre, les sources amhariques résistent à l'analyse car elles nécessitent une traduction lente que le chercheur doit mener lui-même s'il veut avoir à la fois une vue d'ensemble et détaillée des documents. Les biographies traduites pour notre recherche sont idéologiquement orientées et sont autant des outils apologétiques que des œuvres littéraires ayant une visée esthétique avec l'objectif de susciter l'adhésion du lecteur. Les

[271] FICQUET, Éloi, SHIFERAW BEKELE, 2005, « Le marché du livre éthiopien à l'épreuve de la diversité », *Politique africaine*, n°99, Paris : 93-94.

biographies veulent faire adhérer le récepteur du message au discours en le séduisant par sa forme. Nous abordons donc un domaine où sont intriqués la création imaginaire et les faits réels, entre littérature et histoire. Cerner chaque information permet d'analyser comment elle est mise en valeur et ainsi d'identifier son appartenance à un thème.

Deuxième partie :

L'historiographie du *ras* Mäk^{w}ännən en langue amharique : reflets du pouvoir sur terre et dans le ciel

Le matériau pour une analyse fine de la perception du pouvoir à travers les textes amhariques, est constitué des deux biographies qui cherchent à s'installer au cœur même de la vie politique, sociale et privée du *ras* Mäk^{w}ännən. Les discours s'attachent à démontrer la prééminence de l'action du gouverneur de Harär dans l'histoire éthiopienne. Ils véhiculent des thèmes qui peuvent être regroupés en trois catégories : la légitimation de l'ordre social et politique par la religion, la vie privée de Mäk^{w}ännən comme modèle de famille chrétienne, l'utopie politique incarnée par le gouverneur.

I. Dieu à l'origine de toutes choses

Les sources amhariques qui traitent du *ras* Mäk^{w}ännən projettent sur l'homme politique un faisceau idéologique qui puise sa lumière dans le christianisme *täwahədo*. Il n'est pas concevable, avant la prise du pouvoir par le *därg* à partir de septembre 1974, puis par Mängəstu Haylä-Maryam[272] en février 1977, de dissocier l'exercice du pouvoir de la foi et des pratiques religieuses. Encore aujourd'hui, si l'État de la République Fédérale Démocratique d'Éthiopie est laïque[273], l'athéisme est une opinion qu'il convient de ne pas manifester. Avant la séparation de l'Église et de l'État d'août 1974, le christianisme consolide et auréole le pouvoir depuis la conversion de l'empereur Ezana vers 330. Le mythe fondateur développé dans le *Kəbrä-nägäst* à partir du XIVe siècle fonctionne de façon double. D'une part, il étire la racine du christianisme éthiopien jusqu'à la sève du judaïsme par l'ascendance salomonienne de *qädamawi* Mənilək[274], le premier empereur d'Éthiopie étant selon la tradition, le fils de Salomon et de Makkədda, la reine de Saba. D'autre part, il déplace l'Arche d'Alliance en Éthiopie, Dieu la désignant ainsi comme nouvelle terre d'élection sur laquelle doit fleurir la religion révélée[275]. Ainsi, l'action des puissants de l'empire n'est possible que parce qu'ils ont le soutien de Dieu et qu'ils servent l'œuvre de proclamation de sa gloire[276]. En contrepartie de l'accomplissement de sa volonté par les princes terrestres, le Seigneur pourvoie à leur légitimité, à leur puissance, à leur sécurité et la perpétuation de leur nom.

---

[272] Haylä-Maryam signifiant cependant « Force de Marie » : chaque nom de personne fait une référence explicite ou métaphorique à Dieu.
[273] Article 11 de la constitution du 8 décembre 1994. Source : www.servat.unibe.ch/icl/et00000_.html#A027_ (consulté le 27 décembre 2011).
[274] BEYLOT, 2008 : 176-178.
[275] BEYLOT, 2008 : 219-224 ; 296-299.
[276] BEYLOT, 2008 : 298 ; 381-382.

1. L'ordre social conforme à la volonté de Dieu

a. Une mère et un père

Le double mythe fondateur de l'ordre impérial ne permet pas, en théorie, que l'autorité d'un homme de pouvoir soit remise en cause : contester la position d'un chef, c'est s'opposer au plan de Dieu. Ainsi, concernant le *ras* Mäk^{w}ännən, Haylä-Giyorgis Bälläṭä développe dans un premier temps son ascendance afin de le situer clairement dans la lignée salomonienne. Cette filiation passe par sa mère, Tänaññä-Wärq, fille de Sahəlä-Səllase, roi du Šäwa, de lignée salomonienne revendiquée. Ce lien jusqu'à Mənilək premier est clairement détaillé par Haylä-Giyorgis Bälläṭä qui précise la filiation salomonienne de Sahəlä-Səllase. Ce grand-père de Mäk^{w}ännən est en effet, un descendant de l'empereur Ləbnä-Dəngel (r.1508-1540), dont un fils, Abeto Yä'əqob[277], se réfugia au Šäwa pendant les conquêtes d'Ahmad Grañ[278] (r.1529-1543). Les rois du Šäwa qui en descendent sont :

« የነገሥታት ፡ ትውልድም ፡ ቍጥር ፡ እንደዚህ ፡ ነው ። ልብነ ፡ ድንግል ፤ አቤቶ ፡ ያዕቆብ ፤ ሥግወ ፡ ቃል ፤ ወረደ ፡ ቃል ፤ ነጋሢ ፡ ክርስቶስ ፤ ስብስትያኖስ ፤ አብዬ ፤ አምኃ ፡ ኢያሱስ ፤ አስፋ ፡ ወሰን ፤ ወሰን ፡ ሰገድ ፤ ሣህለ ፡ ሥላሴ [...] ። »[279]

Voici la liste des descendants des rois [du Šäwa] : Ləbnä-Dəngəl ; Abeto Ya'əqob ; Səgəwä-Qal ; Wärrädä-Qal ; Nägasi-Krəstos ; Səbəstəyanos ; 'Abəye ; 'Amha-'Iyasus ; 'Asfa-Wäsän ; Wäsän-Säggäd ; Sahəlä-Səllase.

À cette liste, Bairu Tafla rajoute Ləbsä-Qal, qu'il intercale entre Wärrädä-Qal et Nägasi-Krəstos.[280]

Puis, Haylä-Giyorgis s'intéresse plus précisément à la mère et au père de Mäk^{w}ännən :

« ወደ ሸዋ ምድር መንግሥት ታርክ እንመለስ ። ሣህለ ሥላሴ ኃይለ መለኮትንና ተናኘ ወርቅን ሌሎችንም ልጆች ወለዱ ። ኃይለ መለኮትም በ1836 ዓ.ም. **በዘመነ ማርቆስ ነሐሴ** 12 **ቀን ማክሰኞ ዕለት ዳግማዊ ምኒልክን ወለዱ ። ጌታችን አዳምን ወደ ገነት ይመልሰው ዘንድ ዳግማይ አዳም እንደ ተባለ እንዲሁም እሳቸውም የተበተኑትን ሁሉ አንድነት ይሰበስቡዋቸው ዘንድ ዳግማዊ ምኒልክ ተባሉ ።**

---

[277] *ኅሩይ ፡ ወልደ ፡ ሥላሴ ፡* (ብላቴን ፡ ጌታ) ፡ ፲፱፻፶፱ ዓ ፡ ም (፲፱፻፳፯–፲፱፻፳፰ ዓ ፡ ም) ። *የኢትዮጵያ ፡ ታሪክ ፤ ክንግሥት ፡ ሳባ ፡ እስክ ፡ ታላቁ ፡ የአድዋ ፡ ድል ፡* አዲስ ፡ አበባ ፡ ፵፩ ። (HƏRUY WÄLDÄ-SƏLLASE, 1999 *a.m.* [1927-28 *a.m.*]: 41); GUÈBRÈ-SELLASSIÉ, 1930 : 56 ; *ተክለ ፡ ጻድቅ ፡ መኩሪያ ፡* ፳፻ ዓ ፡ ም (፲፱፻፴፮ ዓ ፡ ም) ፡ *የኢትዮጵያ ፡ ታሪክ ፡ ከዐፄ ፡ ቴዎድሮስ ፡ እስክ ፡ ቀዳማዊ ፡ ኃይለ ፡ ሥላሴ ፡* አዲስ ፡ አበባ ፡ ፹፮ ። (TÄKLÄ ṢADƏQ MÄK^{W}ƏRIYA, 2000 *a.m.* [1936 *a.m.*] : 86) ; ZEWDE GABRE-SELLASSIE, 1975 : 298 ; BAIRU TAFLA, 1977 : *Genealogical Table V*, planche hors-texte.

[278] *አህመድ ፡ ግራኝ* ። «'Ahmäd Le Gaucher », l'adjectif est employé comme nom propre. « *Grañ* » n'est pas géminé (Delombera Negga). Son nom en arabe est Aḥmäd b. Ibrāhīm al- Ġāzī, d'origine *somali*, chef militaire puis *imam* du sultanat d'Adal, dont la capitale est Harär. Il lança des offensives régulières contre les hauts-plateaux chrétiens entre 1529 et 1543 qu'il soumit en partie à l'administration de ses officiers et fit vaciller le pouvoir impérial de Ləbnä-Dəngəl qui dut fuir (MUTH, F.C, 2003, in *Encyclopaedia Aethiopica* : 155).

[279] *ኃይለ ፡ ጊዮርጊስ ፡ በለጠ ፡* ፤ ፲፱፻፹፱ ዓ ፡ ም (፲፱፻፴፯ ዓ ፡ ም) ፡ *የልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡* አዲስ ፡ አበባ ፡ ፲፫ ። HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 13.

[280] BAIRU TAFLA (ed.), 1977, A *Chronicle of Emperor Yoḥannes IV (1872-89)*, Wiesbaden : *Genealogical Table V*, planche hors-texte.

የክርስትና ስሟ ወለተ ሥላሴ የተባለውን ይቺን ተናኘ ወርቅንም ከቤት ክህነትና ከቤተ መንግሥት የመረጡዋት ሰዎች ለደጃዝማች ወልደ ሚካኤል ዳሩዋት ሁለቱም ጻድቃንና እግዚአብሔርን የሚፈሩ ደጋጎች ሰዎች ነበሩ ። በእግዚአብሔርም መንገድ ይሔዱ ነበር ። ልጆችም እንዲሰጣቸው ሁልጊዜ ወደ እግዚአብሔር ልመናቸውን ያቀርቡ ነበር ። ልመናቸውንም ሰምቶ ወንዶችንና ሴቶች ልጆችን ሰጣቸው ። በ1844 ዓ.ም. በዘመነ ዮሐንስ ፤ ግንቦት 1 ቀን ከሁሉ የሚበልጥ አንድ ሕጻን ተወለደላቸው ሕጻኑንም በአዩ ጊዜ በመወለዱ አባቱና እናቱ ዘመዶቹ ሁሉ ተደስቱ ። በእነሱ ዘንድ እንደ ነቢይ ነበርና ። ሉቃ 1,6) »[281]

Revenons à l'histoire du gouvernement de la province du Šäwa ; Sahälä-Səllase engendra Haylä-Mäläkot et Tänaññä-Wärq et d'autres enfants. Et le mardi 12 *nähase* de l'an de grâce 1836 [17 août 1844], année de Saint Marc, Haylä-Mäläkot donna naissance à Mənilək II. Lorsque notre Seigneur a ramené Adam au Paradis, on l'appela le deuxième Adam ; de même lorsque Lui a rassemblé tout ce qui était dispersé, Il a été appelé Mənilək II.

Nommée Wälättä-Səllase par son nom de baptême, celle-ci, Tänaññä-Wärq, fut choisie par les prêtres et la maison royale, pour être donnée en mariage au *däǧǧazmač* Wäldä-Mika'el : tous deux étaient de bonnes personnes qui craignaient les saints et Dieu. Ils étaient dans la voie de Dieu. Afin qu'il leur donne des enfants, ils présentaient sans cesse à Dieu une supplication. Ayant entendu leur prière, Dieu leur donna des garçons et des filles. L'an de grâce 1844, année de Saint-Jean, le 1er *gənbot* [8 mai 1852], il leur est né un enfant qui surpassait tous ceux qu'on ait vus, et sa naissance réjouit son père, sa mère et toute sa famille. Et parmi eux, il y était comme un prophète (*Luc* : 1, 6).

Ləǧ Mäkʷännən est donc issu d'une bonne famille. Sa mère Tänaññä-Wärq est la fille de Sahälä-Səllase (r.1813-1847), d'ascendance impériale par son ancêtre Ləbnä-Dəngel. Un des fils de Sahälä-Səllase, Haylä-Mäläkot (r.1847-1855) lui succéda et connut un règne écourté, malgré le courage qu'il mit en œuvre à combattre une menace irrépressible. En effet, si Ləbnä-Dəngel est mort après avoir tenté de faire front à l'avancée des armées d'Ahmad Grañ, devenant fugitif en son propre royaume, Haylä-Mäläkot lui, a été enlevé par une épidémie en résistant désespérément à l'armée qui avait envahi le Šäwa, commandée par l'empereur Tewodros (r.1855-1868), décidé à soumettre cette riche province qui persistait dans son autonomie.

Quant à Däməsse Wärq-'Agäññähu, il ne s'attarde pas sur l'ascendance salomonienne de la royauté choane, mais mentionne également que Makʷännən est le petit-fils de Sahälä-Səllase par sa mère. Il commet cependant une étonnante erreur sur sa parenté avec Mənilək II (r.1889-1913). Alors que ce dernier est le fils du frère de Tänaññä-Wärq, le roi Haylä-Mäläkot, et que par conséquent, il est le cousin de Mäkʷännən, l'auteur écrit à propos du *Ləǧ*, au début de *Yäməsraq bärräññä* :

« ለትምህርትም ፡ እንደ ፡ ደረሱ ፡ በቀድሞው ፡ ብሔራዊ ፡ ባህል ፡ በናት ፡ ባባታቸው ፡ ቤት ፡ ያማርኛ ፡ ትምህርት ፡ ሲማሩ ፡ ቄይተው ፡ ፲፬ ፡ ዓመት ፡ ሲሆናቸው ፡ ወደ ፡ አጎታቸው ፡ ንጉሥ ፡ ምኒልክ ፡ ቤተ ፡ መንግሥት ፡ ሄደ ው ፡ ሥርዐተ ፡ ቤተ ፡ መንግሥት ፡ እያጠኑ ፡ አደጉ ። »[282]

[281] HAYLÄ GIYORGIS-BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 15.
[282] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 19.

Son éducation commença selon la tradition du pays, par l'apprentissage de l'amharique en étant chez sa mère et son père ; lorsqu'il eut 14 ans, il se rendit dans le palais de *son oncle* [je souligne] le roi Mənilək, il y grandit par l'apprentissage des règles de la cour.

Cette erreur est surprenante de la part d'un écrivain, qui s'il est avant tout un littéraire, est assez proche de Haylä-Səllase pour prévenir ce genre d'imprécision, d'autant plus qu'à la même période, Stephanos Pierre Pétridès gravite autour des sphères du pouvoir et qu'il mène un travail très précis de construction d'une biographie en langue française[283]. L'erreur de qualifier Mak^{w}ännən de neveu de Mənilək se retrouve dans quelques sources occidentales, en particulier avant que le personnage ne commence à être « médiatisé »[284], mais elle est rare, ce qui montre un intérêt bien informé des événements éthiopiens de la part de ceux qui les relatent. En langue amharique, une confusion aurait été cependant possible en lisant négligemment la biographie de Mäk^{w}ännən rédigée par le *blatten-geta* Həruy Wäldä- Səllase :

« Neveu d'un fils du roi Sahəlä-Səllase »[285]

Par contre, des deux biographes, seul Däməsse Wärq-ʾAgäññähu précise l'origine géographique du père de Mäk^{w}ännən :

« ልጅ ፡ መኰንን ፡ (በኋላ ፡ ልሁል ፡ ራስ ፡) የዶባ ፡ የመንዝ ፡ ባላባት ፡ ከሆኑት ፡ ከክቡር ፡ ደጃዝማች ፡ ወልደ ፡ ሚካኤልና ፡ ከሸዋው ፡ ባለዐልጋ ፡ ከንጉሥ ፡ ሣህለ ፡ ሥላሴ ፡ ልጅ ፡ ከልዕልት ፡ ተናኘ ፡ ወርቅ ፡ ባ፲፰፻፵፬ ፡ ዓ.ም. ግንቦት ፡ ፩ ፡ ቀን ፡ ተወለዱ ። »[286]

Ləğ Mäk^{w}ännən (plus tard, *Ləʾul ras*), est né de l'honorable *däğğazmač* Wäldä-Mikaʾel, un notable du Doba et du Mänz, et de la princesse Tänaññä-Wärq, fille de Sahəlä- Səllase roi du Šäwa, le 1er *gənbot* de l'an de grâce 1844 [8 mai 1852].

L'information sur la titulature exacte de Wäldä-Mikaʾel se retrouve aussi dans les articles biographiques du *ቼ ፡ በለው* (*Če Bäläw* : « Dis-lui [au cheval] "hue !" », le nom de cheval [የፈረስ ፡ ስም ። *yäfäräs səm*] étant l'indication de la valeur de son cavalier)[287]. Ce livre, écrit par l'historien du règne d'Haylä-Səllase[288], ብላቴን ፡ ጌታ ፡ ማኅተመ ፡ ሥላሴ ፡ ወልደ ፡ መስቀል (*blatten-geta*[289] Mahətämä-Səllase Wäldä-Mäsqäl), précise son nom complet et sa réputation :

---

[283] PÉTRIDÈS, 1963.

[284] Par exemple : MAEE, *Mémoires et documents* : vol.105 / folio 395, 17 octobre 1887 ; *La Vie Illustrée*, 18 juillet 1902 : 258. Cependant, l'erreur dans les sources occidentales est peu fréquente, malgré l'assertion suivante : « Ras Makonnen est donc le cousin de l'Empereur, et non son neveu, comme on le croit généralement en Europe. » (COLLAT, O., 1906, *L'Abyssinie actuelle*, Paris : 34).

[285] FUSELLA, 1987 : 24.

[286] DÄMƏSSƏ WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 19.

[287] ቼ ፡ በለው signifie : « Dis-lui : " hue !" », désigne le cheval de guerre et commence par አባ (*Abba* : Père). Par métonymie, les caractéristiques données au cheval concernent son propriétaire. Par exemple, le ቼ ፡ በለው de Mənilək II est አባ ፡ ዳኘ, *Abba Daññäw* « Père de Justice ».

[288] BAHRU ZEWDE, 2002, *Pioneers of Change in Ethiopia*, Addis Ababa: 149-150.

[289] « Maître des pages », KANE, 1990 : 867. « Intendant, régisseur, instructeur, conseiller », ደስታ ፡ ተክለ ፡ ወልድ ፡ ፲፱፻፷፪ ዓ.ም. ፡ ፻፹፬ ። (DÄSTA TÄKLÄ-WÄLD, 1962 a.m : 184.) Ici, titre honorifique pour un lettré.

« አባታቸወ ፡ የዶባው ፡ ስም ፡ ጥሩው ፡ ደጃዝማች ፡ ወልደ ፡ ሚካኤል ፡ ጉዲሣ ፡ ናቸው ። »[290]

Son père était Wäldä-Mika'el Guddisa, un *däğğazmač* renommé du Doba[291].

Dans le tome 1 de son autobiographie, **ቀዳማዊ ፡ ኃይለ ፡ ሥላሴ** *(Qädamawi* Haylä-Səllase : Hailé-Sélassié I), ***ሕይወቴና ፡ የኢትዮጵያ ፡ እርምጃ*** (*Həywätenna Yä'Ityopəya 'Ərməğğa* : *Ma vie et le progrès de l'Éthiopie*), l'empereur accole un autre patronyme au nom de son grand-père paternel. En effet, ce qui constitue en Occident le nom de famille intangible, est en Éthiopie le nom du père, qui vient en deuxième position après le nom « terrestre » de l'enfant[292] :

«አባታቸውም ፡ የዶባና ፡ የመንዝ ፡ ባላባት ፡ ደጃዝማች ፡ ወልደ ፡ ሚካኤል ፡ ወልደ ፡ መለኮት ፡ ናቸው ። » [293]

Son père, était un notable du Doba et du Mänz, *däğğazmač* Wäldä-Mikaʾel Wäldä-Mäläkot.

Dans la version du fils même de Mäk^{w}ännən, Wäldä-Mika'el ne porte plus le nom de *Guddisa* mais de Wäldä-Mäläkot, son père. Or, selon une communication de 1966 de Stephanos Pierre Pétridès, lors de la IIIe Conférence Internationale des Études Éthiopiennes (IIIrd I.C.E.S) présidée par l'empereur Hailé-Sélassié I à Addis-Abäba, il affirme à propos de Haylä-Səllase :

« Enfin, par son grand-père, le dedjaz Woldé-Mikael Gudessa, seigneur de Doba et Menz, époux de la princesse Tanagne-Worq, il descend de l'empereur Galawdéos[294] (1540-1559). »[295]

Le fait que deux historiens proches de Haylä-Səllase nomment son grand-père paternel Wäldä-Mika'el Guddisa, ne permet pas de croire que « Guddisa ou Guddesa » soit erroné. Dans son autobiographie, Haylä-Səllase lui, ne retient pas, concernant le patronyme de son grand-père le *däğğazmač* Wäldä-Mika'el, le nom « terrestre » de Guddisa, mais lui accole directement le nom de baptême de son arrière grand-père, « Wäldä-Mäläkot », qui signifie « Fils de Dieu ». Le nom séculier des individus est dit **የዓለም ፡ ስም** (*yäʾaläm-səm*), littéralement « nom du monde » (ici-bas) ; le nom donné au moment du baptême est **የክርስትና ፡ ስም** (*yäkrəstənna- səm*).

En fait, Wäldä-Mika'el fut lui-même le sujet de deux articles biographiques, qui font le lien entre la confiance que lui témoigna le roi Sahəlä-Səllase et l'ascension politique de son fils Mäk^{w}ännən, et dans la continuité, l'élévation de son petit-fils Täfäri.

« ወልደ ፡ ሚካኤል ፡ ጉዴሳ ፤ (ደጃዝማች) ፤ ኣባ ፡ ጉራች ። ሸዋ ፡ የዶባ ፡ ተወላጅ ። በጣም ፡ የታወቁ ፡ ታላቅ ፡ ሰው ፡ ነበሩ ። የንጉሥ ፡ ሣህለ ፡ ሥላሴን ፡ ልጅ ፡ ወይዘሮ ፡ ተናኘ ፡ ወርቅ ፡ ሣህለ ፡ ሥላሴን ፡ አግብተው ፡

---

[290] MAHTÄMÄ-SELLASÉ WÄLDÄ-MÄSQÄL, 1969 : 222.

[291] *Däğğazmač* est par ordre croissant dans la hiérarchie, l'avant dernier titre militaire, avant *ras*, et signifie commandant (*'azmač*) de la porte (*däğğ)* de l'empereur. Le Doba se situe avec le Mänz au nord-est du Šäwa.

[292] Chaque Éthiopien a également un nom de baptême qui reste secret mais peut-être adopté comme nom de règne par un souverain.

[293] ቀዳማዊ ፡ ኃይለ ፡ ሥላሴ ፥ ፲፱፻፷፭ ዓ.ም. (፲፱፻፳፱ ዓ.ም.) : ፩ ። (*QÄDAMAWI* HAYLÄ-SƏLLASE, 1965 *a.m.* [1929 *a.m*] : 1).

[294] ገላውዴዎስ ። Gälawdewos.

[295] PÉTRIDÈS, 1966 : 329.

ደጃዝማች ፡ ኃይለ ፡ ማርያምን ፤ ወይዘሮ ፡ ወለተ ፡ ዮሐንስን ፤ ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንንን ፡ ወይዘሮ ፡ እህተ ፡ ማርያምን ፡ ይወልዳሉ ፤ ነገር ፡ ዐዋቂ ፡ በመሆናቸውም ፡ ንጉሥ ፡ ሣህለ ፡ ሥላሴ ፡ በምክራቸው ፡ ይጠቀሙ ፡ ነበር ፡ ይባላል ። በ፲፰፻፷፪ ፡ ዓ.ም ፡ ሞቱ ። »[296]

Wäldä-Mika'el Guddesa[297] ; (*däǧǧazmač*) ; *Abba* Gurrač. Natif du Doba, Šäwa. C'était une personnalité importante renommée. Ayant épousé la fille du roi Sahälä-Səllase, *wäyzäro* Tänaññä-Wärq Sahälä-Səllase, il engendra le *däǧǧazmač* Haylä-Maryam, *wäyzäro* Wälättä-Yohannəs, *lə'ul ras* Mäkʷännən, *wäyzäro* 'Əhət-Maryam. On raconte, que comme il était avisé, le roi Sahälä-Səllase tirait bénéfice de ses conseils. Il mourut en l'an de grâce 1872 [1879-80].

Dans ce passage, l'historien Mahətämä-Səllase fait clairement allusion à un autre binôme, celui de l'empereur Mənəlik et de son conseiller Mäkʷännən. Le père de Mäkʷännən était donc pourvu de la sagesse et de la clairvoyance qui caractérisent le fils ; c'est ce legs que Mahətämä-Səllase met en valeur. Plus prolixe, son prédécesseur Həruy Wäldä-Səllase, insiste sur la continuité jusqu'au *ras* Täfäri :

« Le *däǧǧazmač* Wäldä-Mikaʾel. Son nom de guerre : *Abba* Gurrač Guddisa. Fut le général du roi Sahälä-Səllase et le père du *ras* Mäkʷännən qui était le favori de Sa Majesté Mənilək. On raconte, qu'un jour, appelé par Sa Majesté dans les appartements royaux, alors qu'il sortait, les autres favoris, tels que le *däǧǧač* Gärmami, le *däǧǧač* Nadäw et d'autres, qui se tenaient à la porte, l'ont calomnié en disant : "Qui sait au détriment de qui il s'est mis en valeur ?", et lui répondit en colère : "Je fais toujours le bien aux autres, quand est-ce que je leur ai jamais porté préjudice ? Désormais que la lignée à laquelle nous appartenons témoigne si je fais du mal et si vous faites le bien aux autres !" Depuis lors chacun constatant la condition sociale élevée du *ras* Mäkʷännən et de l'héritier du trône le *ras* Täfäri ne peut que repenser avec étonnement à ses paroles : "Que notre lignée soit témoin !" »[298]

Ce texte montre le père de Mäkʷännən comme un homme de bien et dont l'action du temps du roi Sahälä-Səllase a porté comme une bénédiction sur ses descendants. La probité de Wäldä-Mika'el se transmet à Mäkʷännən, qui la transmet à son tour à Täfäri, ainsi que dans cet extrait de *Yäləʾul ras Mäkʷännən tarik*, évoquant la bénédiction divine transmise de père en fils :

« እግዚአብሔር አብርሃምን እንደባረከው ፥ አብርሃምም ይስሐቅን እንደባረከው ፥ ይስሐቅም ያዕቆብን እንደ ባረከው ፥ ያዕቆብም ይሁዳን እንደ ባረከው ይሁዳም ዳዊትን እንደባረከው ፥ ዳዊትም ሰሎሞንን እንደ ባረከው ፥ ሰሎሞንም ልጁ ምኒልክን እንደ ባረከው ፥ ይህም በረከት ከአንዱ ወደ አንዱ ሲቀርድ በደጃዝማች መኮንን ላይ አደረ ። »[299]

Comme Dieu bénit Abraham, et comme Abraham bénit Isaac, et comme Isaac bénit Jacob, et comme Jacob bénit Judas, et comme Judas bénit David, et comme David bénit Salomon, et comme Salomon

[296] MAHTÄMA-SƏLLASE WÄLDÄ-MÄSQÄL. 1969: 265.
[297] Il est nommé page 265 « Guddesa » et page 222 « Guddisa » par le même auteur : la différence s'explique parce que la prononciation du « e » 5e ordre suivi du « s » peut s'entendre comme un « i » 3e ordre.
[298] FUSELLA, 1988 : 38.
[299] HAYLÄ GIYORGIS-BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 25.

bénit son fils Mənilək, cette bénédiction qui est descendue des uns sur les autres, demeure sur le *däǧǧazmač* Mak^{w}ännən.

C'est Mənilək qui bénit dans ce passage Mäk^{w}ännən, qu'il appelle **ልጄ** « mon fils », remplaçant par cette adoption spirituelle le père et la mère physiques. Si Mahətämä-Səllase et Həruy Wäldä-Səllase suggèrent tous deux l'analogie entre le couple Sahəlä-Səllase/Wäldä-Mika'el et Mənilək/Mäk^{w}ännən, seul Heruy annonce la double filiation Wäldä-Mikaʾel/Mäkwännən/Täfäri, exprimée aussi par Haylä-Giyorgis Bälläṭä :

« ሕጻኑ ተፈሪም "አባ አባ ፤አብርሃም ልጁን ይስሐቅን እንደባረከው በረከትህን አገኝ ዘንድ ባርከኝ" አሉዋቸው […] »[300]

[…] et l'enfant Täfäri lui dit : « Père, Père, tout comme Abraham a béni son fils Isaac, bénis-moi, afin que ta bénédiction soit sur moi. »

« ዓጼ ምኒልክም በአዩዋቸው ጊዜ አፋቸውን ሳሙዋቸው ። አንገትስቸውን አቅፈው "አንተ የመኮንን ተስፋ ሆነሃልና ለወንድምህ ጌታ ሁነው በምድር ላይ ዕድሜህ ይርዘም ፥ የልጄ የመኮንንና የአባቱ የሣህለ ሥላሴ በረከት በአንተ ላይ ይደር" እያሉ በብዙ በረከት ባረኩዋቸው (ብዙ ምርቃት መረቁዋቸው) ከዚያም ወደ አባታቸው ተመለሱ ። »[301]

Et lorsque sa Majesté Mənilək le vit, il l'embrassa très affectueusement. En le serrant contre sa poitrine, il dit tout en le bénissant abondamment : "Toi qui est l'espoir de Mäk^{w}ännən et un maître pour ton frère, que ton nom grandisse sur terre ; que la bénédiction de mon fils Mäk^{w}ännən et de son ancêtre Sahəlä-Səllase et que ma bénédiction descendent sur toi" et après cela, il fut rendu à son père.

En conclusion, les deux historiens développent des informations sur Wäldä-Mika'el, ce que ne font pas les deux biographes. Le message d'une double bénédiction rayonne dans l'œuvre *Yäləʾul ras Mäk^{w}ännən tarik* : d'une part, elle circule par le sang royal hérité de Sahəlä-Səllase, et d'autre part par l'ancêtre de la vertu, *Abba* Gurrač.

b. Dieu est la source du pouvoir

La généalogie n'est pas qu'une affaire de famille. L'empereur, le roi ou le dignitaire qui a une autorité sur une province est d'autant plus reconnu juste dans sa position, que ses ancêtres appartiennent aux familles qui ont construit l'Éthiopie. Ainsi, lors de sa conférence mentionnée plus haut, S.P. Pétridès ambitionne de démontrer par la généalogie l'absolue légitimité de Haylä-Səllase, en tant que descendant par trois lignages de la reine de Saba et de Salomon :

« La pérennité du sang salomonien est plus forte que jamais, de nos jours, en la personne de l'empereur Hailé Selassié Ier. En effet celui-ci a une triple ascendance salomonienne. Par sa grand'mère maternelle, la princesse Tanagne-Worq et son arrière grand-père paternel, le roi Sahlé-Selassié, il descend de l'empereur Lebna-Denguel. Par sa mère, woïzero Yashimabet, il descend de

[300] HAYLÄ GIYORGIS-BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 65.
[301] HAYLÄ GIYORGIS-BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 68.

l'empereur Yonannès Ier (1667-1682). Enfin, par son grand-père, le dedjaz Woldé-Mikael Gudessa, seigneur de Doba et Menz, époux de la princesse Tanagne-Worq, il descend de l'empereur Galawdéos (1540-1559). La découverte de cette toute dernière filiation est toute récente : elle fera, je l'espère, l'objet d'une communication très prochaine. »[302]

En effet, la valeur militaire, la capacité à mener les hommes et à diffuser son autorité, la piété et le charisme sont insuffisants si le rattachement à une famille qui a fait l'histoire n'est pas possible. Pour cette raison, les empereurs que d'autres concurrents suspectent d'illégitimité, en clair de ne pas descendre de Mənilək Ier et de Yəkunno-Amlak (r.1270-1285), s'appliquent particulièrement à faire remonter leur généalogie jusqu'au restaurateur de la lignée salomonienne. Ainsi, l'histoire stigmatise ceux qui prirent le pouvoir sans y être autorisés par Dieu, tel Yosṭos (r.1711-1716), « l'usurpateur » qui fut un des successeurs gondariens de Iyasus le Grand (r.1682-1706), comme nous le rappelle les chroniques traduites par René Basset :

« Alors régna le Râs Yosṭos par la force, car la royauté ne lui appartenait pas. » ; « Oui, j'ai régné sans avoir de droits au trône, car je ne suis que le fils du dadjazmâtch Dëlba-Iyasou […]. »[303]

Avant de devenir l'empereur Tewodros (r.1855-1868), Kasa du Qwara était un rude soldat, habile meneur d'hommes, qui agissait en marge du pouvoir de Gondär, la capitale impériale étant contrôlée par la dynastie Wärrä-Seh du Yäǧǧu. Mettant en œuvre tous les moyens dont il dispose pour restaurer l'unité politique et spirituelle de l'empire – ambition à laquelle l'oncle de Mäk[w]ännən, Haylä-Mäläkot résista jusqu'à sa mort – il ne parvient pas à réduire les oppositions, tant physiques qu'idéologiques. S'adressant aux membres de la communauté des Européens de Gafat, en qui il a placé ses espoirs d'armes nouvelles et terrifiantes, Tewodros écrit en 1862 :

« Finalement, j'ai remarqué qu'en Éthiopie, les gens m'ont calomnié, prétendant que je ne suis pas l'héritier légitime du trône, mais seulement le fils de parents pauvres. Je peux fournir la preuve de mon ascendance et de mon droit à être sur le trône d'Abraham à David et Salomon, et de là à Fasil[304], de Fasil jusqu'à moi. […] Je ne dis pas cela par amour de moi mais pour le vôtre, afin que vous n'ayez pas honte comme si vous preniez un rebelle pour un roi. De toute façon, je sais que Dieu élève comme il humilie celui qu'il aime. »[305]

Pour un candidat au trône, le besoin de justifier son ascendance est constant vis-à-vis de ses concurrents, en particulier de la part d'un souverain comme Tewodros, que ses rivaux qualifièrent de basse extraction. L'historien Taddesse Tamrat explique à propos des rumeurs sur l'origine de la mère de Kasa du Qwara, qu'on désignait comme vendeuse de la plante vermifuge *koso*, activité de bas niveau social, qu'il était possible de tenter de discréditer le prétendant d'une famille rivale en effaçant son nom des généalogies. Au contraire, il était

[302] PÉTRIDÈS, 1966 : 329.
[303] BASSET, 1882 : 180 ; 184.
[304] Fasilädäs (ፋሲለደስ ። 1632-1667) fonda la résidence impériale de G[w]ändär en 1636.
[305] RUBENSON, Sven, 1994, *Tewodros and his contemporaries: 1855-1868*, Addis Ababa : 188-189.

aussi courant de se faire dresser une généalogie sur mesure par un lettré, tel un *däbtära* : c'est ce qu'il nomme la bousculade pour une place dans l'histoire, የታሪክ ፡ ሽምያ (*Yätarik šəmmya*)[306].

En outre, le *Kəbrä-nägäst* apporte une justification à la prise de pouvoir de Yəkunno-Amlak en 1270 : c'est le retour à l'ordre originel tel que Dieu le conçut pour l'Éthiopie, ainsi que le précisent les traducteurs du texte arabe vers le texte amharique, qui nous livrent leurs préoccupations dans le colophon de l'œuvre fondatrice :

« "Nous l'avons traduit d'un livre copte en arabe, en provenance du siège de Marc l'Évangéliste, le maître, notre père à tous, et nous l'avons traduit en l'an 409 de la miséricorde, dans le pays de l'Éthiopie du temps du roi Gabra Masqal, surnommé Lâlibalâ[307], du temps d'Abba Giyorgis, l'excellent évêque, et Dieu omit sa traduction et son interprétation en langue abyssine." Et quand je pensai à la raison pour laquelle Abal'ez et Abalfarag qui l'avaient traduit (ne l'avaient pas fait), je (me) dis ceci : "C'est que ceci a paru du temps des Zagwé et ils ne l'ont pas traduit, car ce livre dit - 'Ceux qui règnent ne sont pas Israël. Ils ont enfreint la loi de celui-ci.' Si cela avait été dans le royaume d'Israël, ils l'auraient traduit. […]" »[308]

La dynastie Zagwe, qui régna d'environ 1150 à 1270[309], est traditionnellement considérée comme usurpatrice, car d'origine *agäw*. Yəkunno-Amlak, soutenu par les communautés monastiques de Däbrä-Hayq et de Däbrä-Damo, s'est présenté comme le continuateur des rois *aksumites*. Se revendiquer de la dynastie salomonienne équivaut à se montrer comme un candidat connu, que les nobles, le clergé et le peuple peuvent identifier comme rejeton de la bonne souche ; dès lors, le sort de l'Éthiopie est remis entre les mains de celui qui charrie dans ses gènes la tradition du dévouement au bien du pays et à la défense de l'Église. Cependant les familles qui prétendent descendre de Salomon et Makkədda sont nombreuses. La couronne impériale de Mənilək II est contestée par Mängäša, le fils de Yohannəs IV. Alain Rouaud rappelle que Gugsa Darge qui accompagne Afä-Wärq en Italie en 1894, en tant que fils de Darge Sahəlä-Səllase, le frère aîné de Haylä-Mäläkot, est lui aussi légitimement en position de prétendre au trône impérial[310]. C'est pourquoi les biographes du *ras* Mäk^{w}ännən n'omettent pas de rappeler que le *ras* est un des canaux de l'hérédité salomonienne : sans cette garantie dynastique, l'habileté politique du *ras* Täfäri n'aurait pas été suffisante pour réaliser son ascension.

Ainsi donc, Mäk^{w}ännən transmet à son fils Täfäri, le sang salomonien, que lui a transmis sa mère Tänaññä-Wärq. En 1966, alors que la plupart des gouvernements du continent africain qui se sont défaits du joug colonial expérimentent des régimes politiques censés être issus

---

[306] TADDESSE TAMRAT, 1990, Kosso-Vendor Mother: A New Tradition of Origin, *in* TADDESSE BEYENE, PANKHURST, Richard, SHIFERAW BEKELE (eds.), *Kasa and Kasa: Papers on the Lives, Times and Images of Téwodros II and Yohannes IV (1855-1889)*, Addis Ababa : 118 ; 122-23.

[307] ላሊበላ ፡ ፲፩፻፺ – ፲፪፻፳፭ ። Lalibäla : vers 1190 ? -1225 ?

[308] BEYLOT, 2008 : 383-384.

[309] TADDESSE TAMRAT, 1972, *Church and State in Ethiopia: 1270-1527,* Oxford : 55.

[310] ROUAUD, 1991 : 88.

de la souveraineté du peuple, qu'alors S.P. Pétridès insiste sur « la triple ascendance salomonienne » de Haylä-Səllase, en connectant son grand-père Wäldä-Mika'el à Gälawdewos, semble anachronique. L'empereur âgé de 74 ans n'a plus à craindre un affaiblissement ou une discréditation de sa position au sein de la lignée dynastique, mais est plutôt menacé par les changements politiques qui secouent les sociétés, en Afrique en particulier. Et lorsque Haylä-Giyorgis Bälläṭä, lui aussi, traçait cette généalogie jusqu'à Mäk^{w}ännən pour son fils, l'historien ne pouvait pas envisager que dans un futur proche, cette ligne qui prend sa source aux origines même du christianisme et semblait immuable, Haylä-Səllase rappelant encore dans la constitution de 1955 qu'il est le 225e descendant en ligne droite de Salomon[311], allait être brutalement interrompue.

c. L'autorité venue d'en-haut

Une fois la généalogie tracée jusqu'à l'origine du pouvoir sur la terre d'Éthiopie, le texte de Haylä-Giyorgis légitime régulièrement l'autorité de Mak^{w}ännən. Certes, tout son récit biographique est un discours laudatif sur le juste gouvernement du *ras*. Cependant, les expressions de cette admiration emploient d'autres biais, tels que la mise en relief de sa piété ou de son courage. Concernant le respect de l'ordre social et de la hiérarchie du pouvoir, l'auteur s'appuie sans détours sur les versets de l'*Épître de Paul aux Romains*, chapitre 13, versets 1 et 2 :

« [1] Que toute vie se soumette aux autorités qui la dépassent. Car il n'est pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent c'est Dieu qui les a établies.

[2] Aussi, qui se dresse contre l'autorité se dresse contre l'ordre instauré par Dieu. Les rebelles attireront sur eux-mêmes le jugement. »[312]

Ainsi, lorsque le texte évoque la circoncision de Mäk^{w}ännən, c'est autant l'occasion d'affirmer la soumission des hommes au Créateur par ce rituel qui marque l'alliance de Dieu et des Éthiopiens dans la chair, que d'annoncer la destinée de l'enfant Mäk^{w}ännən, appelé par son seigneur à gouverner les siens :

« በ8ኛውም ቀን ዘመዶቹ ሊገርዙት መጡ ። ሉቃ 1,55-66 ሐዋርያው ጳውሎስ "ነፍስ ሁሉ በበላይ ላለ መኰንን ይገዛ ከእግዚአብሔር ከአልተገኘ በስተቀር ሥልጣን የለምና ፤ ያሉትም ባለሥልጣኖች በእግዙአብሔር የተሾሙ ናቸው ፤ ስለዚህ ባለሥልጣንን የሚቃወም የእግዚአብሔርን ሥርዓት ይቃወማል ። የሚቃወሙትም በራሳቸው ላይ ፍርድን ይቀበላሉ" ብሎ እንደተናገረው (ሮሜ 13,1-2) ስሙን መኰንንን ብለው አወጡለት ። 40 ቀንም ሲሞላው ወደ ቤትክርስቲያን ወሰዱትና በአብ በወልድ በመንፈስ ቅዱስ ስም አጠመቁት ፤ »[313]

« Le huitième jour [« septième jour » dans l'original en *gə'əz*], les membres de la famille vinrent pour sa circoncision (*Luc* : 1 : 56-66). L'apôtre Paul prononça ces paroles : « Il n'y a pas d'autorité sur tout

[311] GASCON, 2006 : 10.

[312] *La Bible, Nouvelle traduction*, 2009 (2001), Montrouge, Bayard : 2226.

[313] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 17.

ce qui vit qui n'ait été établie par Dieu ; les gouvernements sont nommés par Dieu ; ainsi celui qui s'oppose aux gouvernements, s'oppose à Dieu. Et celui qui s'y oppose reçoit le jugement de Dieu. » (*Épître aux Romains* : 13 : 1-2). Ils le nommèrent du nom de Mäk^{w}ännən. Quand 40 jours passèrent, ils l'emmenèrent à l'église et la baptisèrent au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

La traduction de l'extrait de l'épître de saint Paul est faite depuis le texte *gə'əz* d'origine tel que l'avait écrit Haylä-Giyorgis Bälläṭä, qui a lui-même copié les versets 1 et 2 du chapitre 13 de la Bible *gəʾəz*. L'extrait de l'épître cité ne correspond pas à la version amharique actuelle de la Bible diffusée par le patriarcat[314].

Dans le texte de *Yäləʾul ras Mäk^{w}ännən tarik*, la citation du chapitre 13 versets 1 et 2, de l'*Épître aux Romains* est le suivant :

የልሁል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ ታሪክ ፥ ምዕራፍ 2 ፥ **ገጽ** 17 ፡

« ነፍስ ፡ ሁሉ ፡ በበላይ ፡ ላለ ፡ መኮንን ፡ ይገዛ ፡ ከእግዚአብሔር ፡ ከአልተገኘ ፡ በስተቀር ፡ ሥልጣን ፡ የለምና ፤ ያሉትም ፡ ባለሥልጣኖች ፡ በእግዚአብሔር ፡ የተሾሙ ፡ ናቸው ፤ ስለዚህ ፡ ባለሥልጣንን ፡ የሚቃወም ፡ የእግዚአ ብሔርን ፡ ሥርዓት ፡ ይቃወማል ። የሚቃወሙትም ፡ በራሳቸው ፡ ላይ ፡ ፍርድን ፡ ይቀባሉ ። »[315]

[*Épître aux Romains*, 13 : 1-2 : « [1]Que toute vie se soumette aux autorités qui la dépassent.
Car il n'est pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent, c'est Dieu qui les a établies.
[2]Aussi, qui se dresse contre l'autorité se dresse contre l'ordre instauré par Dieu. Les rebelles attireront sur eux-mêmes le jugement. »[316]]

Dans la Bible (*Mäṣəhaf Qəddus,* « Livre saint ») actuelle du patriarcat de l'Église orthodoxe *täwahədo*, pour ces mêmes versets nous lisons :

የሐዋርያው ፡ የቅዱስ ፡ ጳውሎስ ፡ መልእክት ፡ ወደ ፡ ሮሜ ፡ ሰዎች ፥ ምዕራፍ ፲፫ ፥
ጕልቊ ፡ ፩ ፤ ፪ ፡

« ሰው ፡ ሁሉ ፡ በበላይ ፡ ላሉ ፡ ባለሥልጣኖች ፡ ይገዛ ፤ ከእግዚአብሔር ፡ ከአልተገኘ ፡ በቀር ፡ ሥልጣን ፡ የለምና ፤ ያሉትም ፡ ባለሥልጣኖች ፡ በእግዚአብሔር ፡ የተሾሙ ፡ ናቸው ። ለባልሥልጣን ፡ አልገዛም ፡ ያለ ፡ የእግዚአብ ሔርን ፡ ትእዛዝ ፡ እንቢ ፡ የሚሉም ፡ በራሳቸው ፡ ላይ ፡ ቅጣትን ፡ ያመጣሉ ። »[317]

La comparaison de ces deux extraits montre que les deux sens concordent, même si le vocabulaire employé est différent. Nous remarquons que dans l'original *gəʾəz* traduit, qui cite la Bible textuellement, **መኮንን** (*mäk^{w}ännən*) est le premier terme utilisé pour désigner l'autorité, concept pour lequel le texte amharique de la Bible emploie lui **ባለሥልጣኖች** (*baläsəlṭanoččˇ*).

---

[314] **መጽሐፍ ፡ ቅዱስ ፥ የኢትዮጵያ ፡ መጽሐፍ ፡ ቅዱስ ፡ ማኅበር ፥ አዱስ ፡ አበባ ፥ ፳፲ ዓ ፡ ም ።** *Mäṣəhaf Qəddus*, YäʾItyoṗya Mäṣəhaf Qəddus Mahəbär, 2000 *a.m.*

[315] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 17.

[316] *La Bible, Nouvelle traduction*, 2009, Paris, Bayard : 2226.

[317] *Mäṣəhaf Qəddus*, 2000 *a.m.:* 182.

Mäkʷännən signifie « un noble, un gouverneur, une personne de haut rang, un officier, un dignitaire »[318] ou « un gouverneur, celui qui juge, donne la sentence, châtie »[319] et personnalise le concept d'autorité, alors **ባለ ፡ ሥልጣኖች** est abstrait. Le lien avec le nom même de l'enfant nommé Mäkʷännən est voulu par l'auteur. De plus, dans la version traduite depuis le *gəʾəz* de *Yäləʾul ras Mäkʷännən tarik*, le fait de se rebeller est une action qui peut être incarnée : **ተቃወመ** (*täqawwämä* : se lever contre, s'opposer). Effectivement, plus tard le gouverneur Mäkʷännən aura à contenir des soulèvements réels, des révoltes physiques dans sa province. La punition infligée par Dieu est une décision de justice, un jugement : **ፍርድ** (*fərəd*).

Au contraire, dans la version tirée de la Bible amharique de l'*Épître aux Romains*, le refus est davantage une attitude psychologique, rendue par « **አልገዛም** » (*ʿaləggäzzam* : « je ne me soumets pas ») et par « **እንቢ ፡ የሚሉ** »(*ʾəmbi yämilu* : qui refusent). Leur opposition à la volonté divine est dans cette version sanctionnée par un châtiment (**ቅጣት**:*qəṭat*), terme qui renvoie à la punition, alors que la traduction depuis le *gəʾəz* met en valeur l'idée du jugement, *fərəd* se rapportant aussi aux tribunaux et à la justice des hommes, comme celle que sera amenée à faire respecter Mäkʷännən dans sa vie d'adulte. Ainsi, la traduction amharique du texte original de Haylä-Giyorgis Bälläṭä cherche à rester proche de l'esprit d'une biographie qui reste inscrite dans le réel et dans la vie humaine ici-bas.

d. Rendre à Dieu, rendre à Mənilək

La participation du *ras* Mäkʷännən au conseil de l'empereur Mənilək en novembre-décembre 1890[320], a pour but d'améliorer la perception des impôts de l'empire. En effet, le gouvernement veut accroître ses achats d'armes, notamment à la France, alors que les relations avec l'Italie qui a proclamé son protectorat sur l'Éthiopie deviennent tendues, Mənilək ayant appris la supercherie de la version non-amharique du traité de Wəĉale, et le protectorat qu'implique l'article 17 dans la traduction italienne. En outre, une épidémie de peste décime les troupeaux. Elle a débuté au Bahər Məllaš – actuelle Érythrée – et au Təgray en 1888, et se diffuse désormais jusqu'au Šäwa :

« በዚያም ዓመት በሸዋ ፤ በጐጃም በጐንደርና በትግሬ ምድር የከብት ዕልቂት ሆነ ። በኢትዮጵያ ምድር ምንም የእንስሳ ዘር አልተረፈም ። እግዚአብሔር በኢትዮጵያ ሕዝብ ላይ ቁጣውን ስለአመጣላሞች በበረት አልተገኙም (ዕንባ 3 ፡ 17) »[321]

Cette année-ci [1889, l'année du départ du *däǧǧazmač* Mäkʷännən pour l'Italie] au Šäwa, au Goǧǧam, à Gʷändär et au Təgre [Təgray], il y eut une hécatombe dans les troupeaux. Dans tout le

[318] KANE, 1990 : 301.
[319] DÄSTA TÄKLÄ-WÄLD, 1962 *a.m.:* 660.
[320] Richard Caulk situe l'épisode en janvier-février 1891 ; CAULK, 2002 : 286.
[321] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.* : 32.

pays d'Éthiopie, on ne trouva plus d'animaux. La colère de Dieu descendit sur le peuple éthiopien et il ne se trouvait plus de vaches dans les enclos. (*Habaquq* : 3 : 17)[322].

Ces **ክፉ ፡ ቀን** (*kəfu qän* : jours mauvais) qui durent de 1888 à 1892, ont pour cause l'importation par les Italiens pour leur colonie d'Érythrée de mules en provenance d'Inde et vectrices d'une épizootie dévastatrice, situation aggravée par la sécheresse et les invasions acridiennes. Pour compenser les pertes en bétail de labour, en équidés pour le bât et la selle, les soldats de Mənilək font des incursions vers les territoires encore non conquis du Sud (Käfa, Gibe, Arsi, Bale, Ogaden), continuant l'annexion les pays les plus prospères à l'empire et prélevant une part des récoltes et des troupeaux. Haylä-Giyorgis Bällätä relate plusieurs fois ces expéditions militaires à l'est et au sud de Harär :

Situation 1 :

« በ1883 ዓ.ም. በዘመነ ሉቃስ ከመስቀል በዓል በኋላ በኅዳር ወር አስቀድሞ ቀኝአዝማች ደስ አለኝን ላኩዋቸው የተላኩትም ወደ ውጋዴን የምታወርደውን የአንያን መንገድ ይዘው ሔዱና በውስጡዋ የተገኘውን ላሙን በጉን ሁሉ ማረኩ ። ነገር ግን የዋቢን ወንዝ አልተሻገሩም ነበር ። ከዚያም ተመልሰው ምድረ ሐረር ገቡ ። »[323]

En l'an de grâce 1883, l'année de saint Luc, après la fête de la Croix, au mois de *hədar* [novembre-décembre 1890], pour commencer, il envoya le *qäññazmač* Däss'aläñ, qui prit la route de Anyan qui descend vers l'Ogaden et en route il s'empara des vaches, les moutons et tout le bétail. Mais il n'alla pas au-delà de la rivière Wabi. Étant revenu de là il rentra à Harär.

Situation 2 :

« በ1884 ዓ.ም. በዘመነ ዮሐንስ ከመስቀል በዓል በኋላ በጥቅምት ወር ራስ መኮንን ግራዝማች ባንቲን ብዙዎች ወንዶችን ከሚስቶቻቸውና ከልጆቻቸው ጋር ውጋዴ ምድር እንዲሔዱና በዚያው እንዲቀመጡ ላኩዋቸውና ዋቢ ወንዝ ደረሱ ። የውጋዴንንም ምድር ሁለመናዋን አይተው ለኑሮ መልካም እንደ ሆነች አሰቡ ፥ ከሕዝቡም ግብርና እጅ መንሻ ተቀበሉ ። »[324]

Le *ras* Mäk^{w}ännən, en 1884, année de saint Jean, après la fête de la Croix, au mois de *ṭəqəmt* [octobre-novembre 1891], envoya le *grazmač* Banti, beaucoup d'hommes avec leurs femmes et leurs enfants vers l'Ogaden et ils arrivèrent au fleuve Wabi. Comme ils découvrirent tout le pays de l'Ogaden, ils pensèrent qu'il était bon d'y vivre. Et ils reçurent les impôts et les présents du peuple.

Situation 3, qui est la suite de la narration de la campagne précédente :

« ግራዝማች ባንቲም በዋቢ ወንዝ ሳሉ ከዚያ ተነሡና ዕንጨትና ውሀ ወደ ሌለበት ምድረ በዳ ደረሱ ። ውሀውም በቀላል የማይገኝ ጉድጓድ ቁፈሩና እሳቸውም ልጆቻቸውም ሴቶቻቸውም ከብቶቻቸውም ጠጡ ። ከብቶችን የማረኩትንም በሸዋ ምድር ከብት ስለአለቀ በምድረ ሐረር ዘር ለመተካት እንዲቻል ከበሬ በቀር ላም አትረዱ ብለው

[322] « Car le figuier ne fleurira pas, les vignes ne seront pas fertiles, la culture de l'olivier décevra la promesse et les champs ne donneront pas de récoltes. Les brebis manqueront dans les enclos et il n'y aura plus de bétail dans les étables. » (*La Bible*, *nouvelle traduction*, 2009 : 990.)

[323] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 40.

[324] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 41.

አዘዙ ። ይህንንም ትእዛዝ በመስጠታቸው እንደ ኖኅ ስምንት ያላም ነፍስ አተረረፉ ። ዘፍ ፡ 7 1 – 19) እንደዚህም እያደረጉ በሕይወታ ቸው የተገዙላቸውን እንደ ዓይን ብሌን ጠበቁዋቸው ያለ ጦርነትም በሰለምና በደኅና እስገቡዋቸው ። ግራዝማች ባንቲ ወደ ሐረር በገቡም ጊዜ በደስታ ፈንታ ኅዘን ሆነ ። ምክንያቱም የወረርሺኝ በሽታ ከርሳቸው ጋር ስለመጣና የሐረርን ሰዎች ስለፈጃቸው ነው ። ይህም ተላላፊ በሽታ እስከ ምድረ ሽዋ ደርሶ ነበር ። ራስ መኮንንም ግራዝማች ባንቲን "የውጋዴ ምድር ኑሮ መልካም ነውን" ብለው ጠለው ጠየቁዋቸው ። ግራዝማች ባንቲም መልሰው "አገሩ ዋስ የስንዴና የወይን አገር ናት ነገር ግን ከዋቢና ከጉድጓድ በስተቀር ውሀ አይገኝም አሉዋቸው ። »[325]

Ensuite, le *grazmač* Banti, se mit en route depuis le fleuve Wabi et il arriva dans un désert où il n'y avait ni végétation ni eau. Il fit creuser un trou et trouva de l'eau avec beaucoup de difficultés et lui, leurs enfants, leurs femmes et leur bétail burent. Afin de remplacer le bétail qui avait disparu au Šäwa par celui du Harär, il commanda qu'on égorge que les bœufs mais pas les vaches. Ayant donné cet ordre, il sauva huit vaches comme Noé (*Genèse* : 7 : 1-19), ceux qui lui ont obéi sur leur vie, il les garda comme la prunelle de ses yeux, et il les accueillit sans leur faire la guerre, et dans la paix. Lorsque le *grazmač* Banti retourna à Harär, à la place de la joie, il n'y avait que la tristesse. La raison en est qu'avec lui vint une maladie qui décima les gens de Harär. Cette maladie contagieuse avait atteint le Šäwa. Le *ras* Mäkʷännən demanda au *grazmač* Banti si la vie était bien en Ogaden. Il lui répondit : « Dans ce pays pousseraient le blé et la vigne, mais on ne trouve de l'eau qu'au fleuve Wabi ou qu'en creusant.»

Situation 4 :

« 1889 ዓ.ም. በዘመነ ማቴዎስ ዳግማዊ ምኒልክ የኢትዮጵያ ንጉሠ ነገሥት በሆኑ በ8ኛው ዓመት ከመስቀል በዓል በኋላ ኅዳር 12 ቀን ራስ መኮንን ፡ ደጃች መንባሻ ፈት አውራሪ ወልደ አማኑኤል ፈት አውራሪ ሰይድ ቀኝ አዝማች ተገኔ የተባሉትን ሠራዊታቸውን ወጋዴ ወደ ምት ባለው የሱማሌ ምድር ላኩዋቸው ። ሊልኩዋቸውም ፈትአውራሪ ወልደ አማኑኤልን አለቃ አድርገው ነው ። ከተላኩም በኋላ ወደ ሸበሌ ደረሱ ። የሱማሌም ሰዎች ተገዙላቸው ። ያልተገዙላቸውን ግን ላሞቻቸውን በጎቻቸውን ማረኩ ። ስለዚህም ፈጽመው ከበቡዋቸው ። በከተማቸውም ተላላፊ የሆድ በሽታ ገባ እንደ ታመሙና በክፉ በሽታና በጣር እንደተቀነሱ በሰሙ ጊዜ ፡ የዚህን ነገር መጨረሻውን ሊያዩ መጡ ። »[326]

En 1889, année de saint Matthieu, le 12 *hədar* [20 novembre 1896], Mənilək II qui était empereur d'Éthiopie depuis 8 ans, envoya des soldats du *ras* Mäkʷännən, du *däǧǧač* Mängäča, du *fitawərari* Wäldä-Amanuel, du *fitawərari* Säyyəd, du *qäññazmač* Tägäne dans le pays *somali* qui s'appelle Ogaden. Et le *fitawərari* Wäldä-Amanuel fut le chef de l'expédition. Et il fut envoyé plus tard jusqu'au Šäbäle. La population de Somalie se soumit à lui. Mais il s'empara des vaches et les moutons de ceux qui ne se soumirent pas. Pour y parvenir il les encercla. Et dans leur ville pénétra une maladie contagieuse du ventre et quand il apprit qu'ils étaient malades et diminués par le fléau et l'agonie, il comprit alors que cette affaire arrivait à son terme et il partit.

Ces quatre extraits font la relation de trois campagnes en Ogaden, conduites par le *qäññazmač* Däss'aläñ (**ቀኛዝማች** ፡ commandant de l'aile droite) en 1890 et par le *grazmač*

[325] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 42.

[326] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 56-57.

Banti (ግራዝማች ፡ commandant de l'aile gauche) en 1891, et par le *fitawərari* Wäldä-ʾAmanuel en 1896 (ፊታውራሪ: commandant de l'avant-garde). Haylä-Giyorgis présente trois situations différentes.

Dans les situations 1 et 3, les officiers envoyés en expédition s'accaparent le bétail : « ከብቶችን ፡ የማረኩትንም ፡ በሸዋ ፡ ምድር ፡ ከብት ፡ ስለአለቀ ፡ በምድር ፡ ሐረር ፡ ዘር ፡ ለመተካት ፡ እንዲቻል »:« s'emparèrent : ማረኩ (*marräku*) »[327] et « afin qu'il soit possible de remplacer le bétail décimé du Šäwa par la race capturée au Harär. La soumission des *Somali* leur évite la guerre : የተገዙላቸውን ፡ […] ያለ ፡ ጦርነትም ፡ በሰላምና ፡ በደኅና ፡ አስገቡዋቸው ። »[328] « ceux qui lui ont obéi […] et il les accueillit sans combat et dans la paix. »

Ainsi, les prélèvements en bétail se font par la force au détriment des *Somali* vaincus. L'historien explique le circuit économique dans lequel s'insère le prélèvement : il s'agit de reconstituer le stock de bovins qui approvisionnent le palais impérial et des campagnes choanes qui ont été fauchés par l'épidémie de peste animale qui sévit depuis 1889.

Dans la situation 2, les populations conquises marquent leur soumission par la remise d'un tribut, sans opposition : Haylä-Giyorgis emploie « ግብር (*gəbr*) : impôt, tribut » et « እጅ ፡ መንሻ (*ʿəǧǧ-mänša*) : présent, cadeau »[329], pour signaler le versement d'un impôt déterminé par les autorités et dont la forme n'est pas précisée, auquel s'ajoutent des dons afin de s'assurer la bienveillance du gouvernement de Harär. S'agissant d'un pays d'élevage nomade, l'Ogaden, le bétail constitue la plus grande part de ce que le *grazmač* Banti collecte, bien que les lettres plus tardives (1906) du *ras* Mäkʷännən à son régisseur et trésorier, citent des prélèvements en argent par queue de bétail (vaches, veaux, chameaux, moutons, chèvres)[330]. Or, la situation des années 1890 est difficile, du fait de la disparition des troupeaux. Dès 1887, Jules Borelli rapporte la famine rampante à Harär à cause du flux massif des soldats « gondariens » et l'usage d'une monnaie de cuivre[331] pour faire face à la démonétisation des échanges marchands, après la captation des richesses de l'ancien émirat par le nouveau maître de la cité. Sylvain Vignéras dépeint encore un village disparu du Harärge, ceci dix ans après Borelli et alors que famines et épidémies se sont dissipées dans la région depuis 1892.[332] De plus, l'inflexibilité politique de Mənilək aggrave la situation : il rembourse avec l'aide de la France l'emprunt italien de deux millions de lires, en convoyant vers Djibouti l'or et l'ivoire des territoires annexés au sud.[333] Au contraire, dans la situation 4, la famine ne concerne plus que le champ de bataille tigréen et tant au Šäwa qu'à Harär, on

---

[327] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 40.

[328] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 42.

[329] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 41.

[330] SEIFU METAFERIA, 1974 : 185-186.

[331] BORELLI, 1890 : 239.

[332] VIGNÉRAS, Sylvain, 1897, *Une mission française en Abyssinie*, Paris : 83.

[333] MAEE, *Mémoires et documents* : vol. 138, fol. 234 : 9 juillet 1891 ; fol. 236 : 1er août 1891.

panse les plaies et on compte les morts de la guerre ; cependant le *fitawərari* Wäldä-Amanuel confisque le cheptel en guise de représailles contre l'insurrection.

L'autre biographe, Däməsse Wärq-ʾAgäññähu détaille lui aussi une opération militaire de mainmise sur le bétail, en fournissant deux informations supplémentaires. D'une part, le nom du détachement chargé des réquisitions est nommé sans ambiguïté « **ወራሪው ፡ ተመታ**[334] (*wärariw-tämätta*) : « l'envahisseur est frappé », que nous traduisons par « les troupes d'attaques » et d'autre part, la répartition des bêtes razziées est précisée :

« **በጥር ፡ ፳፪ ፡ ቀን ፡ ንጉሥ ፡ ምኒልክ ፡ አሚር ፡ አብዱላሂን ፡ ለመከታተል ፡ ወደ ፡ ባቢሌ ፡ ገሠገሡና ፡ የረር ፡ ጭሮ ፡ ውሃ ፡ አሬሩ ፡ ወንዝ ፡ ድንኳናቸውን ፡ ተከለው ፡ ባካባቢው ፡ ያለው ፡ አገር ፡ በወራሪው ፡ ተመታና ፡ ብዙ ፡ የላማና ፡ የግምል ፡ ምርኮ ፡ ይዘው ፡ ተመለሱ ።**
በጥር ፡ ፳፬ ፡ ቀን ፡ ሐረርጌ ፡ ከከተማዩቱ ፡ በታች ፡ ደቻኦ ፡ ከሚባለው ፡ ወንዝ ፡ ሰፍረው ፡ በጥር ፡ ፳፭ ፡ ቀን ፡ ላሙን ፡ ግመሉን ፡ አስቈጥረው ፡ ከከተማዩቱ ፡ ገቡ ።
በዚያም ፡ ሰሞን ፡ የተማረከውን ፡ ላም ፡ ፪ቱን ፡ እጅ ፡ ለማራኪው ፡ ፫ቱን ፡ እጅ ፡ ለንጉሥ ፡ እያደረጉ ፡ ለደመወዘኛው ና ፡ ለድርጎኛው ፡ በቅሎና ፡ ፈረሱ ፡ አህያውና ፡ አጋሠሡ ፡ ለሞተበት ፡ ሲያደላድሉ ፡ ከሰነበቱ ፡ በኋላ ፡ […] ። »[335]

Le 22 *tər* [29 janvier 1887], le roi Mənilək, afin de poursuivre l'émir Abdullahi, se précipita vers Babille et dressa son camp à la rivière Yärär-Ĉəro Wəha 'Areru. Les troupes d'attaque frappèrent le pays environnant, capturant des vaches et des chameaux, puis il rentra.

Le 24 *tər* [31 janvier 1887], il campa aux pieds de la ville du Harärge, au bord d'une rivière appelée Däča'o, il fit compter les vaches et les chameaux puis rentra dans la ville le 25 *tər* [1er février 1887].

Le bétail ainsi capturé a été réparti : un tiers aux troupes, les deux tiers pour le roi. Puis, il passa une semaine à dédommager les soldats et ceux qui touchent le *dərgo*[336] : à celui qui a perdu sa mule, son cheval, son âne et son animal de bât, en compensation de ceux qui sont perdus. Après avoir fait cela […].

Les différentes expéditions d'approvisionnement en Ogaden sont justifiées par la raison d'État : les régions chrétiennes de l'empire sont asphyxiées par l'épidémie sur les troupeaux. Par ailleurs, le choléra infecte désormais les humains affaiblis. Les hommes du *grazmač* Banti ont été contaminés lors de leur expédition et le fléau se répand à Harär, à son retour en mars 1892[337]. En outre, les *Somali* sont musulmans, nomades et c'est en leur sein que les troupes d'Ahmad Grañ ont été recrutées au XVIe siècle. Pour le pouvoir chrétien, les clans de l'Ogaden, dont les parcours de pâture cheminent sur des terres sur lesquels les empereurs ont autorité depuis Amdä Ṣion (r.1314-1344), doivent se soumettre ou périr. En outre, leur nomadisme est perçu comme l'évidence de leur incapacité à mettre les terres en cultures, et donc de leur infériorité. L'idéologie des conquérants venus des hauts plateaux affirme que la justice de Dieu est aux côtés des armées de Mäkʷännən : il est donc juste que ceux qui

[334] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 23.
[335] **ደምሴ ፡ ወርቅ ፡ አገኘሁ ። ፲፱፻፶፫ ዓ.ም. : ፳፫ /** DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 23.
[336] **ድርጎ** : « Don fait par jour, mois ou année, en bois, eau et viande fraîche en quantité fixée. » DÄSTA TÄKLÄ-WÄLD, 1962 *a.m.:* 386.
[337] CAULK, 2002 : 325.

méprisent le Christ subissent la colère de l'Éternel.[338] C'est pour cette raison, qu'aucun des biographes ne cherche à amenuiser les effets des raids, l'expansion ménélikienne s'appuyant sur un contexte politique périlleux où la survie même de l'empire se joue face aux colonisateurs européens.

Ainsi, Mäk^{w}ännən contribue-t-il à fortifier le pouvoir par le cheptel et les richesses qu'il draine du Harärge et de l'Ogaden. Il combat pour la victoire du trône de l'héritier de David et de Salomon :

« በዚያው ወር ራስ መኮንን ከሐረር ተነሡና ከብዙዎቹ የሀገሩ ታላላቅ ሰዎችና ከመኳንንቱ ጋር ሸዋ ምድር ወጡ ። ከዳግማዊ ምኒልክ ንጉሠ ነገሥት ዘኢትዮጵያ ጋርም በእንጦጦ ተገናኙና "የምኒልክ መንግሥት በዳዊት ዙፋን ላይ ትጸናለች ፍጹም የሆነ እምነቱም በእግዚአብሔር ይሁን" እንደተባለ መንግሥት የምትጸናበትን ፡ ሃይማኖት የምትቀናበትን መልካም አሳብ እያቀረቡላቸው አብረው ተቀመጡ ሀገሪቱ በግብር ምክንያት እንዳትጠፋ በወርቅና በብር ግብር ፈንታ በምድረ ሐረር የፍሬ ምድርና የአትክልት ዓሥራት እንደሚወጣ አመለከቱዋቸው ። ይህም ነገር ለዳግማዊ ምኒልክ ንጉሠ ነገሥት ዘኢትዮጵያ እጅግ አስደሰታቸው ። "እናንተ ገበሬዎችና መሬት አራሾች በግብር ፈንታ የድካማችሁን ፍሬ አሥራት ስጡ ይህም ደንብ እስክ ዘለዓለም ቀዋሚ ይሁን" "ሐዋርያው" እግዚአብሔርን ፍሩት ንጉሥንም አክብሩት ፡ አሥራት ለሚገባው ከአሥር አንዱን አውጡ ፡ ቀረጥ ለሚገባው ቀረጡን ስጡ ፡ ግብር ለሚገባው ገብሩ (ሮሜ13 6-7) እንዳለ ፡ ሁለተኛም "የእግዚአብሔርን ለእግዚአብሔር የቄሣርን ለቄሣር ስጡ"(ማቴ ፡ 22,21) ተብሎ በወንጌል እንደ ተነገረ የራስ መኮንን ምክር ለሚፈጽማት መልካም ናትና (ማገ ፡ 110,10) ይህን ዐዋጅ የተቃወመም ቤቱ ይበርበር ፡ ገንዘቡ ለመንግሥት ገቢ ይሁን ፡ በሰውነቱም ይቀጣ" የሚልበዐዋጁ ይገኝበታል ። የኢትዮጵያ ሰዎች ይህን ሰምተው እድክ ዛሬ ድረስ አንደ አዘዙዋቸው ይገብራሉ ። »[339]

Ce même mois [novembre-décembre 1890],[340] le *ras* Mäk^{w}ännən partit de Harär avec la plupart des notables du pays et avec la noblesse, il monta au Šäwa. Ils se rencontrèrent avec l'empereur d'Éthiopie Mənilək II à Ənṭoṭṭo et comme il a été dit que le royaume de Mənilək va rester sur le trône de David et que sa foi absolue est en Dieu, il lui donna une opinion intéressante sur la façon de maintenir le gouvernement et de préserver la religion ; ils restèrent ensemble et puis il lui expliqua qu'afin que le pays de Harär ne disparaisse pas, qu'à la place de l'or et de l'argent, un prélèvement du dixième des fruits de la terre et des légumes soit établi. Cette idée satisfit pleinement Mənilək II, roi des rois d'Éthiopie. Ainsi, il déclara : « Vous paysans et cultivateurs au lieu du tribut, vous donnerez le dixième du fruit de vos efforts, et que cette loi reste toujours, et comme l'apôtre a dit : "Craignez Dieu et respectez le roi et donnez le dixième à qui il revient ; donnez les taxes à qui elles reviennent ; donnez l'impôt à qui il revient" (*Épître aux Romains* 13 : 6-7) ; deuxièmement, comme il est dit dans l'Évangile : "Donnez à Dieu ce qui revient à Dieu, et à César ce qui revient à César ", (*Matthieu* : 22 : 21), celui qui obéit au conseil du *ras* Mäk^{w}ännən sera en paix (*Psaumes* : 111 [110] : 10), Celui qui s'oppose à cette proclamation, que sa maison soit fouillée, et que son argent soit confisqué par le gouvernement et qu'il soit châtié », ainsi disait la proclamation. Le peuple d'Éthiopie en ayant eu connaissance, jusqu'à aujourd'hui a payé l'impôt avec soumission.

---

[338] PERRUCHON, 1889 : 333-334.

[339] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 40.

[340] Selon CAULK, 2002 : 286, note 66, la date de la venue de Mäk^{w}ännən à Addis Abäba est mi-janvier à février 1991.

Ce long passage met en valeur la contribution de Mäkʷännən à la prospérité de l'empire en proposant une réforme fiscale qui avait été mise en œuvre à Harär par les Égyptiens : pour faire face à la pénurie en métaux précieux et en monnaie qui caractérise les échanges marchands[341], les marchandises se payant couramment en barres de sel *amole*, en cartouches et récipients de verre, le *ras* conseille d'effectuer des prélèvements en nature. Le dixième facilite dès lors l'impôt, en le rendant plus équitable car proportionnel aux produits du troupeau ou de la récolte et permet d'éviter la fraude, le cheptel ou la récolte de chacun pouvant être ainsi inventorié. Alors que notre auteur est un ecclésiastique (certes sans ordination), il aborde la question de l'argent sans tabou. Au contraire, de même que la dîme est une redevance versée au clergé afin d'assurer la subsistance et le travail d'évangélisation de l'Église, le prélèvement du dixième proposé par Mäkʷännən est par trois fois justifié par des emprunts aux Écritures. Les deux premières références rappellent l'origine divine du pouvoir et l'alliance sur la terre entre le temporel (César) et le spirituel. En donnant comme rétribution à chacun, ce qui lui est dû, c'est l'harmonie entre le ciel et la terre qui est préservée. Agir selon le plan de Dieu, c'est s'assurer la quiétude de l'esprit et la paix de l'âme, tel que l'exprime le *Psaume* 111 [110 dans la Bible éthiopienne][342], verset 10, à laquelle le traducteur fait allusion : « Le principe de la Sagesse c'est de craindre le Seigneur : tous ceux qui font cela sont bien avisés. »[343] L'obéissance à Mäkʷännən, représentant de Mənilək dans un territoire d'empire, lui-même représentant du Christ en son royaume, découle de la soumission du chrétien à Dieu ; l'impôt pourvoie donc à la gloire du trône de David et le gouverneur de Harär se charge d'en établir un qui ne soit pas insupportable pour le peuple et ne soit pas perçu comme injuste.

L'historiographe du roi, Gäbrä-Səllase, précise mieux que ne le fait Haylä-Giyorgis, le contexte de création du dixième, censé être proportionnel à la richesse de celui qui fournit récolte ou troupeaux. En octobre 1892, afin de lutter contre les exactions des soldats, contraints de se nourrir chez l'habitant, alors que les paysans sont depuis 1889 durement affectés par le manque de vivres, le dixième est décrété, dont le produit doit approvisionner les greniers construits dans chaque province. Ainsi, les troupes stationnées peuvent percevoir leurs vivres en nature auprès des entrepôts à grain prévus à cet effet[344]. Il faut distinguer ce prélèvement d'un dixième de la dîme ecclésiastique qui est nommée elle aussi *asrat*. Gäbrä-Səllase lui-même ne précise pas si cette réforme a été inspirée par Mäkʷännən, mais c'est une note de l'éditeur de la chronique en langue française, Maurice Coppet, qui fournit cette information, qui lui fut communiquée à l'oral, sans qu'elle soit certaine[345].

En conclusion à cet aspect prédateur de la politique gouvernementale, dont Mäkʷännən est l'agent, il convient d'insister sur la contribution des périphéries nouvellement incorporées à

[341] BETHE-SELLASIÉ, Mickaël, 2009, *La jeune Éthiopie*, Paris : 24.
[342] Dans la *Bible täwahədo* (*መጽሐፍ ፡ ቅዱስ ።*) les *Psaumes* (*መዝሙር ፡ ዳዊት ።*) sont numérotés différemment : il y un décalage d'un numéro avec la *Bible* occidentale.
[343] *La Bible TOB,* 2010 : 939.
[344] GUÈBRÈ SƏLLASIÉ, 1930 : 324-325.
[345] GUÈBRÈ SƏLLASIÉ, 1930 : 325.

l'empire, dans la capacité de l'État éthiopien à résister aux menaces européennes. Le Harärge et l'Ogaden furent des contributeurs importants aux flux qui étoffèrent l'économie du gouvernement d'Addis Abäba :

« Au tournant du siècle, sans attendre la pacification de toutes les hautes terres, les généraux les plus audacieux tels *ras* Mäkonnen au Béni Shangul et en Ogadén, […] s'étaient emparés des parcours des éleveurs et des agro-éleveurs des basses terres. Les Afar de l'Awash, les Somali et Oromo Boräna d'Ogadén, insaisissables, subirent d'incessantes attaques les obligeant soit à se soumettre, soit à migrer vers les territoires colonisés par les Européens, tandis que les chefs de clans, par des prébendes, étaient gagnés à la *pax aethiopica*. »[346]

e. La terre promise par Dieu

Comment célébrer la gloire du Christ, qui accorde aux rois et aux princes le pouvoir d'instaurer sa loi et préparer sa venue sur cette terre (parousie) au mieux ? Les gouvernements ont le devoir de faire fructifier la terre donnée par Dieu, « territoire [qui] se réfère à une vision idéale »[347], afin que les hommes qui la foulent, la labourent, y bâtissent, puissent y vivre sans craindre le lendemain et ainsi se consacrer pleinement à l'œuvre d'évangélisation des païens. Dès lors, il n'est pas anachronique d'aborder la production et la circulation de marchandises et de richesses en terme « d'aménagement du territoire », comme le fait Robert Ziavoula pour le Congo-Brazzaville contemporain, autre espace africain riche en ressources et pourtant objet de concentrations inégalitaires des revenus qui en sont tirés. Quelle est l'action de Mäk^{w}ännən dans la transformation économique de l'Éthiopie ? Comment le gouverneur participe-t-il à la répartition des richesses au sein du peuple élu, afin que la marque de cette élection soit visible par tous comme la manifestation évidente de l'Alliance ?

« L'histoire du patriarche Abraham permet de comprendre le rôle de l'État et l'implication des politiques socio-économiques dans la transformation du territoire. En effet, si le territoire était insuffisant pour contenir les richesses d'Abraham et de son neveu Lot, ses richesses furent aussi un moyen d'éprouver sa foi, en lui rappelant les limites de sa liberté d'action dans la terre promise. […] Cette révélation, qui détermine les contours du territoire, fixe la promesse que Dieu lui avait faite d'être au centre d'une grande prospérité. Dans le même ordre d'idées, l'État est au centre des préoccupations de bien-être de la population en proposant un meilleur espace socio-économique possible dans lequel couleraient le lait et le miel des administrés. »[348]

Les biographes de Mäk^{w}ännən nous ont déjà fourni une information fondamentale sur son rôle économique, à propos des réquisitions de troupeaux *somali*. Haylä-Giyorgis écrit, rappelons-le, peu de temps après la libération de 1941. La transparence de son propos est d'autant plus précieuse qu'aujourd'hui, alors que les moyens de la recherche n'ont jamais été aussi puissants et les chercheurs aussi nombreux, les polémiques historiques sont telles que les hommes politiques, s'immisçant dans le champ scientifique, s'emparent de la

[346] GASCON, 2006 : 96.
[347] ZIAVOULA, 2005 : 11.
[348] ZIAVOULA, 2005 : 11.

« vérité historique » et proclament des lois mémorielles. Cette conception de l'histoire échappe complètement au *däbtära*, d'une culture d'abord issue du Šäwa, féru de textes religieux, amateur d'hagiographies et d'épopées royales. Son projet historiographique est sans ambages : reconstruire avec minutie la geste héroïque du père bienfaisant de son empereur régnant et patron[349], Haylä-Səllase. Or, à l'instar des Israélites qui ont dû combattre pour la Terre promise et la faire fructifier, afin d'y instaurer une société-miroir qui reflète le royaume céleste, l'œuvre des princes éthiopiens n'a pas pu se réaliser sans verser le sang des « musulmans [qui] sont aussi des fourbes, qui ne croient pas au Fils de Dieu »[350]. Les intentions de l'auteur sont précisées dans la préface, rédigée par l'historien contemporain, le *Blata* Märsəʾe Hazän Wäldä Qirqos :

« ዋና አሳባቸው ልዑል ራስ መኮንን አገርን በማቅናትና ለመንግሥት ታማኝ በመሆን በየጊዜው የፈጸሙትን ተግባር ለመግለጽ ስለሆነ ርሳቸው ያልነበሩበትን ከሌሎች በመጠየቅ ርሳቸው ያሉበትን ግን በዓይን አይቶ በማረጋገጥ ጽፈው ታሪኩን ለወዳጆቻቸው ሲያስነብቡት ኖረዋል ። » [351]

L'idée principale était de montrer ce qu'a accompli le *Lə'ul ras* Mak^{w}ännən pour la mise en valeur du pays en étant fidèle au gouvernement et, que pour accomplir cette tâche, lorsqu'il n'a pas assisté aux événements, il a questionné les autres, mais lorsqu'il l'a vu de ses propres yeux il écrivait les faits dont il avait vérifié la véracité et que ses proches lisaient régulièrement.

Aussi, le biographe évoque-t-il les prélèvements forcés en bétail et l'esclavage sans état d'âme, avec le souci de la transmission du savoir sans l'occulter, ce qui consacre sont travail de reconstitution comme une œuvre importante de l'historiographie éthiopienne contemporaine. Depuis janvier 1887, Mäk^{w}ännən a en charge l'administration de Harär et des territoires qui en dépendent. Ce territoire est la porte d'entrée de l'empire éthiopien sur le seuil duquel, marchands, voyageurs et diplomates, déposent leurs bagages que la douane allège de plusieurs produits avant que les caravanes ne continuent leur route vers Addis Abäba. Les taxes collectées régulièrement font la fortune de cette cité carrefour[352], marché vers qui convergent les populations arabes, *somali*, *oromo*, *afar*, indiennes, arméniennes, européennes de passage. Les observateurs relatent les monceaux de ballots qui s'accumulent dans les entrepôts douaniers. Les marchandises y transitent comme les quelques produits d'exportation éthiopiens : l'ivoire surtout, le café, et dans une moindre mesure l'or, la civette, la cire. Bien plus fructueuses sont les taxes collectées sur les produits d'importation, souvent élevées. Les armes dont certaines sont confisquées directement pour Mäk^{w}ännən, les soies, le velours, le verre, les chandelles, le pétrole, les produits manufacturés comme les lampes ou les récipients culinaires, les produits de luxe. Charles Michel, second de la mission de Bonchamps qui doit reconnaître les territoires qui jouxtent

---

[349] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*, page 72: depuis le 2 juin 1905, Täfäri Mäk^{w}ännən est le patron laïc de Däbrä-Hayl, l'église du monastère de Ṭəmqätä-Bahər Mikaʾel, où officie Haylä-Giyorgis.

[350] PERRUCHON, 1889 : 336.

[351] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 7.

[352] COMBES, Paul, 1896, *L'Abyssinie en 1896 : Le pays, les habitants, la lutte italo-abyssine,* Paris : 139-140 ; MICHEL, Charles, 1900, *Vers Fachoda : à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie*, Paris: 62-66.

le Nil Blanc, rapporte l'anecdote de vingt-huit bouteilles de champagne Moët et Chandon qui sont réquisitionnées par la douane.[353] Par ailleurs, positionné à un point d'ancrage des réquisitions de bétail *somali* et *oromo* d'Ogaden, le gouverneur de Harär a en charge de diriger les grandes opérations de razzias contre les éleveurs jusqu'au-delà de la frontière que s'attribuait la Somalie britannique. Le texte de Haylä-Giyorgis montre la progression de ses troupes entre 1890 et 1896, les expéditions s'engageant de plus en plus loin vers les confins jusqu'à Hargeisa. Ces incursions dans le territoire revendiqué du Somaliland, accéléra les démarches britanniques, après les protestations du consul de Berbera, pour fixer en mai 1897 sur le papier et les cartes la frontière entre les deux États.[354] Une des expéditions rapportée par l'historien-*däbtära* se dirige en 1890 vers Anyan, au sud-est de Harär : la troupe sous les ordres du *qäññazmač* Däss'aläñ, « prit la route de Anyan qui descend[355] vers l'Ogaden », que Richard Caulk localise à 40 kilomètres, dans la vallée du fleuve Ərär.[356] Celle-ci concernerait les *Oromo*, et non les *Somali* comme l'écrit Haylä-Giyorgis, toujours selon Caulk. L'année suivante, une campagne de réquisition du cheptel est menée à plus vaste échelle, commandée par le *grazmač* Banti, qui s'aventure au-delà du fleuve Wabi Šäbäle, entraînant dans son parcours 4000 hommes d'après Richard Caulk. Banti fait respecter les ordres qui sont de ne pas égorger tous les animaux afin d'en garder pour les labours, l'épizootie ravageant alors les troupeaux : « Afin de remplacer le bétail qui avait disparu au Šäwa par celui du Harär, il commanda qu'on égorge que les bœufs mais pas les vaches ».[357] Ironie du sort, en même temps que les troupeaux, le *grazmač* Banti ramena le choléra, et ceci jusqu'à Addis-Abäba :

« ግራዝማች ባንቲ ወደ ሐረር በገቡም ጊዜ በደስታ ፈንታ ኀዘን ሆነ ። ምክንያቱም የወረርሺኝ በሽታ ክርሳቸው ጋር ስለመጣና የሐረርን ሰዎች ስለፈጃቸው ነው ። ይህም ተላላፊ በሽታ እስከ ምድረ ሸዋ ደርሶ ነበር ። »[358]

Lorsque le *grazmač* Banti retourna à Harär, à la place de la joie, il n'y avait que la tristesse. La raison en est qu'avec lui vint une maladie qui décima les gens de Harär. Cette maladie contagieuse avait atteint le Šäwa.

Les dernières *zämäčawoč*[359] citées sont de grande envergure, l'empereur Mənilək mobilisant un effectif d'officiers de plus en plus important, en 1896 :

« 1889 ዓ.ም. በዘመነ ማቴዎስ ዳግማዊ ምኒልክ የኢትዮጵያ ንጉሠ ነገሥት በሆኑ በ8ኛው ዓመት ከመስቀል በዓል በኋላ ኀዳር 12 ቀን ራስ መኮንን ፡ ደጃች መንባሻ ፈት አውራሪ ወልደ አማኑኤል ፈት አውራሪ ሰይድ

[353] MICHEL, 1900 : 64.
[354] MARCUS, 1966 : 277.
[355] La descente n'est pas qu'une perception de l'espace : Harär est située à 1800 mètres d'altitude et la route en lacets qui la mène à Dire-Dawa (1200 mètres) est vertigineuse.
[356] CAULK, 2002 : 291 ; HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 40.
[357] CAULK, 2002 : 292 ; HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ. 1989 *a.m.:* 41-42.
[358] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 42 ; à propos de l'épidémie, voir aussi GÈBRÈ-SELLASSIÉ : 323.
[359] Pluriel de *zämäča* (**ዘመቻ ። **), expédition militaire.

ቀኝ አዝማች ተገኔ የተባሉትን ሠራዊታቸውን ውጋዴ ወደ ምት ባለው የሱማሌ ምድር ላኩዋቸው ። ሲልኩዋቸውም ፊትአውራሪ ወልደ አማኑኤልን አለቃ አድርገው ነው ። ከተላኩም በኋላ ወደ ሽበሌ ደረሱ ። የሱማሌም ሰዎች ተገዙላቸው ። ያልተገዙላቸውን ግን ላሞቻቸውን በጎቻቸውን ማረኩ ። ስለዚህም ፈጽመው ከበቡዋቸው ። በከተማቸውም ተላላፊ የሆድ በሽታ ገባ እንደ ታመሙና በክፉ በሽታና በጣር እንደተቀነሱ በሰሙ ጊዜ ፡ የዚህን ነገር መጨረሻውን ሊያዩ መጡ ። »[360]

En 1889, année de saint Matthieu, le 12 *hədar* (20 novembre 1896), Mənilək II qui était empereur d'Éthiopie depuis 8 ans, envoya des soldats du *ras* Mäkʷännən, du *däǧǧač* Mängäča, du *fitawərari* Wäldä-Amanuel, du *fitawərari* Säyyəd, du *qäññazmač* Tägäne dans le pays *somali* qui s'appelle Ogaden. Et le *fitawərari* Wäldä-Amanuel fut le chef de l'expédition. Ensuite, ceux qui avaient été envoyés atteignirent le Šäbäle. La population de Somalie se soumit à eux. Ils s'emparèrent des vaches et les moutons de ceux qui ne se soumirent pas. Pour y parvenir ils les encerclèrent complètement. Et dans leur ville pénétra une maladie contagieuse qui atteignait le ventre et quand ils apprirent qu'ils étaient malades et diminués par le fléau et l'agonie, ils vinrent constater la fin de cette affaire.

Cet épisode se produit après la bataille d'Adwa, alors que le cœur économique de l'empire, le Šäwa et Addis Abäba sont prospères et qu'y convergent les richesses d'un territoire qui a doublé en superficie. Les effets de la guerre sont estompés, hormis au Təgray, champ de bataille permanent, en particulier depuis l'invasion égyptienne de 1875. Puis, l'année suivante, un nouveau raid est entrepris :

« በ1890 ዓ.ም. በዘመነ ማርቆስ ዳግማዊ ምኒልክ የኢትዮጵያ ንጉሠ ነገሥት በሆኑ በ9ኛው ዓመት ራስ መኮንን ከሠራዊታቸው ጋር ወደ ሸዋ ወጡ ፡ ጥቂት ቀንም ከንጉሡ ጋር ተቀመጡ ። ያን ጊዜም የእኔንና ያንተን ብዙ ሠራዊት ይዘህ ከካም ነገድ ወደ ሆኑ ወደ ጥቁሮች አገር ወደ ዓረብ ምድር ሔድ አሉዋቸው ። ትእዛዙንም ተቀብለው ሔዱና ምድረ ዓረብ ደረሱ ፡ በዚያም ጦር ነት አደረጉ ። በእጃቸውም አስገቡዋቸው ፡ ከሞት የተረፉትንም ማረኩዋቸው ። ሺ ወገሌ የሚባለውን ንጉሣቸውን ግን ደጃች ደምስ በሁለተኛው ሳምንት እስኪይዙት ድረስ ለጊዜው አላገ ኙትም ነበር ። ከዚያም ራስ መኮንን የወንድ ባሪያዎችና የሴት ባሪያዎች ምርኮ ይዘው ወደ ምድረ ሸዋ ገቡ ። »[361]

En 1890, année de saint Marc [1897-1898], la neuvième année du règne de Mənilək II, empereur d'Éthiopie, le *ras* Mäkʷännən partit pour le Šäwa avec son armée ; il resta quelques jours avec le roi. Celui-ci lui dit : « Prends un grand nombre de mes soldats et les tiens, en passant par le pays des Noirs où vit la tribu de Cham, va vers le pays des Arabes. » Ayant reçu l'ordre, il partit et arriva au pays des Arabes ; là il fit la guerre. Il les soumit à son autorité, ceux qui avaient échappé à la mort, il les fit captifs. À ce moment là, il n'avait pas encore localisé leur roi qui s'appelle Šiwägle, jusqu'à ce que le *däǧǧač* Däməss le capture la deuxième semaine. Puis, le *ras* Mäkʷännən emmenant les esclaves hommes et femmes prisonniers, rentra au Šäwa.

Cette campagne est l'occasion de capturer des esclaves. Employés comme domestiques par les Éthiopiens, la majeure partie est revendue à des trafiquants musulmans dont un des plus renommés fut jusqu'en 1885, le pacha Abu Bakr Ibrahim Šahim de Zeyla. Le royaume *oromo*

---

[360] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 56-57.

[361] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 58-59.

de Ǧimma, soumis et versant tribut à Mənilək à partir de 1882, est également un marché important de l'esclavage, les captifs étant razziés dans les territoires plus au sud avant d'être exportés vers la péninsule arabique, via les ports de Məṣṣəwa, Asäb, Obock, Djibouti et Zeylah. Source inépuisable de revenus, l'asservissement concerne ici les peuples dont la peau est plus foncée que celle des *Amhara* au pouvoir. Le texte les désigne explicitement par « Noirs » de la « tribu de Cham ». Dans la *Genèse*, Cham est maudit, à travers son fils Canaan, pour s'être moqué de la nudité de son père Noé. Alors qu'à partir du XVIe siècle, avec la traite esclavagiste européenne à grande échelle, le racisme contre les Africains se répandant plus largement, les racistes retrouvèrent dans ces versets la justification biblique de l'infériorité qu'ils appliquaient aux peuples noirs d'Afrique en particulier (*Genèse* : 9 : 20-25). En outre, pour les Amhara, dont le mythe fondateur fait remonter l'ascendance à Salomon et de la reine de Saba, donc d'une population moyen-orientale, l'idéal de beauté est un teint clair, qualifié de *qäy* (ቀይ), littéralement « rouge », c'est-à-dire plus blanc que brun :

« L'Éthiopien repousse comme la plus grave injure l'appellation de nègre (chankella)[362] ; il accepte volontiers celle de noir, en langue galla [*oromo*] : (gouratcha)[363], et considère comme un hommage rendu à sa beauté d'être appelé *rouge*. »[364]

Dästa Täklä-Wäld donne la définition suivante de *šanqəlla*, dans son *Nouveau dictionnaire amharique*, publié en 1969 :

« ሻንቅላ ፡ (ሎች) ፡ የነገድ ፡ ስም ፡ ባፍሪቃ ፡ ውስጥ ፡ የሚኖር ፡ የካም ፡ የኩሽ ፡ ዘር ፡ ጥቁር ፡ ሕዝብ ፡ ገላው ፡ በፀሐይ ፡ መቀት ፡ ብዛት ፡ የጠቆረ ። »[365]

Šanqəlla : nom de tribu qui vit en Afrique, de la race de Kam [Cham] et K^{w}uš [Kouch], peuple noir dont le corps a été noirci par la trop grande chaleur du soleil.

Ce dictionnaire ayant été écrit entre 1921 et 1950 *a.m.* (mais publié en 1962 *a.m*), ceci peut expliquer cette vision archaïque des peuples africains noirs. Cependant, cette définition remarquable de concision, différencie clairement les Noirs des Éthiopiens auquel l'auteur, Dästa Täklä-Wäld est identifié. Le peuple *amhara* ne se considère pas comme noir, et reprend les traditions de qualification pour ceux qui sont considérés comme les descendants de Cham. Ces préjugés ont été répandus par les Arabes à partir du Xe siècle, à partir des exégèses chrétiennes d'Origène. Dans une version suivante de l'histoire des Africains maudits, un autre fils de Cham, nommé Kouch, est désigné comme l'ancêtre des Éthiopiens. L'idée que les Éthiopiens, terme générique dans l'Antiquité pour désigner les Africains, ont la peau brûlée par le soleil est une production grecque, diffusée notamment par Hérodote

---

[362] ሻንቅላ ። (*šanqəlla*) nègre.

[363] ግራጫ ። (*graĉĉa*) : gris, pour un mulet par exemple (GUIDI, Ignazio, 1901, *Vocabolario amarico-Italiano*, Rome : 734 ; BAETEMAN, Joseph, 1929, *Dictionnaire amarigna-français*, Diré-Daoua : 1044).

[364] MARTIAL de SALVIAC (R .P), 1901, *Un peuple antique au pays de Ménélik : les Galla*, Paris : 11.

[365] DÄSTA TÄKLÄ-WÄLD, 1962 *a.m.:* 1237.

au Ve siècle avant notre ère.[366] Pourquoi dès lors, l'esclavage serait-il une pratique condamnable si la Bible le justifie ?

« ኖኅም ፡ እንዲህ ፡ አለ ፥ "ከነዓን ፡ ርጉም ፡ ይሁን ፤ ለወንድሞቹ ፡ የባሪያዎች ፡ ባሪያ ፡ ይሁን ። "
እንዲህም ፡ አለ ፥ "የሴም ፡ አምላክ ፡ እግዚሐብሔር ፡ ይባረክ ፤ ከነዓንም ፡ ለእርሱ ፡ ባሪያ ፡ ይሁን ። "
(ኦሪት ፡ ዘፍጥረት ፤ ምዕራፍ ፱ ፤ ፳፭ ፳፮ ።) »

Et Noh [Noé] dit : « Que Kanäʾan [Canaan] soit maudit ! Qu'il soit pour ses frères l'esclave des esclaves. » Puis il dit : " Que le Seigneur Dieu de Sem soit béni ! Et Känäʾan soit son esclave. » (*Genèse* : 9 : 25-26) [367]

Les Éthiopiens revendiquent leurs origines sémitiques, du nom de l'ancêtre mythique des peuples hébreux et arabes, Sem. La chronique de Yohannəs IV (r.1872-1889), datant peut-être en partie du règne même de l'empereur, traduite du *gə'əz* et annotée par Bairu Tafla, le rappelle en introduction, au sujet du fondateur du royaume d'Éthiopie :

« Le royaume de Salomon, le fils de David, fut séparé en trois parties : une fut donnée à ʾEbna Ḥakim [autre nom de Mənəlik Ier], l'aîné, né de la reine du Sud, connue comme la reine d'Éthiopie, que notre Seigneur mentionne dans l'Évangile, lorsqu'il dit : "Le jour du jugement, la Reine du Sud se lèvera avec les hommes de cette génération pour les condamner ". Le tiers de ce royaume revînt à l'Éthiopie avec notre mère Ṣəyon. »[368]

L'historien Taddese Tamrat développe dans *Church and State* l'assertion d'une occupation de l'espace nord-éthiopien par des peuples du sud de l'Arabie, appelés Sabéens. Ainsi, par cette implantation sabéenne, les populations éthiopiennes et l'actuel Təgray / Érythrée, et notamment de langue *agäw*, ont développé une culture influencée par cet apport exogène, qui concernerait en particulier la structure politique, les techniques militaires, l'architecture et l'écriture :

"*It was on this Kushitic population of the Ethiopian plateau that the south Arabian settlers began to exert their pressure and to usher in an intensive cultural and political development, of which the Christian kingdom in 1270 was only part of the result*."[369]

Comment le biographe Däməsse Wärq-Agäññähu, qui écrit vers 1960, cinq ans après la date du jubilé d'argent de Haylä-Səllase, alors que le pouvoir de l'empereur est au zénith, relate-t-il, quant à lui, l'expédition mentionnée plus haut ?

« የልሁል ፡ ራስ ፡ መኰንን ፡ የዐረብ ፡ ዘመቻ ።

በወለጋ ፡ በኩል ፡ ሼሕ ፡ ሆጀሌና ፡ ሼሕ ፡ አብዱራህማን ፡ የተባሉ ፡ የኢትዮጵያ ፡ ጠረፍ ፡ ባላባቶች ፡ አምጠው ፡ ነበርና ፡ ልሁል ፡ ራስ ፡ መኰንን ፡ ለማስገበርና ፡ ጸጥታውን ፡ ለማረጋገጥ ፡ የጦር ፡ አበጋዝ ፡ ሆነው ፡ እንዲዘ

[366] COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, 2003, « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire », *in* FERRO, Marc, *Le livre noir du colonialisme*, Paris : 652.
[367] መጽሐፍ ፡ ቅዱስ ። ፳፻ ዓ.ም ፡ ፱ ።
[368] BAIRU TAFLA, 1977 : 31-33.
[369] TADDESSE TAMRAT, 1972 : 6.

ምቱ ፡ ስለ ፡ ታዘዙ ፡ በ፲፰፻፺ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ደጃዝማች ፡ ወልዴን ፡ (በኋላ ፡ ራስ ፤) ደጃዝማች ፡ ኃይለ ፡ ማርያምን ፤ ደጃዝማች ፡ ደምሰው ፡ ነሲቡን ፡ (በኋላ ፡ ራስ ፡) ደጃዝማች ፡ ገብረ ፡ እግዚአብሔርን ፤ ደጃዝማች ፡ ጆቴን ፤ ሊቀ ፡ መኳስ ፡ ጐሹን ፡ አስከትለው ፡ ዘመቱ ። ግንባራቸውም ፡ ለጠላት ፡ የማይታጠፍ ፡ እንድ ፡ መሆኑ ፡ ዓ መፀኛውን ፡ ቀጥተው ፡ የዓመፀኛውን ፡ ጥሩንባና ፡ የመዳብ ፡ ነጋሪት ፡ ራሱን ፡ ሼሕ ፡ ሆጀሌንም ፡ ማርከው ፡ በ ወሰኑ ፡ ላይ ፡ የማረጋገጫ ፡ ምልክት ፡ ተክለው ፡ ወደ ፡ አዲስ ፡ አበባ ፡ ተመለሱ ። አዲስ ፡ አበባ ፡ በገቡበትም ፡ ቀን ፡ ንጉሥ ፡ ነገሥቱ ፡ ዳግማዊ ፡ አጼ ፡ ምኒልክ ፡ ፍል ፡ ውሃ ፡ ሜዳ ፡ ፡ ወርደው ፡ በሰልፍ ፡ ተቀበሏቸው ። ለ ሠራዊቱም ፡ ታላቅ ፡ ግብር ፡ ተደረገለት ።

ዛሬ ፡ ገነተ ፡ ልዑል ፡ ተብሎ ፡ በተሰየመውም ፡ ቤተ ፡ መንግሥት ፡ በዚያን ፡ ጊዜ ፡ የሣር ፡ ቤት ፡ እየተባለ ፡ ይጠራ ፡ የነበረውን ፡ ታላቅ ፡ ቤት ፡ ልሁል ፡ ራስ ፡ መኰንን ፡ ወደ ፡ ዘመቻው ፡ ሄደው ፡ ሳለ ፡ ዳግማዊ ፡ አጼ ፡ ምኒልክ ፡ አሥርተው ፡ ቈዩዋቸው ።

ይህም ፡ አድራጎት ፡ በወንድም ፡ ጌታና ፡ በወንድም ፡ ጭፍራ ፡ መካከል ፡ ያለውን ፡ ጥልቅ ፡ መተሳሰብ ፡ የሚያሳይ ፡ ድርጊት ፡ ነው ። »[370]

La campagne en pays arabe du *Ləʾul ras* Mäkʷännən.

Au Wälläga, en 1890 *a.m* (1897-98), les notables de la frontière éthiopienne qui se nomment le *šeh* [*cheikh*] Hoğäle et le *šeh* [*cheikh*] Abdurahman s'étant soulevés, *Ləʾul ras* Mäkʷännən avait reçu l'ordre en tant que commandant de conduire une expédition militaire, afin de leur faire payer le tribut et d'assurer la sécurité. Suivi du *däğğazmač* Wälde (qui sera plus tard *ras*), du *däğğazmač* Haylä-Maryam, du *däğğazmač* Däməssäw Näsibu (qui sera plus tard *ras*), du *däğğazmač* Gäbrä-Əgzihabher, du *däğğazmač* Ğote, du *liqä-mäkʷas* Adənäw-Gwäššu, il partit en campagne. Comme son attaque ne faiblit pas, il punit le rebelle, en s'emparant des trompettes et des tambours en cuivre du renégat et fit prisonnier le *šeh* [*cheikh*] Hoğäle lui-même, délimita la frontière en y plantant un drapeau, puis il retourna à Addis-Abäba. Lorsqu'il entra à Addis-Abäba, sa majesté l'empereur Mənilək II étant descendu dans la plaine de Fəl-Wəha, l'y accueillit par un défilé. Un grand banquet fut donné pour les soldats.

Le palais nommé Gännätä Ləʾul[371] s'appelait à cette époque Yä-Sar Bet. C'était une grande maison que sa majesté Mənilək avait fait construire pendant que le *ras* Mäkʷännən était en expédition militaire.

Cette action, est la manifestation de la fraternité entre le frère et maître, entre le frère et son soldat.

Dans sa relation de l'événement, l'auteur ne mentionne plus la prise d'esclaves mais indique lui avec précision, les noms des instigateurs des troubles, les *cheikh* « Hoğäle » (Ḫʷağali al-Ḥasan) et « Abdurahman », sur un territoire aux confins du Wälläga et limitrophe avec le Soudan. Il s'agit du Beni-Šangul (**ቤኒ ፡ ሻንጉል**), dont le soulèvement, en réaction aux derniers soubresauts du Mahdisme soudanais et avant l'occupation anglaise, est l'opportunité pour l'armée éthiopienne de fixer définitivement les frontières avec l'envahissant voisin soudanais. Entre décembre 1897 et mai 1898, un puissant contingent, dont Däməsse Wärq-

[370] DÄMƏSSE WÄRQ-AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 76-77.

[371] **ገነተ ፡ ልዑል ።** Palais que fit construire Haylä-Səllase en 1935, sur le domaine de son père, à Addis-Abäba.

Agäññähu énumère les six officiers sous les ordres du *ras*, se rend dans un espace, qui pas plus que chez Haylä-Giyorgis n'est précisément identifié : à la frontière de l'Éthiopie, au Wälläga, même si ces toponymes sont plus géographiques que dans le texte du *däbtära*, qui lui le désigne par une image, le nommant simplement « le pays des Noirs où vit la tribu de Cham, […] le pays des Arabes (**ከካም ነገድ ወደ ሆኑ ወደ ጥቁሮች አገር ወደ ዓረብ ምድር**) ».[372] La *Chronique du règne de Ménélik II* et les annotations de Maurice de Coppet, confirment que cette dernière appellation concerne bien le Beni-Šangul :

« [.. .] le dèdjatch Djioti [*däǧǧazmač* Ǧote], chef des Chanqèlla et du pays arabe […] »[373]

« Le ras Mèkonen, de son côté, ayant avec lui le dèdjatch Dèmsseou [*däǧǧazmač* Däməssäw Näsibu], gouverneur du Ouallèga, alla faire une expédition contre les Arabes ; les ayant soumis ainsi que les Chanqèlla qui se trouvent par là, il s'en retourna et rentra à Addis-abèba le premier jour de *guenbot* [8 mai 1898].»[374]

Ainsi, alors que Haylä-Giyorgis insiste sur la capture d'un nombre important d'esclaves, environ 15 ans plus tard, ce butin humain est tu par Däməsse. Faut-il l'attribuer au changement de ton de l'historiographie éthiopienne, comme l'a analysé Bahru Zewde en comparant deux dictionnaires biographiques ? L'un est celui que le *blatten-geta* Həruy Wäldä-Səllase écrit en 1922-23, à l'époque où le régent Täfäri était porté par un élan de modernisation et d'ouverture de l'esprit. L'autre, est une œuvre datant de 1969, par le *blatten-geta* Mahətämä-Səllase Wäldä-Mäsqal, à une époque du règne où Haylä-Səllase aurait oublié le Täfäri qu'il fut, et se serait figé sur sa stature d'empereur autoritaire et révéré. [375]

Le français Yaltasamma, correspondant de *La dépêche coloniale*, fournit des informations complémentaires sur l'expédition du Beni-Šangul. Etant donnés les enjeux géopolitiques, les anglais répandant leur influence sur tout le territoire soudanais, la campagne a été préparée en secret. Le fait que cette mission périlleuse, dont les dangers se nomment Mahdistes, Britanniques, terres marécageuses et impaludées, soit encore une fois confiée à Mäk^{w}ännən, confirme son statut officieux de premier dignitaire du gouvernement impérial. Le journaliste français relate également que Mäk^{w}ännən se mit en marche le 14 décembre 1897, atteignit le Fazoghli en territoire revendiqué par le Soudan et qu'une épizootie ravagea les animaux de l'expédition sur le chemin du retour.[376] Maurice de Coppet commente un passage de *La Chronique du règne de Ménélik II* sur cet événement, en précisant que l'armée éthiopienne rebroussa chemin après avoir rencontré les soldats commandés par les Britanniques.[377] En outre, nouvelle manifestation du gouvernement indirect de Mənilək II et de son pragmatisme favorable à la réconciliation et à son projet

[372] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 58.
[373] GUÈBRÈ SƏLLASIÉ, 1931: 396.
[374] GUÈBRÈ SƏLLASIÉ, 1931: 472.
[375] BAHRU ZEWDE, 1996 : 387-399.
[376] YALTASAMMA, « Les Amis de Ménilek II », *La Dépêche Coloniale*, 7 janvier 1899 ; 14 janvier 1899.
[377] GUÈBRÈ SƏLLASIÉ, 1931: 472, note 3.

d'harmonie territoriale, après soumission, Abdurahman (Tor el Guri) fut réintégré avec la titulature de *däǧǧazmač* ainsi que le *cheikh* Hoǧäle, qui avait d'ailleurs proposé sa coopération à Mäk^{w}ännən lors de son entrée sur le territoire *bertha*.[378] Cette habileté politique permet de maintenir ensemble un empire grandissant, si vaste que Haylä-Giyorgis lorsqu'il se remémore l'expédition lointaine du *ras* Mäk^{w}ännən – il était alors âgé d'une vingtaine d'années[379] – attribue de façon déformée par la distance, « Šimagle »[380] pour Hoǧale, à moins que ce ne soit le toponyme de la région Šang^{w}ul qu'il transforme. Cependant le *däbtärä* fait peut-être aussi référence au Šəmagəlle *Šum*, mentionné dans une liste de lieux appartenant à un recueil de textes sur « La loi et la constitution du royaume », document du XVIe siècle ramené par le voyageur écossais Bruce. Concernant cette appellation, G.W.B. Huntingford précise simplement qu'il ne s'agit pas d'un lieu mais d'un titre d'administrateur provincial, sans pouvoir identifier l'espace auquel cette titulature se réfèrerait.[381] Le terme désigne aussi un groupe dominant parmi les locuteurs des langues *təgre* et *bilin*[382], de l'actuelle Érythrée. Le Beni-Šangul est situé à 1000 kilomètres à l'ouest de Harär ; autant dire que pour Haylä-Giyorgis Bälläṭä, il s'agit d'un autre monde, perçu comme hostile.

2. Les « glorieuses victoires » de Mäk^{w}ännən

Un des traducteurs de la chronique du règne d'Amdä-Ṣyon, G.W.B. Huntingford, a intitulé son ouvrage *The Glorious Victories of ʾĀmda Ṣeyon*, titre inspiré d'un extrait du folio 64 d'un des manuscrits *gəʾəz*, qualifiant une des victoires (*mäwiʾə*) du roi contre une puissante révolte menée par le roi Gəmäldin (Ǧamalʾdin), de « glorieuse » (*ʾabiy*), « **በዓቢይ ፡ መዊዕ ።** ». Les références à cette chronique, notamment en ce qui concerne les combats que mène Mäk^{w}ännən contre les rébellions musulmanes du Harärge et de l'Ogaden, justifient le titre de ce chapitre.

a. Le prestige de la vie de soldat : une idée controversée

La victoire d'Adwa, en mars 1896, emplit les esprits des observateurs occidentaux d'admiration envers la nation éthiopienne. Le peuple éthiopien devient une sorte de reflet des visions de guerre patriotique des Européens, qui admirent sa mobilisation massive pour déferler comme l'orage sur les ennemis. L'Éthiopie est un modèle de nation en armes, qui impressionne les visiteurs. Le soldat éthiopien suscite le respect.

Le docteur Vitalien, au service de l'empereur Mənilək à partir 1904, dans un petit livre de 1919, a pour ambition d'exposer la valeur militaire de l'Éthiopie.[383] Sylvain Vignéras, en 1897, rédacteur au Ministère des Colonies, écrit à propos des officiers éthiopiens qu'il

---

[378] BUSTORF, Dirk, 2007, "Ḫ^{w}āǧalī", in UHLIG, S. (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, Volume 3, Wiesbaden: 94.

[379] **መርስዔ ፡ ኀዘን ፡ ወልደ ፡ ቂርቆስ ፡ ፲፱፻፷፭ ዓ.ም ፡ ፯ ።** MÄRSƏʾE-HAZÄN WÄLDÄ-QIRQOS, 1965 *a.m* (1972-73): 6.

[380] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 58.

[381] HUNTINGFORD, G.W.B., 1989, *Geography of Ethiopia: From the First Century AD to 1704*, Oxford : 243.

[382] SMIDT, Wolbert 2010, "Šəmagällä", *Encyclopaedia Aethiopica*, Volume 4, Wiesbaden : 608-609.

[383] VITALIEN (Dr), 1919, *Pour l'indépendance de l'Éthiopie*, Paris : 26-30.

rencontre à Harär, lors de la mission commandée par le ministre plénipotentiaire Lagarde, qui se rend à Addis Abäba :

« Ces hommes ont des têtes mâles et énergiques, qui respirent la force et l'intrépidité, et on n'est pas surpris, en les voyant, des prodiges d'audaces que les troupes abyssines ont accomplis pendant la dernière guerre. »[384]

Toutefois, la littérature amharique elle, ne célèbre pas de façon unanime le culte du soldat. En effet, les mœurs bellicistes qui font vibrer les aspirations militaires des Européens, ne sont pas louées avec la même ferveur par tous. En 1912, ገብረ ፡ ሕይወት ፡ ባይከዳኝ (Gäbrä-Həywät Baykädañ), intellectuel qui s'est en partie formé en Europe, fait un portrait dépréciatif de la culture militaire :

« C'est jusqu'à maintenant une honte de vivre chez nous à la sueur de son front ; c'est indigne d'un gentilhomme. La seule gloire qu'on reconnaisse est celle du soldat qui, portant un vieux fusil, passe ses jours à suivre son chef comme un chien. Tout le monde se dit soldat chez nous : le boiteux, l'aveugle, le lépreux, le vieillard s'aidant d'une canne, le petit morveux. Il y a même des femmes soldats chez nous. Beaucoup de ceux que l'on appelle soldats passent leur temps à se bousculer sur la place publique et à se nourrir sur le dos des pauvres paysans. Dans les pays éclairés, l'institution militaire sert à protéger les paysans des exactions ; mais chez nous, il serait plus exact de dire que le mot de soldat est synonyme d'ennemi mortel du paysan […] Dans notre pays, celui qui veut vivre du labour de sa terre doit affronter beaucoup de difficultés : avant même qu'il ait déposé son araire sur son champ, un chef vient lui dire : "Paie le tribut !" ; puis, lorsqu'il s'en retourne chez lui, fatigué, il trouve des soldats brutalisant sa femme et lui disant : "Fais nous à manger !"»[385]

Afä-Wärq Gäbrä-Iyäsus, qui se distingue lui aussi par un intérêt pour l'Europe qui le conduit même à faire souche en Italie, stigmatise les ravages et usages de la soldatesque. Il écrit en 1909, dans *Dagmawi Mənilək* :

« Et ce soldat non seulement se faisait servir et venait se nourrir, mais entravait les mains du pauvre derrière le dos dans son propre pays, il disait : "Fais-moi du *nug* blanc et du lait noir" [c'est-à-dire : l'impossible], il dormait dans le lit tandis que les maîtres de maison, la femme comme servante, l'homme comme domestique, après lui avoir lavé les pieds, préparé le lit et après avoir mangé ses restes, dormaient eux-mêmes par terre. Pire, parfois, le paysan qui avait une femme belle vivait en accumulant malheur sur malheur, violence sur violence, honte sur honte. »[386]

Les deux auteurs ne se livrent pas à la critique avec complaisance, mais dénoncent certaines conséquences de l'idéal militaire en Éthiopie, les guerres propageant des fléaux qui anémient le pays et empêchent son progrès. Si Gäbrä-Həywät et Afä-Wärq, en écrivant depuis l'étranger – respectivement depuis l'Italie et le Soudan – peuvent être enhardis à fustiger la culture de guerre parce qu'ils ne s'exposent pas directement à la censure, ce jugement est partagé par tous les Éthiopiens qui en sont victimes. Les déprédations

[384] VIGNÉRAS, 1897: 45.
[385] GUEBRÈ-HEYWÈT BAYKEDAGNE, 1993 : 43-44.
[386] FUSELLA, 1961 : 16 ; traduction française dans ROUAUD, 1991 : 244.

occasionnées par les armées en marche, sont une plaie qui se rouvre périodiquement et à laquelle Mənilək II s'efforce de trouver un remède. Les hommes de troupe logent chez l'habitant, se nourrissent du grain et du bétail des terroirs qu'ils traversent, obligent les paysans à être leurs porteurs et leurs femmes à cuisiner pour eux. L'empereur entreprend de faire installer des greniers approvisionnés par des prélèvements du dixième des récoltes dans chaque province, servant à nourrir les troupes de passage.[387] Les efforts pour interdire les exactions sur l'habitant ne résolvent cependant pas la question de la valorisation de la culture de guerre et de la vie de soldat, globalement célébrées dans l'historiographie.[388]

L'historien Aṣmä Giyorgis, qui écrit lui sous la protection de Mənilək au début du XXe siècle, reproche à travers la figure de l'empereur Susənyos (r. 1607-1632), la glorification du meurtre en temps de guerre, dans la société éthiopienne. Il attribue ce comportement à l'influence *oromo* et l'estime incompatible avec le christianisme :

« Vraiment, il est peu probable que se réjouir, chanter et s'enorgueillir ainsi dans la débauche lorsqu'un homme en tue un autre, soient des actions qui plaisent à Dieu, parce que c'est du plus pur paganisme. Mutiler les morts et s'en vanter par des chants, s'enduire de beurre, se laisser pousser les cheveux, sont des coutumes qui n'existent nulle part dans le monde hormis en Éthiopie. »[389]

Cependant, Haylä-Giyorgis Bälläṭä s'inscrit lui dans un registre traditionnel, et n'hésite pas par fidélité à la tradition, à faire des emprunts remaniés aux chroniques royales antérieures. Ainsi, les campagnes militaires de Mäk^{w}ännən sont-elles présentées comme les victoires de la justice de Dieu. Les effets néfastes des campagnes militaires sont absents du travail du biographe, qui revendique un récit laudatif. La glorification des actions militaires occulte les dommages qu'elles charrient. À l'époque de la rédaction de *Yäləʾul ras Mäk^{w}ännən tarik*, tout comme lors des campagnes de Mənilək 60 ans plus tôt, l'ascension sociale qu'amène l'engagement dans l'armée est une idée encore attractive[390].

b. Les ennemis proches : musulmans et somali

Les chrétiens et les musulmans du Hararge, de l'Ogaden, n'ont pas toujours été en état d'hostilité permanente. Si des guerres éclatent désormais, selon Däməsse Wärq-ʾAgäññähu, le seul responsable en est Ahmäd Grañ, l'émir d'origine *somali*, guide religieux, militaire et politique du sultanat d'Adal, qui conduisit une guerre de conquêtes sur les hauts-plateaux éthiopiens, jusqu'au Təgray, de 1529 à 1543. Ainsi, le *djihad* est l'élément perturbateur qui brisa l'harmonie patiemment tissée entre les deux religions sous l'autorité bienveillante des empereurs chrétiens :

« ሐረርጌ ምንም እንኳ ለረጅም ዘመናት የኢትዮጵያ ክፍለ ሀገር መሆኑ የማያሻማና የማያከራክር ቢሆንም በግራኝ ወረራ ምክንያት በደረሰው ምስቅልቅል የተነሣ የክርስቲያኑ ኀይል እየደከመ ሄዶ የቀድሞ ግዛቱን በመላው

[387] GUÈBRÈ SƏLLASIÉ, 1930 : 324-325. CAULK, 1978 : 467. PANKHURST, 1968 : 506.
[388] PERRUCHON, 1889 : 339-341, 442-443, 454-455. GUÈBRÈ SƏLLASIÉ, 1930 : 251, 254.
[389] BAIRU TAFLA, 1987 : 321-322.
[390] CAULK, 1978 : 479.

ለማስከበርና የግዛቱንም አንድነት ለመጠበቅ ባለመቻሉ በሃይማኖት እያሳበቡ ልዩ ልዩ ሳዕዳን መንግሥታት በዚህ ክፍለ ሀገር እጃቸውን ለማግባት ሞክረው እንደ ነበረ የታወቀ ነው ።

በኋላም ያገሩ ተወላጅ የሆነው አሚር አብዱላሂ ራሱን በራሱ የሐረርጌ ገዢ አድርጎ ለኢትዮጵያ ንጉሠ ነገሥት መንግሥት የማይገዛ ስለ ሆነ የሸዋው ገዢ ንጉሥ ምኒልክ ከጥንት ጀምሮ ያባቶቻቸው ግዛት የሆነውን [...] »[391]

Il est connu qu'en dépit du fait que le Harärge, et ceci sans ambiguïté ni débats, ait toujours été un territoire éthiopien, à cause de l'invasion de Grañ, la force des Chrétiens allant en s'affaiblissant alors que le chaos se répandait, il devint impossible d'honorer les tâches du gouvernorat et de maintenir son unité, divers gouvernements étrangers au nom de la religion essayant de prendre le pouvoir de cette province au nom de la religion [musulmane].[392]

Puis, un natif du pays, Amir Abdullahi, s'étant proclamé gouverneur de son propre chef, en refusant de se soumettre au gouvernement de l'empereur d'Éthiopie, Mənilək, souverain du Šäwa, décida d'annexer le Harärge au royaume d'Éthiopie, comme aux temps anciens, ses pères en ayant eu le gouvernement depuis le début […]

Dans un espace livré à lui-même, au gré des sultans rebelles, après une brève occupation égyptienne de 1875 à 1885, Abdullahi devint sultan de Harär sans pouvoir établir son autorité très au-delà des murs de la cité fortifiée.

Lorsque les peuples du Harärge et de l'Ogaden se révoltent, ces événements sont représentés dans le texte de Haylä-Giyorgis Bälläṭä par la métaphore courante du fléau. Les ennemis de Mäk^{w}ännən sont d'abord décrits comme innombrables, tel lors de cette révolte à l'est de Harär début 1887, alors que le *däǧǧazmač* se trouve à Ĉälänqo :

« ከጥቂት ቀን በኋላ በምድረ ጨለንቆ ተገኝተው የአብዱላሂን መከራውን ስለአዩ በሐረርና በውጋዴ ወሰን ላይ ከሚኖሩ ከባብሌ ሰዎች ዘንድ ጦርነት ተነሣ ። ደጃዝማች መኮንንም በተዋጉዋቸው ጊዜ በፊታቸው እንደ አንበጦች ሆኑ ። »[393]

Quelques jours après s'être trouvé dans la région de Ĉälänqo pour y constater les troubles provoqués par Abdullayi, à la frontière entre le Harär et l'Ogaden, les populations qui se trouvaient à Babəlle déclenchèrent une révolte. Lorsque le *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən les affronta, ils étaient aussi nombreux que des sauterelles devant lui.

Puis, le chroniqueur ne mentionne aucune révolte entre le 15 décembre 1887 et février 1888, alors que Mäk^{w}ännən est à nouveau en déplacement. En effet, celui-ci est convoqué par Mənilək suite à une mobilisation générale décrétée par Yohannəs. L'absence de troubles est le signe que les efforts fournis par le nouveau gouverneur du Harärge pour maintenir la paix, portent leurs fruits. Plus loin dans son œuvre, Haylä-Giyorgis Bälläṭä suggère la multitude des assaillants, des *Somali* conduits par un chef religieux *somali* nommé Käbira[394],

[391] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 19.
[392] L'Égypte conquit Harär de 1875 à 1885.
[393] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 26.
[394] En arabe, un érudit dans le Coran.

en employant à nouveau la métaphore des sauterelles qu'il renforce de celle des grains de sable, images traditionnellement issues de l'Ancien Testament, symboles de fléaux de Dieu ou de multitude de la descendance[395] :

« መጋቢት 12 ቀን የቅዱስ ሚካኤል ዕለት ግራዝማች ባንቲና ወገኖቹ ተያይዘው ተዋጉ ። ከአስፈሪነታቸውና ከብዛታቸውም የተነሣ አልፈሩም ። እነሱ ብዛቱ እንደማይቁጠር እንደባሕር አሸዋ ብዙ ነበሩና ፥ የጅጅጋንም ምድር እንደ አንበጣ ሸፍነዋት ነበርና ፥ እነዚያም የሐረር ሰዎች የተመረጡ ጥቂት ሲሆኑ በጽኑ ጦርነት ተፋለሙዋቸውና የከቢራን ሰዎች ድል አደረጉዋቸ ። »[396]

Le 12 *mäggabit* [21 mars 1900], jour de la saint Michel, le *grazmač* Banti et ses hommes combattirent en étant unis. Ils ne furent pas effrayés par leur férocité et par leur multitude qui se levaient. Ils étaient innombrables comme le sable de la mer, couvrant le pays de Ǧəǧǧəga comme des sauterelles. Les gens de Harär qui étaient des hommes choisis, mais peu nombreux, engagèrent la bataille avec détermination et vainquirent les hommes de Käbira.

Les invasions acridiennes étant régulières en Éthiopie[397], l'évocation de leur masse dévorante est chargée de calamités, puisque les sauterelles dévastent les épis et provoquent ainsi la famine. Les nuages de criquets sont aussi bibliquement la manifestation de la puissance de Dieu par les fléaux qu'il inflige à l'Égypte et à Pharaon qui refuse de donner à Moïse et au peuple élu leur liberté. Dans l'*Histoire des Guerres d'ʾAmda Ṣyôn, Roi d'Éthiopie*, traduite par Jules Perruchon, lors de la rébellion du roi musulman tributaire Gəmäldin, leur nombre est certes comparé à celui des criquets, mais le chroniqueur du XIVe siècle ne s'arrête pas à cette image. Il emploie des procédés hyperboliques qui font des ennemis de l'empereur Amdä-Ṣyon (r.1314-1344) un événement surnaturel :

« Alors s'avança l'armée des infidèles avec leurs épées qui brillaient comme l'éclair, l'arc tendu, le javelot, la lance et les *dəmbous*[398] à la main. Ils étaient nombreux comme des sauterelles, comme les étoiles du ciel ou les grains de sable sur le rivage de la mer, ou encore les nuages chargés de pluie qui couvrent le ciel. Le bruit qu'ils faisaient ressemblait au bruit des vagues poussées par l'ouragan ; leurs voix résonnaient comme la foudre qui éclate au milieu de la pluie ; leurs cris faisaient trembler les collines et les montagnes et la terre frémissait sous leurs pas.

Maintenant, ami, ne prends pas pour une fable ce que je vais te dire. Quand ils couraient, il me semblait qu'ils entraînaient avec eux les arbres élevés, les collines et les montagnes, ainsi qu'il arrive pour la lune et les étoiles, lorsque les nuages traversent l'étendue du firmament ; on dirait que ces astres marchent avec eux. Tel était l'effet que me produisait la vue de cette multitude d'infidèles qui couvraient la surface de la terre, effet bien difficile à décrire, que l'intelligence se refuse à comprendre, que les lèvres et la langue peuvent raconter ! Lorsque ces guerriers innombrables agitaient leurs épées étincelantes, la terre tremblait et l'on sentait le courage défaillir et les forces

[395] *Exode* : 10. *Genèse* : 22: 17.
[396] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.*: 64.
[397] PANKHURST, 1968 : 220-222.
[398] Masse de métal (« *Dənbus* » : LESLAU, 1987 : 136).

disparaître. Effrayés comme les hommes, les fauves couraient ça et là et venaient se réfugier dans le camp d''Amda Ṣyôn, car les infidèles cernaient le pays tout entier. »[399]

La chronique des guerres d'Amdä-Ṣyon, selon Huntingford, a été rédigée alors que l'empereur combattait Säbrädin (Sabr al-Din) puis Gəmäldin (Ǧamal-al-Din) en 1332.[400] Ce dernier, appuyé par l'aura religieux du *qadi* Sələh, parvient notamment à fédérer contre le souverain chrétien les sultanats musulmans de l'est et du sud du Šäwa, tels le Yəfat, le Däwaro, le Bale, le Hadya, le Fätağar, le Mora, l'Adal. Même si les textes de la chronique, dont est tiré le récit des guerres contre le sultanat de Yəfat, ont été compilés vers 1783[401], ce document est un témoignage exceptionnel d'une phase brutale des relations entre chrétiens et musulmans, ces derniers normalement tributaires de l'empereur, ayant commencé à refuser de verser le tribut à partir de 1329, avec la révolte de Haqqädin (Haqq al-Din). Ce nouveau positionnement des royaumes musulmans, est symptomatique de la nouvelle configuration géopolitique des territoires littoraux de la mer Rouge, pris en main par la nouvelle puissance musulmane, les Turcs Mamelouks, issus d'une caste militaire. Le long des routes commerciales qui mènent de Məṣṣəwa depuis le nord, de Zeyla depuis l'est, jusqu'au cœur du pouvoir éthiopien, un islam vindicatif se diffuse ensemençant les esprits de l'idée d'une unité possible contre le joug chrétien. La propagation de la révolte pour des mobiles religieux est stimulée par la recherche de nouveaux terrains de pacage pour les troupeaux, conséquence d'un épuisement des sols, de la vitalité démographique des éleveurs nomades, de la croissance du cheptel.

Quelque six cent ans plus tard, Haylä-Giyorgis Bälläṭä ne s'engage pas dans une telle emphase. La sobriété de son style sied mieux au XXe siècle, au cours duquel, en Éthiopie, le rationalisme scientifique, l'accès développé à l'éducation, la mise en place des nouveaux moyens de communication, rendent obsolète auprès du lectorat, toute expression trop irréaliste[402]. Que le chroniqueur d'Amdä-Ṣyon décrive les armées musulmanes comme un cataclysme de nature surhumaine, fait partie des procédés d'ornementation littéraire qui frappent l'imaginaire. L'exagération rend le combat de l'empereur d'autant plus exceptionnel que sa victoire semblait impossible, sans un courage et une détermination hors du commun, appuyés par l'aide de Dieu.

En outre, la supériorité numérique des ennemis aboutit à l'encerclement des chrétiens. Ainsi, ce thème revient trois fois. La première occurrence date du début de la prise de fonction de Mäk^w^ännən à Harär, en janvier 1887 :

« ጥቂት ቆይቶም በጃርሶ በሰቀሬና በግሪ ምድር እስከ ጂጂጋ ምድር ድረስ ጦርነት ተነሣ ። ክርስቲቲያኖችንም [sic] እሀልና ውሀ ከልክለው ከበቡዋቸው ። [...] ያንጊዜም 500 የበር ጠባቂዎች ተውና 500 የጦር ሠራዊት አስከትለው

[399] PERRUCHON, 1889 : 449-450.
[400] HUNTINGFORD, 1965 : 33.
[401] HUNTINGFORD, 1965 : 25.
[402] Cependant, dans les milieux populaires on prêtait encore des vertus thaumaturges à Haylä-Səllase (témoignage de Dawit Däməsse à propos de sa grand-mère).

ሔዱ ። የጳርሶንም ምድር አልፈው በሰቀሬ አደሩ ። በማግሥቱም ማልደው ግሪ ቀበሌ ደረሱ ። ክርስቲያኖቹን የከበቡዋቸው የሰቀሬ ሰዎችም መምጣታቸውን በስሙ ጊዜ እስከ ውጋዴ ምድር ድረስ ሸሹ ። እንደ ጢስም በነኑ ። ሕዝባቸውንም ከከበቡዋቸው ጠላቶቻቸው አዳኑዋቸው ። በምድረ ግሪም ቆጨር የምትባል ከተማ ሠሩ ። ለሕዝቡም ምግብ ከአሥር አንድ ግብር ሰበሰቡ ። ታማኞች ያልሆኑ ወንዶችም ወደርስዋ እንዳይገቡ በውስጡዋ የአጥር ግድግዳ ሠሩ ። ሕዝቡንም "ይቲን አገር ጠብቁ ፥ እነሆ እኔ ሁልጊዜ ከእናንተ ጋር ነኝ" አሉዋቸው ይህንንም ተናግረው በሰላምና በደኅና ወደ ሐረር ተመለሱ ። »[403]

Et un peu plus tard, la révolte se répandit de Ğarso[404], Säqäre et Gəri jusqu'à Ğəğğiga[405]. Et ils encerclèrent les chrétiens les privant de l'accès à la nourriture et à l'eau. […] Ce jour là il [le *däğğazmač* Mäk^{w}ännən] partit en laissant 500 gardes et en emmenant 500 soldats. Ayant dépassé Ğarso, il passa la nuit à Säqäre. Le jour suivant, il leva le camp tôt et arriva dans la localité de Gəri. Et lorsque les gens de Säqäre qui encerclaient les Chrétiens apprirent sa venue, ils s'enfuirent jusqu'en Ogaden. Ils se dissipèrent comme de la fumée. Et il sauva son peuple qui avait été encerclé par les ennemis.

Dans la région de Gəri, il fonda une ville qui fut appelé Qoĉär. Il collecta un tribut d'un dixième pour nourrir la population. Il fit construire un mur d'enceinte pour que les hommes qui n'étaient pas loyaux ne puissent pénétrer à l'intérieur [de la ville]. Et il dit à la population : « Gardez ce pays ; voyez, je serai toujours avec vous. » et ayant déclaré cela, il rentra à Harär dans la paix et la sérénité.

Mäk^{w}ännən après avoir secouru ses coreligionnaires, fait bâtir une place forte, *kätäma*[406] , nommée Qoĉär, dans les environ de Gəri et Ğəğğəga. Le rôle du gouverneur est donc double : il assure le secours des colons chrétiens venus du Šäwa et leur sécurité par l'édification d'une ville fortifiée. Chaque situation de révolte est présentée, à la manière de la chronique d'Amdä-Ṣyon, comme mue par des mobiles religieux, les peuples musulmans cherchant à se défaire de l'emprise de chrétiens. Ces guerres n'éclatent que lorsque Mäk^{w}ännən est appelé ailleurs avec le gros de ses troupes. Dans l'extrait cité plus haut, l'insurrection s'empare du Harärge et de l'Ogaden alors que le *däğğazmač* est occupé à l'ouest de la province qu'il administre, à Ĉälänqo poursuivant l'ex-émir de Harär, Abdullayi. Dans le passage ci-dessous, lorsque surviennent les troubles, Mäk^{w}ännən est convoqué par Mənilək en novembre 1888, en prévision d'une guerre possible contre l'empereur Yohannəs. C'est la deuxième situation d'encerclement :

« እሳቸውም ከዚህ አገር በተነሡ ጊዜ በሐረር ምድር በም ሥራቅም በምዕራብም በሰሜንም በደቡብም አማሌቃውያን እስላሞች ተነሥተው የሐረርን ምድር ይደበድቡዋት ዘንድ ስለከበቡዋትና በጉራሙሊታ ፥ በጉርሱም ፥ በጃርሶ ፥ በሰቀሬ ፤ በግሪ ያሉትን የክርስቲያን ከተሞች ሁሉ ስለአቀጠሉ ንውጥውጥታና ድብልቅልቅ ሆነ ። »[407]

---

[403] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 26-27.
[404] Eğərsa Goro.
[405] Localités situées au nord et à l'est de Harär.
[406] Voir GASCON, 1989 : 435-444.
[407] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 30.

Alors qu'il partait de ce pays, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud de la province de Harär, les chefs musulmans se révoltèrent afin d'assaillir le Harär, de l'encercler et incendièrent toutes les villes chrétiennes qui étaient Garamulläta, Gursum, Ǧarso, Säqäre, Gəri : ce fut un choc violent et le chaos.

Plus tard, à son retour du Šäwa et avant son départ pour l'Italie d'août 1889, le *däǧǧazmač* Mäkʷännən doit rétablir l'ordre dans une province bouleversée par les conflits qui ont surgi. Selon un schéma identique, « les chefs musulmans » s'étaient attaqués aux représentants de l'autorité choane et chrétienne alors que Mäkʷännən et le gros de se troupes avaient été convoqués par Mənilək en prévision d'un affrontement devenu inévitable avec l'empereur Yohannəs du Təgray. Les invasions des Mahdistes soudanais dans le nord-est du pays, jusqu'à Gondär, viennent couper court à cette guerre civile : Yohannəs dont les troupes sont en difficulté loin de leur base, souffrant de maladie, minées par la désertion, choisit de renoncer à l'invasion du Šäwa. Une guerre contre Mənilək s'annonçait trop coûteuse en vies humaines. Yohannəs retourne alors ses forces contre la menace mahdiste, prioritaire. Sa mort au combat, le 9 mars 1889 à Mätämma, permet à Mənəlik II de se proclamer empereur et de démobiliser l'armée de Mäkʷännən. Entre temps, les chrétiens du Harärge et de l'Ogaden ont subi le harcèlement et les déferlantes de Musulmans insurgés. Le texte ne précise pas s'ils sont *oromo* ou *somali* : leur identité est religieuse, et leur foi étant celle de l'erreur pour le rédacteur chrétien, celle-ci implique l'évocation d'une violence gratuite. Sans Mäkʷännən, le mal règne. Les officiers à qui le *däǧǧazmač* avait confié la sécurité du territoire sont présentés comme des martyrs, ayant subi des cruautés. C'est aussi la troisième relation d'un encerclement en trois ans :

« ሐረርም በገቡ ጊዜ ሀገሪቱ ሁሉ ተካክሎ የበደለባት አንድ እንኳ በጎ ነገር የሚያደርግ ያልተገኘባት ሀገር ሆና አገኙዋት ። የጃርሶም ሰዎች አስቀድሞ ቀኝ አዝማች ዴን ገድለዋቸው ነበር ። ቀኝ አዝማች ወርቅ አለማሁንና አብረዋቸው የሚኖሩትንም ሰዎች ከበዋቸው ነበር ። ቀኝ አዝማች ጐዴም ተጐሳቀሉለው መሞታቸውን አይተው [...] »[408]

Lorsqu'il rentra à Harär, il trouva un pays dans lequel il se commettait partout des injustices, sans plus personne pour faire le bien. Tout d'abord, les gens de Ǧarso avait tué le *qäññäzmač* Gʷäde. Ils avaient aussi encerclé le *qäññazmač* Wärq ʾAlämahu et ses collaborateurs. Ayant vu que le *qäññäzmač* Gʷäde était mort après avoir enduré des souffrances […]

L'approche par le texte des adversaires musulmans et sujets révoltés de Mäkʷännən, est donc caricaturale. Leur stéréotype est reproduit depuis la matrice de la chronique d'Amdä-Ṣyon : l'ennemi attaque toujours en plus grand nombre et lorsque Mäkʷännən est parti. En clair, l'attribut dominant de ce premier groupe d'ennemi est la lâcheté, attitude abondamment développée dans la source évidente d'inspiration où a puisé l'auteur Haylä-Giyorgis pour son travail. En effet, dans la chronique des guerres d'Amdä-Ṣyon, le courage des ennemis est nié et au contraire, leur recours à des subterfuges susceptibles de les aider à vaincre, apparaît dans chacun de leur combat : ils assaillent le camp impérial lorsqu'ils sont certains de leur supériorité numérique ou stratégique, au moment où Amdä-Ṣyon est seul ou affaibli par la maladie, alors que les meilleurs soldats impériaux sont en déplacement dans

[408] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 32.

une autre province, à la faveur de la nuit, ou enfin en s'aidant de sorcellerie. Si le chroniqueur du XXe siècle s'est abstenu de tomber dans toutes ces invraisemblances attendues, Haylä-Giyorgis reste cependant encore proche de ce type de perception, ne semblant souvent disposer que du procédé qui consiste à dévaloriser l'ennemi pour mettre en valeur l'action militaire de Mäk^w^ännən et de ses officiers. Si nous comparons quelques thèmes récurrents, des liaisons apparaissent clairement, sans pour autant se manifester comme du plagiat. L'inspiration touche à la fois aux ressorts du récit (comment forcer le trait des « méchants ») et aux dynamiques idéologiques qui jaillissent de l'opposition à mort entre les deux monothéismes.

Le thème de l'encerclement, relevé en tout cinq fois dans le texte de Haylä-Giyorgis Bälläṭä est nécessairement adapté au XXe siècle, sans les exagérations qui ponctuent le récit hagiographique de l'*Histoire des guerres d' ʾAmda Ṣyôn*. Dans ce dernier, lorsque le camp du souverain est cerné, celui-ci riposte par des sorties héroïques, le roi à lui seul étant victorieux de tous les attaquants :

« Réveillé par les cris des soldats, le roi se leva, prit son épée, sortit de sa tente et marcha à la rencontre des musulmans, auxquels il livra bataille et qui s'enfuirent tous devant lui ; puis il revint à son camp en remerciant Dieu. »[409]

Dans *Yäləʾul ras Mäk^w^ännən tarik*, l'encerclement est brisé par l'intervention de troupes qui viennent à la rescousse : soit par Mäk^w^ännen lui-même, en 1887, 1888 et 1889, soit par son officier le *fitawərari* Gäbre en 1896, ou enfin par les troupes envoyées par l'empereur Mənilək en 1900. La mobilisation particulièrement importante d'hommes pour la pacification du territoire en 1900, intervient contre les soulèvements d'un guide religieux musulman et chef militaire, surnommé par dérision par les Anglais « le mollah fou » (*Mad Mullah*) : Muḥammad ʿAbdallāh Ḥasan (en *somali*, le *sayid* Maxamed Cabdille Xasan). En réalité, Mähammad Abdullä Hasan parvint à révolter régulièrement les *Somali* malgré la coopération de l'armée anglo-éthiopienne qui le refoula du territoire de l'Ogaden, ceci jusqu'en 1920. Haylä-Giyorgis Bälläṭä nomme le *leader* somali de façon simpliste et floue « Käbira » (ከበራ)[410], c'est-à-dire celui qui est lettré en langue arabe et connaît le Coran. Unique personnage individualisé parmi la masse des ennemis *somali* de Mäk^w^ännən, son action est présentée de façon imaginaire, sans lien avec les faits historiques : timoré, c'est sous la pression des *Somali* qu'il se serait décidé à attaquer le *grazmač* Banti, envoyé par Mäk^w^ännən pour restaurer l'ordre dans la province troublée.[411] Le *grazmač* Banti est victorieux des *Somali* coalisés à Ǧəǧǧəga.[412]

---

[409] PERRUCHON, 1889 : 349.

[410] En langue harari, *kabir* désigne un enseignant de religion. Par ailleurs : From the time of *imām* Aḥmad b. Ibrāhīm al-Gāzī (Grañ), some hints may be found as to the use of *kabir* in a more general sense as an honorific title for Muslims not directly involved in teaching […]" (GORI, 2007 : 319-320).

[411] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 63-64.

[412] GUÈBRÈ SELLASIÉ, 1931 : 484, note 1.

C'est toutefois avec Käbira qu'est exprimée dans l'œuvre de l'historien, la dernière expression du syndrome de l'encerclement qu'Alain Gascon nomme « syndrome de Grañ », en référence aux invasions *adal* et *somali* menées par l'émir d'Adal, Ahmäd ibn Ibrahim, surnommé « le Gaucher » (*ግራኝ* / *grañ*) entre 1529 et 1543. Ce traumatisme historique conditionne la perception des espaces musulmans qui environnent. L'empereur Ləbnä-Dəngəl dut fuir les envahisseurs dans son propre domaine des hauts-plateaux et les signes de la puissance chrétienne furent saccagés et détruits avec détermination par l'armée musulmane. Désormais, le voisin, le partenaire commercial obligé, le tributaire, n'est plus seulement du point de vue du dogme, un hérétique ; il devient une menace, un danger à juguler. Ce basculement dans la vision de l'autre détermine les crispations sur l'identité religieuse dont le texte de Haylä-Giyorgis est encore l'héritier au XXe siècle. Alain Gascon rappelle la ténacité de cette conception de l'espace périphérique des hauts-plateaux, qui est traditionnellement dévolu aux musulmans :

« Même des emplois stables, de forts salaires et des avantages matériels n'attirent pas les Éthiopiens (et les Érythréens) des hauts plateaux dans les basses terres. […] Cette crainte vient aussi du syndrome de Grañ : syndrome né du sentiment de vivre dans une forteresse assiégée par les musulmans toujours en train de préparer un *jihad*. Depuis les régions basses chaudes et proches de l'enfer qui attend les infidèles, sont venues, tout au long des siècles, les conquêtes, les migrations, les épidémies : rien de bon n'arrive par le bas ! Un proverbe éthiopien l'exprime : *Mähalwan gännät, dardarwan esat* [Au milieu, chez nous en Éthiopie, le paradis, à la périphérie, le feu de l'enfer]. »[413]

La configuration du relief, 1/3 du territoire éthiopien culminant au-dessus de 1800 mètres et rassemblant les 4/5e de la population, influence la perception du monde. Si la montagne est l'espace qui rapproche des cieux, terre élue et tabernacle qui reçut l'Arche d'Alliance, c'est aussi le territoire de remparts qui doivent empêcher les invasions et les rend d'autant plus insupportables lorsqu'elles adviennent, souillant la terre sacrée :

« Or, la capitale du royaume éthiopien chrétien, au XVIe siècle, s'appelait *Mängestä Semayat* [*መንግሥተ ሰማያት*], littéralement royaume des cieux. Les Éthiopiens, des Israélites qui ont accueilli la Bonne Nouvelle et le Messie, *Verus Israel*, habitent une Terre sainte. Ils ont trouvé dans ce messianisme enraciné dans les hautes terres, plus proches de Dieu, l'espérance opiniâtre qui contribua au cours des siècles, à les unir ou à les réunir afin de repousser toutes les tentatives de conquête, de protection, de colonisation. Il va de soi que d'autres causes entrèrent en jeu : des canyons impaludés découpent la montagne-forteresse et enserrent des plateaux-bastions bordés de falaises formidables, hautes de plus de 1 000 mètres. Ils sont donc inaccessibles pour une troupe fatiguée par une longue marche d'approche effectuée soit sous des sécheresses implacables soit sous des pluies diluviennes ; en outre une fois atteinte, la citadelle, densément peuplée, est prête à se défendre contre les assaillants, souvent rivaux et venus de lointaines contrées d'au-delà des déserts ou d'au-delà des mers. Pourtant, la forteresse n'est pas restée inviolée. »[414]

[413] GASCON, 2006 : 37.
[414] GASCON, 2006 : 11.

Lorsqu'en avril 1891, Mənilək II dénonce le traité de Wəĉale et les prétentions italiennes au protectorat, rappelant aux puissances européennes si promptes à programmer les conquêtes coloniales, quelles sont les limites qu'il assigne à l'empire d'Éthiopie, il leur écrit dans une lettre circulaire :

« Je n'ai point l'intention d'être spectateur indifférent, si des Puissances lointaines se portent avec l'idée de partager l'Afrique, l'Ethiopie ayant été pendant bien quatorze siècles, une île des Chrétiens au milieu de la mer des païens. »[415]

L'encerclement est donc double : d'une part, géographique, produit par la différence d'altitudes, de sols et de climats ; d'autre part mental, qui résulte de la confrontation de deux révélations, religion des sommets et religion des basses plaines, qui par leur essence aspirent à annoncer leur message le plus largement possible. Or, le christianisme, comme l'islam, pris en main par le pouvoir politique, devient un prosélytisme qui soutient et est soutenue par les armes. Les historiens de la cour, ceux que Jacques Bureau rattache « au service du prince »[416] ont pour mission de cautionner la violence militaire au nom de la raison d'État, et de donner de l'entreprise de subjugation menée par les souverains contre l'islam concurrent, l'image d'une réponse à une injuste agression. Cette hostilité est d'autant plus blâmable qu'elle émane d'une hérésie, jusque-là pacifiquement tolérée par les souverains. Cette coexistence possible des religions sous un seul empereur chrétien est rappelée par Amdä-Ṣyon, en réponse à ses officiers qui lui demandait de quitter le territoire musulman de Yəfat :

« Le roi leur répondit : "Ne répétez pas devant moi ce que vous venez de dire, car je ne partirai pas (de cette contrée) pendant que ces Musulmans impies me font la guerre, à moi, qui suis le roi de tous les Musulmans d'Éthiopie, et j'ai confiance dans le secours de Dieu." »[417]

La thématique guerrière de Haylä-Giyorgis Bälläṭä, si elle emprunte des images à la chronique de référence, traduite par Jules Perruchon sous le titre de *Histoire des guerres d'ʾAmda Ṣyôn*, en ce qui concerne les relations conflictuelles avec les musulmans, reste cependant très réaliste et resserre ses informations autour des faits, même si dans sa trame, le récit historique n'est pas exempt de réminiscences des chroniqueurs qui ont précédé. Les dénominateurs communs sont soulignés dans le tableau ci-dessous :

[415] Source : djibouti.frontafrique.org/?doc59 (consulté le 27 février 2011).
[416] BUREAU, 1987 : 149-192.
[417] PERRUCHON, 1889 : 347-348.

Yäləʾul* ras *Mäkʷännən tarik (Haylä-Giyorgis Bälläṭä)	***Histoire des guerres d'ʾAmda Ṣyôn*** (Jules Perruchon)	**Thèmes communs :**
« Ce jour, le *fitawərari* Wäldä Amanuel et le *däǧǧač* Mängäša, partirent, avec quelques soldats, qui étaient au nombre de 90, afin de garder le bétail capturé. Les *Somali* leur tendirent une embuscade sur le chemin et les massacrèrent de leurs lances et ramenèrent leurs vaches vers leur pays. »[418]	« Les Musulmans et les habitants de Gabal, qui sont des pasteurs, ayant appris que j'avais envoyé mon armée dans une autre contrée et que j'étais seul avec de jeunes soldats qui ne connaissaient pas le métier des armes, sont venus me livrer bataille […] »[419] « Lorsque je dis ses troupes, il ne faudrait pas croire que c'étaient des soldats habitués aux combats, car elles étaient composées de meuniers, de boulangers et de pâtres, et il y avait peu de vrais guerriers, cavaliers ou piétons, qui se trouvaient dans son camp. »[420]	**L'attaque d'un adversaire en état de faiblesse :** L'ennemi s'en prend à des soldats non préparés à la guerre. Cependant, l'effet est atténué dans la biographie du *ras* Mäkʷännən, qui suggère simplement que les 90 hommes étaient des bergers avant d'être des soldats. Le combat est donc inégal.
«Alors qu'il [le *grazmač* Banti] rentrait en emmenant le butin, les gens d'Ogaden, vinrent ensemble de parts et d'autres vers leur devin nommé Käbira et déclarèrent : "Les larmes qui nous ont été causées, ne les voyez vous pas ? Notre pays est détruit, ils l'ont pillé, en vérité !" Et alors que les *Somali* se parlaient ainsi les uns aux autres, Käbira fut alarmé, effrayé à l'idée de s'approcher du *grazmač* Banti. Cependant, par crainte des *Somali*, il ne recula pas, le suivant de jour comme de nuit, jusqu'à Ǧəǧǧəga. […] »[421]	« Alors l'un d'eux se leva. (C'était) un faux prophète à l'instar de Bala'am ; il avait déjà trompé le roi du Ḥadya, nommé Amanô, et lui avait dit "Ne te rends pas près du roi de Sion et ne lui donne aucun présent ; s'il vient t'attaquer, ne le crains pas, car il tombera dans tes mains et tu le feras périr avec ton armée." […] Lorsque Sabradin, prince des infidèles, interrogea ce devin, il lui répondit : "Le règne des chrétiens est fini ; leur royaume nous sera donné ; tu régneras sur Sion. Va livrer bataille au roi des chrétiens, tu le vaincras et tu assujettiras son peuple." »[422]	**Le recours à la magie :** Haylä-Giyorgis donne au guide religieux Käbira le rôle de mener les *Somali* au combat, bien malgré lui. Les lamentations que lui portent ses coreligionnaires n'ont pas la morgue prophétique de la harangue du « faux prophète » que consulte Säbrädin, sultan d'Yəfat, l'ennemi d'Amdä-Ṣyon. Dans les deux cas, le recours à des sorciers, qui font commerce avec les esprits occultes et donc le diable, dévalorise la religion musulmane, traitée au même rang que les superstitions. Jamais les autorités militaires chrétiennes ne sont montrées comme versées dans la magie dans les deux récits mis en parallèle.[423]

[418] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 57.
[419] PERRUCHON, 1889 : 333.
[420] PERRUCHON, 1889 : 451.
[421] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 63.
[422] PERRUCHON, 1889 : 335.
[423] PERRUCHON, 1889 : 334 ; 336.

Yäləʾul* ras *Mäkʷännən tarik (Haylä-Giyorgis Bälläṭä)	***Histoire des guerres d'ʾAmda Ṣyôn*** (Jules Perruchon)	**Thèmes communs :**
« Le 12 *mäggabit* [21 mars 1900], jour de la saint Michel, le *grazmač* Banti et ses hommes étant interceptés, ils combattirent. Ils ne furent pas effrayés par leur férocité et par leur grand nombre qui se levaient contre eux. Ils étaient innombrables comme le sable de la mer, le pays de Ǧəǧǧəga était comme couvert par des sauterelles et les gens de Harär qui choisirent alors qu'ils étaient peu, avec détermination, d'engager la bataille, ceux-ci vainquirent les hommes de Käbira. Ceux qui faisaient le mal tombèrent là. Ils prirent la fuite et ne purent se relever. Et le Livre Saint dit : « Un en chassa mille et deux en poursuivirent 10 000 » (*Deutéronome* : 32 : 30) et comme il est dit, ils ne purent se relever. "Vous les fidèles de la foi chrétienne, voyez comment saint Michel a été glorifié en faisant descendre sur vous la rosée de la miséricorde, ceci était une pluie légère." » [424]	« Cet officier rencontra sur son chemin l'armée des musulmans ; il abandonna aussitôt la chasse et fit prévenir le roi en ces termes : "L'armée ennemie approche, plus nombreuse que toutes les troupes, et nous revenons pour mourir avec toi." À cette nouvelle, le roi envoya des éclaireurs à cheval pour reconnaître le camp des musulmans et savoir s'ils étaient nombreux ou non. Lorsque ces éclaireurs virent la multitude des infidèles, semblable à un nuage immense qui obscurcit le ciel, ou à une nuée de sauterelles qui couvrent la terre, ils eurent le vertige et sentirent leur cœur défaillir. Ils retournèrent près du roi et lui dirent : "La terre entière ne pourrait contenir tous ces gens et s'ils viennent nous attaquer, tous les habitants de l'Éthiopie réunis, grands et petits, ne pourront leur résister." »[425]	**La supériorité numérique de l'ennemi :** Encore une fois, Haylä-Giyorgis Bälläṭä préfère la sobriété au lyrisme du chroniqueur d'Amdä- Ṣyon. Le thème du combat inégal est un *leitmotiv* dans l'œuvre qui sert de référence à Haylä-Giyorgis, au risque de vider les faits de leur substance réelle : le roi des rois Amdä-Ṣyon combat et vainc à lui seul une nuée d'ennemis, en étant malade de surcroît. Le merveilleux est omniprésent dans l'*Histoire des guerres d'Amda Ṣyôn*, [426] alors que la foi suffit à soutenir les actions des héros de *Yäləʾul ras Mäkwännən tarik* .

[424] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 64.
[425] PERRUCHON, 1889 : 443-444.
[426] PERRUCHON, 1889 : 444-458.

Yälaʾul* ras *Mäkʷännən tarik (Haylä-Giyorgis Bälläṭä)	***Histoire des guerres d'ʾAmda Ṣyôn*** (Jules Perruchon)	**Thèmes communs :**
« Subitement, les *Somali* leur tendirent une embuscade sur le chemin et les massacrèrent tous et ramenèrent leurs vaches vers leur pays. Ne rentrèrent au camp que le cheval du *fitawərari* Wäldä-Amanuel et quinze mules : ce fut l'annonce de leur mort. Ils tuèrent ceux-là et combattirent ceux qui en avaient réchappé, mais sans les vaincre. Pendant deux mois ils restèrent encerclés, manquant de grain et d'eau. […] »[427] «Alors que le *ras* Mäkʷännən était dans le Hawzen, il apprit qu'une guerre avait éclaté dans la province de Harär. Et le 13 *yäkkatit* [20 février 1900], le *grazmač* Banti se mit en marche pour l'Ogaden et laissa le *däǧǧač* Bərru garder le Harär. […] Quand l'empereur d'Éthiopie Mənilək II apprit que les *Somali* s'étaient révoltés et avaient encerclé les Chrétiens, il envoya les seigneurs et la noblesse pour les aider. […]. Parmi ceux qui ont été envoyés, certains parvinrent au Harär, d'autres au Ĉärĉär, d'autres encore au Mənǧar, ou au Šänkora. Lorsqu'il apprit cela, le *grazmač* Banti lui dit : "Moi votre serviteur, je me félicite de votre bonne fortune et de l'ange de Mäkʷännən, parce que j'ai pris un butin important. Désormais, puissent vos nobles retourner dans leur pays." »[428]	« Enfin ils retournèrent une troisième fois pendant la nuit, plus nombreux que la première et la seconde fois et ayant avec eux les plus forts, les plus courageux et les plus nobles de la population ; ils cernèrent l'armée du roi et engagèrent un grand combat (dans lequel) ils renversèrent les tentes des soldats d'ʾAmda Ṣyôn et s'emparèrent de leurs bagages. » « Lorsque le roi fut endormi, ainsi que ses troupes, ces infidèles cernèrent son camp, mais les soldats se mirent alors à crier : "Où est notre roi ? qu'il nous délivre des mains des infidèles." » « Enfin les musulmans revinrent une troisième fois, plus nombreux encore que les fois précédentes, à l'heure la plus favorable, c'est-à-dire au milieu de la nuit, et enveloppèrent de toutes parts le roi et son armée. » « Pendant la nuit, les infidèles vinrent cerner le camp d'ʾAmda Ṣyôn »[429]	**L'encerclement :** Comme précédemment évoqué, dans l'histoire du *ras* Mäkʷännən, les situations d'encerclement se succèdent : 1887, 1888, 1889, 1896, 1900. Les extraits ci-contre ne correspondent pas comme auparavant à la mise en place du pouvoir choan dans le Harär, mais sont concernant la *zämäča* du *fitawərari* Wäldä-Amanuel, la conséquence de la captation du bétail décidée par l'empereur Mənilək en novembre 1896, pour compenser les pertes de la guerre. Dans le deuxième extrait de cette même œuvre, c'est le *grazmač* Banti, bras droit de Mäkʷännən, qui en 1900, fut mis en difficultés par les *Somali* puis les vainquit. L'étendue de la révolte est telle que les troupes de Mənilək sillonnent la région, dans quatre directions. Il affronte un vaste mouvement mené au nom de l'islam par le *sayid* Maxamed Cabdille Xasan en 1900. Dans le récit des hauts faits d'Amdä-Ṣyon, l'encerclement est une constante dans les attaques musulmanes, qui sont menées généralement la nuit. Ces images servent bien-sûr à présenter les assaillants comme étant fourbes et associés au monde infernal de la nuit, opposés aux soldats du Christ qui combattent en pleine lumière.

[427] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 57.

[428] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 64.

[429] PERRUCHON, 1889 : 347 ; 349 ; 350 ; 356.

c. Les ennemis : les Italiens et leurs alliés

Contrairement aux adversaires musulmans qui mettent en danger l'équilibre politique de la province du Harärge, les Italiens ne menacent pas directement Mak^{w}ännən dans sa juridiction, mais font peser sur l'indépendance éthiopienne la menace d'une invasion. En réalité, la méconnaissance du territoire que les armées du général Baratieri ont entrepris de soumettre, les faiblesses des troupes italiennes en grande infériorité numérique, qui sont d'autre part éprouvées par des lacunes en approvisionnement et équipement, rend ce projet tout à fait irréaliste[430]. L'affrontement final d'Adwa au Təgray, qui commence à l'aube du 1er mars 1896, n'en demeure pas moins une bataille furieuse au cours de laquelle les Italo-Érythréens tentent coûte que coûte de sauver leurs vies, lorsqu'ils réalisent que la situation est désespérée[431]. Cependant, l'intensité et la subtilité de l'affrontement diplomatique qui mène à la déclaration de guerre de Mənilək en septembre 1895, ainsi que la nouveauté du péril, une armée occidentale qui a recours à un armement puissant, amène l'historiographie éthiopienne contemporaine à réserver une place prépondérante à ces événements et à insister sur le caractère exceptionnel du projet d'invasion. Comment l'exceptionnalité du danger est-elle mise en exergue par les biographes ?

De façon révélatrice, le paragraphe consacré à l'engagement de Mäk^{w}ännen contre les Italiens, débute dans le récit de Haylä-Giyorgis Bälläṭä, par la mention d'une conquête du pays *afar*, au sein duquel le sultan Mohammed Anfari Illalta [Maḥámmad « Illálta » Ḥanfaḍé], chef *afar* que soutiennent les Italiens, cherche à maintenir son indépendance. Cette expédition se justifiait par les limites territoriales du sultanat d'Awsa, limitrophe des colonies française de Djibouti et italiennes d'Érythrée. Le sultan fut déposé et fait prisonnier, puis à nouveau retenu par Mənilək pour recevoir la délégation du pouvoir impérial, nommé *däǧǧazmač*[432] :

« በ1888 ዓ.ም. በዘመነ ዮሐንስ ዳግማዊ ዓጼ ምኒልክ የኢትዮጵያ ንጉሠ ነገሥት በሆኑ በ7ኛው ዓመት ከጦርነት እስከሚመለሱ ድረስ በከፍተኛ ጥንቃቄ እንዲጠብቁ በርሳቸው ፈንታ አዲስ አበባ ላይ ራስ ዳርጌን የሠራዊት አለቃ አድርገው አስቀመጡዋቸው ። ከዚያም ንጉሠ ንገሥቱና ዕቴጌ ወደ ወረይሉ የሚወስደውን መንገድ ይዘው ሔዱ ። ሁለቱንም ራስ ተሰማንና ራስ ወልደ ጊዮርጊስን በአንኮበር በኩል እንዲሔዱ አዘዙዋቸው ። እዚያም ከደረሱ በኋላ ንጉሣቸው መሐመድ አምፋሪ የሚባለውንና የአውሳን ሰዎች ይገድሉዋቸው ዘንድ ወደ አዳልና ጥሙጋ ምድር የምታወርደውን ጐዳና ይዘው ለመሔድ ከአዛዥ ወልደ ጻድቅ ጋር ተነሡ ። በደረሱም ጊዜ ከእነሱ ጋር ጦርነት አደረጉና ፈጁቀቸው መሐመድ አምፋሪንም ያዙት ። የምኒልክ አምላክም ስለረዳቸው ሀገሪቱን በእጃቸው ያዙዋት ንጉሡም ይህን ሰምተው እጅግ ተደሰቱ ። በዚህም ምልክት ኢጣሊያን ድል እንደሚያደርጉት አወቁ ። »[433]

---

[430] BARATIERI, 1898 : 305 ; 385-386 ; BERKELEY, 1902 : 243-247 ; 267. La prétendue supériorité italienne en armement est relative : Baratieri lui-même se plaint de l'emploi de l'ancien fusil, moins efficace que le nouveau, par manque de budget (BARATIERI, 1898 : 305), et l'enquêteur A.B. Wylde estime le nombre de fusils éthiopiens à 70 000, certes de modèles plus hétérogènes que les *Vetterli* (ou *Wetterli*) italiens et montre que les mitrailleuses éthiopiennes ont réduit au silence les canons italiens (WYLDE, 1901 : 199-200 ;202 ; 206). Sur l'effectif des forces éthiopiennes, voir aussi : BARATIERI. 1898 : 251).

[431] *Le Petit Journal*, « Les Italiens en Afrique : nouvelles d'Abyssinie. Nouveaux détails sur la bataille d'Adoua », 6 mars 1896 : 1-2.

[432] MORIN, Didier, 2007, "Maḥámmad 'Illálta' Ḥanfaḍé", *Encyclopaedia Aethiopica 3 He-N*, Wiesbaden : 647.

[433] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 50.

En l'an de grâce 1888 [1895-1896], l'année de saint Jean, la septième année du règne de l'empereur d'Éthiopie Mənilək II, il nomma le *ras* Darge, comme chef de l'armée, pour qu'il maintienne l'ordre avec beaucoup de vigilance à sa place, à Addis-Abäba, jusqu'à son retour de la guerre. Ensuite, l'empereur et l'impératrice, prenant la route de Wärräylu, partirent. Il ordonna aux *ras* Täsämma et Wäldä-Giyorgis de se rendre du côté d'Ankobär. Après être arrivés là, ils se mirent en route avec l'*azzağ* Wäldä-Ṣadəq, en prenant la route qui descend vers Adal et Ṭəmouga pour tuer le roi nommé Mähamäd Amfari et les gens de l'Awsa. À leur arrivée, ils leur firent la guerre, les massacrèrent et capturèrent Mähamäd Amfari. Le Dieu de Mənilək les ayant aidés, ils prirent le pouvoir dans le pays et le roi ayant appris cela, s'en réjouit vivement. Ce fut pour eux un augure de leur victoire contre les Italiens.

L'intégration effective du sultanat d'Awsa à l'empire par la campagne du *ras* Wäldä-Giyorgis, est un préalable à l'affrontement majeur qui doit suivre, notamment en contrôlant les accès à l'Éthiopie en provenance de Djibouti ou d'Assab. En effet, cet espace disputé entre l'Éthiopie, la France et l'Italie soutenue par la Grande-Bretagne, est convoitée pour ses réserves en sel. Dès le 2 janvier 1888, une protestation de Mənilək envers la France, concerne les prétentions françaises d'exploitation du lac Assal, que le roi du Šäwa revendique comme étant de son ressort[434]. Périphérique et aride, le territoire afar échappe au contrôle direct du pouvoir éthiopien et proclame son autonomie. La réponse des Choans prend la forme d'expéditions de soumission, comme celle auparavant commandée par Mäk^{w}ännən, de retour le 14 septembre 1893 :

« ሐምሌ 30 ቀን ራስ መኮንን ከሐረር ተነሡና ምድረ ኮምቦልሻ ገቡ ። በዚያም የፍልሰታን ጾምና ሱባኤ ይዘው ሰነበቱ ። ሱባኤውንም ከጨረሱ በኋላ ወደ ቤታቸው ወደ ሐረር ምድር አልተመለሱም ። አሮንታ ወደ ሞትባለዋ ወደ አዳልና ኢሳ ምድር ሔዱ እንጂ ፥ ምክንያቱም በዚያ እስላሞች በሠራዊታቸው ላይ ስለተነሡ ነው ። ከእነሱም ጋር ተዋጉና ጸጥታውን አስከበሩ ። በ1886 ዓ.ም. በዘመነ ማርቆስ ራስ መኮንን የአዳልን ማርኮ ይዘው ተመለሱና መስከረም 5 ቀን ሐረር ገቡ ። »[435]

Le *ras* Mäk^{w}ännən partit de Harär le 30 *hamle* et alla à Kombolša. Et il resta ici quelques temps pour carême et la retraite spirituelle de l'Assomption. Après avoir fini sa retraite, il ne rentra pas à Harär mais alla à Aronta dans le pays des *Adal* et des *Issa*, parce que les Musulmans s'étaient révoltés contre ses soldats. Il les combattit et fit régner la paix. En l'an de grâce 1886, l'année de saint Marc, le *ras* Mäk^{w}ännən revint avec le butin et rentra à Harär le 5 de *mäskäräm*.

La conquête définitive du sultanat d'Awsa en novembre 1895 met un terme aux refus d'acquitter le tribut et à la collaboration de Mohammed Anfari Illalta avec les Italiens, coup de force que Mənilək justifie par la lutte contre le sultan présenté comme un esclavagiste.[436] Si l'évocation de cette campagne par Haylä-Giyorgis est faite de ce style un peu sec qui caractérise les épisodes militaires de son récit – l'auteur raisonne d'abord en homme de lettres et de Dieu – par contre, son illustre prédécesseur, Gäbrä-Səllase, s'étend avec prolixité sur l'expédition de Wäldä-Giyorgis, y incluant un élément surnaturel : la sorcellerie. Nous avons montré plus haut comment le recours aux puissances diaboliques était un

[434] MAEE, *Mémoires et documents* : 135 ; folio 93, 23 mars 1888.

[435] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 46-47.

[436] CAULK, 2002 : 587.

ressort narratif qui dévalorisait l'adversaire. C'est l'aveu de sa faiblesse, de l'aveuglement qui porte à ignorer la vraie foi et à s'en remettre à la superstition :

« Lorsque Mohamed-Anfari apprit leur arrivée, il réunit ses *asmètègna*, ses *tènqouaï*, ses *qallitcha* et ses *fouqera* [sorciers et magiciens] et leur dit : "Donnez-moi un conseil. Contre cette armée, quel est pour moi le meilleur parti ?". Ceux-ci lui répondirent : "Que pas un de tes hommes ne tire un coup de fusil. Fais entasser tous tes fusils dans un endroit. Si tes fusils tirent, tout l'art de notre sorcellerie sera détruit. Nous enchaînerons par des charmes les fusils des ennemis et pas un seul de tes soldats ne sera blessé. Et si tu crois que ce que nous te disons là est un mensonge, tu peux nous attacher les mains derrière le dos avec des cordes et des chaînes et nous placer devant le front de tes troupes."»[437]

L'issue d'un tel combat, n'est pas seulement la victoire de Mənilək, mais aussi celle d'une culture – implicitement supérieure – sur une autre. Ainsi, avec l'intégration du Harärge et de l'Ogaden, les frontières sont désormais sécurisées en direction de la mer Rouge, contre une éventuelle invasion italienne depuis ces littoraux.

La première rencontre militaire de Mäk^{w}ännən avec les Italiens a lieu au Təgray, à Amba-Alage, le 7 décembre 1895. Le major Toselli, avec deux mille Italiens, est chargé par le général Baratieri de retarder l'avance éthiopienne vers l'Érythrée, mais la confusion des informations en provenance de l'état-major, en particulier un télégramme tronqué envoyé par le général Arimondi fait croire à Toselli et ses 2300 hommes qu'il doit à tout prix tenir la position et par la suite, il ne reçoit pas l'ordre de repli[438] ; c'est une position impossible à tenir face aux 25 000 soldats de Mäk^{w}ännən. Ainsi débute une série d'erreurs stratégiques, qui cumulées à l'infériorité militaire de l'armée italienne, vont conduire à une défaite sévère. L'obstination de Toselli à ne pas reculer est assimilée à de la vanité par Haylä-Giyorgis Bälläṭä :

« በአላጌ ያለውን ያጣለ.ያኖቹ ጦር መሪ ሞንጆር ተዘሊን[439] ራስ መኮንን ለመውጋት ከብዙ ሠራዊት ጋር እንደ መጡ በሰማ ጊዜ "ይህ መኮንን እኔ አስቀድሞ የማውቀው ነው ። እሱ ሊገጥመኝ አይችልም" እያለዘበተባቸው ። አስቀድሞ በራስ መንገሻ መዋጥ እንደ ለመደ ። » [440]

Lorsque le Major Toselli, le commandant de l'armée italienne à Alage, apprit que le *ras* Mäk^{w}ännən venait, avec de nombreux soldats, il dit en s'en moquant : « Ce Mäk^{w}ännən je le connais déjà. Il ne peut pas m'affronter. » Auparavant, il [Toselli] s'était habitué aux victoires contre le *ras* Mängäša.

Assez habilement, l'auteur place dans la bouche de l'ennemi italien l'expression de l'une des caractéristiques que leurs opposants leur prêtent : l'infatuation et la vantardise qui le conduisent à penser qu'il peut envahir facilement l'Éthiopie. La presse européenne est régulièrement pamphlétaire au sujet de l'expédition de conquête italienne. L'idée de la

[437] GEBRE-SELLASSIE, 1931 : 404.
[438] BARATIERI, 1898 : 268-269; 278.
[439] Major Toselli (ጦዘሊ), mort en décembre 1895 à Amba-Alage. Les campagnes italiennes précédentes dans le Təgray où gouvernait le *ras* Mängäša, avaient été victorieuses, bénéficiant du manque de cohésion des dirigeants tigréens et d'un armement inférieur.
[440] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 51.

vanité italienne est tenace, puisqu'encore en 1925, le quotidien français catholique *La Croix* colporte ainsi des propos attribués à Baratieri, réponse imaginaire aux offres de paix qui lui auraient été faites par les Éthiopiens au nom du Christ, afin d'épargner le sang chrétien[441] :

« - Dites à Ménélick, dites à ce sauvage qu'il garde Dieu pour lui, et que moi, j'ai mes canons, qui me permettront, d'ici Pâques, d'aller manger des macaronis à Ankober.

En recevant cette réponse, non moins bouffonne qu'impie, Ménélick appela aussitôt ses généraux […] »[442]

En outre, la déclaration que Haylä-Giyorgis Bälläṭä fait prononcer par Toselli est une allusion aux précédents combats de Mäkʷännən contre des peuples indigents en armes à feu que sont les *Oromo* ou les *Somali*. Enfin, Toselli même s'il ne connaît pas Mäkʷännən personnellement, la place centrale du *ras* dans les pourparlers qui précèdent la guerre et sa mission en Italie en 1889 en font une figure médiatisée et renommée. Selon les deux biographes éthiopiens, l'orgueil qui tient les Italiens est cause de leur perte et de leur aveuglement, tel que dans la parabole de l'Évangile, où un aveugle conduit par un aveugle tombe dans la fosse (*Matthieu* : 15 : 14). Effectivement, convaincus de leur ascendant sur la population locale, ils se leurrent sur la fiabilité de leurs informateurs. L'armée italienne, s'appuyant sur un système complexe d'agents-double de trois catégories, qu'elle pense fiable, ne parvient en réalité qu'à obtenir les informations qui la conforte dans son erreur, comme le rapporte Baratieri :

« Pendant la journée du 29 [février 1896], toutes les informations concordaient pour conseiller le mouvement en avant […]. Un grand nombre d'Abyssiniens étaient encore à razzier dans le Sciré [Šire] ; les vivres manquaient dans le camp ennemi. On rendait compte de deux côtés différents que Teklaimanot [Täklä-Haymanot), *negus* du Goggiam [Goğğam], et plusieurs autres chefs, en cas d'un mouvement en avant de notre part, ne se seraient pas battus. On disait encore qu'une grosse colonne de malades choans était dirigée vers le Tembien, et que bien des gens non malades s'étaient joints à elle pour s'en retourner dans leur pays. »[443]

En réalité, les responsables militaires italiens sont tout à fait conscients des risques de désinformation qu'ils encourent et de la fragilité de leurs communications, comme évoqués dans les mémoires de Baratieri, qui dut se fier à « des cartes topographiques imparfaites » et souligne que :

« L'ordre du mouvement devait être communiqué à la troupe les plus tard possible, parce que le camp fourmillait d'espions abyssiniens que l'état du pays, le temps et les forces indigènes à notre service ne nous permettaient pas d'écarter ou d'éviter. »[444]

[441] C'est effectivement un argument moral qu'avance Mäkʷännən dans ses négociations, l'objectif étant d'obtenir le retrait des Italiens au nord du fleuve Märäb (BARATIERI, 1898 : 260-261 ; BERKELEY, 1902 : 113 ; 195).
[442] *La Croix*, 1-2 janvier 1925.
[443] BARATIERI, 1898 : 402.
[444] BARATIERI, 1898 : 378; 399.

d. Qui sème le vent…

Cependant, trop assurés de parvenir à diviser pour mieux régner, les Italiens se sont trop illusionnés sur la loyauté que certains gouverneurs leur vouaient. La population éthiopienne leur est hostile dans son ensemble, une fois le fleuve Märäb, frontière entre l'Érythrée et le Təgray, franchie. De l'aveu même du général des armées italiennes et gouverneur de l'Érythrée, Oreste Baratieri, la dislocation de l'unité éthiopienne, programmée par l'état-major italien, ne s'est pas produite :

« À la suite de la défaite d'Amba Alagi, nos relations avec les chefs abyssiniens d'au-delà de la frontière tigrine reçurent un coup dont elles auraient pu difficilement se relever, même par une victoire ultérieure. Dans le Lasta, le parti favorable aux Italiens, qui allait, un jour ou l'autre, avoir le dessus, tomba d'un coup. Les petits seigneurs féodaux, principalement ceux du centre, qui attendaient les événements pour savoir de quel côté ils devaient se ranger, rassemblèrent immédiatement leurs guerriers et leurs *chitets* [*kətät*[445]] (c'est-à-dire les paysans qui ne sont pas soldats de profession, mais qui sont obligés au service en temps de guerre) pour aller grossir le torrent choan à Amba Alagi et sur le lac d'Ascianghi [Ašänge]. »[446]

Certes, comme l'a analysé G.F.H. Berkeley, il ne faut pas non plus admettre que la mobilisation des combattants autour de l'empereur Mənilək était un élan unanime[447] et la situation des 100 0000 soldats de l'armée impériale est particulièrement difficile avant Adwa. Au Təgray, les vivres manquent, les soldats sont harcelés par les *Oromo Raya-Azäbo* soulevés en réaction à l'invasion choane, et certains chefs, comme le *ras* Səbəhat Arägawi et le *däǧǧazmač* Hagos Täfäri ne font défection aux Italiens que parce qu'ils comprennent quelle tournure prend la guerre et se rangent au service du plus fort :

« ንጉሡ ዓጼ ምኒልክ ከሠራዊታቸው ጋር ወደ ምድረ አጉላዕና ወደ አብርሀና አጽብሐ ምድር ወደ ሐውዜንም ሔዱ ። የወርዕንም ወንዝ ተሻግረው ቀስ በቀስ ዐድዋ ደረሱ ። በዚያም ብዙ ቀን ተቀመጡ ። ጣሊያንም ይህን ሰምቶ ከእጋሜ ከተማ ከአዴግራት ተነሣና እንጮና አምባስነት ደረሰ ። በዚያም ሰፈረ ። ራስ ስብሓትና ራስ ሐጎስ ግን ኢጣሊያን ሰልለው ሌሊት ወደ ዓጼ ምኒልክ መጡ ። ሌሊቱን አብረው እያደሩ ጣሊያንን በምክር አታለውት ነበር ። »[448]**

L'empereur, sa Majesté Mənilək, se rendit avec ses soldats au pays d'Agula'ə, et en Hawzen, au pays d'Abrəha et d'Aṣəbəha. Ayant traversé la rivière Wär'ə il arriva lentement à Adwa. Il resta ici de nombreux jours. Les Italiens apprenant cela, se mirent en route en partant d'Adigrat, la capitale de l'Agame, et ils arrivèrent à ∃ntəĉo et Ambasənät. Là ils campèrent. *Ras* Səbhat et *ras* [*sic : däǧǧazmač*] Hagos, après avoir été en éclaireur auprès des Italiens, vinrent de nuit vers Mənilək. Ils trompèrent les Italiens en les conseillant et en passant la nuit dans leur camp.

Dans ses mémoires, le général Baratieri prétend rétrospectivement, que le *ras* Səbəhat Arägawi et le *däǧǧazmač* Hagos Täfäri n'avaient jamais incarnés l'allié inconditionnel :

---

[445] **ክተት ፡ አለ** (*kətät alä*) : mobiliser pour la guerre (Delombera Negga).

[446] BARATIERI, 1898 : 281-282.

[447] Sur les divisions entre grands dignitaires, BERKELEY. 1902 : 114 ; BARATIERI, 1898 : 254.

[448] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 52-53.

« Le 13, dans la matinée, pendant que nous prenions position et pendant que les troupes étaient presque toutes en ordre de combat, il sembla que l'ennemi allait se décider à l'attaque. C'était d'autant plus vraisemblable que, la nuit auparavant, les *bandes* de *ras* Sebath, nommé par le gouvernement italien chef de l'Enderta, et de *degiac* Agos Tafari, nommé chef de l'Agamé [Agamä ou Agame[449]], avaient déserté notre camp, avec environ 600 fusils. […] Le capitaine Barbanti connaissait depuis longtemps ces deux chefs agamites, depuis qu'il avait été résident dans l'Oculé Cusai[450] ; il savait combien peu on doit se fier aux serments des chefs abyssiniens ; il connaissait les aspirations exagérées de l'un et de l'autre ; il les surveillait en cherchant à utiliser la rivalité, ou pour mieux dire la profonde inimitié qui les séparait. » [451]

Il affirme aussi avoir été toujours lucide quant à la vulnérabilité de l'engagement de ses alliés éthiopiens à ses côtés :

« Par rapport à nous, les chefs nous obéissent quand ils nous voient puissants par nos armes, ou quand ils espèrent de nous une humiliation de l'adversaire, un accroissement de pouvoir ou d'autorité, une satisfaction à des désirs souvent fantastiques. Ce serait une grave erreur de croire que, dans leur orgueil de caste et de race, ils nous obéissent par respect, sympathie ou gratitude, ou bien encore dans l'espoir de servir les intérêts de leur pays. » [452]

Haylä-Giyorgis présente le *ras* Səbəhat et le *däǧǧazmač* Hagos comme des agents-doubles, n'ayant jamais voulu trahir Mənilək. En fait, le *ras* Səbəhat, emprisonné à Amba-Alagi par le *ras* Mängäša, s'est rangé aux côtés des Italiens, qui l'avaient libéré.[453] Quant au *däǧǧazmač* Hagos, périodiquement en conflit avec, ou au contraire, au service de Səbəhat, il choisit aussi la trahison, contre son rival le *šum agamä* Täsfay et contre Mängäša Yohannəs. Les succès militaires italiens à K^{w}ä'atit et Sänafe contre Mängäša au Təgray entre le 13 et le 15 janvier 1895, sont des démonstrations de force qui impressionnent les deux chefs, à qui le conquérant a promis le partage de l'Agame entre eux deux. Cette éventualité de la trahison, afin de servir ses intérêts personnels aux dépens de ceux de la nation, n'est pas un thème assez honorable pour être évoqué par un historien qui veut rendre hommage au gouvernement impérial. Par ailleurs, le thème de la trahison est traité sans aspérité dans l'historiographie éthiopienne. Par exemple, dans la *Chronique du règne de Ménélik II*, Gäbrä-Səllase met en valeur le pardon chrétien que dispense l'empereur aux deux renégats de l'Agame repentis :

« Deux chefs, le ras Sèbehat [Səbəhat] et le dèdjatch [*däǧǧačč*] Hagos, l'un et l'autre balabbatotch [pluriel de *balabat* : dignitaire] de l'Agamié, suivis d'une forte troupe armés de fusils, s'étaient querellés avec leurs frères, le ras Mènguècha et les autres, et avaient passé aux Italiens. Ceux-ci, croyant que ces deux chefs étaient venus à eux sincèrement, en étaient fiers. De plus, ils se disaient :

[449] Province du nord-est du Təgray, bordée au nord par les rivières Bäläsa et Mai-Muna qui marquent la frontière avec l'Érythrée et qui plonge à l'est vers les lacs à sel du pays *afar*. Territoire de grande valeur stratégique pour les Italiens qui y installèrent leur base avancée à Addigrat et s'efforcèrent d'y entretenir la rivalité entre Səbhat et Hagos pour mieux la contrôler.
[450] Akalä Guzay, province du sud-est des hauts-plateaux de l'Érythrée, considérée comme le cœur historique du pays.
[451] BARATIERI, 1898 : 341-342.
[452] BARATIERI, 1898 : 198.
[453] BARATIERI, 1898 : 219.

“Non seulement ces deux-là, mais tous les autres chefs d’Abyssinie, vont déserter comme eux et passer de notre côté. « Mais lorsque le ras Sèbehat et son compagnon virent les Italiens planter leur drapeau de guerre, ils s’écrièrent : “Nous ne pouvons combattre avec eux contre le roi de notre pays et contre notre patrie en restant avec ces gens-là !” et s’échappant de nuit avec tous leurs hommes et tous leurs fusils, ils se dirigèrent vers le camp. […] “S’il faut mourir, nous mourrons avec le roi de notre pays et avec les chrétiens. Nous ne voulons pas attaquer notre patrie avec des gens venus d’outre-mer et que nous ne connaissons pas. Voilà pourquoi nos maîtres [*ras* Səbhat et *däğğazmač* Hagos] ont bandé leurs pieds avec de la toile et se sont donné la main pour s’aider à descendre les précipices. Ils arrivent.” […] Le lendemain, Atié [*aṭe*] ayant fait venir le ras Sèbehat et le dèdjatch Hagos leur donna les parures d’honneur au complet. »[454]

Ainsi pour le chroniqueur de la campagne d’Adwa, les deux officiers de l’Agame ont été égarés par la colère et reviennent vers leur souverain, qui non seulement leur accorde son pardon, mais de plus les comble d’honneurs.

Alain Rouaud, à travers la figure controversée et parfois honnie d’Afä-Wärq Gäbrä-Iyäsus, aborde le sujet sensible de la trahison, en s’efforçant d’en montrer la relativité, selon le point de vue adopté :

«Trahir se dit en amharique *kädda* [ከዳ]. C’est le terme qui a été utilisé à propos d’Afä-Wärq. Mais son champ sémantique ne recouvre que partiellement celui de notre “trahir” (du latin *tradere*, livrer). Il signifie avant tout s’en aller, faire défection. Dans la tradition éthiopienne, le traitre, c’est le combattant qui quitte le champ de bataille éventuellement pour rejoindre l’adversaire. C’est *ras* Sebhat, par exemple, ou ces innombrables chefs qui dans les années 1890 ou entre 1935 et 1941 ont plusieurs fois changé de camp. »[455]

Cependant, à l’heure où le biographe Haylä-Giyorgis écrit, il n’est pas question de voiler l’éclat de la glorieuse bataille d’Adwa et de rappeler les errements des chefs du nord. D’ailleurs, peu le firent. Jadis, sous le pseudonyme de Yaltasamma [de son vrai nom, Le Goguyer, *Yaltäsämma* (ያልተሰማ ።) étant un nom d’emprunt qui signifie ironiquement « celui qu’on n’a pas écouté », allusion à son ton plein d’acrimonie sur les affaires politiques éthiopiennes ?) le correspondant de presse de la *Dépêche Coloniale* la qualifia de « victoire de dix contre un »[456], ou encore l’intellectuel érythréen Gäbrä-Əgziabəher Gilay-Maryam en amenuisa la portée en décernant à Mənilək le titre d’empereur de la moitié de l’Éthiopie[457], après l’abandon du Bahər-Məllaš aux Italiens. Haylä-Giyorgis, adressant indirectement son texte à Haylä-Səllase, figure du rassemblement des Éthiopiens dans la victoire contre les Italiens de 1941, dresse avec application un portrait défavorable de « l’ennemi héréditaire ».

[454] GUEBRE-SELLASSIE, 1931 : 430-432.
[455] ROUAUD, 1991 : 197.
[456] YALTASAMMA, 31 décembre 1998.
[457] BAHRU ZEWDE, 2008 (1) : 22.

e. …Récolte la défaite

Outre son arrogance, l'envahisseur est dépeint comme lâche. Il évite le combat direct, se retranchant dans une forteresse, à Mäqäle. En effet, du 1er au 19 janvier 1896, le major Galliano résiste avec succès aux assauts des soldats de Mäkʷännən. Encore une fois, les forces sont disproportionnées, mais les 60 000 Éthiopiens — selon un chiffre communiqué par Baratieri au gouvernement —[458] ne parviennent pas, malgré leur acharnement, à faire plier 1180 Italo-Érythréens retranchés dans un fort de fortune, construit sur le site d'une église, renforcé de pierres tombales prélevées dans le cimetière voisin, défendu par des canons à moins longue portée que ceux des assaillants. Le commandement de l'officier et la qualité de son système défensif, la résolution des assiégés exaspère Mäkʷännən qui risque de connaître son premier échec stratégique, celui-ci ne parvenant pas à réduire l'obstacle. Berkeley prête au *ras* les propos suivants : « Je ne suis pas venu faire la guerre à un petit fort comme celui que vous commandez ; nous sommes nombreux et nous n'avons pas peur de vos fusils. Rappelez-vous Amba-Alage et la fin de Toselli. »[459] La prise, par les Éthiopiens, du point d'approvisionnement en eau met un terme aux vains assauts et condamne rapidement les Italiens fortifiés à la reddition. La stratégie de siège qui consiste à assoiffer l'ennemi est employée lorsque l'assaut de l'*amba*[460] sur lequel les assiégés sont retranchés est trop coûteux en hommes. Une chronique de l'empereur Särṣä-Dəngəl (r.1563-1597), datée de la fin du XVIe siècle, relate sa campagne de 1585-87 contre les Betä-Əsrael du Səmen. Ceux-ci, retranchés sur un *amba*, sont réduits à la reddition après que Särṣä-Dəngəl a donné l'ordre de les assoiffer :

« […] il leur dit : "Placez le camp là où se tenaient les Šähagəne [un corps d'armée] ; veillez avec la plus grande attention sur le passage, et que pas un de ces *Fälaša*, qui sont à Šəkäna *amba*, ne puisse descendre ; veillez avec la plus grande attention sur l'eau, que personne ne puisse en puiser ou en boire !" ayant écouté cet ordre du roi, ils allèrent camper où avaient été les Šähagəne, et veillèrent très attentivement sur le sentier et sur l'eau sans jamais dormir ni commettre de sottise [sans jamais manquer de vigilance]. Quand les *Fälaša* furent opprimés par la soif, et quand leur gosier fut desséché, ils perdirent espoir […] »[461]

À Mäqäle, la réputation de Mäkʷännən est flétrie par ses opposants éthiopiens. La situation semble absurde, un fort défendu par un millier d'hommes, comprenant de plus les 155 rescapés et blessés d'Amba-Alage qui s'y sont réfugiés, résiste aux assauts ininterrompus des Éthiopiens et à leurs bombardements. De plus, les Italiens ont peu de pertes, une trentaine d'hommes, alors que des centaines de soldats de Mäkʷännən sont tombés sous les balles, les boulets, ont été emportés par une mine, sans avoir pu franchir les

[458] BARATIERI, 1898 : 319.
[459] BERKELEY, 1902 : 195.
[460] **አምባ**, haut-plateau (à partir de 1800-2000 mètres d'altitude), qui peut être occupé comme une position défensive pour l'installation d'une ville ou la position d'une armée (GASCON, 2006 : 38-39).
[461] CONTI-ROSSINI, 1907 : 119.

tessons de bouteilles ou les fils barbelés, ne parvenant pas à déployer leurs échelles. Berkeley fait un récit lyrique de ces offensives courageuses et obstinées :

"*But what can one says about the Abyssinians? Surely no praise is too high for them. They were not, like the more uncivilized native races, ignorant of the effect of rifle and shell fire, for they had experienced both at Amba Alagi, and they themselves were trained to use both rifles and guns. Yet they rushed to the attack again and again, carrying scaling ladders, endeavouring to cut their way through the wire entanglements, facing the possibility of mines, treating life, in fact, as if it were of no account. The Italians themselves expressed enthusiastic admiration of the courage shown by Maconnen's men*."[462]

Du 8 au 11 janvier, les attaques se produisent jour et nuit, totalisant soixante-quatorze heures de combat. Le *ras* accusé de chercher coûte que coûte une issue pacifique au combat, s'expose lui-même au feu adverse pour montrer sa bravoure et effacer toute suspicion :

« L'attaque la plus vigoureuse et la plus prolongée semble celle du 12 janvier [le 11 pour Berkeley]. On dit alors, à plusieurs reprises, que *ras* Maconnen voulut se lancer en personne et en première ligne contre la pente raide qui conduisait au fort, pour démentir l'accusation qu'on portait contre lui d'être l'ami des Italiens. »[463]

Dans l'extrait suivant de *Yäləʾul ras Mäkʷännən tarik*, les questions que l'historien place dans la bouche de Mənilək révèlent la pression à laquelle Mäkʷännen est soumis, suspecté de tiédeur par le camp de Ṭaytu.[464] Cependant, après les reproches que lui fit Mənilək, Mäkʷännən persévéra jusqu'à ce que ce siège connût une issue qui lui soit favorable :

« **የኢትዮጵያ ንጉሠ ነገሥት ዳግማዊ ምኒልክም ይህን ሰምተው በቶሎ ተነሡ ከእነሱ ዘንድ ደረሱና ለምንድነው ውደ መቀሌ ያልሔዳችሁትና የኢጣሊያን ሰዎች ያልፈጃችኋቸው? ከዚህስ ቦታ ያላስወጣችኋቸውና እስከ ዛሬ ዝም ያላችኋቸው ለምንድነው? ሲሉ ጠየቁዋቸው ። ምክንያቱም የብረት አጥር አጥረው የብረት ቅጽር ቅጽረው ነበርና ።**

ራስ መኮንን ግን ጌታቸው እንደተቄጡ ሰምተው ከሠራዊታቸው ጋር ብቻቸውን ሔዱና ከዚያ ቦታ ያስወጡዋቸው ዘንድ መሰላል ሠሩ ። እህልና ውሀ በመከልከል ከበቡዋቸው ። ዕርቅና ሰላም እስኪያደርጉ ድረስ ብዙ አስጨነቁዋቸው ። እነሱም ስለተጠሙና ስለተራቡ ነፍሳቸውም በላያቸው ስለአለቀች ፥ የጦር መሣሪያቸውን ትተው የሀገራቸውን መንገድ ይዘው ሔዱ (መዝ 106, 5-7) [...] »[465]

L'empereur d'Éthiopie Mənəlik en apprenant cela, se mit rapidement en route et il arriva chez eux et leur demanda : « Pourquoi n'êtes-vous pas allé jusqu'à Mäqäle et pourquoi n'y avez-vous pas exterminé les Italiens ? Pourquoi ne les avez-vous pas expulsés de là ? Pourquoi les avez-vous laissés faire ? » La raison en était que les Italiens avaient bâti des fortifications en fer.

[462] BERKELEY, 1902 : 209.
[463] BARATIERI, 1898 : 317. Voir aussi BERKELEY, 1902 : 204.
[464] BARATIERI, 1898 : 353-354.
[465] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m* : 52.

Quand il entendit que son maître était en colère, *ras* Mäkʷännen partit seul avec ses soldats et pour les faire sortir de cet endroit il fit fabriquer des échelles. Il les encercla et les priva de nourriture et d'eau. Il leur posa beaucoup de difficultés jusqu'à ce qu'ils demandent la paix et une trêve. Et eux, comme ils étaient affamés et assoiffés, leur esprit céda, en abandonnant leurs armes, ils s'en retournèrent vers leur pays (*Psaumes* : 106 [107] : 5-7).

L'autre biographe, Däməsse Wärq-Agäññähu donne une version plus meurtrière d'un des plus ultimes assauts éthiopiens, daté dans son texte du 11 janvier 1898:

« የሽቦውን አጥር ቈርጠውና ከእርዱ ሥር ተጠግተው ካሌሊቱ 11 **ሰዓት ጀምሮ ከቀኑ** 8 **ሰዓት ድረስ በብርቱ ጀግንነት ቢታኰሱ ዋሉ ፤ ነገር ግን እርዱ ከውስጥ ላሉት እንጂ ፤ ከውጪ ላሉት የማይረዳና የማይመች በመሆኑ ምንም እንኳ ከእርዱ ውስጥ ብዙ ፈረንጅና ባሻ ባዙቅ ቢሞት ከልዑል ራስ መኰንን የጦር አለቆች የጉርሱም የጦር አለቃ ቀኛዝማች በሻሕ ፤ የዘበኞች አለቃ አቶ መሸሻና የልፍኝ አስከልካዩ አቶ አፈሳ ቢሞቱ ከሠራዊቱም** 150 **ሰው ሞትባቸው እርዱንም ለመስበር የማይመቻቸው ሆኖ ተመለሱ ። »** [466]

Ils découpèrent les fils barbelés et parvinrent aux pieds des fortifications avec audace. Ils échangèrent un feu nourri de 11 heures de la nuit [5 heures du matin] jusqu'à 8 heures du jour [14 heures] avec l'armée ennemie qui était toujours retranchée dans son fort. Cependant même si ceux qui étaient à l'extérieur des fortifications étaient dans une situation plus exposée et plus difficile que ceux qui étaient dans le fort, malgré cela dans la citadelle, de nombreux Européens et *bashä-buzuq*[467] périrent, de même que parmi les officiers du prince *ras* Mäkʷännən, l'officier de Gursum et le commandant *qäññazmač* Bäšah, les chefs de la garde *ato* Mäšäša et le chambellan *ato* Afäsa, moururent, et l'armée ayant perdu 150 hommes sans pouvoir briser la forteresse, elle se retira au camp.

Il copie abondamment la chronique de Guèbrè-Sellassié pour son chapitre qui concerne la guerre éthio-italienne, développe la phase stratégique qui a consisté à couper l'approvisionnement en eau des Italiens. Le chroniqueur du règne de Mənilək, avec l'objectif de louer l'impératrice qui accéda aussi à la lecture de son manuscrit, lui donne une place prépondérante dans la localisation de la rivière dans laquelle la garnison de Mäqäle puise son eau et dans la mise en œuvre de la déviation de son cours :

« እቴጌም ሌሊትን ሙሉ በጭንቅና በኀዘን ሆነው እንዲህ ቢሉ ወደ እግዚአብሔር አመለከቱ "አቤቱ ጌታዬ እኔን ሴት ባርያህን አታሳፍረኝ ነገሬንም አቃናልኝ ኀይልና ጌትነት ያንተ ነውና" እንዲህም እያሉ ቢያለቅሱ አድረው ከሌሊቱ 11 **ሰዓት ቢሆን ገብረ ጊዮርጊስ ድልነሴ ሽዋዬ የተባሉት እያንዳንዳቸው** 300 **ጭፍራ የሚያዙ የልፍኝ አሽከሮቻቸው ከነጭፍራቸው ተሰልፈው ወደ ወንዙ ወርደው መታኰሻቸውን አደራጁ ውሃውንም ደፈኑት ቀደም ብለው የወረዱትና እነዚህም ተባብረውና ተመቻችተው በወንዙ ስፈሩበት ። »** [468]

Puis *Ətege*, passant la nuit dans l'angoisse et la tristesse, s'adressa à Dieu : « Ô mon Seigneur, ne me jette pas dans l'opprobre, moi, une femme, ton esclave. Accomplis mes prières par ta force et ton autorité. » Ainsi, après avoir passé la nuit à prier en larmes, à la onzième heure de la nuit [5 heures du matin], les serviteurs du palais, Gäbrä-Giyorgis, Dəlnässe, Šäwayye, chacun commandant d'une troupe de 300 hommes du palais, descendirent vers la rivière en formation avec leurs soldats. Ils

[466] DÄMƏSSE WÄRQ-ʾAGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 58.

[467] **ባሽ ፡ ቡዙቅ ።** Nom d'origine turque qui désigne les soldats d'Érythrée incorporés dans l'armée italienne, simplement écrit *bazuq* par Haylä-Giyorgis (page 54), ils sont nommés *askari* (**አስካሪ**) par les Italiens.

[468] DÄMƏSSE WÄRQ-ʾAGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 57.

établirent leur position de tir et ainsi dévièrent la rivière, se faisant aider de ceux qui étaient descendus les premiers, ils prirent position de façon avantageuse au cours d'eau.

Les difficultés posées par le petit fort de Mäqäle sont révélatrices des limites des capacités militaires éthiopiennes : les offensives se brisent face à une fortification construite selon les normes de la guerre européenne. Ainsi, le *nəgusä nägäst* Yohannəs (r.1872-1889) avait renoncé au siège de Sähaṭi en mars-avril 1888, devant l'inefficacité des assauts et les épidémies qui sévissaient au sein de l'armée. Berkeley explique à propos de Mənilək à la veille d'Adwa, qu'il attend impatiemment une offensive italienne ne pouvant pas risquer un assaut sur la position italienne fortifiée de Sauria :

"*For he too need a victory, unless he was to lose all prestige amongst the warlike Ras whom he had collected for this great invasion ; yet with all his 120,000 men he was too wise to rush on a fortified position*."[469]

Selon le diplomate et enquêteur Augustus B. Wylde, l'armée de Mənilək aurait été impuissante si les Italiens étaient restés retranchés à Ənṭiččo sans procéder à un mouvement en avant.[470] D'ailleurs, après Adwa, le fort d'Addigrat, au nord ouest du champ de bataille, reste inexpugnable jusqu'au 4 mai 1896, date à laquelle il est finalement évacué, parce qu'en manque de vivres et trop en avant des lignes érythréennes.[471]

Dernière information que procure l'extrait de Haylä-Giyorgis Bälläṭä : les Italiens purent retourner sans représailles et sans être faits prisonniers dans leur pays. Effectivement, une des conditions de la reddition de Mäqäle fut un sauf-conduit pour les vaincus, jusqu'à Addigrat. Cette évacuation apparaît comme un paradigme de l'esprit chevaleresque : les vaincus sont escortés jusqu'à leur prochain camp de base avec armes et mules. Cette attitude éthiopienne a étonné les observateurs européens. Pour Berkeley, il s'agit autant d'une volonté de ne pas verser le sang inutilement, afin de rendre toujours possible une paix négociée, que d'une manœuvre tactique destinée à déplacer les troupes éthiopiennes jusqu'aux portes des avant-postes italiens. Pour le général Luzeux, cette évacuation sous escorte a été monnayée, et probablement pour rembourser les dettes que Mäkʷännən aurait contractées en Italie, surenchérit le capitaine de La Jonquière. Pour Baratieri, aucune rançon n'a été versée, mais il assure que les prisonniers italiens ont servi de bouclier lors du déplacement des armées de Mənilək vers Sawria.[472] Pour l'historien éthiopien, ce fait est énoncé comme un événement normal, que vient appuyer une référence au Psaume 107 [106] (5-7) :

« Affamés, assoiffés, la vie les abandonnait.
Ils crièrent vers le Seigneur dans leur détresse et il les a délivrés de leurs angoisses :
il leur a fait prendre un chemin direct pour aller vers une ville habitée […]
il a désaltéré le gosier avide et bien rempli le ventre affamé »[473]

---

[469] BERKELEY, 1902 : 245.
[470] WYLDE, 1901 : 217.
[471] BARATIERI, 1898 : 489; BERKELEY, 1902 : 363-364.
[472] BERKELEY, 1902 : 219-20 ; LUZEUX, 1896 : 50 ; LA JONQUIÈRE, 1897 : 259 ; BARATIERI, 1898 : 322-325.
[473] *La Bible TOB*, 2010 : 934.

Pour Haylä-Giyorgis, le rapatriement des assiégés est tout simplement l'attitude d'un souverain chrétien qui rend les honneurs à un ennemi valeureux. En effet, de part et d'autre, des manifestations d'amitié se sont produites, ce que Baratieri nomme « des actes de courtoisie singuliers en temps de guerre : « Le major Galliano, sur la demande de *ras* Maconnen, envoya le lieutenant-médecin Mozetti pour soigner Mangascia Atichim[474]; il envoya aussi, ce jour là et le lendemain, des médicaments en cadeau.»[475]

Reprenant Gäbrä-Səllase et développant son propre raisonnement à partir de sa source, Däməsse Wärq-ʾAgäññähu consacre trois pages à l'épisode de la reddition de Mäqäle, valorisant, par l'exemple de Mənilək toute la noblesse de l'état d'esprit martial éthiopien. L'identité chrétienne des soldats d'Éthiopie ne se départit jamais d'eux, même face à un envahisseur injuste.[476] Le biographe cite un *qəne* (**ቅኔ ። poème à double sens**) de l'artiste (**አዝማሪ ። ʾazmari**) nommé Kahəne en illustration :

« ቃኘው ፡ በውጅግራ ፡ ሲፈጨው ፡ እንደኽል ፡
ባልቻ ፡ በመትረየስ ፡ ሲቆላው ፡ እንደኽል ፡
አባተ ፡ በመድፉ ፡ እርዱን ፡ ሲነድል ፡
እቴጌ ፡ ጣይቱ ፡ ዳዊቷን ፡ ዘርግታ ፡ ስምዐኒ ፡ ስትል ፡
ጣሊያን ፡ ውሃ ፡ ጠምቶት ፡ ውሃ ፡ ውሃ ፡ ሲል ፡
ዳኛው ፡ መጸወተው ፡ ሠላሳ ፡ በርሜል ። »[477]

Quand Qaññäw[478] [Mäk^{w}ännən] les écrase au fusil *Gras* comme du grain
Quand Balča les fait griller à la mitrailleuse comme des céréales
Quand Abatä perce la fortification avec le canon
Ətege Ṭaytu avec son psautier ouvert dit "écoute-moi "[479]
L'Italien assoiffé dit " De l'eau, de l'eau ! "
Le juge[480] [Mənilək] leur fait l'aumône de trente tonneaux.

Ce court texte met en scène quelques uns des principaux protagonistes du siège de Mäqäle. L'impératrice Ṭaytu, Mənilək, Mäk^{w}ännən mentionné sous son nom de cheval, soit « Père de celui qui remet en ordre » le *bäǧərond* Balča (1860-1936), futur gouverneur du Sidamo , le *liqä-mäqwas* Abatä B^{w}ayaläw (1868-1918), tous deux s'étant illustrés par la précision de leur bombardement des fortifications adverses. Pour Däməsse Wärq-ʾAgäññähu, la recopie des extraits de la chronique de Mənilək sert à étayer ses propres considérations sur la loyauté au combat, qui ne cherchent pas à vaincre par la ruse et pardonnent à l'ennemi, même s'il s'est montré inique :

---

[474] Mängäša Atikäm, officier de Mənilək, à ne pas confondre avec le *ras* Mängäša Yohannəs du Təgray
[475] BARATIERI, 1898 : 316.
[476] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 58-61.
[477] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 59.
[478] Nom de cheval de Mäk^{w}ännən, « Père de qui remet de l'ordre ».
[479] Elle s'adresse à Dieu en priant avec son psautier.
[480] Allusion au nom de cheval de Mənilək, *Abba* Dañňäw (**አባ ፡ ዳኛው ። **) , « Père de celui qui rend la justice ».

« በዚህም ሀኔታ አንድ ኢትዮጵያዊ ጀግና ከጠላቱ ሊጋጠም በፈለገ ጊዜ "በዳኝ አትበል" ብሎ አስጠንቅቆና የሚጋጠምበትን ጊዜና ስፍራ አስታውቆ ነው የሚጋጠመው ።

በጥንታውያኑ የኢጥዮጵያ ጀግኖች የሚደረገውም ማናቸውም ዐይነት ጦርነት ቢሆን እንደ ፉትቦል ግጥሚያ ወይም እንደ ቦክስ ጨዋታ በቀኑና በስፍራው እየተስማሙ የሚወስን ነበር ። »[481]

Dans ces conditions, lorsqu'un héros éthiopien veut combattre un ennemi, il le met en garde en déclarant : « Ne dis pas que je t'ai trahi ! » et il l'affronte après lui avoir fait connaître le moment et le lieu du combat. Pour les anciens héros d'Éthiopie, quelque soit la bataille qui se livrait, le jour et le lieu étaient convenus comme pour un match de football ou un combat de boxe.

Cette comparaison est une vision idéalisée de la guerre, comparée à une compétition au sein de laquelle les règles sont fixées et doivent être respectées. L'esprit chevaleresque est convoqué, ainsi que certains auteurs européens ont voulu le trouver chez les combattants éthiopiens, comme dans l'ouvrage du docteur Vitalien :

« Le sabre, au contraire, a conservé toute sa valeur comme arme de combat et l'Éthiopien qui s'en sert à merveille, est considéré, à juste titre, comme l'un des soldats les plus redoutables dans les luttes à l'arme blanche. Malgré son entraînement intensif au maniement du fusil, le guerrier abyssin ne donne toute la mesure de sa bravoure que le sabre à la main. Le ras Mekonnen […] me parlait un jour de l'intensité de la lutte que ses soldats durent soutenir contre leurs adversaires, lors de la prise d'un fort aux environs d'Adoua. "Cinq fois, me conta-t-il, mes hommes tentèrent vainement l'assaut du fortin, cinq fois ils durent reculer, sans avoir atteint le but. À la sixième attaque, ils jetèrent leurs fusils et c'est au sabre que nous délogeâmes l'ennemi." »[482]

Le XXe siècle est le temps dans lequel se développent les armes de destruction massive, et sur les champs de batailles la décision dépend désormais de l'usage intensif des obus et des mitrailleuses. Cette stratégie du pilonnage de l'ennemi rend désormais caduque la charge, ou en réduit considérablement l'efficacité, rendant le combat d'homme à homme exceptionnel. C'est aussi la déshumanisation des batailles que déplore Däməsse, lorsqu'il s'en remet à l'esprit des ancêtres, souvent convoqué lorsqu'il s'agit de chercher refuge dans un âge d'or. Le recours aux ancêtres est un vecteur de compréhension du présent que l'universitaire Mesfin Araya engageait encore à suivre, dans un article publié en 2005 à propos de la bataille d'Adwa, afin de mieux réfléchir aux difficultés du présent.[483] De même, l'historien Bahru Zewde, scientifique rompu à la mise en perspective objective de la démarche historique, rend hommage aux ancêtres à l'occasion du centenaire de la bataille d'Adwa.[484] Il faudrait s'interroger sur la prégnance de cette pratique du recours aux grandes figures du passé : la proximité avec les ancêtres est-elle plus forte en Afrique ou cette idée n'est-elle finalement qu'une perception occidentale du continent africain ?

Toutefois, ce qui appartient bien à la culture éthiopienne en propre est le sort dont ont bénéficié les combattants retranchés à Mäqäle. Leur reddition à des conditions

[481] DÄMƏSSE WÄRQ-ʾAGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 60.
[482] VITALIEN, 1919 : 34.
[483] MESFIN ARAYA, 2005 : 240.
[484] BAHRU ZEWDE, 1998 : 7.

exceptionnelles, Mənilək se portant garant de leur liberté et escorte, est un des accommodements des lois du *Fəthä-nägäst*, recueil adressé aux rois :

"*When you reach a city or country to fight against its inhabitants, offer them terms of peace*."[485]

L'approche humaniste de ce conflit, Mənilək cherchant aussi à éviter l'escalade de la violence, n'a pas conduit le gouvernement italien à renoncer à envahir l'Éthiopie en 1935, ni à diriger sous Mussolini des offensives sans dignité (bombardements, ypérite, massacres de civils). En donnant leur sauf-conduit aux soldats du commandant Galliano, l'empereur a même permis de renforcer l'armée italienne en y affectant les troupes de Mäqäle. Däməsse Wärq-ʾAgäññähu déplore que malgré cette attitude exemplaire, les troupes d'invasion italiennes aient persisté dans la violence en 1896 puis soient tombés dans la brutalité sans limites (exécutions sommaires, incendies, bombardements et gaz) en 1935-1941 :

« በዚህም አንጻር ሆነን እንመልከት ያልን እንደ ሆነ ሥልጡንና ክርስቲያናዊ መንግሥት ነኝ የሚለው የፋሺስት መንግሥት በምርኮኞችና በሰላማው ያን ሕዝቦች ፤ በሴቶችና በሕፃናት በደካሞችና በዐይነ ስውሮች ፤ በካህናትና በመነኰሳት ፤ በቀይ መስቀልና በአብያተ ክርስቲያናት ሳይቀር የፈጸመውን ግፍ ስንመለከት ምን ያህል ልዩነት እንዳለው ለማስተያየት ሚዛን እንደምናጣለትና ግራ እንደሚሆንብን የታወቀ ነው ። »[486]

De ce point de vue, si nous voulons considérer que le gouvernement fasciste qui se dit civilisé et chrétien, lorsque nous observons le crime qui a été perpétré à l'encontre des prisonniers, des personnes pacifiques, des femmes, des enfants, les faibles et des aveugles, des prêtres et des moines, sans épargner la Croix Rouge et les églises[487], nous manquons d'explications pour comprendre deux attitudes si différentes.

La troisième confrontation de cette première guerre contre l'Italie fut la dernière par son caractère décisif, exceptionnelle par la charge idéologique dont elle est porteuse, tant ses enjeux ont un retentissement qui ne semble jamais s'appauvrir.

f. Adwa : l'événement

Les deux biographes consacrent un nombre important de pages à la bataille d'Adwa du 29 février / 1er mars 1896, au cours de laquelle les forces de conquête italo-érythréennes mobilisant 18 000 hommes, tentèrent une offensive précipitée afin de percer les rangs de l'armée éthiopienne, de les désorganiser et les mettre en déroute. Le général Baratieri, menacé de limogeage par le président du conseil Crispi, pensant que l'armée éthiopienne était affaiblie par la faim et la maladie — effectivement les deux sévissaient — risqua une action « coup de poing », comptant sur l'effet de surprise, sur la puissance de son artillerie et sur l'hypothèse de la friabilité des liens d'allégeance des grands dignitaires envers Mənilək.

[485] PAULOS TZADUA, 1968 : 274.
[486] DÄMƏSSE WÄRQ-ʾAGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 61.
[487] Ayant déjà mentionné le clergé, dont les membres furent notamment massacrés à Däbrä-Libanos en février 1937, après l'attentat contre Rodolfo Graziani, l'auteur fait-il allusion aux missions chrétiennes étrangères, comme la mission capucine « des Gallas », dont le vicaire apostolique Monseigneur André Jarosseau fut expulsé par les autorités d'occupation italienne en 1938 ?

Une connaissance approximative de la région qui permit aux Éthiopiens d'encercler l'un après l'autre les trois grands corps de l'armée ennemie, une offensive à dix contre un face à un ennemi pourvu lui aussi en fusils, canons et mitrailleuses de facture récente[488], des soldats italo-érythréens ayant fait une marche forcée toute la nuit et manquant aussi de vivres, chaussures de montagne, mules[489] : les conditions furent ainsi réunies pour un échec qui anéantit le projet de colonisation de l'Éthiopie non érythréenne. Ce que les mémoires collectives, les opinions publiques et les historiens retiennent de la bataille, est d'abord la mort de 3179 Italiens sur le sol africain face à un peuple considéré à l'époque en état d'arriération par la plupart des Occidentaux, la capture de 1865 combattants européens, et la première victoire déterminante d'une nation africaine contre une entreprise de conquête coloniale. En effet, les Italiens renoncèrent à leur projet, en signant le traité de paix d'Addis Abäba du 26 octobre 1896.

Les proportions de la bataille ont contribué à en faire un enjeu idéologique, qui a essaimé notamment parmi les mouvements panafricanistes et rastafariens. L'indépendance préservée de l'Éthiopie après un affrontement qui fit dans les deux camps cumulés au moins 11 000 morts, sonne comme un sacrifice qui montre que les Européens ne sont pas invincibles et à la fois révèle qu'un pays africain peut rester libre de tout asservissement politique de type impérialiste.

Pourtant, au-delà de l'unanimité panafricaine sur l'exemplarité de l'événement, la célébration du 100e anniversaire d'Adwa et les suites de cette commémoration, furent l'occasion de l'instrumentalisation de l'historiographie de la victoire éthiopienne. La conférence internationale du centenaire de la victoire, qui s'est tenu à Addis Abäba du 2 février au 2 mars 1996 (*Victory Centenary Conference*), se positionne en quelque sorte comme l'événement scientifique officiel. D'une part, cette conférence s'est tenue sur le sol éthiopien sous l'égide du gouvernement du pays, d'autre part elle fut organisée par l'*Institute of Ethiopian Studies*, qui depuis 1966 coordonne régulièrement les conférences internationales des études éthiopiennes. La présence d'universitaires internationaux, confère à l'événement sa solennité et sa légitimité scientifique : Bahru Zewde, Bairu Tafla, Tekeste Negash, Girma Fisseha, Richard Pankhurst, Sven Rubenson, Haggai Erlich, Angelo Del Boca, Alessandro Triulzi, Irma Taddia, Alain Rouaud, David Chapple. La conférence fut entre autres, l'opportunité politique d'affirmer le rôle des différents peuples d'Éthiopie (province du Wag-Lasta par Wudu Tafete Kassu, région du Təgray par Aseffa Abreha)[490], de rappeler leur lutte contre le pouvoir centralisateur du Šäwa et leur droit à un place autonome dans l'édifice national. La question des nationalités, soulevée par l'étudiant Wälälləññ Mäkʷännən en 1969, est le mot d'ordre du rassemblement des différentes forces politiques à partir de 1989, autour du parti de Mälläs Zenawi, l'*Ethiopan Peoples' Revolutionary Democratic Front* (*EPRDF*). L'*EPRDF* est issu du *Tigray People's Liberation Front* (*TPLF*), un mouvement de

[488] CHAPPLE, 1998.
[489] BARATIERI, 1898 : 305; 385-386.
[490] WUDU TAFETE KASSU, 1998: 221-235 ; ASEFFA ABREHA, 1998 : 129-181.

guérilla sécessionniste né au Təgray, en lutte contre le *därg* (1974-1987), le comité militaire cadenassé et dirigé par Mängəstu Häylä-Maryam (au pouvoir de 1977 à 1991). L'idée mobilisatrice de ce parti qui prend le pouvoir en 1991 à Addis Abäba et libère le pays de la dictature de Mängəstu, est de fédérer les différentes luttes des provinces contre le pouvoir central choan, qualifié d'inique et d'oppresseur.[491] La nouvelle constitution de 1995 de la République fédérale d'Éthiopie est l'aboutissement de ce projet politique sur la question des « nationalités », puisque l'indépendance d'un peuple la revendiquant est un droit (article 39). Le cadre constitutionnel vise donc à corriger les inégalités qui existaient entre nationalités des différentes régions d'Éthiopie, produit d'annexions et de conquêtes conduites par Mənilək. L'idée d'une Éthiopie bâtie selon un processus colonial provenant du Šäwa est le terreau de l'argumentation de Bonnie Holcomb et de Sisai Ibssa, qui poussent leur argumentaire jusqu'à montrer l'Éthiopie comme un ayant de la colonisation européenne dans la Corne afin d'éviter un conflit entre les puissances occidentales.[492]

Pour un courant de pensée inverse, les frontières de l'Éthiopie actuelle ont été validées par la bataille d'Adwa, épisode héroïque de rassemblement des peuples en provenance de tout l'empire.[493] Pour les « unionistes », c'est-à-dire ceux et celles qui réfléchissent à Adwa en termes d'union pan-éthiopienne contre l'envahisseur et pour la victoire, donner comme assise à la nouvelle République éthiopienne l'expression des nationalités, est un dangereux anachronisme. Le fédéralisme ethnique peut engendrer la concurrence et les rivalités entre peuples pour obtenir une place prépondérante au sein du système fédéral ou en tirer le maximum de bénéfices.[494] Cette ruée vers la reconnaissance ethnique, loin d'apaiser les tensions entre les nationalités, les attise au contraire comme facteur de désunion, voire de dislocation de l'État qui avait lentement émergé au XIXe siècle et résisté à deux invasions.[495]

Adwa est hissé comme un événement fondateur, comme la proclamation de l'identité éthiopienne, au-delà des clivages culturels et religieux. Construire l'État sur des bases « ethniques », c'est nier la construction de la nation qui a manifesté son unité en 1896 :

"*The TPLF's complete and unqualified adoption of 'colonial theory' is at the root of the policy of wiping away their ancestors' effort to construct a history common to all […] Out of this 'table rase' treatment of Ethiopia came forth the recognition of Eritrea as an Ethiopian 'colony', the creation of ethnic liberation fronts as 'anti-colonial' movements, and the reorganization of Ethiopia as an ethnic federalism wherein each ethnistan enjoys the right of secession. But the history of societies that have tried to make 'table rase' of the past […] indicates that such a path leads into a dead end where politics invariably morphs into violence*."[496]

---

[491] ASEFFA ABREHA, 1998 : 138-139 ; 176.
[492] HOLCOMB, Bonnie K. ; SISAI IBSSA, 1990, *The Invention of Ethiopia*, Trenton, New Jersey : 111, 387.
[493] MILKIAS, 2005 : 77-78.
[494] Voir l'article de Sarah VAUGHAN à propos de la région Southern Nations', Nationalities' and Peoples' Regional State (SNNPRS) : 2006, "Responses to Ethnic Federalism in Ethiopia's Southern Region", in TURTON, David, ed., *Ethnic Federalism: The Ethiopian Experience in Comparative Perspective*, Oxford : 193; 200-201.
[495] LEVINE, 2000 : XX ; VESTAL, 2005 : 33-34 ; MESFIN ARAYA, 2005 : 245-247. MAIMIRE MENNASEMAY, 2005: 278.
[496] MAIMIRE MENNASEMAY, 2005: 278.

En conséquence, 1996 fut l'année d'une contre-conférence qui eut lieu les 1er et 2 mars, en commémoration elle aussi de la bataille d'Adwa, organisée par l'université d'East Lansing au Michigan, rassemblant les membres de la diaspora intellectuelle éthiopienne. La conférence qui était un tremplin, à travers certaines communications, telle celle d'Alemante G. Selassie "Menelik's Ethiopia Under Fire : The dangers of Ethnic Federalism", pour critiquer le gouvernement en place à Addis Abäba, produisit des actes qui furent édités sous le même titre que celle d'Addis Abäba : "Adwa Victory Centenary Conference Proceedings"[497]. L'héritage de l'acte fondateur est paradoxalement réclamé par ceux qui sont exclus de la territorialité politique, les exilés.

Qu'ils soient les promoteurs de l'émancipation des nationalités ou les hérauts de l'indivisibilité de la nation, chaque faction récupère Adwa et y puise ce qui justifie son argumentation :

"*Its historical significance is comparable to Hannibal's crossing the Alps to punish Rome about 2000 years ago. The protracted and collective struggle of Ethiopian polity against imperialism and the resounding victory at Adowa is an irrefutable historical testimony against Euro-centric and ethnonationalist negation of Ethiopian history*."[498]

Donald N. Levine en s'efforçant de montrer l'intégration de chaque culture à la cohésion de l'identité éthiopienne, ne peut pas éviter de se positionner dans la dialectique du « pour ou contre » la centralisation fixée sur les hauts-plateaux du Šäwa, comme l'explique Éloi Ficquet.[499] Toutefois, quelles que soient les interprétations *a posteriori* de la bataille, nos sources nous fournissent des éléments tangibles sur le déroulement de l'affrontement et une formulation des causes du succès militaire éthiopien, ceci même à travers le prisme patriotique.

g. Adwa : les moyens de la victoire

Chacun des deux auteurs aborde la bataille d'Adwa différemment. Haylä-Giyorgis lui consacre deux pages, Däməsse Wärq-ʾAgäññähu lui, 15 pages dans son chapitre 9 (des pages 49 à 71), intitulé « La progression vers Adwa du grand général, le prince *ras* Mäkʷännən » (ምዕራፍ ፡ ፱ ። ስለ ፡ ታላቁ ፡ የጦር ፡ አዝማች ፡ ስለ ፡ ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ የዐድዋ ፡ ጉዞ ።). Ce dernier remplit une grande partie de son chapitre par la recopie, avec quelques modifications (suppression de groupes de mots, emploi d'un vocabulaire plus contemporain), d'extraits de la chronique de Gäbrä-Səllase, soit dix pages environ. Ce plagiat, s'explique en partie par le fait qu'à cette date, 1953 *a.m.* [1960 pour le calendrier occidental], la *Chronique* du règne de Mənilək n'est pas éditée en amharique, et reste donc peu connue du public. Le prélèvement de quelques extraits par le biographe de Mäkʷännən anticipe peut-être sa publication en 1959 *a.m.* de cette chronique écrite au début du XXe siècle par Gäbrä-Səllase, et qui comme nous l'avons vu précédemment à propos des *Oromo* du Harärge, est soumise à la censure gouvernementale (Bureau, 1987 : 183-98). Le chapitre

[497] *Adwa Victory Centenary conference Proceedings*, March 1 & 2, 1996, Edited by T. Tadesse, G. Begashaw, A. Engeda, Michigan State University, East Lansing, Michigan.
[498] SALOMON GASAHAW, 1996 : 104.
[499] FICQUET, 2002 : 60.

suivant de *Yäməsraq bärräññа*, intitulé « Les informations qui se trouvent dans les sources italiennes [du Ministère de la Guerre] au sujet des batailles de Alage, Mäqäle et Adwa (*ስለ ፡ አላጌ ፤ ስለ ፡ መቀሌና ፡ ዐድዋ ፡ ጦርነት ፡ ከኢጣሊያ ፡ መጽሐፍ ፡ የተገኘ ፡ ዜና ፡*), offre un contrepoint intéressant, puisqu'il reprend une source italienne sur les événements (pages 71-76).

Des deux relations de la guerre en langue amharique, c'est celle de l'homme d'église (même s'il est laïc) qui semble la plus efficace, car la plus condensée. Au contraire, Däməsse alourdit considérablement son récit avec la reprise de la chronique du *ṣähafe-tə'əzaz* (**ጸሐፌ ፡ ትእዛዝ ።** Ministre de la Plume, chargé des actes royaux, historiographe du souverain) alors que l'amharique des deux auteurs a presque soixante ans d'écart. L'auteur qui écrit en 1953 *a.m.* précise par ailleurs quelques mots de vocabulaire pour la compréhension du lecteur :

page 55 : **መሸገ ፡** (*mäššägä*) ፥ pour **ካበ ፡** (*kabä)*, « construire une fortification »

page 60 : **ስትራቴጅ ፡** (*strateǧ*) ፥ pour **የጦር ፡ ዘዴ ፡** (*yäṭor zäde)*, « stratégie »

page 67 : **ጥይት ፡** (*ṭəyyət*) ፥ pour **እይር ፡** (*əyyər*), « balle, projectile »

En outre, Däməsse fait intervenir en arrière-plan certains personnages qui dans sa narration, semblent parfois faire office de figurant ou permettent de remplir les pages, contrairement à ceux qu'intègre Haylä-Giyorgis dans son récit, qui a l'art de les jeter sur scène et de les faire agir de façon incisive. C'est le cas pour un espion érythréen nommé Awalom. Haylä-Giyorgis le rend beaucoup plus efficace dans sa narration en deux paragraphes que Däməsse qui lui consacre deux pages dans lesquelles il relate que ce sont d'abord les Italiens qui l'envoient espionner mais sans que les envahisseurs soient tout à fait sûrs de lui (pages 64-65), puis que finalement celui-ci vient se soumettre à Mənilək ne pouvant se réjouir de participer aux côtés des Italiens à la dévastation de son pays. Aussi propose-t-il à *Ǧanhoy*[500] de retourner vers ceux qui l'employaient pour leur donner la fausse information que la moitié de l'armée est partie chercher du ravitaillement et que l'autre est ravagée par une épidémie et que seuls subsistent au campement l'empereur avec quelques gardes. *'Ətege*[501] Ṭaytu lui fait alors prêter serment en lui donnant une bouchée (**አጐረሰ**) d'*ənǧära*[502] blanc trempée dans le *ṭäǧ* [hydromel] à la manière du vin et du pain de l'Eucharistie. De retour dans le camp italien, il propage son imposture et les officiers italiens annoncent la mobilisation immédiate. Enfin, lorsque les troupes parviennent à l'avant-garde de Mənilək, Awalom se réfugie chez *'aṣe* Mənəlik[503] (page 67).

---

[500] **ጃንሆይ ።** Marque de déférence envers l'empereur qui correspond à « Majesté ».

[501] **እቴጌ ።** Sa Majesté (précède le nom de la souveraine).

[502] **እንጀራ ።** Galette faite de la céréale *ṭef* (**ጤፍ**) qui sert de base à l'alimentation des population *amhara*.

[503] **አጼ ።** Sa Majesté (précède le nom du souverain).

Aussi détaillé que caricaturale, cette narration n'équivaut pas celle de Haylä-Giyorgis, qui dans un registre qui tend aussi à diminuer les Italiens, montrés comme faciles à berner car infatués de leur ascendance sur les Érythréens, est toutefois plus mordant :

« ነገሩም እንደዚህ ነው በእንትጮ ከኢጣሊያም ከምኒልክም ደመወዝ እየበላ ለሁለቱም የሚሰልል ዓውዓሎም የሚባል አንድ ሰው ነበር ። ስለዚህም እየተመላለሰ ከሁለቱ ነገር እያውጣጣ ሲሰልል ኢጣሊያንን "ዛሬ ጠላትህን ምኒልክን በእጅህ አስገባልሃለሁ ምክንያቱም ሠራዊቱ እህል ለመፈለግ ወደ እየሀገሩ ሁሉ ወደ ሽሬም አውራጃ ሰዎች ሁሉ ስለተበተነና ማይጓጓ በምትባለው በዐድዋ ምድር በኣውን ስለአለ ነው ። አንተ ያለ ጦርነት ገብተህ ከነሚስቱ ትማርከዋለህ" ብሎ መከረው ። ይህንንም ተናግሮ አውዓሉም ኢጣሊያን አነሣሣውና ቀዳሚት ማታ ለእሑድ አጥቢያ እስከ ሰማያታ አደረሰው ። ከዚያም አውዓሎም ተሰወረና ወደ ምኒልክ ሔደ ። "የኢጣሊያን ሽዎች በብልሀት አመጣሁልዎት ከእጅዎ ከእመለጡ ዕዳ የለብኝም አላቸው ። ዳግማዊ ምኒልክ ጣሊያን ለውጊያ እንደመጣ በሰሙ ጊዜ ከሠራዊታቸው ጋር ተነሡ ። »[504]

Cela se passa ainsi, il y avait un Əntəققo [Əntiققo] homme qui s'appelait ʾAwalom qui touchait un salaire des Italiens et de Mənilək et qui espionnait des deux côtés. Ainsi, en faisant l'aller-retour et faisant sortir les informations des deux camps, il conseilla l'Italien, lui disant : "Puisque son armée, à la recherche de nourriture, s'est dispersée dans tout le pays, vers les districts du Šire et qu'il est resté seul à Mayg^{w}ag^{w}a dans la région d'Adwa, je te livre ton ennemi Mənilək entre tes mains. " Ayant dit cela, ʾAwalom poussa les italiens à se mettre en route et de samedi soir à dimanche à l'aube, ils arrivèrent à Sämayata. En secret, ʾAwalom alla vers Mənəlik. "Je vous ai amené les Italiens par la ruse, s'ils vous échappent je n'y serai pour rien." Lorsque Mənilək apprit que les Italiens venaient le combattre, il se mit en route avec son armée.

La désinformation et les agents doubles, comme l'Érythréen Gäbrä-Əgziabəher Gilay-Mariam en 1899, qui tout en étant interprète pour le gouvernement colonial italien entretenait une correspondance avec le *ras* Mäk^{w}ännən, sont un des moyens de la victoire que les deux biographes exposent avec complaisance. Le subterfuge qui consiste à mystifier l'ennemi est pourtant une attitude pleine de duplicité, fort éloigné de l'honnêteté que clame Däməsse Wärq-ʾAgäññähu ailleurs dans son texte :

« የዛሬው የጦር ዘዴ (ስትራቴጅ) የሚጠይቀው በማናቸውም ዐይነት ብልኀት ጠላትን ድል ለማድረግ የሚያስችለውን ዐቅድ መከተል ሲሆን በኢትዮጵያ ጀግንነት ልምድ የሆነ እንደ ሆነ መጣሁ ሳይልና ሳያስጠነቅቅ የሚደረገው ጦርነት ሁሉ ከክዳትና ከስርቆት እየተቁጠረ የጀብዱውን ታሪክና ዝና እንደሚቀንስ የታወቀ ነው ። »[505]

Ici, le lecteur risque d'être partagé par deux conceptions : la tactique de guerre d'aujourd'hui (la stratégie) et de la tradition héritée de la bravoure des Éthiopiens. Étant considéré que la tactique de guerre d'aujourd'hui nécessite de suivre un plan qui emploie toutes sortes de ruses pour vaincre l'ennemi, bien au contraire, dans la tradition éthiopienne du courage, tout ce qui est fait sans prévenir et sans mettre en garde est considéré comme de la trahison et de la tromperie. Il est bien connu que cela diminue l'histoire et la renommée de la bravoure.

[504] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 53.
[505] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 60.

En dehors de cet aspect psychologique de la guerre, les moyens de la victoire inclus dans la narration sont la mobilisation générale, l'unanimité du peuple autour du couple impérial, et la cohésion des officiers éthiopiens autour de Mäk^{w}ännən. Les deux auteurs insistent sur l'exhortation des soldats par Mənilək (Haylä-Giyorgis : 53) ou Ṭaytu (Haylä-Giyorgis : 54 ; Däməsse : 67), rendant impossible la démoralisation, la défaillance et la fuite, en particulier devant une femme. Les auteurs se plaisent aussi à décrire l'affrontement dans un tableau apocalyptique :

« ያንጊዜም ሰው ጓደኛውን ማየት እስኪያቅተው ድረስ ምድር ተነዋወጠች ሰማይም ጥይቱን አዘነመው ስለዚህም ምድር ዐድዋ በጦርነት በሚዘንመው ጥይት በጢስ በጭጋግ በጨለማና በነፋስ ተሸፍና ነበር ። ዓጼ ምኒልክ ግን ነጋሪት እያስመቱ በፍርሀት ቆመው የነበሩትን ያበረታቱዋቸው ነበር ። »[506]

À ce moment les amis ne purent plus se voir, la terre tremblait, le ciel faisait pleuvoir des balles, et à cause de la guerre, la terre d'Adwa était couverte de balles qui tombaient du ciel, de fumée, de brouillard, d'obscurité et de vent. En faisant battre le tambour, *aṣe* Mənilək encourageait ceux qui étaient paralysés par la peur.

Au milieu de cette vision classique de la bataille,[507] surgissent dans *Yälə'ul ras Mäk^{w}ännən* des éléments originaux, de deux ordres. L'un est très concret et concerne l'armement employé. Nous avons déjà souligné l'importance du fusil *Gras*, dont des exemplaires se trouvent aux musées de la ville de Harär et de l'*Institute of Ethiopian Studies* d'Addis Abäba (የኢትዮጵያ ፡ ጥናጥና ፡ ምርምር ፡ ተቋም ። *yä'itəyoṗəya ṭənaṭənna mərmmər täq^{w}am)* : les modèles exposés font comprendre la taille de cette arme encombrante.

Alors qu'il cite le fusil français lorsque Mäk^{w}ännən est au Təgray (page 64), Haylä-Giyorgis mentionne page 53, deux modèles de fusil dont il attribue l'usage aux Italiens : le Snider (ሲናድር ።), fusil anglais introduit en Éthiopie avec l'expédition de Sir Robert Napier en 1868 vers Mägdäla, et le Vetterli-Vitali (ou Wetterli) (ወጨፎ ፡ አምስት ፡ ጐራሽ ። *wäĉäfo aməst g^{w}äraš*), modèle d'origine suisse amélioré avec un magasin à 4 ou 5 balles.[508] Du point de vue linguistique, l'appellation amharique du fusil Vetterli à répétition est ወጨፎ (*wäĉäfo*) qui signifie pluie battante, averse drue, désignant métaphoriquement les cinq balles que l'arme pouvait tirer d'affilée, en comparaison aux fusils à un coup. Le fait de pouvoir charger cinq cartouches est exprimé par ጐራሽ[509] (*g^{w}äraš*), c'est-à-dire celui qui avale la bouchée de nourriture enroulée dans l'*əngğära* qui lui a été donné en signe de respect.

En outre la valeur humaine et les armes, la victoire n'est pas envisageable, si elle n'est pas juste. Dieu en donne l'arbitrage :

« ሥፍራ ፡ ቢያበጁ ፡ መሣሪያ ፡ ቢያደራጁ ፡ ጉልበትና ፡ ብልሃት ፡ የእግዚአብሔር ፡ መሆኑ ፡ በዚህ ፡ ተገለጠ ። »[510]

Une place propice et un armement correctement préparé ne suffisent pas lorsque l'habileté et la puissance de Dieu sont révélées.

---

[506] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 53.
[507] GUEBRE SELLASSIE, 1932 : 441.
[508] CHAPPLE, 1998 : 54-55 ; 63.
[509] du verbe ጐረሰ (*gwärräsä*), prendre une bouchée (KANE, 1990 : 1931).
[510] GÄBRÄ-SƏLLASE, 1959 : 267.

Au moment des combats, Haylä-Giyorgis répète plusieurs fois que Dieu est aux côtés des Éthiopiens :

« ጦርነትንና የጦርነትን ድምጽ ብትሰሙም አተደንግጡ ፥ እግዚአብሔር ከእናንተ ጋር ሁኖ ጠላቶቻችሁን ስለሚዋጋ አትፍሩ ። እግዚአብሔር አምላካችሁም በፊት በፊታችሁ እየሔደ ጠላቶቻችሁን ስለሚፈጅላችሁ እናንተንም ስለሚያድናችሁ ከፊታቸው አትሸሹ ። እናንተስ ቈራጥ ሁኑ ፥ አትጠራጠሩ" በማለት አበረታቱዋቸው ። […] **የንጊዜ ፀሐይ ጨለመ ፥ ጨረቃም ደም ሆነ የኢጣሊያ ሰዎች ተራሮች ውደቁብን ኮረብቶችንም ድፈኑን እስኪሉ ድረስ ፤ ከዋክብት ከሰማይ ወደቁ ። »**[511]

Mənilək les encourageait : « Ne tremblez pas si vous entendez la guerre et son vacarme, puisque Dieu fait la guerre avec vous contre vos ennemis, n'ayez pas peur. Ne vous enfuyez pas, parce que Dieu votre Créateur vous guide et massacre vos ennemis et Dieu est votre salut. » […] Alors, le soleil s'obscurcit, la lune prit la couleur du sang, jusqu'à ce que les Italiens disent : « Les montagnes tombez sur nous, les collines couvrez nous ! », et les étoiles tombèrent du ciel.

Ces images sont calquées sur les passages bibliques qui relatent les signes annonciateurs de la fin du monde, du retour du Christ et de l'accomplissement du Jugement dernier, notamment dans les Évangiles de Matthieu et Marc. Les ténèbres qui s'abattent sur la terre sont les motifs qui accompagnent les événements tragiques, ici, le châtiment des orgueilleux ennemis. Les soldats de l'armée d'invasion sont d'autant plus accablés par la colère de Dieu qu'ils avaient commis un sacrilège en déplaçant le *tabot* (ታቦት) de Jésus, c'est-à-dire le coffre en bois qui contient la réplique de l'Arche d'Alliance, soit le cœur spirituelle de l'église, sans quoi elle ne peut exister. C'est pour fortifier Mäqäle et installer leurs hommes et canons sur l'église qu'ils l'avaient fait :

« ኢጣሊያ ታቦተኢየሱስን ከቦታው እንደ አወጣው እንዲሁም ኢየሱስ በራስ መኮንን ተመስሎ ኢጣሊያን አስወጣው ። »[512]

Comme les Italiens avaient sorti le *tabot* de Jésus de sa place, qui est à l'image de Jésus, le *ras* Mäk^{w}ännən fit sortir les Italiens.

L'obscurité qui envahit les cieux est le symptôme de la fin d'une époque, ici le règne de ceux qui voulaient anéantir l'empire, mais peut aussi illustrer d'autres épisodes dramatiques, comme la mort de Yohannəs dans la chronique deLəssanä-Wärq Gäbrä-Iyäsus traduite par Bairu Tafla (1977 : 156).

Haylä-Giyorgis Bälläṭä reprend la tradition populaire qui fait intervenir directement saint Georges sur son destrier dans la bataille. Il en fait un personnage actif, qui détermine même le renversement du cours des événements en faveur des Éthiopiens :

« ይህ ሁሉ የሆነው የካቲት 23 ቀን የቅዱስ ጊዮርጊስ በአል ዕለት ነው ። የኢጣሊያ ሰዎች “”በነጭ ፈረስ ላይ ተቀምጦ ወደ ቀኝና ወደ ግራ እየሔደ የወጋንና የፈጀን ከእናንተ አንዱ ማን ነው? ብለው ጠየቁ ። ንግሥቲቱ ዕቴጌ ፀሐይቱም ይህን ሰምተው ለዓጼ ምኒልክ “የክርስቲያን አምላክ ሰው መስሎ ወደ እኔ መጣ

[511] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 53 ; 54.

[512] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 52.

አሉዋቸው ። ቅዱስ ጊዮርጊስም “እኔ የአምላክ ባሪያ እንጂ አምላክ አይደለሁም” አላቸው ። ምክንያቱም ቅዱስ ጊዮርጊስ ወደ ጦርነቱ ቀርቦ ታላቅ መነዋወጥ ስለሆነ ፥ ያቺንም የኢጣሊያን መድፍ አገላብጦና በላይዋ ተቀምጦ ክርስቲያኖች ወደ ጦርነት ግቡና ጣሊያኖችን ማርኩ” እያለ ትእዛዝ ስለሰጠ ነው ። የኢጣሊያንንም ምርኮ ይዘው ወደ ማደሪያቸው ተመልሰው ገቡ ። »[513]

Tout ceci se passa le 23 *yäkkatit* [1888/ 1 er mars 1896], jour de la fête de saint Georges. Les Italiens demandèrent : « Qui est celui parmi vous, chevauchant à droite et à gauche sur son cheval blanc qui nous a combattu et nous a massacrés ? » Puis, la reine *ətege* Ṣähaytu ayant entendu cela, s'adressa à *aṣe* Mənilək : « Le Dieu chrétien ayant pris l'apparence de l'homme est venu à moi. » Et saint Georges lui-dit : « Je ne suis pas Dieu, mais son serviteur. » C'est parce que saint Georges s'était approché du champ de bataille et il y eut un grand trouble, il retourna le canon italien et s'assit dessus, donna ce commandement : « Chrétiens ! Entrez dans la bataille et capturez les Italiens ! » Les Italiens ayant été capturés, elle retourna à sa tente.

Saint Georges est en effet représenté en selle sur son cheval blanc, armé de la lance et du bouclier. Qu'il fournisse son appui aux Éthiopiens est la juste rétribution de leur piété, puisque à l'aube avant la bataille, Mäk^{w}ännən et les autres s'étaient rendu à l'église[514].

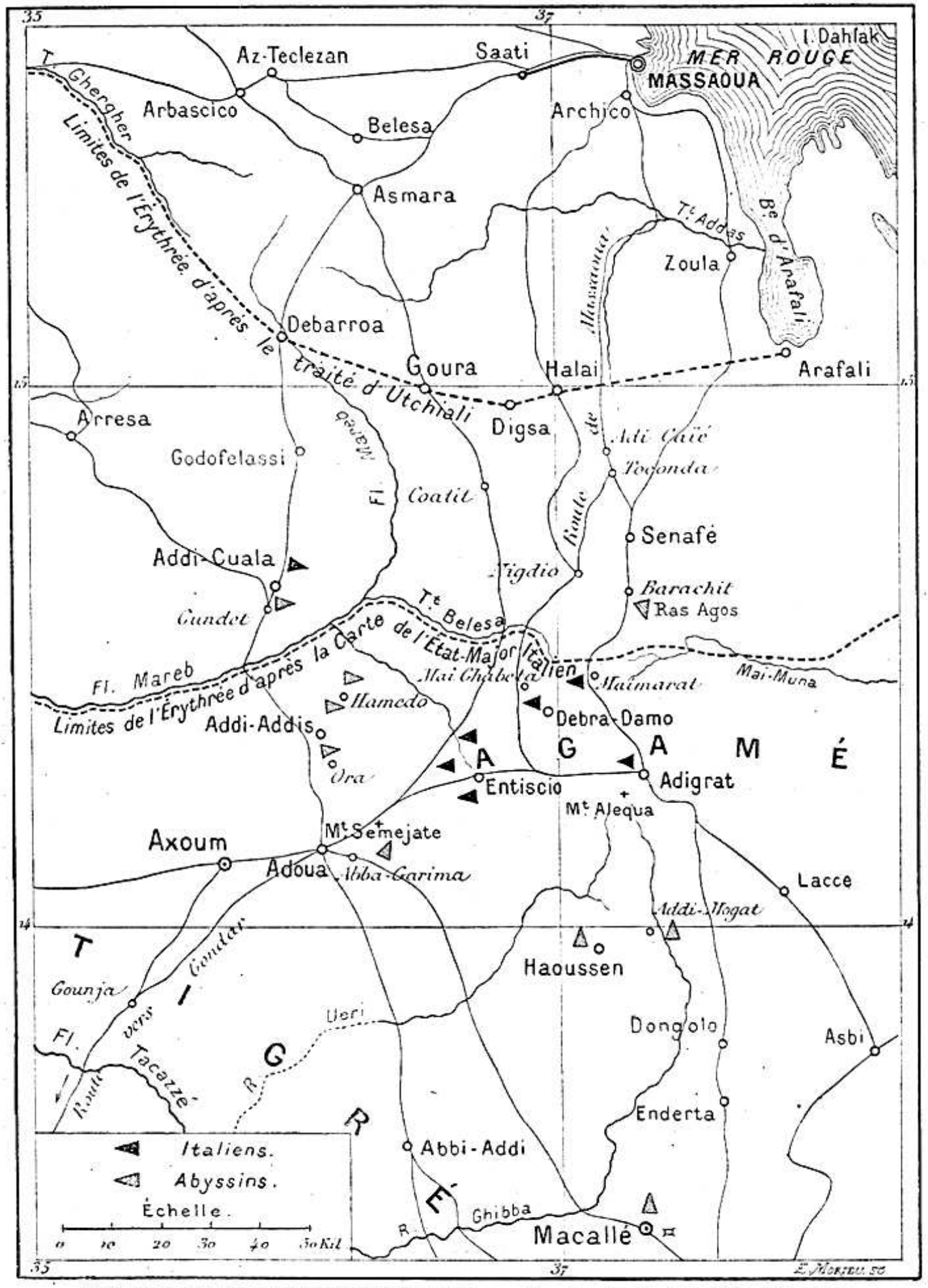
Quant à ceux qui ont combattu auprès des Italiens, les *askari* érythréens considérés comme des Éthiopiens par les soldats de Mənilək, ils reçurent la punition infligée aux traitres, et eurent un pied et une jambe coupés. Haylä-Giyorgis relate les mutilations en toute simplicité, appliquant à ceux qu'il nomme les *bašə-buzuq*, le verset de l'Évangile de Matthieu, « Et si ta main droite te tend elle aussi un piège, coupe-la et jette-la au loin. » (*Matthieu*, 5 : 30, *La Bible*, *Nouvelle traduction*, 2009 : 1984). Le biographe mentionne que la peine fut appliquée sur ordre de l'empereur. Il tenta en fait de s'y opposer, mais sur insistance du *ras* Mängäša, qui avait particulièrement souffert de la guerre au Təgray, et sur confirmation par l'*abun* que la sentence était bien conforme au *Fətha nägäst*, Mənilək céda.[515]

Une étude approfondie des deux biographies a montré l'insertion de Mäk^{w}ännən dans l'ordre politique et social dont il est un rouage. La plus grande liberté de ton de l'œuvre du *däbtära* qui écrit avant que l'ordre impérial se rigidifie, montre la flexibilité de sa démarche historique : il est un conteur de mythe lorsqu'il fait intervenir saint Georges sur le champ de bataille, mais un historien scrupuleux qui ne disqualifie aucune des informations dont il dispose, car elles nourrissent sa démarche de célébration du pouvoir. En s'installant à Harär en 1901-1902, il a accompagné l'établissement au Harärge de la loi éthiopienne, venue du Šäwa dont il est lui-même originaire et qui s'est imposée par la force depuis janvier 1887. Aux yeux de l'auteur, cette loi est juste, quelles que soient ses actions qu'elle engendre.

---

[513] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 54.
[514] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 53.
[515] MILKIAS, 2005 : 65.

Document 3 : Carte de la bataille d'Adwa, dans *L'Illustration* du 7 mars 1896.



LES EVENEMENTS D'ABYSSINIE. — Carte de la bataille d'Adoua.

3. Dieu donne la vie

De même que l'expansion de l'empire chrétien vers le Harärge, l'Ogaden puis la victoire sur l'envahisseur, sont des manifestations du plan de Dieu pour l'Éthiopie, la vie de Mäk^{w}ännən ne lui appartient pas en propre : elle est déterminée par Dieu, dans ses joies, épreuves et pertes. C'est par cette entrée déterministe où l'action humaine est dirigée par Dieu (*Matthieu,* 6 : 27) que Haylä-Giyorgis Bälläṭä nous rend spectateur de l'intimité du personnage, qui évolue dans sa sphère intime. Rendre public ce qui relève de la vie privée est une pratique qui se rapporte aux rois, dont les actions quotidiennes (lever, repas, coucher, déplacements) ainsi que la vie familiale (mariage, naissance, décès) devaient être connues de tous, car le bien-être de la société semblait y être suspendue. L'audace du biographe est de donner dans son œuvre une épaisseur affective à son sujet, le rendant plus proche des hommes que des princes, car pour le chrétien et dans le regard de Dieu, l'humble a autant de valeur que le puissant, le paysan ne vaut pas moins que l'empereur.

a. La naissance

Dans un registre traditionnel, Haylä-Giyorgis relate trois naissances. Sur le même schéma, la conception et la naissance de Mäk^{w}ännən et de Täfäri peuvent se superposer. L'idée présente dans la Bible (*Luc*, 1 : 7-24) et développée dans les hagiographies éthiopiennes, de l'enfant désiré par des parents pieux mais qui tarde à venir, est reprise dans nos sources pour la naissance du père et du fils. Lorsque la mère tombe enceinte, c'est un don accordé par Dieu à force de prières, ce qui donne une valeur supplémentaire à l'enfant tant attendu et déjà une marque de son exceptionnalité. Le *gädəl* de Marḥa Krestos raconte ainsi : « Ils [les parents] étaient justes et craignant le Seigneur, ils faisaient l'aumône de ce qu'ils avaient aux pauvres et aux miséreux. […] [I]ls aimaient le jeûne et la prière. N'ayant pas de postérité ils priaient toujours le Seigneur en disant : " Donne-nous, Seigneur, le fils qui te plaira. " »[516]

De façon identique, les parents de Mäk^{w}ännən sont pieux et obtiennent l'exaucement de leurs ferventes prières :

« የክርስትና ስሟ ወለተ ሥላሴ የተባለውን ይቺን ተናኘ ወርቅንም ከቤት ክህነትና ከቤተ መንግሥት የመረጡዋት ሰዎች ለደጃዝማች ወልደ ሚካኤል ዳሩዋት ሁለቱም ጻድቃንና እግዚአብሔርን የሚፈሩ ደጋጎች ሰዎች ነበሩ ። በእግዚአብሔርም መንገድ ይሔዱ ነበር ። ልጆችም እንዲሰጣቸው ሁልጊዜ ወደ እግዚአብሔር ልመናቸውን ያቀርቡ ነበር ። ልመናቸውንም ሰምቶ ወንዶችንና ሴቶች ልዶችን »[517]

Nommée Wälättä-Səllase de son nom de baptême, cette femme, Tänaññä-Wärq, qui fut choisie par les prêtres et la maison royale, pour être donnée en mariage au *däğğazmač* Wäldä-Mika'el : tous deux étaient de bonnes personnes qui craignaient les saints et Dieu. Ils étaient dans la voie de Dieu. Afin qu'il leur donne des enfants, ils présentaient sans cesse à Dieu une supplication. Ayant entendu leur prière, Dieu leur donna des garçons et des filles.

L'histoire de la conception de Täfäri est un récit qui ressemble presque à une légende tant la venue au monde d'un enfant semblait compromise pour Mäk^{w}ännənn et son épouse

[516] KUR, 1975 : 3-4.

[517] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 15.

Yäšimäbet. Täfäri fut le dixième enfant de sa mère, tous les autres étant morts prématurément. Zäwde Rätta a romancé le mythe d'une manière élégante :

« *Wäyzäro* Yäshiʾəmäbet était heureuse d'être avec son mari le *ras* Mäkʷännən, le mariage et la vie la comblait d'aisance et de paix ; mais chaque année quand elle concevait un enfant, il mourait ; elle était alors complètement absorbée par la tristesse du désespoir. En 1884 [1892], alors qu'on apprit qu'elle concevait pour la neuvième fois, les devins, aussi bien les *cheikh* que ceux des monastères, firent une prédiction qui disait : "Le Seigneur permet que la venue au monde de ce nouveau-né se passe bien. Une fois qu'il aura vu le jour, il faudra qu'il soit séparé de sa mère et qu'il grandisse avec une attention toute particulière. Après avoir grandi en étant caché du regard de la foule, il passera par des épreuves ; puis viendra le jour où il sera dévoilé et va croître jusqu'à hériter de la couronne des ses ancêtres… " Comme cette prophétie, une fois annoncée, devenait de plus en plus populaire, le *ras* Mäkʷännən fit des efforts ardus afin d'accepter les paroles de la prédiction et d'admettre qu'elle s'accomplisse. À ce moment, il donna son opinion : "Notre Créateur est celui qui donne. Et il est aussi celui qui reprend ; mais pourquoi devrions-nous séparer la mère et l'enfant pour entrer dans le plan du Créateur ?" Cependant, à la fin, le point de vue ceux qui suivaient les ermites l'emporta. »[518]

Concernant la venue au monde de Täfäri, en effet, les expériences précédentes de maternité de Yäšimäbet s'étant mal terminées, après neuf tentatives, sa naissance arrive comme un miracle. C'est bien ainsi que Haylä-Giyorgis la présente, avec sobriété cependant, n'entourant l'épisode que de deux interventions surnaturelles, qui à la manière de l'insertion des faits miraculeux dans les Évangiles, surviennent presque naturellement. Ainsi, après avoir été accablé parce-ce qu'elle pense qu'elle n'est plus « fertile » (page 42), elle persiste à croire en la venue de l'enfant, et prie sans fléchir saint Michel, qui lui accorde une descendance en lui annonçant que l'enfant à naître se distinguera par sa postérité :

« **መልአኩ ቅ/ሚካኤል ብራእይ ተገለጠላቸውና ጸሎትሽና ምጽዋትሽ በእግዚአብሔር ፊት ደርሶዋል ። በልዑልእግዚአብሔር ዘንድ አስቤ ሻለሁ ፥ እነሆ ትጸንሻለሽ ወንድ ልጅም ትወልጃለሽ ፥ ስሙንም ፥ መኳንንትና መሳፍንት ሁሉ የሚፈሩት ተፈሪ ብለሽ ተጠሪዋለሽ ፥ እሱም የተበተኑትን ሁሉ ከአራቱ ማዕዝን ይሰበስባቸዋል ። »**[519]

L'ange saint Michel lui apparut en songe : « Tes prières et ta charité sont arrivées devant Dieu. Devant Dieu le Très Haut j'ai pensé à toi. Voici, tu attends un enfant, tu vas mettre au monde un garçon, tu vas l'appeler Täfäri [« celui qui est craint »], et tous les nobles et les seigneurs craindront ce nom ; et il va rassembler ceux qui sont dispersés aux quatre points cardinaux. Et ils seront un troupeau pour un même berger. »

L'annonce de l'exceptionnalité de l'enfant à naître ou qui est né, destiné à de grandes œuvres, est un thème classique, tant dans les épopées royales africaines[520], que dans la littérature biblique. Ainsi, la parente de Marie, Elisabeth, n'est jamais tombée enceinte et malgré son âge avancé — ce qui n'est pas le cas de Yäšimäbet qui a 28 ans — l'annonce est faite à son mari Zacharie de la conception prochaine d'un enfant à qui est dévolu une

[518] ZÄWDE RÄTTA, 1998 *a.m.:* 18.

[519] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 42.

[520] WRIGLEY, 1996 : 136, 207-208 ; PERRUCHON, 1892 : 77-78.

mission divine (il s'agit de saint Jean-Baptiste ; *Luc*, 1 : 5-24). Dans la transformation de l'épisode chez Haylä-Giyorgis, l'annonce est faite directement à la mère, ce qui est un parallèle évident avec l'annonciation à Marie (*Luc*, 1 : 28-35).

La mission impartie à l'enfant par le plan de Dieu était en outre, aussi inscrite à la naissance de Mäk^{w}ännən, mais sans lui accorder tous les développements ultérieurs qui concernent Täfäri.

« በ1844 ዓ.ም. በዘመነ ዮሐንስ ፤ ግንቦት 1 ቀን ከሁሉ የሚበልጥ አንድ ሕጻን ተወለደላቸው ሕጻኑንም በአዩ ጊዜ በመወለዱ አባቱና እናቱ ዘመዶቹ ሁሉ ተደሰቱ ። በእነሱ ዘንድ እንደ ነቢይ ነበርና ። (ሉቃ 1,6) »[521]

L'an de grâce 1844, année de saint Jean, le 1er *gənbot* [8 mai 1852], il leur est né un enfant qui surpassait tous ceux qu'on ait vus, et sa naissance réjouit son père, sa mère et toute sa famille. Et parmi eux, il y était comme un prophète (*Luc* : 1 : 6).

Au père est surtout donné à l'occasion de la circoncision, un nom qui annonce qu'il établira l'ordre de Dieu, ***መኰንን*** ። , Mäk^{w}ännən, c'est-à-dire « le grand homme, celui à qui l'on obéit »). Au fils, dès avant la naissance, et davantage encore lorsqu'il vient à la vie, c'est son programme de gouvernement qui est annoncé, dans un style emphatique issu des chroniques, dont l'auteur surcharge par moment son récit :

« የተፈሪን ታላቅነት የሚሸከመው ምን ክርታስ ነው? ሁሉ እየአንዳንዱ ቢጻፍ ኑሮ መስማት የሚችል ምን ጆሮ ነው? መሸከምስ የሚችል ምን ሕሊና ነው? መተርጐምስ የሚችል ምን አንደበት ነው? ማሰብስ የምችል ምን ልቡና ነው? ነገር ግን እኛ የተቻለንን ያህል ጥቂት ተናገርን ። »[522]

Quelles pages sont assez longues pour contenir la grandeur de Täfäri ? Quelle oreille pourrait entendre tous les faits et gestes de Täfäri ? Qui pourrait le contenir en esprit ? En quelle langue pourrait-on le traduire ? Quel cœur pourrait le concevoir ? Mais nous, nous avons pu en témoigner un tout petit peu.

Haylä-Giyorgis rapproche encore la grossesse de Yäšimäbet de celle d'Elisabeth, qui cacha qu'elle portait un enfant pendant 5 mois, puis soudain le sentit tressaillir en son sein lorsque l'Esprit saint le remplit (Haylä-Giyorgis : 43 ; *Luc :* 1 : 25-26 ; 41). La naissance et le baptême suivent une ligne hagiographique, le visage de l'enfant resplendissant d'une façon particulière. Nous avons évoqué plus haut (deuxième partie, *I.1. e*) la valeur de la clarté et à quel point elle souligne l'élection divine, à l'opposé d'une peau foncée, signe d'une défaveur dans le système de classification mentale des hommes. Herbert Vivian note à propos des représentations picturales dans les églises comment les saints et les justes sont peints avec des tons plus clairs que les démons :

"*In this connection it is interesting to observe that all good people were represented as white and with full faces, while bad people were black and in profile […] Of course they* [Mənilək et sa cour] *were painted full face and with very white skins*."[523]

---

[521] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 15.

[522] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 44.

Soixante ans plus tard, le biographe Pétridès, donne une image qu'il veut humiliante du docteur Vitalien, Guadeloupéen d'origine, au service de Mäk^{w}ännən en 1901 puis de Mənilək à partir de 1904. Il qualifie ses études de médecine « bonnes pour l'Orient », sous-entendu insuffisantes pour exercer la médecine en France, le surnomme « le fatal docteur Vitalien » et le décrit avec des « traits nettement africains, sinon nègres — cheveux crépus, lèvres lippues, peau très foncée — […] ».[524] Cette « africanité » s'oppose, dans l'esprit de l'auteur, à l' « éthiopianité » de Mäk^{w}ännən. Concernant Täfäri, la clarté de son teint est, par exemple, observable sur son portrait enfant (document 4). La narration de sa naissance reprend la comparaison avec Moïse, qu'on retrouve par exemple dans les hagiographies de Zä-Yohannəs de Kəbran[525] :

« **ሐምሌ** 16 **ቀን በእመቤቴታችን** [sic] **በማርያም በአል ዕለት መልኩ ደስ የሚል ቆንጆ ወንድ ልጅ ወለዱ የመልኩ ውበት የእግዚአብሔርን መልአክ ይመስላል ። አዋላጆችም መልኩን አይተው "እስከዛሬ ድረስ እንዲህ ያለ ሕጻን አይተን አናውቅም ፊቱ እንደ ሙሴ ፊትያበራል እኮ ፡ እንግዲያስ ሰው እንዳያየው እናቱም ቢሆኑ እንዳያዩት ለብቻው ይቀመጥ አሉ ።** »[526]

Le 16 *hamle* [23 juillet 1892], le jour de la fête de notre Dame Marie, elle accoucha d'un garçon au visage plaisant qui rassemble à un ange de Dieu. Et les sages-femmes regardant son visage s'écrièrent : « Jusqu'à aujourd'hui, on a jamais vu un bébé pareil ; en vérité, son visage resplendit comme celui de Moïse ! » Alors on le mit à l'écart pour que personne, ni même sa mère ne le voie.

Document 4 : Täfäri enfant

(Source : ZÄWDE RÄTTA, *Täfäri Mäkwännən : räžžmu yäsəltan guzo*, 1998 *a.m.*, page 19.)

[523] VIVIAN, 1901 : 281.
[524] PÉTRIDÈS, 1963 : 233.
[525] SCHNEIDER, 1972 : 26.
[526] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 43-44.

En écho à la nativité biblique, se produit un autre miracle en l'apparition de Mäšäša lors du baptême de Täfäri, qui est une adaptation de l'hommage rendu au temple à l'enfant Jésus par Siméon, qui poussé par le Saint-Esprit prend le bébé dans ses bras, lors du rituel de purification qui suit la circoncision :[527]

« ልጅ መሸሻ የተባሉ አንድ ሰው ነበሩ ። ልጅ መሸሻ በኋላ ጊዜ ደጃዝማች መሸሻ ወልዴ የተባሉት ናቸው ። ርሳቸው ከምድረ ሸዋ የመጡ የራስ ወልዴ ልጅ ናቸው ። የራስ መኮንንና የወይዘሮ የሺእመቤትን ደስታቸውን ሊያዩ ይመኙ ነበር ። መንፈስ ቅዱስም አድሮባቸው ነበር ። መንፈስም ኮምቦልሻ ወደ ምትባል ቤተ ክርስቲያን ወሰዳቸው ለተፈሪም ዘመዶቻቸው እንደ ሕጉ ሊፈጽሙላቸው በወሰዱዋቸው ጊዜ ርሳቸው ተቀበለው ታቀፉዋቸውና እግዚአብሔርን አመሰገኑ (ሊቃ ፡ 2 25—28 አባታቸው መኮንንና እናታቸውም በላያቸው ስለሚደረገው ተአምራት ብዙ ይደነቁ ነበር ። »[528]

Il fut un homme qui s'appelait *Ləǧ* Mäšäša. C'est celui qui fut appelé *däǧǧazmač* Mäšäša Wälde, il est le fils du *ras* Wälde qui vient du Šäwa. Il souhaitait assister à la joie du *ras* Mäkʷännən et de Yäši'əmäbet. Le Saint-Esprit était en lui. Le Saint-Esprit l'emmena à l'église de Kombolša. Comme ils avaient amené Täfäri pour que le rite soit accompli, il le prit dans ses bras et l'embrassa et remercia Dieu (*Luc* 2 : 25-28). Son père Mäkʷännən et sa mère s'étonnèrent beaucoup du miracle qui avait eu lieu.

Enfin une autre naissance est relatée, celle du *ləǧ* Iyasu, petit-fils de Mənilək et cousin de Täfäri, héritier du trône à la mort de l'empereur en 1913, renversé par un soulèvement dont Täfäri a pris la tête en 1916, au nom du « Manifeste des Princes et du Peuple d'Abyssinie ». Le fait que Iyasu ait été un obstacle à l'ascension de Täfäri vers le pouvoir, l'ayant notamment évincé de sa province du Harär, car le suspectant d'irrégularités dans les comptes, n'empêche pas que le biographe mentionne la naissance du concurrent en termes bienveillants.[529]

b. L'amour

Dans une biographie qui se consacre à un personnage de la stature de Mäkʷännən, relater la naissance de l'héritier sur un mode biblique n'est pas en désaccord avec le motif principal de l'œuvre. Or, Haylä-Giyorgis Bälläṭä ne se limite pas à la narration des circonstances de la venue au monde de Täfäri : il va jusqu'à la source de la vie, c'est-à-dire la rencontre et l'union de l'homme et la femme. A travers l'exemple du couple Mäkʷännən-Yäšimäbet, l'auteur célèbre les liens sacrés du mariage, dans un chapitre qu'il introduit par la phrase suivante :

« ወንድሞቻችን ፡ የዚህን ፡ ሕጻን ፡ ጽንስ ፡ ታሪክ ፡ እንንገራችሁ ፡ ስሙ ። »[530]

Nos frères, écoutez notre récit de l'histoire de la conception de l'enfant.

[527] *Luc :* 2 : 25-28.
[528] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 45.
[529] VITALIEN, 1919 : 51-60 ; YDLIBI, 2006 : 228 ; HAYLÄ-GIYORGIS, 1989 : 58.
[530] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 41.

Il cite en référence le verset 4 du chapitre 13 de l'Épître de Paul aux Hébreux : « Que le mariage soir honoré par tous et le lit conjugal sans souillure ».

Dans le récit de Haylä-Giyorgis, Yäšimäbet fait son entrée en scène dès la prise de fonction à Harär :

« በሐረርም ምድር ጥቂት ቀን ከቄየ በኋላ "በእውነት ለምወድሽ ለተመረጥሽ እመቤት ሰላም ባለሟልነትና ፍቅር ከአንቺ ጋር ይኑር" በማለት የክርስትና ስማቸው እኅተ ጊዮርጊስ የተባሉት አስቀድመው ያገቡዋቸው ሚስታቸው ወ/ሮ የሺእመቤት ወደ ሚኖሩበት ወደ ምድረ ሸዋ መልእክተኞችን ላኩ ። »[531]

Après avoir séjourné quelques jours à Harär, il envoya auprès de son épouse de la première heure, Wäyzäro Yäši'əmäbet dont le nom de baptême est Sœur-de-Saint-Georges, vers le Šäwa où elle demeurait, des émissaires portant le message : "À toi que j'aime véritablement, à la meilleure des maîtresses de maison, que la paix, la fidélité, et l'amour soient avec toi."

Ainsi, la biographie rapporte leur union qui sous les aspects de leur désir amoureux, est en fait la conséquence du plan de Dieu pour l'Éthiopie :

« ወይዘሮ የሺእመቤትም የወላድ መካን በመሆናቸው በአጠገባቸው ወደ አለው ወደ ቅዱስ ሚካኤል ቤት ክርስቲያን ገቡና እንደ ሳሙኤል እናት እንደ ሐና ጸለዩ (1 ሳሙ ፡ 1,6-13) **ጸሎታቸውንም ከጨረሱ በኋላ ወደቤታቸው ገቡ በዚያችም ሌሊት ሁለቱ በመኝታ ግንኙነት አደረጉ ። »**[532]

Wäyzäro Yäshi'əmäbet qui n'était plus considérée comme fertile, mais stérile, se rendit à l'église saint Michel, proche de chez elle, et comme Hanna, la mère de Samuel, elle pria. (*1 Samuel* : 1 : 6-13) Après avoir fait sa prière elle rentra chez elle et cette même nuit, tous les deux se connurent.

La conception de l'enfant Täfäri est célébrée comme un bienfait accordé par Dieu à l'Éthiopie et les corps de l'homme et de la femme en sont les instruments. L'épouse est sanctifiée parce qu'elle a porté les nouveaux fruits de la descendance de David et Salomon :

« ከዚህም በፊት የክርስትና ስማቸው እኅተ ጊዮርጊስ የተባለው የወይዘሮ የሺእመቤት ታላቅነትና ክብር ይነገር ሕዝቡም በዕዝነ ልቡና ይስሙ ። በጆሮዎቻችሁ ስሙ በልባችሁም አኑሩት ። ርሳቸው ለምኒልክ መንግሥት መሪ ናቸው ራስ መኮንንም ተፈሪ ከወገባቸው ከእናቱም ማኅጸን እንደሚወጣ አውቀው ሚስታቸውን ሕይወቴ ነሽ ይሉዋቸዋል ። »[533]

Parlons de la dignité et de l'honneur de *wäyzäro* Yäshi'əmäbet, celle qui était connue auparavant par son nom de baptême Sœur-de-Saint-Georges. Que le peuple la retienne dans son cœur. Écoutez de vos oreilles et gardez en votre cœur. Elle est le guide du gouvernement de Mənilək et le *ras* Mäk^{w}ännən, apprenant que Täfäri était sorti de ses reins et du ventre de sa mère, lui dira : « tu es ma vie ! ».

---

[531] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 27.

[532] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 42.

[533] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 44.

L'amour pour la femme qui lui a donné un héritier est exprimé dans cet extrait, puis encore clamé avec force lorsque dans le récit, le *ras* menace de renoncer à son poste de Harär, si son épouse, accaparée à la cour d'Addis Abäba, ne lui est pas rendue.[534] Cet épisode ressemble certes à une invention pure ; mais qui peut prétendre connaître définitivement le tempérament de Mäkʷännən ? N'est-ce pas lui qui, en 1901 a renvoyé la fille que Ṭaytu l'avait poussé à épouser, sans la toucher, ce qui est un affront que seul un homme très sûr de lui et qui ne craint pas son entourage, peut oser faire à l'impératrice ? (Haylä-Giyorgis : page 66) Ainsi, les gens de pouvoir n'en seraient pas les prisonniers et auraient encore le choix de renoncer au nom de l'amour ou de l'honneur. C'est la morale que propose le biographe.

La relation entre Mäkʷännən et son épouse a été soumise aux épreuves : les maternités qui ont échoué, la séparation avec le risque permanent de perdre l'être aimé. Harär est à un mois de distance d'Addis Abäba et sans nouvelles de son époux depuis sa prise de poste, Yäšimäbet est persuadée qu'il est mort (Haylä-Giyorgis : page 27). Ignorant dans quelles circonstances se déroulent la traversée du *däǧǧazmač* vers l'Italie de 1889 — les Éthiopiens depuis la perte des littoraux et des ports au profit des principautés musulmanes puis des Européens, ne connaissaient que peu les choses de la mer — elle prie jour et nuit (Haylä-Giyorgis : page 38).

Yäšimäbet a accompli les vœux de Mənilək, prononcés à l'occasion de la candidature du *ras* Mäkʷännən en janvier 1887 au gouvernorat de Harär, acceptant ainsi le poste de *däǧǧazmač* dans une contrée si éloignée du centre politique des hauts-plateaux et si proche des populations nomades *somali* traditionnellement associées au *djihad* de Grañ. En effet, Mənilək rend alors hommage à son dévouement et à son abnégation, aucun autre officier ne voulant se porter volontaire. L'empereur lui souhaite notamment une descendance avec les métaphores de la *Genèse*, lorsque Dieu promet une postérité à Abraham, « aussi nombreuse que les étoiles du ciel et le sable de la mer » (« ዘርህን ፡ እንደ ፡ ሰማይ ፡ ኮከብ ፡ እንደ ፡ ባሕር ፡ አሸዋ ፡ ያብዛ ። » Haylä-Giyorgis : 25). Effectivement, si le couple n'a qu'un enfant, Täfäri et son épouse Mänän auront 6 enfants et d'avantage de petits-enfants.

L'amour marital n'a d'égal dans le texte que l'affection paternelle. Elle est soulignée par l'auteur à travers de nombreuses manifestations, rendues d'autant plus émouvantes que l'épouse et mère meurt alors que Täfäri n'a que deux ans, des suites d'un onzième enfant mort-né. Désormais, Täfäri est le réceptacle des soins paternels car l'enfant représente la seule possibilité de perpétuer son nom : "As the love that existed between H.H. my father and myself was altogether special, I can feel it up to the present."[535] Plusieurs fois, Haylä-Giyorgis rapporte les marques d'affection lors des retrouvailles du père et du fils :

[534] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 46.
[535] ULLENDORFF, 1976 : 19.

- Alors que Yäšimäbet vient de mourir, il lui offre une consolation, revoyant les traits de sa femme dans le visage de son fils. L'auteur dit que Täfäri est un réconfort équivalant à une dîme, c'est-à-dire le dixième des récoltes (**አሥራት ፡** *asrat*). Täfäri est le dixième enfant de Yäšimäbet (page 48).
- De retour de la guerre contre les Italiens en 1896 et après la conquête du Beni-Šangul en 1898. À cette occasion, il est souligné que comme Jésus, l'enfant grandissait dans la crainte de Dieu et croissait en sagesse apprenant le *Siracide* (livre apocryphe pour le canon romain, **መጽሐፈ ፡ ሲራክ ።** *Livre de Sirak* en Éthiopie), qui est un guide moral s'adressant particulièrement aux enfants (pages 56 et 59).
- À son du retour du Təgray en 1900, il embrasse longuement son fils, s'épanchant en lui disant combien il lui a manqué pendant deux ans, puis le ramenant de ses résidences de Kombolča et de Ǧarso, où Mäk^{w}ännən le tenait à l'écart pour le protéger[536], il l'installa à Harär avec lui (page 65).
- Deux fois, en 1905, il est dit qu'ils passent du temps ensemble dans le monastère où officie Haylä-Giyorgis :

  « በ3ኛውም ቀን ሕፃኑን ተፈሪን ለማየት ወደ ጥምወተ ባሕር መጡ ። የእግዚአብሔርን ቸርነቱን እየተጫወቱ እስኪነጋ ድረስ ሌሊቱን ሁሉ ከርሳቸው ጋር አደሩ ። »[537]

  Le troisième jour, il vint à Ţəmqätä Bahər pour voir l'enfant Täfäri. Toute la nuit, jusqu'à l'aube, il s'entretint avec lui de la bonté de Dieu.

Ces moments d'intimité père-fils, pendant lesquels ils partagent leur foi en Dieu et leur amour, sont rendus d'autant plus forts, qu'à cause de ses responsabilités et de ses nombreux déplacements, le gouverneur est souvent absent. Mäk^{w}ännən le couvre de baisers lorsqu'il retrouve son enfant :

« በአዩዋቸውም ጊዜ የራስ መኮንን ከንፈሮች ከተፈሪ ከንፈሮች ጋር እስከሚያያዙና ሁለት ሰዓት እስከሚቈዩ ድረስ ሳሙዋቸውና እንገታቸውን አቅፈው […] »[538]

En le voyant, se serrant affectueusement deux heures durant, *ras* Mäkwännən resta à embrasser Täfäri et à le serrer contre sa poitrine.

La touche sentimentale de l'auteur est de nous présenter Täfäri comme un enfant aimé et choyé physiquement ; les contacts entre le père et le fils sont montrés avec simplicité comme pour n'importe quelle relation père-fils du peuple. D'ailleurs, dans son autobiographie, Haylä-Səllase se défend d'avoir eu une éducation privilégiée :

"*Our upbringing was like that of the sons of ordinary people, and there was no undue softness about it as it was the case with princes of that period*."[539]

---

[536] LE ROUX, 1903 : 153.

[537] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄŢÄ, 1989 *a.m.:* 71.

[538] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄŢÄ, 1989 *a.m.:* 65.

[539] ULLENDORFF, 1976 :15.

Le discours d'adhésion au pouvoir du biographe humanise la figure hiératique de l'empereur et le rend accessible au public, en nous rendant témoin de l'émotion familiale. Ainsi que dans la mise en scène des événements de la vie familiale de Louis XIV à Versailles[540], le corps du roi (ici Mäk^{w}ännən et Täfäri) appartient à son peuple, et en retour, le souverain est légitime à le gouverner. L'image de Mäk^{w}ännən est un legs pour tous lorsqu'elle devient de l'histoire.

De même, l'image du fils est exposée et rayonne tel celle du Christ lorsque, lors d'une cérémonie en 1903, le *ras* le présente au public :

« **መስከረም** 17 **ቀንም ከሐረር ወጡ ፥ ራስ ስብሐትንና ልጃቸውን ተፈሪን ከርሳቸው ጋር ወሰዱዋቸውና በሰፊ ዐደባባይ በአልጋ ላይ ከርሳቸው ጋር አስቀመጡዋቸው የሕፃኑን የተፈሪንም መልክ እንደ እግዚአብሔር መልአክ ገጽ ሆኖ ሕዝብ አዩት ። ከዚያን ጊዜ ጀምሮ ለፍጥረቱ ሁሉ ተገለጠ ።** »[541]

Et le 17 *mäskäram* [28 septembre 1903], ils sortirent de Harär, prenant avec lui le *ras* Səbhat[542] et son fils Täfäri et les faisant asseoir avec lui sur les faisant asseoir avec lui sur le trône sur la grande place publique, et le peuple vit que le visage de Täfäri était comme celui d'un ange de Dieu. À partir de ce moment, cela fut dévoilé à toute la création.

L'acmé de l'amour paternel aboutit à le nommer *däǧǧazmač* de Gara-Muläta en 1906, alors que son fils a 13 ans selon Haylä-Giyorgis. Pour Täfäri, l'enfance est finie et institutionnellement il est préparé à succéder à son père, même si une charge politique, associée à un territoire, n'est pas héréditaire mais doit être attribuée par l'empereur ou par son délégué. En clair, Täfäri ne peut hériter de la province de Harär comme s'il s'agissait d'un fief. C'est aussi un des derniers épisodes du lien physique entre père et fils, car par son discours aux nobles présents à la cérémonie, Mäk^{w}ännən annonce sa mort, d'une façon téléologique dans le texte :

« **ራስ መኮንንም ለመሳፍንቱና ለመኳንንቱ እንደ ዓይን ብሌን ትጠብቁት ዘንድ በእኔም ፋንታ አባትና እናት ትሆኑት ዘንድ ልጄን ደጃዝማች ተፈሪን አደራ ሰጥቻችኋለሁ አሉዋቸው ።** »[543]

Le *ras* Mäk^{w}ännen déclara aux nobles et aux seigneurs : « Afin que vous y veilliez comme à votre rétine, afin que vous soyez un père et une mère à ma place, je vous confie mon fils le *däǧǧazmač* Täfäri. »

Ce discours intervient après une scène de banquet (**ግብር ።** *gəbər*) où la viande et le champagne remplacent le pain et le vin de la cène :

« **መሳፍንትና መኳንንት ወደ ራስ መኮንን አዳራሽ ተጠሩና በዚያ ፍጹም ደስታ አደረጉ ፥ ርሳቸውም የሻምፓኝ መጠጥ አፈሰሱላቸው ከመጠጡም ጋር በልተው እንዲጠግቡ የሰንጋ ጮማ ሥጋ አደሉዋቸው ።** »[544]

---

[540] Da VINHA, Mathieu, 2009, *Le Versailles de Louis XIV*, Paris : 223-24.

[541] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 69.

[542] Le *ras* Səbhat fut maintenu en résidence surveillée à Harär à partir 1898, suite à sa révolte aux côtés du *ras* Mängäša.

[543] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 75.

Les nobles et les seigneurs furent appelés à la salle de réception du *ras* Mäkʷännən et quand tous furent arrivés, ce ne fut que réjouissances : il leur versa du champagne et comme plat avec la boisson, afin qu'ils soient rassasiés, il fit servir de la viande de bœuf gras.

Cette scène synthétise la dialectique philosophique de l'œuvre : le pouvoir est éphémère et soumis à l'autorité de la mort ; c'est pour cela qu'il faut le célébrer par la joie et les réjouissances tant que Dieu accorde la vie. Dans la dernière des allocutions que lui attribue le biographe, Mäkʷännən confie son fils à ses officiers comme à sa propre famille. Haylä-Giyorgis développe aussi tout au long de son texte le thème de la solidarité entre les humains, dont une des concrétisations est la famille, proche et élargie.

c. La famille

Le thème de la famille dans l'œuvre de Haylä-Giyorgis est révélateur des choix opérés par l'auteur. Plus que la famille physique, celle qui existe par les liens du sang, c'est la famille tissée par les liens du pouvoir qui est mise en surface.

Bien entendu, la famille nous l'avons déjà évoquée à travers les trois membres du noyau familial, Mäkʷännən, Yäšimäbet, Täfäri, la mort prématurée de la mère recentrant ensuite la relation sur le père et le fils. Au-delà de cette première sphère d'intimité, surgit aux détours du texte, une deuxième sphère, à la frontière entre le privé et le public : la famille de sang plus lointaine, incarnée dans l'œuvre par Mənilək et Yəlma. Le *nəgus* (1865) puis *nəgusä-nägäst en* 1889, en tant que grand ordonnateur de l'ordre politique, est omniprésent dans la biographie, sa présence étant en arrière-plan lorsqu'il n'agit pas lui-même. Nous avons déjà observé, alors que Mənilək est de 8 ans plus âgé que son cousin et qu'il est fils du roi Haylä-Mäläkot et que Mäkʷännən est le fils de sa sœur, Tänaññä- Wärq, que les Occidentaux leur attribuaient parfois une relation d'oncle à neveu[545]. L'ascendance de Mənilək sur Mäkʷännən est perceptible dès leur jeunesse, au cours de laquelle s'est établie une fraternité dans laquelle le plus jeune rend service à son aîné, en toute loyauté, comme lors de cette observation à la cour de Ləččе par Pierre Arnoux :

«Ato Mokanen […] avait toute sa confiance […] Ato Mokanen seul en a les clés et vient y prendre les choses que désire le roi »[546]

L'autorité de Mənilək sur Mäkʷännən n'est pas qu'institutionnelle. Haylä-Giyorgis lui donne une dimension paternelle dans les propos qu'il attribue à Mənilək lors de l'investiture de Mäkʷännən en tant que *däǧǧazmač* de Harär:

« ዳግማዊ ምኒልክ "ልጄ ለዚህች ሹመት ዐቅምና ለዚህች ሀገር ጥበቃ ደረሰ እያሉ እጅግ ተደሰቱ ። »[547]

---

[544] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 74.

[545] Encore *L'Illustration*, lors de sa rubrique nécrologique en 1906 : « Neveu par alliance de l'empereur Ménélik » (31 mars 1906).

[546] LOUIS-LANDE, 1878 : 896 ; 899.

[547] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 25.

Mənilək se dit à lui-même en se réjouissant : « Mon fils est parvenu à la promotion et à la faculté de protéger le pays ».

Les liens privilégiés entre les deux cousins sont mis en valeur lorsqu'arrivent les épisodes difficiles (la traversée de Mäk^{w}ännən vers l'Italie, page 37, sa désignation comme général en chef à Adwa, page 50, la mort de Mäk^{w}ännən, page 77) et les moments de joie (Täfäri en visite à Addis Abäba page 68, sa nomination à la titulature de *ras* page 38).

Dans l'épisode de son retour d'Italie, en janvier 1890, Mənilək qui le retrouve à Mäqäle est montré comme père et mère à la fois :

« ይህንንም በሰሙ ጊዜ ከሸዋ ምድር መኳንንትና ሠራዊት ጋር እጅግ ደስ አላቸው ልጃቸው ደጃዝማች መኮንንበባሕር ሰጥመው የሞቱ ወይም የታመሙ ወይም የታሠሩ መስሎዋቸው ነበርና ምክንያቱም ለመኮንን በምድር ላይ ከምኒልክ በቀር አባትና እናት የሌላቸው ስለሆኑ ነው ። »[548]

Lorsqu'il entendit cela, il se réjouit en même temps que les nobles et les soldats du Šäwa, parce qu'il avait cru que son fils, le *däğğazmač* Mäk^{w}ännən était soit noyé, soit mort, soit malade, soit emprisonné et c'est aussi parce qu'à part Mənilək, sur cette terre, il n'avait ni père, ni mère. »

La notion de roi « mère » est présente aussi chez Afä-Wärq au sujet de Mənilək II :

« Cependant il n'a pas gouverné que comme un roi ; il s'est préoccupé de son peuple comme un père et a souffert pour ses sujets comme une mère. » [549]

Sans retenue, le biographe Haylä-Giyorgis place même dans la bouche de l'empereur les paroles données à Dieu pour Jésus après son baptême par Jean Baptiste ou à sa transfiguration (*Matthieu*, 3 : 17 ; 17 : 5) :

« ከዚያም ዳግማዊ ምኒልክ ራስ ሚካኤልን ፡ ራስ ወሌንና ፊትአውራሪ ገበየሁን ራስ መኮንን በእኔ ፈንታ መሪ ይሁናቸው እሱ የምወደው ልጄ ነውና ስሙት" ብለው ትእዛዝ ሰጡዋቸው [...] »[550]

Après cela, Mənilək ordonna au *ras* Mika'el, au *ras* Wäle, au *fitawərari* Gäbäyähu ceci : « que le *ras* Mäk^{w}ännən vous guide à ma place : il est mon fils aimé, écoutez-le. »

Contrairement à la norme historiographique impulsée par Haylä-Səllase, Yəlma, le premier fils de Mäk^{w}ännnən issu d'une première épouse et légitimé plus tardivement, est présent dans la biographie rédigée par Haylä-Giyorgis. Il apparaît la première fois lorsqu'il sauve son père de la mort, alors que celui-ci a été blessé par un soldat italien à Adwa :

« እየተከተሉ ሲያባርሩዋቸውም ከኢጣሊያ ሠራዊት አንዱ መለስ ብሎ ቀኝ እጃቸውን በጥይት መታቸውና ወድቁ ። ያንጊዜም ትልቁ ልጃቸው ቀኝ አዝማች ይልማ ድንገት መጡና ራስ መኮንንን ያቈሰላቸውን በጥይት ገደሉት ። »[551]

---

[548] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 37.
[549] FUSELLA, 1961 : 18.
[550] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 50.
[551] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 54.

Comme il [Mäkʷännən] les chassait en les poursuivant, un des soldats italiens se tourna, le blessa à la main droite, et il tomba. À ce moment là, son fils aîné, le *qäññazmač* Yəlma arriva à l'improviste et tua d'une balle celui qui avait blessé le *ras* Mäkʷännən.

Cet épisode est absent de l'autobiographie d'Haylä-Səllase qui présente simplement Yəlma comme son demi-frère qui obtient le gouvernement de Harär en 1906 à sa place, par l'entregent de l'impératrice Ṭaytu qui l'avait marié à une de ses nièces. Täfäri évoque le mécontentement de l'armée au Haräge à cette annonce, puisqu'il proclame que c'est à lui qu'aurait dû échoir le gouvernorat.[552] L'épisode du sauvetage de Mäkʷännən est absent de la notice biographique en amharique que lui consacre Mähtäma-Səllase en 1969 (page 273) et de la biographie de S. Pierre Pétridès, qui rappelons-le, est proche de la cour impériale. Ce dernier évacue même le lien de fratrie entre Täfäri et Yəlma lorsqu'il écrit :

« Et tout d'abord, finies les petites folies de jeunesse : à vingt-quatre ans il faut se ranger, abandonner les plaisirs frivoles; d'autant plus que l'une d'entre ses aventures avait failli tourner mal : ne lui avait-on pas rapporté qu'une fille qu'il avait fréquentée quelque peu, avait donné naissance à un enfant, à un garçon auquel on avait donné le nom de Yilma ? »[553]

Pétridès donne une version alternative de l'épisode du sauvetage de Mäkʷännən page 166 de son livre, mentionnant « un jeune guerrier éthiopien » à la place de Yəlma. De même, Däməsse Wärq-ʾAgäññähu n'évoque pas l'incident. Selon Richard Caulk, la source proviendrait d'une lettre de l'interprète Yosef Nəguse à Mondon-Vidailhet en mars 1896.[554]

Haylä-Giyorgis replace toutefois Yəlma, malgré son aînesse et sa bravoure, dans une position d'infériorité par rapport à Täfäri, lorsqu'il fait dire à Mənilək : « **አንተ የመኰንን ተስፋ ሆነሃልና ለወንድምህ ጌታ ሁነው** […] »[555] Toi qui est l'espoir de Mäkʷännən et un maître pour ton frère […].

De plus, Yəlma est cité par Haylä-Giorgis comme étant présent pour l'enterrement de son père à Fəl-Wəha: « **እዚያም ትልቁልጃቸው ደጃች ይልማ ነበሩ ።** » […] [E]t là il y avait son fils aîné, le *däǧǧač* Yəlma.[556]

Les liens de parenté peuvent aussi se tisser par l'amitié, la loyauté, la confiance. De nombreux officier entourent Mäkʷännən, parmi eux, certains par la répétition de leur présence dans le texte sont ses bras droits : le *qäññazmač* Banti et le *fitawərari* Gäbre, tous deux spécialisés dans les actions de choc en Ogaden contre les *Somali*. À cette famille militaire, se superpose une famille de cœur, les officiers à qui Mäkʷännən confie la protection et la garde des siens : le *qäññazmač* Abba Nada qui accueille Yäšimäbet à Ǧarso lorsqu'elle est enceinte et prend en charge Täfäri à la mort de sa mère (pages 43 et 68), le *qäññazmač* Gänäme qui assure aussi la protection et veille au bien-être de Täfäri, mort en 1904 et remplacé par le *qäññazmač* Qʷäläĉ, chargé de son éducation et de son argent (page

[552] ULLENDORFF, 1976 : 25-26.
[553] PÉTRIDÈS, 1963 : 31.
[554] CAULK, 2002 : 567.
[555] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 68.
[556] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 78.

75). En 1906, Mäkʷännən est accablé en apprenant la mort du *däǧǧazmač* Täsämma, le fils du *ras* Darge, l'oncle de Mäkʷännən, qu'il considérait comme un frère (page 32).

Il est intéressant pour finir de constater l'absence des religieux français et éthiopiens de la mission capucine dite des Gallas, au Harär. Alors que Haylä-Səllase l'évoque lui-même dans sa biographie, notamment à travers l'influence du catholique *abba* Samuel,[557] que les documents épistolaires concernant la relation entre Täfäri et l'évêque monseigneur André Jarosseau attestent d'une relation privilégiée débouchant sur une influence politique dans le domaine international,[558] que la biographie de Mickaël Bethe-Selassié montre la place importante des catholiques dans les premières structures administratives installées par Täfäri,[559] leur absence des lignes d'Haylä-Giyorgis est une éviction d'une forme de pouvoir religieux et spirituel concurrent.

d. La mort

Si par ses nombreuses incursions dans la sphère intime du *ras*, Haylä-Giyorgis approche le pouvoir dans son espace de liberté, les sentiments comme l'amour et l'amitié pouvant évoluer en dehors de la trame politique, le texte donnant accès aux points faibles des personnages (leurs craintes, leurs émotions, leur tristesse), cette humanisation du pouvoir ne serait pas convaincante si elle n'était pas confrontée à la mort. En effet, celle-ci est omniprésente, par la guerre, la maladie, dans une société où l'espérance de vie moyenne est de 40 à 50 ans pour le commun. Les premiers hôpitaux seront installés avec la mission russe de la Croix Rouge en mai 1896, et progressivement les premiers médecins éthiopiens seront formés à l'étranger.

Dès le départ de leur relation, la mort rôde autour de la famille que Mäkʷännən et Yäšimäbet sont en train de construire. En effet, alors que l'épouse est enceinte, elle doit se réfugier sur les hauteurs de Koräme, face à Qulləbi[560], pour se protéger d'une épidémie (peut-être le choléra) qui sévit au siège du gouvernement, à Harär. Cette fuite n'est pas sans rappeler un autre fléau, le massacre des nouveau-nés perpétrés par Hérode alors que Marie porte Jésus. Dans une résidence plus en altitude et estimée plus salubre[561], Yäšimäbet et leur enfant sont épargnés par le fléau :

« **ከዚያም የሚታመኑትና ከችግራቸው ሁሉ ዘወትር የሚረዳቸው ፡ ሊቀ መላእክት ቅዱስ ሚካኤል ቁጣን አበረደ መቅሰፍትንም አቆመ** […] »[562]

Ensuite, l'archange saint Michel en qui il [Mäkʷännən] avait confiance pour toujours l'aider dans l'adversité, calma la colère et arrêta le fléau.

[557] ULLENDORFF, 1976 : 18.
[558] CARMICHAEL, 2001 : 48-49, 56 ; ALEME ESHETE, 1973 : 156-174.
[559] BETHE SELLASSIÉ, 2009 : 57-60.
[560] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 43.
[561] MONDON-VIDAILHET, 1892.
[562] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 43.

Courte rémission puisque Yäšimäbet devait mourir alors que Täfäri était âgé de 10 mois. Le biographe rend l'épisode poignant, attribuant à Mäkwännən ces paroles : « **እኅቴ አንድነቴ ለማንስ ትተይኛለሽ**? »[563] Ma sœur, mon unité, pourquoi m'abandonnes-tu ? Il s'appesantit sur le deuil et crée quelques images expressives :

« **በደረሱም ጊዜ እጅግ ማልደው ወደ መቃብር ሔዱ በዚያም ቀን ቤታቸው ተዘግቶና ተቆልፎ ስለአዩት የራስ መኮንን ልቅሶ እንደገና ታደሰ ። በምድረ ሐረር ከልቅሶ በቀር ሌላ አሳብ አልነበረም ። ከባልተ ቤታቸው ሞት በኋላ ራስ መኮንን እንደሳቸው እስከ ሚያርፉበት ጊዜ ድረስ ከምንኵስና በቀር ጋብቻ አልፈለጉም ። ከዚያም በ40 ቀን ለድሆችና ለጦም አዳሪዎች ምጽዋት በመስጠት መታሰቢያቸውን አደረጉ ። ይህንንም ሲያደርጉ እንደብንያም የኀዘን መርሻ ስለሆኑዋቸው ሕጻኑኔ ተፈሪን ያዩ ዘንድ በልባቸው አሰቡ ። የመልካቸውንም ቅላት እይተው እናታቸውን ወይዘሮ የሺእመቤትን አሰቡዋቸው ። »**[564]

Un fois arrivé, il alla très tôt au cimetière, ce jour-là, en voyant leur maison fermée à clefs, il pleura à nouveau. Et dans le pays, tout n'était que pleurs. Après la mort de son épouse, jusqu'à ce que la mort les rassemble, il ne se maria plus, tel un moine. Le quarantième jour, en commémoration, il fit œuvre de charité pour les pauvres et les affamés. Il souhaita voir le bébé Täfäri : c'était un moyen d'oublier sa tristesse, comme Benjamin. En voyant le teint de son visage, il se rappela *wäyzäro* Yäši'əmäbet.

Le *ras* est montré comme quelqu'un de déterminé, et son veuvage prolongé en célibat est typique des hagiographies de moine qui méprisent la vanité des choses terrestres[565], comme annoncé dès le début de la carrière de Mäk^{w}ännən (page 24) :

« **ያን ጊዜ ባላምባራስ መኮንን የዚህን ዓለም ጣዕም ስለናቁና ስለ ምኒልክ መንግሥት መሪር የሆነውን ሞትን ስለታገሡ** [...] »[566]

À cette époque, le *balambaras* Mäk^{w}ännən, parce qu'il méprisait les plaisirs de ce monde et parce qu'il pouvait endurer plus que l'amertume de la mort pour le gouvernement de Mənilək […]

Cet esprit inflexible dans ses résolutions morales, n'en est pas pour autant insensible. La maladie fait des occurrences dans le récit de Haylä-Giyorgis qui se départit ici de ses élans mystiques pour décrire avec plus de réalisme la précarité de la condition humaine. Ainsi, au Təgray :

« **ራስ መኮንን ቲንሽ ሕመም አሟቸው ነበር ። ከሕመማቸውም በዳኑ ጊዜ ከመምህር አካለ ወልድ ጋር ተነሡና ቀስ በቀስ መንገዳቸውን ቀጠሉ ። ሲሔዱም የቤታቸው አሽከሮች እንደ ከዱዋቸውና እንደ ተመለሱ ነገሩዋቸው** [...] »[567]

Le *ras* Mäk^{w}ännən tomba légèrement malade. Lorsqu'il fut guéri de sa maladie, il se remit lentement en compagnie de Maître Akalä-Wäld et pas à pas continua sur le chemin. À son départ, il apprit que ses serviteurs s'en étant retournés chez eux, ils l'avaient abandonné.

---

[563] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 47.
[564] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 47.
[565] En particulier les femmes, associées dans le christianisme à la chute de l'homme et à son exil du jardin d'Éden (*Genèse*, 3 : 17 ; KUR, 1972 : 22-23).
[566] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 24.
[567] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 61.

Plus loin, l'auteur insinue qu'il chute par deux fois dans la maladie suite à l'abattement que lui cause l'annonce funèbre (*መርዶ ። märdo*) de la mort d'amis proches. En août 1904, meurt celui à qui il avait confié son fils, le *qäññazmač* Gänäme ; alors l'homme rescapé des épreuves de la guerre et rompu à côtoyer la mort, s'effondre :

« ራስ መኮንንም ከኀዘን ብዛት የተነሣ ጽኑ ሕመም ታመሙ ። ለሞትም ደረሱ ። ዳግማዊ ምኒልክ ሕመማቸውን አይተው ሐኪም ጠሩና ልጄ መኮንን የሚድንበትን ምርመራና ሕክምና አድርግለት አሉት ። ሐኪሙም እንደ ታዘዘ አከማቸውና ከበሽታቸው አዳናቸው ። ምክንያቱም ይህ በሽታ ለሞት የሚያበቃ ስለአልነበር ነው ። »[568]

Et le *ras* Mäk^{w}änənn, à force de chagrin, fut frappé d'une maladie grave. Il était mourant. Mənilək II, voyant sa maladie, fit venir le médecin et lui dit : « Fais un diagnostic et administre un traitement médical qui sauve mon fils Mäk^{w}ännən. » Le médecin conformément à l'ordre reçu, le soigna et le guérit de sa maladie. La raison en est que cette maladie n'était pas suffisante pour le faire mourir.

Ce genre d'anecdote laisse tout à fait prise à la critique historique. Les uns voudront évaluer l'authenticité de l'épisode et s'ils en ont les moyens, démontreront la véracité ou au contraire, l'inexactitude ou l'invention des faits. Cette démarche, étant donné l'importance du texte de Haylä-Giyorgis, devrait pouvoir être conduite, dans le but d'éclaircir les zones d'ombre du texte, mais est impossible à réaliser dans le temps qui est désormais imparti pour la réalisation d'un travail de doctorat. Les autres pourront négliger l'événement et le considérer comme mineur, sans intérêt pour la compréhension de l'histoire. Cependant, n'est-ce pas aussi le rôle de l'historien de chercher dans chaque récit le fait social et culturel qui est exprimé ? Dans notre exemple, relevons l'important : d'une part la fréquence des maladies aussi meurtrières que la guerre, mais auquel Mäk^{w}ännən par son statut privilégié a pu jusqu'à présent échapper (nourriture plus riche en protéines, possibilité de s'isoler pour se tenir à l'écart de la contagion, présence d'un médecin européen (comme le docteur Wurtz[569]). D'autre part, l'intention du biographe qui brise l'impavidité de cette figure parfois abstraite du pouvoir, et en montre la vulnérabilité, le ramenant au niveau de l'humanité concrète.

Une deuxième annonce de deuil est suivie, deux mois plus tard, de la dernière maladie de Mäk^{w}ännən, qui le terrasse :

« እሑድ ጡዋት የራስ ዳርጌ ልጅ ደጃች ተሰማ እንደ አረፉ ነገርዋቸውና ወንድማቸው ስለሆኑ አለቀሱ እጅግም አዘኑ ጥር6ቀንም ከዚያ ተነሡና ብርቃ ወደሚባለው ታላቅ ወንዝ ደረሱ ። በዚያም የጥምቀትን በዓል አከበሩ ። ከዚያም ጽኑ ሕመም ታመሙና ወደ ምድረ ቁልቢ ተመለሱ ። በዚያም አስታመሙዋቸው ። ይህንንም ሰምተው ደጃዝማች ተፈሪና ደጃዝማች መሸሻ (ደጃዝማች መሸሻ ወርቁ ናቸው) ከሐረር ፥ መምህር ገብረ እግዚአብሔርና ደጃዝማች አባታቦር ከምድረ ጨርጨር በቁልቢ ተሰበሰቡ ። መጋቢት 9 ቀን የክርስቶስን ሥጋውን ደሙን ተቀበሉ ። በዚያም ቀን ደጃዝማች ተፈሪን ወደሐረር ላኩዋቸው ። ለምኒልክ መንግሥት 41 ዓመት ከአገለገሉ በኋላ ፥ በምድርም ላይ 53 ዓመት ከ10 ወር ከ12 ቀን በሕይወት ከኖሩ

[568] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 71.
[569] YALTASAMMA, 6 janvier 1898, « Les Amis de Ménilek II », *La Dépêche Coloniale*.

በኋላ ፡ ሐረርንም 19 ዓመት ከሁለት ወር ከአሥራ ሁለት ቀን ከገዙ በኋላ መጋቢት አሥራ ሦስት ቀን ሐሙስ ዕለት በሦስት ሰዓት ራስ መኮንን ራሳቸውን ዘንበል አደረጉና ያንጊዜ ነፍሳቸው ወጣች ። »[570]

Dimanche matin, on lui apprit que le *däǧǧazmač* Täsämma, le fils du *ras* Darge était mort et parce qu'il était son frère, il pleura et fut extrêmement affligé ; puis le 6 de *ṭər* [14 janvier 1906], partant de là, il arriva à un grand fleuve qui se nomme Bərqa. Là, il fit célébrer l'Épiphanie. Alors, il tomba gravement malade et retourna à Qulləbbi.[…] Le 9 *mäggabit* [18 mars 1906], il communia avec le corps et le sang du Christ. Ce même jour, il envoya le *däǧǧazmač* Täfäri à Harär. Après avoir servi le gouvernement de Mənilək pendant 41 ans, et après avoir vécu sur terre 53 ans, 10 mois et 12 jours, et après avoir gouverné Harär 19 ans, deux mois et douze jours, le 13 de *mäggabit*, [22 mars 1906] un jeudi à 3 heures [9 heures du matin], il pencha la tête et rendit l'âme.

Les historiens de la Première guerre mondiale ont montré le rapport entre l'état mental du soldat et sa capacité de survie[571]. Que les deux événements soient liés ou non, la relation de la mort du *ras* est d'une grande sobriété, comparée aux pages complaisantes de Pétridès, décrivant l'agonie en détail, à la façon d'un dernier combat spirituel.[572]

En conclusion, Haylä-Giyorgis parvient un produire une œuvre qui se démarque des chroniques royales traditionnelles ainsi que des textes aux louanges souvent empesées des Occidentaux. Il ose une approche nouvelle du pouvoir en donnant de la chair aux personnages dont il recrée la vie tout en suivant une chronologie rigoureuse, permettant l'appropriation des figures du gouvernement en les exposant dans leur humanité, loin des intervention surnaturelles de la littérature hagiographique et de certaines chroniques. Si dans le déroulement des émotions qui cherchent à émouvoir, l'ambition de l'auteur est romanesque, ce prototype de roman historique et biographique est un vecteur qui nous renseigne sur ce qui, pour l'auteur représentatif d'une catégorie socioculturelle dominante, est une perception du gouvernement idéal.

II. Le gouverneur à l'image du Christ

Il est légitime d'employer la violence pour instaurer la loi du Christ sur terre. Mäk^{w}ännən, à l'instar d'un roi, peut l'employer pour accomplir sa mission, comme le rappelle l'hagiographie de Mähra- Krəstos, à propos d'une campagne contre les Fälaša que prépare le roi Naʾod (r. 1494-1508) : « […] [S]on cœur s'enflamma comme le feu de l'amour de Jésus-Christ, il devint zélateur de la loi de son Dieu comme Élie. Il ordonna de les frapper avec les lances comme dit Notre Seigneur à leur propos : "amenez-les, ces maudits qui ne veulent pas me faire régner et frappez-les devant moi". »[573] Haylä-Giyorgis Bälläṭä dans son œuvre et Däməsse Wärq-ʾAgäññähu, dans une moindre mesure, procèdent à une énonciation des vertus du prince chrétien. Il est paradoxal que parmi celles-ci, l'habileté guerrière soit parmi les qualités premières de celui qui gouverne sous l'autorité de Dieu et du Christ. C'est oublier

[570] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 75.
[571] ROUSSEAU, Frédéric, 1999, *La guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris.
[572] PÉTRIDÈS, 1963 : 275-277.
[573] KUR, 1972 : 92.

l'attachement de la culture éthiopienne aux récits belliqueux vétérotestamentaires d'une part (*Deutéronome* 20 :1, pris en référence dans le *Fətha-nägäst* dans le chapitre consacré aux rois et à la guerre[574]), et que le rôle de l'homme de pouvoir est de défendre l'Église. Pour justifier la nécessité de la guerre contre ceux qui menacent l'ordre chrétien, le verset de l'Évangile « Je ne suis pas venu apporter la paix mais l'épée » (*Matthieu*, 10 : 34) est un appui. Tous les aspects du prince idéal sont énoncés de façon emphatiques et condensées dans la figure de Mäk^{w}ännən.

1. Le preux combattant

Nous avons abordé plus haut la teneur parfois eschatologique —combat entre le bien et le mal avec des accents de fin du monde si le bien échoue — des affrontements que Mäk^{w}ännən et les siens durent mener contre les *Somali* guidés en 1900 par *sayyid somali* Maxamed Cabdille Xasan (*Käbira*) ou les Tigréens révoltés sous la bannière de Tädla Abba Gubän en 1898. Les métaphores tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament sont éloquentes : pour les ennemis, il est dit que « **በደልን ያደረጉ በዚያ ወደቁ ። ሸሹ መቆምም አልቻሉም** […] » ceux qui firent le mal tombèrent là [*Psaumes*, 36 : 13]. Ils prirent la fuite et ne purent s'arrêter ; pour les représentants de l'ordre que « **ከሳቸውም ጋር ያሉት ጸጥ ብለው ታግሠው ነፍሳቸውን ለሞት ሰጡ** […] » étant avec lui [*fitawərari* Gäbre] ils restèrent stoïques et ils endurèrent leur souffle de mort [*Hébreux*, 11 : 38].[575]

La guerre contre les Italiens constitue le milieu chronologique des deux biographies, l'épisode central autour duquel s'articule le récit : déjà prestigieux avant Adwa, Mäk^{w}ännən devient glorieux après. Dans le texte de Haylä-Giyorgis, les Italiens, ses principaux ennemis, n'ont aucune identité définie mais constituent un groupe stéréotypé, non personnalisé et qui amalgame les traits négatifs attribués à ceux qui œuvrent contre le bien : "[…] sterotypes tend to accentuate both the differences between groups and the similarities within them.[…] [r]epresenting members of out-groups as being more similar to each other, more different from other groups, and of worse character than they really are."[576] Toutefois, leur importance centrale ressort par le fait que Mäk^{w}ännən les affronte en personne, par les détails apportés aux batailles, par l'évocation de la puissance destructrice de ce nouveau type d'ennemi, le *färänǧ*, (**ፈረንጅ**) l'étranger européen. Ailleurs dans le texte de Haylä-Giyorgis, il est amené huit fois à affronter directement des opposants :

- l'émir de Harär 'Abdullahi en fuite (page 26)
- les *Somali* et /ou les Oromo en révolte, en 1887 puis à son retour en juin 1889 du conseil de guerre qui s'est tenu avec Mənilək à propos Yohannəs (pages 26 et 32)
- les *Adal* et *Issa* entre août et septembre 1893 (page 46)

[574] PAULOS TZADUA, 1968, page 274 : "*The Lord thy God is with thee. And when thou beginnest to fight, let the priest speak first; let him say to the people: 'Attend! You are going into battle against your enemies; do not let your heart be frightened; do not fear them, for God is with you, fighting your enemies; do not go back before their faces, because God, your Lord, goes before you; He will save you and will kill your enemy*.'"
[575] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 64 ; 62.
[576] HASLAM, S. Alexander, 2004 (Third ed.), "Stereotypes", in KUPER, Adam and KUPER, Jessica, *The Social Science Encyclopedia*, vol. II, N.Y: 1002-1003.

- la campagne du Beni-Šangul en 1898 (pages 57-58)
- contre Mängäšä dont il parvient à obtenir la soumission en 1898 (page 60), puis celle du *däǧǧač* Hagos de l'Agame en février 1900 à Aksum (page 62)
- contre le *fitawərari* Asfaw qu'il fait prisonnier en 1904 à Hardim (page 70)

Les autres campagnes contre les *Somali* et celles contre les Tigréens sont confiées aux officiers, en particulier Banti et Gäbre :

- *qäññazmač* Däss ʾAläñ, vers Anyan et l'Ogaden en novembre 1890 (page 40)
- *grazmač* Banti, en octobre 1891, vers le Wäbi-Šäbäle (page 41)
- *grazmač* Banti, avant juillet 1892, s'avance au-delà du fleuve Wäbi-Šäbäle (page 42)
- *fitawərari* Wäldä Amanuel en novembre 1896 qui meurt dans une embuscade (page 56)
- *fitawərari* Gäbre mène une expédition de secours en Ogaden, pour débloquer notamment l'armée du *fitawərari* Säyəd en 1896-97 (pages 57-58)
- le *fitawərari* Gäbre combat les opposant tigréens mené par Tädla Abba Gubän, *däǧǧač* Gäbrä Mädhən et *ləǧ* Mäsfən en août 1899 (page 62)
- *grazmač* Banti en expédition en Ogaden avec les Britanniques en février 1900 contre le « Mad Mullah », Maxamed Cabdille Xasan (page 64)
- *fitawərari* Gäbre de novembre 1903 à avril 1904, contre Maxamed Cabdille Xasan (page 69)

La prééminence de la dimension guerrière de sa biographie correspond au contexte politique au cours duquel l'Éthiopie est contrainte par des pressions extérieures consécutives à son agrandissement territorial. Le risque le plus menaçant provient de la colonie d'Érythrée, officiellement baptisée ainsi en janvier 1890. Mənilək proteste en avril 1891 contre la version italienne du traité de Wəĉale qui établit un protectorat sur l'Éthiopie. Dans les deux biographies, l'état-major de l'armée italo-érythréenne est montré comme mû par un orgueil qui aveugle et rend les officiers méprisants envers les Éthiopiens, qui eux adoptent au contraire une attitude chrétienne. Ainsi, Haylä-Giyorgis fait de la bataille de Mäqäle, en décembre 1895, un châtiment divin infligé à ce qui ne ressemble plus, encore une fois chez cet auteur religieux, à un combat réel, mais spirituel. L'armée ennemie n'apparaît qu'en termes flous et caricaturaux, afin de mettre à jour sa malfaisance :

« በአላጌ ያለውን ያጣሊያኖቹ ጦር መሪ ሞንጆር ተዞሊን ራስ መኮንን ለመውጋት ከብዙ ሠራዊት ጋር እንደ መጡ በሰማ ጊዜ "ይህ መኮንን እኔ አስቀድሞ የማውቀው ነው ። እሱ ሊገጥመኝ አይችልም" እያለዘበተባቸው ። አስቀድሞ በራስ መንገሻ መዋጥ እንደ ለመደ ። »[577]

Lorsque le major Toselli, le commandant de l'armée italienne à Alage, apprit que le *ras* Mäkʷännən venait, avec de nombreux soldats, il dit en s'en moquant : « Ce Mäkʷännən je le connais déjà. Il ne peut pas m'affronter. » Auparavant, il [Toselli] s'était habitué aux victoires contre le *ras* Mängäša.

[577] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 51.

Ces paroles attribuées au commandant italien évoquent la nouvelle situation belligérante : Mäk^{w}ännən doit affronter une armée européenne disciplinée et équipée d'un matériel capable de tenir en respect des troupes attaquant en nombre supérieur. C'est ce différentiel d'armements en faveur des Éthiopiens qui permit notamment à Mənilək de mener sa campagne de Wälayəta. Cependant à la présomption de Toselli, répond la spiritualité de Mäk^{w}ännən qui cite un verset de l'Évangile de Matthieu (*Matthieu*, 10 : 28) :

« ራስ መኮንንም ሠራዊታቸውን ከርሳቸው ጋር ያሉትን መሳፍን ቱንና መኳንንቱንም "ሥጋችሁን የሚገድሉትን አትፍሩዋቸው ነፍሳችሁን ግን መግደል አይቻላቸውም [...] በማለት አበረታቱዋቸው ። »[578]

Le *ras* Mäk^{w}ännən rendit forte son armée et les nobles et les seigneurs qui sont avec lui en déclarant : « N'ayez pas peur de ce qui tue la chair, il ne peut pas tuer votre esprit. »

La foi chrétienne accomplit son œuvre, et la chute des Italo-érythréens est exprimée par la parabole du semeur (*Marc*, 4 : 3-7), les bonnes graines étant les Éthiopiens, celles qui sont perdues, les Italiens.

« ይህንንም ተናግረው ወጡና አሕዛቡን ጠላት ገጠሙት ። በአላጌ ታላቅ ጦርነት ተደረገ ። ቀደም ብለን ያነሣ ናቸው እነዚያ መኳንንት ድል አደረጉት ። ዘር የሚዘሩ ራስ መኮንን ግን የጣሊያኖችን ሰዎች ሬሳ ይዘሩ ዘንድ በወጡ ጊዜ ፥ በድንጋይ ላይ የወደቀ አለ በሾህም ውስጥ የወደቀ አለ ። በትልቅ ገደልም የገባ አለ ። የሰማይ ወፎችም መጥተው ሞጀር ቶዚሊን ለቀሙት [...] ከሞትም የተረፉት ሸሽተው መቀሌ ገቡ ። »[579]

Ayant dit cela, il se mit en selle affronta les ennemis barabares. À Alage, une grande bataille eut lieu. Les nobles dont nous avons parlé auparavant furent victorieux. Lorsque le *ras* Mäk^{w}ännən sortit pour semer les cadavres des Italiens, certains étaient tombé sur les pierres et d'autres sur les épines. D'autres tombèrent dans le précipice. Les oiseaux du ciel arrivèrent et ramassèrent le Major Toselli et ceux qui ont échappé à la mort se sont enfuis et sont arrivés à Mäqäle.

En définitive rien d'original dans cette description symbolique de la bataille dans laquelle les outils linguistiques employés par l'auteur sont prélevés à nouveau dans des textes qu'il connaît par cœur. L'intérêt en est, par contre, ce décalage de sens produit par une attribution du sens des versets, transférés dans une situation d'énonciation tout à fait différente de l'originale, puisque cette parabole est dans les Évangiles donnée par Jésus pour montrer les différences de conviction et de fermeté dans la foi. La métaphore des oiseaux est pertinente pour évoquer les cadavres nettoyés par les vautours et rappelle les scènes insupportables pour les observateurs du champ de bataille après le combat.[580] Däməsse Wärq-Agäññähu, insiste au contraire sur l'humanité de Mäk^{w}ännən qui rend les honneurs militaires à la dépouille du commandant italien :

[578] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 52.
[579] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 52.
[580] PROUTY, 1986 : 162.

« በማግስቱ የአዝማቹን ሬሳ አስፈልገው የርሱ አሳከሬን ለመሆኑ ምርኮኞች ካስመሰከሩ በኋላ በጦር ሜዳ ላይ የወደቀ የጦር አዝማች እንደ መሆኑ ልዑል ራስ መኮንን ባገሩ ባንዲራ ተሸፍኖ በሰልፍ እንዲቀበር አዘው አላጌ መድኀኔ ዓለም በክብር እስቀበሩት ። »[581]

Le jour suivant il fit chercher le corps de l'officier et le fit identifier par les prisonniers, et ensuite parce que le commandant en chef était tombé au champ d'honneur, le Prince *ras* Mäk^{w}ännən, donna l'ordre qu'il soit inhumé en grande cérémonie, couvert par le drapeau de son pays et il fut enterré à Alage, dans l'église de Mädhane Aläm.

Brave, Mäk^{w}ännən rend justice à un ennemi qui pourtant s'est en parti montré sans scrupules (supercherie du traité, invasion en essayant d'acheter les chefs de province, condescendance raciste), Däməsse Wärq-Agäññähu achève de célébrer plus que la geste héroïque, ce qu'il considère dans une perception idéalisée de l'histoire, comme l'esprit chevaleresque qu'incarne Mäk^{w}ännən et qui est aussi celui de chaque combattant éthiopien. Le biographe développe ce propos lors de l'évacuation de Mäqäle, dont les conditions réelles sont sujettes à caution[582] :

« ይሁንና ይህን ለፈራጆች ትተን የኢትዮጵያ ጀግኖች በገዛ ሀገራቸውና ርስታቸው ሳይሄዱበት በግፍና በወራሪነት መጥቶ የወገናቸውን ቀጥር ላጐደለ ጠላት ደማቸው ሳይደርቅ ጦርነቱ ሳያልቅ በበቀል ፋንታ የውሃ ችሮታ በማድረግ ሽኝቶም ከወገኑ በመቀላቀል የፈጸሙት አድራጎት በርኅራኄ ተግባር ውስጥ ተመሳሳይ የማይገኝለት ፍጹም ርኅራኄ እንደ ሆነ ሊያስገነዝበን ይችላል ። »[583]

Laissons ceci à ceux qui sont aptes à en juger, mais alors que sans le provoquer, l'ennemi est venu par la violence et l'invasion dans leur propre pays et sur la terre de leur ancêtre, a décimé leurs compatriotes. Alors que leur sang n'était pas encore asséché et que la guerre continuait, en guise de vengeance l'ennemi a reçu de l'eau, a été escorté pour pouvoir à nouveau se joindre à ceux de son armée. Ce que les braves d'Éthiopie ont accompli nous fait réaliser qu'un tel acte n'a pas d'équivalent dans le devoir de clémence et que c'est de la compassion absolue.

2. L'administrateur d'une périphérie

L'idéal de gouvernement que représente le *ras* Mäk^{w}ännən est perceptible également dans la façon dont il va développer une périphérie. Les conditions de sa prise de fonction sont significatives du peu d'intérêt que la province recèle pour un administrateur, car trop éloignée des hauts-plateaux et trop proches des étendues arides peuplées de nomades *somali* et des colonies européennes du littoral de la mer Rouge. En outre, dans les mémoires collectives, Harär est le foyer de l'invasion de Grañ qui commença en 1529. Aussi, le poste à pourvoir est refusé par tous les officiers de l'armée de Mənilək, sauf un :

« ወደ ሽዋ ምድር ለመመለስም ባሰቡ ጊዜ ዳግማዊ ምኒልክ ይቺን አገር ለመጠበቅ ከእናንተ ማን ይቅር? ብለው መኳንንቱን ጠየቁዋቸው መኳንንቱም ይህን በሰሙ ጊዜ ርስ በርሳቸው እኔ እሆን? ተባባሉ ። በዚችም

[581] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 50-51.
[582] Voir page 1.
[583] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 61.

ሀገር እንዳይተውዋቸው ሌሊቱን ሲጨነቁ አደሩ ። ባላምባ ራስ መኮንን የተባሉት ከእነሱ አንዱ ተነሡና እኔ እቀራለሁ ፡ ስለእናንተም እኔ እሞታለሁ ፤ የጌታዬን የምኒልክንም ፈቃድ እፈጽማለሁ አሉ ። »[584]

Prévoyant son retour dans la province du Šäwa, Mənilək s'adressa aux nobles et leur demanda : parmi vous, qui va rester pour garder ce pays ? Les nobles, l'ayant entendu s'interrogeaient les uns les autres : est-ce que c'est moi ? De peur qu'ils ne soient laissés dans ce pays, ils passèrent la nuit à angoisser. Le *balambaras* Mäk^{w}ännən fut celui qui se leva parmi eux et dit : « Moi je reste. Je mourrai pour vous ; j'accomplirai la volonté de mon maître Mənilək. »

Le biographe relate la nomination de Mäk^{w}ännən comme *balambaras* avec un humour qui semble involontaire, car l'humour sied-t-il à la biographie d'un homme que Haylä-Giyorgis considère avec vénération ? Ou ne s'agit-il pas plutôt d'un des stratagèmes narratifs que l'auteur emploie avec astuce pour s'attacher l'attention du lecteur ?

Il est à la fois probable qu'il y ait eu peu de candidats, mais pas plausible que Mənilək à qui appartient les nominations, laisse le choix à l'initiative de ses officiers. Le choix de Mäk^{w}ännən est assez cohérent. Celui-ci est *balambaras* de provinces choanes (« ወበሪን በሙሉ ፤ ቡልጋ ፤ ጨፌን ሜታን በሙሉ ፤ የጃራ ታቦርን የጨንገሬን የሚኖከለቻን […] »[585] tout le Wäbäri, la totalité du Bulga, du Čäffe et du Meta, du Ǧara-Tabor, du Ĉängäre, du Yäminokäläčča) et cette ascension soudaine à une charge beaucoup plus importante ne peut que le rendre redevable envers son roi. De plus Mak^{w}ännən semble partager la confiance de Mənilək depuis leur jeunesse, comme le remarquait Pierre Arnoux en 1874, alors que cadet avait 22 ans et l'aîné 30 ans. En outre, administrer la Harär requiert d'être accoutumé aux Européens, ce dont Mäk^{w}ännən a acquis l'expérience en participant à la vie du palais impérial (ግቢ ። *gəbbi*). C'est le *däǧǧazmač* qui semble en conséquence offrir les meilleures garanties de probité pour prélever avec rigueur les revenus de la principale place marchande vers l'Est : il a déjà eu la responsabilité des comptes palatiaux en tant que *bäǧərond* (በጅሮንድ ።) en 1882. Le poste requiert aussi des qualités diplomatiques pour entretenir avec les colonies européennes des relations permettant d'importer les armes à feu.[586] Il a pu exercer sons sens de la diplomatie en tant que chef des pages du palais royal depuis 1878, ou même en tant que trésorier, lorsqu'il avait à contrôler les comptes des dignitaires.[587] Mäk^{w}ännən est aussi pourvu d'une armée plus importante pour protéger les nouvelles frontières de l'Éthiopie[588] :

« ደጃዝማች መኮንንም የተሰጣቸውን ከባድ አላፊነት ቸል ሳይሉ ይህን ከሌሎቹ ጠቅላይ ግዛቶች ያለ መጠን ሰፊና ታላቅ የሆነውን አገር ማስተዳደር ጀመሩ ። በማስተዳደሩም ሥራ ሐረርጌ የልዩ ልዩ ነገድና ጐሣ ክፍለ ሀገር ከመሆኑ ሌላ ከልዩ ልዩ ባዕዳን መንግሥታት ቅኝ ግዛት የሚዋሰን እንደ መሆኑ በዚህና ይህንንም በመሳሰለው ምክንያት ይልቁንም በወራሪዎች ተይዞ የቈዩውን አገር ወደ ሰላማዊ አስተዳደር

[584] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 24.
[585] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 19. Voir aussi HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 20.
[586] PANKHURST, 1968 : 599; MAEE, Mémoires et documents, vol. 138, fol. 437, 6 juin 1894.
[587] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 18-19.
[588] VANDERHEYM, 1896 : page 125 à propos d'une dizaine de mitrailleuses *Hotchkiss* ; Gäbrä-Səllase, 1959 *a.m.* : page 147, mentionne que Mənilək laisse des canons à Mäk^{w}ännən.

ለመመለስ በሚጠይቀው ብርቱ ትግል የገጠማቸው ድካምና ፈተና ቀላል እንዳልነበረ መገመት የተገባ ሆኖ ይገኛል ። »[589]

Le *ras* Mäk^{w}ännən qui ne négligeait pas la lourdeur des responsabilités qui lui avait été confiées, commença à administrer ce pays dont l'étendue et la valeur étaient considérables comparée aux autres provinces. Administrer le Harärge n'était pas aisé, la province comportant des tribus et des clans divers, et en outre elle a des frontières avec plusieurs puissances coloniales étrangères. Le pays est resté la proie des envahisseurs, et pour cette raison le ramener à une administration pacifique était une haute lutte, et l'a fait passer par beaucoup de difficultés et d'épreuves dont il faut prendre toute la mesure.

Selon l'auteur, la tâche à accomplir est d'autant plus ardue qu'il s'agit de rétablir une autorité éthiopienne chrétienne, jadis instaurée mais disparue avec les séismes politiques du XVIe siècle. Däməsse interprète le Hararge à travers le filtre du concept, non pas de conquête par Mənilək, mais de réunification d'un espace qui jadis courrait jusqu'à la mer Rouge :

« ሐረርጌ ምንም እንኳ ለረጅም ዘመናት የኢትዮጵያ ክፍለ ሀገር መሆኑ የማያሻማና የማያከራክር ቢሆንም በግራኝ ወረራ ምክንያት በደረሰው ምስቅልቅል የተነሣ የክርስቲያኑ ኀይል እየደከመ ሄዶ የቀድሞ ግዛቱን በመላው ለማስከበርና የግዛቱንም አንድነት ለመጠበቅ ባለመቻሉ በሃይማኖት እያሳበቡ ልዩ ልዩ ሳዕዳን መንግሥታት በዚህ ክፍለ ሀገር እጃቸውን ለማግባት ሞክረው እንደ ነበረ የታወቀ ነው ። »[590]

En dépit du fait que sans ambiguïté ni polémique, le Harärge a été pendant de longs siècles une province éthiopienne, il est connu qu'à cause de l'invasion de Grañ, la force des Chrétiens allant en s'affaiblissant alors que le chaos se répandait, il devint impossible de maintenir l'intégrité et l'unité de son territoire, divers gouvernements étrangers sous le prétexte de la religion essayant de prendre le pouvoir dans cette province.

Le territoire qu'administre Mäk^{w}ännən va en s'agrandissant au fur et à mesure que le *grazmač* Banti en 1892[591] étend la sphère d'influence éthiopienne jusqu'aux frontières (autoproclamées) du Somaliland britannique.[592] Haylä-Giyorgis donne une image négative des environs de Harär et davantage des plaines de l'Ogaden, les qualifiant de « désert sans végétation ni eau » (« ዕንጨትና ፡ ውሀ ፡ ወደ ፡ ሌለበት ፡ ምድረ ፡ በዳ ። » page 42), de lieu où rien ne pousse. C'est toujours sous ce qualificatif que Haylä-Giyorgis relate l'expédition que le *fitawərari* Gäbre conduit, errant pendant trois jours dans le *mədrä-bäda* (« ምድረ ፡ በዳ ። »), sans piste à suivre, et c'est les renseignements que leur fournit une femme ermite *somali*, telle une apparition miraculeuse, qui conduira finalement les troupes de secours jusqu'à leurs coreligionnaires, mourant de soif (pages 57-58). Cet épisode, dont le rythme est nerveux, est une des réussites du style de Haylä-Giyorgis, qui maintient à la façon d'un roman d'aventures, un suspens sur les chances de survie des Éthiopiens encerclés ou perdus en Ogaden.

---

589 DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 23-24.
590 DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 19.
591 Décembre 1890-1891, pour CAULK, 2002 : 292.
592 HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 42 ; MARCUS, 1966 : 277.

Page 65, Haylä-Giyorgis, emploie le mot « **በረሃ** » (*bäräha*) pour désigner les contrées de Ǧarso et de Kombolča, qu'il qualifie de semi-désertiques, bien que ces deux localités soient à 2000 mètres en altitude et vertes. Le biographe cherche ainsi à comparer la vie de Täfäri à une forme d'érémitisme dans le désert afin de se développer spirituellement, avant qu'il ne rejoigne son père à Harär, en 1900 à l'âge de 8 ans. La venue de Täfäri à Harär est, en même temps qu'une entrée dans la maison paternelle, un retour dans la civilisation.

Cependant, l'environnement de Harär, en dehors de l'espace fertile et tempéré qui ceint la ville perchée à 1800 mètres d'altitude (document 5), n'est pas exposé chez nos auteurs comme propice à la méditation mais comme espace de violence. Les troubles sont récurrents, ainsi résumés chez Däməsse :

« ከሐረርጌ ወደ ሸዋ ለመሄድ በቀላሉ ሓያ ሁለት ቀን በእግር መጓዝ ግዴታ ሲሆን ፤ እንዲሁም ከሐረርጌ ወደ ኦጋዴን ጠረፍ ለመድረስ ርዝመቱ ከሺሕ ኪሎ ሜትር በላይ የሆነውን በረሃማ አገር ለመጓዝ ከዚህ የበለጠ ጊዜ ይጠይቅ ነበር ።

እንደዚህ ያለውንም በረሃማ አገር ይህን በመሰለ የእግር ጉዞ እየተዘዋወሩ ያስተዳደር ሥራቸውን ለመፈጸም ሲሉ በዚያ በተቃጠለ በረሃ በረሞጫና በውሃ ጥም በንዳድና በልዩ ልዩ በሽታ እንዲሁም ባጋጣሚ ምክንያት በሚነሣ ድንገተኛ ግጭት ሕይወታቸውን ለተወደደች አገራቸው መሥዋዕት ያደረጉ አባቶች ስማቸው ለዘለዓለም ሕያው ይሁን በማለት በታሪክ ከማውሳት በቀር ሌላ የሚመለስላቸው ወሮታ ባለመኖሩ በዚሁ ለመወሰን እንገደዳለን ። »[593]

[I]l fallait vingt-deux jours pour aller à pied du Harärge au Šäwa, et de même, pour arriver du Harärge à la frontière de l'Ogaden, ce qui fait une distance de mille kilomètres à travers le désert, cela nécessitait encore davantage de temps.

Ainsi, ils sillonnaient à pied un pays désertique comme celui-ci pour mettre en œuvre leur administration, confrontés à ce désert aride et brûlant, à la soif, à la malaria et à toutes sortes de maladies. De même lorsque se produisait une agression, un conflit soudain, nos pères faisaient le sacrifice de leur vie pour l'amour de la patrie. Pour que leur nom soit vivant pour l'éternité et par gratitude nous avons seulement le devoir de rappeler leur histoire, et de célébrer leur mémoire.

Dès la prise de poste de Mäk^{w}ännən le caractère répulsif du territoire se manifeste par l'explosion de violence qui semble enflammer le paysage, dans la biographie de Haylä-Giyorgis :

« እሳቸውም ከዚህ አገር በተነሡ ጊዜ በሐረር ምድር በም ሥራቅም በምዕራብም በሰሜንም በደቡብም አማሌቃውያን እስላሞች ተነሥተው የሐረርን ምድር ይደበድቡዋት ዘንድ ስለከበቡዋትና በጋራሙለታ ፥ በጉርሱም ፥ ሀጃርሶ ፥ በሰቀሬ ፤ በግሪ ያሉትን የክርስቲያን ከተሞች ሁሉ ስለአቃጠሉ ንውጥውጥታና ድብልቅልቅ ሆነ ። »[594]

Alors qu'il partait de ce pays, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud de la province de Harär, les chefs musulmans se révoltèrent afin d'assaillir le Harär, de l'encercler et incendièrent toutes les villes chrétiennes qui étaient Garamuläta, Gursum, Ǧarso, Säqäre, Gəri : ce fut un choc violent et le chaos.

Ainsi, alors que la province par l'approvisionnement en bétail qu'elle permet, par les taxes douanières aux importations, par la vente de l'or et de l'ivoire,[595] est une manne pour l'empire éthiopien, le Harärge est présenté par nos auteurs comme un espace-frontière (**ዳር ፥ አገር ።** *dar ʾagär*) sauvage, où les hommes qui ont choisi d'y vivre ont consenti à une

[593] DÄMƏSSE WÄRQ-ʻAGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 24.
[594] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 30.
[595] COMBES, 1896 : 139-140.

sorte de sacrifice, répondant à la mission de l'édification de la grande Éthiopie. Les descriptions que font nos auteurs de l'Ogaden le transforment en « angle-mort », selon la définition qu'en fait le géographe Alain Reynaud :

« Les angles morts ou espaces en attente ont des densités de population très faibles, une vitalité économique médiocre et apparaissent comme des aires répulsives aux limites mal définies […] »[596]

Dans les textes, l'espace devient abstrait, et s'organise non plus selon les normes géographiques (par exemples, les nombreuses localités citées et localisables sur une carte), mais selon une organisation mentale qui refabrique le territoire. Cet espace ne devient approprié et permet d'y faire éclore une civilisation — dans le sens de l'édification d'une structure politique organisationnelle — que lorsque Mäkʷännən y fait régner l'ordre. [597] Pour que ces lieux chargés d'hostilité soient domestiqués, il faut employer la force :

« ሐረርም በገቡ ጊዜ ሀገሪቱ ሁሉ ተካክሎ የበደለባት አንድ እንኳ በጎ ነበር የሚያደርግ ያልተገኘባት ሀገር ሆና አገኙዋት ። የጃርሶም ሰዎች አስቀድሞ ቀኝ አዝማች ጐዴን ገድለዋቸው ነበር ። ቀኝ አዝማች ወርቅ አለማሁንና አብረዋቸው የሚኖሩትንም ሰዎች ከበዋቸው ነበር ። ቀኝ አዝማች ጐዴም ተጐሳቀሉለው መሞታቸውን አይተው ተነሡና ቃኘው የሚባለውን ፈረሳቸውን ጋልበው ከጃርሶ ምድር እስከ ግሪ መንደር ይዘው በፈረሳቸው ኮቴ ሀገሪቱን ከበቡዋት ። ብዙዎችንም ወንጀለኞች ገደሉ ። "ደም ያለ ደም አይነጻም" ተብሏልና የቀኝ አዝማች ጐዴን ደም መለሱ ። (ኩፋ15 15-16) የመኰንን ቀኝስት ያለ ደም ራቁቱዋን አልተመለሰችም ነበር ። ከዚያን ጊዜ ጀምሮ የሐረር ሰዎች ሁሉ ፈሩዋቸው እንደአሽከሮችና ገረዶች በመፍራትና በመንቀጥቀጥም ተገዙላቸው ። በሐረርም ምድር እስከ ጅጅጋ ድረስ ጦርነት አልተነሣም የጂጂጋ ነገር ግን ይቈይ በኋላ እንጽፋለን ። »[598]

Lorsqu'il rentra à Harär, il trouva un pays dans lequel il se commettait partout des injustices, sans plus personne pour faire le bien. […] Il partit et galopa avec son cheval Qaññäw ["celui qui met de ordre"] depuis Ǧarso jusqu'à la ville de Gəri et les pas de son cheval laissèrent des traces tout autour du pays. Il tua ainsi de nombreux criminels. « Lorsque le sang a coulé, il ne peut être lavé que par le sang ». La flèche de Mäkʷännən ne revenait pas sans être tâchée de sang. À partir de ce jour, tous les habitants du Harär le craignirent et se soumirent à lui comme les serviteurs et les servantes qui ont peur et qui tremblent. De Harär jusqu'à Gəǧǧəga, la guerre fut éradiquée mais nous écrirons plus tard ce qui se passa encore à Gəǧǧəga.

Ainsi, le pouvoir éthiopien répond à l'opposition à son emprise spatiale par la répression, Haylä-Giyorgis suggérant même l'application de la terreur.
La métaphore du cheval au galop, fait référence au nom ce cheval de Mäkʷännən, mais plus largement à l'abolition de la distance[599] entre le Šäwa et les étendues d'Ogaden. La figure du gouverneur chevauchant pour châtier ceux qui commirent le mal, crée une passerelle et désormais les communautés chrétiennes isolées parmi les musulmans sont à nouveau reliées à leur centre. Le retour de Mäkʷännən amène la protection et la fixation de repères.

---

[596] REYNAUD, Alain, 1995, « Centre et périphérie », *in Encyclopédie de Géographie*, BAILLY, A., FERRAS, R., PUMAIN, D., éd., Paris : 591.
[597] BONNEMAISON, Joël, 2000, « Introduction », in *La géographie culturelle, Cours de l'université Paris IV-Sorbonne, 1994-1997*, Paris : 9 -10.
[598] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 32.
[599] Sur la perception de la distance de manière attractive ou répulsive, voir GOULD, Peter ; WHITE, Rodney, 1992 (2nd ed.), *Mental Maps*, London : 2.

Document 5 : Harär, août 2010

En effet, l'installation de villes fortifiées, les *kätäma* **ከተማ** ። , autour desquelles s'agrègent les soldats immigrés et les nouveaux maîtres du sol, quadrillent un espace qui perd sa dimension insaisissable comme les nomades en déplacement. Berhanou Abebe précise la nature du système du *mälkäññä* **መልከኛ** ። en ces termes :

« Ensuite, la concession tacite [d'un *mälkäññä*] n'a pas pour fondement la seule administration d'une circonscription, mais aussi l'expansion territoriale. De ce fait, le *malkaññā* frontalier joue à la fois un rôle administratif et politique. Ce dernier rôle l'emporte sur l'autre pendant la période d'unification de l'Empire. […] [L]a tâche économique […] du *malkaññā* frontalier associe l'agriculture à l'élevage. L'impôt, qu'il perçoit au profit exclusif de l'État, n'est pas seulement en corvées rurales et en céréales, mais aussi en bétail. […] Le statut de *malkaññā* s'avère ainsi une institution fondamentale, tant dans l'administration foncière du Choa intérieur que dans la structure de l'Empire en voie d'unification.»[600]

La condition de l'établissement de la loi chrétienne sur cette périphérie éthiopienne nécessite l'emploi de la force et les prélèvements de terres, absorbant les terroirs agricoles des locaux et les terrains de pacage. L'implantation d'enclaves chrétiennes produit à Harär l'effet d'une paix chrétienne, les *Oromo* se réfugiant en réaction dans l'islam pour conserver leur identité tout en la diluant dans une autre culture religieuse[601]. C'est pourquoi dans cette périphérie stratégiquement sensible, à la confluence de deux grandes entités monothéistes, à l'interpénétration des sociétés itinérantes *somali*, des structures politiques éthiopiennes, des gouvernements coloniaux européens, Mäk^{w}ännən est montré comme un administrateur ferme. L'action du gouverneur permet que coïncident à nouveau « l'espace culturel » *amhara* et chrétien avec « les lieux réels »[602], et que l'espace vécu et idéalisé par l'auteur ne soit pas qu'un ailleurs sur les hauts-plateaux du Šäwa. La fondation de ville joue ce rôle d'arrimer à nouveau par la toponymie, la représentation spatiale de Haylä-Giyorgis sur le sol du Harärge. La province périphérique, perçue précédemment comme un foyer d'hostilité, devient moins imaginaire, perd alors de son pouvoir de nuisance, accède au statut de territoire contrôlé et pacifié :

« በምድረ ግሪም ቆጨር የምትባል ከተማ ሠሩ ። ለሕዝቡም ምግብ ከአሥር አንድ ግብር ሰበሰቡ ። ታማኞች ያልሆኑ ወንዶችም ወደርስዋ እንዳይገቡ በውስጡዋ የአጥር ግድግዳ ሠሩ ። ሕዝቡንም "ይቺን አገር ጠብቁ ፥ እነሆ እኔ ሁልጊዜ ከእናንተ ጋር ነኝ" አሉዋቸው ይህንንም ተናግረው በሰላምና በደኅና ወደ ሐረር ተመለሱ ። »[603]

Dans la région de Gəri, il fonda une ville qui fut appelé Qoĉär. Il collecta un tribut d'un dixième pour nourrir la population. Il fit construire un mur d'enceinte pour que les hommes qui n'étaient pas loyaux ne puissent pénétrer à l'intérieur [de la ville]. Et il dit à la population : "Gardez ce pays ; voyez, je serai toujours avec vous." Et ayant déclaré cela, il rentra à Harär dans la paix et la sérénité.

[600] BERHANOU ABBEBE, 1971 : 49.
[601] MOHAMMED HASSEN, 1980 : 238.
[602] BONNEMAISON, 2000 : 59.
[603] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 27.

3. Le juge

Pour le philosophe Érasme, la vertu majeure attendue du bon prince est de maintenir la paix. Un des moyens pour y parvenir est de faire régner la justice. Les biographes sont intarissables sur le souci d'équité avec lequel le *ras* fait appliquer la loi. Il n'est pas possible ici de discuter du bien-fondé de l'aura de justicier qui environne la figure de Mäk^{w}ännən, et qui se répercute jusque dans les écrits occidentaux. Les Européens qui l'ont connu nuancent par ailleurs cette réputation d'intégrité. En juin 1887, Jules Borelli, certes parmi les moins bien disposés envers le gouverneur, évite de plaider une cause devant le tribunal de Mäk^{w}ännən car il craint que ce ne soit une nouvelle occasion de lui soutirer de l'argent, un de ses serviteurs ayant eu son vêtement transpercé par une balle.[604] La majeure partie des sources européennes sont plutôt concordantes sur ses qualités de juge. La mission capucine de Taurin Cahagne obtient gain de cause et une compensation pour un vol :

« 5 juillet 1887: visite très amicale du dedjatch Makonnen. 18 juillet 1887 : le Dedjatch Makonnen me fait remettre 148 thalers- premier paiement de la part des brigands qui nous ont pillé »[605]

Le capitaine Wellby, qui accompagne l'installation de la légation officielle anglaise du lieutenant Harrington en 1898, décrit une scène de rue, au cours de laquelle la population s'en remet à sa justice : "*As a matter of fact, Ras Makonnen is always ready to listen to every complaint* […]"[606] Le consul américain Skinner relate que lors de son séjour en 1903, il a assisté à une scène dans laquelle le *ras* accordait des indemnités à des paysans *oromo* expropriés lors de la construction de la route de Dire-Dawa à Harär: "[…] *thus showing them that their Governor could be generous as well as just*. "[607]

La dimension de justicier de Mäk^{w}ännən est développée par Däməsse Wärq-Agäññähu, qui s'y étend dans son paragraphe intitulé « Comment le prince ras Mäk^{w}ännən administrait les populations » (pages 43 à 49 : « **ልዑል ፡ ራስ ፡ መኮንን ፡ ሕዝብን ፡ እንዴት ፡ እንደሚያስተዳድሩ ።** »). Le biographe insiste dans un premier temps sur l'accessibilité du juge, qui ne dédaigne aucun de ses administrés :

« ልዑል ራስ መኮንን ፈሪሃ እግዚአብሔር ያደረባቸው ታላቅ መስፍን እንደመሆናቸው ሌሊትና ጧት ጸሎት ያዘወትሩ ነበር ፤ ለሚያስተዳድሩትም ሕዝብ በትክክል የሚያስቡ እንደመሆናቸው በየሳምንቱ ሰኞ ረብዕና ዐርብ ሦስቱን ቀን ከችሎት ተገኝተው ዳኝነት በማየት በሕዝብ ላይ ሊደርስ የሚችለውን በደል ከመጠባበቃቸው በላይ እርሳቸው በችሎት ባልተገኙባቸው ዕለታት ማክሰኞ ኀሙስና ቅዳሜ በወንበሮች ችሎት በተፈጸመው ፍርድ ያልተደሰተ ቢኖር እስከሚያስችሉበት ቀን ጊዜ ሳይሰጡ በነዚሁ ዕለታት አቤት ባዩ ድኻ እንደ ልብ እንዲያገኛቸው በማሰብ ከቀትር በኋላ 9 ሰዓት ሲሆን በእግራቸው ወደ አደባባይ ይወጣሉ ፤ በዚህም ጊዜ ፤ በወንበሮች ላይ በተፈጸመበት ፍርድ ቅር የተሰኘ አቤት ባይ ሁሉ ነገሩን ያመለክታል ። »[608]

---

[604] BORELLI, 1890 : 240.
[605] Bibliothèque Franciscaine Provinciale des Capucins : *Abrégé du journal de* Taurin CAHAGNE, fol. 50 : 18 juillet 1887.
[606] WELLBY, M., 1901, *Twixt Sirdar and Menilek* : 31.
[607] SKINNER, R., 1906, *Abyssinia of Today* : 17.
[608] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 44.

Le *Lə'ul ras* Mäk^{w}ännən était un grand seigneur qui était habité par la crainte de Dieu et priait jour et nuit, et comme il était quelqu'un qui pensait qu'il fallait administrer les populations avec droiture, chaque semaine, le lundi, le mercredi, le vendredi, pendant trois jours il faisait justice, pour rendre un jugement lors d'audiences où les personnes qui pouvaient avoir été victimes d'injustices s'en remettaient à lui. En outre des jours où ils s'en remettaient à lui à la cour de justice, lorsqu'il ne s'y trouvait pas, mardi, jeudi, et samedi, ces jours là, ceux qui se sentaient lésés par un verdict prononcé par des juges, les pauvres qui réclamaient justice, et même lorsqu'il ne siégeait pas au tribunal et qu'il n'avait pas de temps, [les plaignants] attendaient 9 heures de l'après-midi [quinze heures] lorsqu'il s'en allait à pied vers la place centrale afin de le rencontrer ; et ces heures-ci étaient employées à écouter ceux qui réclamant réparation de la sentence d'un juge et qui exposaient leurs cas.

Puis, continuant à dérouler son raisonnement, il cherche à montrer que le gouverneur est impartial, ne favorisant pas les puissants aux dépens des humbles, appliquant le principe d'égalité de tous devant la loi :

« ወንበሮቹም እንደ ምን እንደ ፈረዱበት አብራርተው ያስረዳሉ ። ልዑልነታቸው የሁለቱንም ወገን አስተያየት ካዳመጡ በኋላ የወንበሮቹ ብይን ባግባቡ ሆኖ ቢያገኙት ያጸኑታል ፤ ያላግባብ ሆኖ በተገኘ ጊዜም ይለውጡታል ።

እንደዚህ ባለ ሁኔታም በወንበሮቹ ብይን የታሰረ ቢኖር ሳይውል ሳያድር ዕለቱን ይፈታል ። በደለኛውም ለፍርድ እንዲቀርብ ትእዛዝ ይሰጣሉ ፤ ካገር ወዳገር ለመዘዋወርና ለመጐብኘት በሚሄዱበትም ጊዜ እስከ ሰፈር ድረስ አቤቱታ እየሰሙና ጉዳዩን እየፈጸሙ መሄድ ዋና ተግባራቸው ነበር ።

ገባር አጠፋ ተብሎ ሹሙ በምክንያት ሊወርሰው ቢሞክር አቤቱታ ሲያቀርብላቸው ሹሙን ጠርተው ይገሥጹታል ፤ ጠባዩንም የማያርም ሆኖ ቢደጋግም ከሹመቱ ይሻራል ፤ […] »[609]

Puis les juges étaient réunis afin d'expliquer pourquoi ils avaient prononcé cette sentence. Son Excellence, après avoir entendu les deux points de vue, s'il trouvait que l'amende due aux juges était légale, il la confirmait ; si elle était injuste, il ne la faisait pas payer.

De même, lorsqu' une amende du tribunal imposait les chaînes, [le condamné] pouvait être libéré sans passer le jour entravé. Lorsqu'il y avait un criminel, il donnait l'ordre qu'il se présente devant lui pour être jugé. Afin d'inspecter ses provinces, il les parcourait de part en part, et le temps du voyage, depuis son départ jusqu'à son arrivée au camp, il le passait principalement à recevoir les plaintes et à régler les affaires.

Lorsqu'était présenté devant lui une plainte qui disait qu'un chef avait maltraité un paysan pour lui prendre sa terre, il convoquait le chef pour le blâmer de sa conduite, s'il recommençait sans améliorer sa conduite, il était démis de son poste.

L'application de l'égalité devant la loi, émane du principe chrétien de la valeur égale de tous devant Dieu. Mäk^{w}ännən, au nom de l'idée de pardon, s'efforce de rendre les peines plus humaines :

[609] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 44.

« ይህም ዐይነት ያስተዳደር ጥንቃቄ በዚያን ጊዜ በሐረርጌ ብቻ የሚፈጸም እንደ ነበረ የታወቀ ነው ። በችሎትና በማናቸውም ቦታ እርሳቸው በተገኙበት ከልካይ ማንንም ሰው ባርጨሜ አይመታም ። የዳኝነትም ዕዳ የወደቀበት ሰው ከሚከፍለው ምሕረት የሚያገኘው ይበዛ ነበር ፤ ጥፋተኛ በፍርድ እንዲገረፍ የተደረገ እንደ ሆነ ፤ ከግርፋት በኋላ አይታሰርም ፤ እንዲያውም ለመታመሚያው ቁና ማር ፤ ቅቤ ፤ ሙክት ይሰጠው ነበር ። »[610]

On sait qu'à cette époque, il n'y avait qu'au Harärge qu'un type d'administration si respectueux des populations était appliqué. Au tribunal et dans chaque lieu où il se trouvait, il était interdit de fouetter quiconque. Le nombre de personnes qui avaient commis une illégalité et qui obtenaient l'amnistie en payant les amendes aux juges augmentaient ; les criminels qui étaient condamnés à la flagellation, après avoir été fouettés n'étaient pas attachés mais au contraire, on apportait au lieu où ils se remettaient de leurs blessures, une *quna* [environ 4,67 litres] de miel, du beurre, un animal engraissé.

Son fils Täfäri hérite de ce concept de justice, qu'il inscrit dans la législation, lors de la promulgation d'une nouvelle constitution du 16 juillet 1931, abolissant les prescriptions du *Fətha-nägäst*. Pour appuyer l'authenticité des informations données, Däməsse convoque les témoignages des personnes âgées, ce qui dans les années 1950 est encore possible, car par exemple Haylä-Giyorgis est mort en août 1950 (*nähase* 1942 *a.m.*) :

« እስከ ቅርብ ጊዜ ድረስ ሕዝብ በደል በደረሰበት ጊዜ ሁሉ በመካነ መቃብራቸው ዙሪያ እየተሰበሰበ የስኻ አባት የድኻ አባት እያለ ይማጠን እንደ ነበረ በጊዜው ከነበሩት ሽማግሎች አንደበት ይሰማል ። »[611]

On entend raconter de la bouche des vieilles personnes qui ont vécu cette époque, que jusqu'à récemment, tous les gens qui souffraient une injustice, se retrouvaient autour de sa tombe, appelant sa protection tout en disant « Père des pauvres, père des pauvres ! »

Ce portait apologétique du pouvoir accomplissant sur terre une justice à l'exemple de Salomon, pose de sérieuses difficultés. Que comme tout administrateur qui prend sa tâche avec sérieux, Mäk^{w}ännən se soit investi dans les fonctions qui lui ont été attribuées par Mənilək semble dans la logique du système politique. Qu'il se soit davantage préoccupé d'impartialité, sans favoriser les membres de sa classe sociale (les propriétaires fonciers, les officiers) est une hypothèse qui demanderait un examen approfondi. Nous ne pouvons que constater un coryphée qui reconnaît une attitude perçue comme différente par rapport l'application de la justice courante, sinon ce thème ne serait pas persistant. Haylä-Giyorgis donne deux autres exemples. Celui de Tädla Abba Gubän qui refuse que son autorité soit remise en cause par le jugement de Mäk^{w}ännən au sujet d'une accusation que Tädla Abba Gubän avait portée, corrobore cette image (Haylä-Giyorgis : 62). Ailleurs dans l'œuvre du biographe, la rectitude de l'attitude du ras au Təgray, face à l'opposition du *däğğazmač* Hagos, est relatée avec humour et rajoute un élément à la perception du gouverneur

[610] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 44.
[611] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 46.

représentant de la légalité gouvernemental mais soucieux d'agir avec équité, sans se laisser influencer par son entourage qui réclame moins de conciliation :

« የካቲት 4 ቀንም ራስ መኮንን በመቀሌ ሳሉ የራስ ስብሐት ወንድም ደጃች ሐጎስ ከአጋሜ ቢጠሩት አልመጣም አለ ። ያሰቃዩኛል ብዬ ፈራሁ ፥ እጄን እንዳያስሩኝ በአክሱም ታቦተ ጽዮን ይማሉልኝ" አላቸው ። ራስ መኮንንም "ወንድሜ ምን አደረግሁህ" አሉት ። እሱም "እስከ አሁን ምንም አላደረጉኝም ለወደፊቱ ተጠራጥሬ ነው" አላቸው መኳንንቱም ራስ መኮንንን "ርስዎ ለእጁ ይማሉለት ፥ ያልማልነው እኛ እግሩን እናሥረዋለን" አሉዋቸው ። ከዚያም ተነሥተው ወደ አክሱም ደረሱ ። በዚያም ማሉለትና አስገቡት ። »[612]

Puis le 4 *yäkkatit* [11 février 1900] alors que le *ras* Mäk^{w}ännən appelait le frère du *ras* Səbhat, *däǧǧač* Hagos de l'Agame, celui-ci refusa et dit : « J'ai peur que vous me maltraitiez ; jurez-moi que vous ne m'attacherez pas les mains. Jurez-moi que vous ne me ferez pas prisonnier au nom du *tabot* de Ṣyon d'Aksum. » Et le *ras* Mäk^{w}ännən lui répondit : « Mon frère, que t'ai-je fait ? » Il lui répondit : « Jusqu'à présent vous ne m'avez rien fait, mais je doute de ce qui va advenir », et les nobles déclarèrent au *ras* Mäk^{w}ännən : « Jurez-lui pour ses mains et nous qui n'avons pas juré nous l'attacherons par les pieds. » Là, il [*ras* Mäk^{w}ännən] partit et arriva à Aksum. Là il [*däǧǧač* Hagos] lui fit le serment de rentrer dans les rangs.

Dans cet extrait, il n'y a pas de contradiction entre l'amour du Christ (« mon frère » est aussi un terme dans lequel se retrouvaient les premiers chrétiens et le recours au pouvoir répressif si la raison d'État y oblige « nous l'attacherons par les pieds ». Les informations fournies par les biographies nous conduisent à interroger la construction du mythe du juge, Adrien Zervos y consacrant encore en 1936 des pages qui mentionnent de nombreuses anecdotes[613]. Le mythe perdure et Haylä-Səllase en revêt les atours dans l'image qu'il orchestre de son mode de gouvernement :

« ይልቁንም ያዲሲቱ ኢትዮጵያ መሥራች የሆኑት ግርማዊ ቀዳማዊ ኃይለ ሥላሴ የዳኝነትን ሥራ አካሄድ በዘመናዊ አቋም አደራጅተው ሕጎችንም እንዲዘጋጁ አድርገው በሚሠራበት ባሁኑ ጊዜ ይህ ብቻውን የማያረካቸው ሆኖ ካባቶቻቸው ተያይዞ የመጣውን ብሔራዊ ልማድ በመከተል በከባድ አሳፈኒታቸው ላይ በዙፋን ችሎት እየተገኙ ሕዝባቸውን በዳኝነት ለመጠበቅ የሚፈጽሙት አድካሚ ተግባር [...] »[614]

Plus spécifiquement, sa Majesté Haylä-Səllase premier, le fondateur de la nouvelle Éthiopie, ayant conduit le travail de la justice par les fondations modernes qu'il a érigées et les lois qu'il a préparées, par un travail exigeant de tous les instants, continuant les pratiques nationales liées à l'héritage de son père, tout en s'acquittant de la lourde responsabilité du tribunal impérial, protégeant le peuple par sa justice, a accompli une tâche harassante […].

4. L'homme pieux

Haylä-Giyorgis Bälläṭä écrit avec sa culture d'homme d'Église, tout en ayant la liberté de ton que lui confère sa place de laïc (il n'est ni prêtre, ni moine) an sein de l'institution ecclésiale.

[612] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 63.
[613] ZERVOS, Adrien, 1936, *L'empire d'Éthiopie, le miroir de l'Éthiopie moderne, 1906-1935* : 64-65.
[614] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 49.

Pour cette raison et en accord avec les transformations de son temps, il ne cherche pas à recréer une « hagio-chronique », mais même s'il emprunte chez des prédécesseurs, il donne une tournure neuve aux événements qu'il entreprend de relater. En outre, dans son esprit il ne s'agit pas d'emprunts mais de montrer qu'il connaît les textes sacrés et il rend ainsi hommage aux saints lettrés qui l'ont précédé. Les incursions d'éléments bibliques sont des points de repère culturels, dans lesquels n'importe quel lecteur chrétien peut se reconnaître, L'expérience de lecteur est d'abord de retrouver sa propre identité culturelle dans un texte et de se sentir membre d'une communauté au sein de laquelle circule une vision du monde partagée. Le socle biblique est indispensable à l'appréhension de cette société, qui malgré les brèches produites par le *därg*, considère sa foi comme exceptionnelle et à préserver, ceci antérieurement aux assauts des églises *pente* (de la mouvance pentecôtiste) sur la société éthiopienne bousculée par la mondialisation. Le biographe ne cherche pas à se distinguer du passé, à travers les manifestations de piété dont il charge son personnage. La distinction de Mäk^{w}ännən dans la piété sont relevées dès son enfance, au cours de laquelle son éducation est constituée des éléments de base de la culture éthiopienne, à savoir la connaissance des Psaumes (*Dawit,* ዳዊት ።) pour affermir sa foi et l'affirmation d'une nation élue, et du *Siracide* (*Le Livre de Sirak*, መጽሐፈ ፡ ሲራክ ።) pour l'apprentissage de la retenue, de l'humilité, de l'obéissance et de la bienfaisance :

« ያን ጊዜ ዓጼ ምኒልክ 24 ዓመት ሆኑዋቸው ነበር ። ራስ መኮንን 16 ዓመት ሁኑዋቸው ነበር ። እስከዚያም ድረስ መጽሐፈ ሲራክንና መዝሙረ ዳዊትን ሌሎችንም አምላካውያት መጻሕፍትን ማንበብን እየተማሩ ነበሩ ። »[615]

À cette époque, '*aṣe* Mənilək avait 24 ans. Le *ras* Mäk^{w}ännən avait 16 ans. Jusqu'à présent, il avait étudié le *Livre de Sirak* et le *Dawit* ainsi que d'autres livres religieux.

Däməsse Wärq-ʾAgäññähu rajoute qu'avant de se rendre au palais royal du Šäwa, Mäk^{w}ännən fit l'apprentissage de l'amharique.[616] Cette éducation, par l'exemple des *Écritures* est caractéristique de la formation des saints :

« Notre père, Iyasus Mo'a eut une bonne éducation dans la maison de son père, en acquérant tout le savoir, en méditant le Nouveau et l'Ancien Testaments […] »[617]

À son tour Täfäri bénéficie d'une éducation religieuse et en 1905, au monastère de Ʒəmqätä Bahər Mikael, le père et le fils se retrouvent pour parler toute la nuit de la bonté de Dieu,[618] reprise d'un thème hagiographique, comme lors de cette rencontre entre Iyasus Mo'a et un diacre :

[615] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 18.
[616] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 19.
[617] KUR, 1965 : 7.
[618] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 69, 71.

« À ce moment ils se rencontrèrent, se souhaitèrent la bienvenue et échangèrent des salutations. Ils restèrent tous les deux à l'église parlant des merveilles de Dieu […]. »[619]

Énumérer en détail toutes les manifestations de la piété de Mäk^{w}ännən dans nos sources relèverait du catalogue et produirait davantage de redondances que cela ne ferait avancer notre réflexion. Les vertus attribuées au prince que nous avons précédemment analysées (esprit chevaleresque, abnégation, loyauté, sens de la justice) trouvent bien-sûr leurs racines dans la foi de Mäkwännən qui prie régulièrement et respecte le calendrier liturgique. La fête de l'Assomption est mentionnée trois fois (1893, page 46 ; en 1896, page 56 ; en 1905, page 73). La fête chrétienne de la montée de Marie au ciel (**ፍልሰታ ። *fəlsäta***) s'accompagne d'un jeûne (**ጾም ። *ṣom***) et d'une retraite spirituelle (**ሱባኤ ። *subaʾe***) qui sont l'occasion de faire le point sur sa foi et les grandes orientations de sa vie. Ainsi, trois fois, ces fêtes ponctuent les grandes étapes de la vie de Mäkwännən, comme en 1896 après qu'il a survécu à Adwa. La Vierge, dont le culte a été introduit dans le calendrier liturgique par l'empereur Zär'a Ya'əqob en 1442, est l'incarnation symbolique de la nouvelle Alliance, comme les Tables de la Loi inscrivait l'ancienne. Par ailleurs, Mäk^{w}ännen s'en remet à Dieu pour le chemin qu'il doit suivre dans sa vie, comme lorsque les contractions de l'accouchement s'emparent de Yäšimäbet pour la dixième fois :

« ወደ ሥዕል ቤት ገብተው በቅዱስ ሚካኤል ሥዕል ተደፍተው ሰገዱና ሚስቴን ከምጥ ጻዕር ጋር ትገላግላት ዘንድ ፡ እኔም ወላድ ስሆን የወላድ መካን ሆኛ ለሁና ለእኔ ለአገልግጋይህ ዘርን ትተካ ዝዘንድ ተማጽኜብሃለሁ እያሉ ስእለት ተሳሉ ። »[620]

Étant entré dans l'oratoire, il se prosterna sous l'icône de saint Michel, et fit un vœu qui disait : « Je te supplie de la libérer des douleurs de l'accouchement, moi qui étais fertile je suis sans descendance, donne-moi à moi qui suis ton serviteur, un héritier qui puisse me succéder.

Il se tourne également vers Dieu et lui demande secours (jamais pour lui-même mais toujours pour les autres), alors qu'une invasion acridienne ravage le pays et sème la désolation. Dieu lui indique la solution à travers l'idée d'une importation de riz et de sorgho égyptien. À cette occasion, un autre des fruits de sa piété est magnifié par le biographe : la charité : « du pain appelé manne il les nourrit (**መና ፡ የሚባል ፡ ዶባም ፡ መገባቸው ። **) »[621].

Sa passion pour la charité, à l'égal d'un saint, est particulièrement détaillée par Däməsse, qui décrit la mise en place d'une œuvre charitable qui s'apparente par sa régularité à une ébauche de système d'aides sociales :

[619] KUR, 1965 : 8.
[620] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 43.
[621] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 73.

« በዚያን ቀን ነዳያን ካልሆኑ በቀር ሌላ ሰው አይቀላቀልም ፤ ከዚህም ሁሉ በላይ ልዑል ራስ ቢኖሩም ባይኖሩም በየሳምንቱ እሑድ 400 መሐለቅ ለነዳያን ምጽዋት እንዲሰጥ ቋሚ ትእዛዝ ተሰጥቶ ነበርና ባለቃ ዳኜ እጅ ወጪ እየሆነ ይታደል ነበር ። »[622]

À cette époque, les pauvres n'étaient pas tenus à l'écart des autres personnes, et là [au Harärge], il avait été donné l'ordre formel, que le dimanche soit faite par ceux qui dépendaient [directement] du *lə'ul ras* et ceux qui n'en dépendaient pas, une collecte de 400 *mähalläq* [petite monnaie d'argent] d'aumône pour les pauvres ; puis cette somme était distribuée de la main-même de l'*aläqa* Dañña.

En définitive, l'installation de Mäkʷännən à Harär inaugure une ère de prospérité qui est enfantée dans le sang (la conquête et la guerre) mais symboliquement, par la construction de la première église. De même que Yäšimäbet rejoint son mari pour s'unir avec lui et donner naissance à Täfäri — le nouveau destin de l'Éthiopie — c'est l'épouse qui apporte le *tabot* de saint Michel du Šäwa à Harär, consacrant ainsi l'union de la nation éthiopienne et du Dieu de la nouvelle et de l'ancienne Alliance, en ces terres jadis foisonnantes d'hostilité. Au milieu des musulmans, de l'édification de l'ordre chrétien, dont Haylä-Giyorgis se fait le promoteur dans son œuvre, découle la bienfaisance incarnée en Mäkʷännən.

« ወ/ሮ የሺእመቤትም ወደ ዳጃዝማች መኮንን ቤት መንግሥት ገቡና እጅ ነሡዋቸው ። ሁለቱም የእግዚአብሔርን ገናናነቱን ተጣወቱ ። እኅቴ ወደእኔ በደኅና መጣሽን? ብለው ደጃዝማች ጠየቁዋቸው ። ወይዘሮ የሺእመቤትም መልሰው "አባቴና መምህሬ ወልደ ሚካኤል እንዲጠብቀኝ የተዉልኝን የቅዱስ ሚካኤልን ጽላት ይዘውና በደረታቸው ታቅፈውት ስለነበር" እሥራኤልን የደመና ዓምድ እየተከለ እንደመራቸው ከግብፅም ምድር እንደ አወጣቸው […] ከዚህም በኋላ "ፈጽሞ የተመሰገንህ ሁላችንንም ጠብቅ ፥ ትጉህ ጠባቂ በብዙ ምሕረት ጐብኘን ፥ መርዳት የምትችል ርዳን ፤ ያዘነውን የምታረጋጋ አረጋጋን እያሉ በመጸለይ ይህን ታቦት በፊት ለፊታቸው አኖሩት ። በቅዱስ ሚካኤልም መምጣት የሐረር ምድር ተቀደሰች ። መሥዋዕትም ሠርተው ቍርባን አሳረጉ ዕጣንም አጠኑ ። ጌታችን "ሥጋዬን የበላ ደሜንም የጠጣ ከእኔ ጋር ይኖራል እኔም ከእሱ ጋር እኖራለሁ" (ዮሐ. 6 53–56 ያለውን አስበዋልና ደጃዝማች መኮንንና ወይዘሮ የሺእመቤት ሥጋውን ደሙን ተቀበሉ ። ከዚህም በኋላ በፍቅርና በሰላም ተቀመጡ ።

ከዚህ ነፊት በሐረር ምድር ከዛሬ በቀር እምነትም ጥምቀትም ቍርባን መቀሩብም አልነበረም ። ይህም ሁሉ የሆነ ሐረር ከቅኚ ግዛት ነፃ ከወጣች በኋላ በሦስት ወር ነው ። »[623]

Wäyzäro Yäši'əmäbet pénétra dans le palais du gouvernement du *däǧǧazmač* Mäkʷännən et lui fit sa révérence. Et tous deux s'entretinrent à propos de la grandeur de Dieu. « Ma sœur, as-tu fait un bon voyage jusqu'à moi ? », lui demanda le *däǧǧazmač* Mäkʷännən. « Comme pour mon père et maître Wäldä-Mika'el serrait contre son sein l'icône de saint Michel que vous m'aviez laissée pour qu'elle me protège, j'ai été guidée comme Israël en sortant d'Égypte […] Après cela, elle dit en prière [à saint Michel]: « Sois grandement remercié pour notre protection à tous, garde vigilant veille sur nous avec beaucoup de sollicitude, donne-nous toute l'aide possible ; toi qui console celui qui est affligé, apaise-nous, dit-elle en prière et elle posa le *tabot*. Le pays de Harär est béni par la venue de saint Michel. » Et ils offrirent une bénédiction en prenant l'eucharistie et brûlant de l'encens. Notre

[622] DÄMƏSSE WÄRQ-'AGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m.:* 45-46.
[623] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 27-28.

Seigneur a dit : « Celui qui a mangé ma chair et qui a bu mon sang vit, demeure en moi et je demeure en lui. » (*Jean* : 6 : 53-56), ayant médité ses paroles, *däǧǧazmač* Mäkʷännən et *wäyzäro* Yäši'əmäbet reçurent la chair et le sang du Christ. Après cela, ils vécurent dans l'amour et la paix. Auparavant à Harär, excepté aujourd'hui, il n'y avait ni foi chrétienne, ni baptême, ni eucharistie. Et ceci eut lieu à peine trois mois après que Harär fut libérée de l'asservissement.

Le cadre de la scène est ainsi posé. Däməsse précise quant à lui, que Yäšimäbet amena avec elle en janvier 1888, des quantités suffisantes de blé et de vin pour l'eucharistie (Däməsse : 38). Par cet acte fondateur, l'installation du *tabot*, un géo-symbole est posé, celui de l'identité chrétienne qui (re)prend possession d'un espace pour en faire un territoire quadrillé par la loi du Christ, habitable par les chrétiens venus des hauts-plateaux. Dans l'esprit des biographes apôtres du pouvoir, le processus est le même que pour les Européens installant leurs systèmes de domination en Afrique : l'implantation de la « civilisation », même si celle-ci ne sert qu'une catégorie de la population. Pour le géographe Joël Bonnemaison, la civilisation est le résultat d'une dérive technique et est liée à la ville.[624] Ici la technologie qui fait se répandre la civilisation est l'arme à feu, et c'est dans la ville qu'est édifiée l'église. L'espace est balisé par des symboles qui lui donnent du sens et y inscrivent des valeurs, mettant en adéquation l'espace réel, vécu et culturel.

La consécration de la représentation du pouvoir chrétien est exprimée par cet hommage, du clergé au *ras* à Adwa pour le nouvel an 1899 : « **ለነገሥታት እንደሚያደርጉት ሥርዓት ሁሉ እንደዚህ ለራስ መኮንንም አደረጉላቸው ። »**[625] Les cérémonies, telles qu'ils les accomplissaient pour les rois, ici ils les célébraient pour le *ras* Mäkʷännən.

Cependant même si avec sa participation au couronnement d'Edouard VII en 1902, Mäkʷännən atteint une popularité qui l'associe aux personnalités célèbres, il ne se départit pas de l'ascèse et de son désir de purification qui l'avait singularisé lors de sa décision de prendre le poste de Harär. Lorsqu'en 1902, il rend intacte la jeune fille que Ṭaytu lui avait donnée en mariage, il exprime son dédain de la chair et sa fidélité pour Yäšimäbet au-delà de la mort

« ከራስ መኮንን በስተቀር ብብቱ እሳት ቋጥሮ የማይቃጠል ማን ነው? (ምሳ ፡ 6,27) ያለ ግን ኹነት ከሴት ጋር ሲነጋገሩ በመቈየታቸው ንጉሡና ፅቴጌ ይህን ሰምተው አደነቁዋቸው ። »[626]

Excepté le *ras* Mäkʷännən, qui peut tenir du feu sous ses vêtements sans se brûler ? (*Proverbes* : 6 : 27) Apprenant sa tempérance, le roi et la reine furent admiratifs qu'il soit demeuré avec une femme se limitant à la conversation sans autre relation.

Qui, mieux qu'un homme de pouvoir qui pense d'abord aux autres avant de penser à lui-même et qui méprise la chair éphémère peut gouverner à l'image du Christ ?

[624] BONNEMAISON, 2000 : 47 ; 81.
[625] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 63.
[626] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 66.

Enfin la mort de Mäkʷännən, frappé par une maladie foudroyante (non identifiée, Harold G. Marcus propose la typhoïde sans justifier)[627] est décrite comme la fin d'une ère de prospérité. Les témoins relatent effectivement les manifestations populaires qui accompagnèrent l'annonce du décès.[628] Haylä-Giorgis manie les hyperboles pour signifier ce que l'entendement semble se refuser à admettre. Le *ras*, que le biographe célèbre ici comme un quasi surhomme, est pourtant mort, en toute simplicité.

« መጋቢት 9 ቀን የክርስቶስን ሥጋውን ደሙን ተቀበሉ ። በዚያም ቀን ደጃዝማች ተፈሪን ወደሐረር ላኩዋቸው ። ለምኒልክ መንግሥት 41 ዓመት ከአገለገሉ በኋላ ፥ በምድርም ላይ 53 ዓመት ከ10 ወር ከ12 ቀን በሕይወት ከኖሩ በኋላ ፥ ሐረርንም 19 ዓመት ከሁለት ወር ከአሥራ ሁለት ቀን ከገዙ በኋላ መጋቢት አሥራ ሦስት ቀን ሐሙስ ዕለት በሦስት ሰዓት ራስ መኮንን ራሳቸውን ዘንበል አደረጉና ያንጊዜ ነፍሳቸው ወጣች ። [...] ከዚያም ደጋጎች ሰዎች ከምድረ ቁልቢ ወደ ሐረር ምድር ካወረዱዋቸውና በድናቸውን ለመገነዝ ከርቤና እሬት የተቀላቀለበት ሽቱና ከተልባ እግር የተሠራ ንጹሕ ልብስ አመጡ ። (ዮሐ ፡ 19,3 9–40) ካህናቱና መዘምራኑም "የጻድቅ ሰው ሞቱ በእግዚአብሔር ፊት የከበረ ነው" (መዝ ፡ 115,6) እያሉ በመዘመር በምስጋና በምኑሌት ተቀበሉዋቸውና ለዓርብ አጥቢያ ከሌሊቱ በ9 ሰዓት በደብረኃይል አስገቡዋቸው ። ሁለተኛም ካህናቱ "የማይሞተው ሞተ ራስ መኮንንን የምትወዷቸው ፈጽማችሁ አልቅሱላቸው ወየው ! ወየው ! ወየው ! ደስታችን መኮንን! ምግባችን መኮንን መጠጣችን መኮንን ጌጣችን መኮንን! እያሉ አለቀሱ ። »[629]

Le 9 *mäggabit* [18 mars 1906], il communia avec le corps et le sang du Christ. Ce même jour, il envoya le *däǧǧazmač* Täfäri à Harär. Après avoir servi le gouvernement de Mənilək pendant 41 ans, et après avoir vécu sur terre 53 ans, 10 mois et 12 jours, et après avoir gouverné Harär 19 ans, deux mois et douze jours, le 13 de *mäggabit*, [22 mars 1906] un jeudi à 3 heures [9 heures du matin], il pencha la tête et rendit l'âme. De là, une fois que les gentilshommes l'eurent descendu de Qulləbbi à Harär, ils firent venir du parfum à base d'aloès et de myrrhe et des vêtements en lin immaculés pour embaumer son corps. (*Jean* : 19 : 39-40) Les prêtres et les chantres en disant « La mort du juste est précieuse devant Dieu » (*Psaumes* : 115[116]: 15), l'accueillirent par des psaumes, des louanges, des hymnes, et dans la nuit de jeudi à vendredi, à neuf heures de la nuit [3 heures du matin], ils le firent déposer à Däbrä-Hayl à neuf heures de la nuit [3 heures du matin]. À nouveau, les prêtres, dirent deuxièmement en pleurant : « L'immortel est mort ! Par l'amour que vous lui portez, pleurez de toutes vos forces le *ras* Mäkʷännən ! » Ils se lamentèrent : « Hélas ! Hélas ! Hélas ! Mäkʷännən notre joie ! Mäkʷännən notre pain ! Mäkʷännən notre boisson ! Mäkʷännən notre ornement ! »

La biographie s'achève sur la fin d'un âge d'or.

[627] MARCUS, 1995 : 6.
[628] MERSÉ HAZEN WOLDE QIRQOS [MÄRSʼE -HAZÄN WÄLDÄ -QIRQOS], 2004, *Of What I Saw and Heard, The Last Years of Emperor Menelik II & the Brief Rule of Iyassu* : 17-18.; PÉTRIDÈS, 1963: 279-280.
[629] HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ, 1989 *a.m.:* 75-76.

Conclusion

La traduction et la lecture analytique de deux biographies du *ras* Mäkʷännən, écrites en 1938 *a.m.* (1946) et en 1953 *a.m*. (1960-61) nous ont permis de mettre en lumière la perception du pouvoir que ces deux sources historiques éthiopiennes charrient. Les deux œuvres sont produites dans des circonstances différentes. L'auteur le plus ancien qui est notre source principale, Haylä-Giyorgis Bälläṭä, est un spécialiste de la danse et des chants religieux, de la liturgie et des textes sacrés. Il était *däbtära* dans le monastère Ṭəmqätä-Bahər Mika'el (« lac du baptême de saint Michel »), dont Mäkʷännən est le patron laïc et que son fils, Täfäri, fréquente pour son éducation traditionnelle.

Haylä-Giyorgis assume complètement son projet biographique : montrer comment Mäkʷännən a servi l'Éthiopie et l'a fait prospérer par son gouvernement au Harär et au Təgray. La démarche historique de l'auteur est sous influence : aucune critique du pouvoir n'est voulue, et les exagérations et répétitions qui balisent le texte transforment les éloges en propos parfois pesants. Cependant, son texte est riche de données historiques puisqu'il a lui-même été témoin des faits alors que Mäkʷännən était en poste au Harär depuis 13 ans et que Täfäri avait 8 ans. Par ailleurs il a mené des enquêtes orales. La précision de certains faits peu connus du public, les noms des officiers et religieux qui entourent Mäkʷännən, la volonté de tenir une chronologie pointue (jour, mois, année) font de cette biographie plus qu'une chronique ou qu'une hagiographie. Certes, tout comme le pouvoir en place, le biographe est originaire du Šäwa et donne en conséquence une perception des événements et de l'espace à travers ses filtres culturels et identitaires. Son œuvre est une célébration du pouvoir en place, justifié par Dieu et en conséquence légitime à transformer un espace jadis sauvage et mouvant, en territoire organisé et prospère. La vaillance, l'équité, l'abnégation et la bonté du gouverneur Mäkʷännən, catalogue des vertus du prince chrétien, sont montrées comme les caractéristiques d'un gouvernement idéal, reflet terrestre du royaume gouverné par le Christ, tel que l'annonce sa parousie.

En tant que document historique, le texte de Haylä-Giyorgis ne se limite pas à fournir des informations sur une époque de transformations de la structure politique éthiopienne et sur la façon de lui rendre hommage. En effet, l'auteur se singularise par une certaine liberté de ton, ayant l'immunité de son statut religieux et de sa proximité physique au sein de son monastère avec la famille Mäkʷännən (son épouse en 1894, puis le *ras* en 1906 y sont inhumés). Les relations homme-femme, père-fils y sont traitées avec lyrisme, les sentiments étant exposés avec simplicité comme étant l'émanation de la famille chrétienne parfaite, que toutefois Dieu met à l'épreuve par la maladie et les deuils. C'est, dans notre approche, l'intérêt majeur du travail du *däbtära*, rendre le pouvoir accessible au lecteur en lui donnant de la chair et des émotions. Le biographe procède à une réelle personnification du pouvoir dans le sens où il fait correspondre un corps, un caractère, une personnalité, avec un représentant du système politique. C'est peut-être cette démarche littéraire qui a retardé la

parution de l'œuvre, qui n'est publiée dans sa version originale en *gə'əz* qu'en 1965 *a.m* (1972-73), Haylä-Səllase pouvant estimer que la propagation d'images de lui enfant couvert de baisers par son père ou par Mənilək, ou la mise en parallèle constante de la vie de Mäk^{w}ännən et de Täfäri avec celle des saints ou du Christ, donnait une image désuète de l'empereur, qui à partir de 1941, a travaillé à accroître la puissance de son pouvoir et à contrôler son image publique.

Le deuxième biographe, Däməsse Wärq-ʾAgäññähu, qui procure des informations qui peuvent compléter l'auteur précédent, travaille quant à lui dans un cadre beaucoup plus formel et abstrait, étayant sa biographie de considérations sur la grandeur de la nation et de celui qu'il nomme son artisan, Haylä-Səllassie. Il semble même parfois perdre de vue son sujet, lorsque par exemple, il reprend la *Chronique du règne de Mənilək II* de Gäbrä-Səllase pour décrire la guerre contre les Italiens, et ne fait réapparaître Mäk^{w}ännən qu'à la fin du chapitre, comme un des héros, mais sans caractéristiques personnalisées et qui n'est en définitive qu'un élément saillant parmi d'autres dans le processus de célébration que l'écrivain fait de cette victoire comme événement mondial. La biographie de Däməsse s'apparente plus à un discours politique qui charrie des métaphores éloquentes qu'à un travail qui cherche à faire revivre l'authenticité de Mäk^{w}ännən et à donner l'image de sa singularité dans l'historiographie éthiopienne. Dans ce cas, *Yä-məsraq bärräññа* est davantage une biographie « prétexte » qui soutient un discours politique apologétique envers l'empereur. Au contraire, *Yälə'ul ras Mäk^{w}ännən tarik* est conçue comme une biographie de terrain dont la mise en forme serait un stock inépuisable d'images littéraires bibliques, que l'auteur connaît par cœur.

L'intérêt historique des deux biographies est, comme Richard Caulk le mentionnait déjà pour le texte de Haylä-Giyorgis, autant de donner une abondance de dates, de localisations, d'acteurs, d'actions qui prennent part à l'extension territoriale et l'affermissement politique de l'ère ménélikienne, que de montrer comment cette construction d'un empire est perçue et légitimée de l'intérieur. Les thèmes structurants du pouvoir sont aussi ceux qui organisent la société : conviction d'appartenir à une nation élue, rôle de la transcendance qui motive les grands élans de progrès (mobilité considérable des hommes, malgré les moyens de transport limités et le relief accidenté ; mobilisation pour défendre une cause ; résignation au sacrifice de sa vie), mais humilité devant les aléas, comme la maladie, respect de l'autorité mais capacité à l'affronter si elle n'est plus motivée par le sens de la justice.

En outre, les documents étudiés posent la question de l'attrait pour l'homme de pouvoir providentiel, celui qui apporte la paix et la prospérité et qui n'endure que peu de contre-pouvoirs car il est bienfaisant pour les hommes. Les biographies recréent une image du pouvoir idéalisée. Contrebalancer cette image est facile depuis les enquêtes historiques faites sur les *Oromo* ou les *Bertha* et l'aborder en terme d'asservissement des populations et d'exploitation économique. Or, ce pouvoir *amhara* imposé a produit un nouveau territoire,

aussi inégalitaire soit-il, l'Éthiopie d'après les conquêtes est une nouvelle entité géopolitique.

À la problématique posée en introduction, nous avons essayé de répondre par la mise en contexte de nos sources, avec comme ligne directrice la mise à distance du discours laudatif des auteurs qui cherchent à faire circuler la fascination qu'ils éprouvent pour le *ras* Mäk^{w}ännən. Il apparaît que malgré l'adhésion assumée des textes au pouvoir, ces biographies sont bien de l'histoire et contribuent à l'historiographie de l'Éthiopie, ainsi qu'à la connaissance de la perception du pouvoir. En effet, la subjectivité de la démarche biographique, le socle des épopées bibliques, le poids de la morale chrétienne ou le cadre de la « grande Éthiopie »[630], n'ont pas empêché Haylä-Giyorgis de rechercher la précision informative et de montrer que le pouvoir tel qu'il a été expérimenté à Harär entre 1887 et 1906, n'est pas que le résultat d'une colonisation inique et que Harär n'a pas fonctionné que comme siphon du bétail *somali*, des armes européennes, des produits importés ou des taxes douanières. Les biographies dont nous avons traduit de larges extraits, nous ont confrontés à un amharique parfois ancien et mis aux prises avec des concepts enveloppés dans le vocabulaire qu'il a fallu raffiner pour en tirer l'idée la plus proche de contexte historique, ceci tout en permettant la transposition en français actuel la plus signifiante. Elles valident une forme de gouvernement disparue en Éthiopie, un pouvoir autoritaire que les régimes politiques qui lui ont succédé ont dénoncé sans parvenir à renoncer à une direction autoritaire de la société, et substituant à la catégorie de la population qui dominait une autre. Haylä-Gyorgis Bälläṭä en humanisant le pouvoir dont le gouverneur de Harär était le dépositaire, en a donné une image tour à tour stéréotypée, obséquieuse, nouvelle ou vulnérable. Cependant le pouvoir ici est un produit de l'humanité et du territoire qu'elle s'est appropriée, il n'est pas un objet abstrait et sans racine, il est une perception dans laquelle les Éthiopiens se reconnaissent culturellement ou qu'ils rejettent comme un instrument d'oppression. Le pouvoir selon nos sources n'est pas une méta-structure sans sève, pensée par des théoriciens en quête identitaire : le *ras* Mäk^{w}ännən en tant qu'homme de pouvoir est une création née des valeurs éthiopiennes, une perception de la société qui ne doit rien aux autres cultures que ce qu'elle a produit sur son terroir. La persistance sous d'autres formes, en Éthiopie de ces valeurs culturelles propres, est un enjeu actuel, non seulement en Afrique, mais aussi dans toutes les sociétés en changement permanent.

[630] GASCON, 1995.

Annexe 1 : Haylä-Giyorgis Bälläṭä : *Yäləʾul ras Mäkwännən tarik*

የልዑል ፡ ራስ ፡ መኰንን ፡ ታሪክ

በመጀመሪያ ፡ ታሪኩን ፡ በግዕዝ ፡ ቋንቋ ፡ የጻፉት ፡ የሐረሩ ፡

ግራጌታ ፡ ኃይለጊዮርጊስ ፡ በለጠ ።

እዲስ ፡ አበባ ፣ ፲፱፻፹፱ ዓ.ም.

Introduction :
(pages 7-8)

L'auteur de cette histoire est le *gra-geta* Haylä-Giyorgis Bälläṭä [et il] est né à un endroit qui s'appelle Qärsho Aṭər Əgziabher ʾAb, dans la province du Shäwa, dans le district de Mənğar**.** Dans sa jeunesse, il entra au monastère de Mäkanä Səllase et y a appris le chant et l'art de la poésie religieuse. Après cela, en l'an de grâce 1894 (1901-1902), il est descendu à Harär, étant affecté à l'église Däbrä-Hayl Qəddus-Mikael où il exerçait la fonction de *däbtära*. Et cette église est dans un monastère qui s'appelle Ṭəmqätä-Bahər Mikael. En l'an de grâce 1897 (1904-1905), étant devenu *gra-geta*, il fut nommé dans ce monastère.

Le *gra-geta* Haylä Giyorgis écrivit cette histoire en *gəʾəz* à l'époque où il vivait à Harär. L'idée principale était de montrer ce qu'a accompli le *Ləʾul ras* Mak^{w}ännən pour la mise en valeur du pays en étant fidèle au gouvernement et, que pour accomplir cette tâche, lorsqu'il n'a pas assisté aux évènements, il a questionné les autres, mais lorsqu'il l'a vu de ses propres yeux, il écrivait les faits dont il avait vérifié la véracité et que ses proches lisaient régulièrement. Et il a arrêté l'histoire au moment du gouvernement d'*Abeto* Iyasus et de son abdication.

Son style d'écriture suit celui de l'ancien clergé. On aperçoit dans ce qui a été écrit autrefois par le clergé à propos des rois et qui nous a été légué, les extraits cités de livres saints ou des louanges prononcées pour un personnage et attribuées à une autre personne. Cela explique le genre qu'a employé le *gra-geta* Haylä Giyorgis dans son œuvre.

De même, il écrit d'un trait sans section ni chapitres, sans faire de table des matières. Mais aujourd'hui, pour la commodité du lecteur, des sections et des chapitres ont été organisés. La table des matières a été ajoutée ainsi que quelques images. Toute l'histoire du *ras* Mak^{w}ännən jusqu'à sa mort est intitulée « première partie ». Après cette date, l'histoire des évènements de Harär a été intitulée deuxième partie.

Le *gra-geta* Haylä Giyorgis se munissant du manuscrit de cette histoire, s'est rendu à Addis-Abäba en l'an de grâce 1938 (1945-46), par l'intermédiaire du Bureau gouvernemental d'édition des informations et de l'histoire (et) offrit son manuscrit à l'agence nationale d'imprimerie le 19 *mäggabit* [28 mars 1946] et s'en retourna [à Harär].

Après cela, il vécut à Harär et mourut en l'an de grâce 1942 au mois de *nähase* [août 1950] et fut enterré à Däbrä-Hayl Qəddus-Mikael.

Les générations futures sont reconnaissantes au *gra-geta* Haylä Giyorgis pour la persévérance et les efforts dont il a fait preuve pour leur transmettre un héritage historique.

Résumé de la suite : pour cette nouvelle édition illustrée, les remerciements de l'éditeur vont à tous ceux qui ont fourni leur aide ainsi qu'au *Blata* Märsəʾe Hazän Wäldä Qirqos pour cette introduction.

Ce livre a été publié et traduit par les arrière petits-enfants de *Ləʾul ras* Mäkʷ ännən au mois de *säne* [du 8 juin au 7 juillet] de l'an de grâce 1988 [1995-1996].

Table des matières de la première partie
(pages 143-146)

Chapitre 1 : notre devoir est de nous remémorer les noms des rois d'Éthiopie, pays des Agə'azit [ceux qui parlaient *gəʾəz*, du royaume d'Aksum].

Chapitre 2 : à propos de la naissance du *Ləʾul ras* Mäkʷännən dans la maison royale et sur l'histoire au temps du règne du roi Tewodros.

Chapitre 3 : comment le *Ləʾul ras* Mäkʷännən a grandi à la cour de Mənilək II et sur les évènements historiques qui se sont accomplis au temps du gouvernement de l'empereur Yohannəs.

Chapitre 4 : sur la conduite de la campagne militaire de Mənilək II au territoire de Harär et de sa prise de contrôle ; la nomination du *balambaras* Mäkʷännən comme *däǧǧazmač* de Harär

Chapitre 5 : la capture de l'émir Abdullahi par le *däǧǧazmač* Mäkʷännən et l'arrivée de Wäyzäro Yäši'əmäbet à Harär.

Chapitre 6 : comment l'empereur Yohannəs apprit la mobilisation des Italiens contre lui et la venue de Mənilək II au Wällo, au Bägemdər et son retour par le Goǧǧam.

Chapitre 7 : comment le *däǧǧazmač* Mäkʷännən fut appelé au Šäwa et s'y rendit avec de très nombreux soldats et comment l'empereur Yohannəs alla vers le Goǧǧam.

Chapitre 8 : lorsque Mənilək II envoya le *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən à Rome et à Jérusalem.

Chapitre 9 : le couronnement de Mənilək II à Ənṭoṭṭo Ənṭəĉĉo et sa venue au Wällo et au Təgray.

Chapitre 10 : le retour du *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən de Rome et de Jérusalem et son arrivée dans la province du Təgray et sa rencontre avec *aṣe* [sa majesté] l'empereur Mənilək à Mäqäle ; sa nomination par Mənilək II à la dignité de *ras* et son retour à Harär.

Chapitre 11 : la venue du *ras* Mäk^{w}ännən au Šäwa au mois de *hədar* [10 novembre-9 décembre] pour faire son compte-rendu sur la répartition de l'*asrat* à Mənilək II, son retour à Harär pour recevoir les impôts et les présents de l'Ogaden.

Chapitre 12 : comment lui est né un fils et comment lui, son épouse et toute son armée se réjouirent.

Chapite 13 : son départ pour le Šäwa au mois de *mäskäräm* [11 septembre-10 octobre] pour participer au conseil du gouvernement, son retour à Harär, le départ de son épouse *Wäyzäro* Yäši'əmäbet au Šäwa et à nouveau son retour.

Chapitre 14 : la venue du *ras* Mängäša Yohannəs depuis le Təgray jusqu'au Šäwa pour se réconcilier avec Mənilək II, le retour [de Mäk^{w}ännən] à Harär ayant appris l'annonce de la mort de son épouse Wäyzäro Yäši'əmäbet.

Chapitre 15 : l'expédition de Mənilək II dans la province du Wällamo et son retour dans sa ville dans l'allégresse et son appel au *ras* Mäk^{w}ännən à cause de la guerre entre le *ras* Mängäša et les Italiens dans le territoire de Kwä'atit ; le départ du *ras* Mäk^{w}ännən pour le Šäwa avec de nombreux soldats.

Chapitre 16 : l'arrivée du *ras* Mäk^{w}ännən au Wällo et sa rencontre avec Mənilək II ; son départ en première ligne et son combat à Alage et Mäqäle.

Chapitre 17 : le départ de Mənilək II pour le Təgray et son arrivée à Adwa ; comment à Adwa il fit la guerre aux Italiens et fut victorieux ; comment pendant qu'il était au combat, le *ras* Mäk^{w}ännən fut frappé d'une balle à la main et comment il repoussa les Italiens jusqu'au fleuve Märäb.

Chapitre 18 : le retour de Mənilək II d'Adwa avec son armée et l'entrée dans sa ville.

Chapitre 19 : le retour du *ras* Mäk^{w}ännən dans la province de Harär et l'envoi de son armée dans l'Ogaden.

Chapitre 20 : son départ pour le Šäwa ; comment il conduisit une expédition dans un territoire arabe nommé Šäwägäle et après avoir fait entrer le petit pays sous son autorité, comment il retourna au Šäwa et rentra alors dans la province de Harär le neuvième mois [ግንቦት ፡ *gənbot*, du 9 mai au 7 juin].

Chapitre 21 : la venue du *ras* Mäk^{w}ännən au Šäwa au mois de *təqəmt* [11 octobre-9 novembre] et sa nomination par Mənilək II dans la province du Təgray ; une fois arrivé au Təgray, comment par l'estime, il conduisit le *ras* Mängäša à Däse.

Chapitre 22 : le retour du *ras* Mäk^{w}ännən au Təgray ; comment lorsqu'il fut au Təgray, il accomplit de nombreuses tâches.

Chapitre 23 : comment le *grazmač* Banti depuis Harär alla faire la guerre contre les musulmans dans l'Ogaden ; comment il combattit et fut victorieux à Ğəğğəga ; la joie du *ras* Mäk^{w}ännən lorsqu'il apprit tout cela.

Chapitre 24 : l'attribution de la province du Təgray au *ras* Wälle et son retour au Šäwa ; son retour au Harär au mois de *hamle* [8 juillet-6 août].

Chapitre 25 : au mois de *hədar* il partit pour la province du Šäwa et il fut contraint au mariage alors qu'il n'était pas d'accord pour épouser une femme.

Chapitre 26 : au mois de *tahəsas* [10 décembre-8 janvier] comment il partit avec sa femme au Šäwa et comment il ramena son épouse à Ətege [sa Majesté] Ṭayitu parce qu'il voulait s'en séparer discrètement ; comment Mənilək II fit appeler son fils unique Täfäri, quand celui-ci fut auprès de lui comment il lui donna plusieurs fois sa bénédiction.

Chapitre 27 : au mois de *gənbot* [9 mai-7 juin] le retour du *ras* Mäk^{w}ännən à Harär avec son fils Täfäri et son départ en Angleterre pour le couronnement du prince héritier ; et son retour de là au mois de *mäskäräm* et son entrée à Harär.

Chapitre 28 : comment au mois de *miyazya* [9 avril-8 mai] il alla à Ğəğğəga pour chasser le lion puis son retour à Harär ; la convocation de ses soldats pour le défilé de la fête de la Croix.

Chapitre 29 : comment au mois de *hədar*, il se rendit au Šäwa, où après avoir appris la nouvelle de la mort du *qäññazmač* Gänäme il tomba malade ; [puis] il guérit de sa maladie

Chapitre 30 : lorsque le *ras* Mäk^{w}ännən au mois de *ṭər* [9 janvier-7 février] quitta le Šäwa et retourna à Harär au mois de *yäkkatit* [8 février-9 mars]; lorsque à cause des sauterelles qui étaient venues et parce qu'il y avait une famine dans la province, il fit venir beaucoup de sorgho avec du riz importés d'Égypte en bateau pour nourrir la population et comment il nomma *däğğazmač* le *fitawərari* Abba Tabor.

Chapitre 31 : la nomination au mois de *ṭəqəmt* de son fils Täfäri à la dignité de *däğğazmač* [et] comment il le confia à la noblesse.

Chapitre 32 : son départ au mois de *ṭər* de Harär pour aller au Šäwa et comment en chemin il fut frappé par une maladie grave et mourut le 13 *mäggabit* [22 mars 1906] à Qulləbbi.

Chapitre 33 : comment il fut ramené de Qulləbbi à Harär pour être enterré à Däbrä-Hayl et qu'il fut pleuré par beaucoup

Chapitre 34 : comment Mənilək II apprit la mort du *ras* Mäkʷännən et comment il fut profondément attristé et qu'ensuite il fit venir l'enfant *däǧǧazmač* Täfäri du Harär ; à sa vue il l'embrassa en le prenant dans ses bras et versa des larmes sur lui ; comment une tente de deuil fut plantée à Fəl-Wəha et comment il y eut beaucoup de lamentations et de peine.

Page 15

Première partie, chapitre 2 : à propos de la naissance du* Ləʾul ras *Mäkʷännən dans la maison royale et sur l'histoire au temps du règne du roi Tewodros.

Revenons à l'histoire du gouvernement de la province du Šäwa ; Sahəlä-Səllase engendra Haylä-Mäläkot et Tänaññä-Wärq et d'autres enfants. Et le mardi 12 *nähase* de l'an de grâce 1836 [17 août 1844], année de Saint Marc, Haylä Mäläkot donna naissance à Mənilək II. Lorsque notre Seigneur a ramené Adam au Paradis, on l'appela le deuxième Adam ; de même lorsque lui [Mənilək] a rassemblé tout ce qui était dispersé a été appelé Mənilək II.

Nommée Wälättä-Səllase de son nom de baptême, celle-ci, Tänaññä- Wärq, fut choisie par les prêtres et la maison royale, pour être donnée en mariage au *däǧǧazmač* Wäldä-Mikaʾel : tous deux étaient de bonnes personnes qui craignaient les saints et Dieu. Ils étaient dans la voie de Dieu. Afin qu'il leur donne des enfants, ils présentaient sans cesse à Dieu une supplication. Ayant entendu leur prière, dieu leur donna des garçons et des filles. L'an de grâce 1844, année de Saint-Jean, le 1er *gənbot* (8 mai 1852), il leur est né un enfant qui surpassait tous ceux qu'on ait vus, et sa naissance réjouit son père, sa mère et toute sa famille. Et parmi eux, il y était comme un prophète (*Luc* : 1, 6).

Page 17

Le huitième jour, les membres de la famille vinrent pour sa circoncision (*Luc* : 1, 56-66). L'apôtre Paul prononça ces paroles : « Il n'y a pas d'autorité sur tout ce qui vit qui n'ait été établie par Dieu ; les gouvernements sont nommés par Dieu ; ainsi celui qui s'oppose aux gouvernements, s'oppose à Dieu. Et celui qui s'oppose reçoit le jugement de Dieu. » (*Épître aux Romains* : 13 : 1-2). Ils le nommèrent du nom de Mäkʷännən. Quand 40 jours passèrent, ils l'emmenèrent à l'église et le baptisèrent au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ayant été appelé Wäldä-Aməlak [Fils de Dieu] à partir de ce moment, il fut élevé dans la crainte de Dieu et reçut une bonne éducation.

La même année, après les 72 années du temps du règne des Princes, Sa Majesté Tewodros se leva. Et [pendant l'ère des Princes] la royauté était une débauchée qui appelait par sa fenêtre tous ceux qu'elle voyait.

L’an de grâce 1848, année de Saint-Marc, Sa Majesté Tewodros vint dans la province du Šäwa.

Le premier *hədar* [10 novembre 1855] notre roi Haylä-Mäläkot mourut et fut enterré à Däbrä-Bäg’ə. Et la noblesse du Šäwa s’étant emparé ici de Mənilək, l’amena à Sa Majesté Tewodros. ‘Aṣe Tewodros termina (sa campagne) et l’accepta avec joie. Et il nomma dans la province du Šäwa *ato* Sayfu et Bäzabhə et il emmena *aṣe* Mənilək qui avait 12 ans et retourna dans sa capitale de la province de G^{w}ändär. À cette époque, le *ras* Mäk^{w}ännən était un enfant de 3 ans. *Aṣe* Mənilək resta 10 ans avec *aṣe* Tewodros.

En l’an de grâce 1857, année de Saint-Jean, le mardi 24 *säne* (30 juin 1865), ‘*aṣe* Mənilək descendit de la montagne de Mäqdäla et s’échappa de l’emprise de Tewodros. Il rentra à Wärqitu Bet sur le Fəyäl *amba* et fut escorté jusqu’à sa province. Le mercredi 17 *nähase* il combattit Bäzabəh à Gadilo c'est-à-dire Bärgəbi et lui infligea une défaite. Et à cause de lui, il s’enfuit et rentra à ‘Afrəqära. Ensuite il retrouva son trône dans la réconciliation. Et que celui qui prononce des mauvaises paroles à propos de lui qu’il soit jugé par une sentence de mort et qu’il meurt de façon atroce.

Page 18

Chapitre 3 : comment le Ləʾul ras *Mäk^{w}ännən a grandi à la cour de Mənilək II et sur les évènements historiques qui se sont accomplis au temps du gouvernement de l’empereur Yohannəs.*

En l’an de grâce 1860, année de Saint-Marc, le 13 *ṭəqəmt* (23 octobre 1867), *Abunä* Sälama mourut et le 5 *miyazya* (12 avril 1868) *aṣe* Tewodros mourut.

À cette époque, ‘*aṣe* Mənilək avait 24 ans. Le *ras* Mäk^{w}ännən avait 16 ans. Jusqu’à présent il avait étudié le *Livre de Sirak* et le *Dawit* ainsi que d’autres livres religieux.

Ayant accompli ses études dans la courtoisie et la bonté et étant le fils de la tante paternelle de sa Majesté Mənilək II, il entra au palais impérial pour apprendre les règles de la vie de cour. Le roi Mənilək ayant déjà remarqué sa courtoisie et sa bonté d’âme, le fit chef des pages de son palais.

Résumé : la royauté est montrée comme une débauchée qui jette d’abord son dévolu sur Täklä Giyorgis, *Agäw* du Lasta, puis sur Yohannəs du Təgray.

Guerres et victoires de Yohannəs contre les Égyptiens.

Page 19 :

À cette époque, notre roi *aṣe* Mənilək avait 38 ans et le *ras* Mäk^{w}ännən avait 30 ans.

Quelques jours plus tard, notre roi Mənilək nomma le *ras* Mäk^{w}ännən chef des comptes du palais : ce fut la charge de *bäğərond*. Il en fit le chef de la maison et le régisseur de toutes les richesses. Il avait la permission de reprendre les chefs, il faisait des érudits des sages car il avait lui-même grandi dans la sagesse, les conseils et dans la crainte de Dieu (*Psaumes* : 104[105] : 21-22 ; *Luc* : 2 : 52).

Alors qu'il occupait cette fonction il emplit de satisfaction son maître qui lui dit : « Tu as été fidèle en peu de choses, je te confierai beaucoup. Entre avec joie dans la maison de ton maître. » (*Matthieu* : 25 : 19-23).

La renommée du *ras* Mäk^{w}ännən fut entendue dans tous les districts du Šäwa. La noblesse et tous les chefs du peuple l'honorèrent avec un grand respect. Et il leur donnait l'enseignement comme ayant autorité, non pas comme leurs scribes. (*Matthieu* : 4 :24. 7 :29).

Page 20 :

Et après cela, c'est alors que notre roi Mənilək fit une proclamation. Il a été proclamé que Mäk^{w}ännən est nommé *balambaras* dans la province du Wäbäri.

Pages 20-24 […]

Chapitre 4 : sur la conduite de la campagne militaire de Mənilək II au territoire de Harär et de sa prise de contrôle ; la nomination du balambaras *Mäk^{w}ännən comme* däğğazmač *de Harär*

Page 24, 3e paragraphe :

Mənilək II suivi du *balambaras* Mäk^{w}ännən entra dans la ville fortifiée qui est appelée Harär et ils détruisirent les murs sur lesquels les paresseux comptaient pour les protéger.

Ils admirèrent le palais d'Abdulayi et la place principale qui est nommée Mägala, les parcs, ainsi que les belles maisons qu'ils virent ; comment a-t-on pu abandonner un pays comme celui-ci ? Ayant ainsi parlé, il retourna à son campement.

Le lendemain, il leva le camp et installa sa tente en un lieu où les routes se croisent et il partit plusieurs fois en reconnaissance ici et là ; une fois à Fädis, une autre fois à Babille, puis une fois à Ğarso, il y resta un mois. Et lorsqu'il revint de Ğarso, à mi-chemin du fleuve qui s'appelle Mälkarafa, il donna pour le déjeuner un banquet aux nobles. C'est un lieu où l'on construira une église.

Prévoyant son retour dans la province du Šäwa, Mənilək s'adressa aux nobles et leur demanda : parmi vous, qui va rester pour garder ce pays ? Les nobles, l'ayant entendu s'interrogeaient les uns les autres : est-ce que c'est moi ? De peur qu'ils ne soient laissés dans ce pays, ils passèrent la nuit à angoisser. Le *balambaras* Mäk^{w}ännən fut celui qui se leva

parmi eux et dit : « Moi je reste. Je mourrai pour vous ; j'accomplirai la volonté de mon maître Mənilək. »

Page 24 :

À cette époque, le *balambaras* Mäk^{w}ännən, parce qu'il méprisait les plaisirs de ce monde et parce qu'il pouvait endurer plus que l'amertume de la mort pour le gouvernement de Mənilək, se conduisait comme Adinon, Iyabuste et ainsi qu'à l'égal d'Elyana. À partir de là, sa vertu lui fut comptée pour l'éternité.

Page 25 :

Mənilək II ayant dit : « À partir de maintenant qu'on t'appelle *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən», il le nomma par une proclamation en faisant battre le tambour. À ce moment là, la noblesse du Šäwa se réjouit de sa récompense (de leur sauveur), parce qu'il restait pour eux, mais aussi une partie d'entre eux était contente parce qu'ils le craignaient lorsqu'il était au palais de Mənilək et qu'il abandonnait la charge des comptes palatiaux. Au contraire, son maître, Mənilək II se dit à lui-même en se réjouissant : « Mon fils est parvenu à la promotion et à la faculté de protéger le pays », [il déclara] en outre : « J'ai trouvé en Mäk^{w}ännən quelqu'un de loyal et d'altruiste comme je le souhaitais. », continuant ainsi : « que ta descendance soit aussi nombreuse que les étoiles du ciel et le sable de la mer, que ton abondance surpasse la rosée qui vient et dépasse les limites de la terre », et le couvrit de bénédictions. « Comme Dieu bénit Abraham, et comme Abraham bénit Isaac, et comme Isaac bénit Jacob, et comme Jacob bénit Judas, et comme Judas bénit David, et comme David bénit Salomon, et comme Salomon bénit son fils Mənilək, cette bénédiction qui est descendue des uns sur les autres, demeure sur le *däǧǧazmač* Mak^{w}ännən. Et il est béni aujourd'hui. Il nourrira les oiseaux grands et petits, la vache et le mouton selon leurs efforts et il les protègera de ceux qui semblent humains, les personnes vêtues de peaux de mouton qui semblent blanches mais sont noires en-dedans, qui viennent avec la ruse de la bête et la férocité du loup. »

Après cela, Mənilək II s'adressant à la noblesse g^{w}ändarienne qu'il avait laissé avec le *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən: « Demeurez par amitié aux côtés de mon fils le *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən, soyez fermes comme la pierre spirituelle et comme l'Arche d'alliance, vous êtes choisis parmi tous ceux de mon armée impériale », leur dit-il. *Däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən veille sur eux comme sur ta pupille, qu'ils soient comme tes mains et tes pieds. Notre roi Mənilək ayant parlé ainsi, retourna au Šäwa dans la paix et la sérénité.

Page 26 :

Chapitre 5 : la capture de l'émir Abdullahi par le **däǧǧazmač** *Mäk^{w}ännən et l'arrivée de* **wäyzäro** *Yäšiʾəmäbet à Harär.*

Après avoir raccompagné Mənilək II, le *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən fit garder les cinq portes. À chaque porte, il fit poster 12 gardes. Le nombre des gardes aux portes, sans compter les

femmes et les enfants, était de 500. Comme l'a dit David : « Les ennemis de Dieu, même s'ils sont riches et grands, disparaîtront comme la fumée qui se volatilise. » (*Psaumes* 36 [37] : 20) Abdullayi disparut comme la fumée qui se volatilise et à partir de ce jour on ne trouve plus sa trace. Le *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən lui avait dit : « Pour moi tes crimes sont pardonnés et je prie pour toi. À partir de maintenant pends garde à ne plus commettre à nouveau le mal afin qu'il ne t'arrive pas quelque-chose de pire ». (*Jean* : 5 : 14)

Quelques jours après s'être trouvé dans la région de Ĉälänqo pour y constater les troubles provoqués par Abdullayi, à la frontière entre le Harär et l'Ogaden, les populations qui se trouvaient à Babəlle déclenchèrent une révolte. Lorsque le *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən les affronta, ils étaient aussi nombreux que des sauterelles devant lui.

Et un peu plus tard, la révolte se répandit de Ǧarso**,** Säqäre et Gəri jusqu'à Ǧəǧǧəga. Et ils encerclèrent les chrétiens, les privant de l'accès à la nourriture et à l'eau.

Le *däǧǧazmač* Mäk^{w}ännən ayant appris cette nouvelle, ayant confiance en la force de Dieu, mit son arme à la ceinture et dit à son armée les paroles de Saint-Paul : « Maintenant, soyez fortifiés par la force et la puissance de Dieu ! Armez-vous du bouclier de Dieu pour que vous puissiez vous tenir ferme contre le piège de Satan.

Votre combat est contre ceux qui sont dans le ciel, les maîtres des ténèbres et les démons méchants et non pas contre des êtres faits de chair et de sang.

C'est pourquoi en ces mauvais jours pour que vous puissiez résister, empoignez le bouclier de Dieu. Fortifiez-vous et soyez prêts pour tout ce qui peut survenir. Et maintenant tenez vous debout, armés par la vérité. Vous êtes chaussés par la force de l'Évangile ; revêtez l'armure de la sainteté.

Ainsi, afin que vous puissiez éteindre la lance enflammée du Malin, empoignez comme arme la foi.

Prenez le casque du Salut et l'épée du Saint-Esprit. », ayant ainsi parlé (*Éphésiens* : 6 : 10-17), [il rajouta] : « afin que vous soyez les enfants de Mənilək et le refuge du Saint-Esprit, ceignez vos armes ; soyez des flambeaux qui éclairent » leur dit-il.

Page 27 :

Ce jour là il partit en laissant 500 gardes et en emmenant 500 soldats. Ayant dépassé Ǧarso, il passa la nuit à Säqäre. Le jour suivant, il leva le camp tôt et arriva dans la localité de Gəri. Et lorsque les gens de Säqäre qui encerclaient les Chrétiens apprirent sa venue, ils s'enfuirent jusqu'en Ogaden. Ils se dissipèrent comme de la fumée. Et il sauva son peuple qui avait été encerclé par les ennemis. Dans la région de Gəri, il fonda une ville qui fut appelé Qoĉär. Il collecta un tribut d'un dixième pour nourrir la population. Il fit construire un mur d'enceinte pour que les hommes qui n'étaient pas loyaux ne puissent pénétrer à l'intérieur

[de la ville]. Et il dit à la population : « Gardez ce pays ; voyez, je serai toujours avec vous. » et ayant déclaré cela, il rentra à Harär dans la paix et la sérénité.

Après avoir séjourné quelques jours à Harär, il envoya auprès de son épouse de la première heure, *wäyzäro* Yäši'əmäbet dont le nom de baptême est Sœur-de-Saint-Georges, vers le Šäwa où elle demeurait, des émissaires portant le message : « À toi que j'aime véritablement, à la meilleure des maîtresses de maison, que la paix, la fidélité, et l'amour soient avec toi ». *Wäyzäro* Yäši'əmäbet ayant entendu le messager se réjouit beaucoup de la promotion et de la bonne santé de son mari. Elle dit à la délégation qui était venue de Harär : « Votre maître le *balambaras* Mäkʷännən, comment va-t-il ? Je ne le croyais pas encore en vie, laissé seul à Harär. » À ce moment là, elle prépara son départ suivie des nobles, des serviteurs et des servantes qui vivaient chez elle. Avec la permission de Mənilək II, elle se mit en route à l'aube. L'armée de Mənilək II, l'escorta dans son départ, puis, après lui avoir donné leur bénédiction, ils la laissèrent continuer : « Notre sœur, multiplie-toi et que ta descendance innombrable hérite du pays des ennemis ».

À cette époque Sœur-de-Saint-Georges, alias Yäši'əmäbet, partit rapidement vers les hauts-plateaux de Ĉärĉär.

Le *däǧǧazmač* Mäkʷännən ayant été informé de son départ du Šäwa, envoya les nobles avec une armée importante pour l'accueillir. Les émissaires la rencontrèrent à Lägä Babba dans le pays qui s'appelle Wäbära. De là, ils l'escortèrent jusqu'à son entrée à Harär. *Wäyzäro* Yäši'əmäbet pénétra dans le palais du gouvernement du *däǧǧazmač* Mäkʷännən et lui fit sa révérence. Et tous deux s'entretinrent à propos de la grandeur de Dieu. « Ma sœur, as-tu fait un bon voyage jusqu'à moi ? », lui demanda le *däǧǧazmač* Mäkʷännən.

« Ainsi que mon père et maître Wäldä-Mika'el qui serrait contre son sein l'icône de saint Michel que vous m'aviez laissé pour qu'elle me protège, j'ai été guidée comme les Israélites en sortant d'Égypte,

Page 28 :

qui ont été conduits par une colonne de nuée qui les suivait et les a faits sortir d'Égypte et traverser la mer Rouge. (*Exode*, chapitres 13-14). Et lui il m'a guidée le jour par la nuée et la nuit par un feu qui éclaire, il m'a fait traverser le fleuve Awaš : comme la nuée a protégé Israël, il m'a protégée de ses ailes et je suis arrivée jusqu'ici avec sa bénédiction.

Sur la route je n'ai rencontré ni fatigue, ni souffrance, ni difficultés car lui, Dieu, a envoyé son ange qui nous a sauvés.

Tout comme saint Michel guidait le camp des Israélites, je crois que c'est lui l'ange saint Michel qui t'a aidé aussi et t'a sauvé de la mort jusqu'à ce que nous nous retrouvions ici. Premièrement il a sauvé Israël, deuxièmement il a sauvé Samson des Phillistins (*Juges* : 13-

16), et une troisième fois, il a aidé Ézéchias qu'il sauva de Sénnachérib (*Esaïe* : 38 : 38-36), c'est ce même saint Michel », lui dit-elle.

Après cela, « Sois grandement remercié pour notre protection à tous, garde vigilant veille sur nous avec beaucoup de sollicitude, donne-nous toute l'aide possible ; toi qui console celui qui est affligé, apaise-nous, dit-elle en prière et posa le *tabot*. Le pays de Harär est béni par la venue de Saint-Michel. » Et ils offrirent une bénédiction en prenant l'eucharistie et brûlant de l'encens. Notre Seigneur a dit : « Celui qui a mangé ma chair et qui a bu mon sang vit, demeure en moi et je demeure en lui. » (*Jean* : 6 : 53-56), ayant médité ses paroles, *däǧǧazmač* Mäkʷännən et *wäyzäro* Yäši'əmäbet reçurent la chair et le sang du Christ. Après cela, ils vécurent dans l'amour et la paix.

Auparavant à Harär, excepté aujourd'hui, il n'y avait ni foi chrétienne, ni baptême, ni eucharistie. Et ceci eut lieu à peine trois mois après que Harär fut libérée de l'asservissement. À cette date, l'âge du *däǧǧazmač* Mäkʷännən était de 35 ans. En l'an de grâce 1880, année de Saint-Jean, le *däǧǧazmač* Mäkʷännən s'en alla au Šäwa. Ayant reconduit le corps d'armée Əmän Šäwa, l'armée loyale du Šäwa, il revint et rentra à Harär.

Page 30

Chapitre 7 : comment le **däǧǧazmač** *Mäkʷännən fut appelé au Šäwa et s'y rendit avec de très nombreux soldats et comment l'empereur Yohannəs alla vers le Goǧǧam.*

En l'an de grâce 1881, année de Saint-Matthieu, après la fête de la Croix, l'empereur *aṣe* Yohannəs dit à Mənilək : « Venez me voir ». *Aṣe* Mənilək lui répondit : « L'époque où nous avons été gouvernés par vous est passée, désormais je suis libéré de votre gouvernement, je ne viendrai pas. »

Puis, notre maître Mənilək, faisant appeler le *däǧǧazmač* Mäkʷännən, lui adressa ce message : « Un conflit est survenu entre moi et l'empereur Yohannəs, il va détruire notre pays ; laisse des gardes et viens me rejoindre avec beaucoup de soldats ! »

Dès qu'il fut appelé, le *däǧǧazmač* Mäkʷännən se mit en route pour le Šäwa.

Alors qu'il partait de ce pays, à l'est, à l'ouest, au nord et au sud de la province de Harär, les chefs musulmans se révoltèrent afin d'assaillir le Harär, de l'encercler et incendièrent toutes les villes chrétiennes qui étaient Garamulläta, Gursum, Ǧarso, Säqäre, Gəri : ce fut un choc violent et le chaos.

À ce moment, alors que le *däǧǧazmač* Mäkʷännən s'apprêtait à aller au Šäwa, il vit cela : « Mon peuple est en train de se faire croquer comme du grain : j'aurais préféré ne pas partir ». Cependant, l'ordre du roi était important et il était embarrassé se demandant

comment faire. Ayant dit cela, il partit pour le Šäwa et ils se retrouvèrent avec Mənilək notre roi. Il lui demanda :

« - As-tu fait un bon voyage, ici jusqu'à moi ?

- Je ne vais pas bien, les *Bərbər* se sont levés contre moi, ils ont incendié toutes mes villes ; vous m'avez appelé au moment où j'en étais témoin, mais je suis venu vers vous. »

Après cela, notre roi Mənilək fit battre le tambour et rassembla son armée au lieu qui s'appelle Dil Dila vers sa ville d'Ənṭoṭṭo. « Tenez conseil à propos de ce qui se passe : nous nous sommes soumis au gouvernement de l'empereur Yohannəs en lui donnant de nombreuses fois des chevaux et des mules et des serviteurs et des servantes, chargés de beaucoup d'or et d'argent ; dans notre maison et notre pays au Šäwa, il ne reste plus rien. » Le *däǧǧazmač* Mäkʷännən ayant dit : « Votre royaume est celui de Sahəlä-Səllase et votre domaine est pour vos petits enfants ; jusqu'à aujourd'hui votre gouvernement a subi l'humiliation, et désormais vous devez vous révolter : allons mourir pour notre pays, notre peuple, pour les gens du Šäwa », il donna son opinion et ses paroles pleines d'ardeur exhortèrent l'assemblée. Les habitants du Šäwa ont nommé cette ville Gəndäbärät.

Page 31 :

Alors que l'empereur Yohannəs pensait traverser le fleuve Abbay pour engager la guerre contre notre roi Mənilək II, il apprit qu'à Gʷändär le sang des martyrs coulait et qu'on avait brûlé les églises. « Je frapperai le berger et les brebis se disperseront » (*Marc* 14 :27) « Afin que s'accomplissent les *Écritures*, plutôt que de vivre au pouvoir dans ce monde, j'ai choisi de tomber à Mätämma ». Ayant déclaré ceci, rebroussant chemin, il alla vers Mätämma et le 2 *mäggabit* [10 mars 1889] , il mourut en martyr.

Ainsi ce jour, l'empereur Yohannəs, lui qui bâtit les églises, qui comme Saint-Constantin a développé la foi, devint un martyr. Ce jour là toute sa cour et toute son armée se dispersèrent. Parmi ces nobles, le premier est le *ras* Mängäša, le deuxième le *ras* Mikaʾel. S'étant refugié au Dämbiya, ils se séparèrent en se disant au revoir : « Ṣəyon pleure pour notre père et notre roi Yohannəs ; allez, versons des larmes amères. » ils se lamentèrent et tout en s'étreignant, ils pleurèrent. Après cela, le *ras* Mängäša, prit avec lui les gens du Təgray et rentra vers le pays de son père. Le *ras* Mikaʾel prit avec lui tous les gens du Lasta, du Bägemdər, du Yäǧǧu, du Dawənt, du Saynt, et rentra vers son pays le Wällo.

Notre roi Mənilək ayant appris tout cela, partit de Gəndäbärät et entra au Wällo pour y promouvoir ses gouverneurs et il en nomma qui dépendent de lui, et il prit dans ses mains le pouvoir sans guerre ni combat. Il les nomma ainsi : *ras* Wäle au Yäǧǧu, *ras* Mikaʾel au Wällo, *däǧǧazmač* Zäwde au Bägemdər. Notre roi Mənilək, avant de se rendre au Wällo, envoya le *däǧǧazmač* Mäkʷännən dans son pays de Harär.

Page 32 :

Lorsqu'il rentra à Harär, il trouva un pays dans lequel il se commettait partout des injustices, sans plus personne pour faire le bien. Tout d'abord, les gens de Ğarso avait tué le *qäññãzmač* G^{w}äde. Ils avaient aussi encerclé le *qäññazmač* Wärq ʾAlämmahu et ses collaborateurs. Ayant vu que le *qäññãzmač* G^{w}äde était mort après avoir enduré des souffrances, il partit et galopa avec son cheval Qaññäw depuis Ğarso jusqu'à la ville de Gəri et les pas de son cheval laissèrent des traces tout autour du pays. Il tua ainsi de nombreux criminels. « Lorsque le sang a coulé, il ne peut être lavé que par le sang ». La flèche de Mäk^{w}ännən ne revenait pas sans être tâchée de sang. À partir de ce jour, tous les habitants du Harär le craignirent et se soumirent à lui comme les serviteurs et les servantes qui ont peur et qui tremblent. De Harär jusqu'à Gəğğəga, la guerre fut éradiquée mais nous écrirons plus tard ce qui se passa encore à Gəğğəga.

Chapitre 8 : comment Mənilək II envoya le **däğğazmač** *Mäk^{w}ännən à Rome et à Jérusalem.*

Cette année-ci [1889] au Šäwa, au Goğğam, à G^{w}ändär et au Təgre, il y eu une hécatombe dans les troupeaux. Dans tout le pays d'Éthiopie, on ne trouva plus d'animaux. La colère de Dieu descendit sur le peuple éthiopien et il ne se trouvait plus de vaches dans les enclos.

(*Ǝnbaqom / Habbakuk* : 3 : 17).

Quelques jours après, alors que l'empereur Mənilək était en train de nouer des relations pacifiques avec les Italiens et les Anglais, une lettre fut envoyée au *däğğazmač* Mäk^{w}ännən qui disait : « Par tous les moyens possibles, prends le bateau pour Rome. » Dans le message, on trouve qu'ils se rejoindront d'abord dans le Təgray. En plus de sa bonté, étant obéissant et soumis au roi Menilek, le *däğğazmač* Mäk^{w}ännən se mit en route avec quelques personnes qui le suivaient et qui s'appelaient le *qäññazmač* Gänäme, *qäññazmač* Qoläĉ, le *qäññazmač* Tägäne et le *balambaras* Assäggəd. Avec eux, il y avait le maître Wäldä-Mika'el et d'autres personnes. Ils arrivèrent à Jérusalem où se trouvent Qäraño, Golgotha et Däbrä-Zäyt et là en se prosternant, ils baisèrent la vénérable Croix et le caveau de notre Seigneur Jésus-Christ.

Alors qu'il reçut une bénédiction céleste par Jésus-Christ, lorsqu'il reçut une bénédiction terrestre par Mənilək, il dit plein de reconnaissance : « Que Dieu soit loué de m'avoir conduit jusqu'à cet endroit. »

Page 33 :

Il donna au monastère de l'Union de l'Éthiopie une quantité innombrable d'or et d'argent. Il acheta et leur donna une grande maison comme gîte pour les pèlerins et ainsi son souvenir et celui de ses descendants reste toujours. Il s'immergea dans les eaux du Jourdain, puis dit

aux prêtres lorsqu'il les quitta : « Vos ferventes prières et votre foi droite sont une aide pour tous contre la mort ; pensez toujours à moi dans les prières que vous offrez à Dieu ».

Et alors les moines dirent : « Que vos désirs s'accomplissent, que la paix de Dieu soit avec vous, que Dieu vous entendent dans les jours d'adversité, que le Dieu de Mənilək se tienne à vos côtés, qu'il vous envoie son aide par le Saint des saints, qu'il vous reçoive depuis Ṣəyon, qu'il vous donne toute votre communion sacrée ; que votre sacrifice qui se consume soit propice à Dieu, qu'il vous donne ce que vous désirez, qu'il accomplisse toutes vos prières (*Psaumes* : 19 [20] : 1-4), que votre vie sur terre soit longue (*Psaumes* : 90[91] : 16), que Dieu vous donne un bon héritier qui s'assoit sur votre trône, (*Psaumes* : 131[132] : 11-12), celui qui craint Dieu sera béni, ainsi que Dieu vous bénisse par Ṣəyon (*Psaumes* : 133[134] : 3), toute votre vie vous contemplerez la beauté de Jérusalem, que Dieu vous garde, que Dieu vous protège de sa main droite, que la lumière du jour ne vous brûle pas et que les rayons de la lune ne vous frappent pas, que Dieu vous protège de tout ce qui est mauvais et qu'il garde votre âme, à partir d'aujourd'hui et pour toujours, que Dieu vous protège à chaque pas (*Psaumes* : 120[121] : 5-8), que vous rentriez dans votre pays en paix et sain et sauf », tout en le bénissant de leurs mains et de leurs croix. Après avoir reçu toutes ces bénédictions, il embrassa leurs mains et leurs pieds, s'inclina et partit. Il entra dans la terre d'Italie et il séjourna. Au mois de *nähase*, la région de Gondär fut ravagée trois fois. Les musulmans massacrèrent un grand maître nommé Wäldä Abwäldä Mikael et beaucoup de ses disciples. Ceux qui échappèrent à la mort furent faits prisonniers et emmenés à Mätämma : ainsi, le moment était favorable aux Musulmans.

Lorsque tout ceci arriva, notre roi Mənilək était au Šäwa.

Page 37

Chapitre 10 : le retour du **däǧǧazmač** *Mäkʷännən de Rome et de Jérusalem et son arrivée dans la province du Təgray et sa rencontre avec* **aṣe** *[sa Majesté] l'empereur Mənilək à Mäqäle ; sa nomination par Mənilək II à la dignité de* **ras** *et son retour à Harär.*

À cette époque, le *däǧǧazmač* Mäkʷännən partit d'Italie et arriva au port de Məṣəwwa. Et de là, en suivant, il arriva au fleuve Sähaṭi. Il partit de là et passa la nuit à Ginda'ə, qui se trouve devant Däbrä-Bizen. Il monta et puis il arriva dans la grande ville qui s'appelle Asmara. Il séjourna quelques jours à Asmara et après il partit vers le Təgray. Et *ras* Səbhat avec beaucoup de soldats, l'accueillit avec joie et plaisir et l'accompagna jusqu'à Mäqäle, la capitale de l'Əndärta. Il retrouva Mənəlik II, l'empereur d'Éthiopie. Il lui raconta tout ce qu'il avait vu et rencontré lors de son voyage. Lorsqu'il entendit cela, il se réjouit en même temps que les nobles et les soldats du Šäwa, parce qu'il avait cru que son fils, le *däǧǧazmač* Mäkʷännən était soit noyé, soit mort, soit malade, soit emprisonné et c'est aussi parce que à part Mənilək, sur cette terre, il n'avait ni père, ni mère.

Page 38 :

Après cela, il partit du Təgray et arriva à Däse, puis à l'endroit qui s'appelait jadis Gärado, au Wällo. À cet endroit, il a fait la proclamation suivante : « Désormais, on t'appellera le chef des chefs Mäk^{w}ännən. » Ayant dit cela, il posa la couronne d'or sur sa tête et le fit asseoir à sa droite. Parce qu'il avait été obéissant à sa majesté Mənilək, il fut élevé et grandi au-dessus des autres nobles et devint chef de beaucoup de nobles. Il revêtit les vêtements de la dignité de *ras* qui brillent comme l'éclair. Il devint conseiller de la vérité. À ce moment on l'appela *ras* Mäk^{w}ännən. Ce nom restera de génération en génération et ne disparaîtra jamais.

Ils se mirent en route ensemble et arrivèrent à la ville qui s'appelle Ənṭoṭṭo. Après être resté là quelques jours, il partit du Šäwa, et suivi par un nombre innombrable de personnes du Təgray, de Gondär, du Lasta, du Bägemdər, du Goğğam, du Šäwa, jusqu'à ce que le peuple du Šäwa dise avec admiration : « Voyez, le monde entier est derrière le *ras* Mäk^{w}ännən » et il entra à Harär en grande procession. Ceci a été possible grâce à la force de la prière et à la grande charité de *wäyzäro* Yäši'əmäbet.

Depuis la séparation d'avec le *ras* Mäk^{w}ännən et lorsqu'il avait commencé sa traversée de la mer, jour et nuit, sans cesse, elle présentait vers Dieu et vers l'oratoire de l'archange saint Michel qui se trouve du côté de sa maison, sa prière et cette supplication en disant : « Garde Mäk^{w}ännən comme la pupille de l'œil ; couvre-le de l'ombre de ton aile, et ne déçois pas ta servante. », elle n'avait jamais arrêté de faire une cérémonie commémorative de saint Michel, chaque 12e jour du mois. En outre, avec beaucoup de pleurs et de larmes, elle distribuait de l'or et de l'argent aux églises. Elle donnait aux indigents tout en suppliant qu'ils prient pour que Dieu lui ramène Mäk^{w}ännən saint et sauf. À cause du chagrin et des pleurs de Wäyzäro Yäši'əmäbet, le *ras* Mäk^{w}ännən, qui avait laissé 99 partisans au Harär, retourna saint et sauf au Təgray causant l'émerveillement des gens qui disaient : « Qui est-il celui à qui obéissent, les hommes, la mer, le vent ? », (*Matthieu* : 18 : 12-13), Dieu ayant entendu les supplications de Yäshi'əmäbet, le fit sortir comme Jonas, d'au milieu des flots. Il lui destinait la couronne d'or de *ras* et l'a ramené tout en lui ouvrant la route en le gardant sain et sauf.

La noblesse de Harär, les jeunes hommes et les jeunes femmes, les vieux, les plus jeunes tous l'accueillirent. À Harär, ce fut la joie et la réjouissance, et cette joie étant tant en raison de son retour qu'en raison de sa promotion. Il y eut une fête de sept jours dans Harär. De là, il nomma les gouverneurs avec les grades de *däğğazmač*, *fitawərari*, *qäññazmač*, *grazmač*, *balambaras*. Toute la noblesse se réjouit. Et la nouvelle se répandit dans tout le pays que le *ras* Mäk^{w}ännən était celui qui avait conclu un traité de paix entre le nouveau gouvernement de Mənəlik et les autres rois.

Page 40

Chapitre 11 : la venue du* ras *Mäkʷännən au Šäwa au mois de* hədar *[10 novembre-9 décembre] pour faire son compte-rendu sur la répartition de l'*asrat *à Mənilək II, son retour à Harär pour recevoir les impôts et les présents de l'Ogaden.

En l'an de grâce 1883, l'année de Saint-Luc, après la fête de la Croix, au mois de *hədar* (novembre-décembre 1890), pour commencer il envoya le *qäññazmač* Däss Aläñ, qui prit la route de ʾAnyan que descend vers l'Ogaden, et en route il confisqua les vaches, les moutons et tout le bétail. Mais il n'alla pas au-delà de la rivière. Étant revenu de là il rentra à Harär. Ce même mois [novembre-décembre 1890],[631] le *ras* Mäkʷännən partit de Harär avec la plupart des notables du pays et avec la noblesse, il monta au Šäwa. Ils se rencontrèrent avec l'empereur d'Éthiopie Mənilək II à Ənṭoṭṭo et comme il a été dit que le royaume de Mənilək va rester sur le trône de David et que sa foi absolue est en Dieu, il lui donna une opinion intéressante sur la façon de maintenir le gouvernement et de préserver la religion ; ils restèrent ensemble et puis il lui expliqua qu'afin que le pays de Harär ne disparaisse pas, qu'à la place de l'or et de l'argent, un prélèvement du dixième des fruits de la terre et des légumes soit établi. Cette idée satisfit pleinement Mənilək II, roi des rois d'Éthiopie. Ainsi, il déclara : « Vous paysans et cultivateurs au lieu du tribut, vous donnerez le dixième du fruit de vos efforts, et que cette loi reste toujours, et comme l'apôtre a dit : "Craignez Dieu et respectez le roi et donnez le dixième à qui il revient ; donnez les taxes à qui elles reviennent ; donnez l'impôt à qui il revient" (*Épître aux Romains* 13 : 6-7) ; deuxièmement, comme il est dit dans l'Évangile : "Donnez à Dieu ce qui revient à Dieu, et à César ce qui revient à César ", (*Matthieu* : 22 : 21), celui qui obéit au conseil du *ras* Mäkʷännən sera en paix (*Psaumes* : 111 [110] : 10), Celui qui s'oppose à cette proclamation, que sa maison soit fouillée, et que son argent soit confisqué par le gouvernement et qu'il soit châtié », ainsi disait la proclamation. Le peuple d'Éthiopie en ayant eu connaissance, jusqu'à aujourd'hui a payé l'impôt avec soumission. Le *ras* Mäkʷännən, après être resté 6 mois à Ənṭoṭṭo, retourna dans sa province du Harär et y resta 5 mois.

Page 41 :

Le *ras* Mäkʷännən, en 1884, année de Saint-Jean, après la fête de la Croix, au mois de *ṭəqemt* [octobre-novembre 1891], envoya le *grazmač* Banti, beaucoup d'hommes avec leurs femmes et leurs enfants vers l'Ogaden et ils arrivèrent au fleuve Wabi. Comme ils découvrirent tout le terroir de l'Ogaden, ils pensèrent qu'il était bon d'y vivre. Et ils reçurent les impôts et les présents du peuple.

[631] Selon CAULK, 2002 : 286, note 66, la date de la venue de Mäkʷännən à Addis Abäba est mi-janvier à février 1991.

Chapitre 12 : comment lui est né un fils et comment les parents et toute l'armée se réjouirent

Ce mois de *ṭəqəmt*, le 11, *wäyzäro* Yäshi'əmäbet tomba enceinte. Mais elle ignorait qu'elle allait avoir un enfant. Nos frères, écoutez notre récit de l'histoire de la conception de l'enfant.

Celui dont le nom est *ras* Mäk^{w}ännən était une personne qui manifestait sa foi par des prières sincères et qui craignait Dieu. À sa cour, Mənilək l'a élevé avec beaucoup de conseils et de sagesse. Quand il arriva à l'âge du mariage, il fut fiancé avec une belle fille qui s'appelle Yäshi'əmäbet. Cette fille était très belle : son visage était beau comme la lune, ses yeux étaient comme les étoiles de l'aube, son maintien était comme celui du palmier, son teint était celui de la rose, et ses lèvres étaient rouges comme la fleur d'ibiscus, et ses joues étaient belles et agréables à regarder comme des fleurs de grenadier. (*Cantique des Cantiques*, 4 : 3 ; 6 : 7- 10). Et elle est née d'une grande famille de notables du Wällo et du Wärräylu. Son père s'appelait *Abba* Däfar et sa mère Wälättä-Giyorgis. Comme l'a dit l'apôtre Paul : « Que le mariage soit honoré de tous et le lit conjugal soit sans impureté» (*Épître aux Hébreux* : 13 : 4), elle fut mariée au *ras* Mäk^{w}ännən. Celui-ci, le *ras* Mäk^{w}ännən, était aussi petit de taille que Dawit, ses yeux était aussi beaux que ceux de Paul et il était barbu comme Aaron. Il descendait de gens d'Église et de membres de la cour. Les deux vivaient dans l'amour et la paix. Ils mirent au monde neuf enfants, garçons et filles, et parmi eux aucun ne survécut, et pour cela ils étaient tristes et pleuraient. Les enfants perpétuent le nom de la famille.

Page 42 :

Wäyzäro Yäshi'əmäbet qui n'était plus considérée comme fertile, mais stérile, se rendit à l'église Saint-Michel, proche de chez elle, et comme Hanna, la mère de Samuel, elle pria. (*1 Samuel* : 1 : 6- 13) ; après avoir fait sa prière elle rentra chez elle et cette même nuit, tous les deux se connurent. L'ange saint Michel lui apparut en songe : « Tes prières et ta charité sont arrivées devant Dieu. Devant Dieu le Très Haut j'ai pensé à toi. Voici, tu attends un enfant, tu vas mettre au monde un garçon, tu vas l'appeler Täfäri, et tous les nobles et les seigneurs craindront ce nom ; et il va rassembler ceux qui sont dispersés aux quatre points cardinaux. Et ils seront un troupeau pour un même berger. » Lorsqu'elle sortit de son sommeil, elle crut comme véritables les paroles que saint Michel lui avait dit en songe, elle se prosterna et pria comme Hanna l'avait fait : « Mon cœur reste ferme en Dieu », (*1. Samuel :* 2, 1-10).

Ensuite, le *grazmač* Banti, se mit en route depuis le fleuve Wabi et il arriva dans un désert où il n'y avait ni végétation ni eau. Il fit creuser un trou et trouva de l'eau avec beaucoup de difficultés et lui, leurs enfants, leurs femmes et leur bétail burent. Afin de remplacer le bétail qui avait disparu au Šäwa par celui du Harär, il commanda qu'on égorge que les bœufs mais pas les vaches. Ayant donné cet ordre, il sauva huit vaches comme Noé (*Genèse :* 7 ; 1-19), ceux qui lui ont obéi sur leur vie, il les garda comme la prunelle de ses yeux, et il les accueillit

sans leur faire la guerre et en paix. Lorsque le *grazmač* Banti retourna à Harär, à la place de la joie, il n'y avait que la tristesse. La raison en est qu'avec lui vint une maladie qui décima les gens de Harär. Cette maladie contagieuse avait atteint le Šäwa. Le *ras* Mäk^{w}ännən demanda au *grazmač* Banti si la vie était bien en Ogaden. Il lui répondit : « Dans ce pays pousseraient le blé et la vigne, mais on ne trouve de l'eau qu'au fleuve Wabi et qu'en creusant. »

Le *ras* Mäk^{w}ännən se mit en route avec sa femme enceinte et partit vers le Šäwa. Lorsqu'il monta vers le Šäwa et qu'il arriva à Addis-Abäba, il rejoignit son maître. Son maître lui dit de garder cette région, les autres régions et les provinces du Šäwa, il lui dit ceci parce qu'il l'avait promu à une fonction plus élevée que tous les nobles du Šäwa. Le nom de Mäk^{w}ännən était réputé comme celui d'un chef fidèle à son maître.

Page 43 :

Après avoir dit cela, il se mit en route pour le Wällo. Il emmena avec lui sa fille *wäyzäro* Šäwarägga pour la marier à *ras* Mängäša, le fils de sa majesté Yohannəs. La raison en est qu'il avait enchainé le *ras* Səyum et qu'il l'avait exilé au Harär et qu'il avait nommé à sa place le *ras* Mängäša. Mängäša ne vint pas, demandant s'il était possible de marier deux sœurs à deux frères. Après cela, on la donna en mariage au *ras* Mikael. Puis, le roi, après avoir séjourné quelques temps au Wällo, rentra à sa capitale, Addis-Abäba. *Wäyzäro* Yäši'əmäbet cacha pendant cinq mois qu'elle était enceinte, le 6e mois, le bébé tressaillit de joie dans le ventre de sa mère. (*Luc :* 1 :25-26 ; 41), elle fut remplie de l'Esprit saint (*Luc :* 1 :41), « Dieu l'a accompli lorsqu'il m'a rendu visite afin d'ôter l'opprobre de moi », elle remercia Dieu en disant cela. (*Luc :* 1-25), et elle retourna dans sa maison après trois mois (*Luc :* 1 : 56).

Mənilək II, empereur d'Éthiopie dit au *ras* Mäk^{w}ännən : « Pars et rentre chez toi et jusqu'à ce que la colère de Dieu s'en aille, ferme ta porte et cache toi, (*Esaïe* : 26:20), puisqu' arrive dans notre pays par le vent une grave maladie. », il partit du Šäwa, arriva à Harär et s'installa et sur le haut-plateau de Koräme qui se trouve en face de Qulləbbi. Sa femme était avec lui. À cause de la peur du fléau qui venait des différentes régions, il s'installa ici. Ensuite, l'archange saint Michel en qui il avait confiance pour toujours l'aider dans l'adversité, calma la colère et arrêta le fléau (*Sagesse* : 18 :21) et il sépara ceux qui étaient sains de ceux qui étaient malades.

À ce moment-là, ils se séparèrent : *ras* Mäk^{w}ännən alla vers la ville de Harär et son épouse alla à Ğarso. En effet, elle allait bientôt accoucher. Là le *qäññazmač* Abba Nada était présent pour l'accueillir avec beaucoup de soldats. Le 14 *hamle* [20 juillet] étant prise de contractions, on fit appeler une sage-femme de Harär. Alors qu'elle était en train d'accoucher, le *ras* Mäk^{w}ännən ayant appris que ses contractions n'arrêtaient pas de la faire souffrir, en fut très peiné. Étant entré dans l'oratoire, il se prosterna sous l'icône de Saint-Michel, et fit un vœu qui disait : « Je te supplie de la libérer des douleurs de l'accouchement, moi qui étais fertile je suis sans descendance, donne-moi, à moi qui suis ton serviteur, un

héritier qui puisse me succéder. Il resta longtemps plongé dans ses prières. Le 16 *hamle* [22 juillet 1892] le jour de la fête de notre Dame Marie,

Page 44 :

elle accoucha d'un garçon au visage plaisant qui rassemble à un ange de Dieu. Et les sages-femmes regardant son visage s'écrièrent : « Jusqu'à aujourd'hui, on n'a jamais vu un bébé pareil ; en vérité, son visage resplendit comme celui de Moïse ! », alors on le mit à l'écart pour que personne, ni même sa mère ne le voie. Ses parents, ses voisins et sa famille, apprenant que dieu l'avait grandement bénie, furent extrêmement heureux. (*Luc :* 1 :58). Il écrivit un lettre qui dit : « Félicitations, réjouissez-vous, votre épouse vous a donné un fils qui vous remplit de joie ». Le *ras* Mäk^{w}ännən en apprenant cette nouvelle, se prosterna à genoux devant son créateur et lui présenta ses remerciements. Étant extrêmement heureux, il organisa de grandes réjouissances pour la population de Harär.

Parlons de la dignité et de l'honneur de *wäyzäro* Yäshi'əmäbet celle qui était connue auparavant par son nom de baptême Sœur de Saint-Georges, que le peuple la retienne dans son cœur. Écoutez de vos oreilles et gardez en votre cœur. Elle est le guide du gouvernement de Mənilək et le *ras* Mäk^{w}ännən, apprenant que Täfäri était sorti de ses reins et du ventre de sa mère, lui dira : « Tu es ma vie !». Quelles pages sont assez longues pour contenir la grandeur de Täfäri ? Quelle oreille pourrait entendre tous les faits et gestes de Täfäri ? Qui pourrait le contenir en esprit ? En quelle langue pourrait-on le traduire ? Quel cœur pourrait le concevoir ? Mais nous, nous avons pu en témoigner un tout petit peu.

À l'époque du règne de Mənilek, Täfäri est né à Ǧarso, les nobles de Harär vinrent avec le *ras* Mäk^{w}ännən demandant ainsi : « Nous venons à la nouvelle de sa naissance : où est le bébé ? », ils arrivèrent à Ǧarso. L'émissaire qui avait reçu le message les guida jusqu'à ce qu'il trouve l'endroit où était le bébé. En voyant le bébé ils se réjouirent grandement. En entrant dans la demeure, ils trouvèrent le bébé Täfäri et sa mère Sœur de Saint-Georges. (*Matthieu* : 2 : 1-2 ; 10-11).

Le 8e jour, comme le veut la loi et la tradition, ils vinrent le circoncire en le nommant Täfäri.

(*Luc* : 2-21) Lorsque sa purification fut accomplie, « tout garçon qui ouvre la matrice de sa mère et sera appelé saint et sera distingué devant Dieu »

Page 45

comme le disent les Écritures, ils emmenèrent le bébé à l'église de Sainte-Marie de Kombolša où ils présentèrent un sacrifice.

(*Luc* : 2 :22-24 ; *Exode* : 13 :2 ; *Lévitique* : 12) à cet endroit, les prêtres et les diacres, la noblesse et les seigneurs, étaient à sa droite et à sa gauche. Après avoir récité le livre du baptême et le livre d'Akwätet, ils le baptisèrent en même temps qu'une petite fille. Ils le

baptisèrent au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit et le nommèrent Haylä-Səllase. Pour qu'il soit le guide de l'Église, les trois de la Trinité lui donnèrent naissance par la grâce et lui transmirent leur nom (comme la prédiction en a été faite pour Adäre Ṭiqo).

Il fut un homme qui s'appelait *Ləǧ* Mäšäša. C'est celui qui fut appelé *däǧǧazmač* Mäšäša Wälde, il est le fils du *ras* Wälde qui vient du Šäwa. Il souhaitait assister à la joie du *ras* Mäkʷännən et de Yäši'əmäbet. Le Saint-Esprit était en lui. Le Saint-Esprit l'emmena à l'église de Kombolša. Comme ils avaient amené Täfäri pour que le rite soit accompli, il le prit dans ses bras et l'embrassa et remercia Dieu. (*Luc* : 2 :25-28). Son père Mäkʷännən et sa mère s'étonnèrent beaucoup du miracle qui avait eu lieu. Ensuite, on fit entrer le bébé Täfäri dans le sanctuaire et lui donnèrent le corps sacré et le sang béni du Christ. Quand ils entrèrent dans leur maison, ils firent une fête où ils invitèrent les prêtres et les nobles et se réjouissaient premièrement à cause de sa naissance et deuxièmement à cause de son baptême.

Tout ceci eut lieu le 25 *nähase* [30 août 1892], jour du baptême de Hayle-Sellase. Sa création, sa naissance et son baptême ont eu lieu l'année de Saint-Jean. Le bébé Hayle-Sellase fut ramené à Ǧarso et y fut gardé jusqu'à ce qu'il grandisse. Tafäri est né quand le *ras* Mäkʷännən avait 40 ans.

Page 46

Chapitre 13 : son départ pour le Šäwa au mois de mäskäräm *[11 septembre-10 octobre] pour participer au conseil du gouvernement, son retour à Harär, le départ de son épouse* wäyzäro *Yäši'əmäbet au Šäwa et à nouveau son retour.*

En l'an de grâce 1885, année de Saint-Matthieu , la quatrième année du règne de l'empereur d'Éthiopie Mənilək II, après la fête de la Croix, le *ras* Mäkʷännən fut appelé par son maître Mənilək II et vint au Šäwa pour débattre au sujet des hommes du Təgre qui s'étaient révoltés avec le *ras* Mängäša, et des hommes du Bägemdər qui se sont révoltés avec le *ras* Zäwde.

Le *ras* Zäwde, après avoir vaincu le *ras* Wälde Sellase, le *däǧǧazmač* Nägaš, et le *däǧǧazmač*

Kasa, se vantait en proclamant : « Je suis le roi de Gʷändär ! ». Lorsque l'empereur d'Éthiopie Mənilək II, apprit cela, il envoya le *ras* Wäle et le *ras* Mikael avec beaucoup de nobles. Et le *ras* Wäle sans guerre ni bataille, jusqu'à ce que son fils Gugsa soit nommé gouverneur, neutralisa le *ras* Zäwde.

Le *ras* Mäkʷännən après délibéré de ce qui est bon pour le gouvernement, rentra. En descendant il rencontra sa femme à Quni qui revenait. Il alla au Šäwa et de là à Däbrä-Libanos. Après être rentré à Harär, il y séjourna quelques temps et ensuite, il alla à Gəri, dans la région de Somalie. En passant dans les hauteurs, il arriva sur la route de Deldesa qui descend à Ǧəbuti [Djibouti]. Il resta plusieurs jours avec les Européens, et après avoir accompli sa mission, il rentra à Harär. Il écrivit une lettre à l'empereur Mənilək et à

l'impératrice Ṭaytu qui disait : « Envoyez-moi ma femme, pourquoi la fatiguez-vous ? Car elle est ma chair et mon sang, qu'elle reste ma femme (*Genèse* : 2-23), si vous ne me l'envoyez pas, ne comptez plus sur moi. » Lorsqu'ils apprirent ceci, ils lui renvoyèrent rapidement sa femme et elle rentra le premier *säne* [7 juin 1893] à Harär.

Le *ras* Mäkʷännən partit de Harär le 30 *hamle* [5 août 1893] et alla à Kombolša. Et il resta ici quelques temps pour le jeûne et la retraite spirituelle de l'Assomption. Après avoir fini sa retraite, il ne rentra pas à Harär mais alla à Aronta dans le pays des *Adal* et des *Issa*, parce que les Musulmans s'étaient révoltés contre ses soldats. Il les combattit et fit régner la paix. En l'an de grâce 1886 [1993-94], l'année de Saint-Marc, *ras* Mäkʷännən il revint avec le butin et rentra à Harär le 5 de *mäskäräm* [14 septembre 1893].

Page 47

Chapitre 14 : la venue du ras *Mängäša Yohannəs depuis le Təgray jusqu'au Šäwa pour se réconcilier avec Mənilək II, le retour [de Mäkwännən] à Harär ayant appris l'annonce de la mort de son épouse* wäyzäro *Yäši'əmäbet.*

Cette année-là, le *ras* Mängäša, fils de l'empereur Yohannəs, comme il était venu du Təgre, pour se réconcilier avec l'empereur d'Éthiopie Mənilək II, *ras* Mäkʷännən vint au Šäwa. De nombreux intermédiaires et moines étaient venus avec le *ras* Mängäša pour supplier Mənilək afin qu'il le pardonne. Sa colère fut oubliée et il accorda généreusement son pardon et passa outre les méfaits et l'accueillit avec joie et paix (*Psaumes* 102[103] : 8 ; *Matthieu* 18 : 21-35). Après quelques jours, il l'envoya vers son pays le Təgray, mais l'autre, le *ras* Alula, resta au Šäwa. Le *ras* Mäkʷännən étant resté pour ce conseil, le 6 *mäggabit* [14 mars 1894], il apprit la mort en couche de sa femme. Profondément attristé, il revêtit un vêtement de deuil et il pleura en disant : « Où es-tu partie ? Ma sœur, mon unité, pourquoi m'abandonnes-tu ? Pauvre de moi, je reste seul. »

Les rois, les reines, les nobles, les seigneurs, tous les gens se sont joints à lui pour pleurer et une fois la cérémonie des pleurs terminée, Mənilək, l'empereur d'Éthiopie dit au *ras* Mäkʷännən de partir et d'aller vers son pays pour faire *täzkar*, il se mit en route à l'aube et se précipita vers Harär. Un fois arrivé, il alla très tôt au cimetière, ce jour-là, en voyant leur maison fermée à clefs, il pleura à nouveau. Et dans le pays, tout n'était que pleurs. Après la mort de son épouse, jusqu'à ce que la mort les rassemble, il ne se maria plus, tel un moine. Le quarantième jour, en commémoration, il fit œuvre de charité pour les pauvres et les affamés en commémoration. Il souhaita voir le bébé Täfäri : c'était un moyen d'oublier sa tristesse, comme Benjamin. En voyant le teint de son visage, il se rappela *wäyzäro* Yäši'əmäbet.

Page 48 :

Il le bénit, en disant : « Puisque tu es l'espoir de mon cœur, la lumière de mes yeux, ma consolation, que Dieu t'accorde sa miséricorde, qu'il te garde des mauvaises choses ! ». Ne se lassant pas de le regarder, il repartit quand-même vers Harär. Comme Täfäri n'avait pas de mère sur cette terre et n'avait que son père, le *ras* Mäk^{w}ännən, il lui rendait visite tous les jours. Comme son père n'avait que lui, en dormant, en se réveillant, en s'asseyant, en se levant, il ne cessait de penser à Täfäri. Après neuf enfants, il était comme le dixième [dîme][632] après. À la mort de *wäyzäro* Yäši'əmäbet, le bébé Täfäri avait un an, sept mois et vingt-cinq jours. À ce moment là, le *ras* Mäk^{w}ännən avait 41 ans, 10 mois, 6 jours.

Page 5O

Chapitre 16 : l'arrivée du ras *Mäk^{w}ännən au Wällo et sa rencontre avec Mənilək II ; son départ en première ligne et son combat à Alage et Mäqäle.*

En l'an de grâce 1888 [1895], l'année de Saint-Jean, la septième année du règne de l'empereur d'Éthiopie Mənilək II, il nomma le *ras* Darge, comme chef de l'armée, pour qu'il maintienne l'ordre avec beaucoup de vigilance à sa place, à Addis-Abäba, jusqu'à son retour de la guerre. Ensuite, l'empereur et l'impératrice, prenant la route de Wärräylu, partirent. Il ordonna aux *ras* Täsämma et Wäldä-Giyorgis de se rendre du côté d'Ankobär. Après être arrivés là, ils se mirent en route avec l'*azzağ* Wäldä-Ṣadəq, en prenant la route qui descend vers Adal et Ṭəmouga pour tuer le roi nommé Mähamäd Amfari et les gens de l'Awsa. À leur arrivée, ils leur firent la guerre, les massacrèrent et capturèrent Mähamäd Amfari [Anfari]. Le Dieu de Mənilək les ayant aidés, ils prirent le pouvoir dans le pays et le roi ayant appris cela, s'en réjouit vivement. Ce fut pour eux un augure de leur victoire contre les Italiens.

Dagmawi Mənilək et la reine *əṭege* Ṣähayitu arrivèrent à Däse, au Wällo. Ils furent accueillis par le *ras* Mika'el et le *ras* Wäle. Le même mois, le *ras* Mäk^{w}ännən arriva à cheval avec quelques soldats là où se trouvaient le roi et la reine. *Aṣe* Mənilək dit : « Mon fils, Mäk^{w}ännən, as-tu fait bon voyage ? Vas-y, pars le premier ! ». Lui, recevant l'ordre, retourna vers son armée : « Levez-vous et partons vite. Notre roi nous a ordonné de partir en première ligne et d'ouvrir la voie ». Après cela, Mənilək II ordonna au *ras* Mika'el, au *ras* Wäle, au *fit'awrəari* Gäbäyähu ceci : « Que le *ras* Mäk^{w}ännən vous guide à ma place : il est mon fils aimé, écoutez-le. » (*Matthieu* : 3 : 17 ; 17 : 5 ; *Marc* : 1 : 11; *Luc* : 3 : 22) Comme il était dit : « Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut, car tu iras devant la voie du Seigneur pour préparer sa voie. » (*Luc*, 1 : 76). À partir de ce jour, le *ras* Mäk^{w}ännən devint celui qui ouvrait la route pour Mənilək. Et ces nobles suivant l'ordre, ils partirent vers

[632] Le mot employé est *asrat* (ዐሥራት ።), c'est-à-dire l'impôt, et pas *assəräññə* (ዐሥረኛ ።), l'adjectif numéral « dixième ». Täfäri est montré ici comme une récompense pour la persévérance de ses parents dans la conception des enfants, malgré les deuils.

le Təgray. Ils arrivèrent dans le pays d'Ašange au mois de *tahəsas* et rencontrèrent le *ras* Mängäša.

Page 51 :

Le roi et la reine, marchant lentement arrivèrent à Golbo, où jadis le *ras* Mikaʾel fut baptisé avec ses soldats par Yohannəs. L'endroit s'appelle plus précisément Bäšəĉäre, et il se trouve entre le Wällo et le Yäğğu. Et là, le 21 *hədar* [30 novembre 1895], il commémora la fête de Notre Dame de Ṣyon. Lorsque le Major Toselli, le commandant de l'armée italienne à Alage, apprit que le *ras* Mäkʷännən venait, avec de nombreux soldats, il dit en s'en moquant : « Ce Mäkʷännən je le connais déjà. Il ne peut pas m'affronter. » Auparavant, il [Toselli] s'était habitué aux victoires contre le *ras* Mängäša.

Page 52 :

Le *ras* Mäkʷännən rendit forte son armée et les nobles et les seigneurs qui sont avec lui en déclarant : « N'ayez pas peur de ce qui tue la chair, il ne peut pas tuer votre esprit. » (*Matthieu* : 10 : 28). Ayant dit cela, il se mit en selle affronta les ennemis barbares. À Alage, une grande bataille eut lieu. Les nobles dont nous avons parlé auparavant furent victorieux. Lorsque le *ras* Mäkʷännən sortit pour semer les cadavres des Italiens, certains étaient tombés sur les pierres et d'autres sur les épines. D'autres tombèrent dans le précipice. Les oiseaux du ciel arrivèrent et ramassèrent le Major Toselli (*Matthieu* : 13 : 3-7 ; *Marc* : 4 : 3-7 ; *Luc* : 8 : 5-7) et ceux qui ont échappé à la mort se sont enfuis et sont arrivés à Mäqäle. Et tous les nobles le suivant arrivèrent dans le pays de Ĉäläqot et y campèrent.

L'empereur d'Éthiopie Mənəlik en apprenant cela, se mit rapidement en route et il arriva chez eux et leur demanda : « Pourquoi n'êtes-vous pas allé jusqu'à Mäqäle et pourquoi n'y avez-vous pas exterminé les Italiens ? Pourquoi ne les avez-vous pas expulsés de là ? Pourquoi les avez-vous laissés faire ? » La raison en était que les Italiens avaient bâti des fortifications en fer. Quand il entendit que son maître était en colère, il partit seul avec ses soldats et pour les faire sortir de cet endroit il fit fabriquer des échelles. Il les encercla et les priva de nourriture et d'eau. Il leur posa beaucoup de difficultés jusqu'à ce qu'ils demandent la paix et une trêve. Et eux, comme ils étaient affamés et assoiffés, leur esprit céda, en abandonnant leurs armes, ils s'en retournèrent vers leur pays (*Psaumes* : 106[107] : 5-7). Comme les Italiens avaient sorti le *tabot* de Jésus de sa place, qui est à l'image de Jésus, le *ras* Mäkʷännən fit sortir les Italiens. Ce jour-ci, ceux qui se nomment le *qäññazmač* Bäšah et *ato* Abbayənäh et beaucoup d'autres soldats du *ras* Mäkʷännən moururent et furent sacrifiés.

Chapitre 17 : le départ de Mənilək II pour le Təgray et son arrivée à Adwa ; comment à Adwa il fit la guerre aux Italiens et fut victorieux ; comment pendant qu'il était au combat, le* ras *Mäkʷännən fut frappé d'une balle à la main et comment il repoussa les Italiens jusqu'au fleuve Märäb.

L'empereur, sa Majesté Mənilək, se rendit avec ses soldats au pays d'Agula'ə, et en Hawzen, au pays d'Abrəha et d'Aṣəbəha. Ayant traversé la rivière Wär'ə

Page 53 :

il arriva lentement à Adwa. Il resta ici de nombreux jours. Les Italiens apprenant cela, se mirent en route en partant d'Adigrat, la capitale de l'Agame, et ils arrivèrent à Ǝntəĉĉo et Ambasənät. Là ils campèrent.

Ras Səbhat et *ras* Hagos [*sic* : *däǧǧazmač*], après avoir été en éclaireurs auprès des Italiens, vinrent de nuit vers Mənilək. Ils trompèrent les Italiens en les conseillant et en passant la nuit dans leur camp. Cela se passa ainsi, il y avait à Əntəĉĉo un homme qui s'appelait Awalom qui touchait un salaire des Italiens et de Mənilək et qui espionnait des deux côtés. Ainsi, en faisant l'aller-retour et faisant sortir les informations des deux camps, il conseilla l'Italien, lui disant : « Puisque son armée, à la recherche de nourriture, s'est dispersée dans tout le pays, vers les districts du Šire et qu'il est resté seul à Maygʷagʷa dans la région d'Adwa, je te livre ton ennemi Mənilək entre tes mains. »

Ayant dit cela, Awalom poussa les italiens à se mettre en route et de samedi soir à dimanche à l'aube, ils arrivèrent à Sämayata. En secret, Awalom alla vers Mənəlik. « Je vous ai amené les Italiens par la ruse, s'ils vous échappent je n'y serai pour rien. » Lorsque Mənilək apprit que les Italiens venaient le combattre, il se mit en route avec son armée.

Le *ras* Mäkʷännən priait à l'église, et lorsque le diacre dit : « Allez en paix », il partit avec son armée et puis il demanda à Mənilək s'il devait disposer ses hommes sur le flanc droit ou le gauche. « Vas là où tu t'apprêtais à aller. » Et il s'en alla vers Aläm Wäsän. C'est le fleuve principal d'Adwa. Et là, ils échangèrent des tirs, les Italiens tirant en rafales au canon, au Sinadər [Snider] et au Wäĉäfo et le Wäĉäfo [fusil Vetterli/Wetterli] tirait cinq coups. À ce moment les amis ne purent plus se voir, la terre tremblait, le ciel faisait pleuvoir des balles, et à cause de la guerre, la terre d'Adwa était couverte de balles qui tombaient du ciel, de fumée, de brouillard, d'obscurité et de vent. En faisant battre le tambour, *aṣe* Mənilək encourageait ceux qui étaient paralysés par la peur. « Ne tremblez pas si vous entendez la guerre et son vacarme, puisque Dieu fait la guerre avec vous contre vos ennemis, n'ayez pas peur. Ne vous enfuyez pas, parce que Dieu votre Créateur vous guide et massacre vos ennemis et Dieu est votre salut. » Il les encouragea en disant : « Soyez courageux, ne craignez rien ! ». Entendant cela, personne ne recula, tous allèrent de l'avant. Après avoir monté le mont d'Abba Gärima, le *liqämäkwas* Abbatä et le *bäǧərond* Balča tournèrent leurs

canons et leurs mitrailleuses en face de Sämayata, où le canon italien était positionné et le détruisirent avec leurs boulets.

Page 54 :

Le *ras* Mäk^{w}ännən avec son armée étaient à côté des canons italiens. Quand ils le virent, ils eurent peur et s'enfuirent, parce qu'ils connaissaient sa force l'ayant vue à Alage et à Mäqäle. Comme il les chassait en les poursuivant, un des soldats italien se tourna, le blessa à la main droite, et il tomba. À ce moment là, son fils aîné, le *qäññazmač* Yəlma arriva à l'improviste et tua d'une balle celui qui avait blessé le *ras* Mäk^{w}ännən. Le *ras* Mäk^{w}ännən observant l'endroit d'où il était tombé, comme les Écritures disent : « Puisque Dieu le soutient en le tenant par la main, il ne tremble pas même dans la chute. » (*Psaumes* : 36 [37] : 24). Il chassa les Italiens en attachant sa main avec sa ceinture. Il arriva au pays de Kəmro et de Färäsmay, et il passa le jour à combattre jusqu'à la tombée de la nuit. Alors, le soleil s'obscurcit, la lune prit la couleur du sang, jusqu'à ce que les Italiens disent : « Les montagnes tombez sur nous, les collines couvrez nous ! », et les étoiles tombèrent du ciel. (*Matthieu* : 24 : 29 ; *Esaïe* : 13 : 10 ; *Marc* : 13 : 24-25). Comme il est dit « Une femme est admirable aux yeux son mari », *ətege* Ṣähaytu comme elle a de la pitié dans son cœur, ce jour-là, pour tous ceux qui sont blessés, elle fit apporter de l'eau et fit boire ceux qui furent blessés ce jour-là. N'est-il pas écrit que le mari est sanctifié par sa femme, et la femme sanctifiée par son mari ! (*1er Épître aux Corinthiens* : 7 : 14).

N'est-il pas écrit que le mari est sanctifié par sa femme, et la femme sanctifiée par son mari ! (*1. Corinthien* : 7 : 14).

Les Italiens et les *[Bachə]buzuqs* qui échappèrent à la mort furent emmenés au roi : comme il est dit dans les Évangiles « Si tu es trompé par ta main ou par ton pied, coupe-le et jette-le », ainsi, le roi ordonna que les mains et les pieds des *[Bachə]buzuqs* soient tranchés par l'épée.

Tout ceci se passa le 23 *yäkkatit* [1888 / 1 ^{er} mars 1896], jour de la fête de Saint-Georges. Les Italiens demandèrent : « Qui est celui parmi vous, chevauchant à droite et à gauche sur son cheval blanc qui nous a combattu et nous a massacrés ? » Puis, la reine *ətege* Ṣähaytu ayant entendu cela, s'adressa à *aṣe* Mənilək : « Le Dieu chrétien ayant pris l'apparence de l'homme est venu à moi. » Et Saint-Georges lui-dit : « je ne suis pas Dieu, mais son serviteur. » C'est parce que Saint-Georges s'était approché du champ de bataille et il y eut un grand trouble, il retourna le canon italien et s'assit dessus, donna ce commandement : « Chrétiens ! Entrez dans la bataille et capturez les Italiens ! ». Les Italiens ayant été capturés, elle retourna à sa tente.

Le lendemain matin, le *ras* Mäk^{w}ännən se mit en marche avec son armée pour se rendre dans le Hamasen et atteignit le grand fleuve nommé Märäb. Le troisième jour, à Adwa il tint

un conseil et *aṣe* Mənilək appela le *ras* Mäk^{w}ännən en lui disant : « Laisse les morts enterrer leurs morts, et viens, rentre avec moi. » (*Matthieu* : 8 :22).

Page 56 [Mənilək retourne au Šäwa] Le *ras* Mäk^{w}ännən était avec lui ; il ne l'avait pas quitté jusqu'à leur arrivée au palais.

Chapitre 19 : le retour du ras *Mäk^{w}ännən dans la province de Harär et l'envoi de son armée dans l'Ogaden.*

Après être resté quelques jours, il partit avec ses soldats et entra à Harär le 12 *hamle* [18 juillet 1896]. À Harär ce fut la joie et la tristesse. La raison en était que comme une partie des soldats du *ras* Mäk^{w}ännən étaient morts à Alage, à Mäqäle, à Adwa, c'était autant un motif de joie que de tristesse ; parmi ces morts, il y avait le *fit'awərari* Gäbäyähu, le *fitawərari* Täkle, le *qäññazmač* Taffäsä, le *däǧǧač* Bäša'hə, *däǧǧač* Manaye qui étaient connus, ainsi que tous les autres nombreux soldats qui sont morts ce jour, qui sont devenus des martyrs. Avant le jeûne de l'Assomption, le *ras* Mäk^{w}ännən partit vers Kombolša pour voir le jeune Täfäri. Petit à petit, l'enfant Täfäri avait grandi, et il se fortifiait en esprit (*Luc* : 1 : 8O), il avait quatre ans. Lorsqu'il le vit, il lui dit : « Toi tu es béni ; le jour où tu as été conçu et où tu es né a été béni ; et la raison en est que la prédiction : "Avant que l'enfant sache dire : mon père ! Ma mère ! on apportera devant le roi de Perse les richesses de Damas et le butin de Syrie" (*Isaïe* : 8 : 4) s'est accomplie pour toi. Et si je reviens vers toi dans la paix et la sérénité, c'est grâce à ta richesse, le Saint-Esprit » et après cela il retourna à Harär.

En 1889, année de Saint-Matthieu, le 12 *hədar* (20 novembre 1896), après la fête de la Croix, Mənilək II qui était empereur d'Éthiopie depuis 8 ans, envoya des soldats du *ras* Mäk^{w}ännən, du *däǧǧač* Mängäša, du *fit'awrari* Wäldä-Amanuel, du *fit'awrari* Säyəd, du *qäññazmač* Tägäne dans le pays *somali* qui s'appelle Ogaden. Et le *fitawərari* Wäldä- Amanuel fut le chef de l'expédition. Ensuite, ceux qui avaient été envoyés atteignirent le Šäbäle.

Page 57

La population de Somalie se soumit à eux. Ils s'emparèrent des vaches et les moutons de ceux qui ne se soumirent pas. Pour y parvenir, ils les encerclèrent complètement. Et dans leur ville pénétra une maladie contagieuse qui atteignait le ventre et quand ils apprirent qu'ils étaient malades et diminués par le fléau et l'agonie, ils vinrent constater la fin de cette affaire.

Ce jour, le *fitawərari* Wäldä Amanuel et le *däǧǧač* Mängäša, partirent, avec quelques soldats, qui étaient au nombre de quatre-vingt-dix, afin de garder le bétail capturé. Subitement, les *Somali* leur tendirent une embuscade sur le chemin et les massacrèrent tous et ramenèrent leurs vaches vers leur pays. Ne rentrèrent au camp que le cheval du *fitawərari* Wäldä Amanuel et quinze mules : ce fut l'annonce de leur mort. Ils tuèrent ceux-là et combattirent ceux qui en avaient réchappé, mais sans les vaincre. Pendant deux mois ils restèrent encerclés, manquant de grain et d'eau. Alors, ils envoyèrent au *fitawərari* Däss Aläñ, une lettre pour le *ras* Mäk^{w}ännen, afin qu'il leur apporte son secours, lui disant qu'ils

allaient mourir. Mais celui-ci ne les secourut pas, n'envoya pas non plus leur message et ne leur donna pas de réponse, bonne ou mauvaise. Une nouvelle fois, ils lui envoyèrent un message : il réagit comme pour la première fois. La troisième fois, ils envoyèrent la lettre au *däǧǧač* Asfaw, le gouverneur du Bale, qui lui l'envoya immédiatement au roi, sa Majesté Mənilək. Et le roi Mənilək, voyant cela, envoya au *ras* Mäkʷännən la nouvelle de leur mort, alors que celui-ci était à Hardim pour se rendre au Šäwa, ignorant tout ce qui se passait et croyant que le pays était calme.

Apprenant ceci, le *ras* Mäkʷännən revint et rentra à Harär le jeudi. Il appela le *fitawərari* Gäbre et lui ordonna : « Je t'envoie vers l'Ogaden, où mes hommes et les soldats que j'avais envoyés auparavant ont été décimés ; avec des soldats sélectionnés, va en hâte, pars et descends punir les *Somali* et sauve tes frères de la mort. » Il partit rapidement et arriva à Mäkini. Ceux qui étaient avec le *fitawərari* Säyyəd abandonnèrent le campement et les affaires sur place et quittèrent la ville la nuit. Ils partirent en laissant derrière eux ceux qui ne pouvaient pas les suivre.

Jusque là, ils ignoraient que le *fitawərari* Gäbre venait les aider. Le troisième jour, alors qu'il traversait un endroit sans route et désertique, il trouva une religieuse *somali*. Et elle lui parla de la venue de chrétiens. Il alla alors retrouver ces derniers sur la rive d'un grand fleuve nommé Wabi. En apprenant toutes les épreuves et tourments qu'ils avaient endurés, ils se lamentèrent les uns les autres.

Page 58

Après cela, le *fitawərari* Gäbre ayant dit : « Donnez à manger à celui qui a faim, étanchez sa soif, allégez son fardeau », les emmena. Ayant agi ainsi, il les évacua depuis Babille jusqu'au pays de Harär. Il libéra également le *fitawərari* Säyəd et son armée. Dès ce jour et après ce qu'accomplit le *fitawərari* Gäbre, ce fut l'allégresse. Däss Aläñ fut mis aux fers et emprisonné à Gursum. La cause en est qu'il n'avait pas porté secours aux soldats. Jusqu'à l'arrivée du *däǧǧač* Balča dans le pays de Harär, le gouvernement de l'Ogaden est resté dans les mains du *fitawərari* Gäbre.

À cette époque, le 27 *ṭər* [3 février 1897], *ras* Mika'el et *wäyzäro* Šäwa-Rägga, mirent au monde un joli garçon aux traits du visage plaisants. Son père et sa mère se réjouirent de sa naissance. Et une grande fête fut célébrée. Il y eut des festivités pendant 7 jours. Le 8e jour, ils vinrent pour le circoncire. Ils lui donnèrent le nom de Iyasu. Lorsque ce fut le 40e jour, ils l'amenèrent à l'église pour accomplir son baptême. Ils le firent baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; ils lui donnèrent comme nom de baptême Kəflä -Ya'əqob. Il fut élevé avec une bonne éducation, et alors que ce bébé n'avait que 5 mois et 7 jours, celle dont le nom de baptême est Wälättä-Kidan, sa mère, *wäyzäro* Šäwa-Rägga mourut le 5 *hamle* [11 juillet 1897]. Elle fut enterrée à Däbrä-Kärbe Gəšän-Maryam.

Chapitre 20 : son départ pour le Šäwa ; comment il conduisit une expédition dans un territoire arabe nommé Šäwägäle et après avoir fait entrer le petit pays sous son autorité, comment il retourna au Šäwa et rentra alors dans la province de Harär le neuvième mois [ግንቦት ፡ gənbot, du 9 mai au 7 juin].

En 1890, année de Saint-Marc [1897-1898], la neuvième année du règne de Mənilək II, empereur d'Éthiopie, le *ras* Mäk^{w}ännən partit pour le Šäwa avec son armée ; il resta quelques jours avec le roi. Celui-ci lui dit : « Prends un grand nombre de mes soldats et les tiens, en passant par le pays des Noirs où vit la tribu de Cham, va vers le pays des Arabes. » Ayant reçu l'ordre, il partit et arriva au pays des Arabes ; là il fit la guerre. Il les soumit à son autorité, ceux qui avaient échappé à la mort, il les fit captifs. À ce moment là, il n'avait pas encore localisé leur roi qui s'appelle Šiwägle, jusqu'à ce que le *däǧǧač* Däməss le capture la deuxième semaine.

Page 59 :

Puis, le *ras* Mäk^{w}ännən emmena les esclaves hommes et femmes prisonniers et rentra au Šäwa. Son seigneur, Mənilək II se réjouissait des entrées et des départs du *ras* Mäk^{w}ännən. Il n'y avait personne d'autre qui avait servi Mənilək comme l'avait fait le *ras* Mäk^{w}ännən. À l'est c'était Mäk^{w}ännən, à l'ouest Mäk^{w}ännən, au nord et au sud, en mer et sur terre encore Mäk^{w}ännən. L'avènement du *ras* Mäk^{w}ännən était visible comme un éclair qui dominait de l'orient à l'occident. (*Matthieu* : 24 : 27 ; *Luc* : 17: 24) jusqu'aux extrémités de la terre : « il abolira la guerre ; il brisera l'arc ; il tranchera la lance ; il pulvérisera le bouclier ; il brûlera les armes par le feu » (*Psaumes* : 45 [46] : 10) ; celui-ci, le *ras* Mäk^{w}ännən était le sel du gouvernement de Mənilək. Cependant, si le sel en mourant devient une sauce douce, qu'est-ce qui va donner de la saveur à l'Éthiopie ? L'œuvre du *ras* Mäk^{w}ännən, est comme une maison sur la montagne, qui ne peut être cachée. Le neuvième mois, il rentra à Harär. En 1891, année de Luc et dixième année du règne de Mənilək II, empereur d'Éthiopie, le *ras* Mäk^{w}ännən partit et alla à Kombolša pour rendre visite à son fils Täfäri. Comme l'enfant Täfäri croîssait en sagesse, en jugement et dans la crainte de Dieu et alors qu'il avait sept ans, il ordonna aux professeurs de lui enseigner le *Livre de Sirak* et les *Psaumes*. Et *ras* Mäk^{w}ännən tout en disant « Que ton Dieu m'aide comme par le passé » l'embrassa et lui dit au revoir. Puis, il se mit en route pour Harär.

Chapitre 21 : la venue du* ras *Mäk^{w}ännən au Šäwa au mois de* təqəmt *[11 octobre-9 novembre] et sa nomination par Mənilək II dans la province du Təgray ; une fois arrivé au Təgray, comment par l'estime, il conduisit le* ras *Mängäša à Däse.

Lorsqu'il arriva au Šäwa, le roi et la reine étant allés à Wärräylu, ils s'y retrouvèrent. Là, le 12 *hədar* [20 novembre 1898] Mənilək tout en proclamant : « J'ai donné le Təgre au *ras* Mäk^{w}ännən », le nomma gouverneur du Təgre. « La raison en est que les Tigréens refusent d'écouter mes paroles et rejettent mes ordres. Auparavant, j'ai envoyé vers le *ras* Mängäša Maître Akalä-Wäld, Maître Fäqadä, Maître Zena, et d'autres maîtres de Gəshän et de Hayq que j'avais désignés comme intercesseurs. Arrivés au pays de Mäqäle, ils lui dirent :

« Reviens de ta révolte, ne renie pas Mənilək qui t'a aidé en combattant l'Italie ». Il leur répondit par le refus : « Tant que je serai vie, je choisirai d'être ennemi de Mənilək plutôt que d'être sous sa domination : je préfère mourir dans mon pays » et il les renvoya.

Page 60 :

À ce moment, le *ras* Mäk^{w}ännən partit avec le *ras* Wäle, le *ras* Mika'el, le *däǧǧač* Abatä, arrivèrent au monastère de Abrəha et Aṣbəha et là ils installèrent le camp. Le roi Mənilək ayant appris que le *ras* Mängäša était proche de lui dans l'Agame, il se mit en route précipitamment avec quelques soldats. Il n'y avait personne qui le suivait à pied dans la rapidité de sa progression, hormis les cavaliers et les mules avec chargement. Il sortit et arriva à Ašənge. Lorsque les nobles dont les noms ont été cités apprirent la nouvelle de sa venue, ils se tinrent prêts pour la bataille : « Retournez dans votre pays, que les gens rentrent dans leurs foyers et y restent ! Le lieu est inculte ! » Et comment le *ras* Mängäša pourrait-t-il suffire face à tout monde ? L'armée du *ras* Mäk^{w}ännən à elle seule égalait la sienne en effectif, sans compter les femmes et les enfants, dont le nombre était de 5000 personnes. « Même pour nous, ils ne sont pas en nombre suffisant, nous avons commencé avec eux la conciliation. Nous l'amènerons dans votre camp par la guerre ou par la diplomatie », déclarant ceci, ils envoyèrent un messager vers sa majesté Mənilək.

Ayant appris cela, Mənilək II rentra au Wällo. La reine sa Majesté Ṣähayitu partit de Wärräylu et descendit vers Däse où ils se retrouvèrent.

Le *ras* Mäk^{w}ännən, convainquit le *ras* Mängäša et le menant vers où se trouvaient le roi et la reine, le fit venir à Däse. Puis, à l'exception de ceux qui étaient restés dans le Hawzen, comme le *däǧǧač* Abatä et Ato Abre, *ras* Wäle et de *ras* Mika'el arrivèrent ensemble en amenant leurs armées. Puis, s'approchant à l'horizon, ils s'établirent l'un en face de l'autre. Et le lendemain, le roi ordonna qu'on dresse la tente dans une large plaine. Là, s'étant paré des vêtements impériaux, il entra et s'assit sur son trône d'or. L'apparence de son visage changea, ses vêtements devinrent blancs comme la neige. (*Matthieu* : 17 : 2 ; *Luc* : 9 : 28-30) Puis *ras* Mikael et *ras* Mäk^{w}ännən vinrent, s'entretenant avec sa majesté Mənilək. Et pendant qu'ils parlaient, *ras* Mängäša portant attachée à son cou une corde et sur la tête une pierre, arriva vêtu d'un *bärnos*[633] et se tint à distance (*Marc* : 5 : 3-4) et implora en se prosternant le front à terre tout en disant : « Pardonnez, n'accusez pas, car il n'y a pas d'homme qui ne fait pas le mal ; il n'y a pas de bois qui ne fume. » Et le roi dit : « Combien de fois dois-je pardonner le mal ? »

Les Évangiles disent : « Jusqu'à soixante-dix fois sept fois» déclara-t-il à son intention (*Matthieu* : 18 : 22) et il lui dit : « Je te donne mon pardon même si tu m'as trahi trois fois.»

Page 61 :

(*Matthieu* : 26 : 69-75 ; *Marc* : 14 : 66-72). Mənilək est celui qui pardonne, calmant trop souvent sa colère, au lieu de l'accroitre par son fouet, il a n'a pas propagé le feu (*Psaumes* :

[633] በርኖስ ። Manteau en forme de cape avec un capuchon.

77[78] : 38) et ce jour, le roi en grande majesté entra dans la salle de réception impériale et il donna un banquet aux personnes venues de loin. Puis, étant restés quelques jours à Däse, le roi et la reine rentrèrent au Šäwa, en compagnie du *ras* Mängäša.

Chapitre 22 : le retour du ras *Mäkʷännən au Təgray ; comment lorsqu'il fut au Təgray, il accomplit de nombreuses tâches.*

Le *ras* Mäkʷännən tomba légèrement malade. Lorsqu'il fut guéri de sa maladie, il se remit lentement en compagnie de Maître Akalä-Wäld et pas à pas continua sur le chemin. À son départ, il apprit que ses serviteurs s'en étant retournés chez eux, ils l'avaient abandonné. Il envoya alors envoya un message à Harär au *grazmač* Banti : « Envoie-moi des hommes forts qui portent les armes et qui seront là où je serai, qui me suivent au Təgray et qui demeurent avec moi ». Le *grazmač* exécuta la demande. L'ordre ayant été transmis, le *däǧǧač* Abatä et Ato Abbəre arrivèrent petit à petit vers où il résidait et ces mêmes mois il envoya le *fitawərari* Gäbre en poste au Tämben. La moitié de l'armée resta avec lui. Puis, le *ras* Mäkʷännən partit pour le Hawzen et arriva à la rivière Wär'ə. À cette époque, le *däǧǧač* Abatä fut libéré de ses fonctions et retourna au Šäwa. Cependant, le *ras* Mäkʷännən entra à Adwa et y installa son camp. La noblesse et les seigneurs du Təgray se soumirent de leur plein gré. Sans qu'il ait à les prier, ils lui donnèrent ce qu'il voulait ; ils accomplirent ses volontés. Le fils du *ras* Mängäša, *däǧǧač* Səyyum, ayant appris cela, se séparant du *ras* Gugsa, entra à Adwa pour se soumettre sans résister au *ras* Mäkʷännən. À cette époque, le *qäññazmač* Tägäñ arriva à Adwa depuis Harär avec beaucoup de soldats et de l'armement. Le 14 *gənbot* [21 mai 1899], Maître Akalä-Wäld et *däǧǧazmač* Abba Tabor partirent d'Adwa pour aller à Jérusalem. Quand ils arrivèrent à Ginda'ə, un appel téléphonique de la part du *ras* Mäkʷännən leur dit de faire demi-tour. Ayant entendu ceci ils passèrent la nuit dans la stupeur. Ils envoyèrent un message qui disait qu'ils ne rentraient pas mais le *ras* Mäkʷännən leur imposa de revenir. Le 19 *säne* [25 juin 1899] ils retournèrent à Adwa. Le *fitawərari* Gäbre fut transféré de Adə'aro vers le Tämben.

Page 62 :

Tädla Abba Gubän quand il fut à Adwa, captura une personne et l'accusa ; le *ras* Mäkʷännən dit à Abba Gubän de se présenter devant lui et d'expliquer ses accusations. Apprenant ceci, il conçut en son cœur du ressentiment. Alors le *ras* Mäkʷännən lui dit : « Pars et rentre dans ton pays à Mäqäle ». En partant, il [Tädla Abba Gubän] dit « Maintenant que je suis parti je ne reviendrai pas ». Lorsqu'il rentra à Mäqäle il ternit la réputation du *ras* Mäkʷännən. Quand il entendit qu'il l'accusait, il envoya un message au *fitawərari* Gäbre qui disait : « Quittez Adədaro et entrez à Mäqäle car Abba Gubän m'accuse ». Le troisième jour après leur arrivée à Mäqäle, Abba Gubän arriva avec le *däǧǧač* Gäbrä Mädhən et avec le *ləǧ* Mäsfən : immédiatement Abba Gubän les éblouit. Et le *fitawərari* Gäbre dit à l'armée : « Résistez, trouvez la force en en votre foi et ne fuyez, ni à droite et à gauche. » Étant avec lui ils restèrent stoïques ils endurèrent leur souffle de mort (*Épître aux Hébreux* : 11 : 38 [*sic* : 36-37]), ceux qui se nomment *fitawərari* Abba Näbro, *fitawərari* Gäbre, *qäññazmač* Wädağe, *qäññazmač* Ayyälä, encerclèrent et poursuivirent ensuite Abba Gubän. Ils firent captifs le

däǧǧač Gäbrä Mädhən et le *ləǧ* Mäsfən avec beaucoup de soldats. Cependant Abba Gubän s'étant enfui à cheval, Abba Näbro le poursuivit. Abba Gubän s'étant retourné, il lui tira une balle au flanc et il tomba. Et par la force de Dieu, Abba Näbro se releva en un instant. Après cela, Gubän s'éloignant, partit dans les plaines arides et il ne vit pas le visage du *ras* Mäk^{w}ännən, avant que celui-ci ne vienne le chercher. Et lorsque Mäk^{w}ännən, apprit que son armée faite de puissants combattants, avait réduit les ennemis, il s'en réjouit. Ceci se passa au mois de *nähase* [du 7 août au 5 septembre].

En 1892 [1899-1900], année de Saint-Jean, Mənilək II était l'empereur d'Éthiopie depuis 11 ans. Le 1er de *mäskäram* [11 septembre 1899], alors que le *ras* Mäk^{w}ännən était à Adwa, tous les prêtres et les chantres des églises du Təgray vinrent vers lui, en se rassemblant sur une grande place publique, où il se rendit. Se tenant là, ils s'avancèrent vers lui un à un et lui dirent : « Sois couronné de fleurs ! » Les cérémonies, telles qu'ils les accomplissaient pour les rois, ici ils les célébraient pour le *ras* Mäk^{w}ännən. Et lui, dans sa salle de réception, il leur offrit un grand banquet. Pendant le banquet, les lettrés composèrent d'innombrables *qəne*. Et le 17 [27 septembre 1899], à l'occasion de la fête de la croix, il donna un banquet pour les seigneurs et la noblesse. Puis le 27 *ṭəqəmt* [6 novembre 1899], Maître Akalä-Wäld quitta Adwa et partit pour Jérusalem pour se recueillir devant la Sainte-Croix et le tombeau de son Seigneur.

Puis le 4 *yäkkatit* [11 février 1900] alors que le *ras* Mäk^{w}ännən appelait le frère du *ras* Səbhat, *däǧǧač* Hagos de l'Agame, celui-ci refusa et dit : « J'ai peur que vous me maltraitiez ; jurez-moi que vous ne m'attacherez pas les mains. Jurez-moi que vous ne me ferez pas prisonnier par le *tabot* de Ṣyon d'Aksum. » Et le *ras* Mäk^{w}ännən lui répondit : « Mon frère, que t'ai-je fait ? » Il lui répondit : « Jusqu'à présent vous ne m'avez rien fait, mais je doute de ce qui va advenir », et les nobles déclarèrent au *ras* Mäk^{w}ännən : « Jurez-lui pour ses mains et nous qui n'avons pas juré nous l'attacherons par les pieds ». Là, il [*ras* Mäk^{w}ännən] partit et arriva à Aksum. Là il [*däǧǧač* Hagos] lui fit le serment de rentrer dans les rangs. Et partant d'Aksum, il alla vers le Hawzen.

Page 63

Chapitre 23 : comment le grazmač *Banti depuis Harär alla faire la guerre contre les musulmans dans l'Ogaden ; comment il combattit et fut victorieux à Ǧəǧǧəga ; la joie du* ras *Mäk^{w}ännən lorsqu'il apprit tout cela.*

Alors que le *ras* Mäk^{w}ännən était dans le Hawzen, il apprit qu'une guerre avait éclaté dans la province de Harär. Et le 13 *yäkkatit* [20 février 1900], le *grazmač* Banti se mit en marche pour l'Ogaden et laissa le *däǧǧač* Bərru garder le Harär. Il prit une petite troupe parmi l'armée chargée de surveiller le territoire, et arriva en Ogaden. Il y eut une guerre avec les *Somali*. Une fois victorieux, il captura les bœufs, les moutons et les chèvres. Alors qu'il rentrait en emmenant le butin, les gens d'Ogaden, vinrent ensemble de part et d'autre vers leur devin nommé Käbira et déclarèrent : « Les larmes qui nous ont été causées, ne les voyez vous pas ? Notre pays est détruit, ils l'ont pillé, en vérité ! » Et alors que les *Somali* se parlaient ainsi les uns aux autres, Käbira fut alarmé, apeuré à l'idée de s'approcher du

grazmač Banti. Cependant, par crainte des *Somali*, il ne recula pas, le suivant de jour comme comme de nuit, jusqu'à Ǧəǧǧəga.

Page 64 :

Le 12 *mäggabit* [21 mars 1900], jour de la Saint-Michel, le *grazmač* Banti et ses hommes combattirent en étant unis. Ils ne furent pas effrayés par leur férocité et par leur multitude qui se levaient. Ils étaient innombrables comme le sable de la mer, couvrant le pays de Ǧəǧǧəga comme des sauterelles. Les gens de Harär qui étaient des hommes choisis, mais peu nombreux, engagèrent la bataille avec détermination et vainquirent les hommes de Käbira. Ceux qui firent le mal tombèrent là. Ils prirent la fuite et ne purent s'arrêter. (*Psaumes* 35[36] : 13) et comme il est dit dans le Livre Saint dit : « Un en chassa mille et deux en poursuivirent 10 000 » (*Deutéronome* : 32 : 30) et ils ne purent faire face. « Vous les fidèles de la foi chrétienne, voyez la gloire et la grandeur de saint Michel parce qu'il a fait descendre sur vous la rosée de la miséricorde, qui était une pluie légère. Comme il fait descendre la rosée sur une parure de soie et d'or jusqu'à ce que Gédéon trouve la force et qu'il soit vainqueur des gens de Madiyan, il a en ces jours là, fait pleuvoir la miséricorde sur vous (*Juges* : 6 : 36-40). Comme il aida Tewodros à décimer les gens de Quz, de la même manière il aida le *grazmač* Banti à vaincre les *Somali*. »

Page 64 : 2e paragraphe

Quand l'empereur d'Éthiopie Mənilək II apprit que les *Somali* s'étaient révoltés et avaient encerclé les Chrétiens, il envoya les seigneurs et la noblesse pour les aider. Parmi ceux qui ont été envoyés, certains parvinrent à Harär, d'autres à Ĉärĉär, d'autres encore à Mənǧar, ou à Šänkora. Lorsqu'il apprit cela, le *grazmač* Banti lui dit : « Moi votre serviteur, je me félicite de votre bonne fortune et de l'ange de Mäkʷännən, parce que j'ai pris un butin important. Désormais, puissent vos nobles retourner dans leur pays ». De là, ils retournèrent tous dans [leur] pays. Cependant, le *ras* Mäkʷännən était à Məṣəwwa, défendait les frontières de l'Éthiopie par la taille et la puissance de l'armée, ses soldats remplissaient l'espace qui va de Harär jusqu'à Ǧəbuti. Le *ras* Mäkʷännən était comme le mur qui protège le royaume de Mənilək à droite et à gauche, il était l'enceinte et la fortification. Les Écritures disent : « Si c'était une fortification nous placerions à son sommet un fusil *Gras* en guise d'ornement ; si c'était une porte pour l'Éthiopie, nous la fermerions avec une planche de cèdre : ainsi était le *ras* Mäkʷännən (*Cantique des Cantiques* : 8 : 9). Tout comme l'armée de la maison de Dawit s'étendait depuis Dan jusqu'à Bersabée, la Bible dit : « Je mettrai la mer sous sa main, les fleuves sous sa droite » (*Psaumes* : 88[89] : 26), l'armée du *ras* Mäkʷännən part de Məṣəwwa jusqu'au port de Djibouti.

Page 65 :

Après avoir appris tout ceci alors qu'il se trouvait dans le pays de l'Hawzen, le *ras* Mäkʷännən et tous ses soldats se réjouirent grandement.

Chapitre 24 : l'attribution de la province du Təgray au ras *Wälle et son retour au Šäwa ; son retour au Harär au mois de* hamle *[8 juillet-6 août].*

« J'ai entendu le cri de ton peuple. Laisse le *ras* Wäle garder le Təgray et rejoins-moi. » disait la deuxième lettre qu'il reçut de sa Majesté Mənilək. Étant parti de l'Hawəzen, il arriva à Mäqäle et accueillit le *ras* Wäle. Il fut reçu au palais de l'empereur de sa Majesté Yohannəs.

Le 19 *gənbot* [27 mai 1900] il partit et arriva au Šäwa ; le 22 *säne* [29 juin 1900], ils se rencontrèrent avec sa majesté l'empereur Mənilək, et Mäk^{w}ännən lui dit : « J'ai témoigné de votre nom afin que les gens du Təgray vous connaissent. Ô Père, vous m'avait honoré de votre gloire en me donnant les tâches à accomplir au Təgray, au Harär, en Ogaden » (*Jean* : 17 : 3-6).

À ce moment, la reine sa Majesté Ṭayitu lui dit : « Épouse ma fille ». Cette demande provoqua en lui une tension et un profond souci. (*Matthieu* : 2 : 19). Il lui dit : « Je rentre dans mon pays de Harär. Que je la prenne ou non, je le déciderai à mon retour.» « Qu'il soit fait selon ta parole », lui répondit-elle.

Lorsqu'il rentra à Harär, il se dépêcha d'aller voir l'enfant Täfäri, parce qu'il était resté longtemps sans le voir, c'est-à-dire deux ans depuis son départ pour son poste, et qu'il lui avait manqué. En le voyant, se serrant affectueusement deux heures durant, il resta à l'embrasser et à le serrer contre sa poitrine. « Si j'étais au Təgray, mon fils, que serais-tu devenu ? » « Si je t'ai oublié, que ma droite m'oublie, une mère n'oublie pas les enfants qu'elle a portés en son sein », et tout en le lui disant, il répandit des larmes (*Psaume* : 136[137] : 5), et l'enfant Täfäri lui dit : « Père, Père, tout comme Abraham a béni son fils Isaac, bénis-moi, afin que ta bénédiction soit sur moi » (*Livre des Jubilés* : 15 : 19-21). À cette époque, Täfäri avait huit ans. Il avait lu plusieurs fois les *Psaumes* et avait fini la lecture des Livres Saints. Jusqu'à ce qu'il l'emmène à Harär, il avait vécu dans les contrées désertiques de Ǧarso et de Kombolša (*Luc* : 1 : 80), puis les deux, père et fils, s'installèrent à Harär.

Page 66

Chapitre 25 : au mois de hədar *il partit pour la province du Šäwa et il fut contraint au mariage alors qu'il n'était pas d'accord pour épouser une femme.*

En 1893, année de Saint-Matthieu et 12ème année du règne de Mənilək II, empereur d'Éthiopie, le *ras* Mäk^{w}ännən partit le 3e mois, c'est-à-dire *hədar* [10 novembre-9 décembre], et arriva au Šäwa. Le cinquième mois, c'est-à-dire *ṭər* [9 janvier-7 février], le roi et la reine arrangèrent à Addis Abäba le mariage de leur enfant avec le *ras* Mäk^{w}ännən. Afin qu'il épouse une femme contre son gré, ils l'y contraignirent. Comme il ne voulait pas la prendre, il se résolut en secret à la laisser (*Matthieu* : 1 : 19) et à partir de ce moment il la prit avec lui et l'accueillit dans sa demeure (*Jean* : 19 : 27) et ensuite la noblesse de Harär fit une fête en l'honneur du mariage. La femme resta avec lui 10 mois.

Chapitre 26 : au mois de* tahəsas *[10 décembre-8 janvier] comment il partit avec sa femme au Šäwa et comment il ramena son épouse à* Ətege *[sa Majesté] Ṭayitu parce qu'il voulait s'en séparer discrètement ; comment Mənilək II fit appeler son fils unique Täfäri, quand celui-ci fut auprès de lui comment il lui donna plusieurs fois sa bénédiction.

En 1894, année de Saint-Marc, le 20 *tahəsas* [29 décembre 1901], alors que le métropolite d'Éthiopie, Abunä Matewos partait du Šäwa pour se rendre dans son pays l'Égypte, le *ras* Mäk^{w}ännən s'en allait vers le Šäwa avec son épouse : ils se rencontrèrent tous les deux au Ĉärĉär. Ainsi, le 19 *tahəsas* [28 décembre 1901][634] il arriva à Harär et fut accueilli par les prêtres et les chantres par des chants des hymnes. Partant de Harär, il entra en Égypte. Jusqu'à ce que sa Majesté Mənilək dise : « J'ai appelé notre père Matewos : qu'il revienne d'Égypte », il y resta toute une année (*Matthieu* : 2 : 15).

Quant au *ras* Mäk^{w}ännən, il quitta le Ĉärĉär, arriva petit à petit au Šäwa, à Addis-Abäba, le 24 *ṭer* (1er février 1902). Ils se retrouvèrent avec le roi et la reine et il leur dit : « Reprenez celle que vous avez confiée à mes soins et à ma garde, sur qui j'ai veillée avec l'attention que j'aurais eu pour ma sœur. » En parlant ainsi, le *ras* Mäk^{w}ännən ressemblait à Dəmeṭros et la femme rappelait son épouse. Tous deux n'eurent pas les traits de leur visage altérés en rentrant au milieu des flammes. Excepté le *ras* Mäk^{w}ännən, qui peut tenir du feu sous ses vêtements sans se brûler ? (*Proverbes* : 6 : 27) Apprenant sa tempérance, le roi et la reine furent admiratifs qu'il soit demeuré avec une femme se limitant à la conversation sans autre relation. Et ils accueillirent la femme.

Page 67 :

La reine Ṣähaytu dit : « Le *ras* Mäk^{w}ännən m'a haïe ; s'il ne me détestait pas, il n'aurait pas détesté ma fille ». Quelques jours après, Mənilək II dit au *ras* Mäk^{w}ännən : « Amène-moi ton fils unique, que je le voie ». Alors, il envoya une lettre au *grazmač* Banti dont le contenu était : «Afin que le roi et la reine le voient, envoie-moi mon fils Täfäri ».

Page 68 :

Et lorsque le *grazmač* Banti apprit le contenu de la lettre, il envoya l'enfant Täfäri avec beaucoup de soldats vers le Šäwa ; ils arrivèrent à Addis-Abäba. Le lendemain, il se rendit auprès du roi et de la reine. Et lorsque Sa Majesté Mənilək le vit, il l'embrassa très affectueusement. En le serrant contre sa poitrine, il dit tout en le bénissant abondamment : « Toi qui est l'espoir de Mäk^{w}ännən et un maître pour ton frère, que ton nom grandisse sur terre ; que la bénédiction de mon fils Mäk^{w}ännən et de son père Sahəlä-Səllase et que ma bénédiction descendent sur toi » et après cela, il fut rendu à son père.

---

[634] Cette incohérence chronologique se retrouve dans l'originale en *gəʾəz* : dans cet extrait, l'Abunä Matewos part du Šäwa le 20 *tahəsas* pour arriver à Harär le 19 du même mois :
ኃይለ ፡ ጊዮርጊስ ፡ ዘሐረር [በለጠ] ፡ ፲፱፻፷፭ ዓ ፡ ም ፡ *ዜናሁ ፡ ለልዑል ፡ ራስ ፡ መከሖንን ፡* አዲስ ፡ አበባ ፡ ፷፯-፷፰ ።
HAYLÄ-GIYORGIS ZÄHARÄR [Bälläṭä], 1965 *a.m.* (1972-73), *Zenahu Lälə'ul ras Mäk^{w}ännən*, Addis Abäba : 66-67.

Chapitre 27 : au mois de gənbot *[9 mai-7 juin] le retour du* ras *Mäkʷännən à Harär avec son fils Täfäri et son départ en Angleterre pour le couronnement du prince héritier ; et son retour de là au mois de mäskäräm et son entrée à Harär.*

Le *ras* Mäkʷännən étant resté au Šäwa cinq mois, partit et au mois de *gənbot* entra à Harär. À cette époque Täfäri avait 10 ans. Le dixième mois, le 20 *säne* [27 juin 1902], *ras* Mäkʷännən se rendit en Angleterre. C'était afin de se rendre aux festivités de la cérémonie du couronnement de l'héritier du trône, le roi d'Angleterre étant mort[635]. En raison des relations d'amitié qui existaient entre sa Majesté Mənilək et l'Angleterre, il partit en désignant le *qäññazmač* Gänäme à sa place pour administrer Harär. Il nomma le *qäññazmač* Banti en tant que gouverneur de Gara-Mulläta. Le frère du *ras* Mäkʷännən, le *qäññazmač* Bäläw mourut le 5 *säne* [12 juin 1902]. Le 13 *hamle*, le *fitawərari* Nəguse mourut [20 juillet 1902].

En 1895, année de Saint-Luc, le 4 *mäskäräm* [14 septembre 1902], le *ras* Mäkʷännən rentra d'Angleterre et arriva à Harär. Le 12 de ce même mois [22 septembre 1902], le *qäññazmač* Abba Nada mourut. Et lui avait été pour le bébé Täfäri une nourrice, l'élevant au miel et au lait. Le *ras* Mäkʷännən pleura en proie à une immense tristesse. Il fut en deuil et pleura pour lui et pour son frère le *qäññazmač* Bäläw. Il célébra leur *täzkar* en faisant la charité aux enfants et aux affamés.

Le cinquième mois, celui de *ṭər* [9 janvier-7 février], le métropolite de l'empire d'Éthiopie, Abunä Matewos, rentra d'Égypte et arriva à Harär. Il célébra la fête de l'Épiphanie avec le *ras* Mäkʷännən au monastère de Ṭəmqätä Bahər. Le porteur de l'Évangile, Matewos, en y entrant une fois, en sortant une autre fois, a béni le pays de Harär de l'empreinte de ses pieds et ce jour il excommunia ceux qui ne sont pas croyants dans la foi,

Page 69 :

les hérétiques, en les séparant des chrétiens. Quelques jours plus tard, il s'en alla et arriva au Šäwa. Et le *ras* Mäkʷännən l'avait escorté avec beaucoup de soldats.

Chapitre 28 : comment au mois de miyazya *[9 avril-8 mai] il alla à Ǧəǧǧəga pour chasser le lion puis son retour à Harär ; la convocation de ses soldats pour le défilé de la fête de la Croix.*

Le huitième mois, celui de *miyazya*, il partit de Harär, et le 29 de ce mois [7 mai 1903], il entra à Ǧəǧǧəga. Il fit venir de Gəri le *tabot* de saint Michel, et l'installa avec lui dans la tente. Là, il songea à construire une église, mais jusqu'à ce qu'il soit conseillé sur son architecture, il ne la réalisa pas. Puis le *ras* Mäkʷännən partit chasser un lion et le tua. Comme Samson à la guerre, il avait pratiqué la chasse très tôt et avait auparavant tué le plus grand des animaux, l'éléphant. S'étant installé et étant resté deux mois et 24 jours à Ǧəǧǧəga, il retourna à Harär. Cependant l'enfant Täfäri était au monastère de Ṭəmqätä-

[635] C'est en fait la reine Victoria qui est morte et Mäkʷännən est invité au couronnement d'Édouard VII.

Bahər avec les enfants qui se nomment Əmmru, Täfäri, Asfaw, Sahəlu, Mammite, Bälläṭä, Kidane-Maryam. Il y avait beaucoup d'autres enfants avec lui.

En l'an de grâce 1896 [1903-1904], année de Saint-Jean, le *ras* Mäk^{w}ännən rassembla son armée de parts et d'autres pour la fête de la Croix. Et le 17 *mäskäram* [28 septembre 1903], ils sortirent de Harär, prenant avec lui le *ras* Səbhat et son fils Täfäri et les faisant asseoir avec lui sur le trône sur la grande place publique, et le peuple vit que le visage de Täfäri était comme celui d'un ange de Dieu. À partir de ce moment, cela fut dévoilé à toute la création.

Et le *ras* Səbhat voyant la grandeur de l'armée du *ras* Mäk^{w}ännən, déclara : « Si moi j'avais un peuple si nombreux, je ne me soumettrais pas un roi, quel qu'il soit ». Mäk^{w}ännən dit : « Arrête une fois pour toute, il n'y a personne qui puisse nous faire renoncer à l'affection de Mənilək, nous accomplirons toute sa volonté ». (*Épître aux Romains* : 8 : 3-5) Lorsqu'il rentra à son palais, il donna un banquet au peuple. Le troisième mois, celui de *hədar*, le *ras* Mäk^{w}ännən ordonna au *fitawərari* Gäbre de partir en Ogaden avec de nombreux soldats. Il distribua [aux soldats] des chevaux et des mules qui venaient du Šäwa. Il leur donna aussi des mulets sur lesquelles on pouvait charger des flèches appelées *sybille*. Le *ras* Mäk^{w}ännən les accompagna jusqu'à Ĉəro et étant escortés, ils arrivèrent à Wäkäni, puis ayant terminé leur travail, le huitième mois [*miyazia*], ils rentrèrent à Harär.

Page 70

Chapitre 29 : comment au mois de **hədar***, il se rendit au Šäwa, où après avoir appris la nouvelle de la mort du* **qäññazmač** *Gänäme il tomba malade ; comment il guérit de sa maladie*

Une fois le *fitawərari* Gäbre et son armée revenus de l'Ogaden, le *ras* Mäk^{w}ännen se mit en route pour aller au Šäwa. Le *qäññazmač* Gänäme et l'enfant Täfäri l'accompagnèrent jusqu'à Qulləbbi puis, en ramenant l'enfant, il rentra à Harär. Le 2 *gənbot* [10 mai 1904], partant de Qulləbbi, lentement il s'achemina vers le Ĉärĉär et arriva à Hardim. À ce moment, le *fitawərari* Asfaw vint vers le *ras* Mäk^{w}ännən et les deux combattirent. Le *fitawərari* Asfaw ayant été capturé, il fut enchaîné par le *ras* Mäk^{w}ännən jusqu'à ce que celui-ci revienne du Šäwa. Il laissa la garde au *qäññazmač* Wäldä Gäbrel du Ĉärĉâr. Ensuite, celui-ci [le *ras* Mäk^{w}ännən] partit et arriva à Addis-Abäba. Il y resta huit mois.

Quand le représentant du *ras* Mäk^{w}ännən, le *qäññazmač* Gänäme fut à Harär, il avait l'intention de construire une enceinte autour de l'église saint Michel et de la résidence de son maître Täfäri. Le 7 *gənbot* [15 mai 1904], les travaux de construction de l'enceinte commencèrent par les mesures à la corde. Le 4 *hamle* [11 juillet 1904], il acheva les travaux de l'enceinte. Alors qu'il faisait procéder aux travaux d'édification du mur de l'église, s'étant dit: « Si je demeure ici de nombreuses années, trois moines resteront à l'intérieur, à qui seront donnés des vêtements et qui diront les psaumes pour moi, lorsque je serai mort j'y serai enterré » il avait fait construire un mausolée orienté vers le nord avec trois portes sur le côté. En effet, il s'était référé aux paroles de la Bible qui disent: « Tenez-vous prêts ! Vous

ignorez si le nouveau Maître viendra ou le soir, ou au milieu de la nuit ou le matin : qu'il ne vous surprenne pas, qu'il ne vous trouve pas endormis. L'homme ressemble à une plante éphémère, et ses jours à une ombre qui passe. » (*Matthieu* : 24 : 42 ; *Marc* : 13 : 33-37 ; *Psaumes* 143[144] : 4).

Il n'avait pas terminé la construction du mausolée qu'il fut frappé d'une maladie grave le 15 *hamle* [22 juillet 1904]. Il commença à libérer tous ses serviteurs et toutes ses servantes en leur donnant de l'or et de l'argent. Pour les pauvres et les affamés il changea son or en monnaie et la distribua. Le 8 *nähase* [14 août 1904] il communia avec la chair et le sang du Christ. « Diligentez la construction de mon mausolée afin qu'il soit ma dernière demeure ; j'y résiderai, c'est le lieu que j'ai choisi. » dit-il (*Psaumes* : 131[132] : 13-14). Ayant prononcé ces mots, il mourut le 14 *nähase* [20 août 1904], samedi à six heures du jour [midi]. Son testament fut accompli.

Page 71 :

Les hommes de bien, les prêtres et les chantres, les seigneurs et la noblesse le glorifiant par des hymnes et par des hommages, ils enterrèrent Yohannəs (Gänäme).

Le *ras* Mäk^{w}ännən, l'ayant appris alors qu'il était à Addis-Abäba, fut attristé comme pour son fils, pleura et annonça : « Jusqu'à ce que je rentre, je nomme le *qäññazmač* Q^{w}äläĉ pour qu'il soit ton gardien de Harär. » Et le *ras* Mäk^{w}ännən, à force de chagrin, fut frappé d'une maladie grave. Il était mourant. Mənilək II, voyant sa maladie, fit venir le médecin et lui dit : « Fais un diagnostic et administre un traitement médical qui sauve mon fils Mäk^{w}ännən. » Le médecin conformément à l'ordre reçu, le soigna et le guérit de sa maladie. La raison en est que cette maladie n'était pas suffisante pour le faire mourir. (*Jean* : 11 : 4)

Chapitre 30 : comment le lorsque le ras *Mäk^{w}ännən au mois de* ṭər *[9 janvier-7 février] quitta le Šäwa et retourna à Harär au mois de* yäkkatit *[8 février-9 mars]; comment à cause des sauterelles qui étaient venues et parce qu'il y avait une famine dans la province, il fit venir beaucoup de sorgho avec du riz importés d'Égypte en bateau pour nourrir la population et comment il nomma* däğğazmač *le* fitawərari *Abba Tabor.*

En 1897, année de saint Matthieu, le 4 *ṭər* [12 janvier 1905], le *ras* Mäk^{w}ännən partit du Šäwa et arriva au Ĉärĉâr. Là, il prit avec lui le *fitawərari* Asfaw (Manaye) et ils rentrèrent à Harär au mois de *yäkkatit*. Puis, le *qäññazmač* Q^{w}äläĉ les accueillit avec beaucoup d'habitants de Harär et l'armée. Le troisième jour, il vint à Ṭəmqätä Bahər pour voir l'enfant Täfäri. Toute la nuit, jusqu'à l'aube, il s'entretint avec lui de la bonté de Dieu. Quelques jours après, il partit pour Ğəğğəga. De là, il alla à Dərre-Dawa. Le 27 *yäkkatit* [6 mars 1905], le supérieur de l'église de Däbrä-Hayl Qəddus-Mikael, *Aläqa* Gäbrä-Mikael, mourut. Ce même mois, le *balambaras* Əšäte, décéda.

Le 2 de *mäggabit* [11 mars 1905], le *ras* Mäk^{w}ännən revint de Dərre-Dawa et rentra à Harär. Ce même mois, le 26 [4 avril 1905], le *qäññazmač* Wäldä-Yohannəs mourut, et le neuvième

mois, celui de *gənbot* [9 mai-7 juin], ayant annoncé au *fitawərari* Abba Tabor : « Désormais on t'appellera *däǧǧazmač* Abba Tabor », il le nomma au Ĉärĉär. Ayant appris cela, le *fitawərari* Asfaw disparut de devant son seigneur, et pour aller avec son épouse au Šäwa, il arriva en se cachant au Ĉärĉär.

Page 72 :

Et alors, le *ras* Mäkʷännən, ayant l'information, se trouvant au Ĉärĉär, diffusa l'ordre aux soldats qui s'y trouvaient d'empêcher le *fitawərari* Asfaw de transgresser la loi. Et le poursuivant, ils le capturèrent et le ramenèrent avec sa femme. Ensuite, il resta en exil jusqu'à la mort du *ras* Mäkʷännən. Le 25 de *gənbot* [2 juin 1905], il nomma deux érudits à un poste, dont un à la tête de Däbrä-Hayl : celui-ci s'appelait *Aläqa* Mäšäša. Ce jour, les différentes charges de l'église ayant été définies, et comme la responsabilité de Däbrä-Hayl était un héritage de son grand-père, cela fut laissé à l'enfant Täfäri. Le 5 de *säne* [12 juin 1905], le *qäññazmač* Mäšäša (le *däǧǧazmač* Mäšäša Wärqe), arriva du Šäwa, entra à Harär et il rencontra le *ras* Mäkʷännən.

Page 73 :

Après être resté quelques jours, il [*qäññazmač* Mäšäša] partit pour la Turquie et ces mêmes mois, d'innombrables sauterelles vinrent et recouvrirent l'Éthiopie. Alors, dans la province, il y eut une famine qui fut particulièrement grave à Harär. Alors, le *ras* Mäkʷännən pria : « Plutôt qu'ils soient tués, par manque de nourriture, fais-moi les précéder et tomber dans la mort à leur place. Qu'ont fait ces brebis alors que je suis leur berger ? ». Ayant prononcé cette prière, il apprit qu'il y avait du blé en Égypte et il y envoya de l'or et de l'argent pour un montant de 500 000 [thalers]. Il fallut cinquante chameaux pour charger l'argent et l'acheminer jusqu'à Dərre-Däwa. De là, il fut transporté jusqu'en Europe, sur des bateaux qui en venaient. Avec cet argent, le *ras* Mäkʷännən fit venir beaucoup de sorgho et de riz. Alors les habitants du Šäwa s'exclamèrent admiratifs : « Il a fait pleuvoir sur les gens du Harär, afin qu'ils mangent, une manne qui était comme une neige blanche, qui ressemblait à de la bonne coriandre, qui était extrêmement savoureuse comme du miel liquide. » (*Psaumes* : 77[78] : 24). Les habitants de Harär chantèrent sur le *zema* de Saint-Yared : « Il fit un mur de la mer effrayante, il montra un chemin entre les eaux, et le peuple fut protégé dans la forêt par la main de l'ange pendant quarante années entières ; et du pain appelé manne il les nourrit. L'intelligence et la finesse du *ras* Mäkʷännən n'ont pas de limites. » Deuxièmement, ils dirent : « Que le *ras* Mäkʷännən se porte bien pour nous, que jamais il ne meure ! Car, en temps de guerre le *ras* Mäkʷännən est notre arme, en temps de famine il est notre pain, en temps de soif il est notre boisson, lorsque nous sommes en haillons il est notre vêtement, en temps de fête il est notre ornement.»

Le 30 *hamle* [6 août 1905] il se rendit vers le monastère de Ṭəmqätä Bahər où se trouvait l'enfant Täfäri et il jeûna en ne mangeant que du pain de l'Assomption et du sel. Il ordonna que le pays fasse des supplications afin d'éloigner le fléau des sauterelles. Le 24 *nähase* [30 août 1905], il rentra à Harär avec son fils Täfäri. Cependant, le *däǧǧazmač* Abba Tabor alla vers sa province du Ĉärĉär.

Chapitre 31 : la nomination au mois de **ṭəqəmt** *de son fils Täfäri à la dignité de* **däǧǧazmač** *; comment il le confia à la noblesse.*

En 1898, année de Saint-Marc, la 16 ème année du règne de Mənilək II, après la fête de la croix, le *ras* Mäkʷännən nomma le *qäññazmač* Banti dans la province où il se trouvait précédemment.

Page 74 :

Le deuxième mois, celui de *ṭəqəmt* [11 octobre-9 novembre], il fit battre le tambour pour son fils qu'il fit héritier de tout : « Tu seras gouverneur de Gara-Mulläta : tu seras appelé *däǧǧazmač* Täfäri. » déclara-t-il en le nommant. Ses deux frères qui s'appelaient le *balambaras* Taddäsä et le *balambaras* Andarge, étaient avec lui. Ce jour là, l'enfant Täfäri avait treize ans, trois mois et cinq jours. Les nobles et les seigneurs furent appelés à la salle de réception du *ras* Mäkʷännən et quand tous furent arrivés, ce ne fut que réjouissances : il leur versa du champagne et comme plat avec la boisson, afin qu'ils soient rassasiés, il fit servir de la viande de bœuf gras.

Page 75 :

Le *ras* Mäkʷännen leur déclara : « Afin que vous y veilliez comme à votre rétine, afin que vous soyez un père et une mère à ma place, je vous confie mon fils le *däǧǧazmač* Täfäri. » Et le lendemain, tout le peuple de Harär vint et comme il est dit concernant David « Lui, il vivra, ils lui donneront de l'or des Arabes et les prêtres et les chantres prieront pour lui » (*Psaumes* : 71 [72] : 15) Ils lui apportèrent des présents, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des vêtements fins. Ensuite, en place publique il confia la garde du trésor et de l'argent du *däǧǧazmač* Täfäri au *qäññazmač* Qoläĉ, celui qui veille sur son éducation et son tutorat. Et jusqu'à aujourd'hui cette charge est toujours sous sa responsabilité (c'est-à-dire probablement jusqu'à la date de rédaction de l'histoire).

Chapitre 32 : son départ au mois de ṭər [9 janvier-7 février] de Harär pour aller au Šäwa et comment en chemin il fut frappé par une maladie grave et mourut le 13 **mäggabit** *[22 mars 1906] à Qulləbbi*

Quand tout fut terminé, le 4 de *ṭər* [12 janvier 1906], le *ras* Mäkʷännən partit de Harär et passa la nuit à Qärsa et ensuite à Yekka. Dimanche matin, on lui apprit que le *däǧǧazmač* Täsämma, le fils du *ras* Darge était mort et parce qu'il était son frère, il pleura et fut extrêmement affligé ; puis le 6 de *ṭər* [14 janvier 1906], partant de là, il arriva à un grand fleuve qui se nomme Bərqa. Là, il fit célébrer l'Épiphanie. Alors, il tomba gravement malade et retourna à Qulləbbi. Là, on prit soin de lui. Apprenant cela, le *däǧǧazmač* Täfäri et le *däǧǧazmač* Mäšäša (*däǧǧazmač* Mäšäša Wärqe) depuis Harär, Maître Gäbrä-Əgzi'abher et le *däǧǧazmač* Abba Tabor depuis le Ĉärĉär, se retrouvèrent à Qulləbbi. Le 9 *mäggabit* [18 mars 1906], il communia avec le corps et le sang du Christ. Ce même jour, il envoya le *däǧǧazmač* Täfäri à Harär. Après avoir servi le gouvernement de Mənilək pendant 41 ans, et après avoir vécu sur terre 53 ans, 10 mois et 12 jours, et après avoir gouverné Harär 19 ans, deux mois

et douze jours, le 13 de *mäggabit* [22 mars 1906], un jeudi à 3 heures [9 heures du matin], il pencha la tête et rendit l'âme.

Page 76

Chapitre 33 : comment il fut ramené de Qulləbbi à Harär pour être enterré à Däbrä-Hayl et qu'il fut pleuré par beaucoup

De là, une fois que les gentilshommes l'eurent descendu de Qulləbbi à Harär, ils firent venir du parfum à base d'aloès et de myrrhe et des vêtements en lin immaculés pour embaumer son corps. (*Jean* : 19 : 39-40) Les prêtres et les chantres en disant « La mort du juste est précieuse devant Dieu » (*Psaumes* : 115 [116] : 15), l'accueillirent par des psaumes, des louanges, des hymnes, et dans la nuit de jeudi à vendredi, à neuf heures de la nuit [3 heures du matin], ils le firent déposer à Däbrä-Hayl à neuf heures de la nuit [3 heures du matin]. À nouveau, les prêtres, dirent deuxièmement en pleurant : « L'immortel est mort ! Par l'amour que vous lui portez, pleurez de toutes vos forces le *ras* Mäk^{w}ännən ! » Ils se lamentèrent : « Hélas ! Hélas ! Hélas ! Mäk^{w}ännən notre joie ! Mäk^{w}ännən notre pain ! Mäk^{w}ännən notre boisson ! Mäk^{w}ännən notre ornement ! »

À ce moment, les nobles se prenant par le cou, le pleurèrent abondamment et ils versèrent beaucoup de larmes. Avec eux, il y avait les femmes qui étaient sorties, elles pleuraient et chantaient des lamentations comme les sœurs de Lazare (*Jean :* 11 : 19-33). À 6 heures du jour [midi], ils l'enterrèrent dans une nouvelle tombe que le *qäññazmač* Wäldä-Ab Kä'alät avait fait creuser et où personne n'avait encore été enterré (*Jean* : 19 : 41-42). Le cortège funèbre rentra à Harär, là où vivent le *däǧǧazmač* Täfäri et du *qäññazmač* Banti. Et ce jour, jusqu'à ce que le *ras* Mäk^{w}ännən soit enterré, personne ne put entrer ni sortir de Harär, parce que les cinq portes furent fermées.

Le 15 *mäggabit* [24 mars 1906], le troisième jour, les gens de Harär, les petits comme les grands, se rassemblèrent tous sur la place de la justice. Et Russes, Anglais, Italiens, Français, musulmans, chrétiens, il n'y en eut aucun qui resta chez lui. Comme le deuil du *ras* Mäk^{w}ännən ne venait que de commencer, le *däǧǧazmač* Täfäri se tenait là. « Vois Ô Mäk^{w}ännən le juste ! Pourquoi reposes-tu dans tombe qui a été creusée pour un autre ? Les mains du gouverneur qui ont vêtu celui qui est nu ! Pourquoi sont-elles enveloppées avec un fil de soie et de l'étoffe ! Pourquoi les pieds de Mäk^{w}ännən qui ont parcouru la mer et la terre ferme sont-ils attachés comme ceux d'un criminel ? Après avoir été pleine de bonté et d'amour, pourquoi la bouche de Mäk^{w}ännən goûte-t-elle désormais la boisson si amère du calice ! Pourquoi la chair de celui qui habillait les nobles de parures d'honneur et de dignité est-elle vêtue de terre ? » En disant cela, tout le peuple se lamenta en criant. Ils pleurèrent et chantèrent des chants de deuil particulièrement pour son fils en jeune âge, le *däǧǧazmač* Täfäri.

Page 77 :

En effet, en mourant il laissait l'enfant. Alors le *däǧǧazmač* Täfäri se dit en lui-même : « Ô mon père, regarde comme je suis pauvre ! Regarde comme tu me laisses seul ! Mon père

Mäk^{w}ännən ! Ma mère Mäk^{w}ännən ! Où pars-tu ? Et à qui me laisses-tu ? Ma mère et mon père m'ont abandonné, c'est vrai, mais Dieu veille sur moi. », et il prononça ses paroles en proie à une profonde détresse. (*Psaumes* : 26[27]: 10)

Puis le *däǧǧazmač* Mäšäša tourna son regard vers le gouvernement de Mənilək et s'adressa à lui. Et lorsqu'il le vit, il lui fit penser à une femme éplorée et affligée, parce qu'il pleurait son fils Mäk^{w}ännən (*Esdras Sutu'el* : 9 : 27) : « Nous pleurons pour Harär parce qu'elle est notre maison et notre demeure » lui dit-il. « Harär, pauvre de toi ! La lumière de ta lampe s'est éteinte. Le *ras* Mäk^{w}ännən a disparu : Harär est affligée. » Ensuite, ceux qui portaient le deuil rentrèrent chez eux.

Chapitre 34 : comment Mənilək II apprit la mort du ras *Mäk^{w}ännən et comment il fut profondément attristé et qu'ensuite il fit venir l'enfant* däǧǧazmač *Täfäri du Harär ; à sa vue il l'embrassa en le prenant dans ses bras et versa des larmes sur lui ; comment une tente de deuil fut plantée à Fəl-Wəha et comment il y eut beaucoup de lamentations et de peine.*

Sa majesté, Mənilək II, lorsqu'il apprit la mort de son fils le *ras* Mäk^{w}ännən, envoya un message qui disait : « J'ai appelé mon fils le *däǧǧazmač* Täfäri qu'il vienne me trouver pour qu'ensemble nous pleurions. Que les seigneurs et la noblesse de Harär viennent avec lui.» Le 3 *miyazya* [11 mai 1906] le *däǧǧazmač* Täfäri, avant de partir vers le Šäwa avec les seigneurs et les nobles, il dit en priant : « Seigneur, comme Salomon, si je ne connais pas l'entrée et la sortie, conduis-moi sur le droit chemin. », il quitta Harär et fit rapidement la route.

Il arriva à destination le 17 de ce même mois [25 avril 1906] et fit installer son campement à gauche de Šola ; laissant son armée là, il alla rendre hommage au roi et à la reine. Sa Majesté Mənilək l'ayant aperçu au loin, il le serra par les épaules et l'embrassa très affectueusement : « Mon fils as-tu fait bon voyage jusqu'à moi ? » Tout en disant cela, il pleurait sur lui. La raison en était qu'il le connaissait depuis bien avant la mort de son père. Puis, quand vint le soir, le *däǧǧazmač* Täfäri rentra auprès de son armée. Le jour suivant, sa Majesté Mənilək ordonna de dresser une tente à Fəl-Wəha, où il s'installa, puis tous les gens du Šäwa accueillirent les gens de Harär

Page 78 :

par de très amères lamentations et en versant des larmes ; et là il y avait son fils aîné, le *däǧǧač* Yəlma. À cette époque le deuil du *ras* Mäk^{w}ännən venait de commencer : tout le monde le pleurait d'une seule voix. Puis, ils rentrèrent chez eux. Le 22 *miyazya* [30 avril 1906] étant le jour *de Nə'ud kəbur*, l'empereur et l'impératrice firent servir le repas du *täzkar* du *ras* Mäk^{w}ännən.

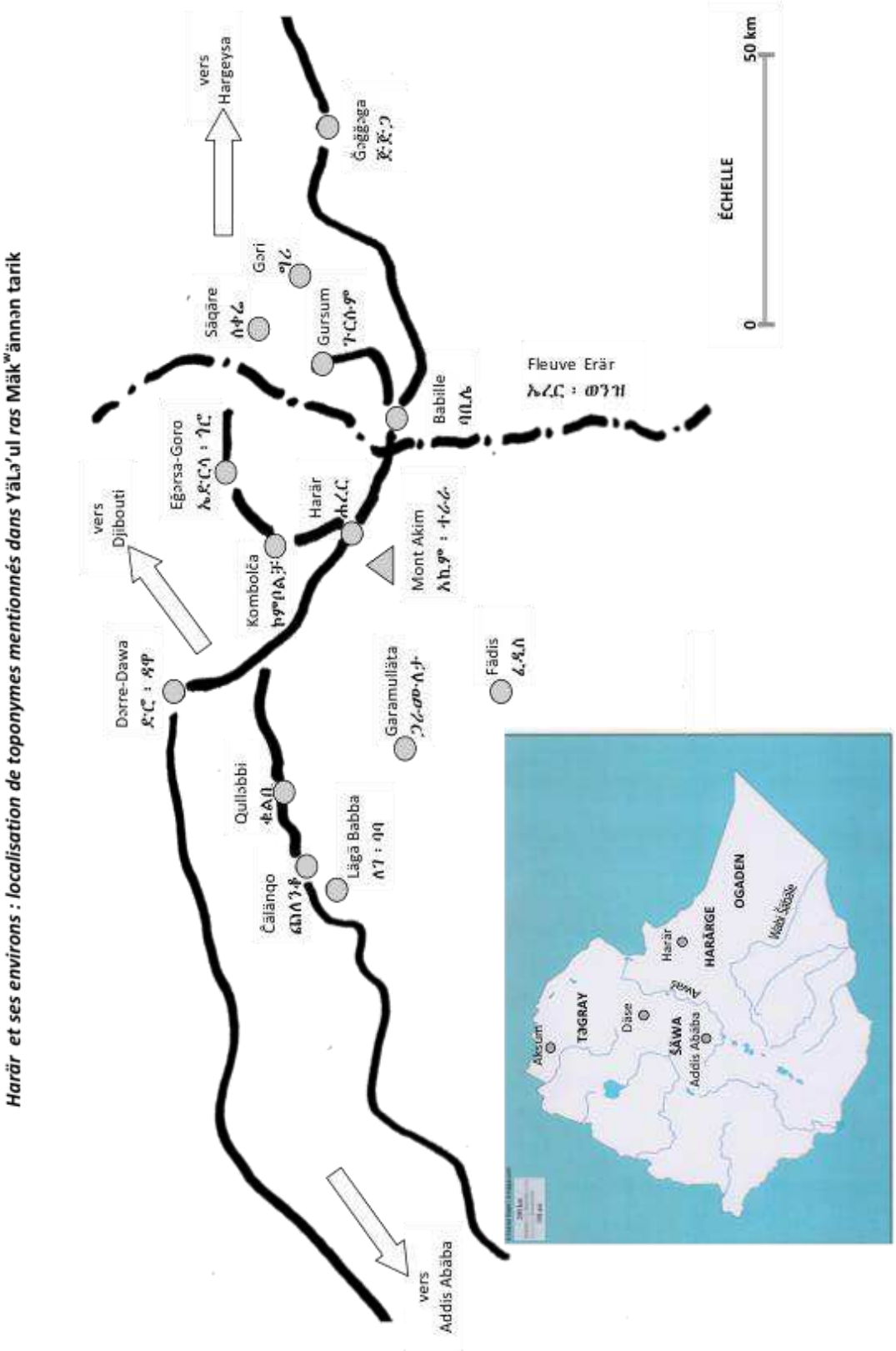
Annexe 2 : Glossaire

Abba (አባ)	« Père », pour s'adresser ou désigner un parent, un prêtre, une personne respectée. Les noms de chevaux commencent par « *abba* ».
Abbay (አባይ)	Fleuve qui délimite la partie occidentale du Šäwa et sa limite avec la province du Goğğam.
Abun (አቡን)	Désigne le chef de l'Église éthiopienne, le métropolite et se termine par un premier ordre si suivi d'un nom, par exemple : Abunä Matewos.
Addaraš (አዳራሽ)	Vaste salle de réception d'un palais où les grands évènements sont fêtés par un repas copieux pour de très nombreux convives.
Adal (አዳል)	Désignation éthiopienne pour le peuple *afar*. Mənilək est en guerre contre le sultan Mähamäd Anfari de l'Adal.
Afar (አፋር)	*Adal*, peuple de la région de Djibouti.
Aläqa (አለቃ)	Chef militaire ou autorité religieuse ou intellectuelle.
Amba (አምባ)	Haut plateau à partir de 1800 mètres d'altitude, principal espace de peuplement des chrétiens, lieu du pouvoir. Addis Abäba est localisée à 2400 mètres, Harär à 1800 mètres d'altitude.
Amhara (አማራ)	Ceux qui parlent l'amharique, et par extension les Éthiopiens chrétien des hauts plateaux.
Asrat (አሥራት)	Impôt d'un dixième des récoltes pour alimenter les greniers érigés pour l'armée en campagne, inspiré d'un système auparavant mis en place au Harär par les Égyptiens.
Aṣe (አፄ)	Sa Majesté, en désignant l'empereur.
Ato (አቶ)	Monsieur, titre de noblesse.
Awaš (አዋሽ)	Fleuve qui délimite la partie orientale du Šäwa, avant les basses plaines du Harärge.
Bäğərond (በጅሮንድ)	Trésorier, chargé des comptes du palais.
Balambaras (ባላምባራስ)	Premier grand grade militaire par ordre croissant, équivaut à chef d'une forteresse.
Betä Əsraʾel (ቤተ ፡ እስራኤል)	Maison d'Israël, Éthiopiens qui se réclament de l'Ancien Testament et refusent le christianisme.
Blatengeta (ብላቴንጌታ)	Autorité respectée, personne de référence dans le domaine intellectuel et dans le savoir.
Däbtära (ደብተራ)	Lettré dans les saintes Écritures et expert en liturgie.
Däğğazmač (ደጃዝማች)	Cinquième grand grade militaire par ordre croissant, équivaut à officier de la porte impériale.

Dərgo (ድርጎ)	Présent, don en nourriture et boisson, fourni à un hôte de passage, en manifestation de bienvenue.
Ǧanhoy (ጃንሆይ)	« Majesté ! » en s'adressant respectueusement au souverain.
Ənǧära (እንጀራ)	Grande galette de céréale (*ṭef/ ጤፍ ።*) qui sert de base à l'alimentation des hauts plateaux.
Ətege (እቴጌ)	Sa Majesté, désigne l'impératrice.
Fälaša (ፈላሻ)	Nom dépréciateur, signifiant peut-être « ceux qui n'ont pas de terre, qui errent », appliqué aux Betä-Əsraʾel.
Fəlsäta (ፈልሰታ)	Fête de l'Assomption de Marie, qui a lieu le 16 *nähase* [20-21 août] avec un jeûne qui dure encore les 5 jours suivants.
Fətha-nägäst (ፍትሐ ፡ ነገሥት)	Recueil des lois du royaume, progressivement aboli par Haylä-Səllase avec la constitution de 1931.
Fitawərari (ፊታውራሪ)	Quatrième grade militaire par ordre croissant, officier commandant l'avant-garde.
Gra-geta (ግራ ፡ ጌታ)	*Däbtära* qui est le chef du chœur situé à gauche dans l'église.
Grazmač (ግራዝማች)	Deuxième grand grade militaire par ordre croissant, officier commandant l'aile gauche.
Kätäma (ከተማ)	Forteresse, ville fortifiée en hauteur avec une palissade.
käMäräb-Məllaš (ከመረብ ፡ መላሽ)	Érythrée, teritoire au-delà du Märäb.
Kəbrä-nägäst (ክብረ ፡ ነገሥት)	« La gloire des rois », œuvre du XIVe siècle, qui relate la fondation de l'empire à travers la dynastie issue de l'union entre Makkedda (la reine de Saba) et Salomon.
Ləǧ (ልጅ)	Enfant, fils, titre pour un jeune homme de la noblesse.
Liqämäkwas (ሊቀመኳስ)	Officier chargé de revêtir les vêtements impériaux au cours d'une bataille afin de tromper l'ennemi, car si l'empereur lui-même venait à être tué, toute l'armée serait alors sans guide.
Mäməhər (መምህር)	Érudit dans la religion, autorité intellectuelle, professeur.
Mäṣəhaf Qəddus (መጽሐፍ ፡ ቅዱስ)	Livre saint : la Bible.
Nəgus (ንጉሥ)	Roi, par simplification désigne le roi des rois ou empereur pour les Occidentaux.
Nəgusä -nägäst (ንጉሠ ፡ ነገሥት)	Roi des rois, *primus inter pares*, équivaut à empereur.
Qäññazmač (ቀኛዝማች)	Troisième grand grade militaire par ordre croissant, officier de l'aile droite.
Ras (ራስ)	Le plus haut grade militaire par ordre croissant : consécration de la carrière de Mäk^{w}ännən.

Šanqəlla (ሻንቅላ)	« Noir » : désigne les peuples africains voisins des Éthiopiens, avec l'idée qu'ils sont d'une culture inférieure.
Šäwa (ሸዋ)	Province d'abord méridionale qui eut comme capitale Ənṭoṭṭo puis Addis Abäba sous le règne ed Mənilək II, base de son extension territoriale vers le sud et l'ouest à partir de 1880. Centre géographique et politique de l'empire par la suite.
Tabot (ታቦት)	Réplique de l'arche d'Alliance qui fut dans la tradition ramenée par Mənilək et qui sert à la fondation d'une église.
Ṭäǧǧ (ጠጅ)	Boisson alcolisée et fermentée à base miel, douce et sucrée, elle est consommée d'abord par l'aristocratie et considérée comme un raffinement. Souvent offerte pour souhaiter la bienvenue à un hôte.
Täwahədo (ተዋሕዶ)	Doctrine officielle du christianisme éthiopien qui met en avant l'union des natures divine et humaine du Christ.
Täzkar (ተዝካር)	Cérémonie commémorative pendant laquelle se tient un repas, en célébration de la fin du deuil de 40 jours après un décès.
Təgray (ትግራይ)	Région septentrionale d'origine du pouvoir impérial. En déclin politique après l'empereur Yohannəs IV (divisions, ravages de la guerre) et en recherche d'autonomie vis-à-vis du pouvoir ancré au Šäwa.
Wabi Šäbäle (ዋቢ ፡ ሸበሌ)	Fleuve du sud-est qui parcourt l'Ogaden et continue en Somalie. Limite et espace de repère pour les troupes du *ras* Mäkʷännən en campagne dans l'Ogaden.
Wällo (ወሎ)	Région centrale des hauts plateaux, au nord du Šäwa, d'où est originaire le père de Yäšimäbet, l'épouse de Mäkʷännən : Ali *abba* Däfar.
Wänz (ወንዝ)	Fleuve, rivière.
Wäyzäro (ወይዘሮ)	Madame, titre de noblesse.
Yäfäras-səm (የፈረስ ፡ ስም)	Nom de cheval commençant par « *abba* », surnom de guerre, par exemple « *abba* Qaññäw » (Père de celui qui met en ordre) pour Mäkʷännən.

Annexe 3 : Carte de Harär et ses environs selon les toponymes mentionnés par Haylä-Giyorgis



Annexe 4 : Repères chronologiques de la vie du *ras* Mäkʷännən

1852, 8 mai (፲፰፻፵፬ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ግንቦት ፡ ፩ ፡ ቀን ፡)**:** naissance de Makʷännən Wäldä-Mikaʾel au Šäwa, fils de Tänaññä-Wärq, une fille du roi Sahəlä-Səllase, et du *däğğazmač* Wäldä-Mikaʾel du Mänz.

À partir de 1868 (፲፰፻፰ ፡ ዓ ፡ ም ፡)**:** rentre au palais impérial. Départ de son ascension militaire et diplomatique. Participe aux expéditions militaires contre les *Oromo* de l'Arsi et contre le *ras* Täklä-Haymanot du Goğğam.

1882 (፲፰፻፸፬ ፡ ዓ ፡ ም ፡)**:** est nommé *bäğərond* puis promu *balambaras* du Wäräbi

1887, janvier (፲፰፻፸፱ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ጥር ፡)**:** combat à Ĉälänqo contre Abdulahi.
Est nommé *däğğamač* du Harär par Mənilək.

1889, août-janvier 1890 (፲፰፻፹፩ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ነሐሴ ፡ ፲፰፻፹፪ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ጥር ፡)**:** voyage en Italie pour le traité additionnel d'Ucciali (Wəĉale), achat d'armes. Début de sa notoriété européenne.

1890 (፲፰፻፹፪ ፡ ዓ ፡ ም ፡) **:** est promu *ras*.

1892, 22 juillet (፲፰፻፹፬ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ሐምሌ ፡ ፲፮ ፡ ቀን ፡) **:** naissance de Täfäri, futur Haylä-Səllase.

1893 (፲፰፻፹፭ ፡ ዓ ፡ ም ፡) **:** se rend à Djibouti, auprès de Léonce Lagarde, gouverneur de la Côte Française des Somalis.

1894 (፲፰፻፹፮ ፡ ዓ ፡ ም ፡) **:** mort de son épouse Yäshimäbet.

Décembre 1895- 1er mars 1896 (፲፰፻፹፰ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ታኅሣሥ ፡ ፲፰፻፰፹፰ ፡ ዓ ፡ ም – ፲፰፻፰፹፰ ፡ ዓ ፡ ም ፡ የካቲት ፡ ፳፫ ፡ ቀን ፡)**:** officier à Amba Alage, Mäqäle, et Adwa. Commandant en chef des forces à Adwa le 1ermars.

À partir de 1896 : reçoit de nombreux visiteurs et diplomates européens. Devient une personnalité dont les *media* parlent.

1897, mars-juin (፲፰፻፹፱ ፡ ዓ ፡ ም ፡ መጋቢት–ግንቦት ፡) **:** négocie la délimitation de la frontière avec la colonie française de la Côte des Somalis et le Somaliland anglais.

1898 (፲፰፻፺ ፡ ዓ ፡ ም ፡) **:** campagne militaire d'annexion du Beni-Šangul.

1898-1900 (፲፰፻፺፰ ፡ ዓ ፡ ም – ኅዳር ፡ ፲፪ ፡ ቀን – ፲፰፻፺፱ ፡) **:** est nommé *ras* du Təgray, obtient la reddition du *ras* Mängäša. Il s'applique à pacifier la province.

1900-1904 (፲፰፻፺፱ – ፲፰፻፺፭) **:** participe avec les Britanniques à la lutte contre le *somali* Maxamed Cabdulle Xasan.

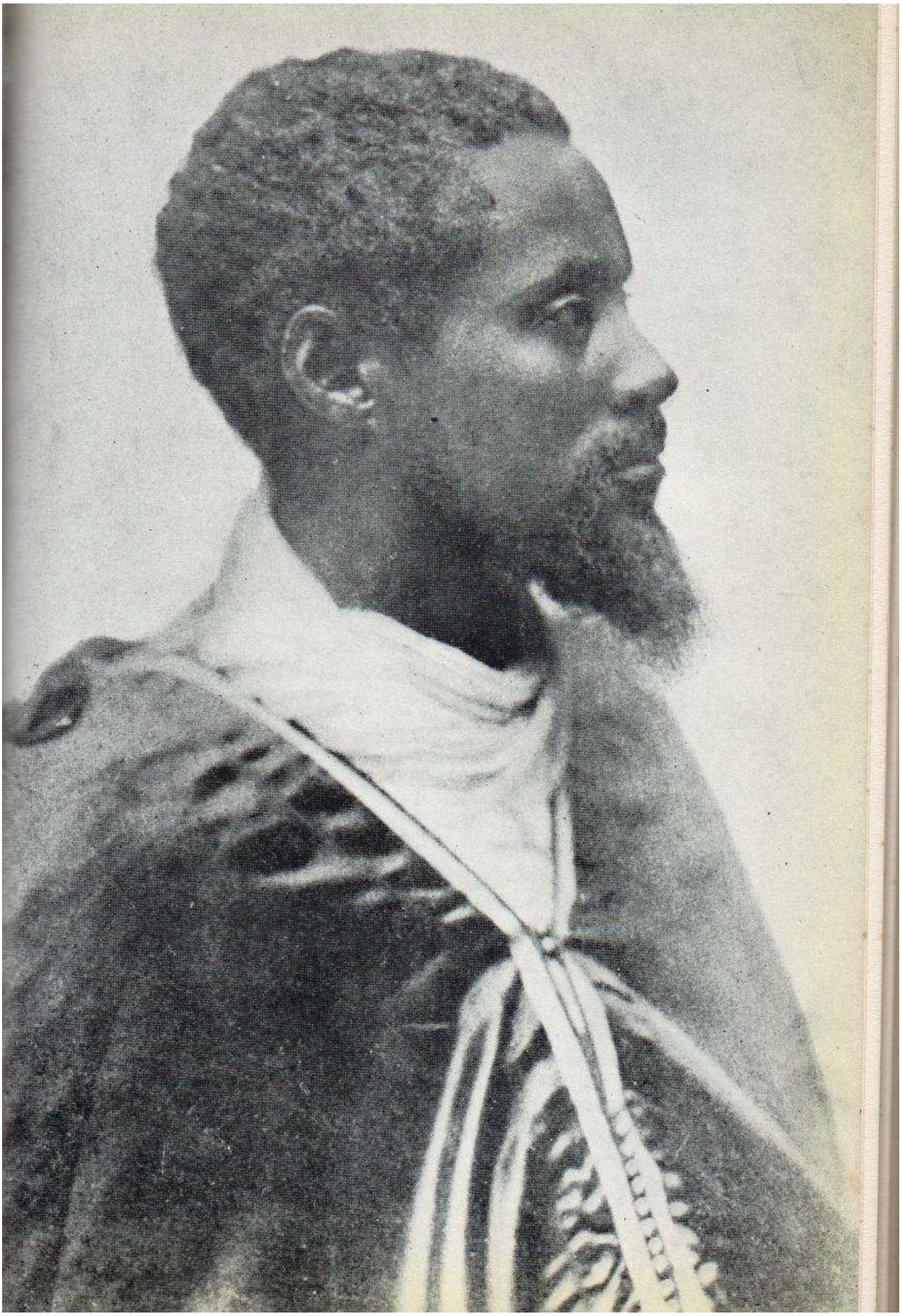
1902, 27 juin-14 septembre (፲፰፻፺፪ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ሰኔ ፡ ፳ ፡ ቀን – ፲፰፻፺፭ ፡ ዓ ፡ ም ፡ መስከረም ፡ ፬ ፡ ቀን ፡) **:** voyages en Grande Bretagne et en France. Zénith de sa popularité en Europe.

1905, février (፲፰፻፺፭ ፡ ዓ ፡ ም ፡ የካቲት ፡) **:** se rend à Dərre-Dawa.

1905, octobre (፲፰፻፺፭ ፡ ዓ ፡ ም ፡ ጥቅምት ፡) **:** nomme son fils Täfäri däǧǧazmač de Gara-Mulläta.

1906, 22 mars (፲፰፻፺፮ ፡ መጋቢት ፡ ፲፫ ፡ ቀን ፡) **:** décède d'une violente fièvre à Qullebbi, en chemin vers Addis-Abäba.

Annexe 5 : Le *ras* Mäkʷännən vers 1901 (source : S.P. Pétridès, *Le Héros d'Adoua*)



Annexe 6 : Mäkʷännən en parure de *ras* (source Həruy Wäldä-Səllase, *Yäʾltəyoṗəya tarik*)

ራስ መኮንን ወልደሚካኤል የራስ ወርቅ አድርገው በራስነት ማዕረግ

Annexe 7 : L'ambassade éthiopienne de 1889 (*L'Illustrazione italiana*, 6 ottobre 1889)

Le *däğğazmač* est la troisième personne en partant de la gauche au second rang.

GRUPPO DEI COMPONENTI LA MISSIONE ETIOPICA (fotografia Schemboche di Torino)

Annexe 8 : La une de *La vie au grand air* qui consacre ce numéro à la visite de Mäkʷännən à Paris en juillet 1902 (aimablement communiqué par Francis Falceto)

LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS

Paris... Un an 14 fr. | Édition de luxe
Départem^ts — 15 fr. | France. Un an. 30 fr
Étranger. — 20 fr. | Étranger. — 40 fr

26 Juillet 1902. — N° 202.

Rédaction et Administration : 9, Avenue de l'Opéra, PARIS (1er Arr^d)

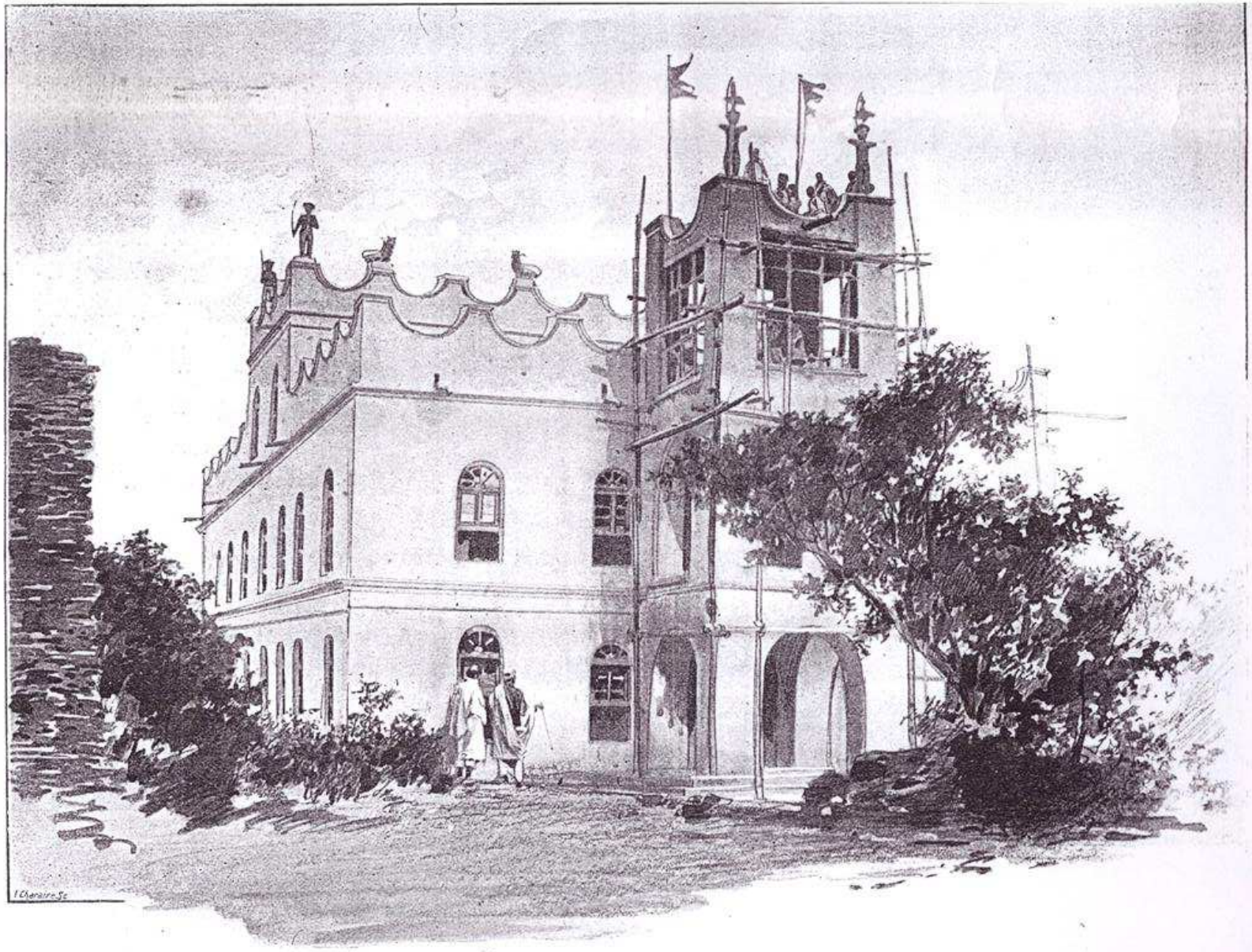
PUBLICITÉ

Pages de Couverture, la ligne. . 1 fr. 50
La Page . . . . . 600 fr.
Encartage. . . . . 500 fr.

LE RAS MAKONNEN EN AUTOMOBILE

Notre hôte abyssin n'a voulu rester étranger à aucune des conquêtes de la civilisation. C'est en automobile qu'il s'est rendu des Champs-Elysées au parc militaire d'aérostation de Chalais. Notre photographie le représente dans une voiture conduite par le colonel Renard, directeur du parc.

Annexe 9 : Le nouveau palais du *ras* Mäk^{w}ännən à Harär (*L'Illustration*, 30 octobre 1897)



ABYSSINIE. — Le nouveau palais du Ras Makonen, à Harar. — (Voir l'article, page 356.)

Annexe 10 : Mənilək II, roi du Šäwa et ses officiers

(source Həruy Wäldä-Səllase *YäʾItəyoṗəya tarik*)

ንጉሥ ምኒልክ ከመኳንንቶቻቸው ጋር

Annexe 11 : Mənilək II, empereur d'Éthiopie, pendant la campagne d'Adwa

(*L'Illustration*, 15 février 1896)

Sources et bibliographie

Dictionnaires et ouvrages de référence en langues :

BAETEMAN, Joseph, 1929, *Dictionnaire amarigna-français*, Diré-Daoua.

ደስታ ፡ ተክለ ፡ ወልድ ። ፲፱፻፷፪ ዓ ፡ ም ። *ዓዲስ ፡ ያማርኛ ፡ መዝገበ ፡ ቃላት* ።

ዓዲስ ፡ አበባ ፤ አርቲስቲክ ፡ ማተሚያ ፡ ቤት ።

[DÄSTA TÄKLÄ-WÄLD, 1962 *a.m.* (1970), *Addis yamarəññə mäzgäbä qalat*, Addis-Abäba, Artistik Mattämiya Bet.]

GUIDI, Ignazio, 1901, *Vocabolario amarico-Italiano*, Roma.

KANE, Thomas Leiper, 1990, *Amharic-English Dictionary*, *Volume I: ሀ-ነ & volume II: ኘ-ፐ*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

LESLAU, Wolf, 1987, *Comparative Dictionary of Geʿez: Geʿez-English/ English-Geʾez with an index of the Semitic roots*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

REY, Alain (dir), 2012 (nouvelle édition), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, dictionnaires Le Robert.

Dictionnaires et encyclopédies en sciences sociales :

CALHOUN, Craig (ed.), 2002, *Dictionary of the Social Sciences*, Oxford, University Press.

GOULD, Julius ; KOLB, William L. (eds), 1965, *A Dictionary of the Social Sciences*, New York, The Free Press of Glencoe.

HUNTINGFORD, G.W.B., 1989, *The Historical Geography of Ethiopia: From the First Century AD to 1704*, Edited by Richard PANKHURST, Ethiopic spellings revised by David APPLEYARD, Oxford, Oxford University Press.

KILLION, Tom, 1998, *Historical Dictionary of Eritrea*, African Historical Dictionaries, No. 75, Lanham, Maryland, The Scarecrow Press.

KUPER, Adam ; KUPER, Jessica (eds.), 2004, *The Social Science Encyclopedia*, *Volumes one and two*, New-York, Routledge.

MOURRE, Michel, *Dictionnnaire encyclopédique d'histoire : Nouvelle édition*, 5 tomes, Paris, Bordas.

PROUTY, Chris ; ROSENFELD, Eugene, 1981, *Historical Dictionary of Ethiopia*, African Historical Dictionaries No. 32, Metuchen, New Jersey, The Scarecrow Press.

PROUTY, Chris ; ROSENFELD, Eugene, 1994, *Historical Dictionary of Ethiopia and Eritrea,* Second Edition, African Historical Dictionaries No. 56, Metuchen, New Jersey, The Scarecrow Press.

RITTER, Harry, 1986, *Dictionary of Concepts in History*, Westport, Connecticut, Greenwood Press.

SHINN, David H.; OFCANSKY, Thomas P., 2004, *Historical Dictionary of Ethiopia*, New Edition, African Historical Dictionaries, No. 91, Lanham, Maryland, The Scarecrow Press.

Sources non imprimées:

Bibliothèque Franciscaine Provinciale des Capucins (BFPC), Paris :

CAHAGNE, Taurin (Mgr), *Abrégé du journal de Mgr Taurin Cahagne*, octobre 1888- novembre 1893, abrégé par le Révérend Père Cyprien de Saint-Maurice.

Archives du Ministère des Affaires étrangères et européennes (MAEE) France, La Courneuve :

Correspondance politique et commerciale, Nouvelle série, « Éthiopie » volume 19 (1896-1914).
Mémoires et documents : volume 138, « Abyssinie, 1887-1895 ».

Références :

ALEME ESHETE, May 1973, *The Influence of the Capuchin Catholic Bishop of Harar (1900-1940), Mgr. André Jarosseau on Taffari Makonnnen*, *Later Emperor Haile Sellassie (A Preliminary study)*, Addis Ababa, Paper for the Conference of the Historical Society of Ethiopia : 156-174.

ALMEIDA-TOPOR (d'), Hélène, 1993, L'Afrique au XXe siècle, Paris, Armand Colin.

AMATO (d'), Nicolas, (Ufficiale medico nell' Escercito italiano), 1898, *Da Adua ad Addis Abeba, Ricordi d'un prigioniero,* Salerno.

AMSELLE, Jean-Loup, 1993, "Anthropology and Historicity", in MUDIMBE V. Y.; JEWSIEWIKI, B. (eds.), *History Making in Africa,* History and Theory, Beiheft 32, U.S.A, Weysleyan University : 12-31.

ASEFFA ABREHA, 1998, “The Battle Of Adwa: Victory And Its Outcome”, in *Adwa Victory Centenary Conference. 26 February- 2 March 1996*, ABDUSSAMAD H. AHMAD; PANKHURST, Richard (eds.), Addis Ababa, Institute of Ethiopian Studies, Addis-Ababa University : 129-181.

BAHRU ZEWDE, December 1990, “Ethiopian Historiography: Retrospect and Prospect”, *Silver Jubilee Anniversary of the Institute of Ethiopian Studies*, *Proceedings of the Symposium*, *Addis Ababa, November 24-26, 1988*, Institute of Ethiopian Studies, Addis Ababa University : 89-95.

BAHRU ZEWDE, 1996, “Heruy’s *Ya Heywat Tarik* and Mahtama-Sellase’s *Che Balaw*: two perceptions of a Biographical Dictionary”, *History in Africa: A Journal of Method*, vol. 23. Atlanta, Georgie: 387-399.

BAHRU ZEWDE, 1998, “Opening Adresses”, in *Adwa Victory Centenary Conference, 26 February- 2 March 1996*, ABDUSSAMAD H. AHMAD; PANKHURST, Richard (eds.), Addis Ababa, Institute of Ethiopian Studies, Addis-Ababa University : 5-8.

BAHRU ZEWDE, 2001 (second edition), *A History of Modern Ethiopia, 1855-1991*, Oxford, James Currey.

BAHRU ZEWDE, 2002, *Pioneers of Change in Ethiopia: The reformist Intellectuals of the Early Twentieth Century*, Addis Ababa, Addis Ababa University Press.

BAHRU ZEWDE, 2008 (1), “A Century of Ethiopian Historiography”, in *Society, State and History: Selected Essays,* Addis Ababa, Addis Ababa University Press : 15-43.

BAHRU ZEWDE, 2008 (2) “Economic Origins of the Absolutist State in Ethiopia (1916-1935)”, in *Society, State and History: Selected Essays,* Addis Ababa, Addis Ababa University Press : 96-119.

BAIRU TAFLA (ed.), 1977, A *Chronicle of Emperor Yoḥannes IV (1872-89)*, Äthiopistische Forschungen, Band 1, Wiesbaden.

BAIRU TAFLA, 1981, « La notion de pouvoir dans l’Afrique traditionnelle : le cas de l’Éthiopie », *in* UNESCO (ed.), *Le concept de pouvoir en Afrique*, Paris, Presses de l’UNESCO : 171-191.

BAIRU TAFLA (ed.), 1987, *Aṣma Giyorgis and his Work*: *History of the Gāllā and the Kingdom of Šawā*, Äthiopistische Forschungen, Band 18, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, Wiesbaden GMBH.

BARATIERI, Oreste (Général), 1898, *Mémoires d'Afrique (1892-1996*), Traduction par l'éditeur CHARLES-LAVAUZELLE, Paris, Delagrave.

BASSET, René, 1882, *Études sur l'histoire de l'Éthiopie* (extrait du *Journal Asiatique*), Paris.

BERHANOU ABBEBE, 1971, *Évolution de la propriété foncière au Choa (Éthiopie)*, *du règne de Ménélik à la constitution de 1931*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner.

BERKELEY, G.F.H., 1902, *The Campaign of Adowa and the Rise of Menelik*, Westminster.

BETHE-SELLASSIÉ, Mickaël, 2009, *La jeune Éthiopie : un haut-fonctionnaire éthiopien : Berhanä-Marqos Wäldä-Tsadeq (1892-1943)*, Bibliothèque Peiresc 18, Paris, L'Harmattan.

BEYLOT, Robert, 2008, *La Gloire des Rois ou l'histoire de Salomon et de la reine de Saba*, Introduction, traduction et notes par R. BEYLOT, Belgique, Brepols.

Bible *(La)*, 2001 [édition utilisée : 2009], *Nouvelle traduction*, Montrouge, Bayard.

Bible *(La)*, 2010, *Traduction œcuménique (TOB)*, 22ème édition, Paris, Les Éditions du Cerf.

BOHANNAN, Paul, 1968, "Stateless Societies", *in* COLLINS, Robert O. (eds.), *Problems in African History*, Englewood Cliffs, New-Jersey, Prentice-Hall : 236-243.

BONACCI, Giulia, 2008, *Exodus! L'histoire du retour des Rastafariens en Éthiopie*, Paris, Scali.

BONNEMAISON, Joël, 2000, *La géographie culturelle, cours de l'université Paris IV, Sorbonne, 1994-1997*, établis par Maud LASSEUR et Christel THIBAULT, Paris, CTHS.

BORELLI, Jules, 1890, *Éthiopie méridionale, Journal de mon voyage aux pays Amhara, Oromo et Sidama, septembre 1885 à novembre 1888*, Paris, Librairies-Imprimeries Réunies, May et Motteroz.

BUREAU, Jacques, 1987, *Éthiopie : un drame impérial et rouge,* Collection « Rebours », Paris, Ramsay.

BUSTORF, Dirk, 2007, "Ḫʷāǧalī", in UHLIG, Siegbert, *Encyclopaedia Aethiopica*, Volume 3 (He-N), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 93-94.

CALHOUN, Craig, 2002, “Imperialism and empire”, *in* CALHOUN, Craig (ed.), *Dictionary of the Social Sciences*, Oxford, University Press : 224-225.

CARMICHAEL, Tim, 2001, *Approaching History: Addis-Abäba and Local Governance in Harär*, *c. 1900 to 1950,* PhD, Michigan State University, Department of History.

CARMICHAEL, Tim, 2007, “Mäk^{w}ännən Wäldä Mika’el”, in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, Vol.3 (HE-N), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag : 686-687.

CAULK, Richard 1977, “Makonnen, Ras”, *The Encyclopaedia Africana: Dictionary of African Biography,* Volume one, Ethiopia-Ghana, OFOSU-APPIAH, L.H. (dir), New York : 101-102.

CAULK, Richard, 1978, “Armies as Predators: Soldiers and Peasants in Ethiopia c. 1850-1935”, *The International Journal of African Historical Studies*, volume 11, number 3, Boston, African Studies Center, Boston University: 457-493.

CAULK, Richard, 2002, “*Between the Jaws of Hyenas”: A Diplomatic History of Ethiopia (1876-1896)*”, Ed. by BAHRU ZEWDE, Aethiopistische Forschungen 60, Wiesbaden, Harrassowitz.

CHAPPLE, David, 1998, “The Firearms of Adwa”, in *Adwa Victory Centenary Conference, 26 February- 2 March 1996*, ABDUSSAMAD H. AHMAD; PANKHURST, Richard (ed.), Addis Ababa, Institute of Ethiopian Studies, Addis-Ababa University : 47-78.

CLAPHAM, Christopher, 2002, “Rewriting Ethiopian History”, in *Annales d’Éthiopie*, volume XVIII, Addis Abeba/Centre Français des Études Éthiopiennes, Paris, La Table Ronde : 37-54.

COLLAT, Octave Ernest, 1906, *L’Abyssinie actuelle*, Paris, Publication du Comité de l’Afrique française.

COMBES, Paul, 1896, *L’Abyssinie en 1896 : le pays, les habitants, la lutte italo-abyssine*, Paris.

CONTI-ROSSINI, K.[arolus], 1907, *Historia Regis Sarṣa Dengel (Malak Sagad)*, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalum, Scriptores Aethiopici, Tomus III, Parisiis : 1-191 (3-183).

COQUERY-VIDROVITCH, Catherine ; GOERG, Odile ; TENOUX, Hervé, 1998, « Introduction », in *Des historiens africains en Afrique : l’histoire d’hier et d’aujourd’hui : logiques du passé et dynamiques actuelles,* SEDET, Paris, L’Harmattan : 7-12.

COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, 2003, « Le postulat de la supériorité blanche et de l’infériorité blanche », *in* FERRO, Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme : XVIe –XXIe siècle : de l’extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont : 646-685.

Coran (*Le*), 1981, traduction et notes par Albin de Biberstein KAZIMIRSKI, Paris,
Édition Garnier : 408-412.

CRUMMEY, Donald, 1972, *Priests and Politicians: Protestant and Catholic Missions in Orthodox Ethiopia, 1830-1868,* Oxford, Clarendon Press.

CRUMMEY, Donald, 1990, "Society, State and Nationality in the Recent Historiography of Ethiopia", *The Journal of African History*, Vol.31, Number 1, Cambridge : 103-119.

DA VINHA, Mathieu, 2009, *Le Versailles de Louis XIV*, Paris, Perrin.

DÄMəSSE WÄRQ-ʾAGÄÑÑÄHU, 1953 *a.m* (1960-61), *Yä-məsraq bärräññä*, Addis Abäba.
ደምሴ ፡ ወርቅ ፡ አገኘሁ ። ፲፱፻፶፫ ዓ ፡ ም ። *የምሥራቅ ፡ በረኛ* ። አዲስ ፡ አበባ ።

DEL BOCA, Angelo, 1976, *Gli Italiani in Africa Orientale: Dall Unita alla Marcia su Roma*, Roma.

DERAT, Marie-Laure, 2003, *Le domaine des rois éthiopiens (1270-1527)*, Paris, Publications de la Sorbonne.

DOMENICHINI, Jean-Pierre, 1985, *Les dieux au service des rois : histoire orale des sampin'andriana ou palladiums royaux de Madagascar*, Paris, Éditions du CNRS.

BOURG de BOZAS (du), Robert, 1906, *Mission scientifique du Bourg de Bozas : de la Mer Rouge à l'Atlantique à travers l'Afrique tropicale (octobre 1900-mai 1903)*, Paris, Rudeval.

ELLIS, Stephen, 1998, *L'insurrection des menalamba : une révolte à Madagascar (1895-1898)*, traduit de l'anglais par Ginette Randriambeloma, Paris, Éditions Karthala.

ERLICH, Haggai, 1996, *Ras Alula and the Scramble for Africa : A Political Biography, Ethiopia and Eritrea, 1875-1897,* Lawrenceville, New Jersey, Red Sea Press.

FALLERS, Lloyd Ashton, October 1959, "Despotism, Status Culture and Social Mobility in an African Kingdom", in *Comparative Studies in Society and History: An International Quarterly*, V.II, N. 1 : 11-32.

FALLERS, Lloyd Ashton, 1964, *The King's Men: Leadership and Status in Buganda on the Eve of Independence*, Oxford, Oxford University Press.

FERRO, Marc, 2003, « Le colonialisme, envers de la colonisation », in FERRO, Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme : XVIe–XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont : 9-38.

FICQUET, Éloi, 2002, *Du barbare au mystique : anthropologie historique des recompositions identitaires et religieuses dans le Wällo (Éthiopie centrale)*, Thèse, École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), Paris.

FICQUET, Éloi ; SHIFERAW BEKELE, octobre 2005, « Le marché du livre éthiopien à l'épreuve de la diversité », *Politique africaine*, n°99, Paris, Karthala : 83-96.

FICQUET, Éloi ; KRUCZYNSKI, Arnaud ; PIGUET, François ; FERRAN, Hugo, 2007, «Les peuples d'Éthiopie », *in* PRUNIER, Gérard, *L'Éthiopie contemporaine*, Paris, Karthala : 37-88.

FONTRIER, Marc, 2012, *L'État démantelé : 1991-1995 : annales de Somalie,* Bibliothèque Peiresc 24, Paris, L'Harmattan.

FUSELLA, Luigi, 1961 ; « Il *Dāgmāwi Mēnilēk* di Afawårq Gabra Iyasus », *Rassegna di studi Etiopici,* Volume XVII, Roma : 11-44.

FUSELLA, Luigi, 1963 ; « Il *Dāgmāwi Mēnilēk* di Afawårq Gabra Iyasus », *Rassegna di studi Etiopici,* Volume XIX, Roma : 119-149.

FUSELLA, Luigi, 1987, « Le biografie del Blātengētā Ḫeruy Wålda-Sellāsē », *Rassegna di studi Etiopici*, volume XXX, 1984-1986, Roma, Napoli : 15-52 ; 33.

FUSELLA, Luigi, 1988, « Le biografie del Blātengētā Ḫeruy Wålda-Sellāsē », *Rassegna di studi Etiopici*, volume XXXI, 1987, Roma, Napoli : 23-67.

GARRETSON, Peter P., 1978, "Some Amharic Sources for Modern Ethiopian History, 1889-1935", *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, Vol. XLI, Part. 2, London : 283-296.

GARRETSON, Peter P., 2002 (1986) : "Vicious cycles: ivory, slaves, and arms on the new Maji frontier", *in* DONHAM, Donald L. ; JAMES, Wendy (eds.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia*, Oxford, James Currey: 196-218.

GASCON, Alain, 1989, « Les "bastides" d'Éthiopie : les villes fortes de Menilek dans le sud de l'Éthiopie et l'urbanisation contemporaine », *Tropiques : Lieux et liens*, Paris, ORSTOM-CNRS-EHESS : 435-444.

GASCON, Alain, 1995, *La Grande Éthiopie : une utopie africaine,* Paris, CNRS Éditions.

GASCON, Alain, 2006, *Sur les hautes terres comme au ciel : identités et territoires en Éthiopie,* Paris, Publications de la Sorbonne.

GEBRU TAREKE, 2009, *The Ethiopian Revolution: War in the Horn of Africa*, New Haven, Yale University Press.

GIRMA AWGICHEW DEMEKE, 2009, *The Origin of Amharic*, Études Éthiopiennes 5, Addis Ababa, Centre Français d'Études Éthiopiennes.

GORI, Alessandro, 2007, “Kabīr”, *Encyclopaedia Aethiopica*, *Volume 3, He-N*, Wiesbaden, Harrasowitz Verlag: 319-20.

GOULD, Peter ; WHITE, Rodney, 1992 (2nd ed., 1st published in 1974), *Mental Maps*, London, Routledge.

GUEBRÈ-HEYWÈT BAYKEDAGNE, 1993 [1912], *L’empereur Ménélik et l’Éthiopie*, Traduction de BELETOU KEBEDE & Jacques BUREAU, Maison des Études Éthiopiennes : bulletin n°2, Addis-Abeba ; Paris, INALCO.

GUÈBRÈ SELLASSIÉ, 1930 (Tome I) ; 1931 (Tome II), *Chronique du règne de Ménélik II, roi des rois d’Éthiopie,* Traduction par Tèsfa Sellassié, publié et annoté par Maurice de Coppet, Paris, Maisonneuve Frères Éditeurs.

GUIDI, Ignazio (trad.), 1907, « Historia Gentis Galla », *in Corpus Scriptorium Christianorum Orientalium*, Tome III : 196-199.

HADFIELD, Percival, 1979 [1949], *Traits of Divine Kingship in Africa*, Westport, Connecticut ; Greenwood Press.

HASLAM, Alexander S., 2004 (Third ed.), “Stereotypes”, *in* KUPER, Adam ; KUPER, Jessica, *The Social Science Encyclopedia*, *Volume two: L-Z*, New-York, Routledge: 1002-1004.

HAYLÄ-GIYORGIS BÄLLÄṬÄ (Grageta), 1989 *a.m.* [1938 *a.m.*] (1996-97 [1945-46]), *Yäləʾul ras Mäkʷännən tarik*, *Kägə’əz wädä ʾamarəñña tätärgumo*, Addis Abäba.

ኃይለ ፡ ጊዮርጊስ ፡ በለጠ ፡ (ግራጌታ) ። ፲፱፻፹፱ ዓ ፡ ም [፲፱፻፴፰ ዓ ፡ ም] ።

የልዑል ፡ ራስ ፡ መኰንን ፡ ታሪክ ፡ ከግእዝ ፡ ወደ ፡ አማርኛ ፡ ተተርጉሞ ።

አዲስ ፡ አበባ ።

HEUSCH, Luc (de), 1987, « Partie II : pour une dialectique de la sacralité du pouvoir (1962) », *Écrits sur la royauté sacrée*, collection « Anthropologie sociale », Bruxelles, Institut de Sociologie, Édition de l’Université de Bruxelles : 215-262.

HƏRUY WÄLDÄ-SƏLLASE (Blatten-geta), 1999 *a.m.* [1927-28 *a.m.*] (2006-7 [1934-1936]), *Yäʾltyoṗəya tarik : känəgəst Saba ‘əskä tallaqu yä’Adwa dəl*, Addis-Abäba.

ኅሩይ ፡ ወልደ ፡ ሥላሴ ፡ (ብላቴን ፡ ጌታ) ። ፲፱፻፺፱ ዓ ፡ ም[፲፱፻፳፯–፲፱፻፳፰ ዓ ፡ ም] ።

የኢትዮጵያ ፡ ታሪክ ፤ ከንግሥት ፡ ሳባ ፡ እስክ ፡ ታላቁ ፡ የአድዋ ፡ ድል ። አዲስ ፡ አበባ ።

HIRSCH, Bertrand, 2003, « L’hagiographie et l’histoire: lectures d’un passage des *Actes* de Iyasus Mo’a», in HIRSCH, Bertrand, KROPP, Manfred (eds.), *Saints, Biographies and History in Africa / Saints, biographies et histoire en Afrique / Heilige, Biographien und Geschichte in*

Afrika, Nordostafrikanisch/Westasiatische Studien 5, Frankfurt am Main, Peter Lang : 161-174.

HOLCOMB, Bonnie K. ; SISAI IBSSA, 1990, *The Invention of Ethiopia*, Trenton, New Jersey, Red Sea Press.

HOLT, Peter Malcolm, 1961, *A Modern History of the Sudan: From the Funj Sultanate to the Present Day*, London, Weidenfeld and Nicolson.

HUNTINGFORD, G.W.B. (Translator and editor), 1965, *The Glorious Victories of ʻĀmda Ṣeyon, King of Ethiopia*, Oxford, Clarendon Press.

JAHODA, Marie, 1964, "Stereotype", *in* GOULD, Julius; KOLB, William, L. (eds.), *A Dictionnary of the Social Sciences*, New York, The Free Press of Glencoe: 694-695.

JAMES, Wendy, 2002[1] (1986), "Preface to first impression", *in* DONHAM, Donald L. ; JAMES, Wendy (eds.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia*, Oxford, James Currey : XIII-XV.

JAMES, Wendy, 2002[2] (1986), "Epilogue", *in* DONHAM, Donald L. ; JAMES, Wendy (eds.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia*, Oxford, James Currey : 246-249.

JEWSIEWICKI, Bogumil ; NEWBURY, David (eds.), 1986*, African Historiographies*: w*hat History for Which Africa?* Beverly Hills, Sage Publications.

JEWSIEWICKI, B. ; MUDIMBE, V.Y., 1993, "Africans' Memories and Contemporary History of Africa", in MUDIMBE V. Y.; JEWSIEWIKI, B. (eds.), *History Making in Africa,* History and Theory, Beiheft 32, U.S.A, Weysleyan University : 1-11.

KESTELOOT, Lylian (trad.), 1993, *L'Épopée bambara de Ségou*, Tome 1, Paris, L'Harmattan.

KOUROUBARY, Amadou, 1959, « Histoire de l'Imam Samori », *Bulletin de l'I.F.A.N (Institut Français d'Afrique Noire)*, Tome XXI, série B, n°3-4 : 545-571.

KUR, Stanislas (trad.), 1965, *Actes de Iyasus Mo'a, abbé du couvent de St-Etienne de Ḥayq*, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalum, Vol. 260 : Scriptores Aethiopici, Tomus 50, Louvain, Universitatis Catholicae Americae, Universitatis Catholicae Lovaniensis.

KUR, Stanislas (trad.), 1972, *Actes de Marḥa Krestos*, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalum, Vol. 331 : Scriptores Aethiopici, Tomus 63, Louvain, Universitatis Catholicae Americae, Universitatis Catholicae Lovaniensis.

LA JONQUIÈRE (de), C., 1897, *Les Italiens en Érythrée : quinze ans de politique coloniale*, Paris, Henri Charles-Lavauzelle.

LANGE, Werner, July 1976, “Dialectics of Divine ‘Kingship’ in the Kafa Highlands”, *Occasional Paper No. 15*, African Studies Center, Los Angeles, University of California.

LE ROUX, Hugues, 1903, *Ménélik et nous*, Paris.

LEVINE, Donald N., 1974 [Second Edition: 2000], *Greater Ethiopia: The Evolution of a Multiethnic Society*, Chicago & London, The University of Chicago press.

LEWIS, Herbert S., 1965 [édition utilisée : 2001], *Jimma Abba Jifar, an Oromo Monarchy: Ethiopia, 1830-1932*, Lawrenceville, N.J, The Red Sea Press.

LEWIS, Ivan Myrddin, 2002 [First edition 1965], *A Modern History of the Somali: Nation and State in the Horn of Africa*, Fourth Edition Revised, Updated & Expanded, Oxford, James Currey.

LOUIS-LANDE, M.L., décembre 1878, « Un voyageur français dans l’Éthiopie méridionale », *La Revue des Deux Mondes*, tome 30, Paris : 877-903.

LUZEUX (général), 1896, *Études critiques sur la guerre entre l’Italie et l’Abyssinie*, Paris, Henri Charles-Lavauzelle.

MAHƏTÄMÄ-SƏLLASE WÄLDÄ-MÄSQÄL (*Blattengeta*), July 1969, “A Study of the Ethiopian Culture of Horse-Names”, *Journal of Ethiopian Studies*, volume VII, No. 2, Addis Ababa, Haile Sellassie I University, Institute of Ethiopian Studies: 195-303 (199-303 pour le texte amharique).

ማኅተመ ፡ ሥላሴ ፡ ወልደ ፡ መስቀል ፡ (ብላቴን ፡ ጌታ) ። ፲፱፻፷፩ ዓ ፡ ም ።

ቼ ፡ በለው **። አዲስ ፡ አበባ** : 199-303.

MAIMIRE MENNASEMAY, 2005, “Ethiopian history and Critical Theory: The Case of Adwa”, in *The Battle of Adwa: Reflections on Ethiopia’s Historic Victory against European Colonialism*, MILKIAS, Paulos ; GETACHEW METAFERIA (eds.), New-York, Algora : 253-301.

MARCUS, Harold G., 1966, “Motives, Methods and some Results of the Unification of Ethiopia during the Reign of Menilek II”, *Proceedings of the Third International Conference of Ethiopian Studies*, Addis Ababa, Haile Selassie I University : 269-280.

MARCUS, Harold G., 1995 (1987), *Haile Sellassie I: The Formative Years, 1892-1936*, Lawrenceville, New Jersey, Red Sea Press.

MÄRS’E-HAZÄN WÄLDÄ-QIRQOS, 1965 *a.m* [1972-73], “Mägläĉa”, *Zenahu lä-Lə’ul ras Mäk^{w}ännən*, Zä-ṣähafo Grageta Haylä-Giyorgis zäHarär, Addis-Abäba: 5-6.

(voir aussi MERS’É HAZEN WOLDE QIRQOS)

MARTIAL DE SALVIAC (R.P.), 1901 *Un peuple antique au pays de Ménélik : les Galla (dits d'origine gauloise) grande nation africaine*, Paris, Oudin.

MBARKOUTOU, Mahamat Henri, 2008, « Crimes et imposition de l'ordre colonial dans le Diamaré (Nord-Cameroun) », in *Histoire africaine en Afrique. Travaux de jeunes historiens en Afrique*, MANDE, Issiaka, RAJAONAH, Faranirina (eds.), Groupe « Afrique » Cahiers n°24, Paris, SEDET-Paris 7-CNRS / L'Harmattan: 65-84.

MBEMBE, Achille, 2005, *De la postcolonie : essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, deuxième édition, Paris, Karthala.

MBODJ, Mohamed, 1998, « Épilogue », *in* COQUERY-VIDROVITCH, Catherine ; GOERG Odile ; TENOUX, Hervé, (eds.), *Des historiens africains en Afrique : l'histoire d'hier et d'aujourd'hui : logiques du passé et dynamiques actuelles,* Paris, Université Paris VII, SEDET / L'Harmattan : 351-357.

M'BOKOLO, Elikia, 2003, « Afrique centrale : le temps des massacres », *in* FERRO, Marc (dir.), *Le livre noir du colonialisme*, Paris, Robert Laffont : 433-451.

MCKAY, William Francis, 1975, *A Precolonial History of the Southern Kenya Coast*, Ph.D, Boston University.

MERS'É HAZEN WOLDE QIRQOS, 2004, *Of What I Saw and Heard, The Last Years of Emperor Menelik II & the Brief Rule of Iyassu*, HAILU HABTU, transl., Ethiopian Studies, Addis Abeba, Centre Français des Études Éthiopiennes / Zamra Publishers.
(voir aussi MÄRS'E-HAZÄN WÄLDÄ-QIRQOS)

MESFIN ARAYA, 2005, "Contemporary Ethiopia in the Context of the Battle of Adwa, 1896", in *The Battle of Adwa: Reflections on Ethiopia's Historic Victory against European Colonialism*, MILKIAS, Paulos ; GETACHEW METAFERIA (eds.), New-York, Algora : 239-252.

MESSAYE KEBEDE, 1999, *Survival and Modernization: Ethiopia's Enigmatic Present: A Philosophical Discourse*, Lawrenceville, New Jersey, The Red Sea Press.

MICHEL, Charles, 1900, *Vers Fachoda : à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie*, Paris, Plon.

MILKIAS, Paulos, 2005, "The Battle of Adwa : The Historic Victory of Ethiopia over European Colonialism", in *The Battle of Adwa: Reflections on Ethiopia's Historic Victory against European Colonialism*, MILKIAS, Paulos ; GETACHEW METAFERIA (eds.), New-York, Algora : 37-88.

MOHAMMED HASSEN, June 1980, "Menilek's Conquest of Harar, 1887, and its effect on the Political Organization of the Surrouding Oromos up to 1900", in DONHAM D.L., JAMES, Wendy (eds.), *Working Papers on Society and History in Imperial Ethiopia: the Southern Periphery from 1880s to 1974*, Cambrige, African Studies :227-246.

MONDON-VIDAILHET, Casimir (trad.), 1982 [1905], *Chronique de Theodoros II*, roi des rois d'Éthiopie (1853-1868), rédigée par l'*aläqa* Wäldä-Maryam, La Bibliothèque Éthiopienne, éditions Hots.

MORIN, Didier, 2007, "Maḥámmad 'Illálta' Ḥanfaḏé", *Encyclopaedia Aethiopica 3 He-N*, Wiesbaden, Harrassowitz: 647.

MOURRE, Michel, 1996, « Empire », *in* MOURRE, Michel, *Dictionnnaire encyclopédique d'histoire*, Nouvelle édition, *d-h*, Paris, Bordas : 1900-1905.

MUDIMBE, V.Y., 1988, *The Invention of Africa: "Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, Bloomington and Indianapolis; Indiana University press.

MUDIMBE, V.Y.; JEWSIEWICKI, B. (eds.), 1993, *History Making in Africa*, History and Theory. Studies in the Philosophy of History, Beiheft 32*,* U.S.A., Wesleyan University.

MUTH, Franz-Christoph, 2003, "Aḥmad b. Ibrāhīm al-Ġāzī", in S. UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, Volume 1 (A-C), Wiesbaden, Harrassowitz Verlag: 155-158.

OCHIENG', William R., 1974 (Reprinted 1987), *An Outline History of Nyanza up to 1914*, Nairobi, Kenya Literature Bureau.

PANKHURST, Richard, 1968, *Economic History of Ethiopia, 1800-1935*, Addis Ababa, Haile Sellassie I University Press.

PANKHURST, Richard, January 1971(1), "Linguistic and cultural data on the penetration of fire-arms into Ethiopia", *Journal of Ethiopian Studies,* volume IX, 1, Addis Ababa, Haile Sellassie I University : 47-82.

PANKHURST, Richard, 1971 (2), "The Visit of Ras Makonnen to Europe in 1902 and the 'Spy' Cartoon of him, *Ethiopian Observer*, vol. XIV, n°4, Addis Ababa : 295-297.

PAULOS TZADUA (*Abba*); STRAUSS, Peter L. (translators), 1968, *The Fetha Nagast (The law of the Kings),Translated from Ge'ez*, Addis Ababa, Haile Sellassie I University / Faculty of Law.

PERRUCHON, Jules, 1889, « Histoire des Guerres d'Amda Ṣyôn, Roi d'Éthiopie », *Journal Asiatique*, 8ème série, tome XIV, Paris : 271-363 ; 381-493.

PERRUCHON, Jules, 1892, *Vie de Lalibala*, roi d'Éthiopie, Paris.

PERRUCHON, Jules, 1893, *Les chroniques de Zar'a Yâ'eqôb et de Ba'eda Mâryâm, Rois d'Éthiopie de 1434 à 1478*, Paris.

PERRUCHON, Jules, mars-avril 1894, « Histoire d'Eskender, d''Amda-Ṣyon II et de Nâ'od », *Journal Asiatique*, Paris.

PÉTRIDÈS, S. Pierre, 1963, *Le Héros d'Adoua : ras Makonnen, prince d'Éthiopie*, Paris, Plon.

POSNANSKY, Merrick, 1968, "Kingship, Archaeology, and Historical Myth", *in* COLLINS, Robert O., (eds.), *Problems in African History*, Englewood Cliffs, New-Jersey, Prentice-Hall : 45-55.

PROUTY, Chris, 1986, *Empress Taytu and Menilek II, Ethiopia 1883-1910*, London; Trenton, New-Jersey.

ROUSSEAU, Frédéric, 1999, *La guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil.

REYNAUD, Alain, 1995, « Centre et périphérie », in A. BAILLY, R. FERRAS, D. PUMAIN (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica : 583-589.

RICHARDS, Audrey I., 1968, "The Ganda", *in* COLLINS, Robert O. (eds.), *Problems in African History*, Englewood Cliffs, New-Jersey, Prentice-Hall : 229-236.

RIMBAUD, Arthur, 1972, « Correspondance », *Œuvres complètes*, édition établie, présentée et annoté par Antoine Adam, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade: 235-816.

RITTER, Harry, 1986, "Historiography"**,** in RITTER, Harry, *Dictionary of Concepts in History*, New-York, Greenwood Press: 188-193.

ROUAUD, Alain, 1991, *Afä-Wärq : 1868-1847 : un intellectuel éthiopien témoin de son temps*, Contributions à la connaissance des élites africaines VI, Paris, Éditions du CNRS.

RUBENSON, Sven, 1994, *Tewodros and his contemporaries : 1855-1868*, Acta Aethiopica, volume II, Addis Ababa/ Lund, Addis Ababa University Press/ Lund University Press.

RÜPPERT, Eduard (Dr.), 1840, *Reise in Abyssinien*, Frankfurt am Main.

SALOMON GASAHAW, "Eurocentric and Ethnonationalist Interpretation of Ethiopian History", in Tadesse, T., Begashaw, G., Engeda, A. (eds.), *Adwa Victory Centenary conference Proceedings*, *March 1 & 2, 1996*, East Lansing, Michigan, Michigan State University: 97-104.

SCHNEIDER, Madeleine (trad.), 1972, *Actes de Za-Yoḥannes de Kebrān*, Corpus Scriptorum Christianorum Orientalum Vol. 333, Scriptores Aethiopici Tomus 65, Louvain, Universitatis Catholicae Americae et Univeristatis Catholicae Lovaniensis.

SEIFU METAFERIA, July 1974, “Sixteen Letters of Ras Mäkonnen and his Sons to Hajj Ahmad Aboññ of Harar”, *Journal of Ethiopian Studies*, Vol. XII, No 2, Addis Ababa: 179-199.

SHIFERAW BEKELE, 1990, “Reflections on the Power Elite of the Wärä She Mäsfenate (1786-1853)”, in *Annales d’Éthiopie*, volume 15: 157-179.

SHIFERAW BEKELE, 2008, “Introduction”, in *Society, State and History, Selected Essays*, Addis Ababa, Addis Ababa University Press : XİV-XXVİİ.

SKINNER, Robert P., 1906, *Abyssinia of Today: An Account of the First Mission Sent by the American Government to the Court of the King of Kings (1903-1904)*, London.

SMIDT, Wolbert, 2010, “Šəmagällä”, *Encyclopaedia Aethiopica*, Volume 4, O-X, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag: 608-609.

SUREMAIN (de), Marie-Albane, 2000-2001, *L’Afrique en revues : le discours africaniste français des sciences coloniales aux sciences sociales (anthropologie, ethnologie, géographie humaine, sociologie). 1919-1964.* Thèse de doctorat en histoire, Université de Paris VII-Denis Diderot.

TADDIA, Irma, 1990, *Un Intellettuale Tigrino nell’Etiopia di Menelik: Blatta Gäbrä Egzi’abehēr Gilay (1860-1914)*, Milano.

TADESSE TAMRAT, 1972, *Church and State in Ethiopia: 1270-1527,* Oxford,The Clarendon Press.

TADESSE TAMRAT, 1990, The *Kosso*-Vendor Mother: A New Tradition of Origin, *in* TADDESSE BEYENE, PANKHURST, Richard, SHIFERAW BEKELE (eds.), *Kasa and Kasa: Papers on the Lives, Times and Images of Téwodros II and Yohannes IV (1855-1889)*, Addis Ababa, I.E.S, A.A.U : 117-125.

TÄKLÄ-ṢADƏK MÄK^{W}ƏRIYA, 2000 *a.m.* [1936 *a.m*] (2007-8 [1943-44]), *Yä-Ityopəya tarik : käʾaṣe Tewodros ‘əskä Qädamawi Haylä-Səllase*, Addis-Abäba.
ተክለ ፡ ጻድቅ ፡ መኵሪያ ። ፳፻ ዓ ፡ ም [፲፱፻፴፮ ዓ ፡ ም] ። የኢትዮጵያ ፡ ታሪክ ፡ ከዐዔ ፡ ቴዎድሮስ ፡ እስክ ፡ ቀዳማዊ ፡ ኃይለ ፡ ሥላሰ ። አዲስ ፡ አበባ ።

TARDITS, Claude, 1987, « Introduction », *Princes et serviteurs du royaume, Cinq études de monarchies africaines*, Paris, Société d’Ethnographie : 11-21.

TRIMINGHAM, J. Spencer, 1968, “West Sudan States”, *in* COLLINS, Robert O., eds., *Problems in African History*, Englewood Cliffs, New-Jersey, Prentice-Hall : 236-243.

TRIULZI, Alessandro, 1981, *Salt, Gold and Legitimacy: Prelude to the history of a no-man’s land: Belā Shangul, Wallaggā, Ethiopia (ca. 1800-1898)*, Napoli, Istituto Universitaro Orientale ; Seminario di studi Africani.

TRIULZI, Alessandro, 1996, “United and Divided, Boorana and Gabaro among the Macha Oromo in Western Ethiopia”, in BAXTER, P.T.W.; HULTIN, Jan ; TRIULZI, Alessandro,eds., Lawrenceville, N.J, The Red sea Press : 251-264.

TRIULZI, Alessandro, 2002 (première édition : 1986), “Neḳempte and Addis-Abeba: dilemnas of provincial rule”, in DONHAM, Donald L. ; JAMES, Wendy (eds.), *The Southern Marches of Imperial Ethiopia*, Oxford, James Currey : 51-68.

ULLENDORFF, Edward, 1976, *The autobiography of Emperor Haile Sellassie I: “My Life and Ethiopia’s Progress: 1892-1937*”, Oxford.

VANDERHEYM, J. Gaston, 21 mars 1896, « Une expédition avec le Négous Ménélik: vingt mois en Abyssinie », *Le Tour du monde*, Tome II, Nouvelle série, n°12, Paris : 97-144.

VAUGHAN, Sarah, 2006, “Responses to Ethnic Federalism in Ethiopia’s Southern Region”, *in* TURTON, David (ed.), *Ethnic Federalism: The Ethiopian Experience in Comparative Perspective*, Oxford, James Currey : 181-207.

VESTAL, Theodore M., 2005, “Reflections on the Battle of Adwa and Its Significance for Today”, in *The Battle of Adwa: Reflections on Ethiopia’s Historic Victory against European Colonialism*, MILKIAS, Paulos ; GETACHEW METAFERIA (eds.), New-York, Algora : 21-35.

VIGNÉRAS, Sylvain, 1897, *Une mission française en Abyssinie*, Paris, Armand Colin.

VITALIEN (Dr), 1919, *Pour l’indépendance de l’Ethiopie*, Paris, Éditions de l’ « Effort ».

VIVIAN, Herbert, 1901, *Abyssinia : Through the Lion-Land to the Court of the Lion of Judah,* London.

VOLFF, Benjamin, 2009, « Le *ras* Makonnen sous l’œil occidental », *Pount, Cahiers d’études, Corne de l’Afrique-Arabie du sud, N°3, « Étrangers »*, Bièvres, Les Éthiopisants Associés : 18-33.

WÄLDÄ-MARYAM (*aläqa*): voir Mondon-Vidailhet.

WELLBY, Montagu Sinclair, 1901, *Twixt Sirdar and Menilek: An Account of a Year’s Expedition from Zeila to Cairo through Unknown Abyssinia*, London.

WRIGHT, QUINCY, 1965, “Empire”, in GOULD, Julius ; KOLB, William L. (eds), *A Dictionary of the Social Sciences*, New York, The Free Press of Glencoe : 236-237.

WRIGLEY, Christopher, 1996, *Kingship and State: The Buganda dynasty*, Cambridge, Cambridge University Press.

WUDU TAFETE KASSU, 1998, "The Two *Wagsums* and The Battle", in *Adwa Victory Centenary Conference. 26 February- 2 March 1996*, ABDUSSAMAD H. AHMAD; PANKHURST, Richard (eds.), Addis Ababa, Institute of Ethiopian Studies, Addis-Ababa University : 221-235.

WYLDE, Augustus B., 1901, *Modern Abyssinia*, London.

YALTASAMMA [Le Goguyer], Décembre 1898- janvier 1899, « Les Amis de Ménilek II », *La Dépêche Coloniale*, du 29/12/1898 au 17/01/1899, n° 717, 718, 719, 721, 722, 723, 725, 729, 730, 731 ; Paris.

YDLIBI, May, 2006, *With Ethiopian Rulers: a Biography of Hasib Ydlibi*, edited by BAHRU ZEWDE, Addis Ababa, Addis Ababa University Press.

ZERVOS, Adrien, 1936, *L'empire d'Éthiopie, le miroir de l'Éthiopie moderne, 1906-1935*, [Alexandrie], Imprimerie de l'école professionnelle des frères.

ZEWDE GABRE-SELLASSIE, 1975, *Yohannes IV. A Political Biography*, Oxford, Clarendon Press.

ZIAVOULA, Edmond Robert, 2005, *Le Congo, enjeu territorial et développement local.* Paris, L'Harmattan.

Articles de presse (entrée par titres de périodiques)

La Croix, 1er et 2 janvier 1925, « Mgr JAROSSEAU, vicaire apostolique des Gallas : un grand évêque missionnaire », n° 12625, Paris.

Le Petit Journal, « Les Italiens en Afrique : nouvelles d'Abyssinie. Nouveaux détails sur la bataille d'Adoua », 6 mars 1896, n° 12124 : 1-2.

L'Illustration (Paris):

CARETTE, Pierre, « La guerre d'Abyssinie », 14 mars 1896, n° 2768 : 215-218.

« La destitution du négus d'Abyssinie », *L'Illustration*, 25 novembre 1916, n°3847 : 500.

« Le ras Makonnen », *L'Illustration*, 19 juillet 1902, n°3099 : 56.

SAUVEROCHE, L., « Un grand seigneur abyssin : le ras Makonnen », 31 mars 1906, n° 3292 : 191.

L'Illustrazione italiana (Milano), par ordre chronologique :

« La missione sciona è arrivata […] », 25 agusto 1889, n°34 : 130.

« La Missione Scioana », 15 settembre 1889, n°37 :169-170.

« La missione scioana, col signor Makonnen è finalmente partita […] », 8 dicembre 1889, n° 49 : 389.

« Il disastro di Amba-Alagi », 15 dicembre 1895, n° 50 : 370.

MONDON-VIDAILHET, Casimir, 12 août 1892, « Lettres d'Abyssinie. Une ville en deuil.», *Le Temps*, 12 août, Paris.

MONDON-VIDAILHET, Casimir, 2 novembre 1892, « Une visite au Ras Makonnen », *Le Temps*, n°11485, Paris.

Titres amhariques et gəʾəz

ኅሩይ ፡ ወልደ ፡ ሥላሴ ፡ (ብላቴን ፡ ጌታ) ። ፲፱፻፺፱ ዓ ፡ ም (፲፱፻፳፯–፲፱፻፳፰ ዓ ፡ ም) ።
የኢትዮጵያ ፡ ታሪክ ፤ ከንግሥት ፡ ሳባ ፡ እስክ ፡ ታላቁ ፡ የአድዋ ፡ ድል ። አዲስ ፡ አበባ ።

ኃይለ ፡ ጊዮርጊስ (ግራጌታ) ፡ ዘሐረር [በለጠ] ፥ ፲፱፻፷፭ ዓ ፡ ም ፥ *ዜናሁ ፡ ለልዑል ፡ ራስ ፡ መኰንን* ፥ አዲስ ፡ አበባ ።

ኃይለ ፡ ጊዮርጊስ ፡ በለጠ ፡ (ግራጌታ) ። ፲፱፻፹፱ ዓ ፡ ም (፲፱፻፴፰ ዓ ፡ ም) ።
የልዑል ፡ ራስ ፡ መኰንን ፡ ታሪክ ፡ ከግእዝ ፡ ወደ ፡ አማርኛ ፡ ተተርጉሞ ። አዲስ ፡ አበባ ።

ማኅተመ ፡ ሥላሴ ፡ ወልደ ፡ መስቀል ፡ (ብላቴን ፡ ጌታ) ። ፲፱፻፷፩ ። "መኰንን ፡ ወልደ ፡ ሚካኤል ፤ (ልሁል ፡ ራስ)" ፥ "ወልደ ፡ ሚካኤል ፡ ጉዲሳ ፤ (ደጃዝማች)" ፥ "ይልማ ፡ መኰንን ፤ (ደጃዝማች)" ። ፡ *ቼ ፡ በለው* ። አዲስ ፡ አበባ: ገጽ ፡ 222 ፥ 265 ፥ 273 ።

ማኅተመ ፡ ሥላሴ ፡ ወልደ ፡ መስቀል ፡ (ብላቴን ፡ ጌታ) ። ፲፱፻፷፪ ዓ.ም ።
ዝክረ ፡ ነገር ። አዲስ ፡ አበባ ፥ አርቲስቲክ ፡ ማተሚያ ፡ ቤት ።

መርስዔ ፡ ኀዘን ፡ ወልደ ፡ ቂርቆስ ፡ (ብላታ) ። ፲፱፻፷፭ ዓ ፡ ም ።
«መግለጫ» ፤ *ዜናሁ ፡ ለልዑል ፡ ራስ ፡ መኰንን* ። ዘጸሐፎ ፡ ግራጌታ ፡ ኃይለ ፡ ጊዮርጊስ ፡ ዘኅረር ። አዲስ ፡ አበባ: ፭–፮ ።

መጽሐፍ ፡ ቅዱስ ፥ የብሉይና ፡ የዐዲስ ፡ ኪዳን ፡ መጻሕፍት ። አዲስ ፡ አበባ ፥
የኢትዮጵያ ፡ መጽሐፍ ፡ ይዱስ ፡ ማኅበር ፥ ፳፻ ዓ.ም.

ተክለ ፡ ጻድቅ ፡ መኩሪያ ። ፳፻ ዓ ፡ ም (፲፱፻፴፮ ዓ ፡ ም) ።
የኢትዮጵያ ፡ ታሪክ ፥ ከዐፄ ፡ ቴዎድሮስ ፡ እስክ ፡ ቀዳማዊ ፡ ኃይለ ፡ ሥላሴ ።
አዲስ ፡ አበባ

ዘውዴ ፡ ረታ ። 1998 ዓ ፡ ም (ሁለተኛ ፡ እትም) ። *ተፈሪ ፡ መኰንን ፣*
ረዥሙ ፡ የሥልጣን ፡ ጉዞ ፣ በምኒልክ ፣ በኢያሱና በዘውዲቱ ፡ ዘመን ፣ ፲፰፻፹፬–
፲፱፻፳፪ ። አዲስ ፡ አበባ ፥ ሴንትራል ፡ ማተሚያ ፡ ቤት ።

ደምሴ ፡ ወርቅ ፡ አገኘሁ ። ፲፱፻፶፫ ዓ ፡ ም ። *የምሥራቅ ፡ በረኛ* ። አዲስ ፡ አበባ ።

ገብረ ፡ ሕይወት ፡ ባይከዳኝ ። *አጤ ፡ ምኒልክና ፡ ኢትዮጲያ* ። Traduction de BELETOU KEBEDE & Jacques BUREAU. Maison des Études Éthiopiennes : bulletin n°2. Addis-Abeba / Paris ; Maison des Études Éthiopiennes ; INALCO : 1-25.

ገብረ ፡ ሥላሴ ፡ (ጸሓፌ ፡ ትእዛዝ) ። ፲፱፻፶፱ ዓ ፡ ም (፲፱፻፩ ዓ ፡ ም) ።
ታሪክ ፡ ዘመን ፡ ዘደግማዊ ፡ ምኒልክ ፡ ንጉሥ ፡ ነገሥት ፡ ዘኢትዮጵያ ።
ብርሃንና ፡ ስላም ፡ ቀዳማዊ ፡ ኃይለ ፡ ሥላሴ ፡ ማተሚያ ፡ ቤት ። አዲስ ፡ አበባ ።

Table des matières

Avertissement ..... ***III***

Introduction ***1***

Document 1 : La statue équestre du *ras* Mäk^{w}ännən à Harär, inaugurée en 1960 4

Première partie : Le pouvoir monarchique en Afrique de l'Est: méthodologie appliquée au champ de recherche éthiopien ***7***

I. L'historiographie du pouvoir monarchique en Afrique de l'Est : terrains défrichés et méthodes moissonnées ***7***

1. Appréhender l'expression du pouvoir c'est d'abord s'intéresser à la société 7
2. L'Afrique de l'Est : des sociétés en état d' « a-territorialité » ? 10
3. Le roi et les princes 16
4. La sacralité du pouvoir 18
5. La délégation du pouvoir 22
6. Les limites du pouvoir 24

II. La place de l'historiographie éthiopienne en Afrique : une histoire venue d'en haut ***28***

1. Histoire et surnaturel 28
2. Les rois perdants : la critique du pouvoir 31
3. Les rois glorieux et besogneux 32
4. Les historiens et le pouvoir : courants centripètes et courants centrifuges 35

III. Les difficultés posées par l'analyse des deux sources principales : éléments littéraires et éléments historiques ***40***

1. Traduction et mise en contexte culturelle 41
   a. Les critères de sélection des extraits de texte traduits 41
   b. Les difficultés de la traduction 48
      Document 2 : Un fusil Gras (*wəǧəgra)* au musée historique de Harär 50
   c. La connaissance de l'environnement historique 51
2. Les sources : deux biographies entre histoire et littérature 54
   a. Les conditions de production des œuvres 55
   b. L'intérêt historique des deux biographies 58
   c. La dimension littéraire des deux biographies 62

3. Les biographies contemporaines : un terrain de recherches en chantier 65

a. L'historiographie en langues occidentales du ras Mäk^{w}ännən : matériaux pour une biographie 65

b. Deux modèles de biographies élogieuses 69

Deuxième partie : L'historiographie du ras Mäk^{w}ännən en langue amharique : reflets du pouvoir sur terre et dans le ciel 75

I. Dieu à l'origine de toutes choses 75

1. L'ordre social conforme à la volonté de Dieu 76

a. Une mère et un père 76

b. Dieu est la source du pouvoir 81

c. L'autorité venue d'en-haut 84

d. Rendre à Dieu, rendre à Mənilək 86

e. La terre promise par Dieu 93

2. Les « glorieuses victoires » de Mäk^{w}ännən 101

a. Le prestige de la vie de soldat : une idée controversée 101

b. Les ennemis proches : musulmans et somali 103

c. Les ennemis : les Italiens et leurs alliés 115

d. Qui sème le vent… 119

e. …Récolte la défaite 122

f. Adwa : l'événement 128

g. Adwa : les moyens de la victoire 131

Document 3 : Carte de la bataille d'Adwa, dans *L'Illustration* du 7 mars 1896. 137

3. Dieu donne la vie 138

a. La naissance 138

Document 4 : Täfäri enfant 141

b. L'amour 142

c. La famille 147

d. La mort 150

II. Le gouverneur à l'image du Christ 153

1. Le preux combattant 154

2. L'administrateur d'une périphérie 157

Document 5 : Harär, août 2010 162

3. Le juge 164

4. L'homme pieux 167

Conclusion 173

Annexe 1 : Haylä-Giyorgis Bälläṭä : Yäləʾul ras Mäkwännən tarik 177

Introduction :.....177

Table des matières de la première partie.....178

Première partie, chapitre 2 : à propos de la naissance duLəʾul ras Mäkʷännən dans la maison royale et sur l'histoire au temps du règne de Tewodros.....181

Chapitre 3 : comment leLəʾul ras Mäkʷännən a grandi à la cour de Mənilək II et sur les évènements historiques qui se sont accomplis au temps du gouvernement de l'empereur Yohannəs. 182

Chapitre 4 : sur la conduite de la campagne militaire de Mənilək II au territoire de Harär et de sa prise de contrôle ; la nomination du balambaras Mäkʷännən comme däǧǧazmač de Harär....183

Chapitre 5 : la capture de l'émir Abdullahi par le däǧǧazmač Mäkʷännən et l'arrivée de wäyzäro Yäšiʾəmäbet à Harär. 184

Chapitre 7 : comment le däǧǧazmač Mäkʷännən fut appelé au Šäwa et s'y rendit avec de très nombreux soldats et comment l'empereur Yohannəs alla vers le Goǧǧam. 187

Chapitre 8 : comment Mənilək II envoya le däǧǧazmač Mäkʷännən à Rome et à Jérusalem....189

Chapitre 10 : le retour du däǧǧazmač Mäkʷännən de Rome et de Jérusalem et son arrivée dans la province du Təgray et sa rencontre avec aṣe [sa Majesté] l'empereur Mənilək à Mäqäle ; sa nomination par Mənilək II à la dignité de ras et son retour à Harär. 190

Chapitre 11 : la venue du ras Mäkʷännən au Šäwa au mois de hədar [10 novembre-9 décembre] pour faire son compte-rendu sur la répartition de l'asrat à Mənilək II, son retour à Harär pour recevoir les impôts et les présents de l'Ogaden. 192

Chapitre 12 : comment lui est né un fils et comment les parents et toute l'armée se réjouirent 193

Chapitre 13 : son départ pour le Šäwa au mois de mäskäräm [11 septembre-10 octobre] pour participer au conseil du gouvernement, son retour à Harär, le départ de son épouse wäyzäro Yäšiʾəmäbet au Šäwa et à nouveau son retour. 196

Chapitre 14 : la venue du ras Mängäša Yohannəs depuis le Təgray jusqu'au Šäwa pour se réconcilier avec Mənilək II, le retour [de Mäkwännən] à Harär ayant appris l'annonce de la mort de son épouse wäyzäro Yäšiʾəmäbet. 197

Chapitre 16 : l'arrivée du ras Mäkʷännən au Wällo et sa rencontre avec Mənilək II ; son départ en première ligne et son combat à Alage et Mäqäle. 198

Chapitre 17 : le départ de Mənilək II pour le Təgray et son arrivée à Adwa ; comment à Adwa il fit la guerre aux Italiens et fut victorieux ; comment pendant qu'il était au combat, le ras Mäkʷännən fut frappé d'une balle à la main et comment il repoussa les Italiens jusqu'au fleuve Märäb. 200

Chapitre 19 : le retour du ras Mäkʷännən dans la province de Harär et l'envoi de son armée dans l'Ogaden. 202

Chapitre 20 : son départ pour le Šäwa ; comment il conduisit une expédition dans un territoire arabe nommé Šäwägäle et après avoir fait entrer le petit pays sous son autorité, comment il retourna au Šäwa et rentra alors dans la province de Harär le neuvième mois [ግንቦት ፡ gənbot, du 9 mai au 7 juin]. 204

Chapitre 21 : la venue du ras Mäkʷännən au Šäwa au mois de təqəmt [11 octobre-9 novembre] et sa nomination par Mənilək II dans la province du Təgray ; une fois arrivé au Təgray, comment par l'estime, il conduisit le ras Mängäša à Däse. 204

Chapitre 22 : le retour du ras Mäkʷännən au Təgray ; comment lorsqu'il fut au Təgray, il accomplit de nombreuses tâches. 206

Chapitre 23 : comment le grazmač Banti depuis Harär alla faire la guerre contre les musulmans dans l'Ogaden ; comment il combattit et fut victorieux à Ǧəǧǧəga ; la joie du ras Mäkʷännən lorsqu'il apprit tout cela. 207

Chapitre 24 : l'attribution de la province du Təgray au ras Wälle et son retour au Šäwa ; son retour au Harär au mois de hamle [8 juillet-6 août]. 209

Chapitre 25 : au mois de hədar il partit pour la province du Šäwa et il fut contraint au mariage alors qu'il n'était pas d'accord pour épouser une femme.....209

Chapitre 26 : au mois de tahəsas [10 décembre-8 janvier] comment il partit avec sa femme au Šäwa et comment il ramena son épouse à Ətege [sa Majesté] Ṭayitu parce qu'il voulait s'en séparer discrètement ; comment Mənilək II fit appeler son fils unique Täfäri, quand celui-ci fut auprès de lui comment il lui donna plusieurs fois sa bénédiction. 210

Chapitre 27 : au mois de gənbot [9 mai-7 juin] le retour du ras Mäkʷännən à Harär avec son fils Täfäri et son départ en Angleterre pour le couronnement du prince héritier ; et son retour de là au mois de mäskäräm et son entrée à Harär.....211

Chapitre 28 : comment au mois de miyazya [9 avril-8 mai] il alla à Ǧəǧǧəga pour chasser le lion puis son retour à Harär ; la convocation de ses soldats pour le défilé de la fête de la Croix. 211

Chapitre 29 : comment au mois de hədar, il se rendit au Šäwa, où après avoir appris la nouvelle de la mort du qäññazmač Gänäme il tomba malade ; comment il guérit de sa maladie 212

Chapitre 30 : comment le lorsque le ras Mäkʷännən au mois de ṭər [9 janvier-7 février] quitta le Šäwa et retourna à Harär au mois de yäkkatit [8 février-9 mars]; comment à cause des sauterelles qui étaient venues et parce qu'il y avait une famine dans la province, il fit venir beaucoup de sorgho avec du riz importés d'Égypte en bateau pour nourrir la population et comment il nomma däǧǧazmač le fitawərari Abba Tabor. 213

Chapitre 31 : la nomination au mois de ṭəqəmt de son fils Täfäri à la dignité de däǧǧazmač ; comment il le confia à la noblesse. 215

Chapitre 32 : son départ au mois de ṭər [9 janvier-7 février] de Harär pour aller au Šäwa et comment en chemin il fut frappé par une maladie grave et mourut le 13 mäggabit [22 mars 1906] à Qulləbbi 215

Chapitre 33 : comment il fut ramené de Qulləbbi à Harär pour être enterré à Däbrä-Hayl et qu'il fut pleuré par beaucoup.....216

Chapitre 34 : comment Mənilək II apprit la mort du ras Mäk^{w}ännən et comment il fut profondément attristé et qu'ensuite il fit venir l'enfant däǧǧazmač Täfäri du Harär ; à sa vue il l'embrassa en le prenant dans ses bras et versa des larmes sur lui ; comment une tente de deuil fut plantée à Fəl-Wəha et comment il y eut beaucoup de lamentations et de peine. 217

Annexe 2 : Glossaire.....218

Annexe 3 : Carte de Harär et ses environs.....221

Annexe 4 : Repères chronologiques de la vie du ras Mäk^{w}ännən.....222

Annexe 5 : Le ras Mäk^{w}ännən vers 1901.....224

Annexe 6 : Mäk^{w}ännən en parure de ras.....225

Annexe 7 : L'ambassade éthiopienne de 1889.....226

Annexe 8 : La une de La vie au grand air.....228

Annexe 9 : Le nouveau palais du ras *Mäk^{w}ännən à Harär 228*

Annexe 10 : Mənilək II, roi du Šäwa et ses officiers 229

Annexe 11 : Mənilək II, empereur d'Éthiopie, pendant la campagne d'Adwa.....230

Sources et bibliographie.....231

Index 254

Index

A

Abdullahi, 44, 90, 104, 154, 178, 184
abun, 19, 20, 26, 136
Abyssinie, 36, 68, 78, 89, 94, 115, 121, 142, 232, 235, 240, 245, 246, 247
accouchement, 169
Adal, 32, 34, 54, 76, 103, 106, 110, 116, 154, 196, 198, 218
Addis Abäba, III, 3, 12, 16, 21, 23, 24, 36, 37, 39, 47, 58, 61, 63, 64, 70, 72, 91, 93, 94, 96, 102, 129, 131, 134, 144, 148, 192, 209, 218, 220, 236, 238
Adwa, 2, 5, 15, 38, 39, 44, 45, 47, 48, 52, 65, 67, 68, 70, 96, 101, 115, 119, 121, 125, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 148, 154, 169, 171, 179, 199, 200, 201, 205, 206, 222, 233, 235, 238, 240, 241, 243, 245, 246
Afä-Wärq, 18, 60, 243
Afä-Wärq Gäbrä-Iyäsus, 60, 102, 121
Afrique, 1, 2, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 40, 61, 70, 71, 84, 97, 111, 115, 127, 171, 175, 232, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 241, 244, 245, 246
agäw, 15, 30, 83, 98
Aksum, 19, 30, 31, 39, 43, 53, 155, 167, 178, 206
Alexandrie, 19, 26, 30, 246
amätä məhərät, III, 56
Amba Alage, 222
Amdä-Ṣyon, 22, 26, 31, 32, 101, 105, 106, 107, 108, 111, 114
amhara, 5, 35, 39, 62, 69, 72, 97, 132, 163, 174
Amhara, 27, 30, 34, 66, 97, 218, 234
amharique, III, IV, 2, 6, 15, 21, 31, 32, 37, 40, 41, 48, 51, 57, 60, 66, 70, 73, 75, 78, 83, 85, 86, 97, 102, 121, 131, 132, 134, 149, 168, 175, 218, 240
amour, 71, 82, 142, 143, 144, 145, 146, 150, 153, 160, 167, 171, 172, 186, 187, 193, 215, 216
ancêtres, 20, 21, 27, 28, 30, 81, 127, 139
ange, 114, 139, 141, 146, 186, 193, 194, 208, 211, 214
arabes, 15, 19, 29, 36, 94, 98
Arabes, 54, 61, 96, 97, 100, 203, 214
Arche d'Alliance, 19, 29, 30, 32, 75, 110, 135
aristocrate, 1, 72
armes, 39, 66, 67, 82, 86, 94, 101, 111, 112, 118, 120, 124, 125, 127, 134, 158, 175, 185, 199, 203, 205, 222
Arnoux, 65, 147, 158
Asie, 4, 15
askari, 124, 136
asrat, 92, 145, 179, 191, 197
assassinat, 25, 58
Assomption, 55, 116, 169, 196, 201, 214, 219
auteur, III, IV, 10, 21, 31, 41, 48, 49, 50, 51, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 61, 63, 65, 69, 70, 72, 77, 80, 84, 86, 92, 94, 97, 99, 108, 116, 117, 128, 132, 136, 140, 141, 142, 144, 145, 147, 152, 153, 155, 156, 158, 159, 163, 173, 174, 177
autorité, 2, 5, 8, 9, 10, 11, 13, 14, 16, 18, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 35, 45, 51, 56, 61, 65, 70, 76, 81, 82, 84, 85, 86, 90, 96, 103, 104, 108, 120, 124, 147, 153, 159, 166, 174, 179, 181, 183, 203, 218, 219
Awalom, 132, 133, 199, 200
Awaš, 54

B

Babəlle, IV, 104, 185
Babille, IV, 90, 183, 203
Baganda, 10, 20
bäğərond, 26, 126, 158, 182, 200, 222
Bahər-Məllaš, 121
Bahru Zewde, 23, 29, 31, 35, 36, 58, 78, 100, 121, 127, 129, 233, 235, 246
Bairu Tafla, IV, 6, 15, 31, 37, 51, 76, 98, 103, 129, 135, 233
Banti, 45, 52, 53, 87, 88, 89, 90, 95, 105, 109, 112, 113, 114, 149, 155, 159, 180, 192, 193, 205, 207, 208, 210, 214, 215
baptême, 52, 77, 79, 138, 140, 142, 143, 148, 171, 173, 181, 186, 187, 195, 196, 203
Baratieri, 18, 115, 117, 118, 119, 120, 122, 123, 125, 126, 128, 129, 234
bashä-buzuq, 124
Basset, 27, 34, 35, 82, 234
bataille, 2, 5, 15, 32, 52, 65, 67, 89, 96, 105, 109, 112, 113, 115, 121, 125, 127, 128, 129, 130, 131, 134, 135, 136, 155, 156, 196, 199, 201, 204, 207, 219, 246
Beni-Šangul, 24, 25, 27, 39, 51, 53, 54, 61, 99, 100, 145, 155, 222
Bertha, 25, 27, 174
Betä Əsraʾel, 218
Beylot, 19, 29, 30, 32, 75, 83, 234
Bible, 15, 21, 50, 51, 62, 84, 85, 86, 87, 92, 98, 125, 138, 208, 212, 219, 234
biblique, 15, 50, 97, 139, 142, 168
biographe, 3, 56, 58, 72, 90, 94, 98, 103, 121, 124, 126, 131, 136, 138, 141, 142, 144, 146, 147, 148, 151, 152, 157, 158, 160, 164, 166, 168, 169, 172, 173, 174
biographie, 3, 5, 6, 23, 40, 46, 57, 58, 60, 62, 63, 65, 66, 69, 72, 73, 78, 84, 86, 112, 142, 143, 147, 148, 149, 150, 153, 155, 158, 160, 172, 173, 174, 175
Borelli, 65, 66, 70, 71, 89, 164, 234

Buganda, 4, 8, 12, 13, 16, 17, 18, 20, 23, 27, 28, 236, 246

C

calendrier éthiopien, III
canon, 10, 126, 136, 145, 200, 201
Ĉärĉär, 53, 114, 186, 207, 209, 212, 213, 214, 215
catholique, 68, 118, 150
catholiques, 1
CAULK, 23, 57, 69, 86, 90, 91, 95, 103, 116, 149, 159, 174, 192, 235
centre, 22, 40, 69, 93, 119, 144, 161
cheikh, 54, 72, 99, 101, 139
chrétien, 5, 26, 28, 29, 33, 57, 68, 70, 90, 92, 106, 108, 110, 111, 118, 120, 126, 128, 136, 138, 153, 163, 165, 168, 170, 171, 173, 201, 218
Christ, 33, 34, 56, 63, 64, 70, 91, 92, 93, 114, 118, 135, 146, 153, 167, 171, 172, 173, 174, 187, 189, 195, 212, 215, 220
christianisme, 2, 15, 21, 27, 30, 31, 33, 34, 35, 70, 75, 84, 103, 111, 151, 218, 220
chronique, 27, 31, 33, 35, 37, 92, 98, 101, 106, 107, 108, 111, 122, 124, 126, 131, 132, 135, 168, 173
chroniques royales, 26, 29, 31, 32, 56, 103, 153
chroniqueur, 22, 28, 31, 38, 104, 105, 106, 109, 113, 121, 124
cimetière, 122, 151, 197
circoncision, 84, 140, 142, 181
clergé, 13, 14, 19, 33, 56, 59, 83, 92, 128, 171, 177
colonies, 1, 7, 115, 157, 158
colonisation, 1, 7, 10, 40, 110, 129, 130, 175, 236
colons, 69, 70, 107
commerçants, 1, 14, 65, 68
conception, 7, 21, 28, 29, 58, 61, 94, 110, 138, 139, 142, 143, 192, 197
copte, 19, 29, 83
Coran, 30, 104, 109, 235
Corne de l'Afrique, 15

D

Da Monzon, 28
Däbrä-Libanos, 26, 34, 64, 128, 196
däbtära, 55, 58, 60, 62, 83, 94, 95, 100, 136, 173, 177
däğğazmač, 23, 26, 44, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 54, 59, 60, 66, 77, 78, 79, 80, 81, 86, 99, 100, 101, 104, 107, 108, 115, 119, 120, 121, 138, 142, 144, 146, 147, 148, 150, 153, 158, 166, 170, 172, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 195,鵄196, 199, 205, 213, 214, 215, 216, 217, 222, 223
Däməsse Wärq-ʾAgäññähu, 3, 78, 90, 103, 126, 128
därg, 36, 38, 58, 75, 130, 168
Däss Aläñ, 52, 53, 191, 202, 203
Dästa Täklä-Wäld, 6, 55, 78, 86, 90, 97, 231
Dawit, 21, 34, 62, 63, 106, 168, 182, 193, 208
Dawit Demisse, 21, 62
Dərgo, 219
Dərre-Dawa, 213, 223
Dieu, 5, 13, 18, 19, 21, 26, 29, 30, 32, 34, 43, 63, 64, 70, 75, 76, 77, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 90, 91, 92, 93, 94, 98, 103, 105, 106, 109, 110, 111, 116, 118, 124, 126, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 153, 165, 168, 169, 170, 172, 173, 181, 183, 184, 185, 186, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 197, 198, 200, 201, 204, 206, 211, 213, 215, 216
dignitaire, 1, 65, 81, 86, 100, 120
diplomates, 68, 94, 222
Dire-Dawa, 95, 164
divine kingship, 9
divinité, 19, 20, 21, 28

E

écriture, 3, 15, 31, 38, 56, 65, 98, 177
Église, 1, 2, 20, 26, 30, 51, 75, 83, 85, 92, 154, 167, 193, 195, 218
Égypte, 7, 9, 28, 29, 45, 104, 105, 170, 180, 186, 209, 210, 213
empereur, 1, 2, 12, 14, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 30, 31, 32, 35, 36, 43, 44, 49, 54, 58, 61, 65, 72, 75, 76, 77, 79, 80, 81, 82, 84, 86, 88, 91, 94, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 114, 116, 119, 120, 121, 122, 123, 128, 132, 136, 138, 142, 144, 146, 147, 148, 169, 174, 178, 179, 182, 187, 188, 189, 190, 192, 194, 196, 197, 198, 199, 202, 203, 204, 206, 207, 208, 209, 217, 218, 219, 220, 238
empire, 1, 2, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 21, 22, 28, 30, 36, 38, 40, 51, 62, 75, 82, 86, 87, 90, 92, 93, 94, 96, 101, 111, 116, 130, 135, 138, 160, 167, 174, 210, 219, 220, 235, 246
empoisonnement, 26
enfance, 146, 168

Ə

Ənğära, 219
Ənṭoṭṭo, 44, 66, 91, 179, 188, 192, 220
Əntəĉĉo, 133, 199

E

épouse, 44, 45, 63, 68, 71, 72, 138, 143, 144, 148, 150, 151, 170, 173, 179, 180, 186, 194, 196, 197, 209, 213, 220, 222
espace périphérique, 110
État, 1, 5, 11, 13, 15, 19, 20, 27, 36, 38, 40, 56, 62, 75, 90, 93, 111, 130, 163, 167, 237
États, 9, 10, 11, 12, 16, 18, 28, 40, 95

Europe, 1, 7, 8, 10, 15, 29, 52, 60, 61, 65, 68, 78, 102, 213, 223, 242
Européens, 8, 9, 10, 13, 15, 25, 27, 39, 61, 66, 67, 68, 82, 93, 101, 102, 124, 129, 144, 158, 164, 171, 196

F

Fälaša, 33, 34, 122, 153, 219
Fəlsäta, 219
Fəl-Wəha, 99, 149, 181, 216, 217
Fətha nägäst, 26
Fətha-nägäst, 154, 166, 219
fils, 2, 5, 21, 23, 26, 27, 34, 35, 41, 43, 44, 45, 48, 55, 56, 63, 64, 68, 70, 71, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 97, 98, 123, 124, 138, 140, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 152, 153, 166, 168, 173, 179, 180, 182, 184, 190, 192, 194, 195, 196, 197, 198, 200, 204, 205, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 215, 216, 217, 219, 222, 223
fitawərari, IV, 44, 45, 52, 53, 65, 88, 96, 109, 114, 148, 149, 154, 155, 159, 180, 191, 202, 203, 205, 206, 210, 211, 213
foi, 19, 26, 30, 75, 91, 93, 108, 113, 117, 145, 156, 168, 169, 171, 185, 187, 188, 189, 192, 206, 207, 210
forteresse, 110, 122, 124, 218
fortification, 49, 125, 126, 132, 208
France, 1, 2, 13, 37, 40, 67, 86, 89, 116, 141, 223, 232
frontières, 2, 10, 11, 12, 13, 16, 24, 39, 99, 117, 130, 158, 159, 208
funğ, 25, 27
fusil, 27, 49, 50, 102, 115, 117, 126, 127, 134, 200, 208

G

Gäbrä-Səllase, 54, 131
Gäbre, 53, 65, 109, 149, 154, 155, 159, 202, 203, 205, 206, 211
Gascon, I, 2, 13, 21, 22, 24, 35, 36, 39, 84, 93, 107, 110, 122, 175, 237
gəʾəz, IV
Ğəbuti, 196, 208
gəʾəz, 32, 36, 85, 86, 101, 177, 209, 247
gəʾəz, 15, 56, 57, 63, 65, 69, 178
Ğəğğəga, 45, 52, 105, 107, 112, 113, 180, 185, 207, 211
géo-symbole, 171
Gibe, 4, 39, 87
gloire, 27, 32, 33, 35, 64, 70, 75, 92, 93, 102, 207, 208, 219
Gloire des Rois, 19, 29, 30, 234
Goğğam, 23, 34, 44, 86, 118, 178, 187, 189, 191, 218, 222
gouvernement, 3, 4, 5, 8, 9, 13, 14, 16, 17, 19, 23, 24, 25, 27, 32, 36, 37, 38, 40, 44, 48, 49, 50, 51, 56, 58, 59, 66, 69, 77, 84, 86, 89, 91, 93, 94, 100, 104, 120, 122, 128, 129, 131, 133, 140, 143, 149, 150, 151, 153, 157, 167, 170, 172, 173, 175, 177, 178, 179, 181, 182, 184, 186, 187, 188, 191, 192, 195, 196, 203, 215, 216
gouverneur, 5, 22, 23, 34, 52, 53, 54, 57, 60, 65, 66, 68, 69, 70, 75, 86, 92, 93, 95, 100, 104, 107, 119, 126, 145, 153, 161, 163, 164, 165, 166, 173, 175, 196, 202, 204, 210, 214, 216, 222
gra-geta, 55, 56, 177, 178
Grañ, 76, 77, 90, 103, 104, 109, 110, 144, 157, 159
grande Éthiopie, 2, 12, 175
Grande-Bretagne, 2, 13, 116
Gras, 49, 50, 126, 134, 208
guerre, 14, 23, 33, 44, 45, 58, 59, 61, 67, 78, 80, 88, 89, 90, 96, 101, 102, 103, 107, 108, 111, 112, 114, 115, 116, 118, 119, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 132, 133, 134, 135, 136, 145, 150, 152, 153, 154, 157, 161, 170, 174, 179, 180, 188, 189, 193, 196, 198, 199, 200, 203, 204, 207, 211, 214, 218, 220, 240, 243, 246

H

hagiographe, 6
hagiographies, 29, 31, 56, 62, 63, 64, 94, 138, 141, 151
Hagos, 53, 119, 120, 155, 166, 167, 199, 206
Harär, 2, 3, 37, 38, 41, 44, 45, 46, 47, 50, 52, 53, 55, 57, 59, 60, 61, 66, 68, 69, 70, 75, 76, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 95, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 108, 113, 114, 116, 134, 136, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 150, 153, 154, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 170, 171, 172, 173, 175, 177, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 201, 202, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 221, 222, 235
Harärge, 2, 23, 36, 46, 47, 52, 89, 90, 91, 93, 101, 104, 107, 108, 115, 117, 131, 136, 138, 159, 160, 163, 166, 170, 218
Hassen, 36, 69, 71, 163, 242
Haylä-Giyorgis Bälläṭä, 3, 6, 40, 41, 48, 49, 51, 55, 56, 60, 76, 81, 84, 85, 86, 101, 103, 104, 106, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 117, 118, 125, 135, 138, 142, 153, 167, 173, 177
Haylä-Giyorgis Bälläṭä, III, IV, 23, 41, 43, 46, 48, 49, 55, 56, 57, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 76, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 94, 95, 96, 100, 101, 104, 105, 107, 108, 109, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 123, 133, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 158, 159, 160, 161, 163, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 238
Haylä-Mäläkot, 18, 77, 82, 83, 147, 181, 182
Haylä-Səllase, 1, 2, 5, 16, 23, 24, 43, 58, 78, 79, 81, 84, 94, 98, 99, 100, 106, 121, 145, 148, 149, 150, 167, 174, 219, 222, 244
Haylä-Səllase, 35, 47, 55, 56, 58, 59, 60, 68, 69, 70, 73
Həruy Wäldä-Səllase, 23, 80, 81, 100

Həruy Wäldä-Səllase, 51
hiérarchie, 79, 84
Hirsch, 29, 31, 238
historiens, 7, 8, 35, 39, 40, 57, 61, 69, 73, 79, 81, 111, 129, 153, 235, 241
historiographie, 2, 5, 7, 28, 29, 31, 37, 38, 39, 40, 59, 65, 68, 69, 73, 75, 94, 100, 103, 115, 120, 129, 174, 175
Hoğale, 53, 54, 101
homme politique, 5, 56, 63, 68, 75

I

impérial, 2, 3, 5, 14, 16, 18, 22, 26, 28, 36, 37, 57, 76, 83, 89, 100, 108, 115, 120, 134, 136, 158, 167, 182, 220, 222, 234
impôt, 89, 91, 92, 163, 192, 197
irrationnel, 29
islam, 1, 27, 30, 106, 111, 114, 163
Israël, 19, 30, 32, 83, 170, 186, 218
Italie, 2, 13, 47, 52, 59, 60, 66, 67, 68, 83, 86, 102, 108, 116, 118, 125, 128, 144, 148, 190, 204, 222, 240
Italiens, 15, 18, 44, 49, 59, 67, 87, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 129, 132, 133, 134, 135, 136, 145, 154, 156, 174, 178, 179, 189, 198, 199, 200, 201, 216, 239, 246

J

Jérusalem, 30, 44, 48, 52, 53, 59, 60, 178, 179, 189, 190, 205, 206
Jésus, 21, 30, 33, 63, 135, 142, 145, 148, 150, 153, 156, 189, 199
jeunesse, 24, 25, 55, 147, 149, 158, 177
judaïques, 15, 30
juge, 86, 126, 164, 165, 167
juifs, juives, 19, 29
justice, 11, 32, 33, 35, 65, 68, 86, 90, 103, 126, 157, 164, 165, 166, 167, 169, 174, 216

K

kabaka, 12, 16, 20, 23
Käbira, 104, 105, 109, 110, 112, 113, 154, 207
Käfa, 18, 21, 27, 39, 87
Kəbrä-nägäst, 19, 29, 75, 83, 219
Kesteloot, 28, 31, 239
Kombolča, IV, 52, 57, 145, 160

L

Lagarde, 102, 222
langue européenne, IV
littéraire, 29, 50, 62, 64, 65, 67, 78, 106, 173
littérature, 28, 29, 54, 62, 63, 74, 102, 139, 153
liturgie, 21, 63, 173, 218
lumière, 18, 34, 64, 65, 75, 114, 173, 190, 197, 216
luminosité, 64

M

Madagascar, 1, 24, 236
Mahətämä-Səllase Wäldä-Mäsqal, 51
Makkədda, 19, 29, 75, 83
maladie, 45, 46, 63, 88, 95, 96, 108, 128, 150, 151, 152, 172, 173, 174, 180, 193, 194, 202, 205, 211, 212, 215
Mängäša, 52, 53, 64, 83, 112, 117, 120, 126, 136, 146, 155, 179, 180, 188, 194, 196, 197, 198, 202, 204, 205, 223
Mänz, 72, 78, 79, 222
Mäqäle, 44, 47, 65, 67, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 132, 135, 148, 155, 156, 157, 179, 190, 198, 199, 200, 201, 204, 206, 208, 222
Marcus, 62, 69, 95, 159, 172, 240
Märsəʾe Hazän Wäldä-Qirqos, IV, 31
Mäṣəhaf, 85, 219
Mäṣəhaf Qəddus, 85
Maxamed Cabdulle Xasan, 67, 223
Mənilək II, 2, 12, 13, 23, 26, 37, 44, 45, 46, 65, 68, 75, 77, 78, 80, 81, 83, 86, 87, 88, 89, 92, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 107, 108, 109, 111, 114, 115, 116, 117, 119, 120, 121, 123, 124, 125, 126, 128, 130, 134, 135, 136, 140, 141, 142, 144, 147, 148, 149, 151, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 166, 168, 174, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 208, 209, 211, 216, 218, 220, 222
mer Rouge, 2, 4, 106, 117, 157, 159, 186
Messay Kebede, 20, 21, 22
mission diplomatique, 2
missionnaires, 1, 68, 69
mitrailleuse, 36, 126
moine, 151, 167, 197
monarchie, 9, 12, 18, 19, 21, 28
monarque, 20, 27, 32
mort, 8, 9, 17, 19, 23, 24, 25, 26, 27, 31, 34, 41, 44, 45, 46, 51, 52, 53, 55, 57, 58, 59, 61, 62, 77, 82, 96, 108, 109, 114, 117, 129, 135, 142, 144, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 161, 166, 171, 172, 177, 179, 180, 181, 182, 184, 186, 188, 189, 190, 197, 199, 201, 202, 203, 206, 210, 211, 212, 213, 215, 216, 217, 222
musulman, 34, 105, 109, 111
musulmans, 5, 22, 26, 28, 34, 45, 48, 54, 90, 94, 96, 103, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 115, 160, 161, 170, 180, 187, 190, 207, 216

N

naissance, 30, 43, 47, 51, 59, 64, 77, 138, 139, 140, 141, 142, 149, 170, 178, 181, 195, 196, 203, 222
nəgus, 2, 14, 18, 37, 147
nəgusä nägäst, 2, 20, 22, 25, 125
nobles, 83, 114, 139, 146, 147, 148, 156, 158, 167, 183, 186, 188, 190, 193, 195, 196, 197, 198, 204, 207, 208, 214, 215, 216
noblesse, 45, 59, 91, 114, 126, 180, 182, 183, 184, 191, 192, 195, 205, 206, 207, 209, 212, 214, 216, 218, 219, 220

O

obéissance, 56, 92, 168
Occident, 2, 18, 29, 68, 79
occidentaux, 2, 7, 8, 9, 66, 69, 73, 101, 164
officier, 2, 23, 49, 52, 54, 66, 68, 86, 109, 113, 122, 124, 126, 144, 149, 157, 218, 219, 222
Ogaden, 44, 45, 49, 52, 53, 56, 65, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 96, 101, 103, 104, 107, 108, 109, 112, 114, 117, 138, 149, 155, 159, 160, 161, 179, 180, 185, 191, 192, 193, 201, 202, 203, 207, 208, 211, 220
onction, 19, 20, 26, 34
ordre, III, IV, V, 1, 5, 7, 22, 26, 30, 33, 35, 51, 59, 75, 76, 79, 80, 83, 84, 85, 88, 93, 96, 99, 108, 109, 116, 117, 118, 120, 122, 126, 129, 136, 140, 147, 152, 154, 157, 161, 165, 170, 187, 193, 198, 203, 205, 212, 213, 218, 219, 220, 241, 246
Orient, 1, 3, 41, 141
orientalistes, 15
oromo, 5, 15, 17, 18, 20, 36, 37, 39, 40, 69, 94, 96, 97, 103, 108, 164

P

palais, 24, 30, 32, 34, 58, 78, 89, 99, 124, 158, 168, 170, 182, 183, 184, 186, 201, 208, 211, 218, 222
patriarcat, 19, 30, 85
père, 1, 2, 5, 18, 26, 27, 34, 41, 52, 56, 63, 68, 69, 72, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 94, 97, 99, 138, 140, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 160, 166, 167, 168, 170, 173, 181, 186, 188, 190, 193, 195, 197, 201, 203, 209, 210, 213, 214, 216, 217, 220
périphérie, 2, 22, 36, 110, 157, 161, 163, 243
périphérique, 163
PERRUCHON, 15, 21, 32, 34, 35, 64, 91, 94, 103, 105, 106, 109, 111, 112, 113, 114, 139, 242, 243
Pétridès, 3, 69, 70, 71, 72, 78, 79, 81, 84, 141, 149, 153
piété, 82, 84, 136, 168, 169
pouvoir, I, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 49, 56, 58, 62, 63, 68, 70, 71, 72, 73, 75, 76, 78, 81, 82, 83, 84, 90, 91, 92, 93, 97, 98, 101, 104, 106, 111, 114, 115, 116, 120, 124, 129, 134, 136, 142, 144, 146, 147, 150, 152, 153, 154, 157, 159, 161, 163, 166, 167, 171, 173, 174, 175, 188, 198, 218, 220, 233, 238
prêtre, 63, 167, 218
Prêtre Jean, 1
prière, 77, 138, 143, 170, 181, 187, 191, 193, 213
province, 2, 18, 22, 23, 44, 45, 55, 68, 77, 81, 86, 92, 103, 104, 107, 108, 109, 114, 115, 120, 129, 142, 146, 157, 158, 159, 160, 163, 177, 179, 180, 181, 182, 183, 187, 190, 192, 201, 203, 204, 207, 208, 209, 213, 214, 218, 223
Psaume, 92, 125, 208
puissances coloniales, 2, 159

Q

Qulləbbi., 194, 215
Q^{w}äläĉ, IV, 52, 53, 149, 212, 213

R

racisme, 66, 97
raciste, 29, 71, 72, 157
ras, I, III, 1, 2, 3, 5, 6, 23, 34, 39, 40, 41, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 70, 71, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 92, 93, 94, 96, 99, 100, 101, 103, 109, 112, 113, 114, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 126, 127, 131, 133, 134, 135, 136, 139, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 155, 156, 157, 159, 164, 165, 166, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 188, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 220, 222, 223, 238, 240, 243, 245, 246
ras Əmmru, 3
récit fondateur, 19
règne, 2, 20, 24, 25, 26, 27, 28, 31, 32, 33, 35, 37, 39, 43, 77, 78, 79, 96, 98, 100, 101, 108, 112, 116, 120, 124, 131, 135, 174, 178, 181, 195, 196, 198, 203, 204, 209, 214, 220, 234, 238
reine de Saba, 19, 29, 75, 81, 97, 219, 234
Rome, 14, 30, 44, 67, 97, 131, 178, 179, 189, 190
royaume, 12, 17, 19, 21, 22, 24, 27, 28, 30, 31, 32, 39, 40, 43, 51, 77, 83, 91, 92, 94, 96, 98, 101, 104, 110, 112, 173, 178, 188, 192, 208, 219, 244

S

sacralité, 9, 12, 18, 19, 20, 21, 238
sacré, 4, 18, 19, 20, 21, 27, 28, 62, 195

sacrifice, 25, 129, 160, 161, 174, 189, 195

Ṣ

ṣähafe tə'əzaz, 31

S

Sahəlä-Səllase, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 181, 188, 222
saint, 63, 64, 85, 87, 88, 96, 105, 113, 116, 135, 136, 139, 140, 143, 150, 169, 170, 173, 186, 191, 193, 194, 195, 207, 211, 212, 213, 219
saint Georges, 136
saint Michel, 113, 170, 186, 191, 193
sainte, 19, 56, 57, 60, 70, 110
sainteté, 63, 185
Salomon, 19, 21, 29, 30, 32, 63, 75, 80, 81, 82, 83, 84, 91, 97, 98, 131, 143, 166, 184, 216, 219, 234, 243
salomonienne, 19, 30, 71, 75, 76, 77, 81, 82, 83, 84
Šanqəlla, 97, 220
Šäwa, 17, 18, 24, 36, 40, 44, 45, 46, 55, 61, 71, 72, 76, 77, 78, 79, 80, 86, 88, 89, 91, 94, 95, 96, 104, 106, 107, 108, 116, 129, 131, 136, 142, 143, 148, 158, 160, 161, 163, 168, 170, 173, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 201, 202, 203, 204, 205, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 220, 222
Səbhat, 120, 121, 146, 167, 206, 211
seigneur, 68, 79, 82, 84, 165, 203, 213, 246
Shiferaw Bekele, 20, 38, 39, 40, 57, 73, 83, 237, 244
Sinnar, 4, 12, 27
Sirak, 145, 168, 182, 204
soldat, 5, 82, 99, 101, 102, 103, 148, 153
somali, 11, 15, 51, 67, 69, 76, 88, 93, 94, 96, 103, 104, 108, 109, 110, 144, 154, 157, 159, 163, 175, 202, 223
Somali, 2, 13, 52, 53, 54, 65, 69, 89, 90, 93, 95, 104, 109, 112, 114, 118, 149, 154, 155, 202, 207, 240
Somaliland, 68, 95, 159, 222
souverain, 14, 16, 17, 20, 22, 24, 26, 27, 28, 31, 32, 33, 34, 40, 60, 73, 79, 82, 104, 106, 109, 121, 126, 132, 146, 219
spirituel, 19, 26, 30, 92, 150, 153, 155
statue équestre, 3

Ṣ

Ṣyon, 30, 32, 108, 167, 198, 206, 243

T

tabot, 19, 26, 30, 135, 167, 170, 171, 187, 199, 206, 211, 220
Taddesse Tamrat, 17, 82, 83, 98
Täfäri, 2, 23, 41, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 55, 57, 58, 59, 63, 64, 68, 69, 71, 72, 73, 79, 80, 81, 83, 94, 100, 119, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 160, 166, 168, 170, 172, 173, 174, 180, 181, 182, 193, 195, 197, 201, 204, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 222, 223
TÄKLÄ ŞADƏQ MÄK^{W}ƏRIYA, IV, 76
Tänaññä-Wärq, 18, 58, 76, 77, 78, 80, 83, 138, 181, 222
Taurin Cahagne, 68, 164, 232
täwahədo, 26, 30, 50, 75, 85, 92

Ṭ

Ṭaytu, 123, 126, 132, 134, 144, 149, 171, 196

T

Täzkar, 220
Təgray, 34, 49, 52, 53, 56, 59, 65

Ṭ

Ṭəmqätä-Bahər Mikael, 55, 177

T

territoire, 5, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 18, 19, 22, 24, 30, 33, 39, 44, 45, 46, 51, 62, 92, 93, 94, 96, 99, 100, 104, 108, 109, 110, 111, 115, 116, 146, 159, 160, 161, 163, 171, 173, 174, 175, 178, 179, 183, 203, 207
Tewodros, 31, 35, 43, 56, 77, 82, 178, 181, 182, 207, 243, 244
textes sacrés, 63, 168, 173
traduction, 19, 37, 40, 48, 49, 51, 57, 67, 73, 83, 84, 85, 86, 87, 102, 136, 173, 234, 235
transcription phonologique, IV
Transcription phonologique, V
tribunaux, 86
tribut, 22, 33, 37, 52, 89, 91, 97, 99, 102, 106, 107, 116, 163, 185, 192
Triulzi, I, 24, 25, 30, 36, 54, 129, 244, 245

V

Vetterli, 115, 134, 200
vie, 3, 5, 8, 9, 13, 17, 19, 24, 25, 30, 33, 38, 41, 51, 58, 59, 63, 64, 65, 66, 71, 75, 79, 84, 85, 86, 88, 101, 103, 125, 138, 139, 140, 142, 143, 146, 147, 150, 153, 158, 160, 169, 174, 182, 186, 190, 193, 195, 204, 222
vieillesse, 25

W

Wabi Šäbäle, 52, 95, 220

Wälamo, 36
Wälayətta, 36
Wäldä-Mikaʾel, 2
Wällo, 23, 34, 36, 44, 72, 178, 179, 188, 190, 193, 194, 198, 204, 220, 236
Wärrä-Seh, 82
Wəĉale, 66, 86, 111, 155

Y

Yäfäras-səm, 220
Yaltäsämma, 121
Yäšimäbet, 47, 52, 58, 59, 63, 72, 139, 140, 142, 143, 144, 145, 147, 149, 150, 151, 169, 170, 171, 220
Yəfat, 22, 31, 32, 106, 111, 112
Yəlma, 52, 147, 149, 200, 217
Yohannəs, 20, 31, 44, 80, 83, 98, 104, 107, 108, 120, 125, 126, 135, 141, 154, 178, 179, 182, 187, 188, 194, 197, 198, 208, 220

Z

zämäča, 95, 114
Zämänä-Mäsafənt, 27
Zäwditu, 68, 72
Ziavoula, 8, 11, 93, 246

Benjamin VOLFF

La perception du pouvoir en Éthiopie à travers les biographies amhariques du *ras* Mäk^{w}ännən (1852-1906)

Résumé

Mäk^{w}ännən Wäldä-Mikaʾel (1852-1906) est un officier du règne de l'empereur d'Éthiopie Menilek II. Gouverneur de Harär en 1887, il est en contact avec les Occidentaux et est en charge de la sécurité du territoire éthiopien, sa province étant limitrophe des colonies européennes de la Corne de l'Afrique. Conseiller diplomatique, il est désigné pour accomplir deux missions officielles à l'étranger en même temps qu'il combat efficacement à Adwa. Son habileté politique et militaire, ses capacités d'administrateur, son sens de la diplomatie, son style personnel, construisent une personnalité publique, sur qui la plupart des textes, tant européens qu'éthiopiens, sont élogieux. Dans cette perception de Mäk^{w}ännən apparaît le premier écueil d'une approche historique du personnage : Mäk^{w}ännən est le père de Täfäri / Haylä-Səllase, dont le règne impérial organise une mise en spectacle du pouvoir, à laquelle le culte de la mémoire de Mäk^{w}ännən participe. Cette commémoration prend notamment la forme biographique. Deux biographies amhariques connues à ce jour sont le matériau à partir duquel nous nous efforçons d'analyser la perception du pouvoir en Éthiopie. La première œuvre publiée en 1946, intitulée *Yäləʾul ras Mäk^{w}ännən tarik*, est le travail d'un spécialiste des textes sacrés du christianisme. L'autre biographie, écrite par un auteur proche de la cour est publiée en 1960-61. Nos documents qui relèvent de l'historiographie éthiopienne qui traite du pouvoir à travers l'individu, en dehors des éléments propres à la culture éthiopienne et des incursions vers le genre hagiographique, fournissent des informations de premier ordre sur la façon dont la société perçoit le monde extérieur ainsi que des valeurs qu'elle attribue au pouvoir en place. Les biographies amhariques produisent un modèle de gouvernement idéal qui trouve cependant des correspondances en Afrique de l'Est et en Europe-même.

Mots-clés : Mäk^{w}ännən, pouvoir, gouvernement, biographie, christianisme, Harär, *Somali*, vie privée

Résumé en anglais

Mäk^{w}ännən Wäldä-Mikaʾel (1852-1906) is an officer of the reign of Menelik II. Governour of Harär in 1887, he is in contact with Westerners as diplomat, while also being charged with the security of the Ethiopian territory. Indeed, the province he rules has common boundaries with the expanding European colonies of the Horn of Africa. However, Mäk^{w}ännən's political and diplomatic ability as well as his military skill fuel the eulogistic currents which run through his public image, often represented as that of a good prince according to Erasmus' conception of power. Two Amharic biographies have allowed us to deepen our understanding of the values Ethiopian society attributes to the man of power embodied in Mäk^{w}ännən and the perception of the outside world in parallel. One is written by a specialist of the Scriptures, the author of the other one being close to the imperial court of Haylä-Səllase, *ras* Mäk^{w}ännən's son. The cultural elements these documents carry do not blind us to the pitfalls of hagiographical packaging in an analysis of the quest for ideal power through the celebration of a just government which echoes not only in East Africa, but also in Europe.

Key-words: Mäk^{w}ännən, power, government, biography, Christianity, Harär, *Somali*, private life